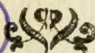

ERES EVANGELIZA

HISTOIRE
ANCIENNE
DES EGYPTIENS, DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MEDES ET DES PERSES, DES MACEDONIENS, DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME TROISIÉME.



A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE, Libraire rue saint Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre, à la Vertu.

M. DCC. XXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

J.-L. Bergevin, o.m.i.

AVERTISSEMENT
de l'Auteur.

JE m'étois flaté & j'avois promis de conduire ce troisiéme Volume jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnése, & de le terminer par quelques réflexions sur les moeurs, le caractére, le gouvernement des peuples de la Gréce les plus connus. Je me suis trouvé hors d'état de tenir ma parole. Les additions que j'ai faites dans le cours de l'impression pour tâcher de ne rien omettre d'intéressant, ont fait croître le Livre plus que je ne l'avois prévû. J'ai donc été obligé de m'arréter à la déroute de l'armée des Athéniens devant Syracuse, & à la mort de Nicias, qui arrivent la dix-neuviéme année de la guerre du Péloponnése. J'aurois même souhaité pouvoir finir plutôt ce Volume : mais c'est ce qu'il ne m'a pas été possible de faire, quelqu'envie que j'en eusse. L'entreprise des Athéniens contre Syracuse étant la plus grande que cette République ait jamais faite, & étant devenue la principale cause

de ſa chute, je n'ai pas cru devoir couper la narration d'un événement ſi grand & ſi lié ; & il me ſemble que ç'auroit été tromper l'attente du Lecteur, ſi, après l'avoir introduit dans une ſcéne pleine d'actions & de mouvemens, je lui en avois dérobé la cataſtrophe.

J'ai retranché tout le reſte, & l'ai renvoié au Volume ſuivant. Malgré tous ces retranchemens, celui-ci eſt demeuré encore très incommode, pour les Lecteurs qu'il charge d'un trop grand poids ; pour les Ouvriers, qui ne peuvent le relier qu'avec peine ; & ſur tout pour le Libraire, dont la dépenſe eſt augmentée conſidérablement par le ſurcroît de cinq ou ſix feuilles de plus que dans les deux premiers Volumes, c'eſt-à-dire de 150 ou de 200 pages. Il m'a paru que le Public, par raport à l'impreſſion de ce Livre, n'étoit pas mécontent ni du papier, ni des caractéres, ni de l'exactitude & de la correction ; & j'ai veillé à ce qu'on y apportât tous les ſoins poſſibles. Sur la re-

préfentation que m'a fait la Veuve du Libraire, (car Dieu a appellé à lui depuis peu fon mari) que ce troifiéme Volume furpaffoit de beaucoup les deux autres, je n'ai pu lui refufer la grace qu'elle m'a demandée, & que je regarde comme une juftice, qui eft d'ajouter dix fols au prix ordinaire, mais pour ce Volume feulement. Je l'ai priée de continuer d'avoir égard aux perfonnes qui s'adrefferont à elle avec un témoignage de ma part. Je prendrai de meilleures mefures dans la fuite, & ne tomberai plus dans le même inconvénient.

Dès que l'impreffion de ce troifiéme Volume a été achevée, on a commencé à réimprimer les deux premiers. J'y ai fait quelques corrections & quelques légers changemens fur les avis que des amis m'ont donnés. Je les aurois marqués à la fin de ce Volume, fi je n'avois craint de le trop charger : je le ferai dans les Volumes fuivans, afin que ceux qui ont la premiére édition puiffent en faire ufage. Ce petit recueil de corrections, c'eft-

à-dire de fautes, ramaſſées enſemble, & miſes ſous les yeux du Lecteur, ne peut pas être fort agréable à l'amour propre, mais il peut être utile au public en rendant le livre moins défectueux, & cela doit me ſuffire. D'ailleurs, en matiére de litérature, comme dans la morale, les fautes reconnues & avouées ſincérement, ſont oubliées, ou, pour mieux dire, ne ſubſiſtent plus.

Je prie les Lecteurs, qui auront remarqué dans ces trois Volumes des endroits qui leur paroitront demander quelque changement néceſſaire, ſoit pour la juſteſſe de l'expreſſion, ſoit pour la vérité des faits, ſoit pour l'exactitude des dattes, ſoit même pour quelques circonſtances eſſentielles que j'aurai omiſes, de vouloir m'en donner avis, en adreſſant leurs lettres chez le Libraire. On me permettra de n'y faire d'autre réponſe que celle que je fais ici par avance, en témoignant dès à préſent une très ſincére & très vive reconnoiſſance à toutes les perſonnes qui voudront bien m'aider de leurs lumiéres.

J'aurois dû, dès le commencement de cet Ouvrage indiquer l'édition des principaux Auteurs grecs que j'y cite. Je le ferai ici.

HERODOTUS. *Francofurti*, An. 1608.

THUCYDIDES. *Apud Henricum Stephanum*, an. 1588.

XENOPHON. *Lutetiæ Parisiorum, apud Societatem Græcarum Editionum*, an. 1625.

POLYBIUS. *Parisiis*, an. 1609.

DIODORUS SICULUS. *Hanoviæ Typis Wechelianis*, an. 1604.

PLUTARCHUS. *Lutetiæ Parisiorum, apud Societatem Græcarum Editionum.* an. 1624.

STRABO. *Lutetiæ Parisiorum, Typis regiis.* an. 1620.

ATHENÆUS. *Lugduni*, an. 1612.

PAUSANIAS. *Hanoviæ, Typis Wechelianis*, an. 1613.

APPIANUS ALEXANDR. *Apud. Henric. Stephan.* an. 1592.

PLATO, *ex nova Joannis Serrani interpretatione. Apud Henricum Stephanum*, an. 1578.

ARISTOTELES. *Lutetiæ Parisiorum, apud Societatem Græcarum Editionum*, an. 1619.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux le troiſiéme volume de l'*Hiſtoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Aſſyriens, des Babyloniens, des Médes, & des Perſes, des Macédoniens, & des Grecs*, par M. Rollin, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Ce premier Juin 1731.

SECOUSSE.

HISTOIRE



HISTOIRE ANCIENNE DES PERSES ET DES GRECS.



AVANT-PROPOS.



AVANT que de commencer l'hiſtoire des Perſes & des Grecs, je placerai ici premierement quelques obſervations préliminaires qui y préparent ; enſuite le plan & la diviſion de ce troiſiéme Volume ; enfin une eſpéce d'abrégé de l'hiſtoire des Lacédémoniens depuis l'établiſſement de leurs Rois juſqu'au régne de Darius, où commence ce troiſiéme Volume.

ARTICLE PREMIER.

Idée abrégée de l'hiſtoire renfermée dans ce troiſiéme Volume. Fruit que l'on en doit tirer.

CE TROISIEME Volume de l'hiſtoire que je donne au public, préſentera aux yeux du Lecteur un ſpectacle tout nouveau, & qui ne ſera pas indigne de ſa curioſité. Dans le précédent, on a vû ſous Cyrus deux Etats aſſez médiocres, la Médie & la Perſe, ſe répandre au loin comme un incendie ou comme un torrent, & par une rapidité de conquêtes étonnantes, ſubjuguer un nombre conſidérable de provinces & de roiaumes. Ici l'on verra ce vaſte Empire mettre en mouvement tous les peuples ſoumis à ſa domination, Perſes, Médes, Phéniciens, Egyptiens, Babyloniens, Indiens, & beaucoup d'autres, & venir fondre avec toutes les forces de l'Aſie & de l'Orient ſur un petit pays, renfermé dans des bornes fort étroites, & dénué de tout ſecours, je veux dire ſur la Gréce. Quand on enviſage d'un côté tant de nations réunies enſemble, des préparatifs de guerre faits pendant

plusieurs années & avec une si grande vivacité, des armées de terre & de mer innombrables, des flotes ausquelles la mer peut à peine suffire ; de l'autre, deux foibles villes, Athénes & Lacédémone, abandonnées de tous leurs alliés, & réduites presque à elles seules : on auroit lieu de croire que ces deux petites villes vont être détruites & absorbées par une puissance si formidable, & qu'il n'en restera pas même de vestiges. Cependant ce seront elles qui demeureront victorieuses, & qui par leur courage invincible, & par plusieurs combats qu'elles gagneront sur terre & sur mer, feront perdre pour toujours à l'Empire Persan le dessein de revenir attaquer la Gréce.

Le récit de la guerre entre les Perses & les Grecs, rendra sensible la vérité de cette maxime, que ce n'est point le nombre mais la valeur des troupes, & la conduite des Chefs, qui décident dans les batailles. On admirera la fermeté d'ame & de courage des grands hommes qui étoient à la tête des affaires de la Gréce, que l'ébranlement de l'univers ne fut pas capable d'abattre, que les plus grands mal-

heurs ne purent déconcerter, qui entreprirent de tenir tête avec une poignée d'hommes aux armées innombrables des Perſes, qui oſérent malgré une ſi prodigieuſe inégalité eſpérer un heureux ſuccès, qui forcérent la victoire à ſe ranger du côté du mérite & de la vertu, & qui apprirent à tous les ſiécles quelles reſſources on trouve dans la prudence, dans la valeur, dans l'expérience, dans le zéle pour la patrie & pour la liberté, dans l'amour du devoir, & dans tous les ſentimens d'une ame noble & généreuſe.

A CETTE guerre des Perſes contre les Grecs en ſuccédera une autre entre les Grecs mêmes, mais d'un caractére tout différent. Il n'y aura guéres ici que des actions peu importantes en apparence, & peu capables ce ſemble de ſatisfaire un Lecteur avide de grands événemens : des diſputes particuliéres entre quelques villes, ou quelques petites Républiques ; des ſiéges de places pour l'ordinaire peu conſidérables, (j'en excepte le ſiége de Syracuſe, l'un des plus importans de l'antiquité ;) mais qui ne laiſſeront pas de traîner ſouvent en lon-

gueur ; des combats entre des armées peu nombreuſes, & où quelquefois il y a peu de ſang répandu. Qui a donc pu rendre ces guerres ſi célébres ? Salluſte nous l'apprend. « [a] Les exploits des Athéniens, dit-il, peuvent être conſidérés en eux-mêmes comme grands & magnifiques : on peut dire pourtant qu'ils ſont en quelque ſorte au deſſous de leur réputation. Mais parce qu'il y a eu dans la Gréce une foule de beaux eſprits & d'excellens écrivains, ces exploits ſont vantés dans tout l'univers, comme grands & merveilleux. Ainſi les actions des Athéniens paroiſſent grandes à proportion de l'eſprit & de l'habileté des écrivains qui les ont célébrées. «

Salluſte, aſſez jaloux d'ailleurs de la gloire qu'avoient acquis aux Romains les actions éclatantes dont leur hiſtoire eſt pleine, rend ici juſtice à celles des Grecs, en reconnoiſſant qu'elles ont

a Atheníenſium res geſtæ, ſicuti ego exiſtimo, ſatis amplæ magnificæque fuerunt : verùm aliquanto minores tamen, quàm famâ feruntur. Sed quia provenere ibi ſcriptorum magna ingenia, per terrarum orbem Atheníenſium facta pro maximis celebrantur. Ita eorum quæ fecere virtus tanta habetur, quantum eam verbis potuere extollere præclara ingenia. *Salluſt. in bello Catilin.*

une vraie grandeur & une vraie magnificence, quoiqu'inférieures ſelon lui à leur réputation. Qu'eſt-ce donc que cet éclat étranger & emprunté que les hiſtoriens y ont ajouté par leur éloquence? C'eſt que par toute la terre on vante de concert les actions des Athéniens comme tout ce qui s'eſt jamais fait de plus grand : *Per terrarum orbem Athenienſium facta* PRO MAXIMIS CELEBRANTUR. Toutes les nations, ſéduites & comme enchantées par les charmes des écrivains Grecs, mettent les exploits de ce peuple au deſſus de tout ce qui s'eſt fait ailleurs de plus beau. Voila, ſelon Sallufte, le ſervice qu'a rendu aux actions des Athéniens l'hiſtoire écrite comme elle l'eſt par les Grecs : & il eſt bien fâcheux que la nôtre, faute d'un pareil ſecours, ait laiſſé périr une infinité de belles actions & de belles paroles, auſquelles l'antiquité eût bien ſu donner du relief, & qui feroient beaucoup d'honneur à la nation.

Mais, quoi qu'il en ſoit, on doit convenir qu'il ne faut pas toujours juger du prix d'une action, ni du mérite de ceux qui y ont eu part, par

l'importance de l'événement. C'eſt dans les ſiéges & dans les combats, tels que ceux dont il eſt parlé dans la guerre du Péloponnéſe, que paroit véritablement toute l'habileté d'un Général. Auſſi remarque-t-on que ce n'eſt qu'à la tête de petites armées, & dans des pays aſſez peu étendus, que nos plus grands Capitaines du ſiécle paſſé ont fait paroitre leur grande capacité, & ont égalé les plus fameux Capitaines de l'antiquité. Dans ces ſortes d'actions le hazard n'a part à rien, & ne couvre point les fautes ſi l'on en fait. La prudence du Chef régle & conduit tout. Il eſt véritablement l'ame de ſes troupes, qui n'agiſſent & ne ſe remuent qu'au ſignal qu'il en donne. Il voit tout, & eſt par tout. Rien n'échape à ſon attention ni à ſa vigilance. Les ordres ſont donnés à propos, & exécutés de même. Ruſes, ſtratagémes, fauſſes marches, attaques vraies ou ſimulées, campemens, décampemens, tout en un mot part & dépend de lui ſeul.

Et c'eſt en quoi la lecture des hiſtoriens Grecs, tels que Thucydide, Xénophon, Polybe, peut être infiniment utile aux jeunes Officiers; parce

que ces hiſtoriens, qui étoient en même tems excellens Capitaines, entrent dans un grand détail, & conduiſent les lecteurs comme par la main dans les ſiéges & dans les combats qu'ils décrivent, leur apprenant ainſi par l'exemple des plus grands Généraux de l'antiquité, & par une ſorte d'expérience anticipée, comment il faut faire la guerre.

CE N'EST PAS ſeulement pour les actions guerriéres que l'hiſtoire de la Gréce nous fournira de grands modéles. Nous y verrons de fameux Légiſlateurs, de très-habiles Politiques, des Magiſtrats nés pour le gouvernement, des hommes qui ont excellé dans tous les arts & dans toutes les ſciences, des Philoſophes qui ont pouſſé leurs recherches auſſi loin qu'on le pouvoit dans ces tems reculés, & qui nous ont laiſſé des maximes de morale capables de faire rougir des Chrétiens.

Il eſt vrai que ces mêmes Philoſophes, ſi éclairés ſur de certains points, ont été entiérement aveugles ſur d'autres, juſqu'à ignorer & à combattre les principes les plus clairs de la loi naturelle; & que ſouvent leur con-

duite a démenti leur doctrine, s'étant prostitués aux déréglemens les plus grossiers. La divine Providence l'a permis ainsi, & les a livrés à un sens réprouvé, pour punir leur orgueil, & pour nous instruire par leur exemple, en nous montrant de quoi sont capables les hommes, même les plus habiles & les plus éclairés, quand ils sont abandonnés à leur propre foiblesse & à leur corruption naturelle, & de quels abymes la grace du divin Médiateur nous a tirés. Mais les déréglemens où ils sont tombés & du côté de l'esprit & du côté du cœur, quoique nous devions les détester, n'empéchent pas qu'il n'y ait dans leurs livres d'excellentes maximes, que nous devons, selon la pensée de S. Augustin, revendiquer comme un bien qui nous appartient, de même que les Israélites, en sortant de l'Egypte, s'enrichirent de ses dépouilles; & c'est ainsi qu'en ont usé tous les saints: *Ipsi gentiles si quid divinum & rectum in doctrinis suis habere potuerunt, non improbaverunt sancti nostri.*

S. August. de Doctr. Christ. lib. 2. cap. 40.

De bapt. contr. Donat. lib. 6. cap. 87.

J'en dis autant des actions vertueuses qui se rencontrent chez les payens, telles que l'histoire des Grecs nous en fournira un grand nombre.

Saint Augustin [a] nous avertit, *que selon la régle de la justice*, SECUNDUM JUSTITIÆ REGULAM, *non seulement nous ne pouvons point blâmer & condanner ces actions, mais que nous avons raison de les louer & de les relever.* Ce n'est pas que ces actions soient bonnes & louables en tout; saint Augustin étoit bien éloigné de le penser. [b] Il les trouvoit telles en elles-mêmes, & du côté du devoir: mais du côté de la fin il les trouvoit très condannables, parce qu'elles n'étoient point raportées à Dieu. Ce n'est pas au vrai Dieu, qui leur étoit inconnu, qu'ils demandoient la sagesse des bons conseils, le succès des entreprises, les talens, la vertu. Ce n'est pas au vrai Dieu qu'ils en rendoient graces, & qu'ils en raportoient

a Habendi sunt in eorum numero, quorum etiam impiorum, nec deum verum veraciter justeque colentium, quædam tamen facta vel legimus, vel novimus, vel audimus, QUÆ SECUNDUM JUSTITIÆ REGULAM NON SOLUM VITUPERARE NON POSSUMUS, VERUM ETIAM MERITÒ RECTEQUE LAUDAMUS. *S. August. lib. de Spir. & lit. n.* 48.

b Noveris itaque, non officiis, sed finibus, à vitiis discernendas esse virtutes. Officium autem est, quod faciendum est: finis verò, propter quod faciendum est. *Id. contr. Julian. lib.* 4. *cap.* 3. *n.* 21.

Non erat in eis vera justitia, quia non actibus sed finibus pensantur officia. *Ibid. n.* 26.

la gloire par une humble reconnoiſſance. Ils ne le regardoient ni comme la ſource & le principe, ni comme le terme de tout ce qu'ils faiſoient de bien. Leurs meilleures actions étoient corrompues ou par l'amour propre, ou par l'ingratitude. Elles n'ont pu leur être utiles pour le ſalut, qui ne s'obtient point ſans la foi en Jeſus-Chriſt.

Mais cela n'empéche pas, ſelon le même ſaint Auguſtin, qu'il ne ſoit très-utile pour l'inſtruction des chrétiens, & pour la régle des mœurs, de raporter & de mettre dans tout leur jour les actions des payens, pourvû qu'on ne les faſſe valoir que leur juſte prix : car je puis bien ici appliquer aux Grecs, ce que ce Pere dit des Romains. Il emploie un chapitre entier, qui eſt aſſez long, à en indiquer les actions & les vertus les plus éclatantes : amour du bien public, dévouement pour la patrie, conſtance a ſouffrir les tourmens les plus cruels & la mort même, deſintéreſſement noble & généreux, eſtime & pratique de la pauvreté, profond reſpect pour les dieux & pour la religion. Il fait ſur ce ſujet quelques réflexions, qui mé-

S. Auguſt. de Civ. D. lib. 5. cap. 18.

ritent bien de trouver ici leur place.

Premiérement, il reconnoit que c'est pour récompenser toutes ces vertus des Romains, qui n'en avoient pourtant que le nom & l'apparence, que Dieu leur a accordé l'Empire de l'univers, récompense proportionnée à leurs mérites, & dont ils ont été assez aveugles pour se contenter. [a] C'est par la même raison qu'il a voulu que leur nom fût si glorieux & si honoré chez toutes les nations & dans tous les siécles, afin que tant de belles actions ne demeurassent pas absolument sans récompense.

En second lieu, il remarque que ces vertus, toutes fausses qu'elles sont, ne laissent pas de devenir fort utiles au genre humain, & qu'elles entrent dans les vûes secretes que Dieu a sur les peuples, soit pour les récompenser, soit pour les punir. En effet l'amour de la gloire, qui est un vice, en étoufe d'autres beaucoup plus nuisibles & plus funestes, comme sont l'in-

a Si Romanis Deus neque hanc terrenam gloriam excellentissimi imperii concederet, non redderetur merces bonis artibus eorum, id est virtutibus, quibus ad tantam gloriam perveniri nitebantur. At non est quòd de summi & veri Dei justitia conquerantur: Perceperunt mercedem suam. *Ibid. cap. 15.*

justice, la violence, la cruauté. a Et qui doute qu'un Magistrat, qu'un Gouverneur de province, qu'un Roi, qui ne sera doux, patient, juste, chaste, bienfaisant, que par des vûes humaines de gloire ou d'intérêt, ne soit infiniment plus utile à la République, que s'il n'avoit pas cette ombre & ces dehors de vertu; & que des hommes de ce caractére ne soient un présent du ciel bien précieux. On en peut juger par la comparaison de Magistrats & de Princes d'un caractére opposé, qui renonçant à tout honneur & à toute probité, comptant pour rien la réputation, foulant aux piés les loix les plus saintes, n'en reconnoissent d'autres que leurs passions & leur brutalité : tels enfin que Dieu en donne dans sa colére aux peuples qu'il veut punir, & qu'il juge dignes de tels maîtres. *Et talibus quidem dominandi potestas non datur nisi summi Dei providentia, quando res humanas judicat talibus dominis dignas.* *Ibid. cap. 19.*

La troisiéme & derniére réflexion, & la plus propre à mon sujet & au

a Constat eos, qui cives non sint civitatis æternæ, utiliores esse terrenæ civitati, quando habent virtutem vel ipsam, quàm si nec ipsam. *Ibid. cap. 19.*

but que je me propose en écrivant l'histoire ancienne, regarde l'usage qu'il faut faire des louanges qu'on donne aux payens. Elle montre le fruit qu'un sage Lecteur doit tirer du récit des belles & vertueuses actions des Grecs, dont ce volume & les suivans seront remplis. Quand on les verra sacrifier leurs biens au soulagement de leurs concitoiens, leur vie au salut de l'Etat, leur gloire même à l'utilité publique; quand on leur verra pratiquer les vertus les plus difficiles, & cela par de purs motifs humains, pour acquerir une réputation passagére : [a] quels reproches ne doit-on pas se faire, & combien ne doit-on pas rougir, si dans une religion qui nous promet des récompenses éternelles, & qui nous présente de si puissans motifs d'amour & de reconnoissance, nous n'avons pas le courage de pratiquer les mêmes vertus ? Que si nous avons le bonheur d'être fidéles à nos engagemens, pouvons-

a Ideo nobis proposita sunt necessariæ commonitionis exempla, ut, si virtutes, quarum istæ utcumque sunt similes, quas isti pro civitatis terrenæ gloria tenuerunt, pro Dei gloriosissima civitate non tenuerimus, pudore pungamur; si tenuerimus, superbia non extollamur. *Ibid. cap.* 18.

nous en tirer vanité, en comparant le peu que nous faisons avec ce que la gloire seule faisoit entreprendre à des hommes qui ne connoissoient point Dieu, & qui bornoient tous leurs desirs aux biens de la vie présente?

Voila donc, selon saint Augustin, la principale utilité que l'on doit tirer de l'étude & de la lecture de l'histoire profane, & [a] Dieu n'a rendu les Grecs & les Romains si connus & si illustres, que pour donner plus de poids aux exemples de vertus que leur histoire nous fournit, afin que les étudiant avec une attention sérieuse, nous comprenions par l'amour qu'ils ont eu pour une patrie terrestre & pour une gloire de peu de durée, quel zéle nous devons avoir pour la patrie céleste, où une félicité éternelle nous attend.

SI LES VERTUS de ceux dont il est parlé dans l'histoire, peuvent nous servir de modéles dans la conduite de la vie, leurs défauts & leurs vices ne

a Ut cives æternæ illius civitatis, quamdiu hic peregrinantur, diligenter & sobriè illa intueantur exempla, & videant quanta dilectio debeatur supernæ patriæ propter vitam æternam, si tantùm à suis civibus terrena dilecta est propter hominum gloriam. *Ibid. cap. 16.*

ſont pas moins propres à nous inſtruire, & le reſpect qu'un hiſtorien doit à la vérité ne lui permet pas de les diſſimuler dans la crainte d'obſcurcir leur réputation. Ce que je dis ici n'eſt point contraire à une régle que Plutarque établit ſur ce ſujet dans la préface qui eſt à la tête de la vie de Cimon. Il exige qu'on faſſe valoir & qu'on mette dans tout leur jour les belles actions des grands hommes: mais pour les fautes qui leur échapent quelquefois dans le trouble de la paſſion, ou que la néceſſité des affaires leur arrache, [a] les regardant plûtôt comme quelque degré de perfection qui manque à leur vertu, que comme des vices & des crimes qui partent d'un mauvais fonds, il veut que par compaſſion pour la foibleſſe de la nature humaine qui ne produit rien d'abſolument parfait, on ſe contente de les montrer légérement: de même qu'un peintre habile, s'il a un beau viſage à peindre, & qu'il s'y rencontre quelque tache, quelque petit défaut, ne les ſupprime pas entiérement, mais auſſi ne ſe croit pas obligé de les ren-

Cim. pag. 480.

a Ἐλλίμματα μᾶλλον ἀρετῆς τινος, ἢ κακίας πονηρεύματα.

dre avec une exactitude rigoureuse, parce que l'un gâteroit la beauté du portrait, & que l'autre détruiroit la vérité de la ressemblance. La comparaison même qu'il emploie fait voir qu'il ne parle que de défauts légers & pardonnables. Mais pour les actions d'injustice, de violence, de brutalité, nul prétexte ne doit les faire dissimuler, & je ne croi pas qu'on voulût accorder à l'histoire le même privilége qu'à la peinture, a qui a inventé l'art du profil pour représenter de côté un Prince qui avoit perdu un œil, & pour couvrir par cet innocent & ingénieux artifice une difformité si frapante. L'histoire, dont la loi la plus essentielle est la sincérité, ne souffre point ces sortes de ménagemens, qui lui feroient perdre un grand avantage.

Le blâme, la honte, l'infamie, la haine, & souvent l'exécration publique, toujours attachées aux actions criminelles & brutales, ne sont pas moins propres à inspirer de l'horreur pour le vice; que la gloire, qui suit toujours les belles actions, est propre

a Habet in pictura speciem tota facies. Apelles tamen imaginem Antigoni latere tantùm altero ostendit, ut amissi oculi deformitas lateret. *Quintil. lib. 2. cap. 13.*

à faire aimer la vertu. Et a c'eſt là, ſelon Tacite, le double but que tout hiſtorien doit ſe propoſer, en faiſant un choix de ce qu'il y a de plus frapant en bien & en mal, pour rendre au ſolide mérite par un hommage public de louanges la juſtice qui lui eſt dûe, & pour faire abhorrer les vices par la crainte d'une infamie éternelle.

L'hiſtoire que je traîte ne fournira que trop de ces derniers exemples. Du côté des Perſes, on verra par ce qui eſt dit de leurs Rois, que les Princes qui peuvent tout, ſont ſouvent livrés à toutes leurs paſſions: Que rien n'eſt plus difficile que de réſiſter à l'illuſion de ſa propre grandeur, & aux flateries de tous ceux dont on eſt environné: Que la liberté de contenter tous ſes deſirs, & de faire le mal impunément, eſt une dangereuſe tentation: Que les meilleurs naturels ont bien de la peine à s'en défendre: Qu'après avoir eu d'aſſez heureux commencemens, ils ſe laiſſent gâter

a Exequi ſententias haud inſtitui, niſi inſignes per honeſtum, aut notabili dedecore: quod præcipuum munus annalium reor, ne virtutes ſileantur, utque pravis dictis factiſque ex poſteritate & infamia metus ſit. *Tacit. Annal. lib. 3. cap. 65.*

insensiblement par la mollesse, par l'orgueil, par la haine des conseils sincéres ; & qu'il est rare qu'ils comprennent que c'est quand on se voit au dessus de tout, qu'on a un plus grand besoin de modération & de sagesse & pour soi, & pour les autres ; & qu'il faut être alors doublement sage & doublement fort, pour borner au dedans par sa raison une puissance, que rien ne borne au dehors.

Du côté des Grecs, la guerre du Péloponnése fera connoître les tristes effets de leurs divisions intestines, & les excès funestes où la jalousie de la domination les porta : l'injustice, l'ingratitude, la perfidie, le violement ouvert des traités, ou de petites finesses & d'indignes ruses pour en éluder l'exécution. Elle montrera comment les Lacédémoniens & les Athéniens s'avilissent honteusement devant des barbares, pour en mendier quelques secours d'argent : comment les libérateurs de la Gréce renoncent à la gloire de tous leurs travaux passés & de tous leurs exploits, pour aller faire leur cour à des Satrapes fiers & dédaigneux, & pour aller implorer successivement & à l'envi la protection de

leur ennemi commun tant de fois vaincu ; & comment ils ſe ſervent des ſecours qu'ils en tirent, pour opprimer leurs anciens alliés, & pour étendre leur propre domaine par des voies injuſtes & violentes.

De part & d'autre, & quelquefois dans un même homme, on verra un mélange étonnant de bien & de mal, de vertus & de vices, de nobles actions & de bas ſentimens ; & l'on ſe demandera peut-être ſouvent à ſoi-même ſi ce ſont donc les mêmes perſonnes & les mêmes peuples dont on raporte des choſes ſi différentes, & s'il eſt poſſible que d'un même fonds ſortent tantôt une lumiére ſi brillante, tantôt une fumée & une noirceur ſi ténébreuſe. Je raporte les choſes comme je les trouve dans les Auteurs, & les portraits que je préſente au Lecteur ſont toujours peints d'après ce que l'hiſtoire ancienne nous apprend de ceux dont je parle, & je pourrois dire auſſi d'après la nature du cœur humain. Mais il me ſemble que ce mélange même de bien & de mal, quoique bizare en ſoi, peut devenir pour nous d'une grande utilité, & nous ſervir de préſervatif contre un

danger aſſez ordinaire & aſſez naturel.

Car, ſi nous trouvions, ſoit chez les peuples ſoit dans les particuliers, une probité & une nobleſſe de ſentimens qui ſe ſoutinſſent toujours également, & qui paruſſent ſans tache & ſans foibleſſe, nous ſerions tentés de croire que le paganiſme eſt capable de produire de véritables & de parfaites vertus, quoique la religion nous enſeigne que celles que nous y admirons le plus n'en ont que l'ombre & le nom. Mais la vûe des défauts, des imperfections, des vices, des crimes même quelquefois les plus noirs, qui ſe trouvent mélés & qui ſuccédent aſſez ſouvent de fort près aux actions les plus vertueuſes, nous apprend à modérer notre eſtime & notre admiration, & en même tems que nous louons ce qui nous paroit d'honnête, de beau, & de grand chez les payens, à ne pas prodiguer au fantôme de la vertu un hommage entier & ſans réſerve, qui n'eſt dû qu'à la vertu même.

Voila les bornes que je deſire qu'on mette aux louanges que je donne aux grands hommes de l'antiquité, & à

leurs belles actions ; & si, contre mon intention, il m'échape quelques termes qui ne paroissent pas assez mesurés, je prie le Lecteur de les interpréter favorablement, & de les réduire à leur juste valeur.

ARTICLE SECOND.

Plan & division de ce troisiéme Volume.

L'HISTOIRE renfermée dans ce troisiéme Volume, comprend l'espace de cent dix-sept ans, sous les régnes de six Rois de Perse, savoir Darius premier de ce nom, fils d'Hystaspe ; Xerxès I ; Artaxerxe, surnommé *Longue-main* ; Xerxès II ; Sogdien ; (ces deux derniers régnérent très-peu de tems) & Darius II, appellé ordinairement Darius Nothus. Cette histoire s'étend depuis l'an du monde 3483 jusqu'à l'an 3600.

Tout cet espace se divise naturellement en deux parties, & je le diviserai aussi en deux Livres.

PREMIERE PARTIE.

LA PREMIERE partie, qui est de quatre-vingts-dix ans, s'étend depuis le commencement du régne de

Darius I. jusqu'à la quarante-deuxiéme année de celui d'Artaxerxe, où commence la guerre du Péloponnése, c'est-à-dire depuis l'an du monde 3483, jusqu'à l'an 3573. Elle contient principalement les différentes entreprises & expéditions des Perses contre la Gréce, qui ne fut jamais plus féconde en grands hommes ni en grands évenemens, & qui ne fit jamais éclater de plus grandes ni de plus solides vertus. On y verra les célébres journées de Marathon, des Thermopyles, d'Artémise, de Salamine, de Platée, de Mycale, d'Eurymédon, &c. Les plus grands Capitaines de la Gréce y signaleront leur courage, Miltiade, Léonide, Thémistocle, Aristide, Cimon, Pausanias, Périclès, Thucydide, &c.

Pour mettre le Lecteur en état de se rappeller plus facilement dans l'esprit ce qui se passoit, dans l'espace de tems dont je parle ici, chez les Juifs, & même chez les Romains, dont l'histoire est entiérement étrangére à celle des Perses & des Grecs, j'en marquerai ici en peu de mots les principales époques,

Le peuple de Dieu étoit pour lors

retourné de Babylone à Jérusalem sous la conduite de Zorobabel. Ussérius croit que c'est sous le régne de Darius qu'il faut placer l'histoire d'Esther. Le peuple de Dieu, à l'ombre de la protection de ce Prince, animé par les vives exhortations des prophetes Aggée & Zacharie, acheva enfin le bâtiment du temple, que les cabales de ses ennemis l'avoient obligé d'interrompre pendant plusieurs années. Artaxerxe ne fut pas moins favorable aux Juifs. Il envoia d'abord Esdras à Jérusalem, qui y rétablit le culte public & l'observation de la loi; puis Néhémie, qui environna cette ville de murs, & la mit en sûreté contre les attaques des voisins, jaloux de sa grandeur renaissante. On croit que Malachie, le dernier des prophétes, étoit contemporain de Néhémie, ou qu'il a prophétisé peu de tems après.

La premiére année de Darius étoit la 233e de l'établissement de Rome. Tarquin le superbe y régnoit alors. Environ dix ans après il en fut chassé. Au gouvernement des Rois on substitua celui des Consuls. Dans l'espace qui suit, arrivent la guerre contre Porsenna;

Porsenna ; l'établissement des Tribuns du peuple ; la retraite de Coriolan chez les Volsques, & la guerre qui en fut la suite ; les guerres des Romains contre les Latins, les Veiens, les Volsques, & autres peuples voisins ; la mort de Virginie sous les Décemvirs ; les disputes entre le peuple & le sénat au sujet des mariages & du Consulat, ce qui donna lieu à la création des Tribuns militaires à la place des Consuls. Cet espace se termine à la 323e année depuis que Rome fut bâtie.

SECONDE PARTIE.

LA SECONDE partie de ce Volume, qui est de vingt-sept ans, s'étend depuis la 42e année d'Artaxerxe Longue-main, jusqu'à la mort de Darius Nothus ; c'est-à-dire depuis l'an du monde 3573 jusqu'à l'an 3600. Elle renferme principalement la guerre du Péloponnése qui dura 27 ans, dont la Gréce & la Sicile furent le théatre, & dans laquelle les Grecs, vainqueurs des barbares, tournérent leurs armes les uns contre les autres. Du côté des Athéniens, Périclès, Nicias, Alcibiade ; de celui des Lacédémoniens,

Braſidas, Gylippe, Lyſandre, s'y diſtinguérent d'une maniére particuliére.

L'hiſtoire Sainte, pendant l'eſpace des vingt-ſept ans dont nous parlons ici, eſt fort ſtérile, ou pour mieux dire, elle eſt abſolument inconnue.

Rome continue d'être agitée par différentes diſputes entre le ſénat & le peuple. Vers la fin de cet intervalle, & à peu près la 350e année de Rome, on forme le ſiége de Veies, qui dura dix ans.

TROISIE'ME PARTIE.

A CES DEUX premiéres parties qui contiennent un récit ſuivi de l'hiſtoire, j'en ajouterai une troiſiéme, qui pourra avoir quelque étendue, & dont je ſerai obligé par cette raiſon de rejetter une bonne partie dans le volume ſuivant.

En premier lieu, j'y ramaſſerai pluſieurs faits particuliers & ſéparés qui n'ont pu entrer dans la vie des grands hommes dont j'ai eu occaſion de parler, & qui peuvent cependant ſervir beaucoup à faire connoître leur caractére J'appellerai cette partie *Supplément à l'Hiſtoire Grecque.*

Ensuite je ferai quelques réflexions sur le gouvernement, les mœurs, & le caractére des Lacédémoniens & des Athéniens.

Enfin je parlerai des hommes célébres qui se sont distingués dans les arts & dans les sciences pendant le tems dont j'ai écrit l'histoire.

ARTICLE TROISIE'ME.

Abrégé de l'histoire des Lacédémoniens depuis l'établissement de leurs Rois jusqu'au régne de Darius I.

J'AI DEJA remarqué ailleurs que quatre-vingts ans après la prise de Troie, les Héraclides, c'est-à-dire les descendans d'Hercule, rentrérent dans le Péloponnése, & se saisirent de Lacédémone, où deux freres, Eurysthéne & Proclès, fils d'Aristodéme, régnérent ensemble. Hérodote remarque que ces deux freres, pendant leur vie, furent toujours en discorde, & que presque tous leurs descendans héritérent d'eux cette disposition d'antipathie & de haine : tant il est vrai que le pouvoir souverain ne peut souffrir de partage, & que ce sera toujours trop que deux rois pour un roiaume ! De-

An du Monde. 2900. Avant Jesus-Christ. 1104.

Lib. 6. cap. 52.

puis eux, le ſceptre demeura toujours conjointement dans ces deux familles. Il eſt très-remarquable que ces deux branches ont ſubſiſté près de neuf cens ans, depuis le retour des Héraclides dans le Péloponnéſe juſqu'à la mort de Cléoméne, & qu'elles ont fourni ſans interruption des Rois à Sparte, preſque toujours de pere en fils, ſur tout pour la premiére branche.

§. 1. *Origine & condition des Ilotes.*

QUAND les Lacédémoniens commencérent à s'établir dans le Péloponnéſe, ils trouvérent beaucoup d'oppoſition de la part des habitans du pays, qu'il falut domter par les armes les uns après les autres, ou les recevoir dans leur alliance à des conditions douces & équitables, en leur impoſant un léger tribut. Strabon parle d'une ville, nommée *Elos*, ſituée aſſez près de Sparte, qui après avoir ſubi le joug comme les autres, ſe révolta ouvertement, & refuſa de paier le tribut. *Agis*, fils d'Euryſthéne, nouvellement établi ſur le trône, ſentit toutes les conſéquences de cette premiére revolte, & ſe mit auſſitôt

Strab. lib. 8. pag. 365. Plut. in Lyc. pag. 40.

en campagne avec *Soüs* ſon collégue. La ville fut aſſiégée, & après une aſſez longue réſiſtance, forcée de ſe rendre à diſcrétion. Il crut devoir faire un exemple qui intimidât tous les voiſins par la ſévérité du châtiment, mais qui cependant n'aliénât pas les eſprits par une cruauté inhumaine. Il ne verſa point de ſang. Il laiſſa la vie à tous les habitans de la ville, mais il leur ôta la liberté, & les réduiſit tous à la dure condition d'eſclaves. Ils furent emploiés aux miniſtéres les plus vils & les plus pénibles, & traités avec une extrême rigueur. C'eſt ce qu'on appelloit *Ilotes.* Le nombre s'en accrut extraordinairement dans la ſuite, les Lacédémoniens ſans doute donnant ce nom à tous ceux qu'ils réduiſoient en ſervitude. Comme ils étoient accoutumés à un grand loiſir, & ne reſpiroient que la guerre, ils confiérent la culture de leurs champs à ces eſclaves, leur aſſignant à chacun une certaine portion de terres dont ils devoient rendre le fruit tous les ans à leurs maîtres, qui s'attachoient à appeſantir leur joug par toutes ſortes de mauvais traitemens. C'étoit une mauvaiſe po-

litique, qui ne servoit qu'à nourrir dans le cœur de l'Etat un grand nombre d'ennemis dangereux, toujours prêts à prendre les armes, & à se révolter. Les Romains en usérent avec bien plus de sagesse, en incorporant à l'Etat les peuples qu'ils subjuguoient, en les associant au droit de bourgeoisie, & par là, d'ennemis qu'ils avoient été, les rendant leurs concitoiens & leurs freres.

§. II. *Lycurgue Législateur des Lacédémoniens.*

Plut. in Lyc. pag. 40.

Eurytion, d'autres le nomment *Eurypon*, succéda à *Soüs.* Pour gagner l'amitié du peuple, & faire mieux goûter son gouvernement, il jugea à propos de relâcher quelque chose de la puissance absolue des Rois: ce qui le fit tellement aimer du peuple, qu'on donna son nom à tous ses descendans, qui furent appellés *Eurytionides.* Ce relâchement produisit dans Sparte une horrible confusion & une licence effrénée, qui y causérent des maux infinis pendant un assez lontems. Le peuple devint si insolent, que rien ne pouvoit l'arréter. Si les Rois, qui succédérent à Eurytion,

vouloient emploier la force pour recouvrer leur autorité, ils se faisoient haïr ; & si, par complaisance ou par foiblesse, ils prenoient le parti de dissimuler, leur bonté ne servoit qu'à leur attirer le mépris de la part de ces rebelles : de maniére que tout étoit en desordre, & qu'on n'écoutoit plus les loix. Ces troubles avancérent la mort du pere de Lycurgue. Il se nommoit *Eunomus*, & fut tué dans une émeute populaire. *Polydecte*, son fils aîné, qui lui succéda, étant mort bientôt après sans enfans, tout le monde crut que Lycurgue alloit être roi. Il le fut en effet pendant que la grossesse de sa belle-sœur fut inconnue : mais sitôt qu'elle parut, il déclara que la roiauté appartenoit à l'enfant qui en naîtroit, si c'étoit un fils ; & dès ce moment il administra le roiaume comme son tuteur, sous le titre de *Prodicos*, que les Lacédémoniens donnent aux tuteurs des Rois. Quand l'enfant fut venu au monde, Lycurgue le prenant entre ses bras, & adressant la parole à ceux qui étoient présens, *Voici*, dit-il, *le Roi qui nous vient de naître, Seigneurs Spartiates* ; & en en même tems il le mit dans la

place du Roi, & le nomma *Charilaüs*, à cause de la joie que tout le peuple témoigna de sa naissance. On peut voir, à la fin du second volume, tout ce qui regarde l'histoire de Lycurgue, la réforme qu'il fit dans Sparte, & les loix qu'il y établit. *Agésilas* régnoit pour lors dans la branche aînée.

§. III. *Guerre entre les Argiens & les Lacédémoniens.*

Herod. lib. 1. cap. 82.

QUELQUE tems après, sous le régne de Théopompe, il s'éleva une guerre entre les Argiens & les Lacédémoniens, au sujet d'un petit pays appellé *Thyrea*, qui confinoit aux deux peuples, & qu'ils prétendoient chacun leur appartenir. Les deux armées étant près d'en venir aux mains, on convint, pour épargner le sang, de vuider la querelle par trois cens des plus braves qu'on choisiroit de chaque côté, à condition que la terre en litige demeureroit au parti vainqueur. Pour laisser aux combattans plus de liberté, les troupes se retirérent. Alors ces généreux champions, qui avoient tout le courage de deux grandes armées, s'avancérent fiérement les uns contre les autres, & combattirent

avec tant d'acharnement, qu'ils reſtérent tous ſur la place, excepté trois, deux du côté des Argiens, & l'autre de celui des Lacédémoniens : encore fut-ce la nuit qui les ſépara. Les deux Argiens, ſe comptant pour vainqueurs, coururent en porter la nouvelle à Argos : le Lacédémonien, il s'appelloit Othryade, aiant dépouillé les corps morts des Argiens, & porté leurs armes dans le camp des ſiens, demeura dans ſon poſte. Le lendemain, les troupes revinrent de part & d'autre. Chacun prétendoit avoir la victoire de ſon côté : les Argiens, parce qu'il étoit reſté plus de ſoldats de leur part que de l'autre ; les Lacédémoniens, parce que le peu d'Argiens qui étoient reſtés avoient pris la fuite, au lieu que leur unique ſoldat étoit demeuré maître du champ de bataille, & avoit dépouillé les corps morts des ennemis. Il falut en venir aux mains, pour décider la queſtion. Le ſort ſe déclara pour les Lacédémoniens, & le champ Tyreate leur demeura. Othryade, ne pouvant ſe réſoudre à ſurvivre à ſes braves compagnons, ni ſoutenir après leur mort la vûe de Sparte, ſe tua lui-même ſur

le champ de bataille, & voulut avoir avec eux un sort & un tombeau commun.

§. IV. *Guerres entre les Messéniens & les Lacédémoniens.*

On compte jusqu'à trois guerres entre les Messéniens & les Lacédémoniens, toutes très-vives & très-sanglantes. La Messénie étoit une région du Péloponnése, au couchant & assez près de Sparte, qui étoit puissante, & qui avoit ses rois particuliers.

Premiere guerre de Messénie.

An M. 3261. Av. J.C. 743. Pausan. lib. 4. pag. 216-242. Justin. lib. 3. cap. 4.

La premiere guerre de Messénie dura vingt ans entiers, & commença la seconde année de la IX Olympiade. Les Lacédémoniens prétendoient avoir plusieurs griefs considérables contre les Messéniens, entre autres l'injure faite à leurs filles qui furent deshonorées par les habitans de la Messénie, lorsqu'elles alloient selon la coutume à un temple limitrophe des deux peuples, & le meurtre de Télécle leur roi qui en fut la suite. Peut-être l'envie d'étendre leur domination, & de s'emparer d'un terain

qui étoit si fort à leur bienséance, fut-elle la véritable cause de cette guerre. Quoiqu'il en soit, elle éclata sous le régne de Polydore & de Théopompe rois de Sparte, dans le tems qu'à Athénes les Archontes étoient encore dix ans en charge.

Euphaès, 13ᵉ descendant d'Hercule, étoit pour lors roi de Messénie. Il confia le commandement de son armée à Cléonnis. Les Lacédémoniens commencérent la campagne par le siége d'Amphée, petite ville & peu considérable, mais qui leur parut fort propre à en faire leur place d'armes. Elle fut emportée d'emblée, & tous les habitans furent passés au fil de l'épée. Ce premier échec ne servit qu'à animer les Messéniens, en leur faisant voir ce qu'ils avoient à craindre s'ils ne se défendoient courageusement. Les Lacédémoniens de leur côté s'engagérent par serment à ne point mettre bas les armes, & à ne point retourner à Sparte, qu'ils ne se fussent rendu maîtres de toutes les villes & de toutes les terres des Messéniens, tant ils comptoient sur leurs forces & sur leur courage.

Pausan. pag. 225. 226.

Il se donna deux combats, où la

Ibid. pag. 227-234.

perte fut à peu près égale de part & d'autre. Après le second, les Messéniens furent affligés de maux extrêmes par la disette de vivres, qui donna lieu à une grande désertion dans leurs troupes, & ensuite y causa la peste.

Ils consultérent l'oracle de Delphes, qui leur ordonna, pour appaiser la colére des dieux, de leur immoler une vierge du sang roial. Aristoméne, qui étoit de la race des Epytides, offrit sa fille. Alors les Messéniens, voiant bien que s'ils laissoient des garnisons dans toutes leurs places, ils affoibliroient extrêmement leurs forces, abandonnérent toutes les autres villes, allérent se camper près d'Ithome, petite ville située sur le haut d'une montagne de même nom, & s'y fortifiérent. Il se passa sept années entiéres, où il n'y eut que de légéres escarmouches de part & d'autre, sans que les Lacédémoniens osassent présenter bataille à l'ennemi.

Ils desespéroient presque de pouvoir le vaincre, & il n'y avoit que la religion du serment qui les contraignît à continuer une guerre qui leur étoit devenue si onéreuse. Ce qui

les inquiétoit le plus, étoit la crainte que leur absence qui les tenoit éloignés de leurs femmes depuis plusieurs années, & qui pouvoit encore durer lontems, ne fît périr leurs familles, & ne laissât Sparte destituée de citoiens. Pour obvier à ce malheur, ils y envoiérent ceux des soldats qui étoient venus à l'armée depuis qu'on avoit prété le serment raporté ci-dessus, & ne firent point difficulté de leur prostituer leurs femmes. Ceux qui naquirent de ces conjonctions illégitimes, furent appellés *Parthéniens*, nom qui désignoit la honte de leur naissance. Quand ils furent dans un âge avancé, ne pouvant souffrir cet opprobre, ils se bannirent eux-mêmes de Sparte, & sous la conduite de Phalante ils allérent s'établir en Italie à Tarente, après en avoir chassé les anciens habitans.

Diod. lib. 15. pag. 378.

Et regnata petam Laconi rura Phalanto. *Horat. Od. 6. lib. 2.*

Enfin la huitiéme année de la guerre, qui étoit la treiziéme du régne d'Euphaès, se donna le sanglant combat près d'Ithome. Euphaès enfonça les bataillons de Théopompe avec trop d'ardeur & de précipitation pour un roi. Il y fut percé de coups, dont plusieurs étoient mortels. Il tomba, &

Pausan. 234. 235. Diodor. in Fragm.

sembloit rendre l'ame. Alors on fit de part & d'autre des efforts extraordires de courage, les uns pour enlever le Roi, les autres pour le sauver. Cléonnis tua huit Spartiates qui l'entraînoient, & les aiant dépouillés, mit leurs armes en garde entre les mains de ses soldats. Il avoit reçu plusieurs blessures, & elles étoient toutes par devant, preuve certaine qu'aucun des ennemis ne lui avoit fait lâcher le pié. Aristoméne, combattant dans la même occasion & pour le même sujet, tua cinq Lacédémoniens, dont il emporta aussi les dépouilles, & il ne reçut aucune blessure. Le Roi fut emporté par les Messéniens, & tout sanglant & percé de coups, il témoigna sa joie de ce qu'ils n'avoient pas eu du dessous. Aristoméne après la bataille, rencontra Cléonnis, qui ne pouvoit, à cause de ses blessures, marcher ni de lui-même, ni avec le secours de ceux qui lui donnoient la main. Il le chargea sur ses épaules sans quitter ses armes, & le porta au camp.

Après qu'on eut mis le premier appareil aux plaies du Roi de Messénie & des Officiers, il s'éleva parmi les Messéniens un nouveau combat, non

moins vif que le premier, mais d'une eſpece bien différente, & qui en étoit la ſuite. Il s'agiſſoit d'adjuger le prix de la gloire à celui qui s'y étoit le plus diſtingué par ſa bravoure. C'étoit pour lors un uſage, déja aſſez ancien, de faire proclamer publiquement le plus brave de la journée après chaque bataille. Rien n'étoit plus propre à animer le courage des Officiers & des ſoldats, à leur inſpirer une audace intrépide, à étoufer en eux toute crainte des dangers & de la mort. Deux illuſtres champions entrérent en lice, ſavoir Cléonnis & Ariſtoméne.

Le Roi, tout bleſſé qu'il étoit, préſida avec les principaux Officiers de l'armée au Conſeil où cette importante diſpute devoit être décidée. Chacun des contendans plaida ſa cauſe. Cléonnis appuioit ſa prétention ſur le plus grand nombre d'ennemis qu'il avoit tués, & ſur les plaies qu'il avoit reçues dans le combat, témoins non douteux du courage avec lequel il avoit affronté la mort; au lieu que l'état dans lequel Ariſtoméne étoit ſorti du combat ſans y avoir reçu aucune bleſſure, laiſſoit entrevoir qu'il avoit été fort attentif à conſerver ſa

perſonne, ou prouvoit tout au plus qu'il avoit été plus heureux mais non pas plus brave que lui. Quant à ce qu'il l'avoit tranſporté ſur ſes épaules dans le camp, c'étoit une action qui pouvoit montrer la force de ſon corps, mais rien de plus : & ici, diſoit-il, il s'agit de bravoure.

Le ſeul reproche qu'on faiſoit à Ariſtoméne, étoit de ce qu'il n'avoit point été bleſſé, & c'eſt à quoi il s'attacha. » On m'appelle heureux, dit-» il, parce que je n'ai point reçu de » bleſſures. Si j'en étois redevable à » ma lâcheté, je ne mériterois point » ce nom ; & au lieu d'être admis à » diſputer le prix, je devrois ſubir la » rigueur des loix qui puniſſent les » lâches. Mais ce qu'on m'objecte » comme un crime, c'eſt ce qui fait » ma gloire. Car, ſoit que les enne-» mis étonnés de ma valeur n'aient » oſé me réſiſter, ce m'eſt une grande » louange de m'être fait craindre » d'eux. Soit, quand ils ont combattu, » que j'aie eu tout enſemble & la force » de les tailler en piéces, & la ſage » précaution de me préſerver de leurs » coups, j'aurai été tout à la fois & » vaillant & prudent. Car quiconque

dans la chaleur même du combat « s'expose aux hazards avec sagesse & « retenue, montre qu'il possede en « même tems les vertus & du corps & « de l'esprit. On ne peut pas certai- « nement reprocher à Cléonnis qu'il « ait manqué de courage : mais je « suis fâché, pour son honneur, qu'il « paroisse manquer de reconnoissance.«

Après ces discours on alla aux suffrages. Tout le monde demeure suspendu dans l'attente du jugement. Nulle dispute n'égale celle-ci en vivacité. Il ne s'agit point d'or ou d'argent. L'honneur est ici tout pur. La gloire desintéressée est le vrai salaire de la vertu. Ici les Juges ne sont point suspects. Les actions parlent encore. C'est le Roi, environné de ses Officiers, qui préside & qui prononce. C'est toute une armée qui est témoin. Le champ de bataille est un tribunal sans faveur & sans cabale. Toutes les voix se réunirent en faveur d'Aristoméne, & lui adjugérent le prix.

Euphaès ne survécut pas lontems à ce jugement, & mourut quelques jours après. Il avoit régné treize ans, & fait la guerre pendant tout ce tems contre les Lacédémoniens. Comme

Pausan. lib. 4. pag. 235-241.

il mouroit ſans enfans, il laiſſa au peuple Meſſénien le ſoin de lui choiſir un ſucceſſeur. Cléonnis & Damis le diſputérent à Ariſtoméne: mais celui-ci fut élu préférablement aux autres. Quand il fut roi, il honora des plus grandes charges ſes deux rivaux. Vifs amateurs du bien public encore plus que de la gloire, concurrens mais non ennemis, ces grands hommes brûloient de zéle pour la patrie, & ils n'étoient ni jaloux ni amis que pour la ſauver.

J'ai ſuivi dans le récit que je viens de faire le ſentiment de feu M. Boivin l'aîné, & ai profité de ſa ſavante * diſſertation ſur un fragment de Diodore de Sicile qui étoit peu connu. Il y ſuppoſe & y prouve que le Roi dont il eſt parlé dans le fragment eſt Euphaès, & qu'Ariſtoméne eſt celui que Pauſanias appelle Ariſtodéme, ſelon la coutume des anciens qui ſouvent avoient deux noms.

Mémoires [d]e l'Académ. [d]es Inſcript. [T]ome 2. pag. [.]4-113.

Ariſtoméne, nommé autrement Ariſtodéme, régna près de ſept ans, & fut également eſtimé & aimé de ſes ſujets. La guerre continua toujours pendant ce tems-là. Vers la fin de ſon régne il batit les Lacédémoniens,

Clem. Alex. [i]n Protrept. p. [.]o.

prit leur roi Théopompe, & égorgea en l'honneur de Jupiter d'Ithome trois cens hommes, parmi lesquels le Roi étoit la principale victime. Lui-même s'immola peu de tems après sur le tombeau de sa fille, pour satisfaire à la réponse d'un oracle. Damis lui succéda, mais sans porter la qualité de roi.

Euseb. in Præpar. lib. 4. cap. 16.

Depuis sa mort, les affaires des Messéniens allérent toujours fort mal, & ils se trouvérent sans ressource & sans espérance. Réduits à la derniére extrémité, & manquant absolument de vivres, ils abandonnérent Ithome, & se retirérent chez ceux de leurs alliés qui étoient les plus voisins. La ville aussitôt fut rasée, & tout le reste du pays se soumit. On obligea les Messéniens de s'engager par serment à ne jamais abandonner le parti des Lacédémoniens, & à ne se point révolter contre eux: précaution bien inutile, & qui ne devoit servir qu'à leur faire ajouter le parjure à la révolte. On ne leur imposa point de tributs, & on se contenta d'exiger d'eux qu'ils portassent à Sparte la moitié des grains qu'ils auroient recueillis dans la moisson. Enfin il fut stipulé que tant

Pausan. pag. 241. 242.

hommes que femmes ils aſſiſteroient en habits de deuil aux funerailles des Rois & des principaux citoiens de Sparte ; ce qu'on regardoit apparamment comme une marque de dépendance, & comme une ſorte d'hommage rendu à la nation. Ainſi fut terminée la premiére guerre de Meſſéne, après avoir duré vingt ans.

An.M.3281. Av.J.C.723.

Seconde guerre de Meſſénie.

Pauſan. lib. 4. pag. 242-261. Juſtin. lib. 3. cap. 5.

La douceur que les Lacédémoniens avoient montrée d'abord à l'égard des peuples de Meſſénie, ne fut pas de longue durée. Quand ils virent tout le pays ſoumis, & qu'ils le crurent hors d'état de leur ſuſciter de nouvelles affaires, ils s'abandonnérent à leur caractére naturel, qui étoit un caractére de fierté & de hauteur, qui dégénéroit ſouvent en dureté, & quelquefois même en férocité. Au lieu de traiter les vaincus avec bonté comme des alliés & des amis, & de s'attacher à gagner par la douceur ceux qu'ils avoient domtés par la force ; ils ne ſembloient attentifs qu'à appeſantir de jour en jour leur joug, & à leur en faire ſentir tout le poids. Ils les chargeoient de tributs, les li-

vroient à l'avarice de ceux qui étoient commis pour en faire la levée, n'écoutoient point leurs plaintes, ne leur rendoient aucune justice, les traitoient avec mépris comme de vils esclaves, & emploioient contre eux les violences les plus criantes.

L'homme, né pour la liberté, ne s'apprivoise point avec la servitude : la plus douce l'irrite & le révolte. Que faloit-il donc attendre d'un esclavage aussi dur qu'étoit celui des Messéniens ? [a] Après l'avoir supporté avec peine pendant près de quarante ans, ils songérent à secouer le joug, & à se rétablir dans leur ancien état. Cette année étoit la quatriéme de la XXIII[e] Olympiade : la charge d'Archonte à Athénes étoit pour lors réduite à l'espace d'un an : Anaxandre & Anaxidame régnoient à Sparte. An. M. 3320. Av. J.C. 684.

Leur premier soin fut de se fortifier du secours des peuples voisins. Ils les trouvérent fort disposés à entrer dans leurs vûes. Leur propre intérêt les y portoit. Ce n'étoit point sans crainte

a Cùm per complures annos gravia servitutis verbera, plerumque & vincula, ceteraque captivitatis mala perpessi essent, post longam pœnarum patientiam bellum instaurant. *Justin. lib. 3. cap. 5.*

& ſans jalouſie qu'ils voioient s'élever au milieu d'eux une ville puiſſante, qui paroiſſoit manifeſtement vouloir étendre ſa domination ſur toutes les autres. Les peuples de l'Elide, ceux d'Argos, ceux de Sicyon ſe déclarérent en leur faveur. Avant qu'ils fuſſent aſſemblés, il ſe donna un combat. * Ariſtoméne, ſecond de ce nom, étoit à la tête des Meſſéniens. C'étoit un Chef d'un courage intrépide, & d'une extrême habileté dans le métier de la guerre. Les Lacédémoniens furent battus. Ariſtoméne, qui vouloit donner d'abord aux ennemis une idée avantageuſe de lui-même, ſachant qu'elle influe ſur tout le reſte des entrepriſes, eut la hardieſſe d'entrer de nuit à Sparte, & d'attacher à la porte du temple de Minerve ſurnommée *Chalcioecos* un bouclier, dont l'Inſcription marquoit que c'étoit un préſent qu'Ariſtoméne offroit à la déeſſe, des dépouilles des Lacédémoniens.

Cette bravade en effet étonna les Lacédémoniens. Mais ils furent encore plus allarmés de la puiſſante

* *Selon pluſieurs Hiſtoriens, il y avoit eu un autre Ariſtoméne dans la premiére guerre de Meſſénie.* Diod. lib. 15. p. 378.

ligue qui ſe formoit contre eux. L'oracle de Delphe qu'ils conſultérent ſur les moiens de réuſſir dans cette guerre, leur ordonna de faire venir d'Athénes un Chef pour leur donner conſeil, & les conduire. La démarche étoit humiliante pour une ville auſſi fiére que Sparte. Mais la crainte de s'attirer le couroux du dieu par une deſobéiſſance ſi marquée, l'emporta ſur tout autre motif. On députa donc vers les Athéniens. Cette demande les embarraſſa. Ils n'étoient pas fâchés de voir ceux de Lacédémone aux mains avec leurs voiſins, & n'avoient pas envie de leur fournir un bon Général: d'un autre côté ils craignoient auſſi de deſobéir au dieu. Pour ſe tirer d'embarras, ils leur préſentérent Tyrtée. Il étoit poete de profeſſion, avoit quelque choſe d'original dans l'eſprit, & de choquant dans le corps, car il étoit boiteux. Malgré ces défauts, les Lacédémoniens le reçurent comme un Chef que le ciel même leur envoioit. Le ſuccès ne répondit pas d'abord à leur attente. Ils furent battus trois fois conſécutivement.

Les Rois de Sparte, abbatus par tant de défaites, & n'eſpérant pas un meil-

leur ſuccès pour l'avenir, vouloient abſolument retourner à Sparte, & y remener les troupes. Tyrtée s'oppoſa fortement à ce deſſein, & les fit revenir à ſon avis. Il parla aux troupes, & prononça des vers qu'il avoit préparés dans cette vûe, & travaillés avec un ſoin extrême. Il les conſoloit de leurs pertes paſſées, qu'il attribuoit, non à aucune faute de leur part, mais à un malheur & à un deſtin que nulle ſageſſe humaine ne peut ſurmonter. Il leur repréſentoit la honte qu'il y auroit pour des Spartiates à fuir devant l'ennemi, & combien il leur ſeroit glorieux de périr même, s'il le faloit, les armes à la main en combattant pour la patrie. Comme ſi tout danger fût diſparu, & que les dieux, ſatisfaits pleinement & appaiſés par les défaites précédentes, ſe fuſſent tournés entiérement de leur côté, il leur faiſoit enviſager la victoire comme certaine & comme déja préſente, & comme ſi elle-même les invitoit au combat. Tous les anciens qui ont parlé du caractére de la poeſie de Tyrtée, remarquent qu'elle étoit pleine d'un feu, d'une ardeur, d'un enthouſiaſme, qui enflammoit

Plat. lib. 1. de leg. p. 629. Plut. in Agid. & Cleom. pag. 805.

flammoit les esprits, qui les élevoit au dessus d'eux-mêmes, qui [a] leur inspiroit je ne sai quoi de généreux & de martial, qui étoufoit en eux tout sentiment de crainte des dangers ou de la mort, & qui les rendoit uniquement attentifs au salut de la patrie, & à leur propre gloire.

Ce fut véritablement l'effet que les vers de Tyrtée produisirent dans cette occasion sur les soldats. Ils demandérent tous d'une voix commune qu'on les conduisît contre l'ennemi. Devenus indifférens pour la vie, ils ne songeoient qu'à s'assurer l'honneur de la sépulture. Ils attachérent tous à leur bras droit des bandelettes, où ils avoient inscrit leur nom & celui de leurs peres, afin que s'ils périssoient dans le combat, & que les traits de leurs visages vinssent à se confondre par la longueur du tems, on pût certainement les reconnoître à ces marques. Des soldats déterminés à mourir, sont bien forts. Cela parut dans la bataille qui se donna. Elle fut très sanglante, & la victoire lontems disputée : mais enfin les

a Tyrtæusque mares animos in Martia bella | Versibus exacuit. *Horat in Art. poet.*

Messéniens cédérent. Quand Tyrtée dans la suite passa a Sparte, il y fut reçu avec de grandes marques de distinction, & aggrégé au nombre des citoiens.

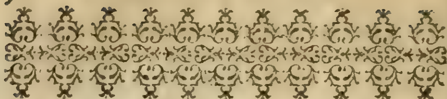
Le gain de cette bataille ne termina pas la guerre : elle avoit déja duré trois ans. Aristoméne aiant ramassé les débris de son armée, se retira sur une montagne qui étoit d'un difficile accès, appellée Ira. Les vainqueurs avoient compté l'emporter d'emblée: mais il s'y défendit pendant onze ans, & y fit des actions de bravoure extraordinaires. Ce ne fut même que par surprise & par trahison qu'il fut obligé d'en sortir, après avoir combattu comme un lion. Ceux des Messéniens qui tombérent entre les mains des Lacédémoniens, furent réduits au sort & à l'état des Ilotes : les autres, voiant leur patrie ruinée, allérent s'établir à Zancle ville de Sicile, qui depuis fut appellée de leur nom Messane:& elle est encore aujourd'hui nommée Messine. Aristoméne, après avoir conduit une de ses filles à Rhode, dont le Tyran l'avoit épousée, songeoit à passer ou à Sardes chez Ardys roi des Lydiens, ou à Ecbatane chez

Phraorte roi des Médes, mais la mort le prévint.

La ſeconde guerre des Meſſéniens avoit duré quatorze ans. Elle finit la premiére année de la XXVIIe Olympiade. AN. M. 3354. Av. J. C. 670.

Il y en eut encore une troiſiéme qui commença du tems & à l'occaſion d'un grand tremblement de terre arrivé à Sparte. Il en ſera parlé dans la ſuite.





LIVRE SIXIÉME.

HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

CE LIVRE comprend l'hiſtoire des Perſes & des Grecs, depuis le commencement du régne de Darius I. juſqu'à la 42e année de celui d'Artaxerxe Longue-main.

CHAPITRE PREMIER.

Hiſtoire de Darius, jointe à celle des Grecs.

DARIUS.

Herod. lib. 6. cap. 98.
Val. Max. lib. 9. cap. 2.

DARIUS s'appelloit auparavant Ochus. Il prit le nom de Darius, qui, ſelon Hérodote, ſignifie en langue Perſane un vengeur, un homme qui s'oppoſe aux entrepriſes de quelqu'un, peut-être parce qu'il avoit arrété & puni l'inſolence du Mage. Il régna trente-ſix ans.

§. I. *Mariage de Darius. Impoſition de tributs. Inſolence & punition d'Intapherne. Mort d'Orétes. Hiſtoire de Démocéde médecin. Permiſſion donnée aux Juifs de continuer le bâtiment du temple. Généroſité de Syloſon récompenſée.*

QUAND Darius fut monté ſur le trône, il épouſa, pour s'y affermir davantage, deux filles de Cyrus, Atoſſe & Artiſtone. La premiére avoit été femme de Cambyſe ſon frere, & enſuite du Mage Smerdis, tandis qu'il occupa le trône. Artiſtone étoit encore fille lorſqu'il l'épouſa, & ce fut de toutes ſes femmes celle qu'il aima le plus. Il épouſa auſſi Parmys, fille du véritable Smerdis frere de Cambyſe, & Phédyme fille d'Otane, par l'adreſſe de laquelle l'impoſture du Mage avoit été découverte. Il eut de ces femmes un grand nombre d'enfans de l'un & de l'autre ſexe.

AN.M. 3483. AV.J.C. 521. *Herod. lib. 3. cap. 88.*

On a vû que les ſept Conjurés qui avoient fait mourir le Mage, étoient convenus que celui d'entr'eux dont le cheval, en un certain jour marqué, henniroit le premier au lever du ſoleil, ſeroit déclaré Roi; & que celui

DARIUS. de Darius, par l'induſtrie & l'ingénieuſe précaution de ſon Ecuier, lui avoit procuré cet honneur. Il voulut *Ibid.* tranſmettre aux ſiécles futurs ſa reconnoiſſance pour cet inſigne bienfait, & ſe fit eriger une ſtatue équeſtre avec cette inſcription : *Darius fils d'Hyſtaſpe a acquis le roiaume de Perſe par le moien de ſon cheval*, (le nom en étoit marqué) *& d'Oebarès ſon Ecuier.* Il y a dans cette Inſcription, où l'on ne rougit point de devoir à un cheval & à un Ecuier un bienfait tel que la roiauté, que l'on auroit ce ſemble intérêt de faire regarder comme le fruit d'un mérite extraordinaire ; il y a, dis-je, dans cette Inſcription une ſimplicité & une ſincérité qui reſſent tout-à-fait le caractére des tems anciens, & qui eſt fort éloignée du faſte des nôtres.

Herod. lib. 3. cap. 89-97. UN des premiers ſoins de Darius, quand il ſe vit établi ſur le trône, fut de régler l'état des provinces, & de mettre de l'ordre dans ſes finances. Avant lui, Cyrus & Cambyſe ſe contentoient de recevoir des peuples conquis des dons gratuits qu'on ſembloit offrir volontairement, & d'exiger d'eux certain nombre de troupes dans

le besoin. Darius comprit qu'il ne lui étoit pas possible de maintenir dans la paix & dans la sûreté toutes les nations qui lui étoient soumises, sans avoir sur pié des troupes réglées, ni d'entretenir ces troupes sans les soudoier, ni de paier exactement cette solde sans mettre des impositions sur les peuples.

Pour mettre donc plus d'ordre dans l'administration de ses finances, il divisa tout l'Empire en vingt départemens ou gouvernemens, dont chacun devoit paier tous les ans une certaine somme au Satrape commis pour cet effet. Les sujets naturels, c'est-à-dire les Perses, étoient exemts de toute imposition. Hérodote fait un dénombrement exact de ces provinces, qui peut beaucoup servir pour connoître l'étendue de l'empire des Perses.

Voici à peu près l'idée que l'on s'en peut former. Ils possédoient en Asie, tout ce qu'y possédent aujourd'hui les Perses & les Turcs; en Afrique, l'Egypte, & partie de la Nubie, & de plus les côtes de la Méditerranée jusqu'au roiaume de Barca; en Europe, partie de la Thrace, & la Macédoine. Mais il est bon de remarquer que dans

DARIUS. cette vaste étendue de pays il y avoit plusieurs peuples, qui étoient plutôt tributaires que sujets : ce qui a lieu aussi maintenant par raport à l'empire des Turcs.

Plut. in Apophthegm. pag. 172.

L'histoire observe que Darius, en imposant ces tributs, montra une grande sagesse & une grande modération. Il fit venir les principaux de chaque province, qui en pouvoient le mieux connoître le fort & le foible, & qui avoient intérêt de parler avec sincérité. Il leur demanda si une certaine somme, qu'il proposoit à chacun d'eux pour leurs provinces, ne montoit point trop haut, & n'excédoit point leurs forces; son intention, leur disoit-il, n'étant pas d'accabler ses sujets, mais de tirer d'eux des secours proportionnés à leurs revenus, & qui étoient absolument nécessaires pour la défense de l'Etat. Ils répondirent tous que cette somme leur paroissoit fort raisonnable, & qu'elle ne seroit point à charge aux peuples. Il en rabatit pourtant encore la moitié, aimant mieux demeurer beaucoup en deça des justes bornes, que de s'exposer peut-être à passer au dela.

Malgré une si étonnante modéra-

tion, comme les impots ont toujours quelque chose d'odieux, les Perses, qui avoient donné à Cyrus le surnom de Pere, à Cambyse celui de maître, n'en trouvérent point d'autre pour caractériser Darius que celui de * marchand.

DARIUS.

Les sommes que Darius tiroit par l'imposition des tributs, montoient à peu près, autant qu'on le peut conjecturer par le calcul d'Hérodote qui souffre de grandes difficultés, à quarante quatre millions.

Herod. lib. 3. cap. 118. 119.

APRES la mort du Mage on étoit convenu que les Seigneurs Persans qui avoient conspiré contre lui, outre plusieurs autres marques de distinction, auroient les entrées libres chez le Roi en tout tems, excepté lorsqu'il seroit seul avec la Reine. Intapherne, l'un de ces Seigneurs, à qui l'on avoit refusé pour cette raison de l'admettre dans l'appartement du Prince, transporté de colére contre les Officiers du palais, les maltraita d'une maniére étrange, leur aiant balafré tout le visage à coups de sabre. Darius sentit

* Κάπηλος *porte une idée plus basse & plus méprisable, mais je n'ai su comment l'exprimer. Il peut signifier* un courtier, un revendeur, *un homme qui achette pour revendre.*

DARIUS. vivement une telle injure. Il craignit d'abord que ce ne fût un complot entre les Seigneurs. Mais aiant été assûré du contraire, il fit arréter Intapherne avec ses enfans, & tous ceux de sa famille, & les fit condanner à mort, confondant, par un excès aveugle de sévérité, les innocens avec le coupable. La femme du criminel venoit tous les jours aux portes du palais, se lamentant, versant des larmes en abondance, jettant des cris, poussant des sanglots, & ne cessant d'implorer la clémence du Roi. Il ne put résister à un spectacle si touchant, & lui accorda la grace de celui de sa famille qu'elle lui désigneroit. Ce fut un grand embarras pour cette femme infortunée, qui auroit souhaité les pouvoir tous sauver. Enfin, après une longue délibération, elle se détermina en faveur de son frere. Ce choix, où il paroissoit qu'on avoit peu consulté les sentimens que la nature doit inspirer à une mere & à une femme, étonna le Roi, & comme il lui en fit demander la raison, elle répondit qu'un second mariage pouvoit lui procurer un mari & des enfans : mais que son pere & sa mere étant morts, elle ne

pouvoit pas recouvrer un frere. Darius, outre son frere, lui accorda l'aîné de ses enfans.

DARIUS.

J'AI MARQUE' dans le * volume précédent par quelle perfidie Orétes, l'un des Gouverneurs de l'Asie Mineure pour le Roi, avoit fait mourir Polycrate Tyran de Samos. Un crime si noir & si détestable ne demeura pas impuni. Darius apprit que ce Satrape abusoit d'une maniére étrange de son autorité, & qu'il ne comptoit pour rien le sang de ceux qui avoient le malheur de lui déplaire. Orétes porta l'insolence jusqu'à faire mourir un courier que le Roi lui avoit envoié, parce que l'ordre dont il étoit chargé lui étoit desagréable. Darius, qui ne se croioit pas encore bien affermi sur le trône, n'osa pas l'attaquer ouvertement. Ce Satrape n'avoit pas moins de mille soldats armés pour sa garde, sans compter les secours qu'il pouvoit tirer de son gouvernement, qui comprenoit la Phrygie, la Lydie, & l'Ionie. Il s'y prit donc d'une maniére sourde & cachée, pour se défaire d'un ennemi si dangereux. Il chargea de l'exécution de cet ordre l'un de ses Officiers les plus fidéles & les plus

Herod. lib. 3. cap. 120-128.

* Pag. 331.

affectionnés à sa personne. Cet Officier, sous un autre prétexte, se rendit à Sardes. Il pressentit habilement les esprits. Il commença par présenter aux principaux Officiers de la Garde des lettres du Roi qui ne renfermoient que des ordres généraux. Bientôt après il en produisit de secondes, qui étoient plus précises. Et quand il se fut parfaitement assuré de la disposition des troupes, il leur fit la lecture d'une derniére lettre, par laquelle le Roi leur ordonnoit de mettre à mort le Satrape ; & cet ordre fut exécuté sur le champ. Tous ses biens furent confisqués au profit du trésor roial, & tous ceux qui se trouvérent dans sa maison furent transportés à Suse. De ce nombre étoit un célébre médecin de Crotone, nommé Démocéde. L'histoire de ce médecin est fort singuliére, & elle donna lieu à de grands événemens.

Herod. lib. 3. cap. 129. 130.

IL ARRIVA quelque tems après que Darius étant tombé de son cheval à la chasse, se donna une violente entorse au pié, & que son talon se déboita. Les Egyptiens passoient alors pour les plus habiles dans la médecine, & le Roi en avoit plusieurs auprès

de lui. Ils entreprirent de le traiter, & déploiérent tout leur art dans une occasion si importante: mais ils s'y prirent si mal adroitement & si durement en lui maniant le pié, qu'ils lui causérent des douleurs incroiables; & il fut sept jours & sept nuits sans dormir. Quelqu'un pour lors indiqua Démocéde, dont il avoit entendu parler à Sardes comme d'un médecin très habile. Il étoit actuellement en prison. On le fit venir sur le champ dans l'état où on le trouva, c'est-à-dire avec ses chaînes, & avec un habit fort mal propre. Le Roi lui demanda s'il avoit quelque connoissance de la médecine. Il le nia d'abord par la crainte qu'il avoit que s'il faisoit preuve de son art, on ne le retînt en Perse, & qu'il ne fût privé pour toujours de la vûe de sa patrie, pour la quelle il avoit une extrême passion. Darius, mécontent de sa réponse, ordonna qu'on le mît à la question. Il falut avouer la vérité. Voila donc Démocéde reconnu pour médecin. Il commence par appliquer des fomentations douces sur la partie malade. L'effet du remede fut promt. Le sommeil revint au Roi, & en peu de jours

Anciennement les mêmes exerçoient la médecine & la chirurgie.

DARIUS. il fut parfaitement guéri, & le talon fut remis à sa place. Darius lui fit présent de deux paires de chaînes d'or. Démocéde lui demanda s'il prétendoit le bien récompenser de l'heureux succès de sa cure, en doublant son mal. Ce mot fit rire le Roi : il le fit conduire par les Eunuques chez ses femmes, pour leur montrer celui à qui il étoit redevable de sa santé. Elles le comblérent toutes de présens magnifiques, & ce jour seul l'enrichit extrêmement.

Herod. lib. 3. cap. 131.

Ce Démocéde étoit de Crotone, ville de la Grande Grece en Italie dans la Calabre ultérieure, d'où les mauvais traitemens de son pere l'avoient obligé de sortir. Il avoit passé en Egine, où il commença à se faire connoître par plusieurs cures fort heureuses : les habitans lui assurérent par an un talent. Le talent avoit soixante mines, & revenoit à trois mille livres de notre monnoie. Quelque tems après il fut appellé à Athénes, où l'on fit monter ses appointemens à cinq mille livres par an. Enfin il s'établit chez Polycrate Tyran de Samos, qui lui donna deux mille écus. Il est honorable aux Villes & aux

Ile entre le Péloponnése & l'Attique.

Cent mines.

Deux talens.

Princes de s'attacher par des établisse- DARIUS.
mens honnêtes & par des pensions considérables des personnes utiles au public, en les attirant même des pays étrangers. Les Crotoniates depuis ce tems-là passérent pour les plus habiles des médecins, & après eux ceux de Cyréne dans l'Afrique. Les Argiens, dans le même tems, avoient la réputation d'exceller dans la musique.

Démocéde, depuis la guérison du Roi, devint fort puissant à Suse, & il avoit l'honneur de manger à sa table. Il obtint la grace des médecins d'Egypte, qui avoient tous été condannés à être pendus pour avoir été moins habiles que le médecin de Gréce, comme s'ils eussent été tenus de répondre du succès, & que ce fût un crime de ne pouvoir guérir un Prince. Etrange abus & effet assez ordinaire d'une puissance sans bornes, qui n'est point conduite par la raison ni par l'équité, qui est accoutumée à voir tout plier sous ses ordres, & qui prétend que ses volontés, quelles qu'elles soient, ne doivent jamais demeurer sans exécution! On a vû quelque chose de pareil dans l'histoire de Nabucodonosor, qui prononça un

Herod. cap. 13.

DARIUS. arrêt de mort généralement contre tous les Mages, parce qu'ils n'avoient pu deviner le ſonge qu'il avoit eu pendant la nuit, & qu'il avoit lui-même oublié. Démocéde tira auſſi de la priſon pluſieurs de ceux qu'on y avoit mis avec lui. Il étoit dans une abondance univerſelle, & avoit un crédit extrême auprès du Roi. Mais il étoit éloigné de ſa patrie, & il tournoit ſans ceſſe ſes regards & ſes deſirs vers la Gréce.

Cap. 133-137. Une autre cure contribua encore beaucoup à augmenter la réputation & le crédit de Démocéde. Atoſſe, fille de Cyrus, & l'une des femmes du Roi, fut attaquée d'un cancer au ſein. Tant que la douleur fut médiocre, elle la ſupporta avec patience, ne pouvant ſe réſoudre, par pudeur, à découvrir ſon mal. Mais enfin elle y fut forcée, & elle fit venir Démocéde, qui lui promit de la guérir, & la pria en même tems de vouloir bien de ſon côté lui promettre de lui accorder une grace qu'il lui demanderoit, laquelle ne préjudicieroit en rien à ſon honneur. Elle s'y engagea, & fut guérie. Cette grace étoit de lui procurer un voiage dans ſa patrie. La

Reine n'oublia pas sa promesse. Il [a] n'est pas inutile de se rendre attentif à ces sortes d'événemens, peu considérables en eux mêmes, mais qui souvent donnent occasion aux plus grandes entreprises des Princes, & qui en sont le mobile secret & la cause éloignée.

Un jour qu'Atosse s'entretenoit avec Darius, elle lui représenta qu'étant à la fleur de l'âge, d'une complexion forte & capable de soutenir les fatigues de la guerre, & aiant à sa disposition des armées nombreuses, il étoit de son honneur de former quelque grand projet, & de montrer aux Perses qu'ils avoient pour roi un homme de courage. Vous avez deviné ma pensée, répliqua Darius, & je roulois dans mon esprit le dessein d'aller attaquer les Scythes. J'aimerois bien mieux, dit Atosse, que vous tournassiez d'abord vos vûes du côté de la Gréce. J'entends fort parler des femmes de Lacédémone, d'Argos, d'Athénes, de Corinthe; je souhaiterois fort en avoir pour me servir.

a Non sine usu fuerit introspicere illa primo aspectu levia, ex queis magnarum sæpe rerum motus oriuntur. *Tacit. lib. 4. cap. 32.*

DARIUS. D'ailleurs vous avez un homme qui pourroit vous être d'un grand ſecours pour cette entrepriſe, & vous donner une parfaite connoiſſance du pays: c'eſt Démocéde, qui nous a guéri vous & moi. Il n'en falut pas d'avantage: l'affaire fut conclue ſur le champ. Le Roi chargea quinze des principaux des Perſes de ſuivre Démocéde en Gréce, & d'en examiner avec lui le plus exactement qu'il leur ſeroit poſſible les places maritimes; & il leur recommanda ſur tout de ne point perdre de vûe ce médecin de peur qu'il ne s'échapât, & de le ramener avec eux.

Ce Prince, en donnant un tel ordre, faiſoit voir qu'il ignoroit comment il faloit s'y prendre pour attirer dans ſes Etats, & pour arréter auprès de ſa perſonne des gens d'eſprit & de mérite. Prétendre emploier pour cela l'autorité & la contrainte, c'eſt un moien ſûr d'étoufer dans un roiaume toute induſtrie, & d'en écarter les beaux arts, qui ſont libres comme l'eſprit dont ils partent. Pour un homme habile qu'on retient de force, on en éloigne des milliers, que la liberté & les bons traitemens auroient attirés.

DARIUS.

Quand Darius eut formé le dessein d'envoier en Gréce, il fit venir Démocéde. Il lui exposa ses vûes, & le besoin qu'il avoit qu'il conduisît les seigneurs Persans dans la Gréce, & principalement dans les villes maritimes, pour en connoître la situation & les forces; & le pria instamment, quand cela seroit fait, de revenir avec eux. Il lui permit d'emporter avec lui tous ses meubles, pour les donner à son pere & à ses freres, lui promettant de lui en rendre à son retour de plus magnifiques; & il ajouta qu'il feroit charger la galere dans laquelle il partiroit des présens les plus précieux, pour en faire part à sa famille. L'intention du Roi, en parlant ainsi, paroissoit simple & sans artifice: mais Démocéde craignit que ce ne fût un piége qu'il lui tendît, pour connoître s'il avoit dessein de revenir ou non; & pour écarter tout soupçon, il laissa ses meubles à Suse, & accepta seulement les présens qui étoient destinés pour ses freres.

Les Députés arrivérent d'abord à Sidon en Phénicie, où ils équipérent deux grands vaisseaux, & transportérent dans un vaisseau de charge tout

DARIUS. ce qu'ils avoient apporté. Après avoir parcouru & examiné avec ſoin les principales villes de la Gréce, ils paſſérent à Tarente en Italie. Les Seigneurs Perſans y furent arrétés comme eſpions : Démocéde, profitant de ce mouvement, leur échapa, & s'enfuit à Crotone. Les Perſans, aiant recouvré leur liberté, l'y pourſuivirent: mais ils ne purent perſuader aux Crotoniates de leur livrer leur concitoien. Ceux-ci ſe ſaiſirent même du vaiſſeau de charge; & les Députés, n'aiant plus leur guide, ne ſongérent pas davantage à parcourir le reſte de la Gréce, & prirent la route de leur pays. Démocéde leur fit dire, à leur départ, qu'il épouſoit la fille de Milon, célébre Athléte de Crotone, dont le nom étoit fort connu du Roi, & dont il ſera parlé dans la ſuite. Le voiage des Seigneurs Perſans en Gréce n'eut pas de ſuite alors, parce qu'à leur retour ils trouvérent le Roi occupé d'autres ſoins.

Eſdr. cap. 5. LA TROISIEME année du régne de ce Prince, qui n'étoit que la ſeconde ſelon le calcul des Juifs, les Samaritains ſuſcitérent de nouvelles affaires aux Juifs. Ils avoient obtenu contre

eux ſous les régnes précédens, & leur avoient fait ſignifier une défenſe de paſſer outre à la conſtruction du temple de Jéruſalem. Mais ſur les vives exhortations des Prophétes, & ſur l'ordre exprès de Dieu, les Iſraélites avoient depuis peu recommencé l'ouvrage interrompu pendant pluſieurs années, & le pouſſoient avec beaucoup d'ardeur. Les Samaritains eurent recours à leurs anciennes intrigues pour y mettre obſtacle. Ils s'adreſſérent à Thatanaï, à qui Darius avoit donné le gouvernement des provinces de Syrie & de Paleſtine. Ils ſe plaignirent à lui de l'audace des Juifs, qui de leur propre autorité, & malgré les défenſes qui leur en avoient été faites, relevoient le temple; ce qui ne pouvoit qu'être préjudiciable aux intérêts du Roi. Sur leurs plaintes, ce Gouverneur ſe rendit à Jéruſalem. Comme il étoit modéré & équitable, après qu'il eut pris connoiſſance de l'ouvrage, il ne crut pas devoir l'arrêter bruſquement & avec violence; & il s'informa des anciens des Juifs qui leur avoit permis de l'entreprendre. Les Juifs lui aiant produit l'Edit de Cyrus, il ne voulut rien or-

DARIUS. donner de lui-même qui y fût contraire : mais il en écrivit au Roi, pour ſavoir quelle ſeroit ſa volonté ſur ce ſujet. Il lui expoſa le fait de bonne foi : il lui marqua que les Juifs alléguoient en leur faveur l'Edit de Cyrus, & le pria d'ordonner qu'on conſultât les régiſtres pour ſavoir ſi en effet Cyrus avoit donné un tel Edit, & qu'il lui plût lui preſcrire ce qu'il avoit *Eſdr. cap. 6.* à faire dans cette rencontre. Darius aiant fait faire cette recherche, l'Edit fut trouvé à Ecbatane dans la Médie, où Cyrus étoit lorſqu'il le donna. Comme il étoit plein de reſpect pour la mémoire de ce Prince, il le confirma, & en fit dreſſer un, où celui de Cyrus étoit rappellé. Ce motif, quand il auroit été ſeul, ſeroit fort louable : mais l'Ecriture nous apprend que ce fut Dieu lui-même qui agit ſur l'eſprit & le cœur du Roi, & qui le rendit favorable aux Juifs : *Converterat Dominus cor Regis Aſſur ad eos, ut adjuvaret manus eorum in opere domûs Domini Dei Iſrael.* La teneur de l'Edit le fait aſſez connoître. Premiérement il ordonne qu'on fourniſſe abondamment toutes les victimes, les oblations, & les autres dépenſes du temple, ſelon

que les Prêtres le demanderont. En second lieu, il exige que les Prêtres de Jérusalem, en offrant ces sacrifices au Dieu du ciel, prient pour la conservation de la vie du Roi & des Princes ses enfans. Enfin il va jusqu'à faire des imprécations contre les Rois & les peuples qui troubleront le travail du bâtiment du temple, ou qui entreprendront de le détruire : par où il reconnoit clairement que le Dieu d'Israel est le maître de renverser les roiaumes de la terre & de détroner les plus grands Rois.

En vertu de cet Edit, non seulement ce peuple fut autorisé à poursuivre le bâtiment du temple, mais encore les frais lui en furent fournis des impôts de la province. Que seroient devenus les Juifs accuses de désobéissance & de revolte, si dans cette occasion on n'avoit écouté que leurs ennemis, & qu'on ne leur eût point donné lieu de se justifier ?

Le même Prince, quelque tems après, donna une preuve bien plus éclatante de son amour pour la justice, & de l'horreur qu'il avoit des délateurs, ces hommes détestables, ennemis par état de tout mérite & de toute

DARIUS. vertu. On ſent bien que je veux parler du célébre Edit qu'il publia contre Aman, en faveur des Juifs à la ſollicitation d'Eſther, qui avoit été ſubſtituée à Vaſthi épouſe du Roi. Selon Uſſérius, cette Vaſthi eſt la même que celle qui eſt appellée Atoſſe par les hiſtoriens profanes, & l'Aſſuérus de l'Ecriture Sainte le même que Darius. D'autres croient que c'eſt Artaxerxe. Le fait eſt connu de tout le monde, & appartient à l'Hiſtoire Sacrée : je l'ai rapporté ailleurs en abrégé.

Tom. 2. pag. 367.

CES ACTIONS de juſtice rendent la mémoire d'un Prince reſpectable. Darius fit paroître de la reconnoiſſance dans une occaſion qui lui fait auſſi beaucoup d'honneur. Syloſon, frere de Polycrate tyran de Samos, avoit fait autrefois préſent à Darius d'un habit de couleur rouge, dont il témoignoit beaucoup d'envie, & n'avoit jamais voulu en recevoir le prix. Darius étoit pour lors ſimple particulier, Officier dans les gardes de Cambyſe, qu'il avoit ſuivi à Memphis en Egypte. Quand il fut monté ſur le trône, Syloſon alla à Suſe, ſe préſenta à la porte du palais, & ſe fit annoncer comme un Grec à qui le

Herod. lib. 3. c. 139-149.

Roi avoit obligation. Darius, surpris de cette annonce & curieux d'en approfondir la vérité, le fit entrer. Il reconnut en effet que c'étoit son bienfaiteur, & loin de rougir d'une avanture qui paroissoit ne lui être pas fort honorable, il loua avec admiration une générosité qui n'avoit eu d'autre motif que celui de faire plaisir à un homme de qui il n'avoit rien à attendre, & lui promit de lui donner beaucoup d'or & d'argent. Ce n'étoit point ce que Syloson désiroit: l'amour de la patrie étoit sa passion. Il demanda au Roi de vouloir l'y rétablir, mais sans répandre le sang des citoiens, & en chassant seulement de Samos celui qui en avoit usurpé la domination depuis la mort de son frere. Darius chargea de cette expédition Otane l'un des premiers seigneurs de sa Cour, qui s'en acquitta avec joie & avec succès.

§. II. *Revolte & réduction de Babylone.*

AU COMMENCEMENT de la cinquiéme année de Darius arriva la revolte de Babylone, dont la réduction lui couta vingt mois de siége. Cette ville, autrefois la maitresse de l'Orient, ne

AN. M. 3488.
AV. J. C. 516.
Herod. lib. 3. cap. 150-160.

Tome III. D

DARIUS. pouvoit ſupporter le joug des Perſes, ſur tout depuis que le ſiége de l'Empire avoit été transféré à Suſe, ce qui lui avoit fait beaucoup perdre de ſa grandeur & de ſon opulence. Les Babyloniens, profitant de la révolution qui arriva en Perſe, premiérement à la mort de Cambyſe, & enſuite après le maſſacre des Mages, firent ſecrettement pendant quatre ans toute ſorte de préparatifs de guerre. Lorſqu'ils crurent leur ville ſuffiſamment pourvûe de proviſions pour pluſieurs années, ils levérent l'étendart de la rébellion : ce qui obligea Darius à les aſſiéger avec toutes ſes forces. Dieu continuoit d'accomplir les terribles menaces qu'il avoit faites contre Babylone, qui conſiſtoient, non ſeulement à dégrader & à humilier cette ville ſuperbe & impie, mais à la dépeupler, à la mettre à feu & à ſang, à l'exterminer, à la réduire en une ſolitude éternelle. Pour accomplir ces prédictions, Dieu permit que les Babyloniens ſe révoltaſſent contre Darius, & attiraſſent contre eux toutes les forces de l'empire : & ils furent les premiers à mettre ces prophéties à exécution, en égorgeant eux-mê-

mes une partie des habitans, comme on le verra dans un moment. Il y a apparence que les Juifs qui étoient restés à Babylone en assez grand nombre, en sortirent avant que le siége fût formé, comme Isaïe & Jérémie lontems auparavant, & Zacharie tout récemment, les y avoient exhortés. Voici les paroles du dernier : *Sion, qui demeures avec la fille de Babylone, sauve-toi, & fui du pays.*

Isai. 48. 20. *Jerem.* 50. 8. & 51. 6. 9. 45. *Zachar.* 2. 6. 9.

Les Babyloniens, pour faire durer plus lontems les provisions, & soutenir plus vigoureusement le siége, prirent la résolution la plus desespérée & la plus barbare dont on eût jamais oui parler : ce fut d'exterminer toutes les bouches inutiles. Ils rassemblérent donc toutes les femmes & tous les enfans, & les étranglérent. Tout ce qui ne pouvoit servir à la guerre fut mis à mort. Il fut seulement permis à chaque homme de conserver celle de ses femmes qu'il aimoit le plus, & une servante pour faire l'ouvrage de la maison.

Après cette cruelle exécution, ces malheureux habitans se croiant entiérement en sureté, & par leurs fortifications qui paroissoient imprena-

DARIUS. bles, & par l'abondance des vivres qu'ils avoient amaſſés, inſultoient du haut des murs aux aſſiégeans, & les accabloient d'injures. Les Perſes, pendant dix-huit mois, mirent en uſage tout ce que la ruſe & la force peuvent dans les ſiéges, & n'oubliérent pas le moien qui avoit ſi heureuſement réuſſi à Cyrus quelques années auparavant, c'étoit de détourner le cours du fleuve. Tous leurs efforts furent inutiles, & Darius commençoit preſque à deſeſpérer de pouvoir ſe rendre maître de la place, lorſqu'un ſtratagéme, inoui juſques-là, lui en ouvrit les portes. Il fut fort ſurpris un jour de voir arriver devant lui Zopyre, l'un des plus grands ſeigneurs de ſa Cour, fils de Mégabyſe l'un des ſept qui avoient conſpiré contre les Mages, de le voir, dis-je, tout couvert de ſang, le nez & les oreilles coupées, & tout le corps déchiré de plaies. Se levant de ſon trône, il s'écria : Hé qui a donc pu vous traiter ainſi ? Vous même, Seigneur, reprit Zopyre. Le deſir de vous rendre ſervice m'a réduit en cet état. Perſuadé que vous ne voudriez jamais y conſentir, je n'ai pris conſeil que de mon

zéle. Il lui expoſa enſuite le deſſein qu'il avoit de paſſer chez les ennemis, & convint avec lui de tout ce qu'il faudroit faire. Ce ne fut point ſans une extrême douleur que le Roi le vit partir. Zopyre s'approcha de la ville, & aiant dit qui il étoit, il y fut admis. On le conduiſit chez le Commandant. Là il expoſa ſon malheur, & la cruauté que Darius avoit exercée à ſon égard, parce qu'il lui conſeilloit de ne pas demeurer davantage devant une ville qu'il lui ſeroit impoſſible de prendre. Il fit offre de ſes ſervices, qui pourroient n'être pas inutiles aux aſſiégés, parce qu'il étoit inſtruit de tous les deſſeins des Perſes, & que le deſir de la vengeance lui inſpireroit un nouveau courage & de nouvelles lumiéres. Le nom & le viſage de Zopyre étoient fort connus à Babylone. L'état où il paroiſſoit, ſon ſang, ſes plaies, faiſoient foi pour lui, & atteſtoient par des preuves non ſuſpectes la vérité de tout ce qu'il avançoit. On ſe fia donc pleinement à lui, & on lui donna autant de troupes qu'il en demanda. Dans une premiere ſortie, il fit périr mille hommes des aſſiégeans. Quelques jours après il en

DARIUS.

DARIUS. tua le double. Une troisiéme fois, quatre mille demeurérent sur la place. Tout cela se faisoit de concert. Chez les Babyloniens on ne parloit que de Zopyre : c'étoit à qui l'exalteroit le plus, & les termes manquoient pour exprimer le cas qu'on en faisoit, & le bonheur qu'on avoit de posséder un si grand homme. Il fut déclaré Généralissime des troupes, & on lui confia la garde des murailles. Darius aiant fait approcher son armée dans le tems & vers les portes dont on étoit convenu, il les lui ouvrit, & le rendit ainsi maître d'une ville qu'il n'auroit jamais pu prendre ni par assaut, ni par famine.

Quelque puissant que fût ce Prince, il se trouva hors d'état de pouvoir récompenser dignement un tel bienfait, & il répétoit souvent qu'il auroit sacrifié de bon cœur cent Babylones s'il les avoit, pour épargner à Zopyre le cruel traitement qu'il s'étoit fait lui-même. Il lui laissa pendant sa vie le revenu entier de cette ville opulente dont lui-seul l'avoit rendu maître, & le combla de tous les honneurs qu'un Roi peut accorder à un sujet. Mégabyze, qui commanda l'armée des

Perſes en Egypte contre les Athé- niens, étoit ſon fils ; & Zopyre, qui paſſa chez les Athéniens en qualité de transfuge, ſon petit fils. DARIUS.

Dès que Darius ſe vit en poſſeſſion de Babylone, il fit enlever les cent portes, & abbattre les murailles de cette ſuperbe ville, pour la mettre hors d'état de pouvoir encore ſe révolter dans la ſuite. Il pouvoit, uſant des droits de vainqueur, exterminer tous les citoiens. Il ſe contenta d'en faire empaler trois mille de ceux qui avoient eu le plus de part à la revolte, & pardonna à tout le reſte. Et pour empécher que la ville ne fût bientôt ſans habitans, il y envoia de toutes les provinces de l'Empire cinquante mille femmes, pour remplacer celles dont ils s'étoient ſi cruellement défaits au commencement du ſiége. Voila quel fut le ſort de Babylone, & la maniére dont Dieu vengea ſur cette ville impie le cruel traitement qu'elle avoit fait aux Juifs, en attaquant ſans raiſon un peuple libre ; en détruiſant ſon gouvernement, ſes loix, ſon culte ; en l'arrachant à ſa patrie pour le tranſporter dans un pays étranger ; en le chargeant des

DARIUS. travaux les plus humilians de la servitude, & emploiant tout son pouvoir pour accabler un peuple malheureux, mais chéri de Dieu, & qui avoit l'honneur d'en porter le nom.

§. III. *Darius se prépare à marcher contre les Scythes. Digression sur les mœurs de ce peuple.*

Herod. lib. 4. cap. 1. Justin. lib. 2. cap. 5.

APRE'S la réduction de Babylone, Darius s'appliqua à faire de grands préparatifs de guerre contre les Scythes, qui habitoient cette étendue de pays qui est entre le Danube & le Tanaïs. Le prétexte de cette guerre étoit de punir ces peuples de * l'invasion que leurs ancêtres avoient faite autrefois dans l'Asie : prétexte également frivole & ridicule, qui réveilloit une vieille querelle, passée il y avoit environ six vingts ans. Pendant cette irruption, dont la durée fut (28 ans.) assez longue, les femmes des Scythes avoient épousé leurs esclaves. Quand leurs maîtres voulurent revenir dans leur pays, ces esclaves allérent au devant d'eux avec de nombreuses troupes pour leur en disputer l'entrée, & il se donna quelques batailles où l'avantage fut à peu près égal de part

* *Il en est parlé Tom. 1. pag. 103. &c.*

& d'autre. Les Scythes, faisant réflexion que c'étoit faire trop d'honneur à leurs esclaves que de les traiter comme des soldats, marchérent contre eux le fouet à la main pour les faire ressouvenir de leur condition. En effet, ils ne purent soutenir cette vûe, & prirent tous la fuite. DARIUS.

J'IMITERAI ici Hérodote, qui prend occasion de cette guerre pour décrire ce qui regarde les Scythes: mais j'abrégerai de beaucoup ce qu'il en dit.

Digression sur les Scythes.

IL Y AVOIT anciennement des Scythes en Europe & en Asie, situés pour la plûpart vers le septentrion. Il s'agit ici principalement des premiers, c'est-à-dire de ceux d'Europe.

Les historiens, dans les relations qu'ils nous ont laissées des mœurs & du caractére des Scythes, en disent des choses tout-à-fait opposées, & qui semblent absolument se contredire. D'un côté ils les représentent comme les peuples du monde les plus justes & les plus modérés: de l'autre ils en font une nation féroce & barbare, qui porte la cruauté à des excès

DARIUS. qui font horreur à la nature. Cette contrarieté eſt une preuve évidente qu'il faut appliquer des traits ſi différens à différens peuples répandus dans ces contrées ſi étendues & ſi vaſtes ; &, quoiqu'ils ſoient tous compris ſous un même nom, ne les pas confondre ſous une même idée.

Strab. lib. 7. pag. 298. Des Auteurs cités par Strabon parlent des Scythes qui habitoient ſur les bords du Pont Euxin, leſquels égorgeoient tous les étrangers qui arrivoient chez eux, ſe nourriſſoient de leur chair, & après avoir fait deſſécher leurs cranes s'en ſervoient comme de pots & de vaſes pour boire. *Herod. lib. 4. cap. 62.* Hérodote, en décrivant les ſacrifices que les Scythes offroient au dieu Mars, dit qu'ils lui immoloient des victimes humaines. Il raporte une coutume aſſez bizarre de faire les traités, uſitée parmi ces * peuples. *Ibid. cap. 70.* Ils verſoient du vin dans un grand vaſe de terre, & les deux parties contractantes, après s'être découpé les bras avec un couteau, y faiſoient couler de leur ſang, y teignoient leurs armes,

* *Cette coutume ſubſiſtoit encore parmi les Ibériens, peuple Scythe d'origine, du tems de Tacite, qui en fait mention,* Ann. lib. 12. c. 47.

& bûvoient de cette liqueur eux & tous les aſſiſtans, en faiſant de grandes imprécations contre celui qui violeroit le traité. DARIUS.

Ce que le même hiſtorien raconte des cérémonies obſervées dans les obſéques des Rois, eſt bien plus extraordinaire. Je ne raporte que celles qui ſont connoître la cruauté de ces peuples. Après avoir embaumé le corps mort du Roi, & l'avoir enduit de cire, ils le proménent ſur un chariot de ville en ville, & le montrent à tous les peuples qui étoient de ſa dépendance. Quand cette courſe eſt achevée, ils le dépoſent dans le lieu deſtiné à ſa ſépulture, où ils font une large foſſe, dans laquelle ils enterrent le Roi, & avec lui une de ſes femmes, ſon grand Echanſon, ſon Maître d'Hôtel, ſon Grand Ecuier, ſon Chancellier, ſon Secretaire d'Etat, après les avoir tous égorgés : ils y mettent auſſi pluſieurs chevaux, grand nombre de coupes d'or, & quelque partie de chacun des meubles du défunt : après quoi ils ferment la foſſe, & la couvrent de terre. Ce n'eſt pas tout. Quand le jour de l'anniverſaire eſt arrivé, ils égorgent en- *Ibid. cap. 71. 72.*

DARIUS. core cinquante des Officiers du Roi défunt, & autant de chevaux, dont ils préparent & embaument les corps, & ensuite placent ces Officiers sur les chevaux au tour du tombeau, apparemment pour lui servir de gardes. Il paroit que l'esprit de ces cérémonies étoit de regarder le Roi comme vivant encore, & dans cette vûe de laisser toujours auprès de lui sa Cour & ses Officiers ordinaires. Je ne sai pas si des charges, qui aboutissoient à une telle fin, étoient fort briguées.

Il est tems de passer à des mœurs plus douces & plus humaines : peut-être que, dans un autre sens, elles ne paroîtront pas moins sauvages. C'est Justin sur tout qui fait la description que je vais raporter. Les Scythes, selon cet Auteur, vivoient dans une grande innocence & une grande simplicité. Tous les arts leur étoient inconnus: mais il ne connoissoient point non plus les vices. Ils n'ont point partagé entre eux les terres, dit Justin: inutilement l'auroient-ils fait, puisqu'ils ne les cultivent point. Horace, dans une Ode dont je raporterai bientôt une partie, nous marque que quelques-uns d'entre eux cultivoient une

Justin. lib. 2. cap. 2.

certaine portion de terre, mais pour DARIUS.
un an ſeulement; après quoi ils étoient relevés par d'autres, qui leur ſuccédoient aux mêmes conditions. Ils n'ont point de maiſon, point de demeure fixe. Ils errent ſans ceſſe de campagne en campagne avec leurs troupeaux. Ils tranſportent avec eux leurs femmes & leurs enfans dans des chariots couverts de peaux, qui leur tiennent lieu de maiſons. [a] La juſtice y eſt obſervée & maintenue par le caractére propre & le goût de la nation, non par la contrainte des loix qu'ils ignorent. Aucun crime parmi eux n'eſt puni plus ſévérement que le vol, & cela avec raiſon. Car leurs troupeaux, qui ſont toutes leurs richeſſes, n'étant jamais renfermés, comment pourroient-ils ſubſiſter ſi le vol n'étoit rigoureuſement interdit? Ils ne deſirent point l'or & l'argent comme le reſte des hommes. Le lait & le miel eſt leur principale nourriture. Ils ne connoiſſent point l'uſage de la laine & des étofes, & pour ſe défendre des froids violens & continuels de leur climat, ils n'emploient que des peaux de bêtes.

a Juſtitia gentis ingeniis culta, non legibus.

DARIUS.

J'ai dit que ces mœurs des Scythes pourroient paroître a plusieurs grossiéres & sauvages. En effet, pourroit-on dire, ils ont des terres ; & ne les cultivent point. Ils ont des troupeaux; ils se contentent d'en tirer le lait, & en négligent la chair. La laine de leurs moutons leur pourroit fournir des habillemens commodes ; & ils n'ont d'autres vétemens que des peaux de bêtes. Mais ce qui, dans l'esprit du plus grand nombre des hommes, est le plus capable de les convaincre de grossiéreté & d'ignorance, c'est qu'ils n'estiment point l'or & l'argent, qui ont toujours été en si grand honneur parmi tous les peuples policés.

Heureuse ignorance, grossiéreté infiniment préférable à notre prétendue politesse ! [a] Ce mépris de toutes les commodités de la vie, continue Justin, leur a donné une droiture de mœurs, qui les empêche de jamais rien desirer du bien d'autrui. Aussi la

a Hæc continentia illis morum quoque justitiam indidit, nihil alienum concupiscentibus. Quippe ibidem divitiarum cupido est, ubi & usus. Atque utinam reliquis mortalibus similis moderatio & abstinentia alieni foret ! profecto non tantum bellorum per omnia secula terris omnibus continuaretur ; neque plus hominum ferrum & arma, quàm naturalis fatorum conditio raperet.

paſſion des richeſſes n'a lieu, que lorſqu'on en peut faire uſage. Et plût à Dieu, dit le même Auteur, que l'on vît régner parmi le reſte des hommes une pareille modération, & un pareil éloignement de tout deſir du bien d'autrui ! L'on n'auroit pas vû les guerres ſe ſuccéder ſans ceſſe les unes aux autres dans tous les ſiécles & dans tous les pays ; & le nombre de ceux qui périſſent par le fer & par les armes ne ſeroit pas plus grand que celui des hommes qui ſont enlevés par la néceſſité inévitable de la nature.

Juſtin termine le portrait des Scythes par une réflexion bien ſenſée. [b] C'eſt une choſe bien ſurprenante, dit-il, qu'un naturel heureux, deſtitué du ſecours de l'éducation, ait donné aux Scythes une modération & une ſageſſe, où les Grecs n'ont pu parvenir ni par les établiſſemens de leurs Légiſlateurs, ni par les préceptes de leurs Philoſophes ; & que les mœurs d'une nation barbare ſoient préférables à

a Prorſus ut admirabile videatur, hoc illis naturam dare, quod Græci longâ ſapientium doctrinâ præceptiſque philoſophorum conſequi nequeunt, cultoſque mores incultæ barbariæ collatione ſuperari. Tanto plus in illis proficit vitiorum ignoratio, quàm in his cognitio virtutis!

DARIUS. celles de ces peuples cultivés & polis par les arts & par les ſciences. Tant l'ignorance du vice a de plus heureux effets dans les uns, que dans les autres la connoiſſance de la vertu !

Plut. de garrul. pag. 511. Les peres croioient avec raiſon laiſſer à leurs enfans une précieuſe ſucceſſion, en leur laiſſant la paix & l'union entre eux. Un de leurs Rois, il s'appelloit Scylure, ſe voiant près de mourir, fit venir ſes enfans, & leur préſentant à tous ſucceſſivement un faiſceau de dards liés fortement enſemble, les exhorta à les rompre. Quelque effort qu'ils fiſſent, ils n'en purent venir à bout. Quand le faiſceau fut délié, ils rompirent tous les dards ſans peine. Voila, leur dit-il, l'image de ce que pourra parmi vous la concorde & l'union. Pour fortifier & étendre ces avantages domeſtiques, ils y joignoient le ſecours des amis. *Lucian. in Tox. pag. 51.* L'amitié, chez eux, étoit regardée comme une alliance ſacrée & inviolable, qui approchoit beaucoup de celle que la nature a miſe entre les freres, & à la quelle on ne pouvoit donner atteinte ſans ſe rendre coupable d'un grand crime.

Il ſemble que les Auteurs anciens ſe

soient efforcés à l'envi de relever l'innocence des mœurs qui régnoit parmi les Scythes, par de magnifiques éloges. Je transcrirai ici en entier celui qu'on en lit dans Horace. Il associe aux Scythes les Gétes, qui en étoient fort voisins. C'est dans la belle Ode où ce Poete s'éleve contre le luxe & les desordres de son siécle. Après avoir dit que ni les plus immenses richesses, ni les plus superbes bâtimens ne peuvent procurer le repos & la tranquillité de l'esprit, il ajoute: « [a] Plus heureux cent fois «

DARIUS.

[a] Campestres melius Scythæ,
Quorum plaustra vagas rite trahunt domos,
Vivunt, & rigidi Getæ;
Immetata quibus jugera liberas
Fruges & Cererem ferunt!
Nec cultura placet longior annuâ,
Defunctumque laboribus
Æquali recreat sorte vicarius.
Illic matre carentibus
Privignis mulier temperat innocens:
Nec dotata regit virum
Conjux, nec nitido fidit adultero.
Dos est magna parentium
Virtus, & metuens alterius viri
Certo fœdere castitas;
Et peccare nefas, aut pretium est mori.

Horat. lib. 3. Od. 24.

DARIUS.

» les Scythes, qui roulent ſur des » chariots leurs maiſons errantes : » plus heureux les Gétes, qui habi- » tent des terres glacées par les fri- » mats ! Chez eux la terre, ſans être » partagée par des bornes, produit » des grains & des fruits qui ſe re- » cueillent en commun. Les travaux » de la campagne ne durent qu'un an » pour chacun d'eux ; & celui qui » vient d'achever ſon année, ne man- » que point d'être relevé par un ſuc- » ceſſeur qui prend ſa place aux mê- » mes conditions. Là les belles-meres, » loin de faire tort aux enfans du pre- » mier lit, les ménagent avec bonté, » & ne ſe permettent point d'attenter » ſur la vie des enfans d'un premier » lit. Les femmes ſont en garde con- » tre les diſcours ſéduiſans de ceux » qui cherchent à les corrompre, & » ne tirent point de leur dot le droit de » maitriſer leurs maris. La plus gran- » de dot d'une fille, c'eſt la vertu de » ſes pere & mere ; c'eſt ſon inviola- » ble attachement pour ſon époux, & » l'éloignement qu'elle a pour tout » autre ; c'eſt enfin la perſuaſion où » elle eſt que l'infidélité eſt un crime, » & que la mort en eſt le ſalaire.

Quand on examine ſans prévention le caractére & les mœurs des Scythes, eſt-il poſſible de refuſer à ces peuples ſon eſtime & ſon admiration ? Leur maniére de vivre, pour l'extérieur, eſt-elle fort éloignée de celle des Patriarches, qui n'avoient point de demeure fixe, qui ne cultivoient point la terre, qui ne s'appliquoient qu'à la nourriture des troupeaux, & qui habitoient ſous des tentes ? Croit-on ce peuple fort à plaindre d'avoir ignoré, & même mépriſé l'uſage de l'or & de l'argent? [a] Ne ſeroit-il pas à ſouhaiter qu'ils fuſſent toujours demeurés dans les entrailles de la terre, & qu'ils n'en euſſent jamais été arrachés pour devenir la cauſe & l'inſtrument de tous les crimes ? Quel uſage les Scythes en pouvoient-ils faire, eux qui n'eſtimoient que ce qui ſert véritablement aux beſoins de l'homme, & qui mettoient à ces beſoins des bornes ſi étroites ? Il n'eſt point étonnant que vivant ſans maiſons, ils ne fiſſent

DARIUS.

a Aurum irrepertum, & ſic meliùs ſitum
Cùm terra celat, ſpernere fortior,
Quàm cogere humanos in uſus
Omne ſacrum rapiente dextra.

Horat. lib. 3. Od. 3.

DARIUS. nul cas des arts si vantés ailleurs, tels que sont l'architecture, la sculpture, la peinture; non plus que de la somptuosité des vétemens & des meubles, trouvant dans les dépouilles des bêtes de quoi se défendre des injures du tems. Après tout, peut-on dire que ces avantages prétendus contribuent au bonheur réel de la vie? Les peuples qui les avoient en partage, étoient-ils plus sains & plus robustes que les Scythes? Vivoient-ils plus lontems? Menoient-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus exemte de soins & de chagrins? Avouons-le, à la honte de l'ancienne philosophie. Les Scythes, qui ne faisoient point une étude particuliére de la sagesse, l'avoient portée plus loin que ni les Egyptiens, ni les Grecs, ni les autres peuples policés. Ils ne donnoient le nom de biens & de richesses qu'à ce qui le mérite véritablement en parlant selon le langage humain, je veux dire à la santé, à la force, au courage, à l'amour du travail & de la liberté, à l'innocence des mœurs, à la bonne foi, à l'horreur pour tout mensonge & toute dissimulation, en un mot à toutes les qualités qui rendent

l'homme meilleur & plus eſtimable. DARIUS.
Ajoutez à ces heureuſes diſpoſitions la connoiſſance & l'amour du vrai Dieu & du Médiateur, ſans quoi elles leur étoient inutiles, ils deviennent un peuple parfait.

En comparant les mœurs des Scythes avec celles du ſiécle préſent, on eſt tenté de croire qu'un ſi beau portrait eſt flaté, & que Juſtin, auſſi bien qu'Horace, leur prête des vertus qu'ils n'avoient point. Toute l'antiquité leur rend le même témoignage; & Homére, dont le ſuffrage doit être d'un grand poids, les appelle *les plus juſtes des hommes.*

Mais, (qui le croiroit?) le luxe, qui ſembleroit ne pouvoir ſubſiſter que dans un pays agréable & délicieux, pénétra dans cette région âpre & inculte; & forçant les barriéres que lui avoit oppoſé juſques-là un uſage conſtant de pluſieurs ſiécles, fondé dans la nature du climat & dans le génie des habitans, il vint à bout enfin de corrompre auſſi les mœurs des Scythes, & de les égaler en ce point aux autres peuples dont il s'étoit rendu maître. C'eſt Strabon qui nous apprend cette particularité très-digne *Strab. lib. 7. pag. 301.*

DARIUS. de remarque : il vivoit du tems d'Auguste & de Tibére. Après avoir beaucoup loué la simplicité, la frugalité, l'innocence des anciens Scythes, & leur extrême éloignement de toute fourberie, & même de toute dissimulation ; il avoue que le commerce qu'ils avoient eu dans les derniers tems avec les autres peuples avoit substitué à ces vertus des vices tout contraires. Il sembleroit, dit-il, que l'effet naturel d'un tel commerce avec des nations polies & civilisées, n'auroit dû être que de les humaniser & de les apprivoiser, en leur faisant perdre cet air sauvage & farouche qu'ils avoient : & cependant il causa la ruine entiére de leurs mœurs, & les transforma en d'autres hommes. C'est sans doute par raport à ce changement qu'Athénée dit que les Scythes se livrérent à la volupté & aux délices, en même tems qu'ils se livrérent à l'amour du gain & des richesses.

Athen. lib. 12. pag. 524.

Strabon, en faisant la remarque que je viens de raporter, ne dissimule pas que c'est aux Romains & aux Grecs que les Scythes dûrent ce funeste changement. Notre exemple, dit-il, a perverti presque tous les peu-

ples de la terre, en y portant avec le luxe l'amour des plaisirs & des délices, la mauvaise foi, & mille sortes de fourberies honteuses pour amasser de l'argent. C'est une triste distinction & un malheureux talent pour un peuple, que de devenir par son habileté à inventer des modes & à rafiner sur tout ce qui nourrit & entretient le luxe, le corrupteur de tous ses voisins, & leur maître pour le déréglement & le vice. DARIUS.

Ce fut contre ces Scythes, mais encore entiers & dans leur plus grande vigueur, que Darius tourna ses armes. C'est ce que je dois maintenant exposer.

§. IV. *Expédition de Darius contre les Scythes.*

J'AI DEJA fait observer que le prétexte dont se servit Darius pour entreprendre la guerre contre les Scythes, étoit l'irruption qu'ils avoient faite anciennement dans l'Asie : mais il n'avoit d'autre but réellement que de satisfaire son ambition, & d'étendre ses conquêtes. *Herod. lib. 4. cap. 83-96.*

Son frere Artabane, pour qui il avoit un grand respect, & qui de son

DARIUS. côté n'avoit pas moins de zéle pour les véritables intérêts du Roi, se crut obligé dans cette occasion de lui découvrir ses sentimens avec toute la liberté que demandoit l'importance de l'affaire. » Grand Prince, lui dit-il, » [a] ceux qui forment quelque grande » entreprise, doivent considérer avec » soin si elle sera utile ou préjudiciable à l'Etat, si l'exécution en sera » aisée ou difficile, si elle pourra contribuer ou nuire à leur gloire, enfin » si elle est conforme ou contraire » aux régles de la justice. Je ne voi » point, Seigneur, quand même vous » seriez assuré du succès, quel avantage vous pouvez attendre de la » guerre que vous entreprenez contre » les Scythes. Ce sont des peuples séparés de votre empire par de longs » espaces de terre & de mer, qui habitent de vastes deserts, qui sont » sans villes, sans maisons, sans établissemens, sans richesses. Qu'y a-t-il » à gagner pour vos troupes dans une » telle expédition, ou plutôt que n'y

a Omnes qui magnarum rerum consilia suscipiunt, æstimare debent an, quod inchoatur, reip. utile, ipsis gloriosum, aut promptum effectu, aut certè non arduum sit. *Tacit. Hist. lib. 2. cap. 76.*

a-t-il

a-t-il point à perdre ? Accoutumés « DARIUS.
comme ils ſont à paſſer d'une con- «
trée dans une autre, s'ils s'aviſent «
de prendre la fuite devant vous, «
non par crainte ou par lâcheté, car «
ils ſont très courageux & très aguer- «
ris, mais dans le deſſein de haraſſer «
& de ruiner votre armée par de «
continuelles & de pénibles courſes, «
que deviendrons-nous dans un pays «
inculte, ſtérile, & dénué de tout, «
où nous ne trouverons ni fourages «
pour nos chevaux, ni nourriture «
pour nos ſoldats ? Je crains, Sei- «
gneur, qu'une fauſſe idée de gloire, «
& des conſeils flateurs, ne vous «
précipitent dans une guerre qui «
pourra tourner à la honte de la na- «
tion. Vous jouiſſez d'une paix tran- «
quille au milieu de vos peuples, «
dont vous faites l'admiration & le «
bonheur. Vous ſavez que les dieux «
ne vous ont placé ſur le trône que «
pour être le coadjuteur, ou plutôt «
le miniſtre de leur bonté encore «
plus que de leur puiſſance. Vous «
vous piquez d'être le protecteur, «
le tuteur, le pere de vos ſujets ; & «
vous nous répétez ſouvent, parce «
que vous le penſez ainſi, que vous «

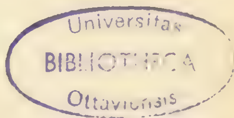
DARIUS. » ne vous croiez roi que pour les » rendre heureux. Quelle joie pour » vous, grand Prince, d'être la source de tant de biens, & de faire vivre » à l'ombre de votre nom tant de » peuples dans un si aimable repos ! » La gloire d'un Roi qui aime son » peuple, & qui en est aimé; qui, loin » de faire la guerre aux nations voisines ou éloignées, les empéche de » l'avoir entre elles, n'est-elle pas infiniment plus touchante que celle » de ravager la terre, en répandant » par tout le carnage, le trouble, » l'horreur, la consternation, le desespoir ? Mais un dernier motif doit » encore faire plus d'impression sur » votre esprit que tous les autres, » c'est celui de la justice. Vous n'êtes » point, graces aux dieux, de ces » Princes, [a] qui ne reconnoissent » d'autre loi que celle du plus fort, & » qui regardent comme un privilége » attaché à la roiauté, à l'exclusion » des simples particuliers, d'envahir » le bien d'autrui. [b] Vous ne faites

a Id in summa fortuna æquius, quod validius: &, sua retinere, privatæ domus; de alienis certare, regiam laudem esse. *Tacit. Annal. lib. 15. c. 1.*

b Ut felicitatis est quantum velis posse, sic magnitudinis velle quantum possis. *Plin. in paneg. Traj.*

point consister votre grandeur à « pouvoir tout ce que vous voulez, « mais à ne vouloir que ce que vous « pouvez selon les loix, & ce que « vous devez. En effet sera-t-on « injuste & ravisseur quand on ne « prend que quelque arpent de terre « à son voisin ? & sera-t-on juste, se- « ra-t-on héros, quand on usurpe & « qu'on envahit des provinces en- « tiéres ? Or j'ose vous demander, « Seigneur, quel titre avez-vous sur « la Scythie ? Quel tort vous ont fait « les Scythes ? Quelle raison pouvez- « vous alléguer pour leur déclarer la « guerre ? Celle que vous avez portée « contre les Babyloniens, étoit en « même-tems & nécessaire & juste : « aussi les dieux l'ont-ils favorisée « d'un heureux succès. C'est à vous, « Seigneur, de juger si celle que vous « entreprenez maintenant a les mê- « mes caractéres.

Il n'y avoit que le zéle généreux d'un frere uniquement occupé de la gloire de son Prince & du bien public, qui pût inspirer une telle liberté: mais aussi il n'y avoit du côté du Prince qu'une parfaite modération



DARIUS. capable de la souffrir. Darius, [a] comme Tacite le remarque d'un grand Empereur, avoit su joindre deux choses, qui pour l'ordinaire sont inalliables, la souveraineté & la liberté. Loin de se choquer de celle que son frere avoit prise, il le remercia de son conseil, mais n'en profita pas. L'engagement étoit pris. Il partit de Suse à la tête d'une armée de sept cens mille hommes: sa flote étoit de six cens vaisseaux, composée principalement d'Ioniens, & d'autres nations Grecques qui habitoient les côtes de l'Asie mineure & de l'Hellespont. Il marcha vers le bosphore de Thrace, qu'il passa sur un pont de bateaux: après quoi, s'étant rendu maître de toute la Thrace, il arriva sur les bords du Danube, appellé autrement Ister, où il avoit ordonné à sa flote de le venir joindre. Il erigea en plusieurs endroits de son passage des colonnes avec des inscriptions magnifiques, dans l'une desquelles il s'appelloit LE MEILLEUR ET LE PLUS BEAU DE TOUS LES

a Nerva Cæsar res olim dissociabiles miscuit, principatum ac libertatem. *Tacit. in vit. Agric. cap.* 3.

HOMMES. Quelle vanité, quelle petitesse ! DARIUS.

Encore, si les défauts de ce Prince se fussent terminés à des sentimens d'orgueil & de vanité, ils paroîtroient peut-être plus pardonnables : du moins n'auroient-ils pas été si funestes pour ses sujets. Mais comment concilier avec le caractére de Darius, qui paroissoit plein de bonté & de douceur, la cruauté barbare qu'il exerça à l'égard d'Oebazus, vieillard respectable par sa qualité & par son mérite ? Il avoit trois enfans qui se préparoient à suivre le Prince dans son expédition contre les Scythes. A son départ de Suse, ce pere lui demanda par grace de vouloir bien lui laisser un de ses enfans, pour être la consolation de sa vieillesse. Un seul ne suffit pas, répliqua Darius ; je veux vous les laisser tous trois : & sur le champ il les fit mourir.

Herod. lib. 4. cap. 84. Senec. de Ira, lib. cap. 16.

Après avoir passé le Danube sur un pont de bateaux, il avoit dessein de le rompre, afin de ne point affoiblir son armée par le gros détachement des troupes qu'il seroit obligé de laisser à sa garde. Un de ses Officiers lui représenta qu'il étoit bon de se réserver

Herod. lib. 4. cap. 97-101.

DARIUS. cette reſſource en cas de quelque accident fâcheux dans la guerre qu'il entreprenoit. Il le crut, & confia la garde du pont aux Ioniens qui l'avoient conſtruit, avec permiſſion de s'en retourner chez eux s'il ne revenoit dans l'eſpace de deux mois : puis il s'avança dans la Scythie.

Herod. lib. 4. cap. 102. & 118. 119.

Dès que les Scythes eurent appris que Darius marchoit contre eux, il délibérérent enſemble ſur les meſures qu'ils devoient prendre. Ils ſentirent bien qu'ils n'étoient pas en état de réſiſter ſeuls à un ennemi ſi formidable. Ils députérent vers tous les peuples voiſins, pour leur demander du ſecours, en leur remontrant que le danger étoit commun, & qu'ils avoient toûs un égal intérêt à repouſſer un ennemi qui en vouloit à tous. Quelques-uns répondirent favorablement à leur demande : d'autres refuſérent abſolument d'entrer dans une guerre qui ne les regardoit point, & ils eurent bientôt lieu de s'en répentir.

Herod. lib. 4. cap. 120-125.

Les Scythes avoient pris la ſage précaution de mettre en ſûreté leurs femmes & leurs enfans, en les faiſant paſſer ſur des chariots vers les parties

les plus ſeptentrionales avec tous leurs troupeaux, ne ſe réſervant que ce qui étoit néceſſaire à l'armée pour les vivres. Ils avoient eu ſoin auſſi de boucher tous les puits & toutes les fontaines, & de conſumer tous les fourages dans les lieux où les Perſes devoient paſſer. Ils allérent donc à leur rencontre avec leurs alliés, non pour leur livrer combat, ils avoient bien réſolu de l'éviter, mais pour les attirer dans les lieux où ils avoient intérêt qu'ils vinſſent. En effet dès que les Perſes paroiſſoient vouloir les attaquer, ils ſe retiroient toujours devant eux, en avançant dans le pays; & ils les conduiſirent ainſi de contrée en contrée chez tous les peuples qui avoient refuſé d'entrer dans leur alliance, dont les terres furent entiérement ravagées par la double armée des Perſes & des Scythes.

Herod. lib. 4. cap. 126. 127.

Darius, fatigué par ces longues courſes qui ruinoient ſon armée, envoia un héraut au Roi des Scythes, appellé Indathyrſe, & lui dit par ſa bouche : « Prince des Scythes, « pourquoi fuis-tu continuellement « devant moi ? Que ne t'arrétes-tu « enfin, ou pour me donner bataille, «

DARIUS. » si tu te crois en état de me résister ; » ou, si tu te sens trop foible, pour » reconnoître ton Maître, en lui pré» sentant la terre & l'eau » ? Les Scythes étoient fiers, extrêmement jaloux de leur liberté, & ennemis déclarés de tout esclavage. Indathyrse répondit ainsi : » Si je fuis devant toi, » Prince des Perses, ce n'est pas que » je te craigne : je ne fais autre » chose maintenant, que ce que j'ai » coutume de faire en tems de paix. » Nous n'avons, nous autres Scy» thes, ni villes ni terres à défendre : » si tu veux nous forcer au combat, » viens attaquer les tombeaux de nos » peres, & tu sentiras qui nous som» mes. Pour la qualité de Maître que » tu prends, garde-la pour d'autres » que pour les Scythes. Je ne recon» nois pour Maîtres que le grand Ju» piter l'un de mes ayeux, & la déesse » Vesta.

Herod. lib. 4. cap. 128-132.

Plus Darius s'avançoit dans le pays, plus son armée avoit à souffrir. Elle étoit réduite à une fort grande extrémité, lorsqu'il arriva de la part des Scythes un héraut, chargé d'offrir pour présens à Darius, un oiseau, une souris, une grenouille, & cinq

fléches. Il demanda ce que ſignifioient ces préſens. L'Officier répondit qu'il avoit ordre ſimplement de les lui offrir, & rien de plus ; que c'étoit à lui d'en pénétrer la ſignification. Ce Prince conclud d'abord que les Scythes lui livroient la terre & l'eau, marquées par la ſouris & la grenouille ; leur cavalerie, qui avoit la légéreté des oiſeaux ; leurs propres perſonnes & leurs armes, déſignées par les fléches. Gobryas, l'un des ſept qui avoient conjuré contre le Mage, donna un autre ſens à l'énigme. « Sachez, dit-il aux Perſes, que ſi vous ne « vous envolez dans l'air comme les « oiſeaux, ou ſi vous ne vous cachez « dans la terre comme les ſouris, ou « ſi vous ne vous enfoncez dans l'eau « comme les grenouilles, vous ne « pourrez échaper aux fléches des « Scythes. «

En effet l'armée entiére, conduite dans une région vaſte, inculte, déſerte, & abſolument deſtituée d'eau, ſe trouva expoſée à un danger preſque inévitable de périr ; & Darius lui-même ne fut pas exemt de ce péril. Il dut ſon ſalut à un chameau, qui, chargé d'eau le ſuivit avec beaucoup

Strab. lib. 7. pag. 305. & lib. 16. pag. 737.

DARIUS. de peine dans cet affreux desert. Le Prince n'oublia pas son bienfaiteur. Pour le récompenser du service qu'il lui avoit rendu, & des fatigues qu'il avoit essuiées, à son retour en Asie il lui assigna pour sa nourriture un certain endroit qu'il possédoit en propre, & qu'on nomma par cette raison *Gaugamele*, c'est-à-dire en langue Persanne, *Maison du Chameau*. C'est auprès de cette petite ville que Darius Codoman fut vaincu pour la seconde fois par Alexandre le Grand.

Herod. lib. 4. cap. 134-140.

Darius ne délibéra pas davantage; & il se vit forcé malgré lui de renoncer à sa folle entreprise. On songea donc sérieusement au retour, & l'on jugea bien qu'il n'y avoit point de tems à perdre. Quand la nuit fut venue, pour tromper l'ennemi, les Perses allumérent beaucoup de feux à l'ordinaire, & aiant laissé dans le camp les vieillards & les malades avec tous les ânes qui faisoient beaucoup de bruit, ils se mirent en marche pour regagner le Danube. Les Scythes ne s'en aperçurent que le lendemain matin. Ils firent sur le champ un gros détachement pour aller vers le Danube; & comme ils connoissoient

parfaitement les chemins, ils arrivérent au pont beaucoup de tems avant les Perses. Ils y avoient déja envoié auparavant pour exhorter les Ioniens à rompre le pont, & à s'en retourner. On leur en avoit donné parole, mais sans dessein de l'exécuter. Ici ils les presférent bien plus vivement, en leur représentant que le tems que Darius leur avoit prescrit pour l'attendre étoit passé ; qu'ils pouvoient, sans manquer à leur parole ni à leur devoir, retourner chez eux ; qu'il ne dépendoit que d'eux de secouer pour toujours le joug de la servitude, & de se rétablir dans une entiére liberté ; & que les Scythes mettroient Darius hors d'état de former aucune entreprise contre qui que ce fût.

DARIUS.

On mit l'affaire en délibération. Miltiade Athénien, Prince, ou, comme les Grecs l'appellent, Tyran de la Chersonnése de Thrace à l'embouchure de l'Hellespont, étoit du nombre de ceux qui avoient accompagné Darius, & fourni des vaisseaux pour favoriser cette entreprise. [a] Plus sensible à l'intérêt public, qu'à son avantage particulier, il fut d'avis de

a Amicior omnium libertati quàm suæ dominationi fuit. *Corn. Nep.*

donner ſatisfaction aux Scythes, & de profiter d'une ſi favorable occaſion pour remettre l'Ionie en liberté : tous les autres Chefs penſérent comme lui, à l'exception d'Hyſtiée Tyran de Milet. Quand ſon rang de parler fut venu, il repréſenta aux Chefs des Ioniens que leur fortune étoit liée à celle de Darius; que c'étoit ſous la protection de ce Prince qu'ils étoient maîtres chacun dans leur ville ; que ſi la puiſſance des Perſes venoit à tomber ou à s'affoiblir, les villes d'Ionie ne manqueroient pas de chaſſer leurs tyrans, & de ſe rétablir en liberté. Ce dernier avis fut goûté de tous les autres Chefs; &, comme c'eſt l'ordinaire, l'intérêt particulier l'emporta ſur le bien public. Il fut réſolu qu'on attendroit Darius. Mais, pour tromper les Scythes, & les empécher de faire eux-mêmes quelque entrepriſe, ils leur déclarérent qu'ils avoient pris le parti de ſe retirer comme ils le ſouhaitoient, & ils firent mine effectivement de rompre le commencement du pont, après avoir exhorté les Scythes à faire auſſi de leur côté leur devoir, & à retourner promtement contre l'ennemi commun pour l'attaquer & le défaire.

Les Scythes trop crédules se retirérent, & furent encore trompés une seconde fois.

Ils manquérent Darius, qui avoit pris un autre chemin que celui où ils avoient compté l'atteindre. Ce Prince arriva de nuit au pont du Danube, & le trouvant rompu, il ne douta point que les Ioniens ne se fussent retirés, & pour lors il se crut perdu. On appella à haute voix Hystiée le Milésien, qui répondit enfin, & tira le Roi d'inquiétude. Le pont fut entiérement rétabli. Darius repassa le Danube, & vint dans la Thrace. Il y laissa Mégabyse, un de ses premiers Généraux, avec une partie de son armée, pour achever la conquête de ce pays-là, & le soumettre entiérement à son obéissance. Après quoi il repassa le Bosphore avec le reste de ses troupes, & se retira à Sardes, où il passa tout l'hiver, & la plus grande partie de l'année suivante, pour rafraîchir ses troupes qui avoient extrémement souffert dans cette expédition, aussi malheureuse que mal concertée.

Herod. lib. 4. cap. 141-144.

Mégabyse demeura quelque tems dans la Thrace. Les peuples qui l'habitent, auroient, selon Hérodote, été invincibles, s'ils avoient su réunir

Herod. lib. 5. cap. 1-11.

DARIUS. leurs forces, & se donner un seul Chef. Quelques-uns d'eux avoient des coutumes fort particuliéres. Dans un certain canton, quand un enfant venoit au monde, tous ses proches s'abandonnoient à la douleur, & répandoient des larmes en abondance dans la vûe des maux ausquels il alloit être exposé: ce n'étoit que joie au contraire à la mort de leurs proches, parce que ce n'étoit que de ce moment qu'ils les croioient heureux, les voiant délivrés pour toujours des miséres de la vie. Dans un autre canton, où la polygamie étoit d'usage, lorsque le mari étoit mort, c'étoit une grande dispute entre ses femmes pour savoir laquelle étoit la plus aimée. Celle à qui cet avantage étoit ajugé, avoit le privilége d'être immolée par son plus proche parent sur le tombeau de son mari, & d'y être ensevelie avec lui; & toutes les autres portoient envie à son bonheur, & se croioient en quelque sorte deshonorées.

Herod. lib. 5. Cap. 11. & 23.

Darius, à son retour à Sardes après sa malheureuse expédition contre les Scythes, aiant été pleinement informé qu'il devoit son salut & celui de toute son armée à Hystiée, qui avoit

persuadé aux Ioniens de ne point rompre le pont sur le Danube, le fit venir à sa Cour, & lui dit de demander hardiment la récompense qu'il souhaitoit. Hystiée lui demanda Mircine d'Edonie, territoire sur la riviére de Strymon en Thrace, avec la liberté d'y bâtir une ville. Il n'eut pas de peine à obtenir sa demande, & il s'en retourna à Milet, d'où il partit pour la Thrace après avoir fait équiper une flote. Aiant pris possession du territoire qui lui avoit été accordé, il s'appliqua sur le champ à exécuter l'entreprise qu'il avoit projettée d'y bâtir une ville.

DARIUS.

Mégabyse, qui étoit alors Gouverneur de la Thrace de la part de Darius, s'aperçut bientôt du préjudice que cette entreprise pourroit apporter aux affaires du Roi dans ces quartiers-là. Il considéroit que cette nouvelle ville étoit sur une riviére navigable: que le pays des environs abondoit en bois de charpente, propre à construire des vaisseaux: qu'il étoit habité par diverses nations tant grecques que barbares, qui pouvoient fournir un grand nombre de gens propres à servir sur terre & sur mer:

Ibid. cap. 23. 25.

DARIUS. que ſi une fois ces peuples avoient à leur tête un Chef auſſi adroit & auſſi entreprénant qu'Hyſtiée, ils pourroient devenir ſi puiſſans ſur terre & ſur mer, qu'il ſeroit enſuite impoſſible au Roi de les contenir dans le devoir; ſur tout étant maîtres de pluſieurs mines d'or & d'argent qui étoient dans ce pays-là, & qui pouvoient leur donner les moiens de faire réuſſir toutes les entrepriſes qu'ils voudroient former. A ſon retour à Sardes, il repréſenta toutes ces choſes au Roi, qui goûta fort toutes ſes raiſons, & manda à Hyſtiée de le venir trouver à Sardes, ſous prétexte qu'aiant de grands deſſeins en vûe, il avoit beſoin de ſes conſeils. L'aiant ainſi attiré à ſa Cour, il l'emmena avec lui à Suſe, lui faiſant entendre qu'il ſavoit faire tout le cas qu'il devoit d'un ami auſſi fidéle & auſſi intelligent que lui, deux qualités qui le lui rendoient bien précieux, & dont il lui avoit donné d'éclatantes preuves dans ſon voiage en Scythie : qu'au reſte il trouveroit en Perſe de quoi ſe dédommager avantageuſement de tout ce qu'il pourroit quitter. Hyſtiée, flaté agréablement d'une diſtinction ſi honorable, &

d'ailleurs se voiant dans la nécessité DARIUS.
d'obéir, accompagna Darius à Suse, & établit Aristagore pour gouverner à Milet en sa place.

Pendant que Mégabyze étoit encore en Thrace, il avoit député plusieurs Seigneurs de Perse vers Amyntas roi de Macédoine, pour lui demander qu'il donnât la terre & l'eau à Darius son maître : c'étoit la formule ordinaire de soumission. Amyntas accorda sans peine ce qu'on desiroit de lui, & fit à ces envoiés tout l'honneur possible. Dans un repas qu'il leur donna, ils demandérent vers la fin qu'on fît venir les Dames, ce qui étoit contre l'usage du pays : cependant le Roi n'osa le leur refuser. Echaufés par le vin, & se croiant tout permis comme dans leur pays, ils gardérent peu de mesures à l'égard de ces Princesses. Le fils du Roi, nommé Alexandre, n'avoit pu voir sans une extrême indignation la maniére dont on avoit traité sa mere & ses sœurs. Il les fit sortir de la salle sous quelque prétexte, comme pour y revenir bientôt après, & eut aussi la précaution de faire retirer le Roi son pere. Dans l'intervalle il fit habiller

Herod. lib. 5. cap. 17-21.

DARIUS. en femmes de jeunes gens, qu'il arma de poignards ſous leurs habits. Quand les prétendues Dames furent rentrées, & que les Députés ſe mirent en état de les traiter comme ils avoient déja fait auparavant, alors les poignards furent tirés, & l'on fit main baſſe ſur les Seigneurs Perſans & ſur toute leur ſuite, ſans qu'un ſeul de leurs gens fût épargné. On n'ignora pas cette exécution à Suſe, & l'on y nomma des Commiſſaires pour en informer: mais Alexandre, à force de préſens, étoufa l'affaire, & elle n'eut point de ſuites.

Herod. lib. 6. cap. 40. Les Scythes, pour ſe venger de l'invaſion que Darius avoit faite dans leur pays, paſſérent le Danube, & ravagérent toute cette partie de la Thrace qui s'étoit ſoumiſe aux Perſes juſqu'à l'Helleſpont. Miltiade, pour éviter leur fureur, abandonna la Cherſonnéſe: mais après la retraite des ennemis il y retourna, & fut rétabli dans le même pouvoir qu'il avoit auparavant ſur les habitans du pays.

§. V. *Darius fait la conquête de l'Inde.*

AN. M. 3496. AV. J. C. 508. VERS le même tems, (c'étoit la treiziéme année du régne de Darius)

ce Prince voulant étendre sa domination du côté de l'orient, pour se faciliter la conquête de ces pays-là forma le dessein d'en faire auparavant la découverte. Pour cet effet il fit construire & équiper une flote à Caspatyre, ville située sur l'Inde, & en plusieurs autres endroits sur le même fleuve, jusques aux frontieres de * Scythie. Il en donna le commandement à * Scylax, Grec de Caryandie ville de Carie, qui entendoit parfaitement bien la marine. Il lui donna ordre de descendre ce fleuve, & de découvrir, autant qu'il lui seroit possible, tous les pays qui étoient le long de ses bords d'un & d'autre côté, jusqu'à son embouchure; de passer de là dans l'océan méridional, & de prendre ensuite sa route vers l'occident, pour retourner par là dans son pays. Scylax aiant exactement exécuté ses ordres, & parcouru le fleuve de l'Inde, entra par le détroit de Babelmandel dans la mer rouge; & après un voiage de trente mois depuis son départ de Caspatyre, il aborda en Egypte dans le même

Herod. lib. 4. cap. 44.

* *Il entend la Scythie Asiatique.*

Ibid. cap. 42.

* *Nous avons un ouvrage géographique, intitulé περίπλους, & composé par un Scylax de Caryandie, qu'on croit être le même que celui dont il est parlé ici. Cette opinion souffre pourtant quelques difficultés, qui ont donné lieu à plusieurs savantes dissertations.*

DARIUS. port, d'où autrefois Néchao roi d'Egypte avoit fait partir les Phéniciens qui étoient à son service, pour faire le tour des côtes d'Afrique. Il y a beaucoup d'apparence que ce port est le même que celui où est aujourd'hui située la ville de Suez au fond de la mer rouge. De là il se transporta à Suse, où il rendit compte à Darius de ses découvertes. Après cela Darius entra dans les Indes avec une armée, & réduisit tout ce grand pays sous sa domination. On s'attendroit naturellement à connoître les circonstances d'une guerre si importante. Hérodote n'en dit pas un mot. Il nous apprend seulement que le pays des Indes faisoit le vingtiéme des gouvernemens de l'empire de ce Prince, & qu'il lui raportoit tous les ans trois cens soixante talens d'or, ce qui monte à près d'onze millions.

Lib. 3. cap. 94.

§. VI. *Revolte des Ioniens.*

AN.M.3500. Av.J.C.504. *Herod. lib. 5. cap. 25.*

DEPUIS que Darius fut revenu à Suse après son expédition de Scythie, il avoit donné le gouvernement de Sardes à Artapherne un de ses freres, & à Otane le commandement en chef de la Thrace, & des pays voi-

ſins le long de la mer, à la place de Mégabyſe. DARIUS.

Une légére étincelle, formée par une ſédition qui s'éleva à Naxe, alluma un grand incendie, & donna lieu à une guerre conſidérable. Naxe étoit la plus puiſſante île des Cyclades dans la mer Egée, aujourd'hui l'Archipel. Les principaux habitans aiant été accablés par le plus grand nombre, pluſieurs des riches furent chaſſés de l'île, & exilés. Ils ſe réfugiérent à Milet, où ils implorérent l'aſſiſtance d'Ariſtagore, pour les faire rétablir dans leur patrie. Il gouvernoit alors cette ville comme Lieutenant d'Hyſtiée, dont il étoit neveu & gendre, & que Darius avoit emmené avec lui à Suſe. Ariſtagore promit aux exilés tous les ſecours qu'ils demandoient.

Herod. lib. 5. cap. 28-34.

Mais n'étant pas aſſez puiſſant de lui-même pour exécuter ce qu'il avoit projetté, il ſe rendit à Sardes, & communiqua l'affaire à Artapherne. Il lui repréſenta que c'étoit là une occaſion très favorable pour réduire Naxe ſous la puiſſance du Roi : que ſi une fois il en étoit maître, toutes les autres Cyclades tomberoient d'elles-mêmes l'une aprés l'autre ſous ſa do-

DARIUS. mination : qu'ensuite l'île d'Eubée, (Négrepont) qui étoit aussi grande que celle de Cypre, en étant tout près, seroit fort facile à conquérir, ce qui donneroit au Roi un libre passage en Gréce, & les moiens de soumettre tout ce pays à son obéissance : qu'au reste cette entreprise ne demandoit qu'une centaine de vaisseaux pour être exécutée avec succès. Cette proposition plut si fort à Artapherne, qu'au lieu de cent vaisseaux qu'Aristagore lui demandoit, il lui en promit deux cens, pourvû qu'il obtînt le consentement du Roi.

Le Roi, ébloui par les grandes espérances dont on le flatoit, ne manqua pas d'approuver extrêmement cette entreprise, qui pourtant n'étoit qu'injustice, qu'ambition démesurée, que perfidie de la part d'Aristagore & d'Artapherne. Aucune considération ne l'arréte un moment. Le projet le plus criant est formé & accepté sans la moindre hésitation. L'utilité, la convenance, décident seules. Cette île est à la bienséance des Perses : c'est un titre suffisant pour y porter la guerre. Et il faut juger à peu près de même de toutes les autres expéditions de ce Prince.

Dès qu'Artapherne eut obtenu le consentement du Roi pour cette entreprise, il se mit en devoir de l'exécuter. Afin de cacher son dessein, & de surprendre ceux de Naxe, il fit courrir le bruit que la flote alloit vers l'Hellespont, & il envoia au printems suivant à Milet le nombre de vaisseaux dont il étoit convenu, sous le commandement de Mégabate, noble Persan de la famille roiale d'Achéméne. Mais sa commission portant qu'il obéiroit aux ordres d'Aristagore, ce fier Persan ne put supporter d'être sous le commandement d'un Ionien, qui d'ailleurs agissoit à son égard avec hauteur & empire. Cette pique fit naître entre ces deux Généraux une division, qui alla si loin, que Mégabate, pour se venger d'Aristagore, fit savoir sous main aux Naxiens que c'étoit à eux qu'on en vouloit. Sur cet avis, ils pourvurent si bien à leur défense, que les Perses, après avoir emploié quatre mois au siége de la capitale de l'Ile, & consumé toutes leurs provisions, furent obligés de se retirer.

Cette entreprise aiant ainsi échoué, Mégabate en rejetta toute la faute sur

Herod. lib. 5. cap. 35. 36.

DARIUS. Ariſtagore, & le décria abſolument auprès d'Artapherne. L'Ionien ſentit tout d'un coup que l'affaire entraîneroit, non ſeulement la perte de ſon gouvernement, mais ſa ruine entiére. L'extrémité où il ſe voioit réduit, lui fit naître la penſée de ſe révolter contre le Roi, n'enviſageant point d'autre moien de ſe tirer de cet embarras. A peine avoit-il formé ce deſſein, qu'il reçut un meſſager de la part d'Hyſtiée, qui lui conſeilloit la même choſe. Hyſtiée, après avoir demeuré quelques années à la Cour de Perſe, dégouté des maniéres Perſanes, & deſirant ardemment de retourner en ſon pays, donna ce conſeil à Ariſtagore, comme le moien le plus apparent de parvenir à ſes fins. Il ſe flatoit, qu'en cas qu'il s'excitât quelques troubles en Ionie, il pourroit perſuader à Darius de l'envoier en ce pays-là pour les appaiſer, comme cela arriva effectivement. Dès qu'Ariſtagore eut vû ſes deſſeins appuiés des ordres d'Hyſtiée, il les communiqua aux Chefs des Ioniens, qu'il trouva très-diſpoſés à entrer dans ſes vûes. Il ne délibéra donc plus, & déterminé à la revolte il ne ſongea plus qu'à en préparer les voies.

Les

DARIUS.

An. M. 3502.
Av. J. C. 502.

Les Tyriens, après la prise de leur ville par Nabuchodonosor, aiant été reduits dans l'esclavage, avoient gémi sous cette oppression pendant le cours de soixante-dix ans. Mais, ce terme expiré, ils furent rétablis, [a] selon la prédiction d'Isaïe, dans la jouissance de leurs anciens priviléges, avec la liberté d'avoir leur propre roi; liberté dont ils jouirent jusqu'au tems d'Alexandre le Grand. Il semble que cette grace leur fut accordée par Darius, en considération des services qu'il pouvoit tirer de cette ville, très-puissante sur mer, pour remettre les Ioniens sous son obéissance. C'étoit la dix-neuviéme année de son régne.

Herod. lib. 5. cap. 37. 38.

L'année suivante Aristagore, pour engager les Ioniens à se tenir plus fortement attachés à son parti, les rétablit tous dans leurs priviléges & dans leur liberté. Il commença par Milet, où il renonça à son autorité, & la remit entre les mains du peuple. Il parcourut ensuite toute l'Ionie, où il obligea tous les autres tyrans par son exemple, par son crédit, & peut-être

a Et erit post septuaginta annos, visitabit Dominus Tyrum, & reducet eam ad mercedes suas. *Isai. 23. 17.*

DARIUS. aussi par la crainte d'y être forcés malgré eux, à faire la même chose dans chaque ville. Ils s'y déterminérent avec d'autant plus de facilité, que la puissance Persane, depuis l'échec reçu en Scythie, étoit moins en état de les protéger contre les Ioniens, naturellement amateurs de la liberté & de l'indépendance, & ennemis de toute tyrannie. De cette maniére les aiant tous unis dans une commune ligue, & s'en étant fait déclarer le Chef, il leva l'étendart de la révolte contre le Roi, & arma puissamment par terre & par mer pour lui faire la guerre.

Ibid. cap. 38-41. & 49-51. Aristagore, dans la vûe de pousser plus vigoureusement cette guerre, se rendit à Lacédémone au commencement de l'année suivante, pour engager cette ville à entrer dans ses intérêts, & à lui donner du secours. Cléoméne étoit pour lors sur le trône. Son pere Anaxandride l'avoit eu d'une seconde femme, que les Ephores l'avoient obligé d'épouser, parce que la premiére étoit stérile. Celle-ci, après la naissance de Cléoméne, eut trois fils, savoir Doriée, Léonide, & Cléombrote, dont les deux derniers régnérent dans la suite. Aristagore

s'adressa donc à Cléoméne ; & après qu'on fut convenu d'un lieu pour l'entrevûe, il s'y rendit, & lui représenta que les Ioniens étoient leurs compatriotes : qu'il étoit digne de Sparte, la plus puissante ville de la Gréce, de concourir au dessein qu'il avoit de les rétablir dans leur liberté : que les Perses, leurs ennemis communs, étoient une nation peu belliqueuse, & en même tems infiniment riche, dont les Lacédémoniens viendroient aisément à bout : qu'avec les facilités qu'ils trouveroient dans la disposition présente des peuples, il leur seroit aisé de porter leurs armes victorieuses jusqu'à Suse, capitale de l'empire des Perses, où leur Roi faisoit sa résidence ; & il lui montra en même tems sur une petite table d'airain qu'il avoit apportée avec lui tous les peuples & toutes les villes par où il falloit passer. Cléoméne prit trois jours pour délibérer. Quand ce terme fut expiré, il demanda à l'Ionien combien il y avoit de chemin de la mer d'Ionie à Suse, & combien il faloit de tems pour faire ce voiage. Aristagore, sans faire réflexion à l'effet que produiroit ce qu'il alloit

DARIUS.

DARIUS. dire, répondit qu'il y avoit pour * trois mois de chemin. Cléoméne, effraié d'une telle propoſition, lui ordonna de ſortir de Sparte avant le coucher du ſoleil. Cependant il le ſuivit juſques dans ſa maiſon, & emploia une autre voie pour ſe le rendre favorable; ce fut celle des préſens. Il commença par lui offrir dix talens, ce qui valoit de notre monnoie trente mille livres; & allant toujours en augmentant, il pouſſa ſes offres juſqu'à cinquante talens. Gorgo, qui étoit la fille de Cléoméne, âgée de huit ou neuf ans, & que ſon pere n'avoit pas voulu faire ſortir de la chambre ne craignant rien d'un enfant de cet âge, s'écria, lorſqu'elle entendit toutes ces propoſitions: » Fuiez, mon pere, » fuiez; cet étranger vous corrompra. Cléoméne ſe mit à rire, & ſe retira en effet. Ariſtagore ſortit de Sparte.

Herod. lib. 5. cap. 55. & 96. 97.

Il paſſa de là à Athénes, où on lui

* *Selon le calcul que fait ici Hérodote, qui compte la paraſange, meſure de Perſe, pour trente ſtades, (on met ordinairement vingt ſtades pour une de nos lieues communes) il y a de Sardes à Suſe 450 paraſanges, qui font 13500 ſtades, & de nos lieues 675. Ainſi en faiſant chaque jour 150 ſtades, ce qui monte à ſept lieues & demie, il y a de Sardes à Suſe pour 90 jours de chemin. Si l'on partoit d'Ephéſe, il faudroit ajouter près de quatre jours: car Ephéſe eſt éloignée de Sardes de 540 ſtades.*

fit un accueil plus favorable. Il eut le bonheur d'y arriver dans un tems où les Athéniens étoient parfaitement préparés à accepter tout ce qui pouvoit leur être proposé contre les Perses, contre qui ils étoient extrêmement irrités pour le sujet que je vais raporter. Hippias, * fils de Pisistrate tyran d'Athénes, aiant été banni de cette ville environ dix ans auparavant, après avoir essaié inutilement divers moiens pour s'y rétablir, se rendit enfin à Sardes, & s'adressa à Artapherne. Il eut l'adresse de s'insinuer si bien dans son esprit, qu'Artapherne écouta favorablement tout ce qu'il lui dit pour lui rendre les Athéniens odieux, & l'irriter contre eux. Les Athéniens en aiant eu avis, lui envoiérent une ambassade à Sardes, pour le prier de ne point écouter ce que leurs proscrits pouvoient dire à leur desavantage. La réponse d'Artapherne fut, que s'ils vouloient vivre en paix, il faloit qu'ils rappellassent Hippias. Quand cette réponse arrogante eut été raportée aux Athéniens, elle mit toute la ville en fureur contre les Perses. Aristagore y étant arrivé dans cette conjoncture, obtint

** Ce fait a été traité plus au long dans le second Volume, pag. 567. &c.*

DARIUS. sans peine tout ce qu'il demanda. Il est bien plus aisé, dit Hérodote, d'en imposer à la multitude qu'à un seul. Aussi ce qu'Aristagore n'avoit pu persuader à Cléoméne, il le persuada ici à trente mille Athéniens. Ils résolurent d'abord d'envoier vingt vaisseaux à son secours. On peut dire que cette petite flote fut la premiére cause & l'origine de tous les maux qui arrivérent depuis tant aux Perses qu'aux Grecs.

Herod. lib. 5. cap. 99-103. La troisiéme année de cette guerre, les Ioniens aiant rassemblé toutes leurs forces, & assistés des vingt vaisseaux d'Athénes & de cinq d'Erétrie ville de l'île d'Eubée, firent voile pour Ephése ; & y aiant laissé leurs vaisseaux, ils marchérent vers la ville de Sardes, qu'ils trouvérent sans défense, & dont ils se rendirent maîtres, excepté la citadelle, où Artapherne se retira, & où on ne put le forcer. Comme la plupart des maisons de cette ville étoient construites de roseaux, & par conséquent fort combustibles, un soldat aiant mis le feu à une maison, la flamme se communiqua aux autres, & réduisit toute la ville en cendres. Après cet accident,

les Perses & les Lydiens aiant rassem- DARIUS.
blé leurs forces pour leur défense,
les Ioniens comprirent qu'il étoit
tems de songer à la retraite. Pour cet
effet, ils marchérent avec toute la
diligence possible pour regagner leurs
vaisseaux à Ephése : mais les Perses y
étant arrivés presque aussitôt qu'eux,
les attaquérent fort vivement, & en
défirent un grand nombre. Les Athéniens,
de retour chez eux, ne voulurent plus prendre de part à cette
guerre, quelques instances que leur
fit Aristagore pour les y engager de
nouveau.

Darius aiant appris l'incendie de *Ibid. cap. 105.*
Sardes, & la part que les Athéniens
y avoient eue, résolut dès ce tems-là
de faire la guerre à la Gréce ; & afin
qu'il ne vînt jamais à l'oublier, il
ordonna à un de ses Officiers de lui
dire à haute voix chaque jour lorsqu'il
prendroit son repas : *Seigneur*,
souvenez-vous des Athéniens. Il arriva
dans l'incendie de Sardes que le temple
de Cybéle, la déesse du pays, fut
consumé avec le reste de la ville. Cet
accident servit ensuite de prétexte aux
Perses pour mettre le feu à tous les
temples qu'ils trouvérent dans la

DARIUS. Gréce ; & ils y furent aussi portés par un motif de religion, que j'ai expliqué ailleurs.

Tom. 2. pag. 44.

Herod. lib. 5. cap. 105-107.

Comme Aristagore, chef de la révolte, étoit Lieutenant d'Hystiée à Milet, Darius crut que celui-ci pourroit bien avoir conduit toute cette trame ; & il eut avec lui une explication, où il lui découvrit sa pensée, & les justes raisons qu'il avoit de le soupçonner. Hystiée, qui étoit un rusé courtisan, & un maître habile dans l'art de dissimuler, parut surpris & affligé, & prenant un ton qui marquoit en même tems & de la douleur & de l'indignation : » Quoi, Seigneur, lui dit-il, avez-vous donc » pu concevoir un soupçon si injurieux contre le plus fidéle & le plus » affectionné de vos serviteurs? Moi, » exciter une révolte contre vous ! » Hé ! quel auroit été mon but ? Me » manque-t-il ici quelque chose ? » Je tiens un des premiers rangs dans » votre Cour. J'ai l'honneur d'assister » à tous vos conseils, & je ressens » tous les jours de nouvelles preuves » de votre bonté pour moi par les » bienfaits dont vous me comblez. Il ajouta que la révolte d'Ionie ne

venoit que de son éloignement de ce pays-là; qu'on avoit attendu son absence pour la faire éclater; que s'il fût resté à Milet, ce complot n'auroit jamais eu lieu; & que le moien le plus sûr de rétablir les affaires du Roi étoit de l'y envoier pour appaiser ces troubles; qu'il lui promettoit, sur sa tête, de lui livrer Aristagore, & s'engageoit outre cela à lui rendre tributaire la grande île de * Sardaigne. Les meilleurs Princes sont souvent trop crédules, & quand ils ont donné leur confiance à quelqu'un de leurs sujets, ils ont peine à la retirer, & ne se détrompent pas aisément. Darius, séduit par cét air de bonne foi avec lequel Hystiée lui parloit, le crut sur sa parole, & lui permit de retourner en Ionie, en lui enjoignant de revenir à sa Cour quand il auroit exécuté ses promesses.

Cependant les révoltés, malgré la désertion des Athéniens, & l'échec considérable qu'ils avoient reçu en Ionie, ne perdirent point courage, & poussérent toujours leur pointe.

Herod. lib. 5. cap. 103. 104. & 105. 122.

* *Cette île est bien éloignée de l'Ionie, & n'y a nul raport. Je ne sai si ce ne seroit point une faute dans le texte d'Hérodote.*

DARIUS. Leur flote fit voile vers l'Hellespont & la Propontide, & réduisit Byzance & la plupart des autres villes grecques situées de ce côté-là. Après quoi les confédérés retournant sur leurs pas, obligérent les Cariens à se joindre à eux dans cette guerre, aussi bien que ceux de Cypre. Les Généraux Persans, aiant partagé les troupes entr'eux, marchérent par trois différentes routes pour aller attaquer les rebelles, & les défirent en plusieurs rencontres, dans l'une desquelles Aristagore fut tué.

Herod. lib. 6. cap. 1-5.

Quand Hystiée fut arrivé à Sardes, son génie intriguant lui fit former un complot contre le gouvernement, dans lequel il attira un grand nombre de Perses. Mais aiant reconnu par quelques discours qu'il eut avec Artapherne, que ce Gouverneur n'ignoroit pas la part qu'il avoit eue à la révolte d'Ionie, il comprit qu'il n'y avoit point de sûreté pour lui à rester plus lontems à Sardes ; & s'étant retiré secretement la nuit suivante, il passa dans l'île de Chio. De là il envoia une personne de confiance à Sardes avec des lettres pour ceux des Persans qu'il avoit gagnés. Cette per-

ſonne le trahit, & remit ſes lettres à Artapherne, par où tout le complot fut découvert, tous ſes complices mis à mort, & ſon projet abſolument déconcerté. S'imaginant néanmoins qu'il pourroit encore exécuter quelques entrepriſes d'importance s'il étoit une fois à la tête de la ligue Ionienne, il fit quelques tentatives pour entrer à Milet, & y être admis par les citoiens, mais elles ne lui réuſſirent pas. Il fut donc obligé de retourner à Chio.

Là, comme on lui eut demandé pourquoi il avoit ſi fortement preſſé Ariſtagore de ſe révolter, & avoit attiré ainſi de ſi grands malheurs à l'Ionie, il répondit que c'étoit parce que le Roi avoit réſolu de transférer les Ioniens en Phénicie, & les Phéniciens en Ionie. C'étoit une pure ſuppoſition de ſa part & une impoſture qu'il avoit fabriquée, un ſemblable deſſein n'étant jamais venu dans l'eſprit de Darius. Cet artifice néanmoins ſervit merveilleuſement tant à le juſtifier dans l'eſprit des Ioniens, qu'à les animer à pourſuivre la guerre avec vigueur. Car, allarmés de cette tranſmigration, ils prirent une ferme ré-

Ibid. cap. 3.

DARIUS. solution de se défendre jusqu'à l'extrémité.

Herod. lib. 6. cap. 6-20. & 31-33.

Artapherne & Otane, avec les autres Généraux de Perse, voiant que Milet étoit le centre de la confédération Ionienne, résolurent d'y conduire toutes leurs forces, comptant que s'ils pouvoient emporter cette ville, toutes les autres tomberoient d'elles-mêmes. Les Ioniens en aiant eu avis, convinrent dans leur assemblée générale de ne point mettre d'armée en campagne, mais de fortifier Milet, & de la pourvoir, autant qu'il leur seroit possible, de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un siége; & de rassembler toutes leurs forces pour combattre les Perses sur mer, leur habileté dans la marine leur faisant croire qu'ils auroient l'avantage dans un combat naval. Leur rendez-vous fut à Lade, petite île vis-à-vis de Milet, où ils se trouvérent avec 353 vaisseaux. A la vûe de cette flote, les Perses, quoique plus forts de la moitié pour le nombre des vaisseaux, craignirent l'événement du combat, & l'évitérent, jusqu'à ce que par le moien de leurs émissaires ils eurent débauché la plus grande partie des

confédérés, & les eurent engagés à se retirer : de sorte que, quand on en vint aux mains, ceux de Samos, de Lesbos, & plusieurs autres, firent voile pour retourner en leur pays ; & la flote confédérée ne se trouva forte que d'une centaine de vaisseaux. Aussi fut-elle bientôt accablée par le nombre, & presque absolument détruite. Ensuite la ville de Milet aiant été assiégée, devint la proie des vainqueurs, qui la ruinérent entiérement : ce qui arriva six ans après la révolte d'Aristagore. Toutes les villes, tant celles du continent, que celles qui étoient sur le bord de la mer & dans les îles, rentrérent bientôt après dans le devoir soit volontairement, soit par force. On traita ceux qui firent quelque résistance, comme on les en avoit menacés. Les jeunes gens les mieux faits furent destinés à servir dans le Palais du Roi, toutes les filles furent envoiées en Perse: les villes, de même que les temples, furent réduites en cendres. Voila ce que leur attira la révolte où ils furent entraînés par les desseins ambitieux d'Aristagore & d'Hystiée.

Ce dernier eut aussi sa part dans le malheur général. Car, cette même

Herod. lib. 6. cap. 29. 30.

DARIUS. année, aiant été pris par les Perſes, il fut conduit à Sardes, où Artapherne le fit pendre ſur le champ, ſans en demander la permiſſion à Darius, de peur que l'affection de ce Prince pour Hyſtiée ne le portât à lui accorder ſon pardon, & qu'il ne laiſſât en vie un dangereux ennemi, qui pourroit ſuſciter de nouvelles affaires aux Perſes. La ſuite fit voir que cette conjecture étoit bien fondée. Car, dès que la tête d'Hyſtiée eut été apportée à Darius, il témoigna beaucoup de mécontentement contre les auteurs de ſa mort, & fit enterrer honorablement cette tête, comme les reſtes d'un homme à qui il avoit des obligations infinies, dont le ſouvenir, gravé profondément dans ſon eſprit, n'avoit pu être effacé par la grandeur des fautes qu'il avoit commiſes depuis. Hyſtiée étoit de ces hommes inquiets, hardis, entreprenans; qui joignent à beaucoup de grandes qualités des vices encore plus grands; à qui tous moiens ſont bons pour parvenir à leur but; qui regardent la juſtice, la probité, la bonne foi, comme des noms ſans réalité; qui ne ſe font aucun ſcrupule d'emploier le menſonge, la

fourberie, la perfidie même & le parjure, quand tout cela peut leur être de quelque utilité; & qui ne comptent pour rien la ruine des peuples & de leur propre patrie, si elle est nécessaire à leur élévation. Il eut une fin digne de ses sentimens, & assez ordinaire à ces politiques irréligieux, qui sacrifient tout à leur ambition, & qui ne connoissent d'autre régle, ni presque d'autre dieu, que leur intérêt & leur fortune.

DARIUS.

§. VII. *Expédition des armées de Darius contre la Gréce.*

DARIUS, aiant rappellé tous ses autres Généraux, dans la vingt-huitiéme année de son régne, envoia Mardonius fils de Gobryas, jeune Seigneur d'une illustre famille de Perse qui venoit d'épouser une de ses filles, pour commander en chef dans toutes les parties maritimes de l'Asie, avec ordre de faire une invasion dans la Gréce, & de se venger des Athéniens & des Erétriens pour l'incendie de Sardes. Le Prince montroit peu de sagesse dans ce choix, où il préféroit un jeune homme de faveur à ses plus vieux & plus experimentés Gé-

AN.M. 3510.
AV. J.C. 494.
Herod. lib. 6. cap. 43-45.

DARIUS. néraux, sur tout dans une guerre très-difficile, dont le succès lui tenoit fort à cœur, & qui intéressoit infiniment la gloire de son régne. La qualité de gendre du Roi pouvoit augmenter son crédit, mais n'ajoutoit rien à son mérite, & ne le rendoit pas excellent Général.

A son arrivée dans la Macédoine, où il étoit passé avec l'armée de terre après avoir traversé la Thrace, tout le pays effraié de sa puissance se soumit. Mais sa flote, aiant voulu doubler le mont Athos, (nommé présentement Capo Santo) pour gagner les côtes de la Macédoine, fut accueillie d'une si violente tempête, que plus de trois cens vaisseaux, avec plus de vingt mille hommes, y périrent. Dans le même tems, l'armée de terre reçut un échec non moins considérable. Car comme elle campoit dans un lieu mal sûr, les Thraces tombérent de nuit sur le camp des Perses, en firent un grand carnage, & blessérent Mardonius lui-même. Tous ces mauvais succès l'obligérent bientôt après de retourner en Asie avec la honte & la douleur d'avoir mal réussi dans cette expédition tant par terre que par mer.

Darius s'apercevant trop tard que la jeuneſſe & le peu d'expérience de Mardonius étoient la cauſe de l'échec qu'avoient reçu ſes troupes, le rappella, & mit à ſa place deux autres Généraux, Datis Méde de nation, & Artapherne fils d'Artapherne ſon frere qui avoit été Gouverneur de Sardes. Ce Prince ſongeoit ſérieuſement à mettre en exécution le grand deſſein qu'il rouloit depuis lontems dans ſon eſprit; c'étoit d'attaquer la Gréce avec toutes ſes forces, & ſur tout de tirer une illuſtre vengeance des Athéniens & de ceux d'Erétrie, dont l'entrepriſe contre Sardes lui étoit toujours préſente.

1. *Etat d'Athénes. Caractéres de Miltiade, de Thémiſtocle, & d'Ariſtide.*

IL FAUT nous rappeller dans l'eſprit l'état où étoit pour lors Athénes, qui ſeule ſoutint le premier choc des Perſes à Marathon, & nous former par avance quelque idée des grands hommes qui eurent part à cette célébre victoire.

Athénes, délivrée tout récemment du joug de la ſervitude qu'elle s'étoit vû contrainte de porter pendant plus

DARIUS. de trente ans ſous Piſiſtrate & ſous ſes enfans, goûtoit en paix les avantages de la liberté, dont cette courte privation n'avoit ſervi qu'à lui faire mieux ſentir & le prix & la douceur. Lacédémone, qui dominoit pour lors dans la Gréce, & qui d'abord avoit beaucoup contribué à cet heureux changement, ſembla dans la ſuite s'en repentir, & jalouſe du tranquille repos qu'elle-même avoit procuré à ſes voiſins, elle entreprit de le troubler en eſſaiant de faire remonter ſur le trône Hippias fils de Piſiſtrate. Ses efforts furent inutiles, & ne ſervirent qu'à marquer ſa mauvaiſe volonté, & la douleur qu'elle avoit de voir qu'Athénes voulût ſe maintenir dans l'indépendance même à ſon égard. Hippias eut recours aux Perſes. Artapherne, Gouverneur de Sardes, fit dire aux Athéniens, comme nous l'avons raporté ci-deſſus, qu'ils euſſent à le rétablir dans ſon autorité, s'ils ne vouloient s'attirer ſur les bras toute la puiſſance de Darius. Cette ſeconde tentative n'aiant pas mieux réuſſi que la premiére, Hippias attendit une occaſion plus favorable. Nous verrons bientôt qu'il ſervit de guide

& de conducteur aux Généraux que le Roi de Perse envoia contre la Gréce. DARIUS.

Athénes, depuis le recouvrement de sa liberté, étoit toute autre que sous les tyrans, & montroit un courage tout nouveau. Parmi ses citoiens, Miltiade fut celui qui se distingua le plus dans la guerre contre les Perses dont nous allons parler. Il étoit fils de Cimon, illustre Athénien. Celui-ci avoit un frere, de mere non de pere, nommé aussi Miltiade, d'une maison fort noble & fort ancienne, originaire d'Egine, qui avoit été adopté depuis peu au nombre des citoiens d'Athénes. Il y étoit fort puissant du tems même de Pisistrate: mais comme il souffroit avec peine son pouvoir despotique, il accepta avec joie l'offre qu'on lui fit d'aller s'établir avec une colonie dans la Chersonése de Thrace, où il étoit appellé par les Dolonces habitans du pays pour être leur roi, ou, comme on parloit pour lors, leur tyran. Etant mort sans enfans, il laissa la souveraineté à Stésagore son neveu, fils aîné de son frere Cimon: & celui-ci étant mort aussi sans postérité, les fils de Pisistrate, qui gouvernoient alors la ville d'Athé-

Herod. lib. 6. cap. 34-41. Cornel. Nep. in Milt. cap. 1-3.

DARIUS. nes, avoient envoié dans ce pays-là, pour lui ſuccéder, Miltiade ſon frere, qui eſt celui dont nous parlons ici. Il y arriva & s'y établit l'année même que Darius entreprit la guerre contre les Scythes. Il accompagna ce Prince avec quelques vaiſſeaux juſqu'au Danube ; & ce fut lui qui conſeilla aux Ioniens de rompre le pont, & de ſe retirer ſans attendre Darius. Pendant ſon ſéjour dans la Cherſonéſe, il épouſa * Hégéſipyle, fille d'Olore un roi de Thrace du voiſinage, de laquelle il eut Cimon ce fameux Général des Athéniens dont il ſera beaucoup parlé dans la ſuite. Miltiade aiant renoncé pour pluſieurs raiſons à ſon établiſſement dans la Thrace, s'embarqua avec tout ce qu'il avoit ſur cinq vaiſſeaux, & fit voile vers Athénes. Il s'y établit de nouveau, & s'y acquit une grande réputation.

Plut. in Ariſt. p. 319. 320. & in Themiſt. pag. 112. 113.

An ſeni ſit ger. reſp. pag. 790. 791.

Dans le même tems, deux autres citoiens, plus jeunes que Miltiade, commençoient à ſe faire connoître à Athénes ; ſavoir, Ariſtide & Thémiſtocle. Plutarque obſerve que le pre-

* *Après la mort de Miltiade, cette Princeſſe eut d'un ſecond mari un fils, appellé Olore du nom de ſon grand-pere, qui fut pere de Thucydide l'hiſtorien.* Herod. ibid.

mier s'étoit formé ſur le modéle de DARIUS.
Cliſthéne, l'un des plus grands hommes de ſon tems, & zélé défenſeur de la liberté, qui avoit beaucoup contribué à la retablir à Athénes, en chaſſant de cette ville les Piſiſtratides. C'étoit une ſalutaire coutume établie chez les anciens, & qu'il ſeroit à ſouhaiter qui le fût auſſi parmi nous, que les jeunes gens qui aſpiroient aux charges, [a] s'attachaſſent particuliérement aux vieillards qui s'y étoient le plus diſtingués, & qu'ils appriſſent par leurs converſations, & encore plus par leurs exemples, l'art de ſe bien conduire eux-mémes, & de gouverner ſagement les autres. C'eſt ainſi, dit Plutarque, qu'Ariſtide s'attacha à Cliſthéne, Cimon à Ariſtide, & il en raporte pluſieurs autres, parmi leſquels il met Polybe, dont nous avons parlé ſi ſouvent, qui ſe rendit le diſciple aſſidu & l'imitateur fidéle du célébre Philopémen.

Thémiſtocle & Ariſtide étoient d'un caractére très-différent, mais rendirent tous deux de grands ſervices à la République. Thémiſtocle, qui panchoit naturellement vers le gouver-

a Diſcere à peritis, ſequi optimos. *Tacit. in Agric.*

DARIUS. nement populaire, ne négligea rien pour ſe rendre agréable au peuple, & pour ſe faire des amis, ſe montrant affable à tous, complaiſant, toujours prêt à rendre ſervice aux citoiens, qu'il connoiſſoit tous par leurs noms, & n'étant pas fort délicat ſur les moiens qu'il emploioit pour leur faire plaiſir. Auſſi quelqu'un lui diſant qu'il gouverneroit parfaitement, s'il conſervoit l'égalité parmi les citoiens, & qu'il ne panchât pas plus pour l'un que pour l'autre; » A Dieu » ne plaiſe, répondit-il, que je ſois » jamais aſſis ſur un tribunal, où mes » amis n'aient pas plus de crédit & de » faveur que les étrangers. Cléon, qui parut quelque tems après à Athénes, garda une conduite toute oppoſée, mais qui n'étoit pas exemte de blâme. En entrant dans le maniement des affaires publiques, il aſſembla tous ſes amis, & leur déclara que dès ce moment il renonçoit à leur amitié, parce qu'elle pouvoit être pour lui une occaſion de manquer à ſon devoir, & de commettre des injuſtices. C'étoit leur faire peu d'honneur, & juger d'eux peu favorablement. Mais, dit Plutarque, ce n'eſt pas à ſes amis,

Cic. de ſeneƐ. n. 11.

Plut. An ſeni ſit gerenda reſp. p. 806. 807.

mais à ſes paſſions qu'il devoit renoncer.

Ariſtide ſut garder un ſage tempérament entre ces deux excès vicieux. Porté pour l'ariſtocratie à l'exemple de Lycurgue dont il étoit grand admirateur, il marcha, pour ainſi dire, ſeul; ne cherchant point à plaire à ſes amis aux dépens de la juſtice, toujours prêt néanmoins à leur rendre ſervice quand il le pouvoit juſtement. Il évitoit avec grand ſoin d'emploier la recommandation de ſes amis pour arriver aux charges, craignant que ce ne fût pour lui un engagement dangereux, & pour eux un prétexte plauſible d'exiger de lui les mêmes ſervices en pareille occaſion. Il avoit coutume de dire que le véritable citoien, l'homme de bien, ne devoit faire conſiſter ſon crédit & ſon pouvoir qu'à pratiquer lui-même en toute occaſion & à conſeiller aux autres ce qui étoit honnête & juſte.

Avec cette contrariété d'humeurs & de principes, il n'eſt pas étonnant que pendant tout le tems de leur adminiſtration il y ait eu une oppoſition continuelle entr'eux. Thémiſtocle, qui étoit hardi & entreprenant, trou-

DARIUS. voit preſque toujours à ſa rencontre Ariſtide, qui ſe croioit obligé de s'oppoſer à ſes deſſeins, quelquefois même lorſqu'ils étoient juſtes & utiles, pour l'empécher de prendre un aſcendant & une autorité qui ſeroit devenue pernicieuſe à la République. Un jour qu'il l'emporta ſur Thémiſtocle, qui avoit propoſé une choſe fort avantageuſe, il ne put ſe retenir en ſortant de l'aſſemblée, & dit tout haut, » Qu'il n'y avoit de ſalut pour » les Athéniens qu'à les jetter tous » deux dans le barathre : « c'étoit le lieu où l'on jettoit les coupables condannés à mort. Mais l'intérêt commun les réuniſſoit: & quand ils étoient près de partir pour la campagne, ou pour quelque autre expédition, ils convenoient enſemble de dépoſer au ſortir de la ville leurs diſſenſions, avec liberté de les reprendre à leur retour, s'ils le jugeoient à propos.

Plut. Apophthegm. pag. 186.

La paſſion dominante de Thémiſtocle étoit l'ambition & l'amour de la gloire, qui parut en lui dès ſes plus tendres années. Après la bataille de Marathon dont nous parlerons bientôt, comme on célébroit par tout la valeur & la conduite de Miltiade qui l'avoit

l'avoit gagnée, on le voioit le plus souvent renfermé en lui-même tout pensif. Il passoit les nuits entiéres sans fermer l'œil : il ne se trouvoit plus aux festins publics comme il avoit coutume. Et lorsque ses amis, étonnés de ce changement, lui en demandoient la raison, il leur répondoit *que les trophées de Miltiade ne lui laissoient point de repos.* Ils furent pour lui comme une espece d'éguillon qui le piquoit & l'animoit sans cesse. Dès lors la passion des armes saisit Thémistocle, & s'empara entiérement de lui.

Pour Aristide, l'amour du bien public étoit le grand mobile de toutes ses actions. On admiroit sur tout en lui la constance & la fermeté dans les changemens imprévûs auxquels sont exposés ceux qui se mêlent du gouvernement, ne se laissant ni élever par les honneurs qu'on lui rendoit, ni abbattre par les mépris & les refus qu'il avoit quelquefois à essuier. Il conservoit en tout sa tranquillité & sa douceur ordinaire, persuadé qu'on doit se livrer à sa patrie, & la servir avec un parfait desintéressement, encore plus du côté de la gloire que de celui des richesses. L'estime générale

qu'on faisoit de la droiture de ses intentions, de la pureté de son zéle pour les intérêts de l'Etat, & de la sincérité de sa vertu, parut un jour où l'on jouoit une piéce d'Eschyle. Car l'Acteur aiant récité ce vers qui contenoit l'éloge d'Amphiaraus, *Il ne veut point paroître homme de bien & juste, mais l'être effectivement*, tout le monde jetta les yeux sur Aristide, & lui en fit l'application.

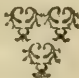
Ce qu'on raconte de lui à l'occasion d'une charge qu'il exerça, est tout-à-fait remarquable. Il ne fut pas plutôt élu Trésorier Général de la République, qu'il fit voir que ceux qui l'avoient précédé dans cette charge, avoient pillé de grosses sommes, & sur tout Thémistocle : car celui-ci avec tout son mérite n'étoit pas sans reproche de ce côté-là. C'est pourquoi lorsqu'Aristide voulut rendre ses comptes, Thémistocle fit une grosse brigue contre lui, le chargea d'avoir volé les deniers publics, & vint à bout de le faire condanner. Mais les principaux de la ville, & les plus gens de bien, s'étant élevés contre un jugement si inique, non seulement l'amende lui fut remise, mais on le nom-

ma encore Tréſorier pour l'année DARIUS.
ſuivante. Alors il fit ſemblant de ſe repentir de ſa premiére adminiſtration. Se montrant donc plus traitable & plus facile, il trouva le ſecret de plaire à tous ceux qui pilloient la République. Car il ne les reprenoit point, & n'épluchoit point exactement leurs comptes: de ſorte que tous ces pillards, engraiſſés de vols & de rapines, combloient de louanges Ariſtide. Il lui étoit facile, comme on voit, de s'enrichir dans un poſte comme celui-là, qui ſemble preſque y inviter par les occaſions qu'il en préſente; ſur tout avec des Officiers, qui ne ſongeant de leur côté qu'à piller, étoient tout préparés à diſſimuler les vols de leur Tréſorier à charge de retour.

Ils firent donc eux-mêmes des brigues auprès du peuple pour le faire continuer une troiſiéme année dans la même charge. Mais le jour de l'élection étant venu, comme tous les ſuffrages ſe réuniſſoient pour le nommer, Ariſtide ſe levant, fit une forte réprimande aux Athéniens. « Quoi, « leur dit-il, quand j'ai adminiſtré « vos finances avec toute la fidélité & «

DARIUS. » toute la vigilance d'un homme de » bien, j'ai essuié de votre part les » traitemens les plus durs & les plus » humilians: & aujourd'hui que je les » ai abandonnées à tous ces voleurs » publics, je suis un homme admirable, & le meilleur des citoiens ! Je » vous déclare donc que j'ai plus de » honte de l'honneur que vous me » faites en ce jour, que je n'en eus » l'an passé de la condannation que » vous prononçates contre moi; & je » voi avec douleur qu'il est plus glorieux ici d'user de complaisance envers les méchans, que de ménager » & de conserver les biens de la République. Par ce discours, il ferma la bouche à tous ces voleurs publics, & s'acquit l'estime de tous les gens de bien.

Tel étoit le caractére de ces deux illustres Athéniens, qui commencérent à faire connoître toute l'étendue de leur mérite dans le tems sur tout que Darius attaqua la Gréce.



2. *Darius envoie des Hérauts dans la Gréce, pour sonder les peuples, & pour demander qu'ils se soumettent.*

CE PRINCE, avant que de s'engager entiérement dans cette entreprise, jugea à propos de sonder les Grecs, & de savoir quelle étoit la disposition de ces différens peuples à son égard. Dans cette vûe, il envoia des Hérauts par toute la Gréce, pour demander en son nom la terre & l'eau: c'étoit la maniére dont les Perses avoient coutume d'exiger la soumission de ceux qu'ils vouloient assujettir. A l'arrivée de ces Hérauts plusieurs villes de la Gréce, redoutant la puissance des Perses, firent ce qui leur étoit commandé. De ce nombre furent les habitans d'Egine, petite île située vis-à-vis & tout près d'Athénes. Cette conduite des Eginétes fut regardée comme une trahison publique. Les Lacédémoniens, à la priére de ceux d'Athénes, y envoiérent Cléoméne, l'un des deux Rois de Sparte, pour se saisir des coupables. Les Eginétes refusérent de lui obéir, apportant pour prétexte de ce refus de ce qu'il ne venoit point avec son

Herod. lib. 6. cap. 49-86.

DARIUS. Collégue : c'étoit Démarate, l'autre roi, qui leur avoit lui-même ſuggéré ce moien. Auſſitôt que Cléoméne fut de retour à Sparte, pour ſe venger de cet affront, il entreprit de chaſſer du trône Démarate, comme n'étant point de la famille roiale ; & il y réuſſit par le ſecours de la Prétreſſe de Delphes qu'il ſuborna pour rendre une réponſe favorable à ſes deſſeins. Démarate ne pouvant ſouffrir une injure ſi ignominieuſe, ſe bannit lui-même de ſa patrie, & ſe retira vers Darius, qui le reçut à bras ouverts, & lui fit un établiſſemeut conſidérable dans la Perſe. On lui donna pour ſucceſſeur Leutychide. Il ſe joignit à ſon Collégue, & s'étant rendus tous deux de concert à Egine, en enlevérent dix des plus puiſſans citoiens, qu'ils confiérent à la garde des Athéniens, leurs ennemis déclarés. Cléoméne étant mort quelque tems après, & la fraude qu'il avoit faite à Delphes aiant été découverte, les Lacédémoniens voulurent obliger ceux d'Athénes à rendre les Eginétes ; mais ils le refuſérent.

Herod. lib. 7. cap. 133-136. Les Hérauts qui allérent à Sparte & à Athénes, n'y furent pas reçus

aussi favorablement que ceux qui avoient été envoiés dans les autres villes. L'un fut jetté dans un puits, & l'autre dans une fosse profonde, avec ordre de prendre de là de l'eau & de la terre. Je serois moins étonné de ce traitement indigne, s'il ne s'agissoit que d'Athénes. C'est une suite & un effet du gouvernement populaire, brusque, impétueux, violent; où rarement la raison est écoutée, & où l'on n'agit que par passion. Je ne reconnois point ici l'équité & la gravité Spartaine. Ils pouvoient refuser ce qu'on leur demandoit: mais traiter ainsi des Officiers publics, c'étoit violer ouvertement le droit des gens. Si l'on en croit les historiens, ce crime ne demeura pas impuni. Talthybius, héraut d'Agamemnon, étoit honoré à Sparte comme un dieu, & y avoit un temple. Il vengea l'injure faite aux hérauts du Roi des Perses, & fit sentir sa colére aux Lacédémoniens par plusieurs accidens funestes. Ceux-ci, pour l'appaiser, & pour expier leur faute, envoiérent dans la suite en Perse plusieurs de leurs principaux citoiens qui s'exposérent volontairement à la mort pour leur patrie. On

Herod. lib. 7. cap. 133-136.

Pausan. in Lacon. p. 182. 183.

DARIUS. les livra entre les mains de Xerxès : mais ce Prince les renvoia, sans leur avoir fait souffrir aucun mal. Pour les Athéniens, Talthybius fit tomber sa colére sur la famille de Miltiade, qui avoit eu part au mauvais traitement fait aux hérauts de Darius.

3. *Défaite des Perses à Marathon par Miltiade.*

An.M.3514. Av.J.C.490. *Herod. lib. 6. cap. 94-101.*

DARIUS fit partir avec empressement Datis & Artapherne qu'il avoit nommés pour Généraux à la place de Mardonius. Leurs ordres portoient de mettre au pillage Erétrie & Athénes, d'en brûler toutes les maisons & tous les temples, d'en faire prisonniers tous les habitans, & de les lui envoier: & pour cet effet ils s'étoient munis d'un grand nombre de chaînes. Ils mirent à la voile avec une flote de cinq ou six cens vaisseaux, & une armée de cinq cens mille hommes. Après s'être rendu maîtres sans peine des îles de la mer Egée, ils firent route vers Erétrie ville de l'Eubée, qu'ils emportérent après un siége de sept jours par la trahison de quelques-uns des principaux habitans, la réduisirent en cendres, mirent aux fers tous ceux qu'ils y trouvérent, & les envoiérent

Plut. in Moral. pag. 829.

en Perſe. Darius, contre leur attente, les traita avec bonté, & leur donna pour habitation un village du pays de Ciſſie, qui n'étoit qu'à une journée de Suſe, où Apollone de Tyane trouva encore de leurs deſcendans ſix cens ans après.

Herod. lib. 6. c. 119.

Philoſtr. lib. 1. cap. 17.

Après l'expédition d'Erétrie, les Perſes s'avancérent vers l'Attique. Hippias les conduiſit à Marathon, petite ville ſituée ſur le bord de la mer. Ils firent ſavoir à Athénes le ſort d'Erétrie, & comment aucun de ſes citoiens ne leur avoit échapé, eſpérant que cette nouvelle obligeroit la ville de ſe rendre ſur le champ. Les Athéniens avoient envoié à Lacédémone demander du ſecours contre l'ennemi commun, qui leur fut accordé promtement & ſans délibérer, mais qui ne put partir que quelques jours après, à cauſe d'une coutume ancienne & d'une maxime ſuperſtitieuſe de religion qui ne leur permettoit de ſe mettre en marche qu'après la pleine lune. Aucun des autres alliés ne ſe mit en état de les ſecourir, tant l'armée formidable des Perſes avoit répandu par tout la terreur. Il n'y eut que ceux de Platée, qui leur amenérent mille

Herod. lib. 6. cap. 102-120.
Cornel. Nep. in Milt. cap. 4-6.
Juſtin. lib. 2. cap. 3.
Plut. in Ariſtid. pag. 321.

DARIUS. soldats. On fut obligé à Athénes, dans cette extrémité, de faire prendre les armes aux esclaves, ce qui ne s'étoit point encore pratiqué jusques-là.

L'armée des Perses, commandée par Datis, étoit de cent mille hommes d'infanterie, & de dix mille chevaux. Celle des Athéniens ne montoit en tout qu'à dix mille hommes. Elle étoit conduite par dix Chefs, dont Miltiade étoit le premier, qui devoient commander successivement l'un après l'autre chacun leur jour. Il y eut une grande dispute parmi les Chefs, pour savoir s'il faloit hazarder le combat, ou attendre l'ennemi dans la ville. Ce dernier avis l'emportoit de beaucoup, & paroissoit fort raisonnable. Quelle apparence en effet d'aller avec une petite poignée de soldats à la rencontre d'une armée aussi nombreuse que celle des Perses? Miltiade se déclara pourtant pour l'avis contraire, & fit voir que l'unique moien de relever le courage de leurs troupes, & de jetter la terreur parmi celles des ennemis, étoit de s'avancer vers elles avec un air de confiance & d'intrépidité. Aristide appuia forte-

ment cet avis, & y fit revenir quelques autres, enſorte que les ſuffrages ſe trouvérent également partagés. Miltiade alors s'adreſſa à Callimaque qui étoit * Polémarque,& avoit droit de ſuffrage comme les dix Chefs. Il lui repréſenta avec vivacité que le ſort de la patrie étoit entre ſes mains, que ſon ſuffrage alloit décider ſi Athénes ſeroit libre ou eſclave, & qu'un mot ſorti de ſa bouche l'égaleroit à Harmodius & Ariſtogiton auteurs de la liberté dont jouiſſoient les Athéniens. Il le prononça ce mot, & ſe joignit au parti de Miltiade. Ainſi la bataille fut réſolue,

Ariſtide, faiſant réflexion qu'un commandement qui change tous les jours, eſt néceſſairement foible, inégal, peu ſuivi, contraire ſouvent à lui-même, & ne peut avoir ni projet ni exécution uniformes, crut que le danger étoit trop grand & trop preſſant pour s'expoſer à tous ces inconvéniens. Afin de les prévenir, il jugea néceſſaire de réunir tout le pouvoir dans un ſeul ; & pour y porter ſes

* Le Polémarque *à Athénes étoit un Officier, un Magiſtrat conſidérable, emploïé également à commander dans les troupes, & à rendre la juſtice. Il en ſera parlé ailleurs.*

DARIUS. Collégues, il en donna l'exemple le premier. Ainsi, quand le jour d'Aristide fut venu, il remit le commandement à Miltiade, comme plus habile & plus expérimenté que lui. Les autres en firent autant, l'amour du bien public étoufant en eux tout sentiment de jalousie; & l'on vit en ce jour qu'il est presque aussi glorieux de reconnoître le mérite dans les autres, que de l'avoir soi-même. Miltiade cependant crut devoir attendre que son tour fût arrivé. Pour lors, en habile capitaine, il songea à regagner par l'avantage du poste ce qui lui manquoit du côté du nombre. Il rangea son armée au pié d'une montagne, afin que l'ennemi ne pût l'enveloper & la prendre par les derriéres. Il fit jetter sur les deux côtés de grands arbres qu'il avoit fait couper exprès, afin de couvrir ses flancs, & de rendre inutile la cavalerie des Perses. Datis leur Chef, sentit bien que le lieu ne lui étoit pas favorable : mais comptant sur le nombre de ses troupes, infiniment supérieur à celui des ennemis, & d'ailleurs ne voulant pas attendre que le renfort des Lacédémoniens fût arrivé, il accepta le com-

bat. Les Athéniens n'attendirent pas qu'on vînt les attaquer. Dès qu'on eut donné le ſignal, ils coururent de toutes leurs forces contre l'ennemi. Les Perſes regardoient cette premiére démarche comme une folie pour des gens qui étoient en ſi petit nombre, & abſolument deſtitués de cavalerie & d'archers : mais ils furent bientôt détrompés. Hérodote remarque que c'eſt ici la premiére fois que les Grecs allérent ainſi au combat en courant : ce qui peut paroître étonnant. En effet n'étoit-il pas à craindre que la premiére impétuoſité & la force de ces troupes ne fuſſent émouſſées & affoiblies par cette courſe, & que les ſoldats, aiant rompu leurs rangs, n'arrivaſſent tout hors d'haleine, épuiſés, & en deſordre, vers un ennemi qui les attendant de pié ferme & ſans branler, devoit ce ſemble être plus en état de ſoutenir avantageuſement leur choc ? C'eſt ce qui engagea Pompée, dans la bataille de Pharſale, à tenir ſes troupes immobiles, & à leur défendre de faire aucun mouvement juſqu'à ce que l'ennemi vînt les attaquer: [a] mais Céſar blâme ſa conduite.

DARIUS.

Cæſ. in bello Civil. lib. 3.

Plut. in Pomp. pag. 656. & in Cæſ. pag. 729.

a Quod nobis quidem nulla ratione factum à Pompeio videtur: propterea quod eſt quædam in-

DARIUS. La raiſon qu'il en apporte, c'eſt que l'impétuoſité de la courſe remplit d'un certain enthouſiaſme & d'une fureur martiale l'ame des combattans, qu'elle donne plus de force & de roideur aux coups qu'ils portent, & qu'elle enflamme le courage, qui eſt, ſi l'on peut parler ainſi, ſoufflé & animé par le mouvement rapide de tant de milliers d'hommes, comme la flamme par le vent. Je laiſſe aux gens du métier à décider entre ces deux grands Capitaines, & je reviens à mon ſujet.

Le combat fut rude & opiniâtre. Miltiade avoit extrêmement fortifié ſes deux aîles, mais avoit laiſſé le corps de bataille plus foible & plus dégarni: & la raiſon en paroit aſſez claire. N'aiant que dix mille hommes à oppoſer à une ſi grande multitude d'ennemis, il ne pouvoit ni faire un grand front, ni donner à ſes troupes une égale profondeur. Il faloit donc opter; & il crut que la victoire ne

citatio atque alacritas naturaliter innata omnibus, quæ ſtudio pugnæ incenditur. Hanc non reprimere, ſed augere imperatores debent. *Cæſ.*

Καῖσαρ περὶ τοῦτο διαμαρτεῖν φησὶ τὸν Πομπήιον, ἀγνοήσαντα τὴν μετὰ δρόμου καὶ φοβερὰν ἐν ἀρχῇ γινομένην σύρραξιν, ὡς ἔν τε ταῖς πληγαῖς βίαν προστίθησι, καὶ συνεκκαίει τὸν θύμον ἐκ πάντων ἀναρριπιζόμενον. *Plut. in Cæſ.*

pouvoit venir que des efforts qu'il feroit aux deux aîles pour enfoncer & dissiper les deux aîles des Perses : bien persuadé que quand ses deux aîles seroient victorieuses, elles prendroient en flanc le corps de bataille des ennemis, & acheveroient la victoire sans grand obstacle. C'est le même plan qu'Annibal se proposa à la bataille de Cannes, qui lui réussit si parfaitement, & qui ne peut guéres manquer de réussir. Les barbares attaquérent donc le corps de bataille des Grecs, & donnérent sur tout de ce côté-là. Ils avoient en tête Aristide & Thémistocle, qui les soutinrent lontems avec un courage intrépide, mais qui furent enfin obligés de plier. Dans ce moment survinrent les deux aîles victorieuses, qui avoient défait & mis en fuite celles des Perses. Ce fut fort à propos pour le corps de bataille qui commençoit à se rompre, & étoit accablé par le nombre des combattans. Alors la déroute des Perses fut entiére. Ils prirent tous la fuite, non vers leur camp, mais vers leurs vaisseaux pour s'y sauver. Les Athéniens les y poursuivirent, & mirent le feu à plusieurs de leurs vaisseaux. C'est dans

DARIUS. cette occaſion que Cynégire, un ſoldat d'Athénes, qui ſe tenoit à un vaiſſeau pour y entrer avec les fuiards, aiant eu d'abord la main droite, puis la gauche, coupées à coups de hache, s'y attacha encore avec les dents ſans vouloir quitter priſe, tant il étoit acharné contre l'ennemi. Les Athéniens ſe rendirent maîtres de ſept vaiſſeaux. Il périt de leur côté dans le combat près de deux cens hommes, & du côté des Perſes plus de ſix mille, ſans compter ceux qui tombérent dans la mer en fuiant, ou qui furent conſumés par le feu qu'on mit aux vaiſſeaux.

Hippias fut tué dans le combat. Cet ingrat & perfide citoien, pour recouvrer l'injuſte domination que Piſiſtrate ſon pere avoit uſurpée ſur les Athéniens, avoit eu la lâcheté de ſe rendre ſervilement le courtiſan d'un roi barbare, & d'implorer ſon ſecours contre ſes propres citoiens. Animé de haine & de vengeance, il lui avoit ſuggéré tous les moiens qu'il avoit pu imaginer pour mettre ſa patrie dans les fers ; & lui-même s'étoit mis à la tête de ſes ennemis pour réduire en cendres la ville qui lui avoit donné le

jour, & à qui il ne pouvoit reprocher de crime que celui de ne vouloir point le reconnoître pour ſon tyran. Une mort honteuſe, qui devoit être ſuivie de l'exécration de tous les ſiécles, fut la juſte récompenſe d'une ſi noire perfidie. DARIUS.

Auſſitôt après la bataille, un ſoldat Athénien, encore tout fumant du ſang des ennemis, ſe détacha de l'armée, & courut de toutes ſes forces à Athénes pour porter à ſes concitoiens l'heureuſe nouvelle de la victoire. Quand il fut arrivé à la maiſon des Magiſtrats, il ne leur dit que deux mots, [a] *Réjouiſſez-vous, nous ſommes vainqueurs*, & tomba mort à leurs piés.

Plut. de glor. Athenienſ. p. 347.

Les Perſes avoient tellement compté ſur la victoire, qu'ils avoient apporté du marbre à Marathon, pour y ériger un trophée. Les Grecs ſe ſaiſirent de ce marbre, & en firent faire par Phidias une ſtatue à la déeſſe Néméſis *, qui avoit un temple près du lieu où ſe donna le combat.

Pauſan. lib. 1. pag. 62.

La flote Perſane, au lieu de prendre

a Χαίρετε, χαίρομεν. *Je n'ai pu rendre en françois la vivacité du grec.*

* *C'étoit la déeſſe chargée de venger les injuſtices.*

DARIUS. le chemin des îles pour regagner l'Asie, doubla le cap de Sunium, dans le dessein de surprendre Athénes avant que les Athéniens pussent y être arrivés pour la secourir. Mais ceux-ci marchérent au secours de leur patrie avec neuf Tribus, & ils firent tant de diligence qu'ils y arrivérent le jour même. De Marathon à Athénes il y a environ quarante mille, c'est-à-dire plus de quinze lieues. C'étoit beaucoup pour une armée qui avoit essuié la fatigue d'un long & rude combat. Ainsi le dessein des Perses avorta.

Aristide, laissé seul à Marathon avec sa Tribu pour garder les prisonniers & le butin, ne trompa pas la bonne opinion qu'on avoit de lui. Car l'or & l'argent étant semés çà & là dans le camp ennemi, & toutes les tentes aussi bien que toutes les galéres qu'on avoit prises, étant pleines d'habits & de meubles magnifiques, & de toutes sortes de richesses sans nombre, non seulement il ne fut pas tenté d'y toucher, mais il empécha que les autres n'y touchassent.

Dès que le jour de la pleine lune fut passé, les Lacédémoniens se mirent en chemin avec deux mille hommes,

& aiant fait toute la diligence possible, ils arrivérent dans l'Attique après une marche forcée de trois jours, où ils firent 1200 stades de chemin, c'est-à-dire 70 lieues. La bataille avoit été donnée la veille. Ils ne laissérent pas d'aller jusqu'à Marathon, dont ils virent les campagnes couvertes de corps morts & de richesses. Après avoir félicité les Athéniens sur l'heureux succès de la bataille, ils retournérent dans leur pays.

DARIUS.

Isocrat. in Panegyr. pag. 115.

Une vaine & ridicule superstition les empécha d'avoir part à l'action la plus glorieuse dont il soit parlé dans l'histoire. Car il est presque sans exemple qu'une petite poignée de gens, comme étoient les Athéniens, non seulement ait tenu tête à une armée aussi nombreuse que celle des Perses, mais l'ait entiérement dissipée & mise en fuite. On est étonné de voir une puissance si formidable venir échouer contre une petite ville, & l'on est presque tenté de refuser sa croïance à un événement qui paroit si peu vraisemblable, & qui est cependant très certain. Cette bataille seule fait voir ce que peut l'habileté d'un Général qui sait prendre ses avantages, l'in-

DARIUS. trépidité de soldats qui ne craignen[t] point la mort, le zéle pour la patrie[,] l'amour de la liberté, la haine & l[a] déteſtation de l'eſclavage & de la ty[-]rannie, ſentimens naturels aux Athé[-]niens, mais dont la vivacité étoit ſan[s] doute beaucoup augmentée en eu[x] par la préſence ſeule d'Hippias, qu'il[s] redoutoient d'avoir de nouveau pou[r] maître après tout ce qui s'étoit paſſé.

In Menex. p. 239. 240. Et lib. 3. de leg. pag. 698. 699.

Platon, en plus d'un endroit, prend à tâche de relever la journée de Marathon, & il veut qu'on la regarde comme la ſource & la premiére cauſe de toutes les victoires qui ont été remportées depuis. En effet, c'eſt elle qui ôta à la puiſſance Perſane cette terreur, qui la rendoit ſi formidable, & qui faiſoit tout plier devant elle; qui apprit aux Grecs à connoître leurs forces, & à ne pas trembler devant un ennemi qui n'avoit de terrible que le nom; qui leur fit comprendre que la victoire ne dépend point du nombre, mais du courage des troupes; qui mit dans tout ſon jour la gloire qu'il y a à ſacrifier ſa vie pour le ſalut de la patrie, & pour la conſervation de la liberté; qui les remplit enfin, pendant toute la ſuite des ſiécles,

d'une noble émulation & d'un vif desir d'imiter leurs ancêtres, & de ne point dégénérer de leur vertu. Car, dans toutes les occasions importantes, on leur remettoit devant les yeux Miltiade & sa troupe invincible, c'est-à-dire une petite armée de héros, dont le courage intrépide avoit fait tant d'honneur à Athénes.

On rendit aux morts sur le champ tout l'honneur qui leur étoit dû. On leur érigea à tous, dans le lieu même où la bataille s'étoit donnée, d'illustres monumens, où leurs noms, & celui de leurs Tribus, étoient marqués. On en construisit trois séparément, l'un pour les Athéniens, l'autre pour les Platéens, & un troisiéme pour les esclaves qu'on avoit armés dans cette occasion. Dans la suite on y ajouta le tombeau de Miltiade.

Pausan. in Attic. p. 60. & 61.

Je ne dois pas omettre ici la réflexion de Cornélius Népos l'historien sur ce que firent les Athéniens pour honorer la mémoire de leur Général. Autrefois, dit-il en parlant des Romains, nos ancêtres récompensoient la vertu par des marques de distinction peu fastueuses, mais qu'ils accordoient rarement, & qui, par cette

Corn. Nep. in Milt. c. 6.

DARIUS. raison-là même, étoient d'un grand prix, au lieu que maintenant qu'elles sont prodiguées, on n'en fait nul cas. Il en a été ainsi, ajoute-t-il, parmi les Athéniens. Tout l'honneur qu'on rendit à Miltiade, le libérateur d'Athénes & de toute la Gréce, fut que dans le tableau où les Athéniens firent peindre la bataille de Marathon, on le représenta à la tête des dix Chefs, exhortant les soldats, & leur donnant l'exemple. Mais ce même peuple, dans les siécles postérieurs, devenu plus puissant, & corrompu par les flateries de ses Orateurs, décerna trois cens statues à Démétre de Phalére.

In præc. de rep. ger. pag. 820.

Plutarque fait la même réflexion; & il remarque sagement que [a] l'honneur qu'on rend aux grands hommes, ne doit pas être regardé comme la récompense de leurs belles actions, mais simplement comme la marque de l'estime qu'on en fait, dont on veut par là perpétuer le souvenir. Ce n'est donc pas la richesse ni la magnificence des monumens publics qui en fait le prix, ni qui les rend durables,

a Οὐ γὰρ μισθὸν εἶναι δεῖ τῆς πράξεως, ἀλλὰ σύμβολον, τὴν τιμὴν, ἵνα καὶ διαμένῃ πολὺν χρόνον.

mais la sincére reconnoissance de ceux qui les érigent. Les trois cens statues de Démétre de Phalére furent toutes renversées de son vivant même, & le tableau où le courage de Miltiade étoit représenté, subsista plusieurs siécles après lui.

DARIUS.

Ce tableau étoit placé à Athénes dans une galerie, qui étoit ornée & enrichie de différentes peintures, toutes excellentes, & de la main des meilleurs maîtres, & qui, pour cette raison, fut appellée *Pécile*, d'un mot grec qui signifie *variée*. Le célébre Polygnote, qui étoit de l'île de Thasos, l'un des premiers peintres de son tems, avoit peint ce tableau, du moins pour la plus grande partie; & comme il se piquoit d'honneur, & étoit plus sensible à la gloire qu'à l'intérêt, il l'avoit fait gratuitement, & sans vouloir en tirer aucune récompense. Athénes le paia en une monnoie qui étoit de son goût, en lui décernant, par l'ordre des Amphictyons, un logement public dans la ville, où il pourroit demeurer tant qu'il lui plairoit.

Plin. lib. 35. cap. 9.

ποικίλη.

La reconnoissance des Athéniens à l'égard de Miltiade ne fut pas de lon-

Herod. lib. 6. cap. 132-136.

DARIUS. gue durée. Après la bataille de Marathon, il avoit demandé & obtenu une flote de soixante & dix vaisseaux, pour aller punir & soumettre les îles qui avoient favorisé les barbares. Il en subjugua plusieurs : mais aiant mal réussi dans l'île de Paros, & sur un faux bruit de l'arrivée de la flote ennemie, s'étant cru obligé de lever le siége qu'il avoit mis devant la principale ville, où il avoit reçu une blessure fort dangereuse, il revint à Athénes avec sa flote ; & il y fut appellé en jugement par un citoien nommé Xanthippe, qui l'accusa d'avoir levé ce siége par trahison, & après avoir reçu de grandes sommes du Roi des Perses. Quelque peu de vraisemblance qu'eût cette accusation, elle prévalut contre le mérite & l'innocence de Miltiade. Il fut condanné à perdre la vie, & à être jetté dans le barathre, qui étoit le lieu où l'on précipitoit les coupables convaincus des plus grands crimes. Le Magistrat s'opposa à l'exécution d'un jugement si inique. Toute la grace qu'on fit au Libérateur de la patrie, fut de commuer la sentence de mort en une amende de cinquante mille écus, qui étoit la somme où montoient

Corn. Nep. in Milt. cap. 7. 8.

Plat. in Gorg. pag. 516.

50 talens.

montoient les frais de la flote qu'on avoit équipée ſur ſes remontrances & ſes avis. Comme il étoit hors d'état de la paier, il fut mis en priſon, & y mourut de la bleſſure qu'il avoit reçue à Paros. Cimon ſon fils, qui étoit alors fort jeune, ſignala en cette occaſion ſa piété, comme nous verrons dans la ſuite qu'il ſignalera ſon courage. Il acheta la permiſſion d'enſevelir le corps de ſon pere en paiant pour lui les cinquante mille écus auſquels il avoit été condanné, ſomme qu'il ramaſſa du mieux qu'il put dans la bourſe de ſes parens & de ſes amis.

Cornélius Népos remarque que ce qui engagea principalement les Athéniens à en uſer ainſi à l'égard de Miltiade, fut ſon mérite même & ſa grande réputation, qui fit craindre au peuple, délivré aſſez récemment du joug de la ſervitude ſous Piſiſtrate, que celui-ci, qui avoit été autrefois tyran dans la Cherſonnéſe, ne voulût le devenir à Athénes. [a] Ainſi il aima mieux punir un innocent, que d'avoir toujours devant les yeux un tel ſujet de crainte. C'eſt ce même principe

[a] Hæc populus reſpiciens, maluit eum innoxium plecti, quàm ſe diutius eſſe in timore.

DARIUS. qui établit l'Oſtraciſme à Athénes. J'ai raporté ailleurs les raiſons les plus plauſibles ſur leſquelles pouvoit être fondé l'Oſtraciſme. Mais il eſt difficile d'excuſer pleinement une ſi étrange politique, à qui tout mérite devient ſuſpect, & qui convertit la vertu même en crime. Heureuſe République, s'écrie Valére Maxime en parlant de l'exil d'Ariſtide, qui a pu, après un ſi indigne traitement fait au plus homme de bien qu'elle ait jamais eu, trouver encore des citoiens attachés avec zéle & fidélité à ſon ſervice! *Felices Athenas, quæ poſt illius exilium invenire aliquem aut virum bonum, aut amantem ſui civem potuerunt; cum quo tunc ipſa ſanctitas migravit!*

Maniére d'étudier. Tome 3. pag. 107.

Val. Max. lib. 5. cap. 3.

§. VIII. *Darius ſonge à porter la guerre contre l'Egypte & contre la Gréce. Il eſt prévenu par la mort. Diſpute entre deux de ſes fils pour la roiauté. Xerxès eſt élu Roi.*

Herod. lib. 7. cap. 1.

QUAND Darius apprit la défaite de ſon armée à Marathon, il entra dans une grande colére; & ce mauvais ſuccès, loin de le décourager, & de le détourner de la guerre contre la Gréce, ne fit que l'animer à la

pourſuivre & à la pouſſer avec plus de vigueur pour ſe venger en même tems & de l'incendie de Sardes, & de la honte reçue à Marathon. Ainſi, réſolu de marcher en perſonne avec toutes ſes forces, il envoia ordre à tous ſes ſujets dans toutes les provinces de ſon empire de s'armer pour cette expédition.

Après avoir emploié trois ans à ces préparatifs, il eut a ſoutenir une nouvelle guerre par la révolte de l'Egypte. Il paroîtroit, par ce qu'on lit dans Diodore de Sicile, que Darius y alla lui-même pour l'appaiſer, & en vint a bout. Cet Hiſtorien raconte que ce Prince voulant y faire mettre ſa ſtatue avant celle de Séſoſtris, le Grand Prêtre des Egyptiens lui repréſenta qu'il n'avoit pas encore égalé la gloire de ce Conquérant, & que le Roi, loin d'être choqué de la liberté de l'Egyptien, répondit qu'il travailleroit a la ſurpaſſer. Diodore ajoute que Darius, déteſtant la cruauté impie dont Cambyſe ſon prédéceſſeur avoit uſé en Egypte, témoigna beaucoup de reſpect pour les dieux & pour leurs temples, qu'il eut pluſieurs entretiens avec les Prêtres Egyptiens ſur ce qui

Diod. lib. 1. p. 54. & 85.

DARIUS. regarde la religion & le gouvernement, & qu'aiant appris d'eux avec quelle douceur leurs anciens Rois traitoient leurs ſujets, il s'étoit appliqué, après ſon retour en Perſe, à ſe former ſur leur modéle. Mais Hérodote, plus digne de foi en cela que Diodore, marque ſeulement que ce Prince, réſolu de punir tout à la fois ſes ſujets révoltés & de ſe venger de ſes anciens ennemis, ſe détermina à leur faire la guerre en même tems; & à tomber lui-même en perſonne ſur la Gréce avec le gros de ſes troupes, pendant qu'il en emploieroit une autre partie pour réduire l'Egypte.

Herod. lib. 6. cap. 2.

Ibid. cap. 2. & 3.

Selon un ancien uſage des Perſes, il n'étoit point permis à leur Roi d'aller à la guerre, ſans avoir nommé celui qui devoit monter ſur le trône après lui; coutume ſagement établie pour ne point expoſer l'Etat aux troubles qui accompagnent ordinairement l'incertitude du ſucceſſeur, les inconvéniens de l'anarchie, & les cabales des divers prétendans. Darius, avant que de s'engager dans l'expédition contre la Gréce, ſe crut obligé de ſatisfaire à cette loi, d'autant plus qu'il étoit avancé en âge, & qu'il y avoit

une diſpute entre deux de ſes enfans DARIUS.
au ſujet de la ſucceſſion à l'empire, qui pourroit exciter une guerre civile après ſa mort, s'il laiſſoit ce différent indécis. Darius avoit trois fils de ſa premiére femme fille de Gobryas, tous trois nés avant qu'il fût parvenu à la couronne; & quatre autres d'Atoſſe, fille de Cyrus, qui étoient nés depuis qu'on l'avoit choiſi pour roi. Artabazane, appellé par Juſtin Arteméne, étoit l'aîné des premiers; & Xerxès, des ſeconds. Artabazane alléguoit en ſa faveur, qu'étant l'aîné de tous ſes freres, la coutume & l'uſage de toutes les nations lui adjugeoit la ſucceſſion préférablement à tout autre. Xerxès répliquoit, qu'il étoit fils de Darius par Atoſſe fille de Cyrus, qui avoit fondé l'empire des Perſes; & qu'il étoit plus juſte que la couronne de Cyrus tombât à un de ſes deſcendans, qu'à un autre qui ne l'étoit pas. Démarate, roi de Lacédémone, qui après avoir été dépoſé injuſtement par ſes ſujets vivoit alors en exil à la Cour de Perſe, lui ſuggéra ſecrettement une autre raiſon: c'eſt qu'Artabazane étoit à la vérité le fils aîné de Darius, mais que lui Xerxès étoit

DARIUS le fils aîné du Roi; qu'ainsi Artabazane étant né lorsque son pere n'étoit encore qu'homme privé, il ne pouvoit prétendre par son droit d'aînesse qu'à ses biens propres: mais que pour lui, étant le fils aîné du Roi, le droit de succéder à la couronne lui appartenoit. Il appuia cette raison de l'exemple des Lacédémoniens, qui n'appelloient à la succession du roiaume que les enfans qui étoient nés depuis que leur pere étoit Roi. La succession fut adjugée à Xerxès.

Justin. lib. 2. cap. 10. Plut. de frat. amore, p. 488.

Justin, aussi bien que Plutarque, place cette dispute après la mort de Darius. L'un & l'autre font remarquer la sage conduite de ces deux freres dans une conjoncture si délicate. Selon cette autre maniére de raporter le même fait, Artabazane étoit absent quand le Roi mourut. Xerxès prit aussitôt toutes les marques de la roiauté, & en exerça les fonctions. Dès que son frere fut arrivé, il quitta le diadéme & la tiare qu'il portoit d'une maniére qui ne convenoit qu'au Roi, alla au devant de lui, & le combla d'honnêtetés. Ils convinrent de prendre pour arbitre de leur différent Artabane leur oncle, & de s'en rapor-

ter sans appel à son jugement. [a] Pendant tout le tems que dura cette dispute, les deux freres se donnérent réciproquement toutes les marques d'une amitié véritablement fraternelle, se faisant des présens, & se donnant même des repas, d'où l'estime & la confiance mutuelle écartoit de part & d'autre toute crainte & tout soupçon, & y faisoit régner une joie pure & une pleine securité. Spectacle bien digne d'admiration, s'écrie Justin, de voir que pendant que la plupart des freres se disputent presque à main armée un médiocre patrimoine, ceux-ci attendoient avec une modération si tranquille un jugement qui devoit décider du plus grand empire qui fût dans l'univers. Quand Artabane eut prononcé en faveur de Xerxès, dans le moment même son frere se prosterna devant lui le reconnoissant pour son maître, & le

DARIUS.

a Adeo fraterna contentio fuit, ut nec victor insultaverit, nec victus doluerit; ipsoque litis tempore invicem munera miserint; jucunda quoque inter se non solùm, sed credula convivia habuerint; judicium quoque ipsum sine arbitris, sine convicio fuerit. Tanto moderatiùs tum fratres inter se regna maxima dividebant, quàm nunc exigua patrimonia partiuntur. *Justin.*

DARIUS. plaça de ſa propre main ſur le trône; montrant par cette conduite une grandeur d'ame véritablement roiale, & infiniment ſupérieure à toutes les grandeurs humaines. Ce promt acquieſcement à une ſentence ſi préjudiciable à ſes intérêts, n'étoit point l'effet d'une adroite politique, qui ſait diſſimuler dans l'occaſion, & ſe faire honneur de ce qu'elle ne peut empécher. C'étoit reſpect pour les loix, vraie affection pour un frere, & indifférence pour ce qui pique ſi vivement l'ambition des hommes, & arme ſouvent les plus proches les uns contre les autres. Pour lui, il demeura toujours attaché aux intérêts de Xerxès avec tant d'ardeur, qu'il perdit la vie à ſon ſervice dans la bataille de Salamine.

Herod. lib. 6. cap. 4.

En quelque tems que cette diſpute doive être placée, il eſt conſtant que Darius ne put exécuter la double expédition qu'il méditoit, l'une contre l'Egypte, & l'autre contre la Gréce, & qu'il fut prévenu par la mort. Il avoit régné trente-ſix ans.

Ce Prince avoit d'excellentes qualités, mais qui étoient mêlées de pluſieurs défauts; & l'empire ſe ſentit

des unes & des autres [a] Car telle eſt la condition des Rois : ils ne vivent & n'agiſſent point pour eux ſeuls. Tout ce qu'ils ſont, ſoit en bien ſoit en mal, ils le ſont pour leurs peuples, & leurs intérêts ſont inſéparables. On voioit en lui un fonds de douceur, d'équité, de clémence, de bonté pour les peuples : il aimoit la juſtice, & reſpectoit les loix : il eſtimoit le mérite, & le récompenſoit : il n'étoit point jaloux de ſon rang ni de ſon autorité, juſqu'à exiger des reſpects forcés, & à ſe rendre preſque inacceſſible : quelque habile qu'il fût par lui-même, il écoutoit les avis, & ſavoit en profiter; c'eſt de lui que l'Ecriture Sainte dit qu'il ne faiſoit rien ſans conſulter les ſages de ſa Cour ; *Interrogavit ſapientes . . . & illorum faciebat cuncta conſilio :* il paioit de ſa perſonne dans les combats, où il gardoit toujours ſon ſang froid, & il diſoit de lui-même que le danger le plus vif & le plus preſſant ne ſervoit qu'à augmenter ſon courage & ſa prudence : enfin il y a eu peu de Princes plus habiles que lui dans l'art de régner, &

DARIUS.

Eſth. 1. 13.

Plut. in apophthegm. pag. 173.

a Ita nati eſtis, ut bona malaque veſtra ad Remp. pertineant. *Tacit. lib. 4. cap. 8.*

DARIUS. plus expérimentés dans la guerre. La gloire de Conquérant, si c'en est une véritable, ne lui manqua pas. Car, non seulement il rétablit & affermit entiérement l'empire de Cyrus, qui avoit été fort ébranlé par Cambyse & par le Mage: il y ajouta encore plusieurs grandes & riches provinces, & en particulier les Indes, la Thrace, la Macédoine, & les îles qui baignent les côtes de l'Ionie.

Mais quelquefois ces bonnes qualités faisoient place à des défauts tout opposés. Reconnoit-on la bonté & la douceur de Darius dans le traitement qu'il fit à ce pere infortuné, qui de trois fils qu'il avoit, le pria de lui en laisser un pendant que les autres le suivroient dans ses campagnes? Y eut-il jamais occasion où le conseil fût plus nécessaire que dans le dessein qu'il forma de porter la guerre contre les Scythes? & pouvoit-on lui en suggérer un plus sage que celui que lui donna son frere? il ne l'écouta pas. Paroit-il dans toute cette expédition aucune marque de sagesse, ou de prudence? & n'y voit-on pas par tout un Prince enivré de sa grandeur, qui croit que rien ne lui peut résister, &

en qui la folle ambition de se signaler par une conquête extraordinaire étouffe tout ce qu'il avoit montré jusques-là de bon sens, de jugement, d'habileté même dans la guerre ?

Ce qui fait la solide gloire de Darius, c'est d'avoir été choisi de Dieu même, aussi bien que Cyrus, pour être l'instrument de ses miséricordes sur son peuple, le protecteur déclaré des Israélites, & le restaurateur du temple de Jérusalem. On en peut voir l'histoire dans Esdras, & dans les prophétes Aggée & Zacharie.

CHAPITRE SECOND.

HISTOIRE DE XERXES, jointe à celle des Grecs.

LE régne de Xerxès n'a été que de douze ans, mais il est rempli de grands événemens.

§. I. *Xerxès, après avoir réduit l'Egypte, se prépare à porter la guerre contre les Grecs. Il tient conseil. Sage discours d'Artabane. La guerre est résolue.*

An. M. 3519. Av. J.C. 485.

XERXES étant monté sur le trône, emploia la premiére année de son régne à continuer les préparatifs

XERXES. que son pere avoit commencés pour la réduction de l'Egypte. Il confirma aux Juifs de Jérusalem tous les priviléges qui leur avoient été accordés par son pere, & particuliérement celui qui leur assignoit le tribut de Samarie pour se fournir de victimes dans le culte qu'ils rendoient à Dieu dans son temple.

Herod. lib. 7. cap. 5. Joseph Antiq. lib. 11, cap. 5.

Herod. lib. 7. cap. 7.

La seconde année de son régne, il marcha contre les Egyptiens; & après avoir vaincu & subjugué ces rebelles, il appesantit le joug de leur servitude: & aiant donné le gouvernement de cette province à son frere Achéméne, il revint vers la fin de l'année à Suse.

An.M. 3520. Av.J.C. 484. Aul.Gel. lib. 15. cap. 23.

Le fameux historien Hérodote naquit cette année à Halicarnasse en Carie. Car il avoit 53 ans lorsque la guerre du Péloponnése commença.

Herod. lib. 7. cap. 8-18. Plut. in Apophth. pag. 173.

Xerxès, enflé du succès qu'il avoit eu contre les Egyptiens, résolut de faire la guerre aux Grecs. (Il ne prétendoit plus, disoit-il, qu'on achetât pour lui des figues de l'Attique qui étoient excellentes, & ne vouloit en manger que lorsque le pays lui appartiendroit.) Avant que de s'engager dans une entreprise de cette importance, il crut devoir assembler son

Conſeil, & prendre les avis de tout ce qu'il y avoit de plus grands & de plus illuſtres perſonnages à ſa Cour. Il leur propoſa le deſſein qu'il avoit de porter la guerre contre la Gréce. Ses motifs étoient, le deſir d'imiter ſes prédéceſſeurs, qui tous avoient illuſtré leur nom & leur régne par de nobles entrepriſes; l'obligation où il étoit de venger l'inſolence des Athéniens, qui avoient oſé attaquer Sardes, & l'avoient réduite en cendres; la néceſſité de réparer l'affront reçu à la bataille de Marathon; l'eſpérance des grands avantages qu'on pourroit tirer de cette guerre, qui entraîneroit après elle la conquête de l'Europe, le plus riche & le plus fertile pays qui fût dans l'univers. Il ajoutoit que cette guerre avoit déja été réſolue par ſon pere Darius, dont il ne faiſoit que ſuivre & exécuter les intentions; & il finit en promettant de grandes récompenſes à ceux qui s'y diſtingueroient par leur valeur.

Mardonius, le même qui ſous Darius avoit ſi mal réuſſi, mais que ſes mauvais ſuccès n'avoient pas rendu plus ſage ni moins ambitieux, & qui deſiroit extrêmement d'avoir le

XERXES. commandement des troupes, parla le premier. Il commença par élever Xerxès au-dessus de tous les Rois qui l'avoient précédé, & de tous ceux qui devoient le suivre. Il montra l'indispensable nécessité de venger l'injure faite au nom Persan. Il décria les Grecs, comme des peuples lâches & timides, sans courage, sans force, sans expérience de la guerre. Il en apporta pour preuve la conquête que lui-même avoit faite de la Macédoine, qu'il exagéra avec des termes pleins de faste & de vanité, montrant qu'il n'avoit trouvé aucune résistance. Il ne craignoit pas d'assurer qu'aucun peuple de la Gréce n'oseroit venir à la rencontre de Xerxès, qui marchoit avec toutes les forces de l'Asie; & que s'ils avoient la témérité de se présenter devant lui, ils apprendroient à leurs dépens que les Perses étoient les peuples de la terre les plus guerriers & les plus courageux.

Comme on s'aperçut que ce discours flateur plaisoit extrêmement au Roi, personne, dans le Conseil, n'osoit le contredire, & tous gardoient le silence. C'étoit une suite presque inévitable de la maniére dont Xerxès

s'étoit expliqué. Un Prince ſage, quand il propoſe une affaire dans ſon Conſeil, & qu'il deſire ſincérement qu'on lui diſe la vérité, a une extrême attention à cacher ſes propres ſentimens, pour ne point gèner ceux des autres, & pour leur laiſſer une entiére liberté. Xerxès au contraire avoit marqué ouvertement ſon penchant ou plutôt ſa détermination pour la guerre. Quand cela eſt ainſi, les flateurs, qui ſont artificieux, empreſſés à s'inſinuer & à plaire, toujours prêts à entrer dans les paſſions de celui qui conſulte, ne manquent pas d'appuier ſon ſentiment par des raiſons ſpécieuſes & plauſibles; pendant que ceux qui ſeroient capables de donner de bons conſeils, ſont retenus par la crainte, y aiant peu de courtiſans qui aiment aſſez le Prince, & qui ſoient aſſez courageux, pour oſer lui déplaire en combattant ſon goût.

XERXES.

Les louanges exceſſives que Mardonius donnoit à Xerxès, langage ordinaire des flateurs, auroient dû le lui rendre ſuſpect, & lui faire craindre que ce Seigneur, ſous une apparence de zéle pour ſa gloire, ne cachât ſon ambition, & le deſir vio-

XERXES. lent qu'il avoit de commander l'armée. Mais ces paroles douces & flateuſes, qui ſe gliſſent comme un ſerpent ſous les fleurs, loin de déplaire aux Princes, les charment & les entraînent. Ils ne ſavent pas qu'on ne les loue que parce qu'on les croit foibles, & aſſez vains pour ſe laiſſer tromper par des louanges diſproportionnées à leurs mérites & à leurs actions.

Voila ce qui ferma la bouche à tous ceux qui étoient dans le Conſeil. Dans ce ſilence général, Artabane, oncle de Xerxès, Prince recommandable par ſon âge & par ſa prudence, eut le courage de prendre la parole. » Grand » Roi, dit-il en s'adreſſant à Xerxès, » ſouffrez que je vous diſe ici mon » ſentiment avec la liberté qui con- » vient à mon âge & à vos intérêts. » Quand Darius, votre pere & mon » frere, ſongea à porter la guerre » contre les Scythes, je fis tout mon » poſſible pour l'en détourner. Vous » ſavez ce que lui couta cette entre- » priſe, & quel en fut le ſuccès. Les » peuples que vous allez attaquer, » ſont infiniment plus à craindre que » les Scythes. Les Grecs paſſent pour » être & ſur mer & ſur terre les meil-

XERXES.

leures troupes qu'il y ait. Si les « Athéniens ſeuls ont pu défaire « l'armée nombreuſe commandée par « Datis & par Artapherne, que faut- « il attendre de tous les peuples de la « Gréce réunis enſemble? Vous ſon- « gez à paſſer d'Aſie en Europe en « jettant un pont ſur la mer. Et que « deviendrons-nous, ſi les Athéniens « vainqueurs font avancer leur flote « vers ce pont, & le rompent? Je « tremble encore, quand je penſe « que dans l'expédition de Scythie on « fit dépendre la vie du Roi votre « pere & le ſalut de toute l'armée de « la bonne foi d'un ſeul homme, & « que ſi Hyſtiée le Miléſien eût, com- « me on l'y exhorta fortement, rom- « pu le pont qu'on avoit jetté ſur le « Danube, c'en étoit fait de l'empire « Perſan. Ne vous expoſez point, « Seigneur, à un pareil danger, d'au- « tant plus que rien ne vous y oblige. « Prenez du tems pour y réfléchir. « Quand on a délibéré mûrement ſur « une affaire, quel qu'en ſoit le ſuc- « cès, on n'a rien à ſe reprocher. La « précipitation, outre qu'elle eſt im- « prudente, eſt preſque toujours « malheureuſe, & ſuivie de funeſtes «

XERXES.

» effets. Sur tout, Grand Prince, ne » vous laiſſez point éblouir ni par le » vain éclat d'une gloire imaginaire, » ni par le pompeux appareil de vos » troupes. Ce ſont les arbres les plus » élevés qui ont le plus à craindre de » la foudre. a Comme Dieu ſeul eſt » grand, il eſt ennemi de l'orgueil, & » il ſe plait à abaiſſer tout ce qui s'é- » leve; & ſouvent les plus nombreu- » ſes armées fuient devant une poi- » gnée d'hommes, parce qu'il remplit » ceux-ci de courage, & jette la ter- » reur parmi les autres.

Après qu'Artabane eut ainſi parlé au Roi, il ſe tourna vers Mardonius, & lui reprocha le peu de ſincérité ou de jugement qu'il avoit fait paroître, en donnant au Roi une idée des Grecs entiérement contraire à la vérité, & le tort extrême qu'il avoit de vouloir engager témérairement les Perſes dans une guerre, qu'il ne ſouhaitoit que par des vûes d'ambition & d'intérêt. » Au reſte, ajouta-t-il, ſi l'on » conclud pour la guerre, que le Roi, » dont la vie nous eſt chere, demeure » en Perſe: & pour vous, puiſque

a Φιλεῖ ὁ θεὸς τὰ ὑπερέχοντα πάντα κολούειν... οὐ γὰρ ἐᾷ φρονέειν ἄλλον μέγα ὁ θεὸς, ἢ ἑωϋτόν.

» vous le desirez si fortement, marchez à la tête des armées les plus « nombreuses que vous aurez pu « amasser. Cependant qu'on mette « quelque part en dépôt vos enfans « & les miens, pour répondre du succès de la guerre. S'il est favorable, « je consens que mes * enfans soient « mis à mort : mais s'il est tel que je le « prévoi, je demande que vos enfans, & vous-même à votre retour, « soiez traités comme le mérite le téméraire conseil que vous donnez à « votre Maître. «

XERXES.

Xerxès, qui n'étoit pas accoutumé à se voir contredire de la sorte, entra en fureur. « Remerciez les dieux, « dit-il à Artabane, de ce que vous « êtes le frere de mon pere, sans quoi « vous porteriez dans le moment « même la juste peine de votre audace. Mais je vous en punirai autrement, en vous laissant ici parmi les « femmes, à qui vous ressemblez par « votre lâche timidité, pendant qu'à « la tête de mes troupes je marcherai « où mon devoir & la gloire m'appellent. «

* *Pourquoi faloit-il que les enfans fussent punis de la faute de leurs peres ?*

XERXES.

Le diſcours d'Artabane étoit très meſuré & très reſpectueux : cependant Xerxès en fut extrêmement choqué. [a] C'eſt le malheur des Princes gâtés par la flaterie, de trouver ſec & auſtére tout ce qui eſt ſincére & ingénu, & de traiter de hardieſſe ſéditieuſe tout conſeil libre & généreux. Ils ne font pas réflexion qu'un homme de bien même n'oſe jamais leur dire tout ce qu'il penſe, ni leur découvrir la vérité toute entiére, ſur tout dans les choſes qui peuvent leur être déſagréables; & que le plus preſſant beſoin qu'ils aient c'eſt de trouver un ami ſincére & fidéle qui ne leur cache rien. Un Prince ſe doit croire trop heureux, quand il naît un ſeul homme ſous ſon régne avec cette générosité, qui eſt le plus précieux tréſor de l'Etat, &, s'il étoit permis de s'exprimer ainſi, [b] l'inſtrument de la roiauté le plus néceſſaire & le plus rare.

Xerxès le reconnut dans l'occaſion dont il s'agit. Quand ſon premier emportement de colére fut paſſé, & que

a Ita formatis Principum auribus, ut aſpera quæ utilia, nec quicquam niſi jocundum & lætum accipiant. *Tacit. Hiſt. lib.* 3. *cap.* 56.

b Nullum majus boni imperii inſtrumentum, quàm bonos amicos. *Tacit. Hiſt. lib.* 4. *cap.* 7.

la nuit lui eut laissé le loisir de faire XERXES. réflexion sur les deux différens avis qu'on lui avoit donnés, il reconnut qu'il avoit eu tort de maltraiter de paroles son oncle, & il ne rougit pas de réparer sa faute le lendemain en plein Conseil, avouant nettement que le feu de la jeunesse & son peu d'expérience l'avoient fait manquer à ce qu'il devoit à un Prince aussi respectable qu'étoit Artabane & par son âge, & par sa sagesse : qu'il se rangeoit de son avis malgré un songe qu'il avoit eu la nuit, où un phantôme l'avoit vivement exhorté à entreprendre cette guerre. Tous ceux qui composoient le Conseil furent ravis d'entendre ce discours, & témoignérent leur joie en se prosternant tous devant le Roi, & relevant à l'envi la gloire de cette démarche, sans que de telles louanges pussent être suspectes. [a] Car on discerne aisément si celles qu'on donne aux Princes partent du cœur & naissent de la vérité, ou si elles ne sont que sur les levres, & un pur effet de la flate-

a Nec occultum est quando ex veritate, quando adumbrata lætitia, facta imperatorum celebrentur. *Tacit. Annal. lib. 4, cap. 31.*

XERXES. rie. Cet aveu, si sincére & si humiliant, loin de leur paroître une foiblesse dans Xerxès, fut regardé comme l'effort d'une grande ame, qui s'éleve au-dessus de ses propres fautes en les avouant avec courage pour les réparer. Ils admirérent d'autant plus la noblesse de cette démarche, qu'ils savoient que les Princes, élevés comme Xerxès dans une vaine hauteur & une fausse gloire, ne veulent jamais avoir tort, & n'emploient pour l'ordinaire leur autorité qu'a soutenir avec fierté les fautes qu'ils ont faites par ignorance, ou par imprudence. On peut dire qu'il est plus glorieux de se relever ainsi, que de n'être jamais tombé. En effet rien n'est plus grand, ni en même tems plus rare, que de voir un Roi puissant, & dans le tems de sa plus grande prospérité, reconnoître ses fautes quand il lui arrive d'en faire, sans chercher ni prétextes ni excuses pour les couvrir; rendre hommage à la vérité, lors même qu'elle le condanne; & laisser à des Princes, faussement délicats sur la grandeur, la honte d'être toujours pleins de défauts, & de n'en jamais convenir.

XERXES.

La nuit suivante, le même phan-ôme, si l'on en croit Hérodote, se nontra encore au Roi, ajoutant au remier discours qu'il avoit tenu de iouvelles menaces. Xerxès en fit part . son oncle, &, pour reconnoître si e songe venoit des dieux ou non, il le ressa vivement de se revétir des ha-its roiaux, de monter sur le trône, & de passer ensuite la nuit dans son lit . sa place. Artabane lui parla très sen-ement sur la vanité des songes, puis enant à ce qui le regardoit person-ellement : « * J'estime presque « galement, dit-il, de bien penser « ar soi-même, & de se rendre docile « ux bons avis d'un autre. Vous « vez ces deux qualités, Grand « rince ; & si vous suiviez votre « aturel, vous ne vous porteriez « u'a des sentimens de sagesse & de « nodération. Il n'y a que les dis- « ours empoisonnés des flateurs qui « ous poussent à des partis violens, « ** comme la mer, tranquille par «

* *Cette pensée est dans ésiode*, Opera & dies, . 293. *Cic. pour Cluent.* 84. & *Tit.Liv. liv* 22. 29. Sæpe ego audivi, ilites, eum primum esse rum, qui ipse consulat uid in rem sit ; secundum eum, qui bene monenti obediat : qui nec ipse consulere, nec alteri parere sciat, eum extremi ingenii esse.

** *Cette pensée est aussi dans Tite-Live, Liv.* 28. *n.* 27.

XERXES. » elle-même, n'est troublée que par
» une impression étrangére. Au reste
» ce qui m'a affligé dans le discours
» que vous avez tenu à mon égard,
» n'a pas été mon injure person-
» nelle, mais le tort que vous vous
» faisiez à vous-même par votre
» mauvais choix entre deux conseils
» qu'on vous donnoit, rejettant ce-
» lui qui vous portoit à des sentimens
» de modération & d'équité, & em-
» brassant l'autre, qui ne tendoit au
» contraire qu'à nourrir l'orgueil &
» à irriter l'ambition.

Artabane, par complaisance, passa la nuit dans le lit du Roi, & y eut la même vision qu'avoit eu Xerxès, c'est-à-dire qu'en dormant il vit un homme qui lui faisoit de violens reproches, & qui le menaçoit des plus grands malheurs, s'il continuoit de s'opposer au dessein du Roi. Il céda pour lors, & se rendit croiant qu'il y avoit en cela quelque chose de divin, & la guerre contre les Grecs fut résolue. Je raporte les choses telles que je les trouve dans Hérodote.

Xerxès soutint mal cette gloire dans la suite, Nous ne verrons en lui que de courtes lueurs de sagesse & de raison,

raiſon, qui brillent un moment, & font place aux excès les plus condannables. On peut juger par là qu'il avoit un bon fonds & un naturel heureux. Mais les qualités les plus excellentes ſont bientôt gâtées & corrompues par le poiſon de la flaterie, & par celui d'une puiſſance ſouveraine & ſans bornes : *vi dominationis convulſus.*

XERXES.

Tacit.

C'eſt un beau ſentiment dans un Miniſtre, d'être moins touché de l'affront qu'on lui fait, que du tort qu'on faiſoit à ſon Maître en lui donnant un funeſte conſeil.

Le conſeil de Mardonius étoit funeſte, en ce que, comme le remarque Artabane, il n'étoit propre qu'à nourrir & à augmenter dans le Prince une pente à la hauteur & à la violence, qui ne lui étoit déja que trop naturelle, ὕβριν αὐξέοντος; & [a] en ce qu'il accoutumoit ſon eſprit à porter toujours ſes deſirs au dela de ſa fortune préſente, à vouloir toujours aller en avant, & à ne mettre aucunes bornes à ſon ambition. [b] C'eſt la paſſion de

a Ὡς κακὸν εἴη διδάσκειν τὴν ψυχὴν πλέον τι δίζεσθαι αἰεὶ ἔχειν τοῦ παρέοντος.

b Nec hoc Alexandri tantùm vitium fuit, quem per Liberi Herculiſque veſtigia felix temeritas egit ; ſed omnium, quos fortuna irri-

XERXES. ceux qu'on appelle Conquérans, & qu'on nommeroit à plus juste titre, avec l'Ecriture Sainte, brigands des nations. Parcourez, dit Sénéque, toute la suite des Rois de Perse, en trouverez-vous quelqu'un qui se soit arrété de lui-même dans sa course, qui ait été content de ses premiéres conquêtes, & que la mort n'ait pas surpris formant encore quelque nouveau projet? Et cette disposition ne doit pas étonner, ajoute-t-il: car l'ambition est un gouffre & un abyme sans fond, où tout se perd, & où l'on entasse en vain des provinces & des roiaumes, sans en pouvoir remplir le vuide.

Prædones gentium. Jerem. 4. 7.

§. II. *Xerxès se met en marche, & passe d'Asie en Europe en traversant le détroit de l'Hellespont sur un pont de bateaux.*

AN. M. 3523. AV. J. C. 481.

LA GUERRE étant résolue, Xerxès, pour ne rien omettre de ce qui pou-

tavit implendo. Totum regni Persici stemma percense: quem invenies, cui modum imperii satietas fecerit? qui non vitam in aliqua ulteriùs procedendi cogitatione finierit? Nec id mirum est. Quicquid cupiditati contigit, penitus hauritur & conditur: nec interest quantum eò, quod inexplebile est, congeras. *Senec. lib. 7. de Benef. cap. 3.*

voit faire réussir son dessein, entra en confédération avec les Carthaginois, le plus puissant peuple qui fût alors en Occident, & convint avec eux que, pendant que les Perses attaqueroient la Gréce, les Carthaginois tomberoient sur les nations Grecques qui étoient en Sicile & en Italie, pour les empécher de venir au secours des autres Grecs. Les Carthaginois élurent pour Général Amilcar, qui ne se contenta pas de lever autant de troupes qu'il put en Afrique, mais, avec l'argent que Xerxès lui avoit envoié, engagea à son service un grand nombre de soldats tirés d'Espagne, de Gaule, & d'Italie ; de sorte qu'il assembla une armée de trois cens mille hommes, & des vaisseaux à proportion, pour exécuter les projets de la Ligue.

XERXES.

Diod. lib. 11. pag. 1. & 2.

Ainsi Xerxès, conformément à la prédiction de Daniel, [a] *aiant par sa puissance & par ses grandes richesses soulevé contre le roiaume de la Gréce tous les peuples* du monde alors connu, c'est-à-dire, tout l'occident sous le com-

a Ecce adhuc tres reges stabunt in Perside ; & quartus (id est Xerxès) ditabitur opibus nimiis super omnes : & cùm invaluerit divitiis suis, concitabit omnes adversùm regnum Græciæ. *Dan. cap. 11. v. 2.*

XERXES. mandement d'Amilcar, & tout l'orient ſous le ſien propre, partit de Suſe pour commencer la guerre l'an cinquiéme de ſon régne, qui étoit le dixiéme depuis la bataille de Marathon, & marcha vers Sardes, où étoit le rendez-vous de l'armée de terre, pendant que celle de mer s'avançoit auſſi le long des côtes de l'Aſie Mineure vers l'Helleſpont.

Herod. lib. l. 7. cap. 26.
AN. M. 3524.
AV. J.C. 480.

Ibid. cap. 21-24.

Il avoit donné ordre qu'on perçât le mont Athos. C'eſt une montagne de Macédoine, province de la Turquie en Europe, qui s'avance dans l'Archipel en forme de preſqu'île. Elle ne tient à la terre que par un iſthme d'une demie lieue. Nous avons déja vû que la mer en cet endroit étoit fort orageuſe, & que les naufrages y étoient fréquens. Ce fut là le prétexte de l'ordre qu'avoit donné Xerxès de couper cette montagne: mais la véritable raiſon étoit de ſe ſignaler par une entrepriſe extraordinaire, & d'une exécution difficile, comme Tacite le dit de Neron: *erat incredibilium cupitor.* Auſſi Hérodote remarque-t-il que ce travail étoit plus faſtueux que néceſſaire, puiſqu'il auroit pû, à moins de frais, faire tranſpor-

ter ses vaisseaux par dessus l'isthme, comme c'étoit l'usage de ce tems-là. La fosse qu'il y fit creuser, étoit de largeur à y faire passer deux trirémes de front, c'est-à-dire deux vaisseaux à trois rangs de rames. Ce Prince, qui avoit la folie de croire qu'il étoit le maître des élémens & de toute la nature, avoit en conséquence écrit une lettre au mont Athos en ces termes, pour lui intimer ses ordres : *Superbe Athos, qui portes ta tête jusqu'au ciel, ne sois pas si hardi que d'opposer à mes travailleurs des pierres & des roches qu'ils ne puissent couper. Autrement, je te couperai toi-même en entier, & te précipiterai dans la mer.* Il contraignoit en même tems ses travailleurs à force de coups de fouets à avancer l'ouvrage.

XERXES.

Plut. de Ira. cohib. p. 455.

Plut. de anim. tranq. p. 470.

Un voiageur, qui vivoit du tems de François premier, & qui a composé en latin un livre touchant les faits singuliers, révoque celui-ci en doute, & marque qu'en passant auprès du mont Athos, il n'y a vû aucunes traces du travail dont il est parlé ici.

Bellon. singul. rer. observ. p. 78.

Nous avons déja dit que Xerxès s'avançoit vers Sardes. Au sortir de la Cappadoce, aiant passé le fleuve Halys, il vint à Céléne, ville de la Phry-

Herod. lib. 7. cap. 26-29.

XERXES. gie, près de laquelle le Méandre prend sa source. Pythius, Lydien, faisoit sa résidence dans cette ville: c'étoit le Prince le plus opulent qui fût alors, après Xerxès. Il le reçut, & toute son armée, avec une magnificence incroiable, & lui offrit tous ses biens pour fournir aux frais de son expédition. Xerxès surpris, & en même tems charmé d'une offre si généreuse, eut la curiosité d'apprendre à quoi montoient donc ses richesses. Ce Prince lui répondit que dans la vûe de les lui offrir il en avoit fait un compte exact, & qu'elles montoient, pour l'argent à deux mille talens, (c'est-à-dire six millions:) & pour l'or à quatre millions de Dariques moins sept mille; (c'est-à-dire à quarante millions moins soixante & dix mille livres, en comptant le Darique sur le pié de dix livres.) Il lui offrit toutes ces sommes, ajoutant que ses revenus lui suffisoient pour l'entretien de sa maison. Xerxès lui marqua une vive reconnoissance, fit une amitié particulière avec lui, &, pour ne pas se laisser vaincre en générosité, au lieu d'accepter ses offres, il l'obligea de recevoir les sept mille Dari-

ques qui manquoient à sa somme pour faire un compte rond.

Après un trait comme celui que je viens de raporter, qui ne croiroit que la vertu particuliére & le caractére personnel de * Pythius auroit été la générosité, & le mépris des biens ? Cependant c'étoit le Prince du monde le plus ménager, & qui à une sordide avarice pour lui-même joignoit une dureté inhumaine à l'égard de ses sujets, qu'il occupoit sans cesse à des travaux pénibles & infructueux, en les obligeant de creuser pour lui des mines d'or & d'argent qui se trouvoient dans son domaine. Pendant son absence, fondant tous en larmes, ils portérent leurs plaintes devant la Princesse épouse de Pythius,& implorérent son secours. Elle emploia un moien fort extrordinaire pour faire sentir à son mari, & lui faire toucher au doit l'injustice & le ridicule de sa conduite. A son retour, elle lui fit servir un repas, magnifique en apparence, mais qui n'étoit rien moins que repas. Entrée, service, roti, entremets, tout étoit d'or ou d'argent, & le Prince, au milieu de ces riches mêts & de ces viandes en peinture,

* *Il est appellé Pythis dans Plutarque.*

Plut. de virt. mulier. pag. 262.

XERXES. demeura affamé. Il devina facilement le ſens de l'énigme, & comprit que la deſtination de l'or & de l'argent n'étoit pas le ſimple ſpectacle, mais l'uſage ; & que négliger, comme il faiſoit, la culture des terres en occupant tous ſes ſujets au travail des mines, c'étoit réduire le pays & ſe réduire ſoi-même à la famine. Il ſe contenta donc dans la ſuite d'y en faire travailler ſeulement la cinquiéme partie. C'eſt Plutarque qui nous a conſervé ce fait dans un traité, où il en ramaſſe beaucoup d'autres pour prouver l'habileté & l'induſtrie des Dames. La fable a voulu marquer le même caractére dans ce qu'elle raconte d'un Prince qui avoit régné dans le même pays, pour qui tout ce qu'il touchoit ſe changeoit ſur le champ en or ſelon la demande qu'il en avoit faite aux dieux, & qui par là courut riſque de périr de faim.

Midas, roi de Phrygie.

Herod. lib. . cap. 38. 39. Senec. de Ira, lib. 3. cap. 17.

Ce même Seigneur, qui avoit fait des offres ſi obligeantes à Xerxès, lui aiant demandé en grace quelque tems après que de cinq de ſes fils qui ſervoient dans l'armée il voulût bien lui laiſſer l'aîné pour être l'appui & la conſolation de ſa vieilleſſe ; le Roi,

outré jusqu'à la fureur d'une proposition si raisonnable, fit égorger ce fils aîné sous les yeux de son pere, lui faisant entendre que c'étoit par grace qu'il lui laissoit la vie à lui & au reste de ses enfans ; & aiant fait couper le corps mort en deux parts qu'on plaça à droite & à gauche, il fit passer au milieu toute son armée, comme pour l'expier par un tel sacrifice. Quel monstre dans la nature qu'un Prince de cette sorte ! Quel fond est-il possible de faire sur l'amitié des Grands, & sur les protestations les plus vives de services & de reconnoissance ?

XERXES.

De Phrygie Xerxès arriva à Sardes, où il passa l'hiver. De là il envoia des Hérauts à toutes les villes de la Gréce, excepté à Athénes & à Lacédémone, pour demander qu'on lui donnât l'eau & la terre, ce qui étoit la marque de soumission.

Herod. lib. 7. cap. 30-32.

Dès que le printems fut venu, il partit de Sardes, & tourna sa marche vers l'Hellespont. Quand il y fut arrivé, il voulut se donner le plaisir de voir un combat naval. On lui avoit préparé un trône sur une hauteur. Voiant de là toute la mer chargée de ses vaisseaux, & toute la terre cou-

Ibid. cap. 44-46.

XERXES. verte de ses troupes, il sentit d'abord un mouvement secret de joie en mesurant ainsi de ses propres yeux toute l'étendue de sa puissance, & se regardant comme le plus fortuné de tous les mortels: mais faisant réflexion que de tant de milliers d'hommes il n'en resteroit pas un seul dans cent ans, il ne put refuser des larmes à l'instabilité des choses humaines. Un autre objet auroit mérité plus justement ses larmes, & il auroit dû se faire des reproches d'abréger lui-même ce terme fatal à des millions d'hommes, que sa cruelle ambition alloit faire périr dans une guerre entreprise sans justice & sans nécessité.

Artabane, qui ne perdoit aucune occasion de se rendre utile au jeune Prince, & de lui inspirer des sentimens de bonté pour son peuple, profitant de ce moment où il le trouvoit touché & attendri, lui fit faire une autre réflexion sur les miséres qui accompagnent la vie de la plûpart des hommes, & qui la leur rendent si triste & si ennuieuse; & il lui fit sentir en même tems l'obligation d'un Prince, qui ne pouvant prolonger la vie à ses sujets, devoit au moins emploier

tous ses soins à leur en adoucir les peines & les amertumes.

Dans la même conversation, Xerxès demanda à son oncle, s'il persévéreroit encore dans son premier sentiment, qui étoit de ne point porter la guerre contre la Gréce, supposé qu'il n'eût pas vû les songes qui le lui avoient fait quitter. Celui-ci avoua qu'il n'étoit point sans crainte, & que deux choses l'effraioient. Hé quoi donc, reprit Xerxès? La terre & la mer, dit Artabane. La terre, car il n'y a point de pays qui puisse nourrir une si nombreuse armée : la mer, car il n'y a point de ports capables de contenir un si grand nombre de vaisseaux. Le Roi sentit bien la force de ce raisonnement, mais ne pouvant plus reculer, il dit que dans les grandes entreprises il ne faloit pas examiner de si près tous les inconvéniens : qu'autrement on n'entreprendroit jamais rien, & que si ses prédécesseurs avoient suivi une politique si scrupuleuse & si timide, l'empire de Perse ne seroit pas parvenu à ce point de grandeur où on le voioit.

Herod. lib. 7. cap. 47-52.

Artabane lui donna encore un autre avis fort sage, mais qui ne fut pas

XERXES. plus ſuivi : c'étoit de ne point emploier les Ioniens contre les Grecs dont ils tiroient leur origine, ce qui devoit les lui rendre ſuſpects. Xerxès, après ces diſcours, lui fit beaucoup d'amitié, le combla de marques d'honneur, & le renvoia à Suſe pour veiller en ſon abſence à la garde de l'empire, en le rendant dépoſitaire de toute ſon autorité.

Herod. lib. 7. cap. 33-36.

XERXES avoit fait conſtruire à grands frais un pont de bateaux ſur la mer, pour faire paſſer les troupes d'Aſie en Europe. L'eſpace qui ſépare les deux continens, appellé autrefois l'Helleſpont, & maintenant le détroit des Dardanelles ou de Gallipoli, eſt de ſept ſtades, c'eſt-à-dire de plus d'un quart de lieue. Une violente tempête ſurvint tout à coup, & rompit le pont. Xerxès aiant appris à ſon arrivée cette nouvelle, fut tranſporté de colére ; &, pour ſe venger d'un ſi cruel affront, il commanda qu'on jettât dans la mer deux pairesde chaînes comme pour la mettre aux fers, & qu'on lui donnât trois cens coups de fouet, en l'apoſtrophant ainſi : « O » amer & malheureux élément, ton » Maître te punit ainſi pour l'avoir

outragé sans raison. Xerxès saura « bien, soit que tu le veuilles ou non, « passer à travers tes flots. « Il ne s'en tint pas là, & rendant les entrepreneurs responsables des événemens qui dépendent le moins de la puissance des hommes, il fit couper la tête à tous ceux qui avoient eu la conduite de l'ouvrage.

XERXES.

On construisit de nouveau deux ponts, l'un pour les troupes, l'autre pour le bagage & les bêtes de charge. Xerxès choisit des ouvriers plus habiles que les premiers, & voici comme ils s'y prirent. Ils mirent en travers trois cens soixante vaisseaux, les uns à trois rangs de rames, les autres à cinquante rames, dont les flancs regardoient le Pont Euxin; & du côté qui regarde la mer Egée, ils en mirent trois cens quatorze. Ensuite ils jettérent dans l'eau de grosses ancres de part & d'autre, pour affermir tous ces vaisseaux contre la violence des vens, & contre le * courant de l'eau. Ils laissérent, du côté de l'orient, trois passages entre les vaisseaux, par

Herod. lib. 7. cap. 36.

* *Polybe remarque qu'il y a un courant d'eau du Lac Meotis & du Pont Euxin dans la mer Egée, causé par les fleuves qui vont se rendre dans ces deux mers.* Polyb. lib. 4. pag. 307. 308.

XERXES. où de petites barques pussent aller au Pont Euxin, & en revenir facilement. Après cela ils plantérent des pieux en terre ferme avec de gros anneaux, & y attachérent de part & d'autre six gros cables sur chacun des ponts, deux faits de chanvre, & quatre faits d'une sorte de roseaux, appellés βίβλος, dont on se servoit pour faire des cordages. Il faloit que ceux de chanvre fussent d'une force extraordinaire, puisque chaque coudée pesoit un talent. * Les cables, placés sur la longueur des vaisseaux, alloient d'un côté de la mer à l'autre. Cet ouvrage étant achevé, ils rangérent en travers sur la largeur des vaisseaux, & sur les cables dont il a été parlé, des troncs d'arbres coupés exprès pour cet usage, & mirent dessus des planches liées & jointes ensemble, pour tenir lieu de sol & de plancher : puis ils couvrirent le tout de terre, & ajoutérent de côté & d'autre des barriéres, (c'est ce que nous appellons *des gardes-fous*,) afin que les bêtes & les chevaux ne s'épouvantassent point en voiant la mer.

* *Le talent pour le poids étoit de 60 mines, c'est-à-dire de 42 livres de notre poids; & la mine de cent dragmes.*

Telle fut la construction du fameux pont de Xerxès. Xerxes.

Quand l'ouvrage fut achevé, on marqua le jour du passage. Dès que les premiers raions du soleil commencérent à paroître, on répandit sur l'un & l'autre pont des odeurs de toutes sortes, & l'on joncha les chemins de myrte. Xerxès en même tems versa des libations sur la mer, & se tournant vers le soleil, la principale divinité de l'Empire, il implora son secours pour l'entreprise qu'il commençoit, & le pria de lui continuer sa protection jusqu'à ce qu'il eût fait la conquête entiére de l'Europe, & qu'il l'eût toute soumise à son empire: après quoi il jetta dans la mer le vase qui avoit servi aux libations, une autre coupe d'or, & un cimetére Persan. L'armée emploia sept jours & sept nuits à passer le détroit, ceux qui étoient préposés pour cela faisant avancer les soldats à grands coups de fouets, selon l'usage de la nation, qui n'étoit à proprement parler qu'un assemblage d'esclaves.



XERXES. §. III. *Dénombrement de l'armée de Xerxès. Démarate marque librement sa pensée sur l'entreprise de ce Prince.*

XERXES, prenant sa marche au travers de la Chersonése de Thrace, arriva à Dorisque, ville située à l'embouchure de l'Hébre dans la Thrace; où aiant fait camper son armée, & ordonné à la flote de le suivre le long du rivage, il fit la revûe de l'une & de l'autre.

Herod. lib. 7. cap. 56-99. & 184-187.

Il trouva son armée de terre qu'il avoit amenée d'Asie, forte de dix-sept cens mille hommes de pié, & de quatre-vingts mille chevaux, qui joints à vingt mille hommes qu'il faloit au moins pour la garde & la conduite des chariots & des chameaux, faisoient en tout dix-huit cens mille hommes. Quand il eut passé l'Hellespont, les nations qui se soumirent à lui fortifiérent son armée de trois cens mille hommes. Ce qui fait en tout pour l'armée de terre deux millions cent mille hommes.

Sa flote, telle qu'elle étoit partie d'Asie, consistoit en douze cens sept vaisseaux de combat appellés trirémes, c'est-à-dire à trois rangs de rames. Chaque vaisseau portoit deux cens hommes originaires du

pays qui les avoit fournis, & outre cela trente Perſes, ou Médes, ou Saces : ce qui faiſoit en tout deux cens ſoixante & dix ſept mille ſix cens dix hommes. Les peuples d'Europe augmentérent ſa flote de ſix-vingts vaiſſeaux, dont chacun portoit deux cens hommes, ce qui en fait vingt-quatre mille ; & le tout enſemble trois cens un mille ſix cens dix hommes. XERXES.

Outre la flote compoſée de grands vaiſſeaux, les petites galéres de trente & de cinquante rames, les vaiſſeaux de tranſport, ceux qui portoient les vivres, & autres ſortes de bâtimens, montoient à trois mille. En mettant dans chacun, l'un portant l'autre, quatre-vingts hommes, cela en faiſoit en tout deux cens quarante mille.

Ainſi, quand Xerxès arriva aux Thermopyles, ſes forces de terre & de mer faiſoient enſemble le nombre de deux millions ſix cens quarante & un mille ſix cens & dix hommes, ſans compter les valets, les eunuques, les femmes, les vivandiers, & ces autres ſortes de gens qui ſuivent l'armée, & qui montoient à un nombre égal. De ſorte que le total des perſonnes qui ſuivirent Xerxès dans cette expédi-

XERXES. tion, étoit de cinq millions deux cens quatre-vingts trois mille deux cens vingt perſonnes. C'eſt le calcul que nous en donne Hérodote : Plutarque & Iſocrate s'accordent avec lui. Diodore de Sicile, Pline, Elien, & d'autres, rabatent beaucoup de ce nombre : en quoi ils paroiſſent moins croiables qu'Hérodote, qui a vécu dans le ſiécle même ou ſe fit cette expédition, & qui raporte une inſcription miſe, par l'ordre des Amphictyons, ſur le tombeau de ces Grecs qui furent tués aux Thermopyles, laquelle marque qu'ils combattirent contre trois millions d'hommes.

Diod. lib 11. pag. 3. Plin. lib. 33. cap. 10. Aelian. lib. 13. cap. 3.

Pour nourrir toutes ces perſonnes, il faloit chaque jour, ſelon la ſupputation qu'en fait Hérodote, plus de cent dix mille trois cens quarante médimnes, meſure qui ſelon Budé vaut ſix de nos boiſſeaux, en comptant pour chaque tête un chœnix, qui étoit la portion journaliére que les maîtres donnoient à leurs eſclaves chez les Grecs. L'hiſtoire ne fait mention d'aucune autre armée auſſi nombreuſe que celle-ci. De tant de millions d'hommes nul ne le diſputoit à Xerxès pour la beauté du viſage, ni pour la

Herod. lib. 7. cap. 187.

grandeur de la taille : foible louange pour un Prince, quand elle eſt ſeule. Auſſi Juſtin, après le dénombrement de ces troupes, ajoute-t-il qu'une ſi grande armée manquoit de Chef: *Huic tanto agmini dux defuit.*

XERXÉS.

On auroit peine à comprendre comment il étoit poſſible de trouver des vivres ſuffiſamment pour un ſi grand nombre de perſonnes, ſi l'Hiſtorien ne nous avoit avertis que Xerxès avoit emploié quatre années entiéres à faire les préparatifs de cette guerre. Nous avons vû combien il y avoit de vaiſſeaux de charge, qui cotoioient toujours l'armée de terre; & il en arrivoit ſans doute tous les jours de nouveaux, qui mettoient l'abondance dans le camp.

Herod. lib. 7. cap. 20.

Hérodote marque la maniére dont ſe fit le calcul de ces troupes, qui étoient preſque innombrables. On aſſembla dix mille hommes, que l'on ſerra le plus qu'il fut poſſible; après quoi l'on décrivit un cercle autour d'eux, & l'on éleva ſur ce cercle un petit mur à hauteur de la moitié du corps d'un homme; on fit paſſer dans ce même intervalle toute l'armée, & l'on connut par là à quel nombre elle montoit.

Ibid. cap. 60.

XERXES.

Ibid. c. 61-88.

Le même Hérodote marque en détail les différentes armures de toutes les nations qui composoient cette armée. Outre les Chefs de chaque nation, qui commandoient chacun les troupes de leur pays, l'armée de terre avoit six Généraux Persans : savoir, Mardonius fils de Gobryas ; Tirintatéchme fils d'Artabane, & Smerdone fils d'Otane, tous deux proches parens du Roi ; Masiste fils de Darius & d'Atosse ; Gergis fils d'Ariaze ; & Mégabyze fils de Zopyre. Les dix mille Perses qu'on appelloit les Immortels, étoient commandés par Hydarne. La cavalerie avoit ses Commandans particuliers.

Herod. lib. 7. cap. 89-99.

La flote avoit aussi quatre Généraux Persans. On peut voir dans Hérodote le détail des nations qui la fournirent. * Artémise, reine d'Halicarnasse, qui depuis la mort de son mari gouvernoit pour son fils encore pupille, n'amena avec elle que cinq vaisseaux, mais c'étoient les mieux équipés & les plus lestes de toute la flote, après ceux des Sidoniens. Elle se distingua

* *Il ne faut pas confondre cette Princesse avec Artémise femme de Mausole, roi de Carie, qui vivoit plus de quatre-vingts-dix ans après cette bataille,*

dans cette guerre par son courage, & encore plus par sa prudence. Herodote remarque qu'entre tous les Officiers de Xerxès aucun ne lui donna des conseils si sages que cette Reine: mais il ne sut pas en profiter.

Xerxès.

Xerxès aiant fait le dénombrement de ses troupes de terre & de mer, demanda à Démarate s'il croioit que les Grecs osassent l'attendre. J'ai déja dit que ce Démarate étoit un des deux Rois de Lacédémone, qui aiant été exilé par la faction de ses ennemis s'étoit réfugié en Perse, où il avoit été comblé de biens & d'honneurs. Comme on s'étonnoit un jour qu'un Roi se fût laissé exiler, & qu'on lui en demandoit la cause: *C'est*, dit-il, *qu'à Sparte la loi est plus forte que les rois.* Il fut fort considéré en Perse. Mais ni l'injustice de ses citoiens, ni les bons traitemens du Roi, ne purent lui faire oublier sa patrie. Dès qu'il sut que Xerxès travailloit aux préparatifs de la guerre, il en avoit donné avis aux Grecs par une voie secrette. Obligé dans cette occasion de s'expliquer; il le fit avec une noblesse & une liberté dignes d'un Spartain, & d'un Roi de Sparte.

Plut. in Apoph. Lacon. pag. 220.

Amicior patriæ post fugam, quàm Regi post beneficia. *Just.*

XERXES.

Herod. lib. 7. c. 101-105.

Démarate, avant que de répondre à la queſtion du Roi, lui avoit demandé ſi ſon intention étoit qu'il lui parlât ſelon la vérité, ou avec flaterie ; & Xerxès aiant exigé de lui une grande ſincérité : « Puiſque vous me » l'ordonnez, Grand Prince, reprit » Démarate, la vérité va vous parler » par ma bouche. Il eſt vrai que de » tout tems la Gréce a été nourrie » dans la pauvreté : mais on a intro- » duit chez elle la vertu, que la ſa- » geſſe cultive, & que la vigueur des » loix maintient. C'eſt par l'uſage que » la Gréce ſait faire de cette vertu, » qu'elle ſe défend également des in- » commodités de la pauvreté, & du » joug de la domination. Mais, pour » ne vous parler que de mes Lacédé- » moniens, ſoiez ſûr que nés & » nourris dans la liberté, il ne pré- » teront jamais l'oreille à aucune » propoſition qui tende à la ſervitude. » Fuſſent-ils abandonnés par tous les » autres Grecs, & réduits à une troupe » de mille ſoldats, ou à un nombre » encore moindre, ils viendront au de- » vant de vous, & ne refuſeront point « le combat. » Le Roi, entendant un tel diſcours, ſe mit à rire ; & comme

il ne pouvoit comprendre que des hommes libres & indépendans, tels qu'on lui dépeignoit les Lacédémoniens, qui n avoient point de maître qui pût les contraindre, fussent capable de s'exposer ainsi aux dangers & à la mort: « Ils sont libres & indé- « pendans de tout homme, répliqua « Démarate; mais ils ont au-dessus « d'eux la loi qui les domine, & ils la « craignent plus que vous-même n'ê- « tes craint de vos sujets. Or cette Loi « leur défend de fuir jamais dans le « combat, quelque grand que soit le « nombre des ennemis; & elle leur « commande, en demeurant fermes « dans leur poste, ou de vaincre, ou « de mourir. «

XERXES.

Herod. lib. 7. cap. 145. 146.

Xerxès ne fut point choqué de la liberté avec laquelle Démarate lui avoit parlé, & il continua sa marche.

§. IV. *Les Lacédémoniens & les Athéniens députent inutilement vers les alliés pour demander du secours. Commandement de la flote accordé aux Lacédémoniens.*

LACEDEMONE & Athénes, qui étoient les deux plus puissantes villes

Herod. lib. 7. cap. 145. 146.

XERXES. de la Gréce, & celles à qui Xerxès en vouloit le plus, ne s'étoient pas endormies à l'approche d'un ennemi si redoutable. Averties depuis lontems des mouvemens de ce Prince, elles avoient envoié des espions à Sardes, pour s'informer plus exactement du nombre & de la qualité de ses troupes. Ils furent arrétés, & comme on étoit près de les faire mourir, Xerxès commanda au contraire qu'on les menât au travers de l'armée, & qu'on les renvoiât sans leur faire aucun mal. Leur retour apprit aux Grecs ce qu'ils avoient à craindre.

On envoia en même tems des Députés à Argos, en Sicile vers Gélon tyran de Syracuse, aux îles de Corcyre & de Créte, pour demander du secours, & faire une ligue contre l'ennemi commun.

Ibid. c. 148-152. Les Argiens offrirent un secours considérable, à condition qu'ils partageroient par moitié l'autorité & le commandement avec les Lacédémoniens. Ceux-ci consentirent que le Roi d'Argos eût la même autorité que chacun des deux Rois de Lacédémone. C'étoit leur accorder beaucoup: mais que ne peut pas un point d'honneur

neur mal entendu, & une vaine jaloufie de commandement! Les Argiens ne fe contentérent point de cette offre, & refuférent de fecourir les Grecs ligués, fans penfer que s'ils les laiffoient périr, la perte de la Gréce entraîneroit infailliblement la leur. XERXES.

Les Députés pafférent d'Argos en Sicile, & s'adrefférent à Gélon: c'étoit le plus puiffant Prince qui fût alors parmi les Grecs. Il promit de fournir deux cens vaiffeaux à trois rangs de rames, vingt mille hommes d'infanterie, deux mille de cavalerie, outre deux mille foldats armés à la légére, autant d'archers & de frondeurs, & d'entretenir de vivres l'armée des Grecs pendant tout le tems de la guerre, à condition qu'on l'éliroit Généraliffime des troupes de terre & de mer. Les Lacédémoniens fe récriérent à une telle propofition. Il fe rabattit à demander qu'au moins il eût le commandement ou de la flote, ou de l'armée de terre. Les Athéniens s'y opposérent fortement, en répondant que le commandement de la flote leur appartenoit de droit, fi les Lacédémoniens y renonçoient. *Cap. 153-162.*

XERXES. Gélon avoit une raiſon bien plus forte de ne pas dégarnir la Sicile de troupes, qui étoit l'approche de la formidable armée des Carthaginois, commandée par Amilcar, & qui montoit à trois cens mille hommes.

Herod. lib. 7. cap. 168. Ceux de Corcyre, appellée aujourd'hui Corfou, firent aux Députés une réponſe favorable, & ſe mirent auſſitôt en mer avec une flote de ſoixante vaiſſeaux. Mais ils ne s'avancérent pas au dela des côtes de la Laconie, apportant pour prétexte les vents contraires, mais en effet attendant quel ſeroit le ſuccès du combat, pour ſe ranger enſuite du côté du vainqueur.

Ibid. c. 169-171. Les Crétois, aiant conſulté l'oracle de Delphes ſur le parti qu'ils avoient à prendre, refuſérent abſolument d'entrer dans la ligue.

Herod. lib. 7. cap. 132. Ainſi les Lacédémoniens & les Athéniens ſe trouvérent réduits preſque à eux ſeuls, tous les autres peuples s'étant ſoumis aux hérauts que Xerxès avoit envoiés pour demander l'eau & la terre, excepté ceux de *Cap. 145.* Theſpie & de Platée. Dans un danger ſi preſſant, on ſongea avant tout à faire ceſſer toute diſcorde & toute diviſion, & les Athéniens firent la paix

avec les Eginétes, contre qui ils étoient actuellement en guerre. XERXES.

Un de leurs premiers soins fut de nommer un Général. Jamais il n'avoit été plus nécessaire d'en choisir un qui pût dignement remplir cette place que dans la conjoncture présente, où toute l'Asie étoit prête à fondre sur la Gréce. Les plus expérimentés & les plus habiles, effraiés de la grandeur du danger, avoient pris le parti de ne point se présenter. Il y avoit à Athénes un citoien nommé Epicyde, qui avoit quelque talent pour la parole, mais d'ailleurs homme sans mérite, décrié pour son peu de courage, & encore plus pour son avarice. Cependant on appréhendoit que dans l'assemblée les suffrages ne lui fussent favorables. Thémistocle, qui savoit [a] que dans un grand calme tout marinier presque est propre à conduire un vaisseau, mais que dans un tems d'orage & de tempête les pilotes les plus habiles ne le sont pas encore assez, comprit que la République étoit perdue si l'on nommoit pour Général

Plut. in Themist. pag. 114.

a Quilibet nautarum rectorumque tranquillo mari gubernare potest: ubi orta sæva tempestas est, ac turbato mari rapitur vento navis, tum viro & gubernatore opus est. *Liv. lib.* 24. *n.* 8.

XERXES. Epicyde, dont l'ame vénale donnoit tout lieu de craindre qu'il ne fût point à l'épreuve de l'or des Perses. Il y a des occasions, où, pour agir sagement, & je dirois presque régulièrement, il faut s'élever au-dessus des régles. Thémistocle, qui sentoit bien que dans l'état où étoient les affaires, il étoit le seul capable de commander, ne fit point difficulté d'écarter son compétiteur à force de présens & de libéralités, & [a] aiant ainsi trouvé moien de dédommager l'ambition d'Epicyde en satisfaisant son avarice, il se fit élire en sa place. Il me semble qu'on peut appliquer ici bien justement à Thémistocle ce que Tite-Live dit de Fabius dans une occasion toute pareille. Ce grand homme, voiant que dans le tems qu'Annibal étoit dans le cœur de l'Italie, on songeoit à nommer pour Consul un homme sans mérite, emploia tout son crédit, & celui de ses amis, pour se faire continuer dans le Consulat, sans se mettre en peine de tout ce qu'on pouvoit dire contre lui, & il en vint à bout. l'Historien ajoute : [b] » La

a Χρήμασι τὴν φιλοτιμίαν ἐξωνήσατο παρὰ τοῦ Ἐπικύδου.

b Tempus ac necessitas belli, ac discrimen summæ rerum, faciebant ne

XERXES.

conjoncture du tems, & l'extrême « danger où se trouvoit la Républi- « que, firent que personne ne fût « blessé d'une conduite qui pouvoit « paroître contraire aux régles, & « écartérent des esprits tout soupçon « qu'en cela Fabius eût agi par aucun « motif d'intérêt ou d'ambition. On « admiroit au contraire sa grandeur « d'ame, en ce que sachant que la Ré- « publique avoit besoin d'un Général « accompli, & ne pouvant se dissimu- « ler à lui-même qu'il étoit ce Géné- « ral, il avoit mieux aimé hazarder en « quelque sorte sa réputation, & « s'exposer peutêtre aux traits de « l'envie, que de manquer à ce qu'il « devoit à sa patrie. «

Les Athéniens firent aussi un Décret, qui rappelloit tous les bannis. Aristide étoit de ce nombre. Thémistocle, par ses intrigues & ses cabales, étoit venu à bout de le faire exiler par le peuple; & le jugement que l'on rendit contre lui, fut accompagné d'une cir-

Plut. in Arist. p. 322. 323.

quis aut in exemplum exquireret, aut suspectum cupiditatis imperii Consulem haberet. Quin laudabant potiùs magnitudinem animi, quòd, cùm summo imperatore esse opus reip. sciret, seque eum haud dubie esse; minoris invidiam suam, si qua ex re oriretur, quàm utilitatem reip. fecisset. *Liv. lib. 24. n. 9.*

XERXES. conftance qui mérite d'avoir ici fa place. Dans cette forte de jugement les citoiens donnoient leurs fuffrages en écrivant le nom du particulier fur une coquille, appellée en grec ὄστρακον, d'où eft venu le nom d'Oftracifme. Ici un payfan, qui ne favoit pas écrire, & qui ne connoiffoit pas Ariftide, s'adreffa à lui-même pour le prier de mettre le nom d'Ariftide fur fa coquille. Cet homme vous a-t-il fait quelque mal, lui dit Ariftide, pour le condanner ainfi? Non, répliqua l'autre, je ne le connois pas même: mais je fuis fatigué & bleffé de l'entendre par tout appeller *le Jufte*. Ariftide, fans répondre une feule parole, prit tranquillement la coquille, y écrivit fon nom, & la lui rendit. Il partit pour fon exil, en priant les dieux de ne pas permettre qu'il arrivât à fa patrie aucun malheur qui le fît regretter

Ce cas arriva bientôt après. A l'approche de Xerxès, les Athéniens craignirent qu'Ariftide ne fe joignît à leurs ennemis, & n'en entraînât avec lui beaucoup d'autres dans le parti des barbares. Ils connoiffoient bien peu leur citoien, qui étoit infiniment éloi-

gné d'une telle perfidie. Quoiqu'il en soit, ils songérent à le rappeller. Thémistocle, loin de s'opposer à ce Décret, l'appuia de tout son crédit. La haine & la division de ces grands hommes n'avoit rien d'implacable, d'amer, d'outré, comme chez les Romains des derniers tems de la République. Le salut de l'Etat les réconcilioit, sans qu'ils gardassent de jalousie, ni de rancune : & nous verrons bientôt qu'Aristide, loin de traverser secrettement son ancien rival, concourut avec zêle au succès de ses entreprises, & à sa gloire.

XERXES.

L'allarme augmentoit dans la Gréce à mesure qu'on apprenoit que l'armée des ennemis étoit plus près. Si les Athéniens & les Lacédémoniens n'avoient eu que leurs troupes de terre à lui opposer, ç'en étoit fait de la Gréce. On sentit pour lors tout le prix de la sage prévoiance de Thémistocle, qui, sous un autre prétexte, avoit fait bâtir cent galéres. Au lieu que le reste des Athéniens avoit regardé la journée de Marathon comme la fin de la guerre, lui au contraire la regarda comme le commencement & le signal de plus grands combats, aux quels il devoit

XERXES. préparer son peuple; & dès lors il songea à rendre sa patrie supérieure à Lacédémone, qui depuis lontems dominoit sur toute la Gréce. Dans cette vûe il crut devoir tourner toutes les forces d'Athénes du côté de la mer, voiant bien que foible par terre comme elle étoit, elle n'avoit que ce seul moien de se rendre nécessaire aux alliés, & formidable aux ennemis. Son avis passa malgré les efforts de Miltiade, arrété sans doute par le peu d'apparence qu'il y avoit qu'un peuple tout neuf aux combats de mer, & qui n'étoit en état d'armer que de petits vaisseaux, pût résister à une puissance aussi formidable que celle des Perses, qui avec une flote de plus de mille vaisseaux, avoient encore une nombreuse armée de terre.

Plut in Themist. pag. 113.

Les Athéniens avoient accoutumé de distribuer entr'eux tous les revenus qu'ils tiroient des mines d'argent, qui étoient dans un lieu de l'Attique appellé Laurium. Thémistocle eut le courage de proposer au peuple d'abolir ces distributions, & d'emploier cet argent à bâtir des vaisseaux à trois rangs de rames pour faire la guerre aux Eginétes, contre lesquels il ré-

veilla leur ancienne jalousie. Le peuple ne sacrifie pas volontiers ses intérêts particuliers à l'utilité publique, & n'aime pas à acheter le bien de l'Etat par ses propres pertes. Il le fit pourtant en cette occasion, & touché par les vives remontrances de Thémistocle, il consentit que l'argent qui revenoit des mines fût emploié à bâtir cent galéres. On doubla ce nombre à l'arrivée de Xerxès, & ce fut cette flote qui sauva la Gréce. XERXES.

Quand il fut question de nommer un Généralissime pour commander la flote, les Athéniens, qui seuls en avoient fourni les deux tiers, prétendirent que cet honneur leur appartenoit, & rien n'étoit plus juste que leur prétention. Cependant tous les suffrages des alliés se réunirent en faveur d'Eurybiade Lacédémonien. Thémistocle, quoique jeune & fort avide de gloire, crut que dans cette occasion il devoit oublier ses propres intérêts pour le bien commun de la patrie; & aiant fait entendre aux Athéniens, que pourvû qu'ils se conduisissent en gens de courage, bientôt tous les Grecs leur déféreroient d'eux-mêmes le commandement, il leur persuada *Herod. l. 8. cap. 2. 3.*

XERXES. de céder, auſſi bien que lui, aux Lacédémoniens. On peut dire encore que cette ſage modération de Thémiſtocle ſauva l'Etat. Car les alliés menaçoient de ſe ſéparer ſi l'on prenoit un autre parti, & c'en étoit fait de la Gréce ſi cela fût arrivé.

§. V. *Combat des Thermopyles. Mort de Léonide.*

An.M.3524. Av.J.C.480. *Herod. lib. 7. cap.* 172. 173.

IL NE s'agiſſoit plus que de ſavoir où l'on attendroit les Perſes, pour leur diſputer l'entrée de la Gréce. Les Theſſaliens repréſentérent qu'étant les premiers expoſés à l'attaque des ennemis, il étoit juſte qu'on pourvût à leur ſûreté, qui faiſoit auſſi celle de la Gréce; ſans quoi ils ſeroient obligés de prendre d'autres meſures, qui ſeroient contre leur inclination, mais qu'un tel abandon rendroit abſolument néceſſaires. Il fut réſolu qu'on envoieroit dix mille hommes pour garder le paſſage qui ſépare la Macédoine de la Theſſalie, près du fleuve Pénée, entre les monts Olympe & Oſſa. Mais Alexandre, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, leur aiant fait ſavoir que s'ils attendoient en cet endroit les Perſes, ils ſeroient infailli-

blement accablés par leur nombre, ils se retirérent vers les Thermopyles. Les Thessaliens, se voiant ainsi abandonnés, ne délibérérent plus, & se soumirent aux Perses.

XERXES.

Les Thermopyles sont un défilé ou passage du mont Oeta entre la Thessalie & la Phocide, qui n'a que vingt-cinq piés de largeur, qu'un petit nombre de troupes pouvoit défendre, & qui étoit l'unique endroit par où l'armée de terre des Perses pouvoit entrer en Achaïe, & venir assiéger Athénes. Ce fut donc là que l'armée des Grecs s'arréta. Elle avoit pour Chef Léonide l'un des deux Rois de Sparte.

Ibid. cap. 175-177.

Xerxès cependant étoit en marche. Il avoit ordonné à sa flote de le suivre le long de la côte, & de régler ses mouvemens sur ceux de l'armée de terre. Par tout il trouvoit des vivres & des rafraîchissemens qu'on avoit préparés de loin selon les ordres qu'il avoit envoiés, & chaque ville à son arrivée lui donnoit un magnifique soupé, qui coutoit des sommes immenses. C'est ce qui donna lieu à un assez bon mot d'un citoien d'Abdére ville de Thrace, qui, après qu'il

Herod. lib. 7. cap. 108-132.

XERXES. fut parti, dit qu'il faloit rendre graces aux dieux de ce que Xerxès ne faisoit qu'un repas.

Herod. lib. 8. cap. 116. Il y eut, dans le même pays de Thrace, un Prince qui témoigna une grandeur d'ame extraordinaire : c'étoit le Roi des Bisaltes. Pendant que tous les autres couroient à la servitude, & se soumettoient bassement à Xerxès, il refusa fiérement de subir le joug, & d'obéir. Il n'étoit pas en état de résister à force ouverte : il se retira sur le haut du mont Rhodope, dans un lieu inaccessible, & défendit à ses enfans de porter les armes contre la Gréce ; ils étoient au nombre de six. Soit crainte de Xerxès, soit curiosité de voir une telle guerre, ils le suivirent. A leur retour, leur pere, pour punir une désobéissance si marquée, leur fit crever les yeux à tous. Xerxès continua sa marche à travers la Thrace, la Macédoine, & la Thessalie. Tout plia devant lui jusqu'au défilé des Thermopyles.

Pausan. lib. 10. pag. 645. On ne peut voir sans étonnement combien étoit petit le nombre des troupes que la Gréce opposa à l'armée innombrable de Xerxès. On en trouve le dénombrement dans Pausanias.

Toutes ces troupes, jointes ensemble, ne faisoient qu'onze mille deux cens hommes. On n'en plaça que quatre mille aux Thermopyles pour en défendre le passage. Mais tous ces soldats, ajoute l'Historien, étoient déterminés à vaincre, ou à mourir. Que ne peut point une telle armée? XERXES.

Lorsque Xerxès fut arrivé près des Thermopyles, il fut étrangement surpris d'apprendre qu'on se préparoit à lui disputer le passage. Il s'étoit toujours flaté qu'au premier bruit de son arrivée les Grecs prendroient la fuite, & il n'avoit pu se mettre dans l'esprit ce que Démarate, dès le commencement de la guerre, lui avoit dit, qu'une poignée d'hommes arréteroit tout court son armée au premier passage. Il envoia un espion pour reconnoitre les ennemis. Cet espion raporta qu'il avoit trouvé les Lacédémoniens hors des retranchemens qui se divertissoient aux exercices militaires, & qui peignoient leur chevelure: c'étoit leur maniére de se préparer au combat.

Herod. lib. 7. cap. 207-231. Diod. lib. 11. pag. 5-10.

Le Roi, ne perdant pas encore toute espérance, attendit quatre jours pour leur donner le tems de se reti-

XERXES. rer. Il essaia, pendant cet intervalle, de gagner Léonide par de magnifiques promesses, en le faisant assurer qu'il le rendroit maître de toute la Gréce, s'il vouloit embrasser son parti : une telle proposition fut rejettée avec hauteur & indignation. Puis Xerxès lui aiant écrit qu'il eût à lui livrer ses armes ; Léonide lui répondit en deux mots, d'un style & d'une fierté véritablement Laconiques: *Vien les prendre toi-même.* Il ne fut plus question que de se préparer au combat contre les Lacédémoniens. Le Roi fit marcher d'abord contr'eux les Médes, avec ordre de les saisir tout vivans, & de les lui amener. Les Médes ne purent soutenir l'effort des Grecs, & aiant été honteusement mis en fuite, [a] ils montrérent, dit Hérodote, que Xerxès avoit beaucoup d'hommes, mais peu de soldats. Ils furent relevés par les Perses, surnommés les Immortels, qui formoient un corps de dix mille hommes : c'étoient les meilleures troupes de l'armée. Elles n'eurent pas un meilleur succès que les premiéres.

Plut. in Lacon. Apopht. pag. 225.

Ἀντέγραψε, Μολὼν λάβε.

Herod. lib. 7. cap. 210-239.

a Ὅτι πολλοὶ μὲν ἄνθρωποι εἶεν, ὀλίγοι δὲ ἄνδρες· | Quod multi homines essent, pauci autem viri.

Xerxès, deſeſpérant de pouvoir forcer des troupes ſi déterminées à vaincre ou à mourir, étoit dans un grand embarras, & ne ſavoit quel parti prendre : lorſqu'un habitant du pays vint lui découvrir un * ſentier détourné vers une éminence qui étoit au deſſus des ennemis, & qui les commandoit. On y envoia un détachement, qui aiant marché toute la nuit, y arriva à la pointe du jour, & s'en empara. XERXES.

Les Grecs en furent bientôt avertis. Léonide, voiant qu'il étoit impoſſible de réſiſter aux ennemis, obligea le reſte des alliés de ſe retirer, & demeura avec ſes trois cens Lacédémoniens, réſolus de mourir tous à l'exemple de leur Chef, qui aiant appris de l'oracle qu'il faloit que Lacédémone ou ſon Roi pérît, n'héſita pas à ſe ſacrifier pour ſa patrie. Ils étoient *Senec. Epiſt.* 82. donc ſans eſpérance de vaincre, ni de ſe ſauver, & ils regardoient les Thermopyles comme leur tombeau. Le Roi les aiant exhortés à prendre de

* *Quand les Gaulois, deux cens ans après, vinrent attaquer la Grece, ils s'emparérent du défilé des Thermopyles par le même ſentier, que les Grecs avoient encore négligé de garder.* Pauſan. lib. 1. pag. 7. & 8.

XERXES. la nourriture, en ajoutant qu'ils ſouperoient enſemble chez Pluton, ils jettérent tous des cris de joie, comme ſi on les eût invités à un feſtin. Il les mena enſuite au combat pleins d'ardeur. Le choc fut très-rude, & très-ſanglant. Léonide tomba mort des premiers. Les Lacédémoniens firent des efforts incroiables de courage pour défendre ſon corps mort. Enfin, accablés par le nombre plutôt que vaincus, ils périrent tous, excepté un ſeul, qui ſe ſauva à Lacédémone, où il fut traité comme un lâche & comme un traitre à ſa patrie; ſans que perſonne voulût avoir commerce avec lui, ni lui parler. Mais peu de tems après il répara avantageuſement ſa faute dans la bataille de Platée, où il ſe diſtingua d'une maniére particu-

Ibid. cap. 238. liére. Xerxès, outré de dépit contre Léonide qui avoit oſé lui tenir tête, fit attacher ſon cadavre à une potence, & ſe couvrit lui-même de honte en voulant deshonorer ſon ennemi.

On éleva dans la ſuite par l'ordre des Amphictyons un ſuperbe monument tout près des Thermopyles à ces braves défenſeurs de la Gréce avec deux inſcriptions, dont l'une regar-

doit en général tous ceux qui étoient morts aux Thermopyles, & portoit que les Grecs du Péloponnése, au nombre seulement de quatre mille, avoient tenu tête à l'armée des Perses composée de trois millions d'hommes. L'autre inscription étoit particuliére aux Spartiates. La simplicité en est remarquable : elle étoit du poete Simonide. La voici :

XERXES.

[a] Ω ξεῖν', ἄγγειλον Λακεδαιμονίοις, ὅτι τῇ δὲ
Κείμεθα, τοῖς κείνων πειθόμενοι νομίμοις.

c'est-à-dire : *Passant, va annoncer à Lacédémone que nous sommes morts ici, pour obéir à ses saintes loix.* Quarante ans après, Pausanias qui remporta la victoire de Platée, fit transporter des Thermopyles à Sparte les ossemens de Léonide, & lui érigea un magnifique tombeau. Le sien fut placé aussi tout près. On y prononçoit tous les ans une oraison funébre à leur hon-

Pausan. lib. 3. pag. 185.

a Pari animo Lacedemonii in Thermopylis occiderunt, in quos Simonides:

Dic, hospes, Spartæ nos te hîc vidisse jacentes,
Dum sanctis patriæ legibus obsequimur. *Cic. Tusc. Quæst. lib. 1. n. 101.*

XERXES. neur, & l'on y célébroit des Jeux, auxquels les Lacédémoniens ſeuls avoient droit d'aſſiſter, pour marquer qu'eux ſeuls avoient eu part à la gloire remportée aux Thermopyles.

Herod. lib. 8. c. 24. 25. Xerxès y avoit perdu plus de vingt mille hommes, du nombre deſquels ſe trouvérent deux freres du Roi. Il ſentit bien qu'une ſi grande perte, qui étoit une preuve ſenſible du courage des ennemis, étoit capable de jetter l'allarme & le découragement dans ſes troupes. Pour leur en dérober la connoiſſance, il fit enterrer dans de grandes foſſes, que l'on couvrit après de terre & d'herbes, tous ceux de ſon parti qui avoient été tués dans le combat, excepté mille, dont il laiſſa les corps dans la campagne. Cette ruſe lui réuſſit mal; & lorſque dans la ſuite ceux de la flote, curieux de voir le champ de bataille, eurent obtenu la permiſſion d'y venir, elle ne ſervit qu'à découvrir la petiteſſe de ſon eſprit, & non à cacher le nombre des morts.

Herod. lib. 7. cap. 134-137. Effraié d'une victoire qui lui avoit couté ſi cher, il demanda à Démarate ſi les Lacédémoniens avoient encore beaucoup de pareils ſoldats. Ce-

lui-ci lui répondit que la république de Lacédémone avoit un assez grand nombre de villes, dont tous les habitans étoient fort braves : mais que ceux de Lacédémone, qu'on appelloit proprement Spartiates, & qui montoient à peu près à huit mille, surpassoient tous les autres en bravoure, & étoient tels que ceux qui avoient combattu avec Léonide.

Je reviens encore un moment au combat des Thermopyles, dont l'issue, funeste en apparence, pourroit laisser dans les esprits une idée peu favorable aux Lacédémoniens, & faire regarder leur courage comme l'effet d'une témérité présomptueuse, & d'une hardiesse desespérée.

L'action de Léonide avec ses trois cens Spartiates n'étoit pas un coup de desespoir, mais une conduite sage & généreuse, comme Diodore de Sicile a soin de le faire remarquer, en relevant par un éloge magnifique la gloire de cette fameuse journée, & lui attribuant le succès de toutes les campagnes suivantes. Sachant que Xerxès marchoit à la tête de toutes les forces de l'Orient pour accabler un petit pays par le nombre, il com-

Diod. lib. 11. pag. 9.

XERXES. prit par une ſupériorité de lumiére ; que ſi l'on faiſoit conſiſter le ſuccès de cette guerre à oppoſer la force à la force & le nombre au nombre, jamais tous les Grecs raſſemblés ne pourroient égaler les Perſes, ni leur diſputer la victoire. Qu'il étoit donc néceſſaire d'ouvrir à la Gréce allarmée une autre voie de ſalut. Qu'il faloit montrer à tout l'univers attentif ce que peut la grandeur d'ame contre la force du corps, le véritable courage contre une impétuoſité aveugle, l'amour de la liberté contre une oppreſſion tyrannique, une troupe aguerrie & diſciplinée contre une multitude confuſe. Ces braves Lacédémoniens crurent qu'il convenoit à l'élite du premier peuple de la Gréce de ſe dévouer à une mort certaine pour faire ſentir aux Perſes ce qu'il en coute pour réduire des hommes libres en ſervitude, & pour apprendre aux Grecs à vaincre ou à périr comme eux.

Ce ne ſont point ici des ſentimens que je tire de mon propre fonds, & que je préte à Léonide : ils ſont renfermés dans la courte réponſe que fit ce digne Roi de Sparte à un Lacédé-

monien, lequel effraié de la généreuse résolution où il le voioit, lui dit : Quoi donc, Seigneur, est-ce que « vous songez à marcher avec une « petite poignée de gens contre une « armée innombrable ? S'il s'agit du « nombre, répliqua Léonide, la Gré- « ce entière n'y suffiroit pas, puis- « qu'elle n'égale qu'une petite partie « de l'armée Persane : mais s'il s'agit « de courage, ma petite troupe est « plus que suffisante. «

Plut. in Lacon. apopht. pag. 225.

La suite fit voir combien il pensoit juste. Cet exemple de courage étonna les Perses, & ranima les Grecs. La mort de ces braves soldats & de leur Chef fut utilement emploiée, & produisit un double effet, plus grand & plus durable qu'ils ne l'avoient espéré. D'un côté elle fut comme le premier germe des victoires suivantes, qui firent perdre aux Perses pour toujours la pensée de venir attaquer la Gréce ; & pendant les sept ou huit régnes suivans il ne se trouva aucun Prince qui osât en former le dessein, ni aucun flateur qui osât en donner le conseil. D'un autre côté cette hardiesse intrépide laissa une persuasion profondément gravée dans le cœur de

XERXES. tous les Grecs, qu'ils pouvoient vaincre les Perſes, & détruire leur vaſte monarchie. Cimon en fit d'abord avec ſuccès le premier eſſai. Agéſilas pouſſa plus loin ce projet, & le porta juſqu'à faire trembler dans Suſe le Grand-Roi. Et Alexandre enfin l'exécuta avec une facilité incroiable. Il ne douta jamais, non plus que les Macédoniens qui le ſuivoient, ni que toute la Gréce qui l'avoit nommé ſon Chef pour cette expédition, qu'il ne pût avec trente mille hommes renverſer l'empire des Perſes, après que trois cens Spartiates avoient ſuffi pour en arréter toutes les forces réunies.

§. VI. *Combat naval près d'Artémiſe.*

Herod. lib. 8. cap. 1-18. Diod. lib. 11. pag. 10. 11.

LE JOUR même de l'action des Thermopyles, il ſe donna auſſi un grand combat ſur mer. La flote des Grecs, ſans compter les petites galéres & les barques, étoit compoſée de 271 vaiſſeaux. Elle s'étoit arrétée à Artémiſe, promontoire de l'Eubée ſur la côte ſeptentrionale, vers le détroit. Celle des ennemis, beaucoup plus nombreuſe, étoit tout près de là: mais elle venoit d'eſſuier une rude tempête, qui avoit fait périr plus de

quatre cens vaiſſeaux. Cependant, comme elle étoit encore infiniment ſupérieure à celle des Grecs qu'ils ſe préparoient à attaquer, ils détachérent deux cens vaiſſeaux avec ordre de ſe tenir vers l'Eubée, afin qu'aucun des vaiſſeaux ennemis ne pût leur échaper. Les Grecs en aiant eu avis, mirent à la voile de nuit pour attaquer ce détachement à la pointe du jour. Ne l'aiant point rencontré, ils allérent vers le ſoir attaquer le gros de la flote ennemie. Elle fut fort maltraitée. La nuit étant ſurvenue, il falut ſe ſéparer, & chacun ſe retira à ſon poſte. Mais cette nuit même fut encore plus rude pour les Perſes que le combat qui l'avoit précédée, à cauſe d'une violente tempête, accompagnée de pluies & de tonnéres, qui les tint dans le mouvement & l'agitation juſqu'à la pointe du jour : & les deux cens vaiſſeaux qui avoient été détachés ſe briſérent preſque tous ſur les côtes de l'Eubée ; les dieux, dit Hérodote, voulant que les deux flotes devinſſent à peu près égales.

Un renfort de cinquante-trois vaiſſeaux étant ſurvenu ce jour-là même aux Athéniens, & les Grecs aiant eu

XERXES. avis du débri d'une partie de la flote ennemie, ils attaquérent encore à la même heure que la veille les vaisseaux des Ciliciens, & en coulérent à fond un grand nombre. Les Perses, honteux de se voir ainsi insulter par un ennemi beaucoup inférieur en nombre, se mirent le lendemain les premiers en mer. Le combat fut fort opiniatré, & le succès à peu près égal des deux côtés, si ce n'est que les Perses se trouvant embarrassés par la grandeur & le nombre de leurs vaisseaux, firent une bien plus grande perte. On se retira en bon ordre de part & d'autre.

Plut. in Themist. pag. 115-117. Herod. lib. 8. cap. 21-22.

Toutes ces actions, qui se passérent auprès d'Artémise, ne furent pas absolument décisives, mais elles servirent beaucoup à animer les Athéniens, en les convainquant par leur propre expérience que ni le grand nombre & les magnifiques décorations des vaisseaux, ni les cris insolens & les chants de victoire des barbares, n'ont rien de formidable pour des hommes qui savent en venir aux mains, & qui ont le courage de combattre de pié ferme; & en leur faisant voir qu'il ne faut que mépriser toute cette vaine

ne montre, aller droit à l'ennemi, & l'attaquer vivement sans jamais lâcher prise.

Les Grecs, aiant pour lors appris ce qui s'étoit passé aux Thermopyles, ne délibérérent plus sur le parti qu'ils avoient à prendre. Ils partirent d'Artémise, & s'avançant vers l'intérieur de la Gréce, ils s'arrétérent à Salamine, petite île tout près & vis-à-vis de l'Attique. Dans cette retraite, Thémistocle passant par les lieux où il faloit nécessairement que les ennemis abordassent pour s'y rafraîchir, & pour y faire de l'eau, grava en grosses lettres sur des pierres & des rochers ces mots qu'il adressoit aux Ioniens : *Peuples d'Ionie, rangez-vous de notre côté ; reprenez le parti de vos peres, qui n'exposent leur vie que pour le maintien de votre liberté : ou, si cela vous est impossible, au moins faites aux Perses dans la mêlée le plus de mal que vous pourrez, & jettez le desordre dans leur armée.* Par là il espéroit, ou attirer les Ioniens, ou les rendre suspects aux barbares. On voit que Thémistocle, toujours attentif à son but, ne négligeoit rien de ce qui pouvoit contribuer au succès de ses entreprises.

Herod. lib. 8. cap 40. 41.

§. VII. *Les Athéniens abandonnent leur ville. Xerxès la prend & la brûle.*

CEPENDANT Xerxès étoit entré dans la Phocide par le haut de la Doride, brûlant & ſaccageant les villes des Phociens. Les peuples du Péloponnéſe, ne ſongeant qu'à ſauver leur pays, avoient réſolu d'abandonner tout le reſte, & d'aſſembler toutes les forces de la Gréce au dedans de l'Iſthme, qu'on prétendoit fermer d'une groſſe muraille depuis une mer juſqu'à l'autre : cet eſpace étoit de près de deux lieues. Les Athéniens, irrités d'une ſi lâche déſertion, ſe voioient tout près de tomber entre les mains des Perſes, & de porter tout le poids de leur colére & de leur vengeance. Ils avoient conſulté quelque tems auparavant l'oracle de Delphes, qui leur avoit répondu que la ville ne trouveroit ſon ſalut que dans des murs de bois. Cette expreſſion ambiguë partagea les eſprits. Quelques-uns l'interprétoient de la citadelle, parcequ'autrefois elle avoit été environnée de paliſſades de bois. Thémiſtocle lui donnoit un autre ſens bien plus naturel, l'entendant des vaiſ-

Herod. lib. 7. cap. 139-143.

ſeaux, & montroit que le ſeul parti qu'ils euſſent à prendre étoit d'abandonner leur ville, & de s'embarquer. Mais c'eſt à quoi le peuple ne vouloit nullement entendre, comme ne ſe ſouciant plus de vaincre, & ne voiant aucun moien de ſe ſauver après avoir abandonné les temples de leurs dieux, & les tombeaux de leurs ancêtres. Thémiſtocle eut ici beſoin de toute ſon adreſſe & de toute ſon éloquence pour ébranler le peuple. Après eur avoir repréſenté qu'Athénes ne onſiſtoit ni dans les murs, ni dans es maiſons, mais dans les citoiens, que conſerver ceux-ci c'étoit ſauver a ville, il chercha à les toucher par e motif qui étoit le plus capable de aire impreſſion ſur eux dans l'état de nalheur, d'affliction, & de danger où ls ſe trouvoient, je veux dire par le notif de l'autorité divine, leur faiant entendre par les paroles mêmes e l'oracle, & par les prodiges qui toient arrivés, que la volonté des ieux étoit qu'ils s'éloignaſſent d'Aénes pour un tems.

On fit donc un Décret, par lequel, our adoucir ce qu'il y avoit de dur ans la réſolution d'abandonner la

Herod. lib. 8. cap. 51-54. Plut. in Themiſt. pag. 117.

XERXES. ville, il étoit ordonné, » Qu'on met-
» troit Athénes en dépôt entre les
» mains & sous la sauvegarde de Mi-
» nerve patrone des Athéniens ; que
» tous ceux qui étoient en état de
» porter les armes, monteroient sur
» les vaisseaux ; & que chacun pour-
» voiroit comme il pourroit au salut
» & à la sûreté de sa femme, de ses
» enfans, & de ses esclaves.

Plut. in Cim. pag. 481.

Une démarche singuliére de Cimon, encore jeune pour lors, fut d'un grand poids dans cette occasion. On le vit, suivi de ses camarades, & avec un visage gai, monter le long de la rue du Céramique à la citadelle, pour y consacrer dans le temple de Minerve un mords de bride qu'il portoit à la main, voulant faire entendre par cette cérémonie religieuse mais frapante, qu'il n'étoit plus question de troupes de terre, & qu'il faloit se tourner du côté de la mer. Après avoir fait l'offrande de ce mords, il prit un des boucliers qui étoient appendus aux parois du temple, fit ses priéres à la déesse, descendit sur le rivage, & fut le premier qui par son exemple inspira la confiance à laplupart des autres, & leur donna le courage de s'embarquer.

La plupart firent paſſer leurs peres & leurs meres qui étoient âgés, avec leurs femmes & leurs enfans, dans la ville de * Trézéne, dont les habitans les reçurent avec beaucoup de généroſité & d'humanité. Car ils firent ordonner qu'ils ſeroient nourris aux dépens du public, & leur aſſignérent à chacun deux oboles par jour, qui valoient à peu près trois ſols & demi de notre monnoie. Ils permirent outre cela aux enfans de prendre des fruits par tout; & établirent encore un fonds pour le paiement des Maîtres qui les inſtruiroient. Il eſt beau de voir une ville, expoſée comme celle-ci aux plus grands maux, étendre ſon attention & ſa libéralité, au milieu de telles allarmes, juſqu'à l'éducation des enfans d'autrui!

Quand toute la ville vint à s'embarquer, ce ſpectacle, le plus triſte & le plus touchant qui fut jamais, tiroit les larmes des yeux de tous les aſſiſtans, & excitoit en même tems des ſentimens d'admiration pour la fermeté & le courage de ces hommes qui envoioient ailleurs leurs pe-

* *C'eſt une petite ville, ſituée ſur le bord de la mer dans la partie du Péloponnéſe appellée l'Argolide.*

XERXES. res & leurs meres, & qui, ſans être ébranlés par leurs gémiſſemens, ni par les tendres embraſſemens de leurs enfans & de leurs femmes, paſſoient avec tant de réſolution à Salamine. Mais ce qui augmentoit infiniment la compaſſion, c'étoit un grand nombre de vieillards qu'on étoit forcé de laiſſer dans la ville à cauſe de leur âge & de leur foibleſſe, & dont pluſieurs même voulurent y reſter par un motif de religion, entendant de la citadelle ce que l'oracle avoit dit des murailles de bois. Il n'y eut pas, (car l'hiſtoire a jugé cette circonſtance digne d'être raportée) il n'y eut pas juſqu'aux animaux domeſtiques qui ne priſſent part à ce deuil public, & l'on ne pouvoit s'empécher d'être touché & attendri en les voiant courir avec des hurlemens après leurs maîtres qui s'embarquoient. Entre tous les autres on remarque le chien de Xanthippe, pere de Péricles, qui ne pouvant ſupporter de ſe voir abandonné de ſon maître, ſe jetta à la mer, & nagea toujours près de ſon vaiſſeau, juſqu'à ce qu'il aborda preſque ſans force à Salamine, & mourut incontinent ſur le rivage. On montroit en-

core dans le même lieu, du tems de Plutarque, l'endroit où l'on prétend qu'il fut enterré, & que l'on appelloit *la sépulture du Chien.*

Pendant que Xerxès continuoit sa marche, quelques transfuges d'Arcadie vinrent se rendre dans son armée. Leur aiant demandé ce que faisoient alors les Grecs, il fut bien surpris d'apprendre qu'ils étoient occupés à regarder les jeux & les combats qui se célébroient à Olympie; & il le fut encore plus, quand on lui eut dit que la récompense du vainqueur n'étoit autre qu'une couronne d'oliviers. Quels hommes, s'écria par admiration l'un des Seigneurs Persans, qui ne sont sensibles qu'à l'honneur, & point à l'argent!

Herod. lib. 8. cap. 26.

Xerxès avoit fait un détachement assez considérable de son armée pour aller piller le temple de Delphes, où il savoit qu'il y avoit des richesses immenses, n'aiant pas intention de traiter Apollon plus favorablement que les autres dieux, dont il avoit saccagé les temples. Si l'on en croit Hérodote & Diodore de Sicile, à peine ce détachement s'étoit-il avancé jusqu'au temple de Minerve, surnom-

Herod. lib. 8. c. 35-39. Diod. l. 11, pag. 12.

XERXES. mée *la Prévoiante*, que l'air s'obſcurcit tout-à-coup, & qu'il s'éleva une furieuſe tempête accompagnée de vents impétueux, de tonnéres, d'éclairs, & de foudres; & deux gros rochers s'étant détachés de la montagne, écraſérent la plupart de ces troupes.

Herod. lib. 8. cap. 50-54.

Le reſte de l'armée marcha vers la ville d'Athénes, que ſes habitans avoient abandonnée, excepté un petit nombre de citoiens qui s'étoient retirés dans la citadelle, où ils ſe défendirent juſqu'à la mort avec un courage incroiable, ſans vouloir entendre à aucun accommodement: Xerxès brûla entiérement la ville & tous les temples. Pauſanias nous apprend que dans la ſuite on en laiſſa exprès ſubſiſter quelques-uns dans l'état où les Perſes les avoient mis, ſans les rétablir, afin que ces ruines ſacrées fuſſent des motifs toujours ſubſiſtans de la haine irréconciliable qui devoit être entre les Grecs & les Barbares. Xerxès dépécha auſſitôt un courier à Suſe pour porter cette agréable nouvelle à Artabane ſon oncle; & il lui envoia en même tems un grand nombre de tableaux & de

Lib. 10. pag. 679.

ſtatues. Celles d'Harmodius & d'Ariſtogiton, libérateurs d'Athénes, en faiſoient partie. Un Antiochus, roi de Syrie, (je ne ſai pas lequel, ni en quel tems) les renvoia aux Athéniens, ne croiant pas leur pouvoir faire un préſent plus agréable.

XERXES.

Pauſan. lib. 1. pag. 14.

§. VIII. *Bataille de Salamine. Retour précipité de Xerxès dans l'Aſie. Eloge de Thémiſtocle & d'Ariſtide. Défaite des Carthaginois en Sicile.*

ALORS la diviſion ſe mit dans la flote des Grecs; & les alliés, dans un Conſeil de guerre qui ſe tint, ſe trouvérent fort partagés pour déterminer l'endroit où ſe devoit donner le combat. Les uns, & c'étoit le plus grand nombre, qui avoient pour eux Eurybiade Généraliſſime de la flote, vouloient qu'on s'approchât de l'Iſthme de Corinthe, pour être plus près de l'armée de terre qui gardoit cette entrée ſous la conduite de Cléombrote frere de Léonide, & plus à portée de défendre le Péloponnéſe. D'autres, & ils avoient Thémiſtocle à leur tête, prétendoient que c'étoit trahir la patrie que d'abandonner un poſte auſſi avantageux que ce-

Herod. lib. 8. cap. 56-[illegible]. Plut. in Themiſt. pag. 117.

XERXÈS. lui de Salamine. Et comme celui-ci soutenoit son sentiment avec beaucoup de chaleur, Eurybiade leva la canne sur lui. L'Athénien, sans s'émouvoir, *Frappe*, dit-il, *mais écoute*; & continuant de parler, il montra de quelle importance il étoit pour la flote des Grecs, dont les vaisseaux étoient plus légers & beaucoup moins nombreux que ceux des Perses, de donner la bataille dans un détroit comme celui de Salamine, qui mettroit l'ennemi hors d'état de faire usage d'une grande partie de ses forces. Eurybiade, qui n'avoit pu voir sans surprise la modération de Thémistocle, se rendit à ses raisons, & sans doute encore plus à la crainte qu'il eut que les Athéniens, dont les vaisseaux faisoient plus de la moitié de la flote, ne se séparassent des alliés, comme leur Général l'avoit laissé entrevoir.

Herod. lib. 8. c. 67-70. Du côté des Perses on avoit tenu aussi un Conseil de guerre, pour savoir s'il faloit hazarder un combat naval : Xerxès étoit venu à la flote pour prendre avis de ses Capitaines. Tous furent pour donner la bataille, parcequ'ils savoient que le Roi pan-

choit de ce côté-là. Il n'y eut que la reine Artémise qui s'opposât à ce dessein. Elle représenta qu'il étoit dangereux d'en venir aux mains avec des gens beaucoup plus expérimentés & plus habiles dans la marine que les Perses : que la perte d'une bataille sur mer seroit suivie de la ruine de l'armée de terre : qu'en traînant la guerre en longueur, & s'approchant du Péloponnése, ils feroient naître, ou plutôt augmenteroient parmi les ennemis la division qui y étoit déja fort grande : que les alliés ne manqueroient pas de se séparer pour aller défendre chacun son propre pays ; & qu'alors le Roi se rendroit maître sans peine, & presque sans coup férir, de toute la Gréce. Cet avis si sage ne fut point suivi, & l'on résolut de donner la bataille.

XERXES.

Comme Xerxès attribuoit à son absence le mauvais succès des premiers combats qu'on avoit donnés sur mer, il voulut être témoin de celui-ci du haut d'une éminence où il fit placer son trône. Ce pouvoit être un moien d'animer les troupes. Mais il en est un autre plus sûr & plus efficace, je veux dire la présence même

XERXES. & l'exemple du Prince, qui prend part au péril, & qui par là se montre digne d'être l'ame & le chef de tant de gens de cœur prêts à mourir pour lui. Quand un Prince n'a pas cette sorte de fermeté qui ne s'étonne de rien, & que le péril même réveille, il peut avoir d'ailleurs de bonnes qualités, mais il n'est pas propre à commander une armée. Dans un Général, rien ne peut suppléer le courage; [a] & plus il tâche d'en montrer l'apparence, quand il n'en a pas la réalité, plus il découvre sa peur. Il y a à la vérité une extrême différence entre un Général & un simple soldat. Xerxès ne devoit s'exposer que comme il convient à un Prince: comme la tête, & non comme la main: comme celui qui doit donner les ordres, & non comme ceux qui doivent les exécuter. Mais se tenir entiérement écarté du danger, & se réduire à la simple fonction de spectateur, c'est renoncer à la qualité de Général.

Herod. lib. 8. c. 74-78. Thémistocle sachant que dans la flote Grecque on songeoit encore à

a Quanto magis occultare ac abdere pavorem nitebantur, manifestiùs pavidi. *Tacit. Histor.*

aller vers l'Isthme, fit donner avis sous main à Xerxès que les alliés Grecs étant réunis dans le même lieu, il lui seroit facile de les vaincre & de les accabler tous ensemble ; au lieu que s'ils se séparoient, comme ils étoient près de le faire, il manqueroit pour toujours une si favorable occasion. Le Roi le crut, & par son ordre un grand nombre de vaisseaux environna de nuit Salamine, pour ôter aux Grecs tout moien de sortir de ce poste.

Plut. in Arist. p. 323. Herod. lib. 8. c. 78-82.

Personne ne s'aperçut que l'armée fût ainsi envelopée. Aristide vint la nuit même d'Egine où il commandoit quelques troupes, & traversa avec un très-grand danger toute la flote des ennemis. Quand il fut arrivé à la tente de Thémistocle, il le tira à part, & lui parla ainsi : » Thémistocle, si nous sommes sages, « nous renoncerons desormais à cette « vaine & puerile dissension qui nous « a divisés jusqu'ici ; & par une plus « noble & plus salutaire émulation « nous combattrons à l'envi à qui « servira mieux la patrie, vous en « commandant & en faisant le de- « voir d'un bon & sage capitaine, «

XERXES. » & moi en vous obéiſſant, & en » vous aidant de ma perſonne & de » mes conſeils. Il lui donna enſuite avis que l'armée étoit envelopée par les vaiſſeaux des Perſes, & l'exhorta fort à ne point différer de donner le combat. Thémiſtocle, étonné juſqu'à l'excès d'une telle grandeur d'ame & d'une ſi noble franchiſe, eut quelque honte de s'être laiſſé vaincre par ſon rival, & ne rougiſſant point d'en faire l'aveu, promit bien d'imiter ſa généroſité, & même, s'il le pouvoit, de la ſurpaſſer par tout le reſte de ſa conduite. Puis, après lui avoir fait confidence de la ruſe qu'il avoit imaginée pour tromper le Barbare, il le pria d'aller trouver Eurybiade, pour lui repréſenter qu'il n'y avoit d'autre ſalut pour eux que de combattre par mer à Salamine : ce qu'il fit avec joie, & avec ſuccès ; car il avoit beaucoup de crédit ſur l'eſprit de ce Général.

Herod. lib. 8. c. 84-96. On ſe prépara donc de part & d'autre au combat. La flote des Grecs étoit compoſée de trois cens quatre-vingts voiles. Elle ſuivoit en tout l'impreſſion & les ordres de Thémiſtocle. Comme rien n'échapoit à ſa prévoiance, & qu'en habile capitaine

il ſavoit profiter de tout, il attendit, pour engager l'action, qu'un vent qui ſe levoit tous les jours réguliérement à une certaine heure, & qui étoit tout-à-fait contraire aux ennemis, commençât à ſouffler. Alors on donna le ſignal. Les Perſes, qui ſavoient que le Roi avoit les yeux attentifs ſur eux, s'avancérent avec une impétuoſité & un courage capables de répandre par tout la terreur. Mais ce premier feu ſe rallentit bientôt quand on fut dans la mélée. Tout leur étoit contraire : le vent, qui leur donnoit directement dans le viſage ; la hauteur & la peſanteur de leurs vaiſſeaux, qui ſe remuoient difficilement ; le grand nombre de ces vaiſſeaux, qui loin de leur être utile, ne ſervoit qu'à les embarraſſer dans un lieu étroit & ſerré : au lieu que du côté des Grecs tout ſe faiſoit avec ordre & meſure, ſans trouble & ſans confuſion, parceque tout obéiſſoit à un ſeul ordre. Les Ioniens, que Thémiſtocle avoit avertis par des caractéres gravés ſur des pierres le long des côtes de l'Eubée de ſe ſouvenir d'où ils tiroient leur origine, furent les premiers qui prirent la fuite ; & ils

XERXES. furent bientôt ſuivis du reſte de la flote. Artémiſe ſe ſignala par des efforts incroiables de hardieſſe, enſorte que Xerxès la voiant ainſi combattre, s'écria [a] que dans cette bataille les hommes avoient paru des femmes, & que les femmes avoient montré un courage d'hommes. Les Athéniens, indignés de ce qu'une femme avoit oſé venir porter les armes contre eux, avoient promis dix mille dragmes de récompenſe à quiconque la pourroit prendre en vie: mais elle échapa à leur pourſuite. S'ils l'euſſent priſe, elle n'auroit mérité que d'être comblée de louanges & d'honneurs.

Cinq mille livres.

Tel fut le ſuccès de la bataille de Salamine, l'une des plus mémorables dont il ſoit parlé dans l'hiſtoire ancienne, & qui a rendu à jamais célébre le nom & le courage des Grecs. Il y eut beaucoup de navires des Perſes de pris, un plus grand nombre encore qui furent coulés à fond. Pluſieurs des alliés, qui ne craignoient pas moins la cruauté du Roi que l'en-

a Οἱ μὲν ἄνδρες, γεγόνασί μοι γυναῖκες· αἱ δὲ γυναῖκες, ἄνδρες.

Artemiſia inter primos duces bellum accerimè ciebat. Quippe, ut in viro muliebrem timorem, ita in muliere virilem audaciam cerneres. *Juſt. lib.* 2. *cap.* 12.

nemi, se retirérent dans leur pays. XERXES.

Thémistocle, dans un entretien secret qu'il eut avec Aristide, mit en délibération, pour le sonder & pour connoître ses véritables sentimens, s'il ne seroit pas utile d'envoier des vaisseaux pour rompre le pont que Xerxès avoit fait bâtir; afin, disoit-il, de prendre l'Asie dans l'Europe: il pensoit tout le contraire. Aristide lui fit de vives remontrances sur un tel projet, & lui exposa combien il étoit dangereux de réduire au desespoir un ennemi si puissant, dont on ne pouvoit être trop tôt délivré. Thémistocle parut céder à ses raisons, & pour hâter le départ du Roi, il le fit avertir secrettement que les Grecs songeoient à faire rompre le pont. Il paroit que le but de Thémistocle, dans cette fausse confidence, étoit de s'autoriser du sentiment d'Aristide, qui étoit d'un grand poids, contre celui des autres Généraux, s'ils songeoient à aller rompre le pont. Peut-être aussi cherchoit-il à se mettre à couvert de la mauvaise volonté de ses ennemis, qui pourroient un jour l'accuser de trahison devant le peuple, s'ils venoient jamais à savoir

Herod. lib. 8. c. 97-110.

XERXES. qu'il eût fait donner cet avis ſecret à Xerxès.

Herod. lib. 8. c. 115-120. Ce Prince, effraié d'une telle nouvelle, ne perdit point de tems, & partit de nuit, aiant laiſſé Mardonius avec une armée de trois cens mille hommes pour réduire la Gréce s'il le pouvoit. Les Grecs, qui s'attendoient que Xerxès donneroit le lendemain un nouveau combat, aiant appris ſa fuite le pourſuivirent, mais inutilement. *Herod. lib. 8. cap. 130.* Ils avoient détruit deux cens vaiſſeaux ennemis, ſans compter ceux qu'ils prirent. Le reſte de la flote Perſane, après avoir été fort maltraitée en chemin par les vents, ſe retira vers la côte d'Aſie, où elle entra dans le port de Cume ville d'Eolie, & y paſſa l'hiver, ſans oſer depuis revenir en Gréce.

Xerxès emmena avec lui le reſte de ſon armée, & prit le chemin de l'Helleſpont. Comme il n'y avoit point de vivres préparées, elle ſouffrit infiniment pendant toute la marche, qui fut de quarante-cinq jours. Après avoir conſumé tous les fruits qui ſe rencontrérent, les ſoldats furent obligés de ſe nourrir d'herbes, & même de feuilles & d'écorces d'ar-

bres. La maladie se mit dans l'armée. La dyssenterie, & la peste, en firent périr une grande partie. XERXES.

Le Roi, impatient de se sauver, avoit pris les devans avec peu de monde, afin d'arriver plus promtement: mais il trouva le pont rompu par une rude tempête qui s'étoit élevée, & fut obligé de passer le trajet dans une barque de pêcheur. [a] C'étoit un spectacle bien propre à faire connoitre l'instabilité des choses humaines, que de voir dans une petite barque, presque sans suite & sans équipage, un Prince, aux armées & aux vaisseaux duquel, peu de tems auparavant, à peine la terre & la mer avoient pu suffire. Tel fut le succès de l'expédition de Xerxès contre la Gréce.

En raprochant Xerxès de lui-même en deux différens tems, on a peine à le reconnoitre. Quand il s'agissoit de délibérer, rien de plus courageux, ni de plus intrépide que ce Prin-

a Erat res spectaculo digna, & æstimatione sortis humanæ, rerum varietate miranda, in exiguo latentem videre navigio, quem paulo antè vix æquor omne capiebat; carentem etiam omni servorum ministerio, cujus exercitus, propter multitudinem, terris graves erant. *Just. lib. 2. cap. 13.*

XERXES. ce : il est surpris, & même indigné, qu'on envisage dans l'avenir aucune difficulté, & qu'on témoigne aucune allarme. Mais lors que l'heure de l'exécution & du péril est venue, il fuit lâchement, & ne songe qu'à mettre sa vie en sûreté. On voit ici sensiblement la différence qu'il y a entre le véritable courage qui n'est jamais sans prudence, & la témérité qui est toujours aveugle & présomptueuse. Un Prince habile & sage pese tout, examine tout, avant que de s'engager dans [a] une guerre, qu'il ne craint pas, mais qu'il ne souhaite pas aussi; &, dans le tems de l'action, la vûe du danger ne sert qu'à l'animer. La présomption change cet ordre. [b] Comme elle a mis la bravoure & la hardiesse où devoit être la sagesse & la circonspection, elle place l'épouvante & le désespoir où devroit être le courage & l'intrépidité.

Herod. lib. 8. c. 122-125. Le premier soin des Grecs, après la bataille de Salamine, fut d'envoier à Delphes les prémices du riche butin

a Non times bella, non provocas. *Plin. de Traj.* Fortissimus in ipso discrimine, qui ante discrimen quietissimus. *Tacit. Hist. lib.* 1. *cap.* 84.

b Ante discrimen feroces, in periculo pavidi. *Ibid. cap.* 68.

XERXES.

qu'ils avoient fait. Cimon, encore tout jeune, se signala particuliérement dans cette journée, & y fit des actions d'une valeur distinguée, qui lui attirérent une grande réputation, & le firent regarder dès lors comme un citoien capable de rendre un jour d'importans services à sa patrie.

Plut. in Cim. pag. 481.

Mais Thémistocle eut presque tout l'honneur de cette victoire, la plus signalée que les Grecs aient jamais remportée contre les Perses. La vérité força ceux qui étoient les plus jaloux de sa gloire à lui rendre ce témoignage. C'étoit une coutume dans la Gréce qu'après un combat les Capitaines déclarassent ceux qui s'y étoient le plus distingués, en marquant sur un billet le nom de celui qui avoit mérité le premier prix, & le nom de celui qui avoit mérité le second. Ici, par un jugement qui marque la bonne opinion qu'il est naturel d'avoir de soi-même, chacun s'ajugea le premier rang, & accorda le second à Thémistocle; ce qui étoit le mettre réellement au-dessus de tous les autres.

Plut. in Themist. pag. 120.

Les Lacédémoniens l'aiant mené à Sparte pour lui rendre les honneurs

XERXES. qui lui étoient dûs, décernérent à leur Général Eurybiade le prix de la valeur, & à Thémiſtocle celui de la ſageſſe, qui fut une couronne d'olivier pour l'un & pour l'autre. Ils firent auſſi préſent à Thémiſtocle du plus beau char qui fût dans la ville ; & à ſon départ, ils le firent accompagner par trois cens jeunes hommes des plus conſidérables de la ville juſqu'aux frontiéres du pays : honneur que juſques-là ils n'avoient encore rendu à perſonne.

Mais ce qui lui cauſa un plaiſir encore plus ſenſible, furent les acclamations publiques qu'ils reçut aux premiers Jeux Olympiques qui ſe célébrérent après la bataille de Salamine, où toute la Gréce étoit aſſemblée. Dès qu'il parut, tout le monde ſe leva pour lui faire honneur. Perſonne n'étoit attentif aux jeux ni aux combats: Thémiſtocle ſeul faiſoit le ſpectacle. Tous les yeux étoient tournés vers lui, & chacun s'empreſſoit de le montrer de la main aux étrangers qui ne le connoiſſoient pas. Il avoua depuis à ſes amis qu'il regardoit ce jour comme le plus beau de ſa vie ; que jamais il n'avoit reſſenti une joie ſi

douce ni si vive ; & que cette récompense, juste fruit de ses travaux, passoit tous ses desirs.

On a sans doute remarqué dans Thémistocle deux ou trois traits principaux, qui doivent lui donner rang parmi les plus grands hommes. Le dessein qu'il forma & qu'il exécuta, de tourner toutes les forces d'Athénes du côté de la mer, marquoit en lui un génie supérieur, capable des plus grandes vûes, pénétrant dans l'avenir, & saisissant dans les affaires le point décisif. Il comprit qu'Athénes, ne possédant qu'un territoire stérile & peu étendu, n'avoit que ce seul moien pour s'enrichir & s'aggrandir. On peut regarder ce projet comme la source & la cause de tous les grands événemens qui rendirent dans la suite la république d'Athénes si florissante.

Mais je mets encore infiniment au-dessus de cette sage prévoiance la rare modération qu'il fit paroître en deux occasions décisives, où c'en étoit fait de la Gréce, s'il eût écouté les conseils d'une ambition mal entendue, & qu'il se fût piqué d'un faux point d'honneur, comme il est si ordinaire aux personnes de sa profession & de

XERXES. ſon âge. La premiére eſt, lorſque, malgré l'injuſtice criante qu'on commettoit à l'égard de ſa République & de ſa propre perſonne, en nommant pour Généraliſſime de la flote un Lacédémonien, il porta les Athéniens à ſe déſiſter de leur prétention quelque juſte qu'elle fût, pour prévenir les funeſtes effets que la diviſion entre les alliés n'auroit pas manqué d'avoir. Et combien eſt admirable ſa préſence d'eſprit & ſon ſang froid, lorſque ce même Eurybiade, avec un geſte menaçant & des paroles piquantes, leva la canne ſur lui! Qu'on ſe ſouvienne que Thémiſtocle n'étoit pas alors fort âgé; qu'il étoit plein d'ardeur pour la gloire; qu'il commandoit une flote nombreuſe; qu'il avoit pour lui la raiſon. Que feroient nos jeunes Officiers dans une pareille conjoncture? Celui-ci ſouffrit: & la victoire de Salamine fut le fruit de ſa patience.

J'aurai lieu dans la ſuite de parler avec plus d'étendue du mérite d'Ariſtide. C'étoit, à proprement parler, l'homme de la République. Pourvû qu'elle fût bien ſervie, il lui importoit peu par qui elle le fût. Le mérite des

des autres, loin de le blesser, devenoit le sien propre par l'approbation qu'il lui donnoit. Nous l'avons vû traverser la flote ennemie, non sans risque de sa vie, pour aller donner un avis salutaire à Thémistocle ; & [a] Plutarque observe que pendant tout le tems du commandement de ce dernier, Aristide l'aida en toute occasion de ses conseils & de son crédit, quoiqu'il pût le regarder comme son rival, & même comme son ennemi. Qu'on compare cette noblesse & cette grandeur d'ame avec la petitesse d'esprit & la bassesse de cœur de ces hommes pointilleux, délicats, & jaloux sur ce qui regarde le commandement ; incompatibles avec leurs collégues ; uniquement attentifs à s'attirer la gloire de tout ; toujours prêts à sacrifier les intérêts publics à leurs intérêts particuliers, & à laisser faire des fautes à leurs rivaux pour en tirer avantage.

XERXES.

LE JOUR même de l'action des Thermopyles, la formidable armée des Carthaginois, composée de trois

Herod. lib. 7. cap. 165-167.
Diod. lib. 11. pag. 16-28.

a Πάντα συνέπραττε καὶ συνεβούλευεν, ἐνδοξότατον ἐπὶ σωτηρίᾳ κοινῇ ποιῶν τὸν ἔχθιστον. *In vit Arist. pag.* 323.

XERXES. cens mille hommes, avoit été entiérement défaite par Gélon tyran de Syracuse. Hérodote place ce combat au jour que se donna celui de Salamine. J'en ai marqué les circonstances dans l'histoire des Carthaginois.

Tom. 2. pag. 254.

Herod. lib. cap. 111. 112. Plut. in Themist. pag. 122.

APRE'S la bataille de Salamine, les Grecs étant revenus de la poursuite des Perses, Thémistocle parcourut les îles qui avoient suivi leur parti, pour y faire des exactions, & pour en tirer de l'argent. Il commença par celle d'Andros, & demanda une somme considérable à ses habitans, leur aiant dit: *Je viens à vous accompagné de deux puissantes divinités, la Persuasion & la Force.* Ils répondirent: *Nous avons aussi de notre côté deux autres divinités, qui ne sont pas moins puissantes que les vôtres, & qui ne nous permettent pas de donner l'argent que vous nous demandez, la Pauvreté & l'Impuissance.* Sur ce refus, il fit mine de les assiéger, & les ménaça de ruiner entiérement leur ville. Il traita de la même sorte plusieurs autres îles, qui n'osérent pas lui résister comme Andros, & il en tira de grosses sommes à l'insû des autres Capitaines car il passoit pour aimer l'argent, & vouloir s'enrichir.

§. IX. *Bataille de Platée.*

MARDONIUS, qui étoit resté en Gréce avec un corps d'armée de trois cens mille hommes, fit passer l'hiver à ses troupes dans la Thessalie, & le printems suivant il les mena dans la Béotie. Il y avoit dans le pays un oracle fort célébre, c'étoit celui de Lébadie, qu'il crut devoir consulter pour savoir quel seroit le succès de la guerre. Le Prêtre, dans l'enthousiasme dont il fut saisi, répondit en une langue que personne des assistans n'entendoit, comme pour insinuer que l'oracle ne daignoit pas s'expliquer à un Barbare. Il envoia dans le même tems Alexandre roi de Macédoine, avec plusieurs Seigneurs Persans à Athénes, & fit faire à ses habitans, de la part de son Maître, des offres très avantageuses, pour les détacher du reste des alliés. Il leur promettoit de rétablir entiérement leur ville qui voit été brûlée, de leur fournir de grandes sommes d'argent, de leur ermettre de vivre selon leurs loix, & le leur donner le commandement sur oute la Gréce. Alexandre les exhorta n son nom, & comme leur ancien

An.M. 3525. Av.J.C. 479. *Herod. lib. 8. c. 113-131. 136. & 140-144. Plut. in Arist. p. 324. Diod. l. 11. pag. 22. 23. Plut. de Orac. defect. pag. 412.*

XERXES. ami, à profiter d'une occaſion ſi favorable de rétablir leurs affaires, leur marquant qu'ils étoient hors d'état de tenir tête à une puiſſance auſſi formidable que celle des Perſes, & qui étoit tellement ſupérieure à celle des Grecs. Les Lacédémoniens, ſur le premier bruit de cette ambaſſade, avoient auſſi de leur côté envoié des Députés à Athénes, pour en détourner l'effet. Ils aſſiſtoient à l'audiance. Après qu'Alexandre ſe fut tû, ils prirent la parole en s'adreſſant aux Athéniens, les exhortérent fortement à ne pas abandonner l'intérêt commun de la Gréce, & à ne ſe point ſéparer du corps des alliés, leur repréſentant que l'union, dans la conjoncture où ſe trouvoit la Gréce, faiſoit toute leur force, & les rendroit invincibles. Ils ajoutérent que la république de Sparte étoit fort ſenſible à la triſte ſituation des Athéniens, qui étoient ſans maiſons & ſans retraite, & dont les moiſſons avoient été ruinées deux années conſécutives : qu'elle s'offroit à nourrir & à entretenir pendant tout le tems de la guerre leurs femmes, leurs enfans, leurs vieillards, & à pourvoir abondamment à tous leur

besoins. Ils finirent par ce qui regardoit Alexandre, dont ils dirent que le discours avoit été tel qu'on devoit l'attendre d'un tyran qui parloit en faveur d'un tyran : mais qu'il sembloit avoir oublié que le peuple auquel il s'adressoit, s'étoit montré en toute occasion le plus zélé défenseur de la liberté commune. XERXES.

Aristide étoit pour lors en charge, c'est-à-dire le premier des Archontes. Il répondit qu'il pardonnoit aux Barbares, qui n'estimoient que l'or & l'argent, d'avoir espéré de pouvoir corrompre leur fidélité par de magnifiques promesses : mais qu'il ne pouvoit voir sans surprise & sans quelque sorte d'indignation que les Lacédémoniens, n'envisageant que la pauvreté & la misére présente des Athéniens, & oubliant leur courage & leur grandeur d'ame, vinssent les exhorter à combattre généreusement pour le salut commun de la Gréce par la vûe de quelques récompenses & de quelques nourritures qu'ils leur offroient : Qu'ils déclarassent à leur République que tout l'or du monde n'étoit pas capable de tenter les Athéniens, ni de leur faire abandonner la

XERXES. défenſe de la liberté commune: Qu'ils étoient ſenſibles, comme ils le devoient, aux offres obligeantes de Lacédémone; mais qu'ils feroient en ſorte de n'être à charge à aucun de leurs alliés. Puis ſe tournant vers les Députés de Mardonius, & leur montrant de ſa main le ſoleil : » Sachez, » leur dit-il, que tant que cet aſtre » continuera ſa courſe, les Athéniens » ſeront mortels ennemis des Perſes, » & qu'ils ne ceſſeront de venger ſur » eux le ravage de leurs terres, & » l'incendie de leurs maiſons & de » leurs temples. « Il pria le Roi de Macédoine, s'il vouloit être véritablement leur ami, de ne plus ſe rendre auprès d'eux le porteur de telles paroles, qui ne pouvoient que le deshonorer, ſans produire aucun fruit.

Ariſtide, ne ſe contenta pas d'une déclaration ſi forte & ſi préciſe. Pour inſpirer encore plus d'horreur de ſemblables propoſitions, & pour interdire à jamais tout commerce avec les barbares par un motif de religion, il ordonna que les Prêtres maudîſſent & chargeaſſent d'anathémes quiconque oſeroit propoſer de faire alliance avec les Perſes, ou d'abandonner celle des Grecs.

Quand Mardonius eut appris par la réponse des Athéniens, que [a] nul prix, nul avantage, ne pouvoit les porter à vendre leur liberté, il marcha avec toute son armée vers l'Attique, détruisant tout ce qu'il rencontroit dans son chemin. Les Athéniens, n'étant pas en état de résister à ce torrent, s'étoient retirés à Salamine, & avoient une seconde fois abandonné leur ville. Mardonius, ne perdant pas encore toute espérance d'accommodement avec eux, leur envoia un Député pour leur faire les mêmes propositions qu'auparavant. Un Athénien, nommé Lycidas, étant d'avis qu'on l'écoutât, fut lapidé sur le champ; & les femmes Athénienes, courant en même tems à sa maison, lapidérent aussi sa femme & ses enfans: tant la paix avec le Barbare paroissoit un crime détestable! On respecta néanmoins dans le Député le caractére dont il étoit revétu, & on le renvoia sans lui faire aucun mauvais traitement. Mardonius connut alors qu'il n'y avoit point de paix à attendre. Il entra dans Athénes, brula

Herod. lib. 9. cap. 1-11. Plut. in Arist. p. 324. Diod. lib. 11. pag. 23.

a Posteaquam nullo pretio libertatem his videt venalem, &c. *Justin. lib. 2. cap. 14.*

XERXES. & démolit tout ce qui avoit échapé au saccagement de l'année précédente, & ne laissa rien sur pié.

Les Lacédémoniens, au lieu de conduire leurs troupes dans l'Attique comme ils s'y étoient engagés, songeoient à se renfermer dans le Péloponnése pour s'y défendre, & dans cette vûe avoient commencé à élever un mur sur l'Isthme pour en fermer l'entrée à l'ennemi, & par là ils comptoient qu'ils seroient en sûreté, & n'auroient plus besoin des Athéniens. Ceux-ci députérent à Sparte, pour se plaindre de la lenteur & de la négligence de leur alliés. Les Ephores ne parurent pas fort touchés de leurs remontrances ; & comme ce jour étoit la fête * d'Hyacinthe, ils le passérent en festins & en réjouissances, remettant leur réponse au lendemain. Et traînant l'affaire en longueur sous différens prétextes, ils gagnérent dix jours, pendant lesquels la muraille

* *Chez les Lacédémoniens, la fête d'Hyacinthe duroit trois jours. Le premier & le dernier étoient des jours de tristesse & de deuil pour la mort d'Hyacinthe, mais le second étoit un jour de réjouissance : il y avoit des festins, des jeux, des spectacles, & toutes sortes de divertissemens. Cette fête se célébroit toutes les années au mois d'Août, en l'honneur d'Apollon & d'Hyacinthe.*

fut achevée. Ils étoient prêts de renvoier honteusement les Députés, lorsqu'un particulier leur aiant représenté quelle indignité il y auroit à traiter ainsi les Athéniens après toutes les pertes volontaires qu'ils avoient souffertes si généreusement pour la défense commune de la liberté, & tous les services importans qu'ils avoient rendus à la Gréce, ils ouvrirent les yeux, & eurent honte d'une si noire perfidie. La nuit même qui suivit, ils firent partir à l'insû des Athéniens, cinq mille Spartiates, qui avoient avec eux chacun sept Ilotes. Le lendemain matin, les Députés renouvellant leurs plaintes avec beaucoup de vivacité, furent très surpris d'apprendre que le secours étoit en chemin, & s'approchoit de l'Attique.

Mardonius l'avoit quittée, pour reprendre le chemin de la Béotie. Il crut que ce pays étant ouvert & uni, il lui convenoit mieux d'y combattre que dans l'Attique, pays rude & raboteux, plein de hauteurs & de défilés, qui par cette raison ne pourroit lui fournir de terrain propre à ranger en bataille sa nombreuse armée, ni donner lieu d'agir à sa cavalerie. Il

Herod. lib. 9. cap. 12-76. Plut. in Arist. p. 325-330. Diod. l. 11. pag. 24-26.

XERXES. campa à son retour sur la riviére d'Asope. Les Grecs l'y suivirent sous le commandement de Pausanias roi de Lacédémone, & d'Aristide Général des Athéniens. L'armée des Perses étoit, selon Hérodote, de trois cens mille hommes; ou, selon Diodore, de cinq cens mille. Celle des Grecs n'étoit que de soixante-six mille hommes. Il n'y avoit que cinq mille Spartiates: mais ils étoient accompagnés de trente cinq mille Ilotes, sept pour chaque Spartiate; ces derniers étoient des troupes armées à la légére: les Athéniens n'étoient qu'au nombre de huit mille. Tout le reste étoit des alliés. Les Spartiates commandoient l'aîle droite, & les Athéniens la gauche; honneur que les Tégéates leur disputérent, mais inutilement.

Plut. in Aristid. pag. 326.

Pendant que la Gréce étoit en suspens dans l'attente d'une bataille qui alloit décider de son sort, un complot secret, formé au milieu du camp des Athéniens par quelques citoiens mécontens, qui songeoient à ruiner le gouvernement populaire, ou à livrer la Gréce aux Perses, jetta Aristide dans un grand embarras. Il eut besoin ici de toute sa prudence. Ne sachant pas au juste le

nombre de ceux qui pouvoient avoir trempé dans cette conjuration, il se contenta d'en faire arrêter huit : & de ces huit, les deux seuls contre lesquels il fit faire des informations, parcequ'ils étoient les plus chargés, se sauvérent du camp pendant qu'on faisoit leur procès ; Aristide sans doute favorisant leur fuite, de peur d'être obligé de les faire punir, & que leur punition ne causât quelque émeute. Pour les autres il les relâcha, leur laissant penser qu'on n'avoit rien trouvé contr'eux, & il leur dit que la bataille seroit le tribunal où ils pourroient se justifier pleinement, & montrer qu'ils étoient bien éloignés d'avoir songé à trahir leur patrie. Cette sage dissimulation, qui donnoit lieu au repentir, & qui évitoit de pousser au desespoir les coupables, appaisa tout le mouvement.

Mardonius, pour tâter les Grecs, envoia sa cavalerie escarmoucher contr'eux, en quoi il étoit le plus fort. Les Mégariens, qui étoient campés dans la plaine, en souffrirent beaucoup ; & quelque vigoureuse résistance qu'ils fissent, ils étoient prêts de plier, lorsqu'un détachement

XERXES. de trois cens Athéniens, avec quelques gens de trait, s'avança pour les ſoutenir. Maſiſtius, Général de la cavalerie des Perſes, l'un des plus conſidérables ſeigneurs de la nation, les voiant venir à lui en bon ordre, tourna bride & pouſſa contre eux. Les Athéniens l'attendirent de pié ferme. Il y eut là un choc fort rude, les deux partis cherchant également à montrer par le ſuccès de ce combat quel ſeroit celui de la bataille générale. La victoire fut lontems diſputée : mais enfin le cheval de Maſiſtius aiant été bleſſé, jetta ſon maître par terre, qui fut tué ſur le champ ; & auſſitôt les Perſes prirent la fuite. Quand on eut appris ſa mort chez les barbares, la douleur fut extrême. Ils ſe coupérent les cheveux, coupérent les crins de leurs chevaux & de leurs mulets, & remplirent tout le camp de cris & de gémiſſemens, comme aiant perdu le plus brave homme de leur armée.

Après ce combat contre la cavalerie des Perſes, les deux armées furent lontems ſans en venir aux mains, parceque les devins, ſur l'inſpection des entrailles des victimes, leur pré-

disoient également aux uns & aux autres la victoire s'ils ne faisoient que se défendre, au lieu qu'ils les menaçoient également d'une défaite entiére s'ils attaquoient.

Ils passérent ainsi dix jours à se regarder. Mardonius, qui étoit d'un caractére vif & bouillant, souffroit avec peine un si long délai. D'ailleurs il ne lui restoit plus de vivres que pour peu de jours, & les Grecs se fortifioient de plus en plus par de nouvelles troupes qui leur arrivoient journellement. Il assembla donc son Conseil, pour délibérer si l'on donneroit la bataille. Artabaze, seigneur d'un rare mérite & d'une grande expérience, étoit d'avis qu'on ne hazardât point de bataille, mais qu'on se retirât sous les murs de Thébes, où l'on auroit soin d'amasser des vivres & des fourages. Il représentoit que le seul délai étoit capable de rallentir beaucoup l'ardeur des alliés ; qu'on travailleroit à en détacher plusieurs par l'or & l'argent qu'on répandroit parmi les Chefs, & parmi ceux qui avoient le plus de crédit dans chaque ville ; & que par ce moien ils pourroient plus facilement & plus sûrement se rendre

XERXES. maîtres de la Gréce. Cet avis étoit fort ſage, mais l'avis contraire l'emporta, parceque c'étoit celui de Mardonius, que perſonne n'oſoit contredire. Il fut réſolu qu'on donneroit la bataille le lendemain. Alexandre roi de Macédoine, qui étoit dans le cœur pour les Grecs, s'approcha ſecrettement de leur camp ſur le minuit, & inſtruiſit Ariſtide de tout ce qui s'étoit paſſé.

Auſſitôt Pauſanias donna ordre aux Officiers de ſe préparer au combat, & il communiqua à Ariſtide le deſſein qu'il avoit formé de changer ſon ordre de bataille, en faiſant paſſer les Athéniens de l'aîle gauche à l'aîle droite pour les oppoſer aux Perſes, contre leſquels ils étoient accoutumés à combattre. Soit prudence, ſoit timidité qui lui eut fait propoſer ce parti, les Athéniens l'acceptérent avec joie. On n'entendoit parmi eux que des exhortations qu'ils ſe faiſoient les uns aux autres de ſe montrer gens de cœur : que ni eux, ni leurs ennemis, n'étoient point changés depuis la bataille de Marathon, ſi ce n'eſt que la victoire avoit augmenté le courage des Athéniens, & abbatu ce-

lui des Perſes. Nous ne combattons pas, comme eux, diſoient-ils, pour un pays & pour une ville ſeulement, mais pour les trophées érigés à Marathon & à Salamine, afin qu'ils ne paroiſſent pas l'ouvrage de Miltiade & de la Fortune, mais l'ouvrage des Athéniens. En parlant ainſi, ils alloient gaiement changer de poſte. Mais Mardonius, ſur l'avis qu'il en eut, aiant pareillement changé ſon ordre de bataille, on remit les choſes de part & d'autre dans leur premier état. Ainſi tout ce jour-là ſe paſſa ſans rien faire.

Le ſoir on tint un Conſeil parmi les Grecs, où il fut réſolu qu'on décamperoit, & que l'on iroit chercher un lieu commode pour les eaux. La nuit étant venue, & les Capitaines commençant à s'avancer à la tête de leurs corps, vers le camp qu'on avoit marqué, il y eut beaucoup de confuſion parmi les troupes, dont les unes alloient d'un côté, & les autres d'un autre, ſans garder d'ordre dans leur marche. On s'arréta près de la petite ville de Platée.

Au premier bruit du départ des Grecs, Mardonius mit toute ſon armée en bataille, & s'avança contre

XERXES. l'ennemi avec de grands cris & d'horribles heurlemens des barbares, qui pensoient marcher bien moins pour combattre, que pour dépouiller des fuiards ; & leur Général, se tenant sûr de la victoire, insultoit fiérement à la timide & lâche prudence d'Artabaze, & à la fausse idée qu'il avoit conçue des Lacédémoniens, que l'on prétendoit ne prendre jamais la fuite devant l'ennemi ; & cependant on voioit ici le contraire. Il sentit bientôt que cette idée n'étoit pas fausse. Il tomba sur les Lacédémoniens qui étoient seuls, & séparés du corps de l'armée, au nombre de cinquante mille hommes, avec trois mille Tégéates. Le choc fut des plus rudes : de part & d'autre on montra un courage de lions, & les barbares connurent qu'ils avoient affaire à des soldats déterminés à vaincre ou à mourir. Les Athéniens, vers qui Pausanias avoit dépéché un Officier, s'étoient mis en marche pour l'aller secourir : mais les Grecs qui tenoient le parti des Perses, au nombre de cinquante mille hommes, vinrent à leur rencontre, & les empéchérent de passer outre. Aristide, avec sa pe-

tite troupe, ſoutint de pié ferme leur attaque, & leur fit voir que le grand nombre ne peut rien contre le courage & la bravoure. XERXES.

La bataille étant ainſi partagée en deux endroits, les Lacédémoniens furent les premiers qui rompirent les Perſes, & les mirent en déroute. Mardonius leur Chef étant tombé mort d'une bleſſure qu'il reçut, toute l'armée prit la fuite, & les Grecs qui combattoient contre Ariſtide, en firent autant, dès qu'ils eurent appris a défaite des barbares. Ceux-ci s'étoient refugiés dans leur premier camp, & s'y étoient enfermés d'une enceinte de bois. Les Lacédémoniens les y avoient pourſuivis, & ils attaquoient le retranchement, mais avec foibleſſe & nonchalance, comme des gens peu accoutumés à faire les ſiéges, & à forcer des murailles. Les Athéniens, qui en eurent avis, eſſant de pourſuivre les Grecs, marhérent vers le camp, l'emportérent près pluſieurs aſſauts, & firent un rand carnage.

Artabaze, qui avoit prévû ce maleur ſur la mauvaiſe manœuvre qu'il oioit faire à Mardonius, après avoir

XERXES. donné dans le combat toutes les marques poſſibles de courage & d'intrépidité, ſe ſauva de bonne heure avec quarante mille hommes qu'il commandoit, & prévenant par ſa promte marche le bruit de ſa défaite, arriva en ſûreté à Byzance, & paſſa de là en Aſie : de tout le reſte de l'armée il n'y en eut pas quatre mille qui échapérent au carnage de cette journée : tous furent tués & taillés en piéces par les Grecs, qui ſe délivrérent par là une bonne fois des invaſions de ces peuples, aucune armée Perſane ne s'étant plus fait voir depuis ce tems-là en deçà de l'Helleſpont.

AN.M. 3525. AV.J.C. 479.

* *Ce jour répond au 19 de notre mois de Septembre.*

Pauſan. lib. 5. pag. 332.

Cette bataille fut donnée le quatre du mois * Boédromion, ſelon la maniére de compter des Athéniens. Auſſitôt après, les Alliés, pour marquer leur reconnoiſſance, firent faire à frais communs une ſtatue de Jupiter, qu'ils poſérent dans ſon temple d'Olympie. Les noms de tous les peuples de Gréce qui s'étoient trouvés au combat, étoient gravés ſur le côté droit du piédeſtal de la ſtatue, les Lacédémoniens à la tête, les Athéniens après eux, & tous les autres de ſuite.

Herod. lib. 9. c. 77. 78.

Un des premiers citoiens d'Egine

vint trouver Pausanias, & l'exhorta XERXES.
à venger l'affront que Mardonius &
Xerxès avoient fait à Léonide, dont le corps mort avoit été attaché par leur ordre à une potence, & le pressa de traiter de la même sorte le corps de Mardonius. Pour l'y porter plus fortement, il ajoutoit que satisfaire ainsi aux mânes de ceux qui avoient été tués aux Thermopyles, c'étoit un moien sûr d'immortaliser son nom parmi tous les Grecs, & pendant la durée de tous les siécles. » Portez ailleurs vos lâches conseils, lui ré- « pliqua Pausanias. Il faut que vous « vous entendiez bien mal en vraie « gloire, de penser que j'en doive « beaucoup acquerir en me rendant « semblable aux barbares. S'il faut « agir ainsi pour plaire à ceux d'Egi- « ne, j'aime mieux me conserver l'e- « stime des Lacédémoniens, chez qui « l'on ne met point en comparaison « le bas & indigne plaisir de la ven- « geance, avec celui de montrer de « la clémence & de la modération à « l'égard de nos ennemis, & sur tout « après leur mort. Pour ce qui regar- « de les mânes des Spartiates, ils sont « suffisamment vengés par la mort «

XERXES. » de tant de milliers de Perses qui » sont demeurés sur la place dans le » dernier combat.

Plut. in Arist. p. 331. Une contestation qui s'éleva entre les Athéniens & les Lacédémoniens, pour savoir auquel des deux peuples on assigneroit le prix de la valeur, & lequel poseroit un trophée, pensa souiller la gloire & troubler la joie de la victoire qu'on venoit de remporter. Ils alloient décider ce différent par les armes, & se porter aux derniéres extrémités, si Aristide, par ses bonnes raisons, ne leur eût persuadé de remettre au jugement des Grecs la décision de cette affaire. La proposition fut acceptée. Les Grecs étant donc assemblés dans ce lieu-là même pour juger ce différent, Théogiton de Mégare dit dans son avis, qu'il ne faloit ajuger ce prix de la valeur ni à Athénes, ni à Sparte, mais à une troisiéme ville, s'ils ne vouloient allumer une guerre civile, plus funeste que la guerre qu'ils venoient de terminer. Après lui Cléocrite de Corinthe s'étant levé pour parler, personne ne douta qu'il n'allât demander cet honneur pour sa patrie; car Corinthe étoit la premiére ville

de la Gréce en puissance & en dignité XERXES.
après celles d'Athénes & de Sparte.
Mais on fut agréablement trompé, quand on vit que son discours étoit tout entier à la louange des Platéens, & qu'il conclut que, pour éteindre cette contention si dangereuse, il faloit leur décerner à eux seuls ce prix, dont ni les uns ni les autres des contendans ne pourroient être jaloux ni fâchés. Ce discours fut reçu de toute l'assemblée avec applaudissement. Aristide se rangea le premier à cet avis pour les Athéniens, & après lui Pausanias pour les Lacédémoniens.

Etant ainsi tous d'accord, avant que de partager le butin, ils mirent à part quatre-vingts talens pour les Platéens, qui les emploierent à bâtir un temple à Minerve, à lui élever une statue, & à enrichir ce temple de beaux tableaux, qui duroient encore du tems de Plutarque, c'est-à-dire plus de six cens ans après, & qui étoient aussi frais que s'ils fussent sortis des mains du peintre. Pour ce qui est du trophée, les Lacédémoiens en érigérent un en leur particulier, & les Athéniens un autre.

Herod. lib. 9. c. 79-80.

Quatre-vingts mille écus.

Le butin fut immense. On trouva

XERXES. dans le camp de Mardonius des sommes infinies d'or & d'argent monnoiés ; des coupes, des vases, des lits, des tables, des colliers, des brasselets d'or & d'argent sans nombre & sans prix. Un [a] historien remarque que ces dépouilles devinrent funestes à la Gréce, & commencérent à y jetter l'amour des richesses, & le goût du luxe. On commença, selon la religieuse coutume des Grecs, par mettre à part la dixme de tout le butin pour les dieux : le reste fut partagé également entre les villes & les peuples qui avoient fourni des troupes ; & les Chefs qui s'étoient distingués dans le combat, le furent aussi dans cette distribution. On envoia un trépié d'or à Delphes. Pausanias avoit marqué dans l'inscription, *Qu'il avoit défait les barbares à Platée, & qu'en reconnoissance de cette victoire il avoit fait ce présent à Apollon.* Cette inscription fastueuse, où il s'attribuoit à lui seul & la victoire & l'offrande, blessa les Lacédémoniens ; & pour punir son orgueil par l'endroit même

Cornel. Nep. in Pausan. c. 1.

a Victo Mardonio, castra referta regalis opulentiæ capta ; unde primùm Græcos, diviso inter se auro Persico, divitiarum luxuria cepit. *Justin. lib. 2. cap. 14.*

par lequel il prétendoit s'élever, & pour rendre en même tems justice aux alliés, ils firent effacer son nom, & mirent à sa place celui des villes qui avoient contribué à la victoire. Un desir de gloire trop ardent lui laissoit ignorer qu'on ne perd rien par une sage modestie qui évite de faire trop valoir les services, & qu'en mettant à couvert de l'envie, [a] elle ne sert qu'à augmenter la réputation.

XERXES.

Pausanias avoit fait paroitre davantage l'esprit & le goût Spartain dans un double repas qu'il fit préparer peu de jours après le combat, l'un superbe & magnifique, où l'on avoit étalé tout ce qui servoit à parer la table de Mardonius ; l'autre simple & frugal, à la maniére des Spartiates. Puis, les comparant ensemble, & en faisant remarquer la différence à ses Officiers qu'il avoit mandés exprès : « Quelle folie, leur dit-il, a Mardonius accoutumé à de tels « repas, de venir attaquer des gens « qui savent, comme nous, se passer « de tout. «

Herod. lib. 9. cap. 81.

Les Grecs envoiérent en commun à Delphes consulter l'oracle sur le sa-

Plut. in Arist. p. 331. 332.

a Ipsa dissimulatione famæ famam auxit. *Tacit.*

XERXES. crifice qu'ils devoient faire. Le dieu leur répondit, Qu'ils élevassent un autel à Jupiter libérateur, mais qu'ils se gardassent bien d'y offrir aucun sacrifice avant que d'avoir éteint tout le feu qui étoit dans le pays, parce-qu'il avoit été pollu & profané par les barbares, & qu'ils vinssent prendre à Delphes même un feu pur sur l'autel appellé l'autel commun.

Cet oracle aiant été raporté aux Grecs, les Généraux allérent d'abord dans tout le pays, & firent éteindre tous les feux; & Euchidas de la ville de Platée, s'étant chargé d'apporter avec toute la diligence possible le feu du dieu, alla à Delphes. Il se purifia d'abord, s'aspergea d'eau sacrée, se couronna de laurier, s'approcha de l'autel, y prit avec révérence le feu sacré, & reprit le chemin de Platée, où il arriva avant le coucher du Soleil, aiant fait ce jour-là mille stades, (cinquante lieues.) En arrivant il salua ses concitoiens, leur remit le feu, tomba à leurs piés, & un moment après il rendit l'esprit. Les Platéens l'emportérent, & l'enterrérent dans le temple de Diane surnommée *Eucleia*, (*de la bonne renommée*) & mirent

rent sur son tombeau cette épitaphe en un seul vers : *Ci git Euchidas, qui fit une course à Delphes, & revint ici le même jour.* XERXES.

Dans la premiére assemblée générale de la Gréce, qui se tint quelque tems après, Aristide proposa ce Décret, Que chaque année toutes les villes de Gréce envoieroient à Platée leurs députés, pour faire des sacrifices à Jupiter Libérateur & aux dieux de la ville, (cette assemblée se tenoit encore réguliérement du tems de Plutarque ;) que de cinq ans en cinq ans on y célébreroit des jeux, qu'on appelleroit les jeux de la liberté ; qu'on leveroit par toute la Gréce dix mille hommes de pié, & mille chevaux ; qu'on équiperoit une flote de cent vaisseaux, qui seroient entretenus pour faire la guerre aux barbares ; & que les Platéens, dévoués uniquement au service de dieu, seroient regardés comme sacrés & inviolables, n'aiant d'autre fonction que d'offrir des priéres & des sacrifices pour le salut des Grecs.

Tous ces articles étant approuvés & passés, les Platéens se chargérent de faire tous les ans l'anniversaire

XERXES. de ceux qui avoient été tués à cette bataille : & voici l'ordre & la maniére de ce ſacrifice. Le * ſeiziéme jour du mois de Maimactérion, (qui répond à notre mois de Décembre) on fait à la pointe du jour une proceſſion, précédée par un Trompette qui ſonne la charge. Après ce Trompette marchent pluſieurs chariots, pleins de couronnes & de branches de myrte. Ces chariots ſont ſuivis d'un taureau noir : après le taureau marchent de jeunes gens, qui portent des cruches pleines de vin & de lait, effuſions ordinaires qu'on fait aux morts, & des phioles d'huile & d'eſſence. Tous ces jeunes gens ſont de condition libre, car il n'eſt permis à aucun eſclave de ſe méler dans cette cérémonie, qu'on fait pour des hommes qui ſont morts pour la liberté. Enfin cette pompe eſt fermée par l'Archonte, ou le premier Magiſtrat des Platéens, à qui, en tout autre tems, il eſt défendu de toucher ſeulement le fer, & de porter d'autre vétement qu'un vétement blanc. Mais, ce jour-

* *Trois mois après celui où la bataille de Platée s'étoit donnée. Apparemment qu'on ne fit ces funérailles pour la premiére fois, qu'après que les ennemis ſe furent entiérement retirés, & que le pays fut libre.*

là, revêtu d'une robe de pourpre, ceint d'une épée, & tenant dans ses mains une urne qu'il a prise dans le Greffe public, il s'avance au travers de la ville vers le lieu où sont les tombeaux. Dès qu'il y est arrivé, il puise de l'eau avec son urne dans la fontaine, lave lui-même les petites colonnes qui sont à ces tombeaux, les frotte d'essence, & égorge ensuite le taureau sur un bucher qu'on a préparé. Après avoir fait des priéres à * Jupiter & à Mercure terrestres, il invite ces vaillans hommes à ce festin funébre & à ces effusions mortuaires, & remplissant de vin une coupe, il la verse, & dit à haute voix : *Je présente cette coupe à ces vaillans hommes, qui sont morts pour la liberté des Grecs.* Voila les cérémonies qui s'observoient encore du tems de Plutarque.

XERXES.

Diodore ajoute que les Athéniens en particulier décorérent avec magnificence les tombeaux de ceux qui étoient morts dans la guerre contre les Perses, instituérent en leur honneur des jeux funébres, & établirent

Lib. 11. *p.* 26.

* Jupiter terrestre *n'est autre que Pluton : & Mercure étoit aussi appellé* terrestre, *à cause de son emploi de conduire les ombres dans les enfers.*

XERXES. un panégyrique ſolennel qui ſe réiteroit apparemment tous les ans.

On ſent aſſez, ſans que je ſois obligé de le faire remarquer, combien ces témoignages ſolennels & perpétuels d'honneur, d'eſtime, de reconnoiſſance envers ces ſoldats morts pour la défenſe de la liberté, contribuoient à relever le mérite de la valeur & des ſervices rendus à la patrie, & à inſpirer du courage aux ſpectateurs ; & combien tout cela étoit propre à perpétuer la bravoure dans un peuple, & à former des troupes invincibles.

On n'aura pas été moins frapé ſans doute de l'attention merveilleuſe de ces peuples à s'acquiter en tout des devoirs de religion. L'événement que je viens de raporter, c'eſt-à-dire la bataille de Platée, en fournit des preuves bien éclatantes, dans le ſacrifice annuel & perpétuel à Jupiter Libérateur, qui continuoit encore du tems de Plutarque ; dans le ſoin de conſacrer aux dieux la dixme de tout le butin ; dans le décret propoſé par Ariſtide d'établir à perpétuité tous les ans une fête ſolennelle. Il eſt beau, ce me ſemble, de voir des peu

ples idolatres protester ainsi publiquement qu'ils attendent tout de la divinité ; qu'ils se croient obligés de lui raporter tout ; qu'ils la regardent comme la source des succès & des victoires, comme l'arbitre souveraine des Etats & des Empires ; comme donnant les conseils salutaires, & inspirant la prudence & le courage ; comme digne, par tous ces titres, d'avoir la premiére part au butin, & méritant une reconnoissance éternelle pour des bienfaits si importans.

§. X. *Combat près de Mycale. Défaite des Perses.*

LE MEME jour que les Grecs combattirent à Platée, leur armée navale remporta en Asie une mémorable victoire sur les restes de la flote des Perses. Car pendant que celle des Grecs étoit à Egine sous le commandement de Léotychide roi de Lacédémone, & de Xanthippe l'Athénien, il leur vint des ambassadeurs de la part des Ioniens pour les inviter à venir en Asie délivrer les villes Grecques de la servitude des barbares. Sur cet avis, ils firent voile pour l'Asie, & prirent leur route par Dé-

Herod. lib. 9. c. 89-105. Diod. l. 11. pag. 26-28.

los. Pendant qu'ils y étoient, d'autres ambaſſadeurs vinrent de Samos les y trouver, & leur apprirent que la flote des Perſes qui avoit paſſé l'hiver à Cumes, étoit alors à Samos, & pouvoit y être facilement défaite & détruite, lès priant inſtamment de ne point négliger une occaſion ſi favorable. Les Grecs firent donc voile vers Samos. Mais les Perſes, aiant eu avis de leur approche, ſe retirérent à Mycale promontoire du continent d'Aſie, où campoit leur armée de terre, forte de cent mille hommes, qui étoit le reſte de ceux que Xerxès avoit ramenés de Gréce l'année précédente. Ils tirérent là leurs vaiſſeaux à terre, ce qui étoit ordinaire aux anciens, & les environnérent d'un fort rempart. Les Grecs les aiant ſuivis juſques-là, défirent, par le ſecours des Ioniens, leur armée de terre, forcérent leur rempart, & brulérent tous leurs vaiſſeaux.

La bataille de Platée fut donnée le matin, & celle de Mycale l'après-midi du même jour. Cependant tous les Ecrivains Grecs raportent qu'on apprit à Mycale la victoire de Platée avant le commencement du combat,

quoi qu'il y eût entre-deux toute la mer Egée, qu'on ne pouvoit traverser qu'en plusieurs jours de navigation. Mais Diodore de Sicile nous explique ce mystére. Il nous apprend que Léotychide remarquant que ses soldats étoient fort troublés par la crainte que leurs compatriotes ne succombassent à Platée sous la nombreuse armée de Mardonius, imagina un stratagême pour relever leur courage ; & que sur le point qu'il devoit donner le premier assaut, il * fit répandre le bruit parmi ses troupes que les Perses avoient été défaits, quoi qu'il n'en eût aucune connoissance.

XERXES.

Xerxès aiant appris ces deux grandes défaites, abandonna Sardes avec la même précipitation qu'il avoit fait Athénes après la bataille de Salamine, & se retira précipitamment en Perse, pour se mettre le plus loin qu'il étoit possible hors de la portée de ses ennemis victorieux. Mais avant que de partir, il donna ordre de bruler & de démolir tous les temples

Diod. l. 11, pag. 28.

Strab. l. 14, pag. 634.

* *Ce qu'on dit aussi de la victoire de Paul Emile sur les Macédoniens, qui fut sûe à Rome le jour même qu'elle avoit été gagnée, arriva sans doute de la même sorte.* Plut. in Paul. Æmil. pag. 268. & Liv. lib. 45. n. 1.

XERXES. des villes Grecques d'Asie : ce qui fut exécuté, n'y aiant eu d'épargné que le temple de Diane à Ephése. Il en usa ainsi à l'instigation des Mages, ennemis déclarés des temples & des simulacres. Le second Zoroastre l'avoit instruit à fond de leur religion, & l'en avoit rendu un ardent défenseur. Pline nous apprend qu'Ostane, le Chef des Mages, & le Patriarche de cette secte, qui en soutenoit les maximes & les intérêts jusqu'à la fureur, accompagna Xerxès dans son expédition contre la Gréce. Ce Prince, passant par Babylone dans son retour à Suse, y détruisit aussi tous les temples, comme il avoit fait dans la Gréce & dans l'Asie Mineure, par le même principe sans doute, & en haine de la secte des Sabéens, qui adoroient Dieu par des images, culte que les Mages détestoient souverainement. Peutêtre aussi que le desir de se dédommager des frais que lui avoit couté son expédition contre la Gréce le porta à piller & à détruire ces temples, pour profiter de leurs dépouilles : car il y trouva des richesses immenses, que la superstition des peuples & des Princes y avoit amassées pendant une longue suite de siécles.

Cic. lib. 2. de leg. n. 26.

Plin. lib. 30. cap. 1.

Arrian. lib. 7.

La flote Grecque, après la bataille de Mycale, fit voile vers l'Hellespont, pour se saisir des ponts que Xerxès avoit fait jetter sur ce détroit, les croiant encore dans leur entier. Mais les aiant trouvé rompus par la tempête, Léotychide, & ceux du Péloponnése, reprirent le chemin de leur pays. Pour Xanthippe, il resta avec les Athéniens & les confédérés d'Ionie, & ils se rendirent maîtres de Seste & de la Chersonnése de Thrace, où ils firent un grand butin & un grand nombre de prisonniers. Après quoi, aux approches de l'hiver, ils retournérent chacun dans leurs villes.

Herod. lib. 9. c. 113-120.

Depuis ce tems-là toutes les villes d'Ionie se révoltérent contre les Perses; & étant entrées en confédération avec les Grecs, elles conservérent la plupart leur liberté pendant tout le tems que cet empire subsista.

§. XI. *Inhumaine & barbare vengeance d'Amestris, femme de Xerxès.*

PENDANT que Xerxès étoit à Sardes, il y avoit conçu une violente passion pour la femme de Masiste son frere, Prince d'un rare mérite, qui l'avoit toujours servi avec zêle, & ne

An.M. 3525. Av.J.C. 479. Herod. lib. 9. c. 107-112.

XERXES. lui avoit jamais donné aucun ſujet de mécontentement. La vertu de cette Dame, ſa fidélité & ſa tendreſſe pour ſon mari, l'avoient rendu inébranlable à toutes les ſollicitations du Roi. Il eſpéra la pouvoir gagner en la comblant de bienfaits ; & entre autres graces qu'il lui accorda, il fit épouſer à Darius ſon fils aîné, qu'il deſtinoit pour ſon ſucceſſeur, Artaïnte fille de de cette Princeſſe, & dès qu'il fut arrivé à Suſe, il voulut que le mariage fût conſommé. Mais Xerxès, malgré toutes ces avances, ne la trouvant pas moins inacceſſible à ſes attaques, changea tout-à-coup d'objet, & devint paſſionné à l'excès pour la fille, qui n'imita pas la ſage & vertueuſe fermeté de ſa mere. Pendant toutes ces intrigues, Ameſtris, femme de Xerxès, lui fit préſent d'une riche & magnifique robe qu'elle avoit faite elle-même. Xerxès trouvant cette robe fort à ſon gré, la prit la premiére fois qu'il rendit viſite à Artaïnte. Dans la converſation il la preſſa de marquer ce qu'elle déſiroit de lui, avec promeſſe, & même ſerment, de lui accorder tout ce qu'elle voudroit. Artaïnte lui demanda la robe qu'il

portoit. Xerxès, qui prévoioit les malheurs que ce présent entraîneroit après soi, fit tout ce qu'il put pour en détourner l'effet, offrant toute autre chose en la place. Mais ne pouvant la persuader, & se croiant lié par l'engagement imprudent de sa promesse & de son serment, il lui donna sa robe. Cette femme ne l'eut pas plutôt reçue, qu'elle la porta publiquement par maniére de trophée.

Cette action aiant confirmé Amestris dans ses soupçons, elle en fut irritée au dernier point. Mais, au lieu de porter sa vengeance sur la fille qui étoit la seule coupable, elle résolut de la faire tomber sur la mere, à qui elle attribuoit toute cette intrigue, quoiqu'elle en fût entiérement innocente. Elle attendit le tems de la grande Fête, qui se célébroit tous les ans le jour de la naissance du Roi, & qui n'étoit pas loin; dans laquelle le Roi, selon la coutume établie, devoit lui accorder tout ce qu'elle demanderoit. Le jour donc étant venu, elle lui demanda que la femme de Masiste lui fût livrée. Xerxès, qui comprit le dessein de la Reine, & qui en frémit d'horreur, tant par consi-

XERXES. dération pour son frere, qu'à cause de l'innocence de cette Dame, contre laquelle il voioit que sa femme étoit violemment irritée, lui refusa d'abord sa demande, & fit tout ce qu'il put pour l'en détourner. Mais n'aiant pu ni la gagner, ni prendre sur soi d'agir avec fermeté, il céda par une complaisance également foible & cruelle, préférant aux devoirs inviolables de la justice & de l'humanité, les droits arbitraires d'une coutume, établie uniquement pour donner lieu à la libéralité & à la bonté.

Cette Dame fut donc saisie par les gardes du Roi, & livrée à Amestris, qui lui fit couper les mammelles, la langue, le nez, les oreilles, & les lévres; les fit jetter aux chiens en sa présence; & la renvoia ainsi mutilée en la maison de son mari. Cependant Xerxès l'avoit mandé, pour le préparer à cette triste nouvelle. Il lui témoigna qu'il desiroit qu'il se séparât de sa femme, & qu'il lui donneroit en la place une de ses filles en mariage. Masiste, qui avoit un attachement extrême pour sa femme, ne put se résoudre à l'abandonner : ce qui fit que Xerxès lui dit tout en colére, que puisqu'il refusoit *sa fille*, il

n'auroit ni elle ni sa femme, & qu'il apprendroit a ne pas rejetter les offres de son maître : & il le renvoia avec cette inhumaine réponse.

Un tel procédé aiant jetté Masiste dans un grand trouble, & lui faisant tout craindre, il se hâta de retourner chez lui, pour voir ce qui s'y passoit. Il y trouva sa femme dans le déplorable état que nous venons de marquer. En étant irrité au point que l'on peut s'imaginer, il assembla toute sa famille, ses domestiques, & tous ceux qui étoient dans sa dépendance, & fit toute la diligence possible pour gagner la Bactriane dont il étoit Gouverneur, résolu, dès qu'il y seroit arrivé, de lever une armée, & de faire la guerre au Roi, pour se venger de ce traitement barbare. Mais Xerxès, informé de son départ précipité, & soupçonnant par là ce qu'il avoit dessein de faire, le fit suivre par un parti de cavalerie, qui l'aiant atteint le mit en piéces avec ses enfans, & tous ceux qui étoient avec lui. Je ne sai si l'histoire fournit un exemple plus tragique de vengeance que celui que je viens de raporter.

On raporte d'Amestris une autre

Herod. lib. 7. cap. 114.

XERXES. action, non moins cruelle ni moins impie. Elle fit brûler vifs quatorze enfans des meilleures maisons de Perse, en sacrifice aux dieux infernaux, pour obéir à une coutume superstitieuse usitée chez les Perses.

Diod. l. 11. pag. 53. Masiste étant mort, Xerxès donna le gouvernement de la Bactriane à Hystaspe son second fils, qui se trouvant par là obligé de vivre loin de la Cour, fournit à Artaxerxe, son plus jeune frere, l'occasion de monter à son préjudice sur le trône après la mort de leur pere, comme on le verra ci-après.

Ici finit l'histoire d'Hérodote, c'est-à-dire à la bataille de Mycale, & au siége de la ville de Seste par les Athéniens.

§. XII. *Les Athéniens rétablissent les murs de leur ville malgré l'opposition des Lacédémoniens.*

AN. M. 3526. Av. J.C. 478. *Thucyd. lib. 1. pag. 59-62. Diod. lib. 11. pag. 30. 31. Justin. lib. 2. cap. 15.*

LA GUERRE, appellée vulgairement la guerre de Médie, qui n'avoit duré que deux ans, aiant été terminée comme on l'a vû, les Athéniens de retour dans leur patrie y firent revenir leurs femmes & leurs enfans qu'ils avoient mis en dépôt ailleurs pendant

la guerre, & ils ſongérent à rétablir leur ville qui avoit été preſque entiérement détruite par les Perſes, & à l'environner de bonnes murailles pour la mettre hors d'inſulte. Les Lacédémoniens en aiant eu avis, entrérent en jalouſie, & commencérent à craindre, qu'Athénes, déja trop puiſſante ſur mer, venant à ſe fortifier de jour en jour, n'entreprît de leur faire la loi, & de leur enlever l'autorité & la prééminence qu'ils avoient toujours eue juſques-là dans la Gréce. Ils députent donc vers les Athéniens, pour leur repréſenter que l'intérêt commun de la Gréce demandoit qu'on ne laiſſât hors du Péloponnéſe aucune ville fortifiée, de peur, qu'en cas d'une ſeconde irruption, elle ne ſervît de place d'armes aux Perſes, qui ne manqueroient pas de s'y établir, comme ils avoient fait auparavant à Thébes, & qui de là infeſteroient tout le pays, & s'en rendroient bientôt maîtres. Thémiſtocle, qui depuis la bataille de Salamine avoit un grand crédit à Athénes, pénétra ſans peine dans le véritable deſſein des Lacédémoniens, caché ſous le faux prétexte du bien public: mais, comme ils

XERXES. étoient en état, en ſe joignant aux alliés, d'empécher par la force l'ouvrage commencé, ſi on leur donnoit une réponſe abſolue & négative, il conſeilla au Senat d'uſer de ruſe auſſi bien qu'eux. La réponſe fut donc qu'on envoieroit des Députés à Lacédémone, pour ſatisfaire la République ſur les craintes & les ſoupçons qu'elle avoit. Il ſe fit nommer parmi les Députés, & avertit le Sénat de ne pas faire partir ſes Collégues avec lui, ni tous enſemble, afin de gagner du tems, & d'avancer l'ouvrage. La choſe fut ainſi exécutée. Il arriva le premier à Lacédémone, mais laiſſa paſſer pluſieurs jours ſans rendre viſite aux Magiſtrats, & ſans ſe tranſporter au Sénat. Et ſur ce qu'on le preſſoit de le faire, & qu'on lui demandòit les raiſons d'un ſi long délai, il répondit qu'il attendoit que tous ſes Collégues fuſſent arrivés, pour ſe rendre conjointement avec eux dans le Sénat, & témoigna beaucoup de ſurpriſe de ce qu'ils étoient ſi lontems à venir. Ils arrivoient ſucceſſivement les uns après les autres. Pendant tout ce tems-là on preſſoit extrêmement l'ouvrage à Athénes. Les femmes,

les enfans, les étrangers, les esclaves, XERXES.
tous en un mot étoient occupés à ce travail, & l'on ne se donnoit de repos ni jour ni nuit. On ne l'ignoroit pas à Lacédémone, & l'on en fit de grandes plaintes à Thémistocle, qui nia absolument le fait, & pressa les Lacédémoniens d'envoier à Athénes de nouveaux Députés pour s'assurer par eux-mêmes de ce qui en étoit, & de ne point s'arréter à des bruits vagues & confus, qui étoient sans fondement. Il fit donner avis sous main à Athénes d'y retenir les Députés jusqu'à leur retour comme autant d'otages, craignant avec sujet qu'on ne l'arrétât lui & ses Collégues à Lacédémone. Pour lors, quand tous ses Collégues furent arrivés, il demanda audiance, & déclara en plein Sénat qu'il étoit vrai que les Athéniens avoient résolu d'environner & de fortifier leur ville de bonnes murailles, que l'ouvrage étoit presque fini, qu'ils l'avoient jugé d'une néceſſité absolue & pour leur propre sûreté, & pour le bien commun des alliés, qu'après tout ce qui s'étoit passé on ne pouvoit pas les soupçonner de manquer de zéle pour l'intérêt commun; mais que la con-

XERXES. dition de tous les alliés devant être égale, il étoit juste que les Athéniens pussent, comme tous les autres, pourvoir à leur propre sûreté par tous les moiens qu'ils jugeroient nécessaires; qu'ils l'avoient fait, & qu'ils étoient en état de défendre leur ville contre quiconque oseroit l'attaquer: [a] qu'au reste les Lacédémoniens avoient fort mauvaise grace de vouloir établir leur pouvoir non sur leurs propres forces & leur courage, mais sur la foiblesse de leurs alliés. Ce discours déplut beaucoup aux Lacédémoniens: mais, soit par un sentiment d'estime & de reconnoissance pour les Athéniens qui avoient rendu de si grands services à la patrie, soit par impuissance de s'opposer à leur entreprise, ils dissimulérent, & les Députés, renvoiés de part & d'autre avec honneur, retournérent dans leur ville.

Thucyd. pag. 62. 63. Diod. lib. 11. v. 32. 33. Thémistocle, toujours attentif à augmenter la puissance & la gloire de la République, ne s'en tint pas aux murs de la ville: il s'appliqua avec la même ardeur à achever de bâtir & de

a Graviter castigat eos, quòd, non virtute, sed imbecillitate sociorum, potentiam quærerent. *Justin. lib. 2. cap. 15.*

fortifier le Pirée, car dès le tems qu'il entra en charge, il avoit commencé ce grand ouvrage. Avant lui, Phalére étoit l'unique port d'Athénes, peu ſpacieux & peu commode, & qui ne convenoit point aux grands deſſeins qu'avoit Thémiſtocle. Il tourna donc ſes vûes du côté du Pirée, qui ſembloit l'inviter par ſa ſituation avantageuſe, & par la commodité de ſes trois grands ports, où il pouvoit tenir plus de quatre cens vaiſſeaux. On y travailla avec un empreſſement & une vivacité qui avança l'ouvrage conſidérablement en aſſez peu de tems. Thémiſtocle fit ordonner auſſi que tous les ans on bâtiroit vingt vaiſſeaux pour augmenter la flote; & afin d'attirer un grand nombre d'ouvriers & de matelots dans la ville, il leur fit accorder des immunités particuliéres. Son deſſein étoit, comme je l'ai déja remarqué ailleurs, de tourner toutes les forces d'Athénes du côté de la mer; en quoi il ſuivit une politique toute contraire à celle des anciens rois d'Athénes, qui ne cherchant qu'à éloigner de la marine & de la guerre leurs citoiens, & à les emploier uniquement à la culture de la

Pauſan. lib. 1. pag. 1.

XERXES. terre, & à la paix, publiérent cette fable: Que Minerve, plaidant un jour contre Neptune pour ſavoir qui d'elle ou de lui ſeroit déclaré patron de l'Attique, & donneroit ſon nom à la ville nouvellement bâtie, gagna ſa cauſe en montrant à ſes Juges le rameau d'olivier qu'elle avoit planté, heureux ſymbole de la paix & de l'abondance, au lieu que Neptune avoit fait ſortir de la terre un cheval fougueux, image du trouble & de la guerre.

§. XIII. *Noir deſſein de Thémiſtocle, rejetté d'un commun accord par le peuple d'Athénes. Condeſcendance d'Ariſtide pour ce peuple.*

Plut. in Themiſt. pag. 121. 122. *In Ariſt. p.* 332.

THEMISTOCLE, qui avoit formé en lui-même le deſſein de ſupplanter les Lacédémoniens, & de ſubſtituer les Athéniens à leur place dans le gouvernement de la Gréce, ne perdoit point de vue ce grand projet. Peu délicat ſur le choix des moiens, il trouvoit bonne & légitime toute voie qui pouvoit le conduire à ce but. Un jour donc il déclara en pleine aſſemblée qu'il avoit conçu un deſſein important, mais qu'il ne pouvoit le com-

muniquer au peuple, parce que pour le faire réuſſir il avoit beſoin d'un profond ſecret ; & il demanda qu'on lui nommât quelqu'un avec qui il pût s'en expliquer. Tous nommérent Ariſtide, & s'en raportérent entiérement à ſon avis, tant ils comptoient ſur ſa probité & ſur ſa prudence. Thémiſtocle l'aiant tiré à part, lui dit qu'il ſongeoit à bruler la flote des Grecs qui étoit dans un port voiſin ; & que par là Athénes deviendroit certainement maitreſſe de toute la Gréce. Ariſtide retourna à l'aſſemblée, & déclara ſimplement que rien ne pouvoit être plus utile que le projet de Thémiſtocle, mais qu'en même tems rien n'étoit plus injuſte. Tout le peuple, d'une commune voix, défendit à Thémiſtocle de paſſer outre.

XERXES.

Je ne ſai ſi dans toute l'hiſtoire il y a un fait plus digne d'admiration que celui-ci. Ce ne ſont point des philoſophes, à qui il ne coute rien d'établir dans leurs écoles de belles maximes & de ſublimes régles de morale, qui décident que jamais l'utile ne doit l'emporter ſur l'honnête. C'eſt un peuple entier, intéreſſé dans la propoſition qu'on lui fait, qui la regarde

XERXES. comme très importante pour le bien de l'Etat ; & qui néanmoins, sans hésiter un moment, la rejette d'un commun accord par cette unique raison, qu'elle est contraire a la justice. Quelle noirceur au contraire & quelle perfidie dans le dessein que Thémistocle propose, de bruler en pleine paix la flote des Grecs pour accroitre la puissance des Athéniens ! Eût-il encore cent fois plus de mérite qu'on ne lui en donne, cette action suffiroit seule pour ternir tout l'éclat de sa gloire. Car c'est le cœur, c'est-à-dire la probité & la droiture, qui décide du vrai mérite.

Je suis fâché que Plutarque, qui pour l'ordinaire juge fort sainement des choses, semble ici ne pas condanner Thémistocle. Après avoir parlé des travaux qu'il fit dans le Pyrée, il passe ainsi à l'action dont il s'agit : *Thémistocle imagina encore quelque chose* DE PLUS GRAND *pour augmenter ses forces de mer.*

μεῖζόν τι διενοήθη.

Plut. in Themist. pag. 122.

Les Lacédémoniens aiant proposé dans le conseil des Amphictyons, que toutes les villes qui n'avoient pas pris les armes contre Xerxès fussent exclues de cette assemblée, Thémisto-

cle qui craignoit que si les Thessaliens, les Argiens, & les Thébains n'y étoient plus reçus, les Lacédémoniens ne fussent les maîtres des suffrages, & ne disposassent de tout à leur gré, parla pour les villes qu'ils vouloient exclure, & fit changer de sentiment aux Députés, en leur remontrant qu'il n'y avoit que trente & une villes qui fussent entrées dans la ligue, dont la plupart étoient fort petites & fort peu considérables. Que ce seroit donc une chose fort étrange, & même très dangereuse, que le reste de la Gréce venant à être banni de cette assemblée, cet auguste Conseil des Amphictyons tombât en la disposition de deux ou trois villes les plus puissantes, qui par cette exclusion donneroient la loi à toutes les autres, & aboliroient l'égalité, que l'on regardoit avec raison comme l'ame de toutes les républiques. L'ouverture de cet avis lui attira la haine des Lacédémoniens, qui se déclarérent ouvertement contre lui.

Il s'étoit mis mal aussi avec les alliés, par la maniére dure & avare avec laquelle il avoit exigé d'eux des contributions.

Quand la ville d'Athénes fut entié- *Plut. in Arist. p. 332.*

XERXES. rement rétablie, le peuple, se voiant tranquille & paisible, chercha par toutes sortes de voies à s'emparer du gouvernement, & à le rendre absolument populaire. Cette trame, quoique secrette, n'échapa point à la vigilance d'Aristide, & il en vit toutes les suites. Mais faisant réflexion, d'un côté, que ce peuple méritoit quelque considération à cause de la valeur qu'il avoit témoignée dans toutes les batailles qu'on venoit de gagner; & de l'autre, qu'il n'étoit pas aisé de réduire & de contenir ce même peuple, qui avoit les armes à la main, & qui étoit devenu plus fier que jamais par ses victoires, il crut devoir le ménager, & user de tempérament. Il fit donc un Décret, qui portoit que le gouvernement seroit commun à tous les citoiens, & que les Archontes, qui étoient les premiers Magistrats de la République, & qu'on ne choisissoit que parmi les plus riches de la République, & parmi ceux qui tiroient au moins de leurs terres cinq cens médimnes, seroient choisis désormais indifféremment & sans distinction parmi tous les Athéniens. En relâchant ainsi quelque chose au peuple,

peuple, il prévint de funestes dissen- XERXES.
sions, qui auroient pu causer la ruine d'Athénes & de toute la Gréce.

§. XIV. *La fierté de Pausanias fait perdre le commandement aux Lacédémoniens.*

AN. M.3528. AV. J.C.476. *Thucyd. lib. 1. pag. 63. & 84-86.*

LES GRECS, animés par l'heureux succès qu'avoient eu par tout leurs armes victorieuses, envoiérent une flote pour délivrer du joug leurs alliés qui étoient encore sous le pouvoir des Perses. Elle étoit commandée pour les Lacédémoniens par Pausanias: Aristide & Cimon fils de Miltiade y commandoient pour les Athéniens. Elle fit d'abord voile vers l'île de Cypre, & mit toutes ses villes en liberté: puis, tournant sa route vers l'Hellespont, elle attaqua & prit la ville de Byzance, où l'on fit un grand nombre de prisonniers, dont plusieurs étoient des plus riches & des plus considérables Seigneurs de Perse.

Pausanias, qui dès lors songeoit à trahir sa patrie, crut devoir profiter de cette occasion pour gagner les bonnes graces de Xerxès. Il fit courir le bruit dans l'armée que ces Seigneurs Persans, qu'il avoit confiés à

XERXES. la garde d'un de ſes Officiers, s'étoient échapés de nuit, & avoient diſparu. Il les avoit lui-même renvoiés à ce Prince avec une lettre où il s'engageoit à lui livrer la ville de Sparte & toute la Gréce, à condition qu'il lui donneroit ſa fille en mariage. Le Roi ne manqua pas de lui faire une réponſe favorable, & il lui fit tenir de groſſes ſommes d'argent, pour gagner ceux des Grecs qu'il verroit diſpoſés à entrer dans ſes vûes. Il chargea Artabaze de toute cette négociation; & afin de le mettre à portée de la ſuivre plus facilement & plus ſûrement, il lui donna le gouvernement des côtes maritimes de l'Aſie Mineure.

Plut. in Ariſt. p. 332. 333.

Pauſanias, déja enivré de ſa grandeur future, changea dès ce moment de conduite. La vie pauvre, frugale, & modeſte de Sparte, & l'aſſujettiſſement à des loix dures & auſtéres, qui n'épargnoient & ne ménageoient perſonne, & qui étoient également inexorables pour les grands, comme pour les petits & les pauvres; tout cela lui devint inſupportable. Il craignit, en retournant à Sparte après les ſouverains commandemens qu'il

avoit eus, de rentrer dans une égalité qui le confondroit avec les derniers des citoiens; & c'eſt ce qui le porta à traiter avec les barbares. Il quitta donc abſolument les maniéres & les mœurs de ſon pays, prit l'habillement & la fierté des Perſes, imita leur ſomptuoſité & leur magnificence. Il traitoit les alliés avec une dureté inſupportable; ne parloit aux Officiers qu'avec hauteur & menaces; ſe faiſoit rendre des honneurs extraordinaires, & par cette conduite rendoit odieux à tous les alliés le gouvernement des Lacédémoniens. Les maniéres douces, honnêtes, & prévenantes d'Ariſtide & de Cimon; un éloignement infini de tout air impérieux & fier, qui n'eſt propre qu'à révolter les eſprits; une bonté & une affabilité qui ne ſe démentoit en rien, & par laquelle ils ſavoient tempérer l'autorité du commandement, & le rendre aimable; l'humanité & la juſtice qui paroiſſoient dans toutes leurs actions; l'attention qu'ils avoient à n'offenſer perſonne, & à faire du bien à tout le monde: tout cela nuiſoit infiniment à Pauſanias par le contraſte, & augmentoit le mécontentement.

XERXES. Enfin ce mécontentement éclata, & tous les alliés passérent sous le commandement des Athéniens, & se mirent sous leur protection. Ainsi, dit Plutarque, Aristide en opposant a la dureté & à la hauteur de Pausanias beaucoup de douceur & d'humanité, & inspirant à Cimon son collégue les mêmes sentimens, détacha des Lacédémoniens insensiblement & sans qu'ils s'en aperçussent l'esprit des alliés, & leur enleva enfin le commandement, non de vive force en emploiant des armées & des flotes, & encore moins en usant de ruse & de perfidie; mais en rendant aimable par une conduite sage & douce le gouvernement des Athéniens.

Les Lacédémoniens, dans cette occasion, firent paroître une grandeur d'ame & une modération qu'on ne peut assez admirer. Car s'apercevant que la trop grande autorité rendoit leurs Capitaines fiers & insolens, ils renoncérent de bon cœur à la supériorité qu'ils avoient eue jusques-là sur les autres Grecs, & cessérent d'envoier de leurs Chefs pour avoir le commandement des armées, aimant mieux, ajoute l'Historien, avoir des

citoiens sages, modestes, & parfaitement soumis à la discipline & aux loix du pais, que de conserver la prééminence sur tous les autres Grecs. XERXÈS.

§. XV. *Trame secrette de Pausanias avec les Perses. Sa mort.*

CEPENDANT, sur les plaintes qu'ils recevoient de tous côtés au sujet de Pausanias, ils le rappellérent à Lacédémone, pour lui faire rendre compte de sa conduite. Ils ne purent encore le convaincre d'entretenir des intelligences avec Xerxès. S'étant tiré avec avantage de ce premier jugement, il retourna de son autorité particuliére, & sans l'aveu de la République, à Byzance; & de là il continuoit ses pratiques secrettes avec Artabaze. Comme il y exerçoit encore beaucoup de violences & d'injustices, les Athéniens l'obligérent d'en sortir. Il se retira à Colone, petite ville de la Troade. Là il reçut ordre des Ephores de se rendre à Sparte, sous peine d'être déclaré, en cas de desobéissance, ennemi public & traître à sa patrie. Il s'y rendit, dans l'espérance de se tirer encore de ce jugement à force d'argent. On commença par le mettre en

AN.M.3529. AV.J.C.475. *Thucyd. lib. 1. p. 86-89. Diod. lib. 11. pag. 34-36. Corn. Nep. in Pausan.*

XERXES. prison : puis il fut produit devant les Juges. On avoit contre lui de violens soupçons, & de forts préjugés. Plusieurs de ses esclaves avouoient que Pausanias leur avoit promis la liberté, s'ils vouloient entrer dans tous ses desseins, & le servir avec zêle dans l'exécution de ses projêts. Mais, comme les Ephores étoient accoutumés à ne point prononcer peine de mort contre un Spartiate sans une entiére évidence, ces preuves ne leur paroissoient point suffisantes, sur tout contre un homme de la famille roiale, & qui étoit actuellement en charge : car Pausanias remplissoit les fonctions de la roiauté comme tuteur & le plus proche parent de Plistarque, fils de Léonide, encore enfant. Il fut donc élargi.

Pendant que les Ephores étoient dans cette incertitude & dans cet embarras, un esclave, nommé l'Argilien, les vint trouver, & leur remit en mains une lettre de Pausanias au Roi des Perses dont il étoit porteur, & qu'il devoit rendre à Artabaze. Celui-ci & le Lacédémonien étoient convenus ensemble de ne laisser survivre à leur message aucun des cou-

riers qu'ils s'envoieroient réciproquement, pour ôter toute trace de leur commerce. L'Argilien, qui ne voioit revenir aucun de ſes camarades, eut quelque ſoupçon ; & quand ſon rang fut venu, il ouvrit la lettre dont il étoit chargé, qui marquoit effectivement à Artabaze de le faire mourir dès qu'il la lui auroit rendue. C'eſt cette lettre qui fut portée aux Ephores. Ils ne ſe contentérent pas encore de cette preuve, & voulurent la fortifier par le témoignage même de Pauſanias. L'eſclave, de concert avec eux, ſe retira à Ténare dans le temple de Neptune, comme dans un aſyle où il ſeroit en ſûreté. On y avoit ménagé ſecrettement deux petites loges, où des Ephores & quelques Spartiates ſe cachérent. Dès que Pauſanias eut appris que l'Argilien s'étoit réfugié dans ce temple, il y courut auſſitôt pour en ſavoir la raiſon. L'eſclave avoua qu'il avoit ouvert ſa lettre, & que la crainte de la mort dont il y étoit menacé lui avoit fait prendre le parti de ſe refugier dans ce temple. Pauſanias ne pouvant nier le fait, s'excuſa du mieux qu'il put, lui fit de grandes promeſſes, & tira de lui

XERXES. parole qu'il tiendroit la chose secrette. Ils se séparérent de la sorte.

Le crime de Pausanias n'étoit plus douteux. Dès qu'il fut rentré dans la ville, les Ephores se mirent en devoir de l'arréter. Il reconnut à l'air du visage de l'un d'eux qu'on avoit pris quelque fâcheuse résolution contre lui, & courut de toutes ses forces dans le temple de Pallas surnommée *Chalcioecos* qui étoit voisin, & où il arriva avant qu'on eût pu l'atteindre. L'entrée en fut fermée sur le champ, avec de grosses pierres, & l'on dit que la mere du coupable fut la premiére à y en porter. On découvrit aussi le toit de la chapelle. Les Ephores, n'osant pas l'en tirer de force, de peur de violer la sainteté de cet asyle sacré, prirent le parti de l'y laisser mourir de faim & de misére, exposé comme il étoit aux injures de l'air. Son corps fut enterré dans un lieu voisin. Mais l'oracle de Delphes, qu'ils consultérent bientôt après, déclara que pour appaiser la colére de la déesse justement irritée par le violement de son temple, il faloit y ériger deux statues en l'honneur de Pausanias : ce qui fut exécuté.

Telle fut la fin de Pausanias, en qui une folle ambition étoufa tous les sentimens de probité, d'honneur, d'amour de la patrie, de zêle pour la liberté, de haîne & d'aversion contre les barbares : sentimens naturels en quelque sorte aux Grecs, & sur tout aux Lacédémoniens. XERXES.

§. XVI. *Thémistocle, poursuivi par les Athéniens & les Lacédémoniens comme complice de la conjuration de Pausanias, se réfugie chez Admète.*

Thucyd. lib. 1. pag. 89-90. Plut. in Themist. cap. 123. 124. Corn. Nep. in Themist. c. 8.

THEMISTOCLE se trouva aussi envelopé dans l'accusation qu'on forma contre Pausanias. Il étoit pour lors en exil. Une violente passion pour la gloire, accompagnée d'un vif desir de dominer seul, l'avoit rendu fort odieux aux citoiens. Il avoit bâti tout près de sa maison un temple à Diane, sous le nom de *Diane Aristobule*, c'est-à-dire *du bon conseil*, comme pour avertir les Athéniens qu'il avoit donné de bons conseils à leur ville & à toute la Gréce ; & il n'avoit pas oublié d'y mettre sa statue, qu'on y voioit encore du tems de Plutarque. Elle montroit, dit-il, qu'il avoit la physionomie aussi héroique que le

XERXES. courage. Voiant qu'on prétoit volontiers l'oreille à toutes les calomnies que ses ennemis répandoient contre lui, il ne cessoit, pour leur fermer la bouche, de parler dans toutes les assemblées des services qu'il avoit rendus à sa patrie. Et comme on étoit las de l'entendre toujours rebattre les mêmes choses : *Hé! vous lassez-vous*, leur disoit-il, *de recevoir souvent du bien des mêmes personnes?* Il ne faisoit pas réflexion que [a] leur remettre si souvent ses bienfaits devant les yeux, c'étoit presque leur reprocher qu'ils les avoient oubliés, ce qui n'est point obligeant; & il paroissoit ignorer que le moien sûr d'être loué, c'est de laisser ce soin aux autres, & de ne songer qu'à faire des choses louables; & qu'une fréquente mention de ses propres vertus & de ses grandes actions, loin de calmer l'envie, n'est propre qu'à l'irriter.

Plut. in Themist. pag. 112. Thémistocle, banni d'Athénes par l'Ostracisme, se retira à Argos. C'est pendant qu'il y demeuroit que Pausanias fut poursuivi comme

a Hoc molestum est. Nam isthæc commemoratio quasi exprobratio est immemoris benefici. *Terent. in Andr.*

un traître qui avoit conjuré contre ſa patrie. Il avoit d'abord caché ſa trame à Thémiſtocle, quoiqu'il fût un de ſes meilleurs amis : mais, dès qu'il le vit chaſſé, & plein de reſſentiment pour cette injure, il lui communiqua ſes projêts, & le preſſa d'y entrer. Pour l'y engager, il lui fit voir les lettres que lui écrivoit le Roi de Perſe, & tâcha de l'animer contre les Athéniens en lui exagérant leur injuſtice & leur ingratitude. Thémiſtocle rejetta bien loin la propoſition de Pauſanias, & refuſa abſolument de prendre aucune part à ſes deſſeins : mais il lui garda le ſecret, & ne découvrit à perſonne les diſcours qu'il lui avoit tenus, ni l'entrepriſe qu'il avoit faite, ſoit qu'il eſpérât qu'il y renonceroit de lui-même, ou qu'il ne doutât pas qu'il ne fût bientôt découvert par quelque autre voie, une entrepriſe auſſi hazardeuſe & auſſi mal concertée que celle-là ne pouvant jamais avoir une bonne iſſue.

Pauſanias aiant été mis à mort, on trouva parmi ſes papiers des lettres & d'autres écrits qui donnoient beaucoup de ſoupçon contre Thémiſtocle. Les Lacédémoniens envoiérent des

XERXES. Députés à Athénes pour l'accuſer, & le faire condanner à mort; & les envieux qu'il avoit parmi ſes citoiens ſe joignirent à ces accuſateurs. Ariſtide avoit alors une belle occaſion de ſe venger des mauvais traitemens qu'il avoit reçus de ſon rival, s'il eût été ſenſible à ce cruel plaiſir. Mais il refuſa conſtamment d'entrer dans un ſi noir complot, auſſi éloigné de jouir avec une ſecrette joie de l'infortune de ſon adverſaire, qu'il l'avoit été auparavant de s'affliger de ſes heureux ſuccès. Thémiſtocle répondoit par lettres à toutes les calomnies dont il étoit chargé, & repréſentoit aux Athéniens, qu'aiant toujours cherché à dominer, & n'étant pas d'humeur à ſe laiſſer maitriſer par d'autres, il n'y avoit aucune apparence qu'il eût voulu ſe livrer lui-même, & livrer la Gréce entiére à des ennemis & à des barbares.

Cependant le peuple, perſuadé par ſes accuſateurs, envoia des gens pour ſe ſaiſir de ſa perſonne, & pour l'amener, afin qu'il fût jugé par le Conſeil de la Gréce. Thémiſtocle, qui en fut averti aſſez à tems, paſſa dans l'île de Corcyre, à laquelle il avoit

rendu autrefois quelque ſervice : mais, ne s'y trouvant pas en ſûreté, il s'enfuit en Epire ; & ſe voiant encore pourſuivi par les Athéniens & par les Lacédémoniens, il prit, par un coup de deſeſpoir, un parti fort hazardeux, en ſe réfugiant chez Admète roi des Moloſſes. Ce Prince aiant autrefois demandé quelque ſecours aux Athéniens, & aiant été honteuſement refuſé par Thémiſtocle qui avoit alors la principale autorité, en avoit conſervé un vif reſſentiment, & témoigné qu'il s'en vengeroit s'il en trouvoit une occaſion favorable. Mais Thémiſtocle, qui jugea que dans l'état où il ſe trouvoit, l'envie encore toute récente de ſes citoiens étoit plus à craindre pour lui que l'ancienne haine de ce Roi, voulut bien en courir le riſque. Quand il arriva dans ſon palais, aiant appris qu'il étoit abſent, il s'adreſſa à la Reine, qui le reçut avec bonté, & lui enſeigna la maniére dont il devoit faire ſa ſupplique. Au retour d'Admète, Thémiſtocle prend entre ſes bras le fils du Roi, s'aſſied au milieu de ſon foier entre ſes dieux domeſtiques ; & là, déclarant qui il étoit, & pour quel

XERXES. ſujet il s'étoit refugié chez lui, il implore ſa clémence, reconoit que ſa vie & ſa mort ſont entre ſes mains, l'exhorte à oublier le paſſé, & lui repréſente que rien n'eſt plus digne d'un grand Roi que d'uſer de clémence. Adméte, ſurpris & touché de voir à ſes piés, dans une poſture ſi humiliante, le plus grand homme de la Gréce, & le vainqueur de l'Aſie, le releva auſſitôt, & lui promit toute ſa protection. En effet, les Athéniens & les Lacédémoniens étant venus le redemander, il refuſa abſolument de leur livrer un ſuppliant & un hôte, qui s'étoit refugié dans ſon palais dans l'eſpérance d'y trouver un aſyle ſacré & inviolable.

Pendant qu'il étoit à la Cour de ce Prince, un de ſes amis trouva moien d'enlever d'Athénes ſa femme & ſes enfans, qu'il lui envoia; & pour cet enlevement, il fut traduit en juſtice quelque tems après, & condanné à mort. Pour ce qui eſt de ſes biens, ſes amis en ſauvérent la plus grande partie, qu'ils lui firent tenir dans la ſuite au lieu de ſa retraite : mais tout ce qu'on en put découvrir, qui montoit à cent talens, fut porté au tréſor pu-

Cent mille écus.

blic. Il ne possédoit pas la valeur de trois talens, lorsqu'il entra dans le gouvernement de la République. Je laisse quelque tems cet illustre banni chez Adméte, pour reprendre la suite de l'histoire.

§. XVII. *Desintéressement d'Aristide dans le maniement des deniers publics. Sa mort. Son éloge.*

J'AI DIT auparavant que le commandement de la Gréce avoit passé de Sparte à Athénes. Jusques-là les villes & les peuples de la Gréce avoient bien contribué de quelques sommes d'argent pour fournir aux frais de la guerre contre les barbares: mais cette répartition avoit toujours causé de grands mécontentemens, parce qu'elle ne se faisoit pas avec assez d'égalité. On jugea à propos, sous le nouveau gouvernement, de placer dans l'île de Délos le trésor public & commun de la Gréce, d'établir un nouvel ordre pour les finances, & de fixer une taxe qui seroit réglée sur le revenu de chaque ville & de chaque peuple, afin que les charges étant également réparties sur tous les membres qui com-

Plut in Arist. p. 333. 334. Diod. lib. 11. pag. 36.

XERXES. posoient le Corps des alliés, personne n'eût un juste sujet de se plaindre. Il s'agissoit de trouver un homme capable de s'acquiter dignement d'une fonction si importante pour le bien public, si délicate, & si pleine de dangers & d'inconvéniens. Tous les alliés jettérent les yeux sur Aristide. Ils lui donnérent un plein pouvoir, & s'en raportérent entiérement à sa prudence & à sa justice pour imposer à chacun sa taxe.

On n'eut pas lieu de se repentir d'un tel choix. [a] Il administra les finances avec la fidélité & le desintéressement d'un homme qui regarde comme un crime capital de toucher au bien d'autrui; avec l'attention & l'activité d'un pere de famille qui gouverne son propre revenu; avec la réserve & la religion d'une personne qui respecte les deniers publics comme sacrés. Enfin, ce qui est aussi difficile que rare, il vint à bout de se faire aimer dans un emploi, où c'est beaucoup que de ne se pas rendre odieux. C'est le glorieux témoignage que Sénéque

a Tu quidem orbis terrarum rationes administras tam abstinenter quàm alienas, tam diligenter quàm tuas, tam religiosè quàm publicas. In officio amorem consequeris, in quo odium vitare difficile est. *Senec. lib. de brevit. vit. cap.* 18.

rend à une personne chargée à peu près d'un pareil emploi, & le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un Surintendant ou Controlleur Général des Finances. On y reconnoit le portrait d'Aristide. Il montra tant d'équité & de sagesse dans l'exercice de ce ministére, que personne ne se plaignit : & dans la suite on regarda toujours ce tems comme le siécle d'or, c'est-à-dire comme le bon & l'heureux tems de la Gréce. En effet, la taxe qu'il avoit fixée en tout à quatre cens soixante talens, fut portée par Périclès à six cens, & bientôt après jusqu'à treize cens talens : non que les frais de la guerre montassent plus haut, mais parce qu'on faisoit beaucoup de dépenses inutiles en distributions manuelles au peuple d'Athénes, en célébrations de jeux & de fêtes, en constructions de temples & d'édifices publics ; & que d'ailleurs les mains de ceux qui touchoient les deniers publics, n'étoient pas toujours si pures ni si nettes que celles d'Aristide. Cette conduite si sage & si équitable lui assura le glorieux surnom de Juste.

Le talent vaut mille écus.

Plutarque néanmoins raporte une action d'Aristide, qui fait voir que les

XERXES. Grecs, & il en faut dire autant des Romains, avoient une idée très limitée & très imparfaite de la justice. Ils en bornoient l'usage à l'intérieur de la société civile, & convenoient que de particulier à particulier on étoit tenu d'en garder rigoureusement toutes les régles. Mais quant à la patrie, à la république, qui étoit leur grande idole à laquelle ils raportoient tout, ils pensoient tout autrement, & croioient par principe devoir lui sacrifier non seulement leurs biens & leur vie, mais la religion même & les engagemens les plus sacrés, au mépris des sermens les plus solennels. C'est ce qui paroit clairement dans le fait que je vais exposer.

Ibid. p. 333. 334. Après la répartition des tributs dont je viens de parler, Aristide aiant réglé tous les articles de l'alliance, il fit jurer les alliés qu'ils les observeroient de point en point, & il jura lui-même pour les Athéniens; & en prononçant les malédictions qui accompagnoient les sermens, il jetta dans la mer, selon la coutume, des masses de fer toutes ardentes. Mais dans la suite les affaires forçant les Athéniens à violer quelques-uns de ces articles, & à

gouverner un peu plus despotiquement, il les exhorta à rejetter sur lui ces malédictions, & à se décharger par là de la peine dûe à un parjure, que la nécessité de leurs affaires exigeoit nécessairement. En général, (c'est toujours Plutarque qui parle) Théophraste écrit que cet homme, qui dans tout ce qui le regardoit en particulier, & dans toutes les affaires de ses citoiens, se piquoit d'une exacte & rigoureuse justice, faisoit dans le gouvernement de la République plusieurs choses selon l'exigence des cas, & selon qu'il étoit expédient à la patrie, qui, selon lui, avoit quelquefois besoin de recourir à l'injustice pour se soutenir; & il en raporte un exemple. Un jour, comme on déliberoit dans le Conseil de faire porter à Athénes, contre le traité, les trésors communs de la Gréce qui étoient en dépôt à Délos, les Samiens en aiant ouvert l'avis; quand ce fut à lui à parler, il dit que cela étoit injuste mais utile, & fit prévaloir l'avis. Ce fait nous montre de quelles ténébres la prétendue sagesse des payens étoit accompagnée.

Pour ce qui regarde le mépris des

XERXES. richesses, il est difficile de le porter plus loin qu'il le fit. Thémistocle, à qui les louanges d'autrui ne faisoient pas plaisir, voiant qu'on relevoit avec beaucoup d'admiration le noble desintéressement d'Aristide dans l'administration des finances, ne fit que s'en moquer, faisant entendre que les louanges qu'on lui donnoit sur cela, ne marquoient en lui que le mérite d'un coffre fort, qui garde fidélement l'argent qu'on lui confie sans en rien retenir. Cette froide raillerie étoit une puérile vengeance d'un mot qui l'avoit fort piqué. Car Thémistocle disant un jour qu'il estimoit que la plus grande qualité d'un Général d'armée étoit de savoir pressentir & prévoir les desseins des ennemis; » Cette qualité est nécessaire, repartit » Aristide: mais il en est une autre » véritablement belle & digne d'un » Général, c'est d'avoir les mains » nettes, & de ne se laisser pas domi- » ner par l'argent. « Aristide étoit en droit de lui parler ainsi, lui qui après avoir passé par des emplois si lucratifs pour les autres, étoit réellement pauvre. Il paroissoit aimer la pauvreté par goût & par estime; & loin d'en

rougir, il n'en tiroit pas moins de gloire que de tous ses trophées, & de toutes les victoires qu'il avoit remportées. L'histoire nous en fournit une preuve très éclatante. Xerxes.

Callias, très proche parent d'Aristide, & le plus opulent citoien d'Athénes, fut appellé en jugement. Son accusateur, insistant peu sur le fond de la cause, lui faisoit sur tout un crime de ce que riche comme il étoit, il n'avoit pas de honte de laisser dans l'indigence Aristide, aussi bien que sa femme, & ses enfans. Callias, voiant que ces reproches faisoient beaucoup d'impression sur l'esprit des Juges, somma Aristide de venir déclarer devant eux s'il n'étoit pas vrai qu'il lui avoit plusieurs fois présenté de grosses sommes d'argent, & l'avoit pressé avec instance de vouloir les accepter; & s'il ne les avoit pas toujours constamment refusées, en lui répondant qu'il se pouvoit vanter à meilleur titre de sa pauvreté, que lui de son opulence: Que l'on pouvoit trouver assez de gens qui usoient bien de leurs richesses, mais qu'on en rencontroit peu qui portassent la pauvreté avec courage, & même avec joie; & qu'il

XERXES. n'y avoit que ceux qui étoient pauvres malgré eux, ou par leur faute, pour avoir été paresseux, intempérans, prodigues, déréglés, qui pussent en rougir. Aristide avoua que tout ce que son parent venoit de dire étoit vrai, & il ajouta qu'une disposition d'ame qui retranche tout desir des choses superflues, & qui resserre les besoins de la vie dans les bornes les plus étroites, outre qu'elle délivre de milles soins importuns, & laisse une liberté entiére de ne s'occuper que des affaires publiques, approche en quelque sorte l'homme vertueux de la divinité même, qui est sans soins & sans besoins. Il n'y eut personne dans l'assemblée qui n'en sortît avec cette pensée & ce sentiment intérieur, qu'il eût mieux aimé être Aristide avec sa pauvreté, que Callias avec toutes ses richesses.

Plut. in compar. Arist. & Caton. p. 355.

Plutarque raporte ici en abregé un témoignage bien glorieux que Platon rend à la vertu d'Aristide, pour laquelle il le préfére infiniment à tous les autres grands hommes qui ont vécu de son tems. Car, dit-il, Thémistocle, Cimon, & Périclès, ont rempli leur ville de superbes bâti-

mens, de portiques, de ſtatues, de richeſſes, d'ornemens, & d'autres vaines ſuperfluités de ce genre : mais Ariſtide a travaillé à la remplir de vertu. Or, pour procurer à une ville un véritable bonheur, il faut la rendre vertueuſe, & non pas riche.

Le même Plutarque obſerve encore un autre trait de la vie d'Ariſtide, qui, tout ſimple qu'il eſt, lui fait beaucoup d'honneur, & peut être d'une grande inſtruction. C'eſt dans le beau traité où il examine ſi les vieillards doivent continuer à ſe méler du gouvernement, & où il montre d'une maniére admirable les différens ſervices qu'ils peuvent encore rendre à l'Etat, quoique dans un âge avancé. Il ne faut pas s'imaginer, dit-il, que pour rendre ſervice à ſes citoiens, il ſoit néceſſaire de ſe donner beaucoup de mouvemens, de haranguer le peuple, d'occuper les premiéres places, de commander les armées. Un ſage vieillard, ſans même ſortir de ſa maiſon, peut y exercer une ſorte de magiſtrature, obſcure & ſecrette à la vérité, mais qui n'en eſt pas moins importante, en formant la jeuneſſe par ſes conſeils, & lui traçant la route qu'elle

Pag. 795-797.

XERXES. doit tenir dans le maniement des affaires. Ariſtide, ajoute Plutarque, ne fut pas toujours en charge, mais il fut toujours utile à ſa patrie. Sa maiſon étoit une école publique de vertu, de ſageſſe, de politique. Elle étoit ouverte à tous les jeunes gens d'Athénes qui avoient bonne volonté, & qui alloient le conſulter comme un oracle. Il les recevoit avec bonté, il les écoutoit avec patience, il les inſtruiſoit familiérement, & s'appliquoit ſur tout à leur relever le courage, & à leur inſpirer de la confiance. On marque en particulier qu'il rendit cet important ſervice à Cimon, dont le nom depuis devint ſi célébre.

Plutarque* partageoit en trois âges la vie des hommes d'Etat, des hommes deſtinés à gouverner. Il vouloit que dans le premier ils s'inſtruiſiſſent des principes du gouvernement, que dans le ſecond ils les mîſſent en pratique, & que dans le dernier ils en inſtruiſiſſent les autres.

Plut. in Ariſt. p. 334. 335.

L'hiſtoire ne nous dit rien de poſitif

* *Il applique à cette occaſion ce qui ſe pratiquoit à Rome, où les Veſtales paſſoient les dix premiéres années à apprendre leurs fonctions dans une eſpéce de noviciat, les dix ſuivantes à les exercer, & les dix autres à les enſeigner aux jeunes Novices.*

ni ſur le tems, ni ſur le lieu de la mort d'Ariſtide : mais elle rend a ſa mémoire un témoignage bien glorieux, en marquant que ce grand homme, qui avoit eu les premiéres charges de la République, & qui avoit manié les finances avec une autorité abſolue, mourut pauvre, & ne laiſſa pas même de quoi ſe faire enterrer. Il falut que l'Etat fît les frais de ſes funérailles, & ſe chargeât de faire ſubſiſter ſa famille. Ses filles furent mariées, & Lyſimaque ſon fils entretenu aux dépens du Prytanée, qui aſſigna auſſi à la fille de ce dernier après ſa mort le méme entretien qu'on donnoit à ceux qui avoient vaincu aux Jeux Olympiques. Plutarque raporte a cette occaſion ce que firent les Athéniens en faveur de la poſtérité d'Ariſtogiton leur Libérateur, tombée dans la pauvreté, & il ajoute que de ſon tems encore, c'eſt-à-dire près de ſix cens ans après, ils faiſoient paroitre la même bonté & la même libéralité. Grand éloge pour une ville, de s'être conſervée ſi lontems généreuſe & reconnoiſſante ; & puiſſant motif pour enflammer le courage des particuliers, qui ſe voioient aſſurés de laiſſer à leurs en-

XERXES.

Voiez Tom. 2. de l'Hiſt. Anc. p. 595.

XERXES. ſans les récompenſes que la mort les auroit empéché de recevoir eux-mêmes ! Il étoit beau de voir les arriéres-neveux des Libérateurs & des défenſeurs de la République, qui n'avoient reçu de leurs peres d'autre héritage que la gloire de leurs belles actions, entretenus encore lontems après aux dépens du public en conſidération des ſervices que leur famille avoit rendus à l'Etat. Ils ſubſiſtoient de la ſorte bien plus honorablement, & rappelloient avec bien plus d'éclat la mémoire de leurs ancêtres, qu'une infinité d'autres citoiens, à qui leurs peres n'avoient ſongé à laiſſer que de grandes richeſſes, leſquelles pour l'ordinaire ne ſurvivent pas de beaucoup à ceux qui les ont acquiſes, & ne laiſſent ſouvent à leur poſtérité que l'odieuſe mémoire des injuſtices dont elles ſont le fruit.

Le plus grand honneur que l'antiquité ait fait à Ariſtide, eſt de l'avoir ſurnommé *le Juſte*. Ce ne fut point quelque occaſion particuliére, mais le gros de ſa conduite & le corps de ſes actions qui lui valut ce titre illuſtre. Plutarque fait ici une réflexion bien remarquable, & que je ne croi pas dévoir omettre.

De toutes les vertus d'Ariſtide, dit cet Auteur ſenſé, la plus connue, & celle qui ſe fit le plus ſentir, fut ſa juſtice, parce que c'eſt la vertu dont l'uſage eſt le plus continuel, dont les fruits ſe répandent ſur un plus grand nombre de perſonnes, & qui eſt comme le fondement & l'ame de tout emploi & de toute adminiſtration publique. De là vint que quoique pauvre, & du ſimple peuple, il mérita le ſurnom de *Juſte*; ſurnom, dit Plutarque, véritablement roial, ou, pour mieux dire, véritablement divin, mais que les Princes & les Grands n'ambitionnent guéres, parce qu'ils n'en connoiſſent pas la beauté & l'excellence. Ils aiment mieux qu'on les appelle des preneurs de villes, des foudres de guerre, des vainqueurs & des conquérans; quelquefois même des aigles, & des lions: préférant ainſi le vain honneur de ces titres faſtueux, qui n'annoncent que violence & ravage, à la ſolide gloire de ceux qui marquent la bonté & la vertu. Ils ignorent, continue toujours Plutarque, que des trois principaux attributs de la Divinité, dont les Rois ſe font honneur d'être l'image, je veux

Plut. in vit. Ariſt. p. 321. 322.

Poliorcetes. Cerauni. Nicanores.

XERXES. dire l'immortalité, la puiſſance, la juſtice; que de ces trois attributs, dont le premier excite notre admiration & nos deſirs, le ſecond nous remplit de crainte & de fraieur, le troiſiéme nous inſpire l'amour & le reſpect, le dernier eſt le ſeul qui ſoit véritablement & perſonnellement communiqué à l'homme, & le ſeul qui puiſſe le conduire aux deux autres, l'homme ne pouvant devenir véritablement immortel & puiſſant, qu'en devenant juſte.

Avant que de reprendre la ſuite de l'hiſtoire, il n'eſt pas hors de propos de remarquer, que c'eſt à-peu-près dans le tems dont nous parlons ici, que la réputation de la Gréce, plus célébre encore par la ſageſſe de ſon gouvernement que par l'éclat de ſes victoires, porta les Romains à avoir recours à ſes lumiéres. Rome, formée ſous les Rois, manquoit des loix néceſſaires à la bonne conſtitution d'une République. [a] Elle envoia des

AN.M.3532. DE ROM.301.

a Miſſi legati Athenas, juſſique inclitas leges Solonis deſcribere, & aliarum Græciæ civitatum inſtituta, mores, juraque noſcere... Decem tabularum leges perlatæ ſunt: (quibus adjectæ poſtea duæ) qui nunc quoque in hoc immenſo aliarum ſuper alias privatarum legum cumulo, fons omnis publici privatique eſt juris. *Liv. lib.* 3. *n.* 31. *&* 34.

Députés pour rechercher les loix des villes de la Gréce, & sur tout celles d'Athénes, plus conformes au gouvernement populaire qui avoit été établi depuis l'expulsion des Rois. Sur ce modéle, dix Magistrats qu'on créa sous le nom de Décemvirs avec une autorité absolue, rédigérent les loix des XII Tables, qui sont le fondement & la source du Droit Romain.

XERXES.

§. XVIII. *Mort de Xerxès, tué par Artabane. Son caractére.*

LES MAUVAIS succès qu'avoit eu Xerxès dans son expédition contre la Gréce, & qui avoient continué depuis, lui abbattirent enfin le courage. Renonçant à tout projet de guerre & de conquête, il se livra entiérement au luxe & à la mollesse, & ne pensa plus qu'à ses plaisirs. * Artabane, Hyrcanien de naissance, Capitaine de ses gardes, & depuis lontems un de ses premiers favoris, s'aperçut que cette conduite lui avoit attiré le mépris de ses sujets; & crut que c'étoit une occasion favorable de conspirer contre son Maître, & il porta ses vûes ambitieuses jusqu'à se flater de remplir sa place, & de monter sur

An.M. 3531.
Av.J.C. 473.
Ctes. cap 2 . Diod. lib. 11. pag. 52. Justin. l. 3. cap. 1.

* *Ce n'est pas Artabane oncle de Xerxès.*

Aristot. Politic. l. 5. cap. 10. pag. 404.

XERXES. ſon trône. Une autre raiſon put bien auſſi le porter à ce crime. Xerxès lui avoit ordonné de faire mourir Darius l'aîné de ſes fils, l'hiſtoire ne nous apprend point pour quelle raiſon. Comme cet ordre avoit été donné au milieu d'un repas, & dans la chaleur du vin, il crut que Xerxès l'oublieroit, & il ne ſe hâta pas de l'exécuter. Mais il ſe trompa : le Roi ſe plaignit de n'avoir point été obéi. Artabane craignit donc ſon reſſentiment, & crut devoir le prévenir. Il engagea dans ſon complot Mithridate l'un des Eunuques du palais, & grand Chambellan du Roi ; & par ſon moien il entra dans la chambre où couchoit le Prince, & le tua pendant qu'il dormoit. De là il alla trouver Artaxerxe troiſiéme fils de Xerxès. Il lui apprit le meurtre de ſon pere, & en chargea Darius ſon frere aîné, comme ſi l'impatience de régner l'eût porté à commettre ce parricide. Il ajoutoit que pour ſe mettre pleinement en ſûreté, ſon deſſein étoit de ſe défaire encore de lui, qu'ainſi il étoit néceſſaire qu'il ſe tînt ſur ſes gardes. Ces diſcours aiant fait ſur Artaxerxe encore jeune toute l'impreſſion que ſouhaitoit Ar-

tabane, il alla ſur le champ dans l'appartement de ſon frere, & ſoutenu par Artabane & par ſes gardes il l'égorgea. Hyſtaſpe, ſecond fils de Xerxès, étoit celui à qui la couronne appartenoit après Darius, mais comme il ſe trouvoit alors dans la Bactriane dont il étoit Gouverneur, Artabane mit Artaxerxe ſur le trône, dans l'intention de ne l'y laiſſer que juſques à ce qu'il eût formé un parti aſſez fort pour l'en chaſſer, & y monter lui-même. La grande autorité dont il avoit joui, lui avoit acquis un grand nombre de créatures. Il avoit outre cela ſept fils, tous grands de taille, bienfaits, pleins de force & de courage, & élevés aux plus grandes dignités de l'Empire. Le ſecours qu'il s'en promettoit, étoit principalement ce qui l'avoit porté à ce deſſein ambitieux. Mais, pendant qu'il ſe hâtoit de l'amener à ſa fin, Artaxerxe aiant découvert ce complot par le moien de Mégabyze qui avoit épouſé une de ſes ſœurs, travailla à le prévenir, & le tua avant qu'il eût pu exécuter ſa trahiſon. Par ſa mort ce Prince s'affermit dans la poſſeſſion du roiaume.

XERXES.

Nous venons de voir périr Xerxès, un des Princes les plus puiſſans qui aient jamais été. Je n'ai pas beſoin de prévenir le Lecteur ſur le jugement qu'il en faut porter. On voit autour de lui tout ce qu'il y a de plus grand & de plus éclatant ſelon les hommes : le plus vaſte empire qui fût alors ſur la terre, des richeſſes immenſes, des armées de terre & de mer dont le nombre paroit incroiable. Tout cela eſt autour de lui, non en lui, & n'ajoute rien à ſes qualités naturelles. Mais, par un aveuglement trop ordinaire aux Grands & aux Princes, né dans l'abondance de tous les biens avec une puiſſance ſans bornes, dans une gloire qui ne lui avoit rien couté, il s'étoit accoutumé à juger de ſes talens & de ſon mérite perſonnel par les dehors de ſa place & de ſon rang. Il mépriſe les ſages conſeils d'Artabane ſon oncle & de Démarate, qui ſeuls ont le courage de lui dire la vérité ; & il ſe livre à des courtiſans adorateurs de ſa fortune, & uniquement occupés à le flater dans ſes paſſions. Il meſure & prétend régler le ſuccès de ſes entrepriſes ſur l'étendue de ſon pouvoir. La ſoumiſſion ſervile de tant de

peuples ne pique plus ſon ambition, & dégouté d'une obéiſſance trop promte & trop facile, il ſe plaît à exercer ſa domination ſur les élémens, à percer les montagnes & à les rendre navigables, à châtier la mer pour avoir rompu ſon pont, à entreprendre follement d'en captiver les flots par des chaînes qu'il y fait jetter. Plein d'une vanité puérile & d'un orgueil ridicule, il ſe regarde comme le maître de la nature : il croit qu'aucun peuple n'oſera attendre ſon arrivée : il compte avec une préſomptueuſe & folle aſſurance ſur les millions d'hommes & de vaiſſeaux qu'il traîne après lui. Mais, quand après la bataille de Salamine il vit les triſtes reſtes & les honteux débris de ſes troupes innombrables répandus dans toute la Gréce, [a] il comprit quelle différence il y avoit entre une armée & une foule d'hommes. En un mot, pour bien juger de Xerxès, il ne faut que le mettre à côté d'un ſimple bourgeois d'Athénes, d'un Miltiade, d'un Thémiſtocle, d'un Ariſtide. D'un côté eſt tout le

a Stratuſque per totam paſſim Græciam Xerxes intellexit, quantum ab exercitu turba diſtaret. *Senec. De benef. lib. 6, cap. 32.*

XERXES. bon ſens, la prudence, l'habileté dans le métier de la guerre, le courage, la grandeur d'ame : de l'autre on ne voit que vanité, orgueil, entêtement, une baſſeſſe de ſentimens qui fait pitié, & quelquefois même une brutalité & une barbarie qui font horreur.

CHAPITRE TROISIÉME.

ARTAXERXE LONGUE-MAIN.

CE CHAPITRE renferme l'hiſtoire d'Artaxerxe Longue-main, jointe a celle des Grecs.

§. I. *Artaxerxe détruit le parti d'Artabane, & celui d'Hyſtaſpe ſon frere aîné.*

An. M. 3531. Av. J.C. 473. *Lib. 15. pag. 735.*

LES HISTORIENS Grecs donnent à ce Prince le ſurnom de *Longue-main* : ſelon Strabon, à cauſe que ſes mains étoient ſi longues, qu'étant tout droit il en pouvoit toucher ſes genoux ; ſelon Plutarque, parce qu'il avoit la main droite plus longue que l'autre. A cela près, il paſſoit pour le plus bel homme de ſon tems : mais on vantoit encore plus ſa bonté & ſa générosité. Il régna près de quarante neuf ans.

In Artax. pag. 1011.

Ctes. cap. 30.

Quoiqu'Artaxerxe ſe vît délivré, par la mort d'Artabane, d'un dangereux compétiteur, il lui reſtoit encore

deux obstacles à vaincre, avant que d'être paisible possesseur de la couronne : l'un dans son frere Hystaspe Gouverneur de la Bactriane, l'autre dans le parti d'Artabane. Il commença par le dernier.

ARTAXERXE LONGUE-MAIN.

Artabane avoit laissé sept fils, & un grand nombre de partisans, qui ne tardérent pas à s'assembler pour venger sa mort. Il y eut entr'eux & ceux qui tenoient pour Artaxerxe une sanglante bataille, dans laquelle un grand nombre de nobles Persans perdirent la vie. Artaxerxe aiant pris enfin le dessus, il extermina tous ceux qui étoient entrés dans cette conjuration. Il tira sur tout une vengeance exemplaire de ceux qui avoient eu part au meurtre de son pere, & particuliérement de l'eunuque Mithridate qui l'avoit trahi. Il le fit mourir du supplice des Auges ; ce qui se faisoit de cette maniére. On mettoit le criminel à la renverse dans une auge, & après l'avoir fortement attaché aux quatre coins, on le couvroit d'une autre auge, à la réserve de la tête, des piés, & des mains, qui sortoient par des trous faits exprès. Dans cette posture incommode on lui présentoit la

Plut. in Artax. pag. 1017.

ARTAXERXE

nourriture néceſſaire, qu'on le forçoit de prendre malgré lui : pour boiſſon, on lui donnoit du miel détrempé dans du lait, & on lui en frotoit tout le viſage, ce qui attiroit ſur lui une quantité incroiable de mouches, d'autant plus qu'il étoit toujours expoſé aux raions ardens du ſoleil. Les vers, engendrés de ſes excrémens, lui rongeoient les entrailles au-dedans. Ce ſupplice duroit ordinairement quinze ou vingt jours, pendant leſquels le patient ſouffroit des tourmens indicibles.

Ctes. cap. 31. Artaxerxe aiant diſſipé le parti d'Artabane, ſe trouva en état d'envoier une armée dans la Bactriane qui ſoutenoit le parti de ſon frere ; mais il n'y eut pas le même ſuccès. Les deux armées en étant venues aux mains, Hyſtaſpe conſerva ſi bien ſon terrain, que s'il ne remporta pas la victoire, il n'eut auſſi aucun deſavantage ; de ſorte que les deux armées ſe ſéparérent avec un ſuccès égal, & ſe retirérent chacune de ſon côté pour ſe préparer à un ſecond combat. Artaxerxe aiant aſſemblé une plus grande armée que ſon frere, & aiant d'ailleurs tout l'Empire pour

lui, le défit dans une seconde bataille, & ruina entiérement son parti. Cette victoire le rendit paisible possesseur de l'Empire. LONGUE-MAIN.

Pour se maintenir, il déposa tous les Gouverneurs des villes & des provinces qu'il soupçonnoit avoir eu quelque liaison avec l'un ou l'autre des partis qu'il venoit d'exterminer, & il leur en substitua d'autres en qui il avoit une parfaite confiance. Il s'appliqua ensuite à réformer les abus & les desordres qui s'étoient introduits dans le gouvernement. Par une conduite si pleine de sagesse & de zêle pour le bien public, il s'acquit bientôt une grande réputation & une grande autorité, & il s'attira l'amour de ses sujets, qui est le principal soutien du pouvoir des Souverains. *Diod. lib. 11. pag. 54.*

§. II. *Thémistocle se réfugie vers Artaxerxe.*

CE FUT vers ce Prince, que Thémistocle se réfugia, selon Thucydide, & au commencement de son régne : car d'autres Auteurs, comme Strabon, Plutarque, Diodore, placent cet événement sous Xerxès son prédécesseur. M. Prideaux se range de AN.M.3531.

ARTAXERXE

leur éôté ; & il croit auſſi que l'Artaxerxe dont nous parlons eſt le prince que l'Ecriture appelle Aſſuerus, & dont Eſther fut l'épouſe : au lieu que nous ſuppoſons, avec le ſavant Uſſérius, que ce fut Darius fils d'Hyſtaſpe que cette illuſtre Juive épouſa. J'ai déja déclaré bien des fois que je n'entrois point dans ces ſortes de diſputes. Je m'en tiens donc ſur la retraite de Thémiſtocle en Perſe, auſſi bien que ſur l'hiſtoire d'Eſther, au ſentiment d'Uſſérius mon guide ordinaire.

Thucyd. lib. 1. pag. 90. 91.
Plut. in Themiſt. pag. 125-127.
Diod. lib. 11. 42-44.
Cornel. Nep. in Themiſt. cap. 8-10.

Nous avons vû que Thémiſtocle s'étoit retiré chez Admète roi des Moloſſes, qui l'avoit fort bien reçu. Les Athéniens & les Lacédémoniens ne l'y laiſſérent pas en repos, & le redemandérent à ce Prince, avec menaces, s'il le refuſoit, de porter la guerre dans ſon pays. Admète, qui ne vouloit point s'attirer ſur les bras de ſi formidables ennemis, & encore moins trahir ſon hôte, l'avertit du danger où il étoit, & favoriſa ſa fuite. Thémiſtocle arriva par terre à Pydne, ville de la Macédoine, & là il s'embarqua ſur un vaiſſeau marchand qui alloit en Ionie. Il n'étoit point connu des paſſagers. Ce vaiſſeau aiant été

porté par la tempête près de l'île de Naxe qui étoit alors aſſiégée par les Athéniens, le preſſant danger où il ſe vit l'obligea de déclarer qui il étoit au maître du vaiſſeau & au pilote, & tant par priéres que par menaces il les força de paſſer outre, & de tenir la route d'Aſie.

Thémiſtocle put ſe ſouvenir alors d'un mot que ſon pere lui avoit dit lorſqu'il étoit encore fort jeune, pour l'avertir de ne pas compter beaucoup ſur la faveur du peuple. Ils ſe promenoient enſemble le long du port. En lui montrant de vieilles galéres jettées & abandonnées ſur le rivage: *Voiez-vous, mon fils*, lui dit-il? *Voila comment le peuple en uſe à l'égard de ſes conducteurs, quand il n'en tire plus aucun ſervice.*

Plut. in Themiſt. pag. 112.

Il arriva donc à Cumes, ville d'Eolie dans l'Aſie Mineure. Le Roi de Perſe avoit mis ſa tête à prix, & promis deux cens talens à qui la lui livreroit. Toute la côte étoit pleine de gens qui l'obſervoient pour le prendre. Il s'enfuit à Æges, petite ville d'Eolie, où il n'étoit connu de perſonne que de ſon hôte Nicogéne, le plus riche du pays, & qui avoit de

Deux cens mille écus.

ARTAXERXE

grandes relations avec tous les Seigneurs de la Cour de Perſe. Il demeura quelques jours caché chez lui, juſqu'à ce qu'il le fit conduire en ſûreté & avec bonne eſcorte à Suſe dans un de ces chariots couverts, dans leſquels les Perſes, qui étoient fort jaloux, avoient accoutumé de mener leurs femmes; ceux qui le conduiſoient publiant qu'ils menoient à un grand Seigneur de la Cour une jeune Dame Grecque.

Quand il fut arrivé à la Cour de Perſe, il s'adreſſa au Capitaine des Gardes, & lui dit qu'il étoit Grec de nation, & qu'il venoit pour parler au Roi d'affaires importantes qui regardoient ſon ſervice. L'Officier l'avertit d'une cérémonie, dont il ſavoit que quelques Grecs étoient bleſſés, mais qui étoit abſolument néceſſaire pour parler au Prince en perſonne: c'étoit de ſe proſterner profondément devant lui. » Car, dit-il, notre loi » nous ordonne d'honorer ainſi le » Roi, & de l'adorer comme une ima» ge vivante du Dieu immortel qui en» tretient & conſerve toutes choſes. Thémiſtocle y conſentit. Quand on l'eut admis à l'audience, il ſe pro-

ſterna profondément devant le Roi, & l'adora; puis ſe relevant: « Grand « * Roi, dit-il par un truchement, je « ſuis Thémiſtocle Athénien, qui « aiant été banni par les Grecs, viens « ici chercher un aſyle. J'ai fait à la « vérité beaucoup de maux aux Per- « ſes, mais je ne leur ai pas fait moins « de bien par les ſalutaires avis que « je leur ai fait donner plus d'une « fois ; & je ſuis en état de leur rendre « encore de plus grands ſervices que « jamais. Mon ſort eſt entre vos « mains. Vous pouvez montrer ici ou « votre clémence, ou votre colére. « Par l'une vous ſauverez votre ſup- « pliant, par l'autre vous perdrez le « plus grand ennemi de la Gréce. «

LONGUE-MAIN.

Le Roi ne lui répondit rien ſur l'heure, quoiqu'il fût rempli d'admiration pour ſon grand ſens & pour ſa hardieſſe: mais on dit qu'avec ſes amis il ſe félicita de cette avanture comme d'un très-grand bonheur, qu'il pria ſon dieu Arimanius d'envoier toujours à ſes ennemis de ſemblables penſées, & de les porter à ſe défaire

* *Thucydide lui fait dire à peu près les mêmes choſes, mais dans une lettre qu'il avoit écrite au Roi avant que de lui parler.*

ainſi de leurs plus grands perſonnages. On ajoute que s'étant couché, l'excès de ſa joie fit qu'il s'écria trois fois tout endormi, *J'ai Thémiſtocle l'Athénien.*

Le lendemain, dès la pointe du jour, il manda les plus grands Seigneurs de ſa Cour, & fit appeller Thémiſtocle, qui ne s'attendoit à rien que de triſte, ſur tout depuis que l'un des Gardes, après qu'il eut entendu ſon nom, lui eut dit la veille dans la ſalle même du Roi qu'il venoit de quitter: *Serpent de Gréce, plein de ruſe & de malice, la fortune du Roi t'amene ici.* Mais la ſérénité qui paroiſſoit ſur le viſage du Roi, ne lui annonçoit rien que d'heureux. En effet, il lui fit un accueil très favorable, & lui dit qu'il commençoit par lui donner deux cens talens, ſomme qu'il avoit promiſe à quiconque le lui livreroit, & qui par cette raiſon lui étoit dûe, puiſqu'il avoit apporté lui-même ſa tête en ſe livrant à lui. Il lui ordonna enſuite de lui parler des affaires de la Gréce. Mais Thémiſtocle ne pouvant s'expliquer que par le moien d'un Interprete, pria le Roi de lui permettre d'apprendre la langue Perſane, eſpé-

Deux cens mille écus.

tant qu'alors il pourroit être en état d'expliquer mieux lui-même ce qu'il avoit à lui communiquer, qu'il ne le pouvoit faire par le moien d'un autre. Il en eſt, dit-il, du diſcours de l'homme, comme d'une tapiſſerie à perſonnages, qui a beſoin d'être déploiée & dévélopée pour faire voir ce qu'elle renferme. Cette grace lui aiant été accordée, Thémiſtocle, dans l'eſpace d'un an, apprit ſi bien la langue du pays, qu'il parvint à parler le Perſan plus élégamment que les Perſes mêmes, & il fut en état dans la ſuite de s'entretenir avec le Roi ſans truchement. Ce Prince lui marqua une eſtime & une conſidération extraordinaire. Il lui fit épouſer une Dame des plus nobles familles de Perſe : il lui donna une maiſon & un équipage convenable, & lui aſſigna les revenus néceſſaires pour s'entretenir honorablement. Il le menoit avec lui à la chaſſe, le mettoit de tous ſes plaiſirs & de tous ſes divertiſſemens, & s'entretenoit ſouvent avec lui en particulier, juſqu'à donner de la jalouſie & de l'inquiétude aux grands Seigneurs de ſa Cour. Il le préſenta même aux Princeſſes, qui l'honorérent de leur affe-

ARTAXERXE

ction, & lui donna les entrées chez elles. On raporte comme une marque particuliére de faveur, que par ſon ordre ſpécial il fut admis à entendre les leçons & les diſcours des Mages, & inſtruit par eux dans tous les ſecrets de leur philoſophie.

On cite encore une autre preuve de ſon crédit. Démarate de Sparte, qui étoit dans ce même tems à la Cour, aiant eu ordre du Roi de lui demander un préſent, il le ſupplia de lui permettre de faire ſon entrée à cheval dans la ville de Sardes avec la tiare roiale ſur la tête. Vanité ridicule, également indigne de la nobleſſe d'un Grec, & de la ſimplicité d'un Lacédémonien ! Le Roi, choqué de l'inſolence de cette demande, témoigna ſon mécontentement d'une maniére fort vive, & parut ne vouloir jamais lui pardonner : mais Thémiſtocle aiant intercédé pour lui, le remit dans ſes bonnes graces.

Enfin, le credit de Thémiſtocle fut ſi grand, que ſous les régnes ſuivans, où les affaires des Perſes furent encore plus mélées avec celles des Grecs, lorſque les Rois vouloient attirer quelque Grec à leur ſervice, ils lui

écrivoient & lui promettoient en propres termes, qu'il ſeroit plus grand auprès d'eux, que Thémiſtocle ne l'avoit été auprès du Roi Artaxerxe.

LONGUE-MAIN.

On dit auſſi que Thémiſtocle, parvenu à ce haut degré de faveur, honoré & recherché de tout le monde qui s'empreſſoit à lui faire la cour, dit un jour à ſes enfans, voiant ſa table magnifiquement ſervie : *Mes enfans, nous périſſions, ſi nous n'euſſions péri.*

Mais enfin, comme on crut que l'intérêt du Roi demandoit que Thémiſtocle fît ſon ſéjour dans quelqu'une des villes de l'Aſie Mineure, pour y être à portée de lui rendre ſervice dans l'occaſion, on l'envoia à Magnéſie ſituée ſur le Méandre, & on lui aſſigna pour ſon entretien, outre tous les revenus de cette ville qui étoient de cinquante talens par an, ceux de Myunte & de Lampſaque. L'une de ces villes devoit lui fournir ſon pain, l'autre ſon vin, la troiſiéme ſa viande. Quelques auteurs en ajoutent deux autres, pour ſes meubles & pour ſes habits. Telle étoit la coutume des anciens Rois d'Orient : au lieu de

Cinquante mille écus.

ARTAXERXE

pensions, ils donnoient à ceux qu'ils vouloient gratifier, des villes & quelquefois même des provinces, qui, sous le nom de pain, de vin, &c. devoient leur fournir abondamment tout ce qui étoit nécessaire pour entretenir leur maison & leur train avec magnificence. Thémistocle passa quelques années à Magnésie dans l'abondance & dans la splendeur, jusques à ce qu'il y finit ses jours de la maniére que l'on verra dans la suite.

§. III. *Cimon commence à paroître à Athénes. Ses premiers exploits. Double victoire remportée contre les Perses près du fleuve Eurymédon.*

An M. 3534. Av. J. C. 470. Diod. lib. 11. pag. 45. Plut. in Cim. p. 482. 483.

ATHENES, qui venoit de perdre un de ses plus considérables citoiens & de ses meilleurs Généraux par la retraite de Thémistocle, chercha à réparer cette perte en confiant le commandement des armées à Cimon, qui ne lui étoit point inférieur en mérite.

Plut. in Cim. pag. 480.

Ses premiéres années ne lui avoient pas fait d'honneur, ni donné de lui une grande idée. L'exemple de cet illustre Athénien, dont la jeunesse fut fort décriée, & qui dans la suite se fit un si grand nom, montre que les

dérangemens de cet âge ne doivent pas faire desespérer d'un jeune homme, sur tout lorsqu'on y remarque un fonds d'esprit, un bon cœur, des inclinations droites, & de l'estime pour les personnes de mérite. Or tel étoit le caractére de Cimon. Sa mauvaise réputation aiant indisposé le peuple contre lui, il en fut d'abord très mal reçu; & rebuté d'un si fâcheux accueil, il songeoit à renoncer absolument aux affaires publiques. Aristide, découvrant en lui de grandes qualités à travers ses défauts, le consola, lui rendit l'espérance, le remit dans la voie, s'appliqua particuliérement à le former, & ne contribua pas peu, par les instructions qu'il lui donna, & par l'affection qu'il ne cessa de lui témoigner, à le rendre tel qu'on le vit dans la suite: service des plus importans qu'il pût rendre à sa patrie!

Plutarque observe, qu'après ces premiers écarts, il n'y eut rien dans les mœurs de Cimon que de grand & de noble: qu'il ne céda ni à Miltiade en courage & en hardiesse, ni à Thémistocle en prudence & en bon sens, mais qu'il fut plus juste & plus homme de bien que ni l'un ni l'autre; &

Ibid. p. 481.

que ne leur étant en rien inférieur dans les vertus militaires, il les surpassa de beaucoup tous deux dans les vertus morales.

Ce seroit un grand avantage pour un Etat, que ceux qui excellent dans chaque profession se fissent un plaisir & un devoir d'instruire & de former les jeunes gens en qui ils connoissent de bonnes dispositions. Par là ils trouveroient le moien de continuer à la patrie leurs services même après leur mort, & d'y perpétuer par leurs Eleves le goût du vrai mérite, & la pratique des bonnes régles.

Peu de tems après la retraite de Thémistocle, les Athéniens aiant mis en mer une flote sous le commandement de Cimon fils de Miltiade, conquirent Eione sur le Strymon, Amphipolis, & d'autres endroits de la Thrace: & comme ce pays étoit très fertile, Cimon y établit une colonie, & y fit passer dix mille Athéniens.

Herod. lib. 7. cap. 107. Plut. p. 482.

Le sort d'Eione est trop singulier, pour n'être pas raporté ici. Bogès en étoit gouverneur pour le Roi de Perse, Il témoigna à son maître un attachement & une fidélité qui a peu d'exemples. Assiégé par Cimon & par les Athéniens,

Athéniens, il pouvoit faire une capitulation honorable, & se retirer en Asie avec tous ses effets & toute sa famille. Il ne crut pas qu'en honneur il le pût faire, & résolut de périr plutôt que de se rendre. Il essuia de rudes attaques, & se défendit toujours avec un courage incroiable. Quand il vit que les vivres lui manquoient absolument, il jetta du haut des murs dans le fleuve Strymon tout l'or & l'argent qui étoit dans la ville ; puis il fit allumer un bucher, & aiant égorgé sa femme, ses enfans, & tous ceux qui composoient sa maison, il les fit jetter au milieu des flammes, & s'y précipita lui-même. Xerxès ne cessoit d'admirer & de déplorer en même tems une si merveilleuse générosité. Les paiens pouvoient l'appeller ainsi : mais c'est plutôt férocité & barbarie.

Cimon se rendit maître aussi de l'île de Scyros : où il trouva les os de Thésée fils d'Egée, qui s'enfuiant d'Athénes s'étoit retiré dans cette ville, & y étoit mort. Un oracle avoit ordonné qu'on en fît la recherche. Il les fit charger dans sa galére, les orna magnifiquement, & les porta ainsi dans sa patrie près de huit cens ans

ARTAXERXE

depuis que Théſée en étoit parti. Le peuple les reçut avec de grandes marques de joie, & pour conſerver la mémoire de cet événement, il établit une diſpute de poetes tragiques qui fut très célébre, & qui contribua beaucoup à perfectionner le théatre, par l'émulation extraordinaire qu'elle jetta entre les écrivains dont les tragédies y étoient repréſentées. Car Sophocle, encore jeune, aiant fait jouer alors ſa premiére piéce, l'Archonte qui préſidoit à ces Jeux, voiant parmi les ſpectateurs de grandes brigues & de grandes partialités, engagea Cimon & les autres Généraux ſes collégues, qui tous étoient au nombre de dix, un de chaque Tribu, à faire la fonction de Juges. Le prix fut adjugé à Sophocle; ce qui cauſa un ſi grand chagrin & une ſi grande douleur à Eſchyle, qui juſques-là avoit primé ſur le théatre, qu'il ne put plus ſouffrir le ſéjour d'Athénes. Il en partit, ſe retira en Sicile, & y mourut.

Plut. in Cim. pag. 484.

Les alliés avoient fait quantité de priſonniers ſur les barbares dans les villes de Seſte & de Byſance, & pour faire honneur à Cimon, ils le priérent de faire le partage du butin. Cimon mit d'un côté les priſonniers tout

nuds, & de l'autre tous leurs ornemens & toute leur dépouille. Les alliés se plaignirent d'abord de ce partage, comme y trouvant trop d'inégalité : mais Cimon leur donna le choix. Ils prirent sans hésiter les ornemens des Perses, & laissérent les prisonniers aux Athéniens. Cimon partit donc avec le lot qui étoit resté, passant pour un homme fort mal habile & mal entendu à faire des partages. Car les alliés emportoient beaucoup de chaines, de colliers, & de bracelets d'or, quantité de riches vétemens & de beaux manteaux de pourpre ; & les Athéniens n'avoient pour leur part que des corps tout nuds, & qui étoient peu propres au travail. Mais bientôt après on vit arriver de la Phrygie & de la Lydie les parens & les amis de ces prisonniers, qui les rachetérent jusqu'au dernier avec de grosses sommes d'argent ; de sorte que des deniers provenus de cette rançon, Cimon eut de quoi entretenir sa flote quatre mois, & qu'il y eut encore beaucoup d'or de reste pour le trésor public, sans compter ce qui lui en revint à lui-même. Il prenoit plaisir dans la suite à facon-

ARTAXERXE

ter lui-même cette avanture à ses amis, & il la raportoit toujours avec une sorte de complaisance.

Plut. in Cim. pag. 484. Cornel. Nep. in Cim. c. 4. Athen. lib. 12. pag. 533.

Il faisoit de ses biens un usage que le rhéteur Gorgias marque en peu de mots, mais d'une maniére vive & élégante. [a] *Cimon*, dit-il, *amassoit des richesses pour s'en servir, & il s'en servoit pour se faire estimer & honorer.* On peut voir ici, en passant, quel étoit le but, quelle étoit l'ame des plus belles actions du paganisme, & combien Tertullien avoit raison de définir un paien, quelque parfait qu'il parût, un animal vain & glorieux : *animal gloriæ.* Cimon vouloit que ses vergers & ses jardins fussent ouverts en tout tems aux citoiens, afin qu'ils pussent y prendre les fruits qui leur conviendroient. Il avoit tous les jours une table servie frugalement, mais honnêtement. Elle ne ressembloit en rien à ces tables somptueuses & délicates, où l'on n'admet que des personnes de distinction & en petit nombre, uniquement pour faire parade de sa magnificence ou de son bon goût. La sienne étoit simple, mais abondante,

a Φησὶ τὸν Κίμωνα τὰ χρήματα κτᾶσθαι μὲν ὡς χρῷτο, χρῆσθαι δὲ ὡς τιμῷτο.

& tous les pauvres bourgeois de la ville y étoient indifféremment reçus. En banniſſant ainſi de ſes repas tout ce qui ſentoit le faſte, le luxe, les délices, il ſe ménageoit un fonds inépuiſable, non ſeulement pour les dépenſes néceſſaires de ſa maiſon, mais pour les beſoins de ſes amis, de ſes domeſtiques, & d'un très grand nombre de citoiens: montrant par là qu'il connoiſſoit bien mieux que la plupart des riches la deſtination naturelle des richeſſes, & leur véritable uſage.

LONGUEMAIN.

Il ſe faiſoit toujours ſuivre de quelques domeſtiques, qui avoient ordre de gliſſer ſecrettement quelque piéce d'argent dans la main des pauvres qu'on rencontroit, & de donner des habits à ceux qui en manquoient. Souvent auſſi il pourvut à la ſépulture de ceux qui étoient morts ſans avoir laiſſé de quoi ſe faire inhumer. Et ce qui eſt admirable, & que Plutarque ne manque pas d'obſerver, c'eſt qu'il ne faiſoit point tout cela pour ſe rendre puiſſant parmi le peuple, ni pour acheter ſes ſuffrages; puiſqu'en toute occaſion on le vit toujours déclaré pour la faction contraire, c'eſt-à-dire

ARTAXERXE

pour celle des citoiens les plus considérables par leurs richesses & par leur crédit.

Plut. in Cim. pag. 485.

Quoiqu'il vît tous les autres Gouverneurs de son tems enrichis par les concussions & par les voleries qu'ils faisoient sur le public, il se maintint pourtant toujours incorruptible, conserva ses mains pures non seulement de toute concussion, mais encore de tout présent, & continua jusqu'à la fin de sa vie de faire & de dire gratuitement & sans aucune vûe d'intérêt tout ce qui étoit utile & expédient pour la République.

Cimon joignoit à beaucoup d'autres excellentes qualités un grand sens, une rare prudence, & une profonde connoissance du génie & du caractére des hommes. Outre les sommes d'argent auxquelles chacun des alliés étoit taxé, ils devoient encore fournir un certain nombre d'hommes & de vaisseaux. Plusieurs d'entr'eux, qui depuis la retraite de Xerxès ne respiroient plus que le repos, & ne songeoient plus qu'à cultiver leurs terres, pour se délivrer des fatigues & des dangers de la guerre aimoient mieux fournir de l'argent que des

hommes, & laiſſoient aux Athéniens le ſoin de remplir de ſoldats & de rameurs les vaiſſeaux qu'ils étoient obligés de donner. Les autres Généraux, ſans prévoiance & ſans vûe pour l'avenir, les chagrinérent d'abord, & voulurent les réduire à l'exécution litérale du traité. Cimon, quand il fut en place, garda une conduite toute oppoſée. Il les laiſſa jouir tranquillement de la paix, ſentant bien que les alliés, de braves guerriers qu'ils étoient auparavant, ne ſeroient plus propres qu'au labourage & au trafic; pendant que les Athéniens, qui auroient toujours la rame ou les armes à la main, s'aguerriroient de plus en plus, & deviendroient de jour en jour plus puiſſans. Ce qu'il avoit prévû, ne manqua pas d'arriver, & ce furent ces peuples mêmes qui à leurs propres frais & dépens ſe donnérent des maîtres, & de compagnons & d'alliés qu'ils étoient, devinrent en quelque ſorte ſujets & tributaires des Athéniens.

Il n'y eut jamais de Capitaine Grec qui rabaiſſât la fierté & la puiſſance du grand Roi de Perſe, comme le fit Cimon. Après que les barbares eu-

Plut. in Cim. p. 485-487. Thucyd. lib. 1. pag. 66. Diod. lib. 11. p. 45 47.

ARTAXERXE

rent été chassés de la Gréce, il ne leur laissa pas le tems de respirer, mais il les poursuivit vivement avec une flote de plus de deux cens voiles, leur enleva leurs plus fortes places, & leur débaucha tous leurs alliés, en sorte qu'il ne demeura pas un homme de guerre pour le Roi de Perse dans toute l'Asie depuis le pays d'Ionie jusqu'en Pamphylie. Poussant toujours sa pointe, il eut la hardiesse d'aller attaquer la flote ennemie, quoique beaucoup plus nombreuse que la sienne. Elle étoit près de l'embouchure du fleuve Eurymédon, composée de trois cens cinquante voiles, & soutenue de l'armée de terre campée sur le rivage. Elle fut bientôt mise en déroute. On prit plus de deux cens vaisseaux, sans compter ceux qui furent coulés à fond. Plusieurs des Perses s'étoient jettés hors de leurs vaisseaux pour aller joindre leur armée de terre qui étoit sur le rivage. C'étoit une entreprise très hazardeuse que de tenter une descente en présence de l'ennemi, & de mener des troupes déja fatiguées par un long combat contre des troupes fraîches & supérieures en nombre. Mais

Cimon, voiant que toute l'armée demandoit d'aller contre les barbares, crut devoir profiter de l'ardeur de ses soldats, que ce premier succès avoit extrêmement animés. Il les mit donc à * terre, & il les mena droit contre les barbares, qui les attendirent de pié ferme, & soutinrent le premier choc avec beaucoup de valeur. Mais enfin, obligés de plier, ils prirent la fuite. Le carnage fut grand : on fit un nombre infini de prisonniers, & un butin immense. Cimon aiant, dans un seul jour, remporté deux victoires, qui égaloient presque la gloire des deux journées de Salamine & de Platée, alla, pour y mettre le comble, au devant d'un renfort de quatre-vingts vaisseaux Phéniciens qui venoient de Cypre pour joindre la flote des Perses, & ne savoient rien de ce qui s'étoit passé. Ils furent tous pris ou coulés à fond, & presque tous les soldats tués ou noiés.

Cimon, après ces glorieux exploits, retourna triomphant à Athénes, & emploia une partie des dépouilles à

** On ne voit pas que les anciens se servissent de chaloupes pour faire leurs descentes, apparemment parce que leurs galeres étant plates, aberdoient sans peine.*

ARTA-XERXE

fortifier le port, & a embellir la ville. Digne usage des richesses qu'un Général amasse dans ses campagnes, & qui lui fait sans comparaison beaucoup plus d'honneur que s'il les emploioit à se bâtir à lui-même de magnifiques palais, qui tôt ou tard passeroient à des étrangers, au lieu que ces ouvrages, construits pour l'utilité publique, lui appartiennent en quelque maniére pour toujours, & font passer son nom jusqu'à la postérité la plus reculée. De tels embellissemens dans une ville plaisent infiniment au peuple, toujours sensible, comme on le sait, à ces sortes de décorations ; & c'est, comme Plutarque l'observe en parlant de Cimon, un des moiens les plus sûrs & en même tems les plus légitimes, de gagner son amitié, & de s'en faire estimer.

Plut. de ger. rep. pag. 818.

L'année suivante, ce Général fit voile vers l'Hellespont, & aiant chassé les Perses de la Chersonnése de Thrace dont ils s'étoient emparés, il soumit aux Athéniens ce pays-là, quoiqu'il y eût lui-même plus de droit du chef de Miltiade son pere, qui en avoit eu la souveraineté. Il attaqua ensuite ceux de l'île de Tha-

Plut. in Cim. pag. 487. Thucyd. lib. 1. p. 66. 67. Diod. l. 11. pag. 53.

ſe, qui s'étoient révoltés contre les Athéniens, & défit leur flote. Ils ſoutinrent leur révolte avec un acharnement qui a peu d'exemples. Comme s'ils avoient à faire à des ennemis cruels & barbares, dont ils euſſent eu les derniéres extrémités à craindre, ils décernérent peine de mort contre le premier qui parleroit de traiter avec les Athéniens. Le ſiége dura trois ans, & fit ſouffrir à ces malheureux citoiens tous les plus cruels maux de la guerre, ſans pouvoir vaincre leur opiniatreté. Les femmes ſecondérent leurs efforts avec la même ardeur; & comme on manquoit de cordes pour les machines, elles coupérent toutes de bon cœur leurs chevelures, & les emploiérent à cet uſage. La famine étant devenue extrême dans la ville, enlevoit tous les jours un grand nombre d'habitans. Hégétoride Thaſien, voiant avec douleur périr ſes concitoiens, n'héſita point à ſacrifier ſa vie pour le ſalut de ſa ville. Il ſe mit la corde au cou, & ſe préſentant à l'aſſemblée, » Mes cmpatriotes, dit-il, faites de moi « ce qu'il vous plaira, & ne m'épar- « gnez pas ſi vous le jugez à propos : «

Polyæn. Str. lib. 2.

Polyæn. lib. 8.

» mais sauvez le reste du peuple par » ma mort, en abolissant la loi meur- » triére que vous avez publiée contre » votre propre intérêt. Les Thasiens, touchés de ce discours, abolirent la loi, & n'eurent garde de souffrir qu'il en coutât la vie à un si généreux citoien. Ils se rendirent aux Athéniens, qui leur laissérent la vie sauve, & se contentérent de démanteler leur ville.

Après que Cimon eut débarqué ses troupes sur le rivage opposé de la Thrace, il se saisit de toutes les mines d'or de ces côtés-là, & soumit tout ce pays jusques en Macédoine. Il auroit pu en tenter la conquête, & il paroit qu'il ne lui auroit pas été difficile de se rendre maître d'une partie de ce roiaume, s'il eût voulu profiter de l'occasion. Aussi, pour l'avoir négligée, fut-il, à son retour à Athénes, appellé en jugement, comme s'il se fût laissé corrompre par l'argent des Macédoniens & d'Alexandre leur roi. Il étoit bien éloigné d'une telle prévarication, & il se justifia pleinement.



LONGUE-MAIN.

§. IV. *Révolte de l'Egypte contre les Perses, soutenue par les Athéniens. Mort de Thémistocle.*

CEPENDANT les Egyptiens, pour se délivrer du joug des étrangers qu'ils ne portoient qu'avec une extrême impatience, se révoltérent contre Artaxerxe, & prirent Inare prince des Libyens pour leur roi. Ils appellérent à leur secours les Athéniens, qui aiant alors une flote de deux cens vaisseaux à l'île de Cypre, répondirent avec plaisir à cette invitation, & firent voile aussitôt vers l'Egypte, jugeant cette occasion très favorable pour affoiblir la puissance des Perses en les chassant d'un si beau roiaume.

An. M. 3544. Av. J.C. 460. *Thucyd. lib. 1. pag. 68. & 71. 72. Ctes. cap. 32-35. Diod. l. 11. p. 54-59.*

A la nouvelle de cette révolte, Artaxerxe assembla une armée de trois cens mille hommes, résolu de marcher lui-même contre les rebelles. Ses amis lui aiant conseillé de ne point hazarder sa personne, il confia le soin de cette expédition à Achéménide l'un de ses freres. Quand celui-ci fut arrivé en Egypte, il campa avec sa nombreuse armée sur les bords du Nil. Dans ces entrefaites,

ARTA-XERXE

les Athéniens aiant défait en mer la flote des Perses, & détruit ou pris cinquante de leurs vaisseaux, remontérent ce fleuve, mirent leurs troupes à terre sous le commandement de Charitimis leur Général, & s'étant joints à Inare & à ses Egyptiens, ils fondirent tous ensemble sur Achéménide, & le défirent dans un grand combat, où ce Général Persan & cent mille de ses soldats perdirent la vie. Ceux qui échapérent se sauvérent à Memphis. Les vainqueurs les y poursuivirent, & se rendirent maîtres d'abord de deux parties de la ville. Mais les Perses s'étant fortifiés dans la troisiéme, appellée la *Muraille blanche*, qui étoit la plus grande & la plus forte des trois, ils y soutinrent un siége de près de trois ans, pendant lequel ils se défendirent vaillamment, jusques à ce qu'ils furent délivrés par ceux qu'on envoia à leur secours.

Artaxerxe aiant appris la défaite de son armée, & la part que les Athéniens y avoient eue, pour faire diversion de leurs forces, & les empécher d'agir contre lui, envoia des ambassadeurs aux Lacédémoniens avec une grande somme d'argent, pour les por-

ter à faire la guerre aux Atheniens. Les Lacédémoniens n'y aiant point voulu entendre, il prit le parti, pour parvenir à son but, d'envoier Thémistocle dans l'Attique a la tête d'une armée, ne doutant pas que les Athéniens, dans un si grand danger, ne rappellassent leurs troupes, dont ils auroient besoin pour leur propre défense. Pour cet effet, il envoia ordre à Thémistocle de se préparer pour cette expédition. Il fit assembler en même tems une armée de terre, & une flote sur les côtes d'Ionie, dont il prétendoit donner le commandement à ce Général.

Thémistocle se trouva dans un grand embarras. D'un côté, la vûe des bienfaits & des faveurs dont le Roi l'avoit comblé, la parole positive qu'il lui avoit donnée de le servir avec zêle dans l'occasion, l'ordre pressant du Roi qui le sommoit de sa promesse, ne lui laissoient pas la liberté de refuser cette commission. D'un autre côté, l'amour de la patrie que les mauvais traitemens & l'injustice de ses citoiens n'avoient pu étoufer en lui, la peine qu'il avoit à flétrir la gloire de ses grandes actions

ARTAXERXE

& de ses anciens trophées par une si honteuse démarche, peutêtre aussi la crainte de ne pas réussir dans une guerre où il auroit en tête d'excellens Généraux, & sur tout Cimon, qu'il sembloit que la fortune prenoit plaisir à favoriser : toutes ces pensées ne lui permettoient pas de se déclarer contre sa patrie dans une entreprise, dont le succès, quel qu'il fût, ne pouvoit tourner qu'à sa honte.

Pour se délivrer de ce cruel embarras, il résolut de mettre * fin à sa vie, ne trouvant que cet unique moien de ne point manquer ni à ce qu'il devoit à sa patrie, ni à ce que le Prince avoit droit d'éxiger de lui. Il fit donc un sacrifice solennel, auquel il invita tous ses amis ; & après les avoir embrassés, & leur avoir dit les derniers adieux, il but du sang du taureau, ou, selon d'autres, il avala un poison fort promt, & mourut ainsi à Magnésie, âgé de soixante-cinq ans, dont il avoit passé la plus grande partie dans le gouvernement de la République, & dans le commandement des armées. Le Roi aiant appris la cause

Cic. de Senect. n. 72.

* *Les plus sages du paganisme ne croioient pas qu'il fût permis de se donner la mort à soi-même.*

& la maniére de sa mort, l'estima & l'admira encore davantage, & continua de traiter favorablement ses amis & ses domestiques. Les Magnésiens lui élevérent dans la place publique un magnifique tombeau, & accordérent à ses descendans des priviléges & des honneurs particuliers. Ils en jouissoient encore du tems de Plutarque, c'est-à-dire depuis près de six cens ans, & le tombeau subsistoit encore.

Atticus, dans le beau dialogue de Cicéron intitulé Brutus, réfute avec esprit & agrément la maniére tragique dont, après quelques Ecrivains, je viens de raconter la mort de Thémistocle, prétendant que c'étoit une pure fiction, inventée par des Rhéteurs, lesquels sur le simple bruit qui avoit couru que ce grand homme étoit mort de poison, avoient fourni le reste de leur propre fonds pour embellir ce récit, qui sans cela n'auroit eu rien d'intéressant ni de piquant. Il s'en tient au sentiment de Thucydide, Historien sensé, qui étoit d'Athénes même, & presque contemporain. Cet Auteur ne dissimule pas à la vérité le bruit qui avoit couru du

Brut. n. 42. 43.

ARTAXERXE

poiſon, mais il croit qu'il mourut ſimplement de maladie, & que ſes amis tranſportérent ſecrettement ſes os à Athénes, où, du tems de Pauſanias, on voioit encore ſon tombeau près du grand port. Ce récit paroit bien plus vraiſemblable.

Lib. 1. pag. 1.

Thémiſtocle a été certainement un des plus grands hommes qui aient paru dans la Gréce. Il avoit l'ame grande; un courage invincible, & que le danger même rendoit plus ferme; une ardeur incroiable pour la gloire, que l'amour du bien public ſut pourtant quelquefois lui faire modérer, mais qui le porta auſſi quelquefois trop loin; [a] une préſence d'eſprit, qui lui montroit dans l'inſtant même le parti qu'il faloit prendre; enfin une pénétration dans l'avenir, qui lui découvroit clairement les deſſeins les plus cachés des ennemis, qui lui faiſoit prendre de loin des meſures juſtes pour les déconcerter, & qui lui inſpiroit des vûes nobles, grandes, hardies, étendues, pour l'honneur de ſa patrie. Les qualités du cœur, qui ſont

a De inſtantibus, ut ait Thucydides, veriſſimè judicabat, & de futuris callidiſſimè conjiciebat. *Corn. Nep. in Themiſt. cap.* 1.

les essentielles, lui manquoient : je veux dire la probité, la sincérité, la droiture, la bonne foi. Il ne fut pas aussi exemt de soupçons d'avarice, ce qui est une grande tache dans la vie d'un homme d'Etat.

LONGUEMAIN.

On raporte de lui néanmoins une belle action & une belle parole, qui marquent un sentiment noble & desintéressé. [a] Sa fille étant recherchée en mariage, il préféra un honnête homme pauvre à un riche dont la réputation étoit suspecte, & il dit que dans le choix d'un gendre, *Il aimoit mieux du mérite sans bien, que du bien sans mérite.*

Plut. in Themist. pag. 121.

Mégabyse & Artabaze, qu'Artaxerxe avoit chargés du commandement des troupes pour la guerre d'Egypte, avoient formé en Cilicie & en Phénicie une armée de trois cens mille hommes. Il falut attendre que la flote fût prête, ce qui traîna jusqu'à l'année suivante. Alors Artabaze en prit le commandement, & fit voile vers le Nil, pendant que Mé-

a Themistocles, cùm consuleretur utrum bono viro pauperi, an minùs probato diviti filiam collocaret : EGO VERO, inquit, MALO VIRUM QUI PECUNIA EGEAT, QUAM PECUNIAM QUÆ VIRO. *Cic. de Offic. lib.* 2. *n.* 71.

gabyze, avec l'armée de terre, prit la route de Memphis. Il en fit lever le siége, & livra bataille ensuite à Inarus. Toutes les troupes de part & d'autre se trouvérent à cette action. Inarus y fut entiérement défait: le carnage, qui fut grand, tomba principalement sur les Egyptiens révoltés. Après cette défaite, Inarus, quoique blessé par Mégabyze, fit sa retraite avec les Athéniens & ceux des Egyptiens qui voulurent le joindre; & gagna Biblos, ville située dans l'île de Prosopitis, qui est fermée par deux bras du Nil tous deux navigables. Les Athéniens mirent leur flote dans un de ces bras, où elle étoit à couvert des insultes de l'ennemi, & soutinrent dans cette île un siége d'un an & demi.

Après la bataille, tout le reste de l'Egypte s'étoit soumis au vainqueur, & remis sous l'empire du roi Artaxerxe, excepté Amyrtée, qui avoit encore un petit parti dans les marais, où il se maintint lontems par la difficulté que trouvérent les Perses à pénétrer jusqu'à lui pour le réduire.

Le siége continuoit toujours à Prosopitis. Les Perses voiant qu'ils n'a-

vançoient rien par la méthode ordinaire, parce qu'ils avoient affaire à des gens qui ne manquoient ni de cœur ni d'adresse à se bien défendre, eurent recours à un expédient extraordinaire, qui fit bientôt ce que la force n'avoit pu faire. Ils saignérent par divers canaux le bras du Nil dans lequel étoit la flote Athéniéne, & la mirent à sec; & ouvrirent par là un passage à toute leur armée pour entrer dans l'île. Inarus se voiant perdu, composa avec Mégabyze pour lui, pour tous ses Egyptiens, & pour environ cinquante Athéniens: & se rendit à condition qu'on leur laisseroit la vie sauve. Le reste des troupes auxiliaires, qui faisoit un corps de six mille hommes, prit le parti de se défendre encore: & pour cet effet ils mirent le feu à leurs vaisseaux, & se rangérent en bataille, résolus de périr l'épée à la main, & de vendre bien cher leur vie à l'imitation des Lacédémoniens qui s'étoient fait tuer aux Thermopyles. Les Perses, qui virent cette résolution desespérée, ne jugérent pas à propos de les charger. On leur fit offrir la paix, en leur promettant qu'on leur accorderoit de sortir

ARTAXERXE

d'Egypte, & qu'on leur laisseroit un passage libre pour retourner dans leur pays, soit par mer soit par terre. Ils acceptérent ces conditions, mirent les vainqueurs en possession de Byblos & de toute l'île, & s'en allérent par terre à Cyréne, où ils s'embarquérent pour la Gréce. Mais la plupart des troupes qui avoient été emploiées dans cette expédition y périrent.

Ce ne fut pas encore tout ce que les Athéniens y perdirent. Une autre flote de cinquante voiles qu'ils envoioient au secours de leurs gens assiégés, entra dans une des bouches du Nil fort peu de tems après que la place eut été rendue, dans le dessein d'aller les dégager, ne sachant encore rien de ce qui étoit arrivé. A peine y étoit-elle entrée, que la flote de Perse qui tenoit la mer, vint l'y attaquer par derriére, pendant que l'armée lui faisoit des décharges de traits de dessus les bords de la riviére. Il n'en échapa que quelques vaisseaux qui percérent au travers de la flote ennemie, & tout le reste y périt. Ainsi finit la funeste guerre que les Athéniens firent en Egypte, & qui dura six ans. Après

cela l'Egypte retourna ſous le joug des Perſes, & y demeura pendant tout le reſte du régne d'Artaxerxe. C'en étoit pour lors la vingtiéme année. Mais le ſort des priſonniers qu'on avoit fait dans cette guerre fut bien triſte.

LONGUE-MAIN.

An. M. 3550. Av. J.C. 454.

§. V. *Inarus livré à la mere du Roi contre la foi du traité. Douleur de Mégabyze. Sa revolte.*

ARTAXERXE, après avoir réſiſté pendant cinq ans aux vives ſollicitations & aux importunités continuelles de ſa mere, qui lui demandoit Inarus & les Athéniens qui avoient été pris avec lui en Egypte, pour les ſacrifier aux manes de ſon fils Achéménide, les lui accorda enfin. Aveugle & cruelle foibleſſe d'un Prince, qui ſe rend perfide, pour être complaiſant, & qui, malgré les remords de ſa conſcience, viole ſon ſerment & le droit des gens, de peur d'affliger une mere injuſte! Cette Princeſſe inhumaine, ſans aucun égard pour la foi donnée, fit crucifier Inarus, & trancher la tête à tout le reſte. Mégabyze en fut au deſeſpoir. Comme il leur avoit donné ſa parole qu'il ne leur ſeroit fait aucun mal, l'affront re-

An. M. 3556. Av. J.C. 448. *Ctes. cap. 35-40.*

Thucyd. lib. 1. p. 72.

ARTAXERXE

tomboit principalement ſur lui. Il quitta la Cour, & ſe retira en Syrie dont il étoit Gouverneur; & ſon mécontentement alla juſqu'à lever une armée, & à ſe révolter ouvertement.

Le Roi envoia contre lui Oſiris avec une armée de deux cens mille hommes. Cet Oſiris étoit un des grands Seigneurs de ſa Cour. Mégabyze lui livra bataille, le bleſſa, le fit priſonnier, & mit en fuite ſon armée. Artaxerxe le fit redemander; & Mégabyze le lui renvoia généreuſement dès qu'il fut guéri.

L'année ſuivante le Roi envoia contre lui une autre armée, dont il donna le commandement à Ménoſtane fils d'Artarius, frere du Roi, & Gouverneur de Babylone. Ce Général ne fut pas plus heureux que l'autre. Il fut auſſi battu, & mis en fuite: & cette victoire de Mégabyze ne fut pas moindre que la précédente.

Artaxerxe voiant qu'il ne le pouvoit réduire par la force, lui envoia ſon frere Artarius, & ſa ſœur Amytis, qui étoit femme de Mégabyſe, avec pluſieurs autres perſonnes de la premiére qualité, pour le porter à rentrer dans ſon devoir. Leur négociation

tion réussit: le Roi lui pardonna, & il revint à la Cour. LONGUE-MAIN.

Un jour qu'ils étoient à la chasse, un lion s'étant levé sur ses jambes de derriére prêt à se lancer sur le Roi, Mégabyze effraié du danger où il le voioit, par affection & par zêle pour lui, lança un dard, & tua le lion. Artaxerxe, sous prétexte qu'il avoit manqué de respect pour son Prince en frapant la bête avant lui, ordonna qu'on lui tranchât la tête. Sa sœur Amytis, & sa mere Amestris, eurent bien de la peine à obtenir que cette sentence fût mitigée, & changée en un exil perpétuel. Il fut envoié à Cyrta, ville située sur la mer rouge, & condanné à y finir ses jours. Mais, au bout de cinq ans, il se sauva déguisé en lépreux, & revint chez lui à Suse, où, par le moien de sa femme & de sa belle-mere, il rentra encore en grace, & même en faveur. Il s'y conserva jusqu'à sa mort, qui arriva quelques années après dans sa soixante & seiziéme année. Il fut extrêmement regretté du Roi & de toute la Cour. C'étoit le plus habile homme du roiaume, aussi bien que le meilleur Capitaine. Artaxerxe lui devoit

ARTAXERXE

& la couronne, & la vie : [a] mais il eſt bien dangereux à un ſujet que ſon Maître lui ait de trop grandes obligations. Ce fut ce qui cauſa tous les malheurs qui arrivérent à celui-ci.

On eſt ſurpris de voir qu'un Prince d'un eſprit auſſi ſolide qu'étoit Artaxerxe, ait été capable de prendre jalouſie contre un Seigneur de ſa Cour, parce que dans une partie de chaſſe il avoit frapé le premier la bête qu'on pourſuivoit. Y a-t-il une foibleſſe pareille à celle-là, & eſt-ce là placer en Roi le point d'honneur ? Cependant l'hiſtoire nous en fournit pluſieurs exemples. Un mot de Plutarque me feroit croire qu'Artaxerxe eut honte de l'excès furieux où cette fauſſe délicateſſe de gloire l'avoit porté, & qu'il en fit une eſpéce de réparation publique. Car, ſelon cet Auteur, il déclara par une Ordonnance qu'il ſeroit permis à quiconque aſſiſteroit à la chaſſe avec le Prince de lancer le premier un trait contre la bête s'il le pouvoit ; & il fut le premier, dit Plutarque, qui donna cette permiſſion.

Plut. in Apophthegm. pag. 173.

a Beneficia eò uſque læta ſunt, dum videntur exolvi poſſe: ubi multum antevertere, pro gratia odium redditur. *Tacit. Annal. lib.* 4. *cap.* 18.

§. VI. *Artaxerxe envoie à Jérusalem d'abord Esdras, puis Néhémie.*

AVANT QUE de continuer ce qui regarde l'histoire des Perses & des Grecs, je raporterai en peu de mots ce qui arriva pendant les vingt premiéres années d'Artaxerxe chez le peuple de Dieu : c'est une partie essentielle de l'histoire de ce Prince.

La septiéme année d'Artaxerxe, Esdras obtint du Roi & de ses sept Conseillers une ample commission, pour retourner à Jérusalem avec tous ceux de sa nation qui voudroient l'y suivre, pour y rétablir l'Etat & la Religion des Juifs, & régler l'un & l'autre selon leurs propres loix. Esdras étoit des descendans de Saraia, qui étoit Souverain Pontife lors de la destruction de Jérusalem par Nabucodonosor, & qui fut tué par son ordre. Il n'étoit pas moins savant que pieux. Ce qui le distinguoit particuliérement des autres Juifs, étoit d'être fort versé dans la connoissance des saintes Ecritures : c'est pourquoi il est qualifié de *Docteur bien exercé dans la loi du Dieu du ciel*. Il partit de Babylone avec les dons & les offrandes dont le Roi, &

An. M. 3537.
Av. J.C. 467.
Esdr. c. 7. &c.

ARTAXERXE

ceux de sa Cour, & tous ceux d'Israel qui étoient restés à Babylone, l'avoient chargé pour le temple, & qu'il remit exactement entre les mains des sacrificateurs, dès qu'il fut arrivé à Jérusalem. Il paroit par la commission que lui donna Artaxerxe, que ce Prince avoit beaucoup de respect pour le Dieu d'Israel, puisqu'en ordonnant à ses Officiers de fournir exactement aux Juifs tout ce qui sera nécessaire pour le culte de leur Dieu, il ajoute, *de peur que sa colére ne s'allume contre le roiaume du Roi & de ses enfans.* Cette commission l'autorisoit, comme je l'ai déja dit, à régler la Religion & l'Etat des Juifs selon la loi de Moyse, à rétablir des Magistrats & des Juges pour punir les réfractaires, non seulement par emprisonnement & par confiscation de biens, mais encore par l'exil, & même par la peine de mort, selon la nature des crimes dont ils seroient trouvés coupables. Tel fut le pouvoir dont Esdras fut revétu, & qu'il exerça fidélement pendant treize ans, jusques à ce que Néhémie arriva de la Cour de Perse avec une nouvelle commission.

Esdr. 1. 23.

An.M. 3550. Av.J.C. 454.

Nehem. cap. 1. & 2.

Néhémie étoit Juif aussi, d'une

piété & d'un mérite distingué, & grand Echanson du roi Artaxerxe. Cette charge étoit très considérable à la Cour de Perse, à cause du privilége qu'elle donnoit d'approcher souvent de la personne du Prince, & de lui parler dans les momens les plus favorables. Ni l'éclat de cette charge, ni l'établissement fixe de sa famille dans ce pays de captivité, ne lui firent point oublier la patrie de ses ancêtres, ni leur religion: son amour pour l'une, & son zêle pour l'autre, ne se refroidirent point ; & son cœur étoit toujours à Sion. Quelques Juifs, venus de Jérusalem, lui aiant représenté le triste état où se trouvoit cette ville ; ses murailles détruites, ses portes consumées par le feu, ses habitans exposés par là aux insultes de leurs ennemis & au mépris de tous leurs voisins : le danger & l'affliction de ses freres firent sur son cœur toute l'impression qu'on pouvoit attendre de sa piété. Un jour, qu'il faisoit les fonctions de sa charge, le Roi lui aiant remarqué un air de tristesse qu'il n'avoit pas accoutumé d'avoir, lui en demanda la cause ; ce qui marque dans ce Prince un fonds

LONGUE-MAIN.

de bonté, rare dans les personnes de son rang, & néanmoins beaucoup plus estimable que les qualités les plus brillantes. Néhémie sasit cette occasion pour lui parler du triste état où se trouvoit son pays; lui avoua que c'étoit là le sujet de son affliction; & le supplia de lui permettre d'aller à Jérusalem, pour en réparer les fortifications. Les Rois de Perse ses prédécesseurs avoient permis aux Juifs de rebâtir le temple, mais non pas de relever les murs de Jérusalem. Artaxerxe sur le champ fit dresser un Décret, portant ordre de rebâtir les murailles & les portes de Jérusalem. Néhémie, en qualité de Gouverneur de Judée, étoit chargé du Décret & de l'exécution. Pour lui faire encore plus d'honneur, le Roi lui donna une escorte de cavalerie, commandée par un Officier considérable, pour le mener sûrement. Il écrivit aussi à tous les Gouverneurs des provinces de deça l'Euphrate, de l'assister de tout leur pouvoir dans l'ouvrage pour lequel il étoit envoié. Ce pieux Juifs s'acquitta de sa commission avec un zêle & une activité incroiable.

C'est de ce Décret, donné par Ar-

taxerxe la vingtiéme année de son régne pour rebâtir les murs de Jérusalem, que se prend le commencement des soixante-dix semaines d'années de la célébre prophétie de Daniel, après lesquelles le Messie devoit paroitre, & être mis à mort. Je la raporterai ici toute entiére, mais sans en donner l'explication, que l'on peut trouver ailleurs, & qui ne fait point partie de l'histoire.

LONGUE-MAIN.

Dan. cap. 9. v. 24-27.

« Soyiez attentif à ce que je vais « vous dire, & comprenez cette vi- « sion. Dieu a abrégé & fixé le tems à « soixante & dix semaines en faveur « de votre peuple & de votre ville « sainte, afin que ses prévarications « soient abolies; que le péché trouve « sa fin; que l'iniquité soit effacée; « que la justice éternelle vienne sur la « terre; que les visions & les prophé- « ties soient accomplies; & que le « Saint des Saints soit oint de l'huile « sacrée. Sachez donc ceci, & gravez- « le dans votre esprit: DEPUIS L'ORDRE QUI SERA DONNÉ POUR REBATIR JERUSALEM jusqu'au Christ « chef de mon peuple, il y aura sept « semaines & soixante & deux semai- » nes; & les places & les murailles de «

Dan. cap. 9. v. 23-26.

ARTAXERXE

» la ville seront bâties de nouveau
» parmi les tems fâcheux & difficiles.
» Et après soixante & deux semaines,
» le Christ sera mis à mort ; & le peu-
» ple qui le doit renoncer ne sera
» point son peuple. Un peuple, avec
» son chef qui doit venir, détruira
» la ville & le sanctuaire ; elle finira
» par une ruine entiére, & la déso-
» lation qui lui a été prédite arrivera
» après la fin de la guerre. Il confirme-
» ra son alliance avec plusieurs dans
» une semaine, & à la moitié de la
» semaine les hosties & les sacrifices
» seront abolis, l'abomination de la
» désolation sera dans le temple, &
» la désolation durera jusqu'à la con-
» sommation & jusqu'à la fin.

M. Bossuet, Hist. univ.

Lors qu'Esdras étoit en autorité, comme son principal but étoit de rétablir la religion dans son ancienne pureté, il mit en ordre les Livres saints, dont il fit une exacte révision, & ramassa les anciens mémoires du peuple de Dieu pour en composer les deux livres de Paralipoménes ou Chroniques, auxquels il ajouta l'histoire de son tems, qui fut achevée par Néhémie. C'est par leurs livres que se termine cette longue histoire

que Moyse avoit commencée, & que les Auteurs suivans continuérent sans interruption jusqu'au rétablissement de Jérusalem. Le reste de l'Histoire sainte n'est pas écrit dans la même suite. Pendant qu'Esdras & Néhémie faisoient la derniére partie de ce grand ouvrage, Hérodote, que les Auteurs profanes appellent le pere de l'histoire, commençoit à écrire. Ainsi les derniers Auteurs de l'histoire sainte se rencontrent avec le premier Auteur de l'histoire Grecque; & quand elle commence, celle du peuple de Dieu, à la prendre seulement depuis Abraham, enfermoit déja quinze siécles. Hérodote n'avoit garde de parler des Juifs dans l'histoire qu'il nous a laissée; & les Grecs n'avoient besoin d'être informés que des peuples que la guerre, le commerce, ou un grand éclat leur faisoit connoitre. La Judée, qui commençoit à peine à se relever de sa ruine, n'attiroit pas alors les regards.

LONGUIMAIN



ARTAXERXE

§. VII. *Caractére de Periclès. Moiens qu'il emploie pour gagner le peuple.*

JE REVIENS à la Gréce. Depuis la retraite de Thémiſtocle, & la mort d'Ariſtide dont le tems précis n'eſt point marqué, deux citoiens partagérent le crédit & l'autorité à Athénes, Cimon & Periclès. Le dernier étoit beaucoup plus jeune que l'autre, & d'un caractére bien différent. Comme il jouera un grand rôle dans l'hiſtoire qui va ſuivre, il eſt important de bien connoitre qui il étoit, comment il avoit été élevé, quel plan & quelle route il ſuivit dans le gouvernement.

Plut. in vit. Pericl. p. 153-156.

Periclès, des deux côtés, deſcendoit des premiéres maiſons & des plus illuſtres familles d'Athénes. Son pere Xanthippe, qui battit à Mycale les Lieutenans du Roi de Perſe, épouſa Agariſte, niéce de Cliſthéne, qui chaſſa les Piſiſtratides, & établit à Athénes le gouvernement populaire. Periclès s'étoit préparé de loin au deſſein qu'il avoit d'entrer dans le maniement des affaires publiques.

Il eut pour maîtres les plus ſavans hommes de ſon tems, & ſur tout

Anaxagore de Clazoméne, surnommé *l'Intelligence*, parce qu'il fut, dit-on, le premier qui attribua les événemens humains, aussi bien que la formation & le gouvernement de l'univers, non au hazard, comme quelques-uns, ni à une fatale nécessité, mais à une intelligence supérieure qui régloit & conduisoit tout avec sagesse. Ce dogme, ce sentiment, étoit bien plus ancien que lui: peutêtre qu'il le mit dans un plus grand jour que tous les autres, & l'enseigna avec méthode & par principes. Anaxagore instruisit à fond son disciple de cette partie de la philosophie qui regarde les choses naturelles, & qui pour cette raison est appellée * physique. Cette étude lui donna une force & une grandeur d'ame qui l'éleva au-dessus d'une infinité de préjugés populaires, & de vaines observances généralement établies de son tems, qui, dans les affaires de l'Etat & dans les entreprises de la guerre, rompoient souvent les mesures les plus sages & les plus nécessaires, ou les faisoient

* *Les anciens, sous ce nom, comprenoient ce que nous appellons Physique & Métaphysique : c'est-à-dire la science des choses spirituelles, Dieu & les esprits, & celle des corps.*

ARTAXERXE

échouer par de ſcrupuleux délais, autoriſés & couverts du voile de la religion. Tantôt c'étoit des ſonges ou des augures; tantôt d'effraians phénoménes, comme des éclipſes de ſoleil ou de lune; d'autres fois des préſages & des preſſentimens, ſans parler des folies de l'aſtrologie judiciaire. La connoiſſance des choſes naturelles, dégagée des baſſes & timides ſuperſtitions qu'engendre l'ignorance, lui inſpira, dit Plutarque, une piété ſolide à l'égard des dieux, accompagnée d'une fermeté d'ame inébranlable, & d'une tranquille eſpérance des biens qu'on doit attendre d'eux. Quelque attrait qu'eût pour lui cette étude, il ne s'y livra pas en philoſophe, mais s'y appliqua en politique; & il ſut, choſe fort difficile, ſe preſcrire des bornes dans la carriére de la ſcience.

Mais le talent qu'il cultiva avec le plus de ſoin, parce qu'il le regardoit comme l'inſtrument le plus néceſſaire à quiconque veut conduire & manier le peuple, fut celui de la parole. En effet, c'eſt par là que dans une République comme celle d'Athénes, on dominoit dans les aſſemblées, qu'on

entraînoit les ſuffrages, qu'on ſe rendoit maître des affaires, & qu'on exerçoit ſur les eſprits & ſur les cœurs un empire abſolu. Il tourna donc toutes ſes vûes de ce côté-là ; il raporta & fit ſervir à ce but toutes ſes autres connoiſſances ; & tout ce qu'il avoit appris d'Anaxagore, [a] mettant, pour me ſervir de l'expreſſion même de Plutarque, l'étude de la philoſophie à la teinture de la rhétorique : c'eſt-à-dire que pour orner & embellir ſon diſcours, il prétoit à la force & à la ſolidité du raiſonnement les couleurs & les graces de l'éloquence.

Il n'eut pas lieu de ſe repentir du tems qu'il avoit donné à cette étude : car le ſuccès paſſa toutes ſes eſpérances. [b] Les poetes de ſon tems diſoient de lui qu'il foudroioit, qu'il tonnoit, qu'il mettoit toute la Gréce en mouvement, tant il excelloit dans le talent de la parole. [c] Il avoit de ces traits vifs

a Βαφῇ τῇ ῥητορικῇ τὴν φυσιολογίαν ὑποχεόμενος.

b Ab Ariſtophane poeta fulgurare, tonare, permiſcere Græciam dictus eſt. *Cic. in Orat. n. 29.*

c Quid Pericles? De cujus dicendi copia ſic accepimus, ut, cùm contra voluntatem Athenienſium loqueretur pro ſalute patriæ, ſeverius tamen id ipſum, quod ille contra populares homines diceret, populare omnibus & jucundum videretur: cujus in labris veteres comici . . . lepo-

ARTA-XERXE

& perçans qui touchent & qui pénétrent, & son discours laissoit toujours dans l'esprit des auditeurs comme une pointe & un éguillon. Il savoit joindre l'agrément à la force, & Cicéron remarque que dans le tems même qu'il combattoit avec le plus de fermeté le goût & les desirs des Athéniens, il avoit l'art de rendre populaire la sévérité même & l'espece de dureté avec laquelle il parloit contre les flateurs du peuple. On ne pouvoit se défendre de la solidité de ses raisonnemens, ni de la douceur de ses paroles; ce qui faisoit dire que la déesse de la persuasion avec toutes ses graces résidoit sur ses levres. Aussi, comme un jour on demandoit à * Thucydide, son adversaire & son rival, qui de lui ou de Périclès lutoit le mieux: » Quand je l'ai renversé par » terre en lutant, repliqua-t-il, il as» sure le contraire avec tant de force, » qu'il persuade en effet à tous les » assistans, contre le témoignage de » leurs propres yeux, qu'il n'est point » tombé «. Il n'étoit pas moins pru-

* Ce n'est pas l'historien.

rem habitasse dixerunt: tantamque vim in eo fuisse, ut in eorum mentibus, qui audissent, quasi aculeos quosdam relinqueret. *Cic. lib. 3. de Orat. n.* 138.

dent & réſervé dans ſes diſcours, que fort & véhément ; & l'on a remarqué qu'il ne parla jamais en public ſans avoir prié les dieux de ne pas permettre qu'il lui échapât aucune expreſſion qui ne fût propre à ſon ſujet, ou qui pût choquer le peuple. Quand il devoit paroitre dans l'aſſemblée, avant que de ſortir, il ſe diſoit à lui-même : *Songe bien, Périclès, que tu vas parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens.*

Plut. in Symp. lib. 1 pag. 620.

Ce que les hiſtoriens raportent du ſoin qu'eut Périclès de cultiver ſon eſprit par l'étude des ſciences, & de s'exercer dans le talent de la parole, eſt une grande leçon pour les perſonnes deſtinées aux places importantes de l'Etat ; & une juſte condannation de [a] ceux, qui, faiſant peu de cas de tout ce qui s'appelle étude & ſcience, ne portent dans ces places, où elles entrent ſans lumiéres & ſans connoiſſances comme ſans vocation, qu'une folle eſtime d'eux-mêmes, & une téméraire hardieſſe de décider. Plutarque, dans un traité où il montre que

Pag. 777.

a Nunc contrà plerique ad honores adipiſcendos, & ad remp. gerendam, nudi veniunt & inermes, nulla cognitione rerum, nulla ſcientia ornati. *Cic. lib. 3. de Orat. n. 136.*

ARTA-XERXE

c'eſt aux hommes d'Etat qu'un Philoſophe doit s'attacher préférablement à tous les autres, parce qu'en les formant il forme des villes & des républiques entiéres, cite en exemples les plus grands hommes ſoit de la Gréce, ſoit de l'Italie, qui ont tiré ce ſecours de la philoſophie : Périclès, dont il s'agit ici, qui fut inſtruit par Anaxagore ; Dion de Syracuſe, par Platon ; pluſieurs Princes d'Italie, par Pythagore ; Caton, le célébre Cenſeur, qui fit exprès un voiage pour aller trouver Athénodore ; enfin le fameux Scipion, deſtructeur de Carthage, qui eut toujours auprès de lui le philoſophe Panétius.

Un des premiers ſoins de Périclès fut auſſi d'étudier à fond le génie des Athéniens, afin de connoître les reſſorts ſecrets qu'il faloit mettre en mouvement pour les faire agir, & la maniére dont il faloit ſe conduire à leur égard pour gagner leur confiance. [a] Car c'eſt en cela ſur tout qu'anciennement ces grands hommes fai-

a Olim noſcenda vulgi natura, & quibus modis temperanter haberetur ; Senatuſque & optimatium ingenia qui maximè perdidicerant, callidi temporum & ſapientes habebantur. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 33.*

ſoient conſiſter leur habileté & leur politique. Il reconnut, par les réflexions qu'il faiſoit ſur tout ce qui s'étoit paſſé de ſon tems, que ce qui dominoit dans ce peuple, étoit une haine ſouveraine de la tyrannie, & un amour violent de la liberté, qui lui inſpiroient des ſentimens de crainte, de jalouſie, & de défiance à l'égard des citoiens qui étoient trop diſtingués par leur naiſſance, par leur mérite perſonnel, par leur propre crédit, ou par celui de leurs amis. Outre qu'il reſſembloit fort à Piſiſtrate par la douceur de ſa voix, & par ſa grande facilité à parler, il avoit auſſi beaucoup de ſon air & des traits de ſon viſage; & il remarqua que les plus vieux de la ville, qui avoient pu voir le Tyran, étoient extrêmement frapés de cette reſſemblance. D'ailleurs il étoit fort riche, d'une naiſſance illuſtre, & avoit beaucoup d'amis très puiſſans. Afin donc de ne ſe point rendre ſuſpect au peuple, & pour ne point réveiller ſa jalouſie, il évita d'abord de ſe méler des affaires publiques qui demandoient une réſidence aſſidue à la ville, & ne ſongea à ſe diſtinguer qu'à la guerre & dans les dangers.

Mais voiant Ariſtide mort, Thémiſtocle chaſſé, & Cimon retenu la plupart du tems hors de la Gréce par des guerres étrangéres, il commença à ſe produire en public avec plus de hardieſſe, & ſe tourna entiérement du côté du peuple, non par goût ni par inclination, car ſon caractére n'étoit nullement populaire, mais pour écarter de ſoi tout ſoupçon qu'il ſongeât à la tyrannie, & encore plus pour ſe faire un ferme rempart contre le crédit & l'autorité de Cimon, qui étoit déclaré pour le parti des Nobles.

En même tems il changea toutes ſes façons de faire, & ſa maniére de vivre, & prit en tout le caractére & la conduite d'un homme d'Etat, tout occupé des affaires, tout conſacré au public. Jamais il ne paroiſſoit dans les rues que pour aller à l'aſſemblée du peuple, ou au Conſeil. Il renonça tout d'un coup à tous les feſtins, aux aſſemblées, & aux autres plaiſirs de cette nature, auxquels il étoit accoutumé ; & pendant tout le tems qu'il gouverna la République, qui fut aſſez long, on ne le vit jamais aller ſouper chez ſes amis, qu'une ſeule fois aux noces d'un de ſes plus proches parens.

LONGUE-MAIN.

Il [a] savoit que le peuple, naturellement léger & inconstant, se dégoute ordinairement de ceux qui sont toujours sous ses yeux, & qu'un trop grand empressement à lui plaire le lasse & l'importune : & l'on remarque que cette conduite nuisit beaucoup à Thémistocle. Pour éviter cet inconvénient, il alloit rarement aux assemblées, & ne se présentoit devant le peuple que par intervalles, afin de s'en faire desirer, & de conserver auprès de lui un crédit toujours nouveau, & qui ne fût point usé & comme flétri par une trop grande assiduité ; se réservant avec prudence pour les grandes & importantes occasions. C'est ce qui fit dire qu'il imitoit Jupiter, lequel, selon le sentiment de quelques philosophes, ne s'occupoit dans le gouvernement du monde que des grands événemens, & laissoit le soin du détail à des divinités subalternes. En effet, pour ce qui regardoit toutes les affaires de peu d'importance, Périclès les faisoit par l'entremise de ses amis,

Plut. de sui laude. p. 541.

Plut. de ger. rep. pag. 811.

a Ista nostra assiduitas, Servi, nescis quantum interdum afferat hominibus fastidii, quantum satietatis ... Utrique nostrûm desiderium nihil obfuisset. *Cic. pro Mur. n.* 21.

ARTAXERXE

& par quelques orateurs qu'il avoit en sa disposition, du nombre desquels étoit Ephialte.

Plut. in Pericl. pag. 156.

Il mit toute son application & toute son industrie à se concilier la faveur du peuple, pour contrebalancer le crédit & la gloire de Cimon. Mais il ne pouvoit égaler la magnifique & généreuse libéralité de son rival, qui par ses richesses immenses se trouvoit en état de faire des largesses, qui à peine nous paroissent croiables, tant elles sont éloignées de nos mœurs. Ne pouvant l'égaler de ce côté-là, il emploia un autre moien, non moins efficace peutêtre, mais certainement moins légitime & moins honorable, pour gagner la populace. Il fut le premier qui fit partager aux citoiens les terres conquises, qui leur fit distribuer pour leurs jeux & pour leurs spectacles les deniers publics, & qui leur attribua des salaires pour toutes leurs fonctions publiques ; de sorte qu'on leur donnoit réguliérement de certaines sommes, tant pour leur place aux jeux, que pour leur assistance aux Tribunaux & au jugement des affaires. On ne peut dire combien cette malheureuse politique devint funeste

à la République, & combien elle entraîna de maux après elle. Car ces nouveaux établissemens, outre qu'ils épuisoient le trésor public, rendirent le peuple somptueux & dissolu, au lieu qu'auparavant il étoit sobre & modeste, & se contentoit de gagner par son travail & à la sueur de son corps de quoi subsister.

LONGUEMAIN.

Mais Périclès ne s'en tint pas là. Il entreprit d'affoiblir & d'abaisser le Tribunal de l'Aréopage, dont il n'étoit pas, parceque le sort ne lui étoit jamais échu d'être ni * Archonte, ni Thesmothéte, ni Roi des sacrifices, ni Polémarque. C'étoient différentes charges de la République, qui de toute ancienneté se donnoient par sort; & il n'y avoit que ceux qui y avoient bien servi qui pussent monter à l'Aréopage. Périclès, profitant de l'absence de Cimon, fit agir sous main Ephialte, qui lui étoit entiére-

Plut. in Pericl. p. 157. In Cim. pag. 488.

* *Après quelques changemens dans la forme du gouvernement d'Athénes, on confia enfin l'autorité à neuf Magistrats, appellés Archontes; & elle ne duroit qu'un an. L'un s'appelloit Roi; un autre Polémarque; un troisiéme, Archonte, & c'étoit lui proprement qui étoit à la tete des autres, & qui donnoit son nom à l'année; & six, Thesmothétes, qui avoient une intendance particuliére sur les loix & sur les décrets.*

ARTAXERXE ment dévoué, & vint à bout d'humilier cette illuſtre Compagnie, qui faiſoit la principale force des Nobles. Le peuple, enhardi & ſoutenu par une ſi puiſſante faction, bouleverſa tout l'ancien ordre du gouvernement, renverſa toutes les loix fondamentales & les anciennes coutumes, ôta au Sénat de l'Aréopage la connoiſſance de la plupart des cauſes qui alloient devant lui, ne lui laiſſant que les plus communes & en très petit nombre, & ſe rendit maître abſolu de tous les tribunaux.

Quand Cimon fut de retour à Athénes, il vit avec douleur la dignité du Sénat foulée aux piés, & tâcha par toutes ſortes de moiens de le faire rentrer en poſſeſſion de ſon autorité, & de remettre ſur pié l'Ariſtocratie, telle qu'elle avoit été établie du tems de Cliſthéne. Mais ſes ennemis ſe mirent à crier, & à exciter contre lui le peuple, en lui reprochant, outre beaucoup d'autres choſes, le grand attachement qu'il avoit pour les Lacédémoniens. Il avoit donné lieu en quelque ſorte à ce reproche, en ne ménageant pas aſſez la délicateſſe des Athéniens. Car, en leur parlant, il

ne cessoit à tout propos d'exalter Lacédémone ; & lorsqu'il blamoit en quelque chose leur conduite, il avoit toujours coutume de leur dire, *Ce n'est pas là ce que font les Spartiates.* De tels discours lui attirérent l'envie & la haine de ses citoiens. Mais un événement, auquel pourtant il n'avoit point eu de part, y mit le comble.

LONGUE-MAIN.

§. VIII. *Tremblement de terre à Sparte. Sédition des Ilotes. Semences de division entre Athènes & Sparte. Cimon est banni.*

LA QUATRIE'ME année du régne d'Archidamus, il y eut à Sparte le plus terrible tremblement de terre dont on eût jamais oui parler. En plusieurs endroits le pays fut englouti dans des abymes, le Taygéte & les autres monts furent ébranlés jusques dans leurs fondemens, plusieurs de leurs sommets détachés de leur place s'écroulérent, toute la ville fut bouleversée, excepté cinq maisons qui restérent seules au milieu de cette désolation épouventable. Pour comble de malheur, les Ilotes, qui étoient les esclaves des Lacédémoniens, jugeant que c'étoit une occasion favo-

Plut. in Cim. p. 488. 489.

ARTAXERXE. rable de se remettre en liberté, accoururent de toutes parts pour exterminer ceux que le tremblement de terre avoit épargnés. Mais les aiant trouvé armés & en bataille par la sage prévoiance d' rchidamus qui les avoit assemblés autour de lui, ils se retirérent dans les villes voisines, & commencérent dès ce jour-là à leur faire une guerre ouverte, aiant attiré dans leur ligue plusieurs de leurs voisins, & se sentant fortifiés par les Messéniens, qui étoient alors actuellement en guerre avec les Spartiates.

Dans cette extrémité, les Lacédémoniens envoiérent à Athénes demander du secours. Ephialte s'y opposoit, & protestoit qu'on ne devoit point les secourir, ni relever une ville rivale d'Athénes, mais qu'il faloit la laisser ensevelir dans ses abymes, & tenir ainsi l'orgueil de Sparte humilié. Une telle politique fit horreur à Cimon. Il n'hésita pas un moment à préférer l'utilité des Lacédémoniens à l'aggrandissement de sa patrie, & représentant avec vivacité qu'il ne convenoit pas *de laisser la Gréce boiteuse, ni Athénes sans contrepoids*, il entraîna le peuple dans son sentiment, & fit

& fit ordonner du ſecours. Sparte & Athénes pouvoient être regardées en effet comme les deux ſoutiens, les deux appuis de la Gréce : ainſi, l'une venant à périr, la Gréce demeuroit comme boiteuſe. Il eſt certain encore que le peuple d'Athénes, enflé de ſa grandeur, étoit devenu ſi fier & ſi entreprenant, qu'il avoit beſoin d'un frein pour modérer ſa fougue ; & il n'y en avoit pas de meilleur que Sparte, ſeule capable de ſervir de contrepoids à l'emportement des Athéniens. Cimon marcha donc au ſecours des Lacédémoniens avec quatre mille hommes.

On voit ici ce que peut dans une République, dans un État, un homme de tête & de bon conſeil, quand il joint à un grand fonds de mérite une réputation bien établie de probité, de deſintéreſſement, d'amour du bien public. Cimon vient à bout, ſans beaucoup de peine, d'inſpirer aux Athéniens des ſentimens nobles & magnanimes contre leurs intérêts apparens, & malgré les ſollicitations d'une jalouſie ſecrette, qui ne manque pas de ſe faire ſentir vivement dans de telles occaſions. Par le crédit

& l'aſcendant que ſa vertu lui donne, il les éleve au deſſus d'une politique lâche & injuſte, mais aſſez ordinaire, qui fait regarder les malheurs des voiſins comme un avantage, dont l'intérêt de l'Etat permet & ordonne même de profiter. Les conſeils de Cimon étoient pleins de ſageſſe & d'équité ; mais il eſt étonnant qu'il ait pu les faire goûter à tout un peuple : c'eſt tout ce que l'on pourroit eſpérer d'une aſſemblée de ſages & de graves Sénateurs.

Plut. ibid. Thucyd. lib. 1. p. 67. & 68.

Quelque tems après les Lacédémoniens appellérent encore les Athéniens à leur ſecours contre les Meſſéniens & les Ilotes, qui s'étoient emparés d'Ithome. Mais quand ces troupes furent arrivées ſous la conduite de Cimon, ils commencérent à craindre leur audace, leur puiſſance, & leur grande réputation ; & leur firent l'affront de les renvoier comme ſuſpectes de mauvais deſſeins, & capables de tourner leurs armes contre eux.

Les Athéniens s'en étant retournés pleins de colére & de reſſentiment, ſe déclarérent, dès ce jour-là, ennemis de tous ceux qui prenoient les inté-

rêts de Lacédémone ; & la premiére occasion qu'ils en trouvérent, ils bannirent Cimon par la voie de l'Ostracisme. Voila la premiére occasion où parut d'une maniére fort marquée la mesintelligence entre ces deux peuples, qui s'entretint & se fortifia depuis par divers mécontentemens réciproques. Elle fut néanmoins suspendue pendant quelques années par des traités & des tréves qui en arrêtoient les suites ; mais elle éclata enfin sans ménagement par la guerre du Péloponnése.

LONGUE-MAIN.

Ceux qui étoient enfermés dans Ithome, après s'y être défendus pendant dix ans, se rendirent aux Lacédémoniens, qui leur laissérent la vie sauve, à condition qu'ils ne rentreroient jamais dans le Péloponnése. Les Athéniens, en haine de Lacédémone, les reçurent avec leurs femmes & leurs enfans, & les établirent à Naupacte dont ils venoient de se rendre maîtres. Les Mégariens en même tems quittérent le parti de Sparte, pour embrasser celui des Athéniens. Il se forma ainsi plusieurs ligues des deux côtés : il se donna plusieurs combats, dont le plus célébre fut ce-

Thucyd. lib. 1. pag. 6 -71. Diod. lib. 11. pag. 59-65.

ARTAXERXE

lui de Tanagre en Béotie, que Diodore égale à ceux de Marathon & de Platée, & où Myronide Chef des Athéniens vainquit les Spartiates qui étoient venus au ſecours des Thébains.

Plut. in Cim. pag. 489.

C'eſt dans cette occaſion que Cimon, ſe croiant diſpenſé de garder ſon ban, ſe rendit avec ſes armes dans ſa tribu pour ſervir ſa patrie, & pour combattre avec ſes compatriotes contre les Lacédémoniens. Ses ennemis lui firent donner un ordre de ſe retirer. Avant que de partir, il exhorta ſes compagnons, qu'on ſoupçonnoit auſſi bien que lui d'être favorables à Lacédémone, de combattre de toutes leurs forces & ſans ſe ménager, afin que cette journée ſervît de preuve à leur innocence, & effaçât de l'eſprit de leurs citoiens un ſoupçon qui leur étoit à tous ſi injurieux. Ces braves ſoldats, qui étoient au nombre de cent, animés par ces paroles, lui demandérent ſon armure complette, qu'ils placérent au milieu de leur petit bataillon, afin de l'avoir comme préſent & ſous leurs yeux. Ils combattirent avec tant de valeur & d'acharnement, qu'ils ſe firent tous tuer, laiſ-

ſant aux Athéniens un regret infini de leur perte, & un grand repentir de les avoir accuſés ſi injuſtement.

Je paſſe ſous ſilence pluſieurs événemens qui ſont peu conſidérables.

§. IX. *Cimon eſt rappellé. Il rétablit la paix entre les deux villes. Il remporte pluſieurs victoires qui obligent Artaxerxe de conclure un traité fort glorieux pour les Grecs. Mort de Cimon.*

LES ATHENIENS, qui ſentoient le beſoin qu'ils avoient de Cimon, le rappellérent de ſon banniſſement, où il avoit paſſé cinq ans. Ce fut Périclès même qui en propoſa & en dreſſa le Décret, tant, dit Plutarque, les querelles & les animoſités étoient alors modérées, & prêtes à s'appaiſer dès que l'utilité publique le demandoit; & tant l'ambition, qui eſt une des plus vives & des plus fortes paſſions, cédoit aux tems, & ſe conformoit aux beſoins de la patrie! *Plut. in Cim. pag. 490.*

Dès que Cimon fut de retour, il étoufa promtement la guerre qui commençoit à s'allumer entre les Grecs, réconcilia les deux villes, & leur fit conclure une tréve de cinq ans. Et pour ôter aux Athéniens, AN.M. 3554. AV. J.C. 450. *Plut. ibid. Diod. lib. 12. p. 73. 74.*

ARTAXERXE

enflés par tant d'heureux succès, l'envie & l'occasion d'attaquer leurs voisins & leurs alliés, il jugea nécessaire de les mener au loin contre l'ennemi commun, cherchant par cette voie d'honneur à aguerrir en même tems & à enrichir ses citoiens. Il mit donc en mer une flote de deux cens vaisseaux. Il en envoia soixante en Egypte au secours d'Amyrtée, & alla avec le reste contre l'île de Cypre. Artabaze étoit alors dans ces mers-là avec une flote de trois cens voiles; & Mégabyze, l'autre Général d'Artaxerxe, avec une armée de trois cens mille hommes sur les côtes de la Cilicie. Dès que l'escadre que Cimon avoit envoiée en Egypte eut rejoint sa flote, il alla attaquer Artabaze, & lui prit cent de ses vaisseaux. Il en coula à fond plusieurs autres, & poursuivit le reste jusques sur les côtes de Phénicie. Comme si cette premiére victoire n'eût été qu'une préparation à une seconde, il fit en revenant une descente en Cilicie, chargea Mégabyze, le défit, & lui tua un nombre prodigieux d'hommes. Après cela il retourna en Cypre avec ce double triomphe, &

forma le siége de Citium, qui étoit une place très forte & très importante. Son dessein étoit, après qu'il auroit achevé la conquête de cette île, de passer en Egypte, & d'y susciter de nouvelles affaires aux barbares. Car il n'avoit point de médiocres vûes, & il ne pensoit à rien moins qu'à ruiner & détruire absolument l'empire du grand Roi de Perse. Le bruit qui couroit que Thémistocle devoit commander son armée, ajoutoit un nouvel éguillon à son courage, & presque sûr du succès il étoit ravi de mesurer ses forces avec lui. Mais nous avons déja vû que dans ce temṣ-là même Thémistocle se donna la mort.

Artaxerxe, las d'une guerre où il venoit de faire de si grandes pertes, résolut, de l'avis de son Conseil, d'y mettre fin par un accommodement. Il envoia ordre à ses Généraux de faire la paix avec les Athéniens, & d'en tirer les meilleures conditions qu'ils pourroient. Mégabyze & Artabaze envoiérent des ambassadeurs en faire l'ouverture à Athénes. On choisit de part & d'autre des Plenipotentiaires: Callias étoit à la tête de ceux

Diod. p. 74. 75.

ARTAXERXE

d'Athénes. Voici quelles furent les conditions du traité. 1. Que toutes les villes Grecques d'Asie auroient la liberté, & le choix des loix & du gouvernement sous lequel elles voudroient vivre. 2. Qu'aucun vaisseau de guerre Persan n'entreroit dans les mers qui sont depuis les îles Cyanées jusqu'aux Chélidoniennes ; c'est-à-dire depuis le Pont Euxin jusques aux côtes de la Pamphylie. 3. Qu'aucun Commandant Persan n'approcheroit de ces mers avec des troupes à la distance de trois jours de marche. 4. Que les Athéniens n'attaqueroient plus aucune des terres des Etats du Roi. Ces articles furent ratifiés & jurés de part & d'autre, & la paix proclamée.

AN. M. 3555. AV J.C. 449.

Ainsi finit cette guerre, qui, depuis que les Athéniens eurent brûlé Sardes, avoit duré cinquante & un ans entiers, & qui avoit couté la vie à une infinité d'hommes tant du côté des Perses, que de celui des Grecs.

Plut. in Cim. pag. 491.

Pendant qu'on travailloit à la conclusion du traité, Cimon mourut, soit de maladie, soit d'une blessure qu'il avoit reçue au siége de Citium. Se voiant près de mourir, il commanda

à ses Officiers de remener promtement la flote à Athénes en cachant soigneusement sa mort. Ce qui fut exécuté avec tant de secret, que ni les ennemis, ni même les alliés, n'en eurent aucune connoissance ; & ils retournérent chez eux en toute sûreté sous la conduite encore & sous les auspices de Cimon, quoique mort depuis plus de trente jours.

Cimon fut généralement regretté, [a] ce qui n'est pas étonnant à l'égard d'un homme qui réunissoit en lui seul tant d'excellentes qualités : fils plein de tendresse, ami fidéle, citoien zélé pour sa patrie, grand politique, Général accompli, modeste au milieu des plus grands emplois & des honneurs les plus éclatans, bienfaisant & libéral jusqu'à la magnificence, & presque jusqu'à la prodigalité, simple & éloigné de tout faste dans le sein même de l'abondance & des richesses, enfin amateur des pauvres citoiens, jusqu'à partager avec eux tous ses biens, & à ne point rougir de leur pauvreté. L'histoire ne parle point

a Sic se gerendo, minimè est mirandum, si & vita ejus fuit secura, & mors acerba. *Cornel. Nep. in Cim. cap.* 4.

ARTA-XERXE

de ſtatues ou de monumens érigés en ſon honneur, ni d'obſéques magnifiques célébrés après ſa mort. Les regrets du peuple en firent ſans doute le plus bel ornement. [a] Et ce ſont là des ſtatues permanentes & ſtables, qui ne ſont point ſujettes à l'injure des tems, & qui rendent la mémoire des grands hommes reſpectable à jamais. Car les monumens les plus ſuperbes, les ouvrages de marbre & de bronze qu'on éleve à la gloire des Grands, ſont mépriſés par la poſtérité comme des ſépulcres qui ne renferment que des oſſemens de morts, quand elle condanne leur mémoire.

La ſuite fit encore mieux connoître quelle perte la Gréce avoit faite. Après Cimon, il n'y eut plus aucun des Généraux Grecs qui fît rien de conſidérable ni d'éclatant contre les barbares. Animés par les orateurs, qui ſe rendoient maîtres du peuple, & qui répandoient dans les aſſemblées un eſprit de trouble & de diviſion, ils ſe tournérent les uns con-

a Hæ pulcherrimæ effigies & manſuræ. Nam, quæ ſaxo ſtruuntur, ſi judicium poſterorum in odium vertit, pro ſepulcris ſpernuntur. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 38.*

tre les autres, & en vinrent enfin à une guerre ouverte, sans que personne songeât à en arréter les suites funestes : ce qui fut un répi bien utile pour les affaires du Roi, & la ruine de celles des Grecs.

§. X. *On oppose Thucydide à Périclès. Envie contre celui-ci. Il se justifie, & vient à bout de faire bannir Thucydide.*

A ATHE'NES, la Noblesse voiant Périclès au plus haut degré de la puissance, & fort au dessus de tous les autres citoiens, chercha à lui opposer un homme, qui pût en quelque façon lui tenir tête, & empécher que cette grande autorité ne dégénérât en monarchie. Elle lui opposa donc Thucydide, beau-frere de Cimon, homme d'une sagesse éprouvée, qui n'avoit pas à la vérité les grandes qualités de Périclès pour la guerre, mais qui n'étoit pas moins propre que lui à conduire & à manier à son gré les assemblées du peuple, & qui ne sortant jamais de la ville, & s'attachant toujours à combattre & à contredire Périclès, eut bientôt rétabli l'équilibre. Celui-ci, de son côté, cherchant à

Plut. in Pericl. pag. 15 161.

plaire en tout au peuple, lui lâcha encore plus la bride qu'il n'avoit fait jusques-là. Il étoit attentif à lui procurer le plus souvent qu'il lui étoit possible, des spectacles, des festins, des fêtes, ou d'autres divertissemens.

Il trouvoit moien de soudoier pendant huit mois de l'année un grand nombre de pauvres citoiens, en les faisant monter sur une flote de soixante vaisseaux qu'il équipoit tous les ans ; & par là il rendoit en même tems un service important à l'Etat, en formant pour sa défense de bons hommes de mer. De plus, il établit plusieurs colonies dans la Chersonése, à Naxe, à Andros, dans le pays des Bisaltes en Thrace. Il en envoia une fort nombreuse dans l'Italie dont nous parlerons bientôt, & qui bâtit Thurium. Il avoit plusieurs vûes dans l'établissement de ces colonies, sans parler du dessein particulier qu'il pouvoit avoir de gagner par là le peuple. Il le faisoit pour décharger la ville d'une multitude oisive de fainéans toujours prêts à troubler dans un Etat ; pour subvenir aux nécessités du menu peuple, qui n'avoit pas d'ailleurs dequoi subsister ; enfin pour re-

tenir les alliés dans la crainte & dans le respect, en établissant chez eux de véritables Athéniens comme autant de garnisons, qui les empécheroient de songer à rien entreprendre. Les Romains surent bien profiter de cet exemple, & l'on peut dire que cette sage politique fut un des moiens les plus efficaces dont ils se servirent pour affermir le repos & la sûreté de l'Etat.

Mais ce qui fit le plus d'honneur à Périclès dans l'esprit du peuple, fut la magnificence des bâtimens & des ouvrages dont il orna & embellit la ville, qui jettoit les étrangers dans l'admiration & le ravissement, & leur donnoit une grande idée de la puissance des Athéniens. C'est une chose étonnante de voir en combien peu de tems furent achevés tant de divers ouvrages d'architecture, de sculpture, de gravure, de peinture; & comment néanmoins ils furent tout d'un coup portés au plus haut point de perfection. Car ordinairement les ouvrages achevés avec tant de facilité & de promtitude, n'ont point une grace solide & durable, ni l'exactitude réguliére d'une beauté parfaite. Il n'y

ARTAXERXE

a, pour l'ordinaire, que la longueur du tems, jointe à l'aſſiduité du travail, qui leur donne une force capable de les conſerver, & de les faire triompher des ſiécles. Et c'eſt ce qui rend plus admirables les ouvrages de Périclès, qui furent achevés ſi rapidement, & qui ont pourtant duré ſi lontems. Car chacun de ces ouvrages, dans le moment même qu'il fut achevé, avoit une beauté qui ſentoit déja l'antique : & aujourd'hui encore, dit Plutarque plus de cinq cens ans après, ils ont une certaine fraîcheur de jeuneſſe, comme s'ils ne venoient que de ſortir des mains de l'ouvrier ; tant ils conſervent encore une fleur de grace & de nouveauté, qui empêche que le tems n'en amortiſſe l'éclat, comme ſi un eſprit toujours rajeuniſſant & une ame exemte de vieilleſſe étoit répandue dans tous ces ouvrages.

Ce qui faiſoit l'admiration de toute la terre, excita la jalouſie contre Périclès. Ses ennemis ne ceſſoient de crier dans les aſſemblées, que le peuple ſe deshonoroit en s'appropriant l'argent comptant de toute la Gréce, qu'il avoit fait venir de Délos où il

étoit en dépôt : que les Alliés ne pouvoient regarder une telle entreprise que comme une tyrannie manifeste, en voiant que les deniers qu'ils avoient fournis par force pour la guerre, étoient emploiés par les Athéniens à dorer & à embellir leur ville, à faire des statues magnifiques, & à élever des temples qui coutoient des millions. On n'exagéroit point, quand on parloit ainsi : car en effet le temple de Minerve, appellé *le Parthénone*, avoit couté trois millions de livres.

Périclès, au contraire, remontroit aux Athéniens qu'ils n'étoient pas obligés de rendre compte à leurs alliés de l'argent qu'ils en avoient reçu : que c'étoit assez qu'ils les défendissent, & qu'ils éloignassent les barbares, pendant que les alliés ne fournissoient ni soldats, ni chevaux, ni navires, & qu'ils en étoient quittes pour quelques sommes d'argent, qui, dès qu'elles sont délivrées, n'appartiennent plus à ceux qui les ont données, mais sont à ceux qui les ont reçues, pourvû qu'ils exécutent les conditions dont ils sont convenus, & pour lesquelles ils les ont touchées. Il

ARTAXERXE. ajoutoit, qu'Athénes étant suffisamment pourvûe de tout ce qui étoit nécessaire pour la guerre, il étoit convenable d'emploier le reste de ses richesses à des ouvrages, qui étant achevés produiroient à cette ville une gloire immortelle; & qui, dans le tems qu'on y travailloit, répandoient par tout l'abondance, & faisoient subsister un nombre infini de citoiens: Qu'ils avoient toutes sortes de matériaux, le bois, la pierre, l'airain, l'ivoire, l'or, l'ébéne, & le cyprès; & toutes sortes d'ouvriers capables de mettre tous ces matériaux en œuvre, des charpentiers, des massons, des forgerons, des tailleurs de pierre, des teinturiers, des orfévres, des ébénistes, des peintres, des brodeurs, des tourneurs; des gens propres à les amener & à les conduire par mer, comme des marchands, des matelots, des pilotes expérimentés; & d'autres gens pour faciliter le transport par terre, des charrons, voituriers, chartiers, cordiers, tireurs de pierre, paveurs, fouilleurs de mines: Qu'il étoit avantageux pour l'Etat de mettre en mouvement tous ces travailleurs & ces manœuvres, qui,

comme autant de corps séparés, formoient tous ensemble une espece d'armée domestique & pacifique, dont les différentes fonctions semoient & répandoient le gain sur toutes sortes de gens de tout âge & de tout sexe: Qu'enfin, pendant que les gens robustes, & en âge de porter les armes, les matelots, les soldats, & ceux qui étoient en garnison dans les places, étoient soudoiés des deniers publics, il étoit juste que les autres citoiens qui demeuroient dans la ville le fussent aussi à leur maniére, & qu'appartenant tous à la même République, ils en tirassent tous les mêmes avantages, en lui rendant des services différens à la vérité, mais qui contribuoient tous ou à sa sûreté, ou à sa décoration.

Un jour, comme les plaintes s'échaufoient, Périclès s'offrit de prendre tous les frais sur lui, pourvû que les inscriptions publiques marquassent que lui seul avoit fait cette dépense. A ces paroles, le peuple, soit qu'il admirât sa magnanimité, ou que piqué d'émulation il ne voulût pas lui céder cette gloire, s'écria qu'il pouvoit prendre au trésor de quoi

fournir à tous les frais nécessaires sans rien épargner.

Phidias, ce célébre Sculpteur, présidoit à tout le travail, & en avoit l'intendance générale. Ce fut lui qui fit en particulier la statue d'or de Pallas, si estimée dans l'antiquité par les connoisseurs. Il y avoit parmi les ouvriers une ardeur & une émulation incroiable. Tous s'efforçoient à l'envi de se surpasser les uns les autres, & d'immortaliser leur nom par des chef-d'œuvres de l'art.

L'Odeon, ou Théatre de la musique, qui avoit en dedans plusieurs rangs de siéges & de colonnes, & dont le comble s'étrécissoit peu à peu en s'élevant, & finissoit en pointe, fut bâti, dit-on, sur le modéle du pavillon du roi Xerxès, & ce fut Périclès même qui donna l'idée de se régler sur ce modéle. Ce fut alors qu'il proposa avec beaucoup d'empressement un Décret, par lequel il étoit ordonné qu'on célébreroit des Jeux de musique à la fête des Panathénées; & aiant été élu Juge & distributeur des prix, il régla la maniére dont les musiciens devoient jouer de la flute & de la lyre, & chanter. Les Jeux de musique fu-

rent toujours faits dans ce Théatre depuis ce tems-là. LONGUEMAIN.

J'ai déja fait remarquer que plus ces ouvrages frapoient par leur beauté & leur éclat, plus ils excitoient l'envie & les plaintes contre Périclès. Les orateurs, qui étoient de la faction opposée, ne cessoient de se déchaîner & de crier contre lui, l'accusant de dissiper les finances, & d'emploier mal-à-propos les revenus de l'Etat pour des bâtimens d'une vaine magnificence. Enfin il en vint avec Thucydide à une rupture si ouverte, qu'il faloit que l'un ou l'autre subît le ban de l'Ostracisme. Il l'emporta sur Thucydide, vint à bout de le chasser, dissipa par ce moien la faction qui lui étoit opposée, & se rendit maître absolu de la ville & de toutes les affaires des Athéniens. Il disposoit à son gré des finances, des troupes, & des vaisseaux. Les îles & la mer lui étoient soumises, & il régnoit seul dans cette vaste Seigneurie qui s'étendoit, non seulement sur les Grecs, mais sur les Barbares, & qui étoit cimentée & fortifiée par l'obéissance & par la fidélité des nations soumises, par l'amitié des Rois, & par des traités faits avec plusieurs Princes.

ARTA-XERXE

Les historiens vantent beaucoup les ouvrages magnifiques dont Périclès embellit Athénes, & j'ai raporté fidellement leur témoignage : mais je ne sai si les plaintes qu'on formoit contre lui étoient si mal fondées. Etoit-il raisonnable en effet d'emploier en bâtimens superflus, & en vaines décorations, des sommes * immenses, qui étoient destinées pour les fonds de la guerre ; & n'auroit-il pas mieux valu soulager les alliés d'une partie des contributions, qui sous le gouvernement de Périclès furent portées à près d'un tiers de plus qu'elles n'étoient auparavant ? Cicéron ne trouve d'ouvrages & de bâtimens véritablement dignes d'admiration, que ceux qui ont pour but l'utilité publique : des aqueducs, des murailles de villes, des citadelles, des arsenaux, des ports de mer ; & il faut ranger parmi ce nombre ce que fit Périclès pour joindre Athénes au port de Pirée. Mais Cicéron ne manque pas de remarquer que le même Périclès fut blâmé d'avoir épuisé le trésor public, pour enrichir sa ville d'ornemens superflus. Platon, qui jugeoit des choses selon la vérité & non se-

* Elles montent à plus de dix millions.

Lib. 2. Offic. n. 60.

In Gorg. pag. 515.

In Alcib. 1. pag. 119.

lon l'éclat extérieur, fait observer en plus d'un endroit après Socrate son maître, que Périclès, avec tous ses beaux ouvrages, n'avoit point contribué à rendre un seul de ses citoiens meilleur, mais plûtôt à corrompre la pureté & la simplicité de leurs mœurs anciennes. LONGUE-MAIN.

§. XI. *Périclès change de conduite à l'égard du peuple. Son extrême autorité: son desintéressement.*

LORSQUE Périclès se vit ainsi revêtu de toute l'autorité, il commença à changer de maniéres, à ne plus se montrer si doux & si traitable, à ne plus céder ni s'abandonner aux caprices & aux fantaisies du peuple, comme à toutes sortes de vents; mais, dit Plutarque, tirant les rênes de ce gouvernement populaire trop mou & trop complaisant, comme on bande les cordes d'un instrument qui sont trop lâches, il le convertit en un gouvernement aristocratique, ou plutôt en une espéce de roiauté, sans néanmoins s'écarter jamais de l'utilité publique. Allant donc toujours droit à ce qui étoit le meilleur, & se rendant irrépréhensible en toutes choses, il

vint ſi bien à bout du peuple, qu'il le tournoit à ſon gré. Tantôt, par ſes ſeuls avis & par la voie de la perſuaſion, il le conduiſoit doucement à ſes fins, tirant de lui un conſentement volontaire : tantôt, quand il trouvoit en lui de la réſiſtance & de l'oppoſition, il l'entraînoit comme par force & malgré lui à ce qui étoit le plus expédient ; imitant en cela un ſage médecin, qui dans une maladie longue & opiniâtre, ſait prendre ſon tems pour accorder à ſon malade des choſes innocentes qui lui font plaiſir, & pour lui donner enſuite des remédes plus forts, qui le tourmentent à la vérité, mais qui ſont ſeuls capables de lui rendre la ſanté.

En effet, on comprend aiſément, combien il faloit d'art & d'habileté pour régir & manier une multitude fiére de ſa puiſſance, & pleine de caprices : & c'eſt en quoi Périclès excelloit merveilleuſement. Il emploioit, ſelon les différentes conjonctures, tantôt la crainte, tantôt l'eſpérance, comme un double gouvernail, ſoit pour arréter les fougues & les emportemens du peuple, ſoit pour le relever de ſon abbattement & de ſa

langueur. Il fit voir par cette conduite que l'éloquence, comme le dit Platon, n'est autre chose que l'art de manier les esprits ; & que le chef-d'œuvre de cet art, est d'émouvoir à propos les diverses passions soit douces, soit violentes, lesquelles étant à l'ame ce que sont les cordes à un instrument, n'ont besoin, pour produire leur effet, que d'être touchées par une main adroite & habile.

Il faut pourtant avouer, que ce qui donna à Périclès cette grande autorité, ne fut pas seulement la force de son éloquence, mais, comme dit Thucydide, la gloire & la réputation de sa vie, & sa grande probité.

Plutarque fait remarquer en lui une qualité bien essentielle à un homme d'Etat, bien propre à attirer l'estime & la confiance du public, & qui suppose une grande supériorité d'esprit : c'est de ne vouloir pas tout faire par soi-même, de ne se pas croire capable de tout, d'associer à ses travaux & à ses soins des hommes de mérite, de les emploier chacun selon leurs talens, & de se décharger sur eux d'un détail qui consume le tems & la liberté d'esprit nécessaires pour les

Plut. in praec. de rep. ger. p. 812.

grandes choſes. Cette conduite, dit Plutarque, produit deux grands biens. Premiérement, elle éteint ou du moins elle amortit l'envie & la jalouſie, en partageant en quelque ſorte une puiſſance, qui bleſſe & choque l'amour propre quand on la voit réunie & concentrée dans un ſeul homme, comme s'il avoit lui ſeul le mérite de tous les autres. En ſecond lieu, elle avance & facilite l'exécution des affaires, & les fait réuſſir avec plus de ſûreté. Plutarque, pour mieux expliquer ſa penſée, emploie une comparaiſon fort naturelle & fort belle. La main, dit-il, pour être partagée en cinq doits, loin d'être plus foible, en eſt au contraire plus forte, plus agile, plus propre au mouvement. Il en eſt de même d'un homme d'Etat, qui ſait partager à propos ſes fonctions, & qui par là rend ſon autorité plus promte, plus agiſſante, plus étendue, plus déciſive : au lieu que l'empreſſement indiſcret d'un petit eſprit, à qui tout fait ombrage, & qui veut ſeul tout embraſſer, ne ſert qu'à mettre en évidence ſa foibleſſe & ſon incapacité, & à ruiner le ſuccès des affaires. Périclès, dit Plutarque, n'en

uſoit

LONGUEMAIN.

usoit pas ainsi. Semblable à un habile pilote, qui demeurant presque immobile met tout en mouvement, & qui veut bien quelquefois faire asseoir au gouvernail des Officiers subalternes ; il étoit l'ame de l'Etat, & paroissant ne rien faire par lui-même, il remuoit & gouvernoit tout, mettant en œuvre l'eloquence de l'un, le crédit de l'autre, la prudence de celui-ci, la bravoure & le courage de celui-là.

Plut. in vit. Pericl. p. 161. 162.

A ce que je viens de raporter, ajoutez une autre qualité non moins rare ni moins estimable, je veux dire l'élévation d'une ame noble & desintéressée. Périclès avoit tant d'éloignement pour les présens, il méprisoit si fort les richesses, & il étoit tellement au-dessus de toute cupidité & de toute avarice, que quoi qu'il eût rendu sa ville riche & opulente au point que nous l'avons vû, qu'il eût surpassé en puissance plusieurs tyrans & plusieurs rois, qu'il eût manié lontems avec un souverain pouvoir les finances de la Gréce, il n'augmenta pourtant pas d'une seule dragme le bien que son pere lui avoit laissé. Telle fut la source & la cause véritable du crédit suprême de Périclès dans la Républi-

ARTAXERXE

que, digne fruit de sa droiture & de son parfait desintéressement.

Ce ne fut pas pour quelques momens rapides seulement, ni pendant la premiére vivacité d'une faveur naissante, dont la fleur & la grace sont pour l'ordinaire d'une courte durée, qu'il conserva cette autorité. Il la maintint pendant quarante ans entiers, & cela malgré les Cimons, les Tolmides, les Thucydides, & beaucoup d'autres, tous déclarés contre lui; & de ces quarante années, il passa les quinze derniéres sans rival depuis l'exil de Thucydide, & maitre absolu des affaires. Cependant, au milieu de ce pouvoir suprême, qu'il avoit rendu perpétuel & sans bornes en sa personne, il se conserva toujours invincible & insurmontable aux richesses, quoique d'ailleurs il ne manquât pas d'application à faire valoir son bien. Car il ne ressembloit pas à ces Seigneurs, qui malgré leurs revenus immenses, soit par négligence & défaut d'économie, soit par de fastueuses & de folles dépenses, sont toujours pauvres au milieu de leurs richesses, hors d'état & sans volonté de faire le moindre plaisir à de

LONGUE-MAIN.

vertueux amis ou à de fidéles & zélés domestiques, & meurent enfin accablés de dettes, laissant leur nom & leur memoire en exécration a de malheureux créanciers dont ils ont causé la ruine. Je ne parle point d'un autre excès où cette négligence & ce defaut d'économie conduisent assez ordinairement, je veux dire la rapine, l'amour des présens, les concussions. Car ici, aussi bien que pour les finances de l'Etat, la maxime de Tacite à lieu : [a] Quand on a dissipé son bien, on ne songe qu'à en réparer la perte & à en remplir le vuide par toutes sortes de voies, même les plus criminelles.

Périclès connoissoit bien mieux l'usage qu'un homme d'Etat & emploié dans le gouvernement doit faire des richesses. Il savoit qu'il devoit les destiner a servir utilement le public, pour s'attacher d'habiles coopérateurs dans son ministére, pour aider de bons Officiers dépourvûs souvent des biens de la fortune, pour récompenser & animer le mérite de quelque genre qu'il soit, & pour

a Si ambitione ærarium exhauserimus, per scelera supplendum erit. *Tacit. Annal. lib 2. cap. 38.*

ARTAXERXE

mille autres emplois pareils, auxquels sans doute, soit pour l'intime joie, soit pour la solide gloire qui en reviennent, personne n'oseroit comparer les excessives dépenses de la table, du jeu, des équipages. C'est dans cette vûe que Périclès ménageoit son bien avec une extréme économie, aiant formé lui-même un ancien domestique pour gouverner ses affaires, se faisant rendre réguliérement dans des tems marqués un compte exact de la recepte & de la dépense, se renfermant lui & sa famille dans un honnête nécessaire proportionné à son revenu & à son état, mais dont il écartoit sévérement toute vaine & ambitieuse superfluité. Il est vrai que cette maniére de vivre ne plaisoit point du tout à ses enfans lorsqu'ils furent en âge, & encore moins à sa femme. Ils trouvoient que la dépense pour leur entretien n'étoit pas suffisante, & ils se plaignoient de cette économie, basse & sordide à leur jugement, & qui ne laissoit voir aucune trace de l'abondance qui régne ordinairement dans les maisons où les richesses & l'autorité sont réunies. Périclès faisoit peu de cas de ces

plaintes, & se conduisoit par des vûes bien supérieures. LONGUE-MAIN.

Pag. 354.

Je croi pouvoir appliquer ici une réflexion fort solide de Plutarque dans le parallèle qu'il fait d'Aristide & de Caton. Après avoir dit que la vertu politique, c'est-à-dire l'art de gouverner les villes & les roiaumes, est la plus grande & la plus parfaite que l'homme puisse acquerir, il ajoute que *l'économie* n'est pas une des moindres parties de cette vertu. En effet, les richesses étant un des moiens qui peuvent le plus contribuer au salut ou à la perte des Etats, l'art qui enseigne à les régir & à en faire un bon usage, & qui est celui qu'on appelle *économique*, est sans contredit une partie de l'art de la politique ; & il n'en est pas une des moindres parties, puisqu'il ne faut pas une médiocre prudence pour tenir sur cela le juste milieu, & pour bannir d'un Etat la pauvreté & la trop grande opulence. C'est cet art, qui écartant avec soin les dépenses inutiles & frivoles, empéche qu'on ne soit forcé de surcharger les peuples, & tient toujours en réserve dans les coffres publics des fonds considérables, pour fournir aux nécessités

ARTAXERXE

imprévûes, & aux guerres qui peuvent survenir. Or ce qu'on dit d'un roiaume, d'une ville, il faut le dire des particuliers. Car la ville, qui est un assemblage de maisons, & qui fait un tout de plusieurs parties ramassées, n'est forte & puissante dans son total, qu'autant que sont forts & puissans tous les membres qui la composent. Periclès a réussi certainement dans cette science pour le gouvernement de sa maison : je ne sai si l'on en peut dire autant pour le maniement des deniers publics.

§. XII. *Jalousie & différens entre les Athéniens & les Lacédémoniens. Traité de paix pour trente ans.*

Plut. in Pericl. p. 162.

TELLE étoit la conduite de Périclès dans l'intérieur de sa maison : celle qu'il tenoit au dehors & pour les affaires publiques n'étoit pas moins admirable. Sur ce que les Lacédémoniens commençoient à être jaloux de l'accroissement des Athéniens, & à le supporter avec peine, Périclès, pour inspirer encore plus de grandeur d'ame & de courage à ses citoiens, fit un Décret, par lequel il ordonna qu'on avertiroit tous les

Grecs en quelque partie de l'Europe & de l'Asie qu'ils habitassent, & toutes les villes grandes ou petites, d'envoier incessamment à Athénes leurs députés, pour délibérer sur les moiens de relever les temples qui avoient été brûlés par les barbares, & de s'acquitter des sacrifices qu'on s'étoit engagé de faire pour le salut de la Gréce lorsqu'on étoit en guerre contr'eux; comme aussi sur les expédiens qu'il faloit prendre pour mettre un si bon ordre aux affaires de la marine, qu'ils pussent tous naviger sûrement, & vivre en paix les uns avec les autres.

On choisit donc pour cette ambassade vingt personnages, qui avoient chacun plus de cinquante ans. On en envoia cinq vers les Ioniens & les Doriens d'Asie, & les Insulaires jusqu'à Lesbos & à Rhode; cinq vers les contrées de l'Hellespont & de Thrace jusques à Byzance. Cinq eurent ordre d'aller dans la Béotie, la Phocide, & le Péloponnése, & de remonter de là par le pays des Locriens dans le continent supérieur, & de le parcourir jusques à l'Acarnanie & à Ambracie. Les cinq derniers furent chargés de traverser l'Eu-

bée, & d'aller vers les habitans du mont Œta, & ceux du golfe de Malée, & chez les Phthiotes, les Achéens, & les Thessaliens ; pour leur persuader à tous de se rendre à l'assemblée convoquée à Athénes, & d'assister aux délibérations qui s'y prendroient pour la paix, & pour les affaires générales de la Gréce. J'ai cru devoir entrer dans ce détail, qui m'a paru fort propre à faire connoître l'étendue de la domination des Grecs, & l'autorité des Athéniens parmi eux.

Toutes ces sollicitations furent inutiles : les villes n'envoiérent point de députés, parce, dit-on, que les Lacédémoniens s'y opposérent. Et il ne faut pas s'en étonner. Ils sentirent bien que le dessein de Périclès étoit de faire reconnoître Athénes comme la maitresse & la souveraine de toutes les autres villes Grecques ; & Lacédémone n'avoit garde de lui céder cet honneur. Un secret levain de dissension & de discorde avoit commencé depuis quelques années à troubler le repos de la Gréce, & nous verrons que dans la suite les esprits ne feront que s'aigrir de plus en plus.

3. Périclès s'étoit acquis beaucoup de

réputation par la ſageſſe avec laquelle il formoit ſes entrepriſes. Les troupes avoient une pleine confiance en lui, & le ſuivoient avec une entiére aſſurance. Sa grande maxime dans la guerre étoit de ne point hazarder un combat ſans être preſque aſſuré du ſuccès, & de ménager le ſang des citoiens. Il avoit coutume de dire, que s'il ne tenoit qu'à lui, ils ſeroient immortels : que les arbres coupés & abbattus revenoient en peu de tems, mais que les hommes morts étoient perdus pour toujours. Une victoire, qui n'auroit été l'effet que d'une heureuſe témérité, lui paroiſſoit peu digne de louange, quoique ſouvent elle fût fort admirée.

Son expédition dans la Cherſonnéſe de Thrace lui fit beaucoup d'honneur, & fut très ſalutaire à tous les Grecs de ce pays-là. Car, non ſeulement il fortifia les villes Grecques de cette preſqu'île par les colonies d'Athéniens qu'il y mena, mais il ferma encore l'Iſthme par une bonne muraille avec des forts de diſtance en diſtance, depuis une mer juſqu'à l'autre, mettant par là tout le pays à couvert des incurſions continuelles des

ARTA-XERXE

Thraces, qui en étoient fort voiſins.

Il fit auſſi une courſe autour du Péloponnéſe avec cent vaiſſeaux, & porta par tout la terreur des armes Athéniennes, ſans qu'aucun accident fâcheux en interrompît l'heureux ſuccès.

Il pénétra juſqu'au roiaume de Pont avec une flote très nombreuſe, & très magnifiquement équipée, & accorda aux villes Grecques toutes les graces qu'elles lui demandérent. En même tems il étala aux yeux des nations barbares qui habitoient aux environs, à leurs Rois & à leurs Princes, la grandeur de la puiſſance des Athéniens, & leur fit voir par l'aſſurance avec laquelle il navigeoit par tout, qu'ils étoient en poſſeſſion de l'empire de la mer ſans concurrens.

Ibid. p. 164.

Une fortune ſi brillante & ſi conſtante éblouit les Athéniens. Enivrés de l'idée de leur puiſſance & de leur grandeur, ils ne ſe repaiſſoient plus que de hardis & magnifiques projêts. Ils parloient ſans ceſſe de faire de nouvelles tentatives ſur l'Egypte, d'attaquer les provinces maritimes du grand Roi, de porter leurs armes dans la Sicile, (fatal & malheureux deſir, qui pour

lors n'eut point de suite, mais qui se ralluma bientôt après;) & de pousser leurs conquêtes d'un côté jusqu'à l'Etrurie, & de l'autre jusqu'à Carthage. Périclès étoit bien éloigné de se prêter à de si folles pensées, ou de les appuier de son crédit & de son approbation. Il n'étoit occupé au contraire qu'à arréter cette ardeur inquiette, & à réfréner une ambition qui ne connoissoit plus ni bornes ni mesures. Selon lui, les Athéniens devoient n'emploier leurs forces desormais qu'à garder & à assurer ce qu'ils avoient acquis, & il trouvoit que c'étoit beaucoup faire que de réprimer les Lacédémoniens, dont il songeoit toujours à abaisser la puissance; ce qui parut particuliérement dans la guerre sacrée.

Plut. in Peric. pag. 164. Thucyd. lib. 1. pag. 73.

On appella ainsi la guerre excitée au sujet de Delphes. Les Lacédémoniens étant entrés en armes dans le pays où est situé ce temple, avoient dépouillé les peuples de la Phocide de l'intendance du temple, & l'avoient donnée aux Delphiens. Dès qu'ils se furent retirés, Périclès y alla avec une armée, & rétablit les Phociens.

Dans le même tems l'Eubée s'étant revoltée, Périclès fut obligé d'y mar-

cher avec une armée. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il reçut des nouvelles que ceux de Mégare avoient pris les armes, & que les Lacédémoniens, ſous la conduite de leur roi Pliſtonax, étoient ſur les frontiéres de l'Attique. Il fut donc obligé de quitter l'Eubée, & d'aller avec une extrême diligence au ſecours de ſa patrie. Quand l'armée des Lacédémoniens ſe fut retirée, il retourna contre les rebelles, & remit toutes les villes de l'Eubée ſous l'obéiſſance d'Athénes.

AN. M. 3558. AV. J.C. 446. *Thucyd. l. 1. pag. 75. Diod. p. 87.*

Au retour de cette expédition, il y eut entre les Athéniens & les Lacédémoniens une tréve de trente ans. Ce traité rétablit le calme pour le préſent : mais comme il n'alloit point juſqu'à la ſource du mal, & ne guériſſoit pas la jalouſie & l'inimitié des deux peuples, ce calme ne fut pas de longue durée.



§. XIII. *Nouveaux ſujets de plainte & de brouillerie entre les deux peuples, par le ſiége de Samos que firent les Athéniens, par le ſecours qu'ils accordérent à ceux de Corcyre, par le ſiége qu'ils mirent devant Potidée. Rupture ouverte.*

SIX ANS après, les Athéniens ſe déclarérent contre Samos en faveur de Milet. Ces deux villes étoient en diſpute au ſujet de celle de Priéne, que chacune ſoutenoit lui appartenir. On prétend que Périclès alluma cette guerre pour faire plaiſir à une célébre courtiſanne à laquelle il étoit fort attaché : elle ſe nommoit Aſpaſie, & elle étoit de Milet. Après pluſieurs événemens, après pluſieurs combats qui ſe donnérent de part & d'autre, Périclès aſſiégea la ville capitale de l'île de Samos. On dit qu'il ſe ſervit alors pour la premiére fois de machines de guerre, ſavoir de béliers & de tortues, inventées par l'Ingénieur Artémon, qui étoit boiteux, & qui ſe faiſoit porter en chaiſe à ſes batteries, d'où lui vint le ſurnom de *Périphoréte*. L'uſage de pareilles machines étoit connu depuis lontems en Orient. Au

An. M. 3564. Av. J. C. 440. *Thucyd. lib. 1. p. 75. 76. Diod. lib. 12. pag. 88. 89. Plut. in Peric. pag. 165-167.*

ARTA-XERXE

bout de neuf mois les Samiens se rendirent. Périclès rasa leurs murailles, leur ôta leurs vaisseaux, & exigea d'eux pour les frais de la guerre des sommes immenses, dont ils paiérent une partie comptant, prirent un certain tems pour le reste, & donnérent des ôtages pour la sûreté du paiement.

Après la réduction de Samos, Périclès de retour à Athénes fit des obséques magnifiques à ceux qui étoient morts à cette guerre, & prononça lui-même leur oraison funébre sur leur tombeau. Cette coutume, qu'il introduisit le premier, se pratiqua réguliérement dans la suite. C'étoit toujours le Sénat de l'Aréopage qui nommoit l'Orateur dans ces occasions. Il fut encore choisi dix ans après pour une pareille cérémonie au commencement de la guerre du Péloponnése.

An.M. 3572. Av. J.C. 432. *Thucyd. lib. 1. p. 17-37. Diod. lib. 12. pag. 90-92. Plut. in Peric. pag. 167.*

Périclès, qui prévoioit que la rupture entre les deux peuples d'Athénes & de Lacédémone ne tarderoit pas lontems à éclater, conseilla aux Athéniens d'envoier du secours à ceux de Corcyre attaqués par les Corinthiens, & d'attirer dans leur parti cette île très puissante sur mer, leur

prédiſant qu'ils alloient avoir ſur les bras les peuples du Péloponnéſe. Voici ce qui donna lieu à la querelle de Corcyre & de Corinthe, laquelle entraîna après elle la guerre du Péloponnéſe, qui eſt un des événemens les plus conſidérables de l'hiſtoire des Grecs.

LONGUE-MAIN.

* Epidamne, ville maritime de Macédoine chez les Taulantiens, étoit une colonie de Corcyréens, dont Phalie de Corinthe fut le fondateur. Cette ville étant devenue avec le tems fort peuplée & fort puiſſante, la diſcorde s'y mit, & le peuple en chaſſa les plus riches habitans, qui ſe joignirent aux nations voiſines, & l'infeſtérent beaucoup par leurs courſes. Dans cette extrémité elle eut recours d'abord aux Corcyréens, & à leur refus aux Corinthiens, qui la prirent ſous leur protection, y envoiérent du ſecours, & y établirent de nouveaux habitans. Ils n'y furent pas lontems en repos. Les Corcyréens, avec une flote nombreuſe, vinrent y mettre le ſiége. Ceux de Corinthe accoururent pour la ſecourir, mais aiant été battus ſur mer, & aiant reçu un échec conſidérable, la ville ſe rendit

* *C'eſt la même ville qui dans la ſuite fut nommée Dyrrachium.*

ARTAXERXE

le jour même, à condition que les étrangers seroient esclaves, & les Corinthiens prisonniers jusqu'à nouvel ordre. Les Corcyréens dressérent un trophée, égorgérent leurs prisonniers à la réserve des Corinthiens, & firent un grand dégât dans tout le pays.

L'année d'après la bataille, les Corinthiens mirent sur pié une nouvelle armée plus nombreuse que la premiére, & équipérent une nouvelle flote. Ceux de Corcyre, qui se voioient hors d'état de résister seuls à des ennemis si puissans, envoiérent rechercher l'alliance d'Athénes. Le traité de paix conclu entre les peuples de la Gréce, laissoit aux villes Grecques qui n'avoient point pris de parti, la liberté de prendre celui qui leur plairoit. C'est l'état où se trouvoit pour lors Corcyre, qui avoit cru ne devoir se ranger d'aucun côté, & étoit demeurée jusques-là sans alliés. Elle envoia donc pour ce sujet à Athénes. Les Corinthiens l'aiant appris, y députérent aussi de leur côté. L'affaire fut discutée avec chaleur en présence du peuple, qui écouta les raisons de part & d'autre, & elle fut mise en

délibération par deux fois dans l'assemblée. Les Athéniens opinérent la première fois en faveur de ceux de Corinthe : mais changeant d'avis à la seconde, sans doute sur les remontrances de Périclès, ils reçurent les Corcyréens dans leur alliance. Elle n'alla pas pourtant jusqu'à faire ligue offensive & défensive ; car ils ne pouvoient faire la guerre aux Corinthiens, sans rompre avec tout le Péloponnése : mais à se secourir réciproquement si on les attaquoit, soit en leurs personnes, ou en celles de leurs alliés. Leur véritable dessein étoit de mettre aux mains ces deux peuples très puissans sur mer, & de les laisser affoiblir l'un par l'autre dans une longue guerre, pour triompher ensuite du plus foible. Car il n'y avoit dans la Gréce alors que trois Etats qui eussent de puissantes flotes ; Athénes, Corinthe, & Corcyre. Ils avoient aussi en vûe les affaires d'Italie & de Sicile, à quoi l'île de Corcyre étoit fort commode.

LONGUEMAIN.

Sur ce plan, ils reçurent les Corcyréens dans leur alliance, & leur envoiérent dix galéres, avec ordre de ne point combattre contre les Co-

ARTAXERXE.

rinthiens, s'ils n'attaquoient l'île de Corcyre, ou quelque autre place de leurs alliés : ce qu'ils ajoutoient, pour ne point rompre la tréve.

Il étoit difficile de s'en tenir à ces termes. La bataille se donna entre les Corcyréens & les Corinthiens vers l'île de Sibote, vis-à-vis de Corcyre: c'est une des plus considérables qui se soient données entre les Grecs pour le nombre des vaisseaux. L'avantage fut à peu près égal de part & d'autre. Vers la fin du combat, lorsqu'il faisoit déja nuit, arrivérent vingt galéres Athéniennes. Avec ce nouveau renfort les Corcyréens firent voile le lendemain dès la pointe du jour vers le port de Sibote où les Corinthiens s'étoient retirés, pour voir s'ils voudroient tenter encore une fois la fortune. Mais ceux-ci se contentérent de sortir en bataille, sans en venir aux mains. Les deux partis dressérent un trophée dans l'île de Sibote : car chacun s'attribuoit la victoire.

Thucyd. lib. 1. p. 37-42. Diod. l. 12. p. 93. 94.

De cette guerre en nâquit une autre, qui donna lieu à la rupture ouverte entre les Athéniens & les Corinthiens, & ensuite à la guerre du Péloponnése. Potidée, ville de Ma-

cédoine, étoit une colonie de Corinthe, qui y envoioit tous les ans des Magiſtrats : mais elle dépendoit pour lors d'Athénes, & lui paioit contribution. Les Athéniens, dans la crainte que cette ville ne vînt à ſe révolter, & n'entraînât dans ſa revolte le reſte de leurs alliés de la Thrace, ordonnérent aux habitans de démolir leurs murailles du côté de Palléne, de leur mettre en main des otages pour être garands de leur fidélité, & de renvoier les Magiſtrats que Corinthe leur avoit donnés. Des demandes ſi injuſtes avancérent la revolte. Potidée ſe déclara contre les Athéniens, & pluſieurs villes voiſines ſuivirent ſon exemple. Athénes & Corinthe armérent chacune de leur côté, & y envoiérent des troupes. Il y eut une action entre les deux armées près de Potidée. Celle des Athéniens remporta l'avantage. Alcibiade encore tout jeune, & Socrate ſon maître, s'y diſtinguérent d'une maniére particuliére. C'eſt une choſe aſſez curieuſe de voir un philoſophe endoſſer la cuiraſſe, & d'examiner comment il ſe tire d'un combat. Il n'y avoit perſonne dans toute l'armée qui por-

LONGUE-MAIN.

Plut. in Conviv. p. 219. 220.

Plut. in Alcib. pag. 194.

tât les travaux, & soutînt les fatigues de la guerre comme Socrate. La faim, la soif, le froid, étoient des ennemis qu'il s'étoit accoutumé de longue main à mépriser & à vaincre sans peine. La Thrace, où se passoit cette expédition, est un pays de glace & de frimâts. Pendant que les autres soldats, revêtus de bons habits & de peaux très chaudes, se tenoient dans leurs tentes bien clos & couverts n'osant paroître à l'air, il sortoit sans être plus vêtu qu'à l'ordinaire, & marchoit piés nuds. C'étoit lui qui faisoit la joie de la table par sa gaieté & par ses bons mots, & qui invitoit les autres à boire par son exemple, mais sans prendre jamais de vin avec excès. Quand on en vint à l'action, ce fut là qu'il fit merveilleusement son devoir. Alcibiade aiant été blessé & porté par terre, Socrate se mit au devant de lui, le défendit courageusement, & à la vûe de toute l'armée il empécha les ennemis de le prendre, & de se rendre maîtres de ses armes. Le prix de la valeur étoit donc dû justement à Socrate : mais les Généraux paroissant disposés à le donner à Alcibiade à cause de sa naissance,

Socrate, qui ne cherchoit qu'à allumer encore davantage en lui le desir de la vraie gloire, contribua plus que tout autre, par le témoignage avantageux qu'il rendit à son courage, à lui faire adjuger la couronne & l'armure complette, qui étoit le prix d'honneur.

LONGUE-MAIN.

L'échec qu'avoient reçu les Corinthiens dans le combat, ne fit point changer de sentiment à ceux de Potidée. Ils persistérent constamment à refuser d'obéir aux ordres qu'on leur avoit donnés. La ville fut donc assiégée. Les Corinthiens, craignant de perdre une place de cette conséquence, sollicitérent fortement leurs alliés, & tous députérent conjointement à Lacédémone, pour se plaindre des Athéniens comme infracteurs de la paix. Les Lacédémoniens leur donnérent audience dans une de leurs assemblées ordinaires. Les Eginétes, quoique très mécontens d'Athénes, n'osérent y envoier publiquement, de peur d'irriter une République, sous la puissance de laquelle ils étoient : mais sous main ils agirent comme les autres. Ceux de Mégare se plaignirent amérement de ce que, contre

Thucyd. lib. 1. pag. 45-59.

ARTA-XERXE

le droit des gens, & au préjudice de l'accord fait entre les Grecs, les Athéniens, par un decret public, leur avoient interdit l'entrée de leurs foires & de leurs marchés, & fermé tous les ports qui étoient de leur dépendance.

Les principales plaintes furent de la part du Député des Corinthiens. Il parla avec une grande force & une grande liberté. Il représenta aux Lacédémoniens que la bonne foi dont ils ne se départoient jamais dans les affaires soit publiques, soit particuliéres, les rendoit plus difficiles à croire la mauvaise foi des autres; & que leur modération les empéchoit de découvrir l'ambition de leurs ennemis. Qu'au lieu d'aller, par une promte activité, au devant des maux & des dangers; ils attendoient, pour y remédier, qu'ils en fussent accablés. Que par leur nonchalance & leur inaction, ils avoient laissé croître insensiblement les Athéniens, & parvenir à ce point de grandeur & de puissance où on les voioit. Qu'il n'en étoit pas ainsi des Athéniens.
» Actifs, vigilans, attentifs à tout,
» infatigables, ils ne demeurent ja-

LONGUE-MAIN.

mais en repos, & n'y laissent point les autres. Uniquement occupés de leurs projets, & ils n'en forment que de grands & de hardis, ils délibérent promtement, & executent de même. Une premiére entreprise leur sert de degré pour une seconde. Bons & mauvais succès, ils mettent tout à profit, ne s'arrêtant & ne se rebutant jamais. Mais vous, aiant en tête de tels ennemis, vous vous endormez dans une funeste tranquilité, & vous ne songez pas que pour vivre en repos, ce n'est pas assez de ne faire tort à personne, qu'il faut empêcher qu'on ne nous en fasse; & que la justice ne consiste pas seulement à ne point faire de mal, mais aussi à venger celui qu'on nous fait. Oserai-je le dire? Votre probité est trop à l'antique pour les conjonctures où nous nous trouvons. Il faut dans la politique, comme dans tout le reste, se conformer aux tems & aux besoins. Quand on est dans la tranquillité, on peut garder ses anciennes maximes: mais quand on a plusieurs affaires sur les bras, il faut tenter de nouveaux moiens, & tout

ARTAXERXE

» mettre en œuvre pour s'en tirer.
» C'eſt par là que les Athéniens ont
» ſi fort accru leur puiſſance. Si vous
» aviez imité leur activité, ils ne nous
» auroient pas enlevé Corcyre, &
» n'aſſiégeroient pas actuellement Potidée.
» Suivez au moins à préſent leur
» exemple, en ſecourant les Potidéens
» & vos autres alliés, comme votre
» devoir vous y oblige; & ne forcez
» pas vos amis & vos voiſins, en les
» abandonnant, à recourir par deſeſpoir
» a d'autres qu'à vous.

L'ambaſſadeur d'Athénes, qui étoit venu à Sparte pour d'autres affaires, & qui étoit entré dans l'aſſemblée, ne crut pas devoir laiſſer ce diſcours ſans réponſe. Il fit ſouvenir les Lacédémoniens des ſervices encore récens que ſa République avoit rendus à la Gréce, qui méritoient bien qu'on eût pour elle quelque conſidération, & non qu'on lui portât envie, & qu'on cherchât à la rabaiſſer. Qu'on ne pouvoit pas accuſer les Athéniens d'avoir uſurpé l'empire ſur la Gréce, puiſque ce n'étoit qu'à la priére des alliés, & en quelque ſorte du conſentement de Sparte, qu'ils avoient été contraints de prendre le timon abandonné. Que ceux

ceux qui ſe plaignoient, le faiſoient ſans ſujet, & ſeulement par la difficulté qu'ont tous les hommes de ſouffrir la dépendence & l'aſſujettiſſement, même le plus doux & le plus équitable. Qu'il les exhortoit à prendre du tems pour délibérer avant que de rompre, & de ne pas s'engager légérement eux & toute la Gréce dans une guerre qui pouvoit avoir de terribles ſuites. Qu'il y avoit des voies de douceur & d'accommodement pour vuider les différens qui ſurviennent entre des alliés, ſans ſe porter tout d'un coup à une violence ouverte. Qu'au reſte les Athéniens, ſi on les attaquoit, ſauroient bien oppoſer la force à la force, & qu'ils ſe prépareroient à une vigoureuſe défenſe après avoir invoqué contre Sparte les dieux vengeurs du parjure & du violement des traités.

Les députés s'étant retirés, & l'affaire aiant été miſe en délibération, le plus grand nombre des voix alloit à déclarer la guerre. Avant que la concluſion fût formée, Archidamus roi de Sparte, ſe mettant au deſſus des paſſions qui entraînoient les autres, & portant ſes vûes dans l'avenir, prit

la parole, exposa les suites funestes de la guerre où l'on étoit prêt de s'engager, montra quelles étoient les forces & les ressources des Athéniens, exhorta à tenter d'abord les voies de douceur dont eux-mêmes sembloient faire l'ouverture, à travailler cependant aux préparatifs nécessaires pour une entreprise si importante, sans craindre qu'on taxât de timide lâcheté leur modération & leur délai, soupçon dont leurs actions passées les mettoient assez à couvert.

Malgré de si sages remontrances, la guerre fut conclue. Le peuple fit rentrer les alliés, & leur déclara qu'il jugeoit que les Athéniens avoient tort; mais qu'il faloit auparavant assembler tous ceux du parti, pour faire la paix ou la guerre d'un commun consentement. Ce Décret de Lacédémone fut fait la quatorziéme année de la tréve, & ne fut pas tant un effet des plaintes des alliés, que de la jalousie de la grandeur des Athéniens, qui avoient déja assujetti une bonne partie de la Gréce.

Thucyd. lib. 1. p. 77-84. & 93.

On assembla donc une seconde fois les alliés. Ils donnérent tous leurs suffrages par ordre depuis la

LONGUE-MAIN.

plus grande ville jusqu'à la plus petite, & la guerre fut résolue d'un commun consentement. Mais comme on n'avoit rien de prêt, on fut d'avis de travailler promtement aux préparatifs, & cependant, pour gagner du tems, & paroître garder toutes les formalités, d'envoier des ambassadeurs à Athénes avec ordre de se plaindre de l'infraction du Traité.

Les premiers qu'on y envoia, réveillant une ancienne plainte, demandérent qu'on chassât d'Athénes les descendans de ceux qui avoient profané le temple de Minerve dans l'affaire de * Cylon. Comme Péricles étoit de cette famille du côté de sa mere, la vûe des Lacédémoniens dans cette demande étoit, ou de le faire bannir, ou de diminuer son crédit. Ils n'y réussirent pas. Les seconds demandérent qu'on levât le siége de Potidée; qu'on mît en liberté ceux d'Egine, & sur tout qu'on révoquât

** Ce Cylon s'étoit emparé e la Citadelle d'Athénes y avoit plus de cent ans. eux qui l'accompagnoient, étant assiégés, & réduits une extrême famine, se fugiérent dans le temple Minerve comme dans un asyle; d'où on les tira, & ils furent égorgés. Les auteurs de ce meurtre furent déclarés coupables d'impiété & de sacrilége, & comme tels bannis. Quelque tems après on les rappella.*

ARTA-XERXE

le Décret donné contre ceux de Mégare, ſans quoi il ne pouvoit y avoir d'accommodement. Enfin il vint une troiſiéme ambaſſade, qui ne diſoit rien de tout cela, mais ſeulement que les Lacédémoniens vouloient la paix ; & qu'il ne pouvoit y en avoir, ſi les Athéniens ne laiſſoient la Gréce en liberté.

§. XIV. *Affaires ſuſcitées contre Périclès. Il détermine le peuple d'Athênes à ſoutenir la guerre contre les Lacédémoniens.*

Plut. in Pericl. pag. 168. 169.

PERICLES s'oppoſa fortement à toutes ces demandes, & ſur tout à celle qui regardoit les Mégariens. Il avoit un grand crédit à Athénes, mais il y avoit auſſi beaucoup d'ennemis. N'oſant pas d'abord l'attaquer dans ſa propre perſonne, ils firent appeller en jugement devant le peuple les perſonnes qui lui étoient le plus attachées ; Phidias, Aſpaſie, Anaxagore : & leur deſſein étoit de preſſentir par là les diſpoſitions du peuple à l'égard de Périclès même.

On accuſoit Phidias d'avoir volé des ſommes conſidérables dans la conſtruction de la ſtatue d'or de Mi-

nerve, qui étoit ſon bel ouvrage. La pourſuite de cette affaire aiant été faite juridiquement dans l'aſſemblée, on n'y produiſit aucune preuve des prétendus vols de Phidias. Car dès le commencement, par le conſeil de Périclès, il avoit emploié l'or de la ſtatue de maniére qu'on pouvoit l'ôter entiérement, & le peſer ; ce que Périclès ordonna aux accuſateurs de faire devant tout le monde. Mais Phidias avoit contre lui des témoins dont il ne pouvoit conteſter la vérité, ni étoufer la voix : c'étoient la beauté & la réputation de ſes ouvrages, cauſes toujours ſubſiſtantes de l'envie qu'on lui portoit. Sur tout on ne lui pardonnoit point de ce que dans la bataille des Amazones, gravée ſur le bouclier de la déeſſe, il s'y étoit repréſenté lui-même au naturel, auſſi bien que Périclès : &, par un art imperceptible, il avoit tellement lié & incorporé ces figures avec tout l'ouvrage, qu'il étoit impoſſible de les en ôter ſans défigurer & mettre en piéces la ſtatue entiére. Phidias fut donc traîné en priſon, où il mourut ſoit de maladie, ſoit de poiſon. D'autres auteurs diſent qu'il fut ſeulement

Ariſtot. in tractat. de mund. p. 613

exilé, & que depuis ce tems-là il fit la célébre ſtatue de Jupiter qui étoit à Olympie. Il n'eſt pas poſſible d'excuſer en aucune ſorte, ni l'ingratitude des Athéniens, de paier ainſi par la priſon ou par la mort le chef-d'œuvre de l'art; ni leur délicateſſe outrée, de prendre au criminel & de punir comme une faute capitale une action qui paroît innocente en elle-même, ou qui n'eſt tout au plus qu'une vanité, bien pardonnable dans un ouvrier.

Aſpaſie fut accuſée d'impieté & de mauvaiſe conduite. Périclès ne la ſauva qu'à peine par ſes priéres, & par la compaſſion qu'il fit aux Juges en verſant, pendant qu'on plaidoit ſa cauſe, beaucoup de larmes, peu honorables à ſon caractére, & au rang de Chef du plus puiſſant Etat de la Gréce.

On avoit fait un Décret, par lequel il étoit ordonné qu'on dénonceroit [a] tous ceux qui n'admettoient point

[a] Τὰ θεῖα μὴ νομίζοντας, ἢ λόγους περὶ τῶν μεταρσίων διδάσκοντας· *Anaxagore, enſeignant que l'Intelligence divine donnoit ſeule un mouvement réglé à toutes les parties de la nature, & préſidoit au gouvernement de l'univers, détruiſoit par ce ſyſtéme la pluralité des dieux, leurs pouvoirs, & toutes les fonctions particuliéres qui leur étoient aſſignées.*

ce qu'on attribuoit au miniſtére des dieux, ou qui tenoient école & donnoient des leçons ſur ce qui ſe paſſe dans les airs & dans le mouvement des cieux, matiéres qu'on regardoit comme injurieuſes à la religion établie. Le but de ce Décret étoit de faire tomber le ſoupçon ſur Périclès, à cauſe d'Anaxagore ſon maître. Ce Philoſophe enſeignoit qu'une ſeule Intelligence avoit débrouillé le chaos, & rangé le monde dans le bel ordre où nous le voions : ce qui n'étoit autre choſe que décréditer les dieux du paganiſme. Périclès, deſeſpérant de le pouvoir ſauver, le fit ſortir de la ville, & le mit en ſûreté.

Quand les ennemis de Périclès virent que le peuple approuvoit & recevoit avec plaiſir toutes ces dénonciations, ils l'accuſérent lui-même en perſonne, comme s'il avoit volé le public pendant ſon gouvernement. On fit un Décret, par lequel il étoit porté que Périclès rendroit au plutôt ſes comptes, que l'affaire ſeroit jugée par quinze cens Juges, & que l'action ſeroit appellée de rapine & de concuſſion. Il n'avoit rien à craindre dans le fonds, parce que dans le maniement

ARTA-XERXE

des affaires publiques ſa conduite avoit toujours été irréprochable, ſur tout du côté de l'intérêt : mais la mauvaiſe volonté du peuple, dont il connoiſſoit la légereté & l'inconſtance, ne laiſſoit pas de l'inquiéter. Un jour qu'Alcibiade, encore très jeune alors, alla à ſon logis pour le voir, on lui dit qu'il ne pouvoit pas lui parler, parce qu'il étoit actuellement occupé à de grandes affaires. S'étant informé quelles étoient donc ces affaires ſi importantes, on lui répondit que Périclès ſongeoit à rendre ſes comptes. *Il devroit bien plutôt*, repartit le jeune homme, *ſonger à ne les rendre pas.* En effet c'eſt à quoi Périclès ſe détermina. Pour conjurer l'orage, il prit le parti de ne plus s'oppoſer au panchant qu'avoit le peuple pour la guerre du Péloponnéſe qui depuis lontems ſe préparoit, perſuadé que par là les plaintes qu'on faiſoit ſe diſſiperoient bientôt, que l'envie céderoit à un motif plus fort, & que dans un danger ſi preſſant la ville ne manqueroit jamais de ſe jetter entre ſes bras, & de s'abandonner à ſa conduite, à cauſe de ſa puiſſance & de ſa grande réputation.

C'eſt ce qu'ont raporté quelques hiſtoriens ; & les Poetes Comiques, du vivant & ſous les yeux de Périclès même, ne manquérent pas de répandre ce bruit dans le public, pour donner atteinte, s'ils pouvoient, à ſa réputation & à ſon mérite, qui lui attiroit beaucoup d'envieux & d'ennemis. Plutarque, à ce ſujet, fait une réflexion, qui pourroit être d'un grand uſage, non ſeulement pour ceux qui ſont chargés du gouvernement, mais pour toutes ſortes de perſonnes, & pour le commerce ordinaire de la vie. Il trouve étrange, lorſque les actions ſont bonnes en elles-mêmes, & n'ont rien que de louable au dehors, que, pour décrier les grands hommes, on aille fouiller dans leur cœur, & que par une lâche & noire malignité on leur prête des vûes & des intentions qu'ils n'ont peutêtre jamais eues. Il ſouhaiteroit au contraire, quand le motif eſt obſcur, & qu'une même action peut avoir deux faces, qu'on la regardât toujours du bon côté, & qu'on panchât à en juger favorablement. Il applique ce principe aux bruits qu'on avoit répandus ſur Périclès, comme s'il n'eût allumé la

LONGUEMAIN.

Plut. de Herod. malign. pag. 855. 856.

ARTAXERXE

guerre du Péloponnése que par des vûes particuliéres & intéressées ; au lieu que toute sa conduite passée devoit faire juger que c'étoit par des raisons d'Etat & pour le bien public, qu'il s'étoit enfin rendu à un sentiment, auquel jusques-là il avoit cru devoir s'opposer.

Thucyd. lib. . p. 93-99. Diod. lib 12. 95-97.

Pendant que cette affaire étoit en mouvement à Athénes, les Lacédémoniens firent faire coup sur coup à Athénes par plusieurs ambassades les diverses demandes dont il a été parlé. L'affaire fut donc mise en délibération dans l'assemblée du peuple, & il y fut résolu qu'on opineroit conjointement sur tous les chefs, avant que de donner une réponse positive. Les avis furent partagés, comme c'est l'ordinaire ; & quelques-uns conclurent à abolir le Décret fait contre Mégare, qui paroissoit le principal obstacle à la paix.

Périclès parla en cette occasion avec une éloquence, que la vûe du bien public & de l'honneur de sa patrie, rendit plus véhémente encore & plus triomphante qu'elle ne l'avoit jamais paru. Il fit voir d'abord que le Décret de Mégare, sur lequel on insistoit le

plus, n'étoit pas une chose aussi indifférente qu'on se l'imaginoit. Que la demande des Lacédémoniens à cet égard, n'étoit qu'une tentative pour sonder la disposition des Athéniens, & connoître si on pouvoit les entamer en les intimidant. Que de reculer dans cette occasion, c'étoit montrer de la crainte & avouer sa foiblesse. Qu'il ne s'agissoit de rien moins que de céder aux Lacédémoniens l'empire dont les Athéniens s'étoient mis en possession depuis plusieurs années par leur courage & leur fermeté. Que si on se relâchoit sur ce point, on leur imposeroit aussitôt de nouvelles loix, comme à des gens qui ont peur : au lieu qu'en résistant vigoureusement, on seroit contraint de les traiter au moins comme égaux. Que sur les contestations présentes on pouvoit prendre des arbitres, pour les terminer à l'amiable : mais qu'il ne convenoit point aux Lacédémoniens d'ordonner à Athénes d'un ton de maîtres qu'elle eût à quitter Potidée, à affranchir Egine, à révoquer le Décret de Mégare. Que cette conduite impérieuse étoit directement contraire au traité, qui portoit en termes for-

ARTA-XERXE

mels, *Que s'il arrivoit quelque different entre les alliés, on le vuideroit par des voies pacifiques*, SANS SE DESSAISIR DE CE QU'ON POSSEDOIT. Qu'au reste le moien le plus sûr de n'être pas toujours en peine de contester ce qu'on posséde, c'est de prendre les armes en main, & de disputer ses droits à la pointe de l'épée. Que les Athéniens avoient de ce côté-là tout lieu d'espérer gain de cause; & pour leur en donner une plus vive idée, il fit une description magnifique de l'état présent des affaires d'Athénes, marquant en détail jusqu'où montoient ses fonds, ses revenus, ses flotes, ses troupes de terre & de mer, & celles de ses alliés; & comparant tout cela à la pauvreté de Lacédémone, destituée absolument de finances, qui sont pourtant le nerf de la guerre, & extrêmement foible du côté de la marine, qui en fait le principal succès.

Diod. lib. 12. p. 96. 97.

En effet il se trouvoit dans le trésor public, qu'on avoit transporté de Délos à Athénes, neuf mille six cens talens qui font près de vingt huit millions. Les contributions des alliés pour chaque année étoient de quatre cens soixante talens, (c'est-à-dire

près de quatorze cens mille livres.) En cas de néceſſité on pouvoit trouver des reſſources infinies dans les ornemens des temples, puiſque ceux de la ſtatue ſeule de Minerve montoient à cinquante talens d'or, (c'eſt-à-dire à quinze cens mille francs) que l'on pouvoit ôter de la ſtatue, ſans la détruire, & les remettre enſuite dans de meilleurs tems. Pour les troupes de terre, elles montoient à peu près à trente mille hommes, & la flote à trois cens galéres. Il les avertit ſur tout de ne point hazarder de combat dans leur pays contre les Péloponnéſiens, qui avoient plus de troupes qu'eux: de ne compter pour rien le ravage de leurs terres qui pouvoit aiſément ſe réparer, mais de compter pour tout la perte des hommes qui étoit irréparable: de faire conſiſter toute leur politique à garder leur ville, & à ſe conſerver l'empire de la mer, qui tôt ou tard les rendroit maîtres de leurs ennemis. Il régla le plan de la guerre, non pour une ſeule campagne, mais pour tout le tems qu'elle dureroit, leur faiſant entrevoir les maux qu'ils avoient à craindre s'ils s'écartoient de ce ſyſtême.

ARTA-XERXE

Périclès, après avoir ajouté d'autres considérations, tirées du caractére & du gouvernement intérieur des deux Républiques : l'une incertaine & flotante dans ses délibérations, plus lente encore dans l'exécution parce qu'elle est assujettie à attendre le consentement des alliés ; l'autre promte, décidée, indépendante, & maitresse des résolutions, ce qui n'est pas indifférent pour le succès des entreprises : Périclès, dis-je, termina son discours, & forma son avis. » Il ne reste plus, » dit-il, que de renvoier les ambassa-» deurs, & de leur répondre, que » nous permettrons le commerce d'A-» thénes à ceux de Mégare, pourvû » que les Lacédémoniens n'interdi-» sent le leur, ni à nous, ni à nos alliés. » Pour les villes de la Gréce, nous » laisserons libres celles qui l'étoient » lors de notre accord, à condition » qu'ils en feront autant à l'égard de » celles qui sont dans leur dépendan-» ce. Nous ne refusons point de nous » en raporter à des arbitres pour tout » ce qui fait le sujet de nos disputes, » & nous ne commencerons point les » premiers la guerre : mais nous nous » défendrons fortement, si l'on nous » attaque.

On répondit aux ambassadeurs, suivant l'avis de Périclès. Ils s'en retournérent, & ne revinrent plus depuis. Bientôt après commença la guerre du Péloponnése. LONGUEMAIN.

CHAPITRE IV.

Affaires des Grecs tant en Sicile qu'en Italie.

COMME la guerre du Péloponnése est un grand événement qui occupera un tems considérable, avant que d'y entrer je croi devoir exposer en peu de mots ce qui s'étoit passé de plus important jusqu'au tems où nous sommes dans la grande Gréce, soit en Sicile, soit en Italie.

§. I. *Défaite des Carthaginois dans la Sicile. Théron, tyran d'Agrigente. Régne de Gélon à Syracuse, & de ses deux freres. Rétablissement de la liberté.*

I. GELON.

Nous avons vû que Xerxès, qui ne se proposoit rien moins que d'exterminer entiérement les Grecs, avoit engagé les Carthaginois à porter la guerre contre ceux qui habi- AN.M.3520. AV.J.C.484. *Diod. lib. 11. pag. 1. & 16-22.*

ARTAXERXE

toient dans la Sicile. Ils y passérent avec une armée de terre de plus de trois cens mille hommes, & une flote composée de deux mille vaisseaux, & de plus de trois mille petits bâtimens de charge. Amilcar, le plus habile Capitaine qui fût alors à Carthage, fut chargé de cette expédition. Le succès ne répondit pas à un si formidable appareil. L'armée des Carthaginois fut entiérement défaite par Gélon qui avoit alors la principale autorité dans Syracuse.

Herod. lib. 7. c. 153-167.

Ce Gélon étoit d'une ville de Sicile située sur la côte méridionale entre Agrigente & Camarine, appellée Géla, d'où peutêtre il tira son nom. Il s'étoit fort distingué dans les guerres qu'Hippocrate, tyran de Géle, eut à soutenir contre ses voisins, qu'il subjuga presque tous, & peu s'en falut qu'il ne se rendît maître de Syracuse. Après la mort d'Hippocrate, Gélon, sous prétexte de défendre les intérêts & les droits des enfans du Tyran, prit les armes contre ses propres citoiens, & les aiant vaincus dans un combat, s'empara de l'autorité pour lui-même. Quelque tems après il se rendit maître aussi de Syracuse par le moien de

quelques bannis qu'il y avoit fait rentrer, & qui engagérent la populace à lui en ouvrir les portes. Pour lors il abandonna Géle à ſon frere Hiéron, & s'appliqua à étendre les limites de l'empire de Syracuſe, & ſe rendit très puiſſant en fort peu de tems. On en peut juger par * les troupes conſidérables qu'il offrit aux ambaſſadeurs des Grecs qui venoient implorer ſon ſecours contre le Roi des Perſes, & par la demande qu'il fit d'être déclaré le Généraliſſime de leur armée, ce qu'on n'eut garde de lui accorder. La crainte où il étoit pour lors de ſe voir bientôt attaqué par les Carthaginois, l'empêcha ſur tout de donner du ſecours aux Grecs. Il agit au reſte en ruſé politique, & quand il ſut que Xerxès avoit paſſé l'Helleſpont, il envoia un homme affidé avec de grands préſens, & lui donna ordre d'obſerver quel ſeroit le ſuccès du premier combat, & en cas qu'il fût favorable à Xerxès, de lui faire les ſoumiſſions de ſa part; ſinon, de raporter ſon argent. Il faut revenir aux Carthaginois.

Il promettoit de fournir deux cens vaiſſeaux, & trente mille hommes de troupes.

Ils étoient venus en Sicile ſur les vives ſollicitations de Térillus, au-

ARTAXERXE

trefois tyran d'Himére, mais dépouillé par Théron, autre tyran qui régnoit à Agrigente. Ce dernier étoit d'une des plus illustres familles de toute la Gréce, descendant en droite ligne de Cadmus. Il s'allia avec la maison qui régnoit alors à Syracuse, & qui étoit composée de quatre freres, Gélon, Hiéron, Polyzéle, & Thrasybule. Il maria sa fille au premier, & il épousa la fille du troisiéme.

Amilcar aiant débarqué à Panorme, commença par mettre le siége devant Himére. Gélon accourut au secours de son beau-pere avec une armée nombreuse; & tous deux ensemble défirent les Carthaginois. Cette victoire est peutêtre la plus complette qui ait jamais été remportée.

Le combat se donna le jour même de l'action des * Thermopyles. J'en ai raporté les circonstances dans l'hi-

Tom.1.p.254.

* *Hérodote dit que cette bataille fut donnée le même jour que celle de Salamine: ce qui paroît moins vraisemblable. Car les Grecs, instruits du succès de Gélon, le priérent de venir à leur secours contre Xerxès, ce qu'ils n'auroient pas fait après la bataille de Salamine, qui leur enfla tellement le courage, que depuis ce tems-là ils se crurent assez forts pour résister à leurs ennemis, & finir cette guerre à leur avantage sans le secours d'autrui.*

ſtoire des Carthaginois. Il eſt remarquable qu'entre les conditions de paix que Gélon impoſa aux vaincus, une des principales fut qu'ils ceſſeroient d'immoler leurs enfans au dieu Saturne. Ce qui marque en même tems & la cruauté des Carthaginois, & la piété de Gélon.

LONGUEMAIN.

Plut. in Apopht. pag. 175.

Les dépouilles furent immenſes, & montoient à un prix infini. Gélon en deſtina la plus grande partie pour orner les temples de Syracuſe. Le nombre des priſonniers fut auſſi incroiable. Il en fit le partage avec une grande équité entre tous les alliés, qui les emploiérent à cultiver leurs terres, & à conſtruire de magnifiques édifices tant pour la décoration que pour l'utilité des villes, en prenant la précaution de leur mettre des fers aux piés. Pluſieurs citoiens d'Agrigente en avoient chacun juſqu'à cinq cens.

AN M. 3525. Av. J.C. 479.

Gélon, après une victoire ſi glorieuſe, loin d'en devenir plus fier & plus orgueilleux, ſe montra encore plus doux, plus affable, plus humain que jamais à l'égard des citoiens & des alliés. Au retour de cette campagne, il convoqua l'aſſemblée des Syracu-

ſains, qui eurent ordre d'y venir armés. Pour lui, il s'y rendit ſans armes : expoſa à l'aſſemblée quelle avoit été ſa conduite, à quoi il avoit emploié les ſommes qu'on lui avoit confiées, & quel uſage il avoit fait de ſon autorité, ajoutant que ſi l'on avoit quelque plainte à former contre lui, ſa perſonne & ſa vie étoient entre leurs mains. Tout le peuple, touché d'un diſcours ſi peu attendu, & encore plus de la confiance avec laquelle il s'abandonnoit à lui, répondit par une acclamation générale de joie, de louange, & de reconnoiſſance; & ſur le champ, d'un commun accord, lui déféra l'autorité ſouveraine avec le titre de Roi. Et pour conſerver à jamais la mémoire de l'action mémorable de Gélon qui étoit venu dans l'aſſemblée ſe mettre à la diſcrétion des Syracuſains, ils lui érigérent une ſtatue, où il étoit repréſenté avec un ſimple habit de citoien, ſans ceinture & ſans armes. Cette ſtatue eut dans la ſuite un ſort bien ſingulier, & digne des motifs qui la lui avoient fait ériger. Timoléon, plus de cent trente ans après, aiant rétabli la liberté à Syracuſe, jugea

Plut. in Timol. p. 247. Ælian. lib. 13. cap. 37.

LONGUE-MAIN.

à propos, pour n'y laisser aucune trace du gouvernement tyrannique, & en même tems pour subvenir aux besoins du peuple, de faire vendre à l'encan toutes les statues des Princes & des Tyrans qui l'avoient gouvernée jusques-là. Mais auparavant il leur fit faire leur procès en forme, comme on le fait à des criminels, écoutant sur chacune les témoins & les dépositions. Elles furent toutes condannées d'un commun suffrage, excepté celle de Gélon dont je parle ici, laquelle trouva un éloquent avocat dans la vive & sincére reconnoissance des citoiens pour ce grand homme, dont ils respectoient encore la vertu comme s'il eût été vivant.

Les Syracusains n'eurent pas lieu de se repentir d'avoir confié une entiére autorité à Gélon. Elle n'ajouta rien au zêle qu'il avoit eu jusques-là pour leurs intérêts, mais le mit seulement en état de leur être plus utile. Car, par un changement jusques-là inoui, & dont [a] Tacite n'a vû depuis d'exemple que dans Vespasien, il fut le premier que la puissance souverai- *Diod. l. 11, pag. 55.*

a Solus omnium ante se principum in melius mutatus est. *Hist. lib.* 1. *cap.* 50.

ARTA-XERXE

ne ait rendu meilleur. Il donna le droit de bourgeoisie à plus de dix mille étrangers qui avoient servi sous lui. Ses vûes étoient de peupler la capitale, de rendre l'Etat plus puissant, de récompenser les services de ces braves & fidéles soldats, & de les attacher plus fortement à Syracuse par le souvenir d'un établissement si avantageux qu'elle leur avoit procuré en les adoptant au nombre de ses citoiens.

Plut. in Apophth. pag. 175.

Il se piquoit sur tout d'une sincérité, d'une vérité, d'une bonne foi à garder sa parole, qui étoit à l'épreuve de tout : qualité essentielle dans un Prince, seule capable de lui attirer la confiance de ses sujets & des étrangers, & qui doit être regardée comme la base de toute bonne politique, & de tout bon gouvernement. Aiant besoin d'argent pour une expédition qu'il méditoit, (il y a apparence que c'étoit avant la victoire remportée contre les Carthaginois) il s'adressa au peuple pour en tirer cette contribution. Mais voiant que les Syracusains avoient peine à se résoudre à prendre sur eux cette dépense, il dit que ce qu'il leur demandoit n'étoit

qu'un emprunt, & qu'il s'engageoit a le leur rendre aussitôt après la guerre. Les sommes lui furent fournies, & il les rendit exactement au tems marqué. Quelle ressource pour l'Etat qu'une telle équité ! Quel malheur & quel aveuglement d'y donner la plus légére atteinte !

LONGUE-MAIN.

Une de ses principales attentions (& en cela il fut imité par son successeur) étoit de mettre en honneur le labourage & la culture des terres. On sait combien la Sicile étoit un pays fertile en blé, & quel immense revenu on pouvoit tirer d'un fonds si riche en le cultivant avec soin. Il animoit le travail par sa présence, & se faisoit un plaisir de paroître quelquefois à la tête des laboureurs, comme dans d'autres occasions on l'avoit vû marcher à la tête des troupes. Son dessein n'étoit pas seulement, dit Plutarque, de fertiliser & d'enrichir le pays, mais encore d'exercer ses sujets, de les accoutumer & de les endurcir au travail, & de les préserver par ce moien de mille desordres qui sont la suite inévitable d'une vie molle & oisive. Il est peu de maximes, en matiére de politi-

Plut. ibid.

ARTA-XERXE

que, ſur leſquelles les anciens aient plus inſiſté que ſur celle qui regarde la culture des terres, ce qui eſt une preuve de leur grande ſageſſe, & de la profonde connoiſſance qu'ils avoient des ſolides appuis & des véritables
Pag. 916. 917. reſſources d'un Etat. Xénophon, dans un dialogue qui a pour titre Hiéron, & qui traite du Gouvernement, montre quel avantage ce ſeroit pour un Etat, ſi le Prince étoit attentif à récompenſer ceux qui excelleroient dans le labourage & dans la culture des terres. Il en dit autant de la guerre, du commerce, & de tous les arts, où l'honneur qu'on rendroit à ceux qui s'y diſtingueroient, mettroit tout en mouvement, exciteroit une noble & louable émulation parmi les citoiens, & feroit inventer mille moiens pour conduire ces arts à leur perfection.

Il ne paroît pas que Gélon eût été élevé comme l'étoient chez les Grecs les enfans des riches, à qui l'on apprenoit avec grand ſoin la muſique & l'art de toucher les inſtrumens. Peutêtre fut-ce un effet de ſon peu de naiſſance, ou plutôt du peu de cas qu'il faiſoit de ces ſortes d'exercices.

cices. Un jour qu'on présenta après le repas, comme c'étoit la coutume, une lyre à tous les convives, quand le rang de Gélon fut venu, au lieu de toucher cet instrument comme avoient fait tous les autres, il se fit amener son cheval, monta dessus avec une légéreté & une grace admirable, & fit voir qu'il avoit appris quelque chose de meilleur que de jouer de la lyre.

Plut. in Apophth. pag. 175.

Depuis la défaite des Carthaginois en Sicile, toutes les villes y jouissoient d'un profond repos, & Syracuse sur tout goutoit avec joie toutes les douceurs de la paix sous le sage gouvernement de Gélon. Il n'étoit pas de Syracuse, & cependant tous les Syracusains, si jaloux de leur liberté, s'étoient empressés de le faire leur roi. Quoiqu'étranger, la souveraineté le vint chercher, sans autre brigue de sa part que celle du mérite. Il en connut tous les devoirs : il en sentit le poids. Il ne l'accepta que pour l'avantage des peuples. Il ne se crut roi que pour défendre l'Etat, que pour maintenir le bon ordre, que pour protéger l'innocence & la justice, que pour donner à tous ses

Diod. lib. 11. p. 29. 30.

ARTAXERXE

ſujets par ſa vie ſimple, modeſte, réglée, appliquée, le modéle de toutes les vertus civiles. Il ne prit pour lui de la roiauté que les peines & les ſoins, que le zêle pour le bien public, que la ſatisfaction ſenſible de procurer par ſes veilles la tranquillité & le repos à des millions d'hommes : en un mot, il ne regarda la roiauté que comme un engagement & comme un moien de rendre plus d'hommes heureux. Il en bannit la pompe, le faſte, la licence, & l'impunité de faire le mal. Il ne voulut point paroître régner, mais il ſe contenta de faire régner les loix. Il ne fit jamais ſentir à ſes inférieurs qu'il étoit le maître : il leur fit ſeulement comprendre qu'eux & lui devoient céder à la raiſon & à la juſtice. Pour ſe faire obéir, il aimoit à n'emploier que la perſuaſion & le bon exemple, qui ſont les armes de la vertu, & qui produiſent ſeuls une obéiſſance ſincére & conſtante.

Une vieilleſſe reſpectée, un nom chéri & révéré par tous ſes ſujets, une réputation ſans tache & immortelle, ont été le fruit de cette ſageſſe conſervée ſur le trône juſqu'au der-

nier soupir. Son régne fut court, & ne fit que le montrer à la Sicile, pour donner dans sa personne le modéle d'un bon & d'un véritable roi. Après avoir régné seulement sept ans, il mourut, infiniment regretté de tous ses sujets. Chaque famille croioit avoir perdu son meilleur ami, son protecteur, son pere. Le peuple lui érigea hors de la ville, dans l'endroit où sa femme Démaréte avoit été ensevelie, un superbe monument, environné de neuf tours d'une hauteur & d'une magnificence extraordinaire, & lui décerna les honneurs qu'on rendoit alors aux demi-dieux, appellés autrement les Héros. Les Carthaginois dans la suite abbattirent ce monument, & Agathocle ces tours : mais, dit l'Historien, ni la violence, ni l'envie, ni le tems qui ruine tout, n'ont pu détruire la gloire de son nom, ni abolir la mémoire de ses grandes vertus & de ses belles actions, gravées par l'amour & par la reconnoissance dans le cœur des Siciliens.

LONGUE-MAIN.

II. HIE'RON.

APRE'S la mort de Gélon, le sceptre demeura encore dans sa famille

AN. M. 3532. AV. J.C. 472.

ARTAXERXE

près de douze ans. Hiéron, l'aîné de ses freres, lui succéda.

Il faut, pour concilier les Auteurs au sujet de ce Prince, dont les uns le donnent pour un bon roi, d'autres pour un tyran odieux ; il faut, dis-je, supposer que dans les premiéres années de son régne, retenu par l'exemple encore récent d'un frere généralement aimé & respecté de ses sujets, il se conduisit avec sagesse & modération : & que dans la suite, abandonné à son mauvais naturel, & corrompu par les flateries des courtisans, il dégénéra de sa premiére vertu, comme cela n'est que trop ordinaire, & se lassa de marcher dans la route que son prédécesseur venoit de lui marquer, & dont il s'étoit si bien trouvé.

In Apophth. pag. 175.

Plutarque raporte de lui une parole qui marque une disposition excellente dans un Prince. Il disoit que sa maison & ses oreilles seroient toujours ouvertes à quiconque voudroit lui dire la vérité, & qui la lui diroit avec franchise & sans ménagement.

Ælian lib. 4. cap. 15.

Il paroit en effet qu'il donnoit cette liberté à ses amis. Une santé d'abord assez infirme, & éprouvée par

de fréquentes maladies, lui laissa le tems de faire des réflexions, & lui fit naître la pensée d'appeller auprès de lui des personnes savantes, capables de l'entretenir agréablement, & de lui donner d'utiles instructions. Les plus célébres poetes de son tems se rendirent à sa Cour ; Simonide, Pindare, Bacchylide, Epicharme ; & l'on prétend que la douceur & les charmes de leur conversation ne contribuérent pas peu à adoucir l'humeur dure & sauvage d'Hiéron. Ces poetes n'excelloient pas seulement dans la poesie, mais avoient d'ailleurs un grand fonds d'érudition, & étoient regardés & consultés comme les Sages de leur tems. C'est ce que [a] Cicéron dit en particulier de Simonide.

LONGUE-MAIN.

Quelque tems après qu'il fut monté sur le trône, il conçut de violens soupçons contre son frere Polyzéle, dont le grand crédit qu'il avoit dans la ville, lui fit craindre qu'il ne songeât à le détrôner. Pour se défaire sans bruit d'un ennemi, selon lui, fort dangereux, il voulut le mettre à la

Diod. lib. 11. pag. 37.

a Simonides, non poeta solùm suavis, verùm etiam ceteroqui doctus sapiensque traditur. *Lib. 1. de Nat. deor. n. 60.*

ARTAXERXE

tête de quelques troupes qu'il envoioit au ſecours des Sibarites contre les Crotoniates, eſpérant qu'il périroit dans cette expédition. Le refus que fit ſon frere d'acepter ce commandement, l'aigrit encore davantage contre lui. Théron, qui avoit épouſé la fille de Polyzéle, prit le parti de ſon beau-pere. Il y eut à ce ſujet de grands & de longs différens entre le Roi de Syracuſe & celui d'Agrigente : mais à la fin ils s'accommodérent par la ſage entremiſe du poete Simonide ; & pour rendre leur accommodement durable, ils le cimentérent par une nouvelle alliance. Hiéron épouſa la ſœur de Théron. Depuis ce tems-là les deux Rois vécurent en bonne intelligence.

Schol. in Pind.

On voit par ce que je viens de dire que Simonide avoit beaucoup de crédit ſur l'eſprit du Roi, & il s'en ſervoit pour le porter à la vertu.

Cic. lib. 1. de Nat. deor. n. 60.

Leurs entretiens rouloient aſſez ſouvent ſur des matiéres de philoſophie. Dans une de ces converſations, Hiéron demanda à Simonide ce qu'il penſoit ſur la nature & ſur les attributs de la divinité. Celui-ci demanda un jour pour y réfléchir : le lende-

main il en demanda deux, & alla toujours ainſi en augmentant. Preſſé par le Prince de rendre raiſon de ces délais, il avoua que la matiére étoit au deſſus de ſes forces, & que plus il y penſoit, plus il y trouvoit d'obſcurité.

LONGUE-MAIN.

Nous avons un excellent traité de Xénophon ſur la maniére de bien gouverner, qui a pour titre *Hiéron*, & qui eſt un dialogue entre ce Prince & Simonide. Hiéron entreprend de prouver au Poete que les Tyrans, les Rois, ne ſont pas ſi heureux qu'on ſe l'imagine. Entre un grand nombre de preuves qu'il en apporte, il inſiſte principalement ſur le malheur qu'ils ont d'être privés du plus grand bien & de la plus grande douceur de la vie, c'eſt-à-dire d'un véritable ami, dans le ſein duquel on puiſſe dépoſer ſûrement ſes chagrins, ſes inquiétudes, ſes ſecrets; qui partage avec nous nos joies & nos douleurs; en un mot qui ſoit un autre nous-même, & qui ne faſſe avec nous qu'un cœur & qu'une ame. Simonide de ſon côté lui donne d'admirables inſtructions ſur les devoirs de la roiauté. Il lui repréſente qu'un Roi ne l'eſt pas pour lui, mais

ARTAXERXE

pour les autres: Que sa grandeur consiste, non à se bâtir de superbes palais, mais à construire des temples, à fortifier & à embellir ses villes : Que sa gloire est, non qu'on le craigne, mais qu'on craigne pour lui : Qu'un soin véritablement roial, n'est pas d'entrer en lice avec le premier-venu dans les Jeux Olympiques, (c'étoit la passion des Princes de ce tems-là, & en particulier * d'Hiéron) mais de disputer avec les Rois voisins à qui réussira le mieux à répandre l'abondance dans ses Etats, & à rendre ses peuples heureux.

Un autre poete, c'est Pindare, loue néanmoins ce même Hiéron sur la victoire qu'il avoit remportée à la course Equestre. » Ce Prince, dit-il » dans son ode, qui gouverne avec » équité les peuples de l'opulente » Sicile, a cueilli la plus pure fleur de » toutes les vertus. Il se fait un noble » plaisir de ce que la poesie & la mu» sique ont de plus exquis. Il aime les

* *On dit que Thémistocle le voiant arriver aux Jeux Olympiques avec un grand équipage, fut d'avis qu'on ne l'y admît pas, parce qu'il n'avoit point secouru les Grecs contre l'ennemi commun, non plus que son frere Gélon ; & cet avis fit honneur au Général Athénien.* Ælian. lib. 9. c. 5.

airs mélodieux, tels que nous avons « coutume d'en jouer à la table des « personnes qui nous sont cheres. « Courage donc, prend ta lyre, & « monte-la sur le ton Dorien. Si tu te « sens animé d'un beau feu en faveur « de * Pise & de Phérénice ; s'ils ont « fait naître en toi les plus doux transports, « lorsque ce généreux Coursier, « sans être piqué de l'éperon, « voloit sur les bords de l'Alphée, & « portoit son maître au sein de la victoire ; « chante le Roi de Syracuse, « l'ornement de nos courses équestres. «

LONGUE-MAIN.

On peut voir l'ode entiére traduite par feu Mr. Massieu, dans le 6e Tome des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, d'où j'ai extrait le peu que j'en ai raporté. J'ai été bien aise de faire connoître Pindare au Lecteur par ce petit échantillon.

Cette ode est suivie immédiatement d'une autre, composée en l'honneur de Théron roi d'Agrigente, vainqueur à la course des Chars. Plu-

* Pise *étoit la ville, près de laquelle se célébroient les Jeux Olympiques ;* Phérénice *le nom du Coursier d'Hiéron, qui signifie,* Remporteur de victoires.

ARTAXERXE

ſieurs la regardent comme le chef-d'œuvre de Pindare, tant l'expreſſion leur en paroit ſublime, les ſentimens nobles, la morale pure.

Je ne ſai pas juſqu'à quel point il faut compter ſur les autres louanges que Pindare donne à Hiéron; car les poetes ne ſe piquent pas toujours d'une grande ſincérité dans celles qu'ils accordent aux Princes : mais au moins il eſt certain qu'il avoit fait de ſa Cour le rendez-vous des beaux eſprits, & qu'il avoit ſû les y attirer par ſes maniéres honnêtes & engageantes, & encore plus par ſes libéralités, ce qui n'eſt pas un petit mérite pour un Roi.

On ne peut donner à la Cour d'Hiéron l'éloge que donne [a] Horace à celle de Mécéne, où régnoit un caractére, rare parmi les ſavans, mais infiniment plus eſtimable que toute leur ſcience. On ne connoiſſoit point, dit Horace, dans cette aimable Cour, les bas ſentimens de l'envie & de la jalouſie, & l'on y voioit, dans ceux

a Non iſto vivimus illic,
Quo tu rere, modo. Domus hac nec purior ulla eſt,
Nec magis his aliena malis. Nil mî officit unquam,
Ditior hic aut eſt quia doctior. Eſt locus unicuique ſuus. *Horat. Lib.* 1. *Satyr.* 10.

qui partageoient la faveur du maître, un mérite ou un crédit supérieur, sans en prendre ombrage. Il n'en étoit pas ainsi chez Hiéron, ni chez Théron. On dit que Simonide, & son neveu Bachylide, tâchoient par toutes sortes de critiques d'affoiblir l'estime que ces Princes témoignoient pour les ouvrages de Pindare. Celui-ci, par droit de represailles, les rabaisse étrangement dans l'ode de Théron, en les comparant *à des corbeaux qui croassent inutilement contre le divin oiseau de Jupiter.* La vertu de Pindare n'étoit pas la modestie. LONGUE-MAIN.

Scoliast. Pind.

Hiéron, aiant chassé de Catane & de Naxe les anciens habitans, y établit une nombreuse colonie, composée de dix mille hommes ; dont cinq mille étoient Syracusains, & les cinq autres mille venus du Péloponnèse. C'est ce qui engagea les habitans de ces deux villes à lui décerner après sa mort les honneurs qu'on rendoit aux Héros ou demi-dieux, parce qu'ils le regardoient comme leur fondateur.

Diod. lib. 11. pag. 37.

Il témoigna beaucoup de bonté aux enfans d'Anaxilaus, qui avoit été tyran de Zancle, & grand ami de Gélon son frere. Comme ils étoient parve-

Ibid. pag. 50.

ARTAXERXE

nus à l'âge viril, il les exhorta à prendre en main les rénes du gouvernement, après s'être fait rendre compte par leur tuteur, qui s'appelloit Micythe. Celui-ci, aiant assemblé les plus proches parens & les meilleurs amis des jeunes Princes, rendit en leur présence un si bon compte de sa tutéle, que tous, ravis en admiration, donnérent des louanges extraordinaires à sa prudence, à sa bonne foi, & à sa justice. La chose alla si loin, que les jeunes Princes même le pressérent très vivement de vouloir bien continuer à se charger du gouvernement comme il avoit fait jusques-là. Mais le sage Tuteur, préférant la douceur du repos à l'éclat du commandement, & d'ailleurs persuadé que l'intérêt de l'Etat demandoit que les jeunes Princes gouvernassent par eux-mêmes, prit le parti de la retraite.

La fin du régne d'Hiéron ne répondit pas aux commencemens, où nous n'avons presque rien vû que de louable. Il étoit, selon Diodore, avare, violent, injuste, & ne songeoit qu'à satisfaire ses passions, sans se mettre en peine de s'attirer l'estime & l'affection

Diod. lib. pag. 51.

des peuples, qui de leur coté avoient une extrême haine pour un Prince, qu'ils regardoient plûtôt comme un tyran que comme un roi. Il n'y eut que le respect pour la mémoire de Gélon qui les empécha d'éclater. Hiéron mourut, après avoir régné onze ans.

LONGUE-MAIN.

III. THRASYBULE.

SON FRERE Thrasybule lui succéda; &, comme s'il eût pris à tâche de le faire regretter, il enchérit encore sur tous ses vices. Plein d'orgueil, & d'une fierté brutale, il comptoit pour rien les hommes, croiant qu'ils n'étoient faits que pour lui, & qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il se livra entiérement au conseil flateur des jeunes insensés qui l'environnoient. Il traitoit tous ses sujets avec la derniére dureté, bannissant les uns, confisquant le bien des autres, & en faisant mourir un grand nombre. Les Syracusains ne purent souffrir lontems une si dure servitude. Ils appellérent à leur secours les villes voisines, intéressées comme eux à secouer le joug de la tyrannie. Thrasybule fut assiégé dans Syracuse même, dont il avoit retenu une partie sous sa domi-

Diod. lib. 11. p. 51. 52.

ARTAXERXE.

nation, ſavoir l'Achradine, & l'Ile, qui étoit très fortifiée; le troiſiéme quartier de la ville, nommé Tyque, étoit entre les mains de ſes ennemis. Après une aſſez foible réſiſtance, aiant demandé à capituler, il quitta la ville, & ſe retira en exil chez les Locriens. Il n'avoit été ſur le trône qu'un an. Syracuſe rentra ainſi en liberté. Elle délivra auſſi les autres villes de Sicile de la tyrannie, établit par tout le gouvernement populaire, & s'y maintint elle-même pendant ſoixante ans juſqu'au tems de Denys le Tyran, qui l'aſſervit de nouveau.

AN.M.3544. Av.J.C.460. *Diod. lib.* XI. *p.* 55. *&c.*

DEPUIS que la Sicile eut été délivrée de la domination des Tyrans, & que la liberté eut été rendue à toutes les villes, comme le pays par lui-même étoit extrêmement fertile, & que la paix dont on jouiſſoit par tout laiſſoit tout le loiſir de s'appliquer à la culture des terres, & à la nourriture des troupeaux, les peuples de cette île devinrent fort puiſſans, & amaſſérent de grandes richeſſes. Pour conſerver à jamais la mémoire de l'heureux jour où ils avoient ſecoué le joug de la ſervitude par l'exil de Thraſybule, ils ordonnérent dans l'aſſem-

blée générale de la nation, que l'on érigeroit une ſtatue coloſſale à Jupiter Libérateur ; que tous les ans, dans ce jour-là, on célébreroit une fête ſolennelle en action de graces du rétabliſſement de la liberté, & qu'on immoleroit aux dieux quatre cens cinquante taureaux, qui ſerviroient auſſi à traiter le peuple dans un feſtin commun.

Il reſta toujours néanmoins dans l'eſprit de pluſieurs particuliers je ne ſai quel levain ſecret de tyrannie, qui troubla ſouvent la douceur de cette paix, & cauſa dans la Sicile divers mouvemens, dans le détail deſquels je ne croi pas devoir deſcendre. Pour en prévenir l'effet, on établit à Syracuſe le Pétaliſme, qui étoit à peu prés la même choſe que l'Oſtraciſme à Athénes, & qu'on appella ainſi du mot grec πέταλον, qui ſignifie *une feuille*, parce qu'on donnoit ſon ſuffrage ſur une feuille d'olivier. Ce jugement s'exerçoit contre les citoiens dont la puiſſance donnoit lieu de craindre qu'ils ne ſongeaſſent à ſe faire tyrans, & les banniſſoit pour dix ans: mais il ne ſubſiſta pas lontems, & fut bientôt aboli, parce que la crainte d'y

Ibid. pag. 65.

ARTAXERXE

ſuccomber aiant porté les plus gens de bien a ſe retirer, & a renoncer au gouvernement, les premiéres places n'étoient plus remplies que par ceux des citoiens qui avoient le moins de mérite.

Diod. p. 67-70.

DEUCETIUS, ſelon Diodore, étoit Chef des peuples appellés proprement Siciliens. Les aiant tous réunis en un ſeul corps, excepté ceux d'Hybla, il devint fort puiſſant, & forma pluſieurs grandes entrepriſes. Ce fut lui qui bâtit la ville *Palica*, près du temple des dieux nommés *Palici*. Ce temple étoit fort célébre par quelques merveilles qu'on en raconte, & encore plus par la ſainteté & la religion des ſermens qu'on y prétoit, dont le violement étoit toujours ſuivi d'une punition promte & exemplaire. C'étoit un aſyle aſſuré pour tous ceux qu'une puiſſance ſupérieure accabloit, & ſur tout pour les eſclaves véxés injuſtement par leurs maîtres, ou traités par eux trop cruellement. Ils y demeuroient en ſûreté, juſqu'à ce que des arbitres & des médiateurs euſſent fait leur paix; & il n'y avoit point d'exemple que jamais aucun maître eût manqué à la parole qu'il

avoit donnée de pardonner à ſes eſclaves, tant les dieux qui préſidoient à ce temple étoient en réputation de venger ſévérement le parjure.

Ce Deucétius, après pluſieurs ſuccès fort heureux, & pluſieurs actions où il avoit remporté de grands avantages ſur les ennemis, & en particulier ſur les Syracuſains, vit tout d'un coup changer ſa fortune par la perte d'une bataille, & fut abandonné de preſque toutes ſes troupes. Dans la conſternation & l'abbattement où le jetta une déſertion ſi ſubite & ſi générale, il prit une réſolution que le déſeſpoir ſeul pouvoit lui inſpirer. Il ſe retira ſur le ſoir & de nuit à Syracuſe, avança juſques dans la place publique; & là, humble ſuppliant proſterné aux piés des autels, il abandonna ſa vie & ſes Etats à la merci des Syracuſains, c'eſt-à-dire de ſes ennemis déclarés. La ſingularité du ſpectacle attira un grand concours du peuple. Les Magiſtrats auſſitôt convoquérent l'aſſemblée, & mirent l'affaire en délibération. On commença par entendre les Orateurs, chargés ordinairement de haranguer le peuple, qui l'animérent extrême-

ARTAXERXE.

ment contre Deucétius, comme contre un ennemi public, que la Providence elle-même sembloit leur présenter, pour venger & punir par sa mort tous les torts qu'il avoit faits à la République. Un tel discours fit horreur à tout ce qu'il y avoit de gens de bien dans l'assemblée. Les plus sages & les plus anciens d'entre les Sénateurs représentérent, » Qu'il ne » faloit pas considérer ici ce que méritoit Deucétius, mais ce qui convenoit aux Syracusains : Qu'ils ne » devoient plus envisager en lui un » ennemi, mais un suppliant, qualité qui rendoit sa personne sacrée » & inviolable : Qu'il y avoit une » déesse (elle s'appelloit Némésis) » vengeresse des crimes, sur tout de » la cruauté & de l'impiété, laquelle » sans doute ne laisseroit pas celle-ci » impunie : Qu'outre qu'il y a de la » bassesse & de l'inhumanité d'insulter à l'infortune des malheureux, & de vouloir écraser ceux » qu'on trouve déja abbatus sous ses » piés ; il étoit de la grandeur & du » bon naturel des Syracusains de faire » paroître de la bonté & de la clémence à l'égard de ceux même qui

» en sont le moins dignes. « Tout le peuple se rendit à cet avis, & d'un commun consentement conserva la vie à Deucétius. La ville de Corinthe, métropole & fondatrice de Syracuse, lui fut marquée pour lieu de sa retraite, & les Syracusains s'engagérent à lui fournir tout ce qui lui étoit nécessaire pour y vivre honorablement. Qui ne comprend pas, en comparant ces deux avis, de quel côté est le beau & le grand?

LONGUEMAIN.

§. II. *De quelques personnes & de quelques villes célébres dans la grande Gréce. Pythagore, Charondas, Zaleucus, Milon l'Athléte: Crotone, Sybaris, Thurium.*

1. *Pythagore.*

EN PARCOURANT ce qui regarde la Grande Gréce en Italie, je ne dois pas omettre Pythagore, qui en a fait l'honneur. Il étoit de Samos. Après avoir parcouru beaucoup de pays, & s'être enrichi l'esprit d'un grand nombre de rares connoissances, il revint dans sa patrie, où il ne fit pas un long séjour a cause du gouvernement tyrannique qu'il y trouva établi par

Diog. Laert. in vit. Pythag.
AN. M. 34??.
AV. J.C. 514.

ARTAXERXE

Polycrate, qui avoit néanmoins pour lui tous les égards possibles, & qui faisoit de son mérite le cas qu'il devoit. Mais l'étude des sciences, & sur tout de la philosophie, ne peut guéres s'accorder avec la servitude, même la plus douce & la plus honorable. Il passa donc en Italie, & fit sa demeure ordinaire à Crotone, à Métapont, à Héraclée, à Tarente. Servius Tullius, ou Tarquin le superbe, régnoit pour lors à Rome : ce qui détruit absolument l'opinion de ceux qui croioient que Numa Pompilius, second roi des Romains, qui vivoit plus de cent ans auparavant, avoit été disciple de Pythagore ; opinion fondée apparemment sur la ressemblance de leurs mœurs, de leur caractére, & de leurs principes.

Liv. lib. 1. *n.* 18.

[a] Tout le pays se ressentit bientôt de la présence de ce grave Philosophe. Le goût de l'étude, & l'amour de la sagesse, s'y répandirent presque généralement en fort peu de tems. On accouroit de toutes les villes voisines pour voir Pythagore, pour l'entendre,

a Pythagoras, cùm in Italiam venisset, exornavit eam Græciam, quæ magna dicta est, & privatim & publicè, præstantissimis & institutis, & artibus. *Cic. Tuscul. Quæst. lib.* 5. *n.* 10.

& pour profiter de ses salutaires avis. Tous les Princes du pays se faisoient un plaisir & un honneur de l'avoir chez eux, de s'entretenir avec lui, & de prendre de ses leçons sur la maniére de gouverner sagement les peuples. Son école devint la plus célébre qui eût encore été. Il n'avoit pas moins de quatre ou cinq cens disciples. Avant que de les admettre dans ce rang, il les éprouvoit dans une espece de noviciat qui duroit cinq ans, & pendant tout ce tems-là il les condannoit à un rigoureux silence, parce qu'il vouloit qu'ils fussent instruits avant que de parler. J'exposerai quels étoient ses dogmes & ses sentimens, lorsque je parlerai des différentes sectes des Philosophes : tout le monde sait que la métempsycose en étoit un des principaux. Ses disciples avoient un grand respect pour tout ce qui sortoit de sa bouche, & sans autre examen, il suffisoit qu'il eût parlé pour se faire croire; & pour assurer que quelque chose étoit vrai, ils avoient coutume de s'exprimer ainsi : *Le Maître l'a dit.* C'étoit porter trop loin la déférence & la docilité, que de renoncer ainsi à tout examen, & de

Αὐτὸς ἔφα.

ARTA-XERXE

faire le sacrifice absolu de sa raison & de ses lumiéres ; sacrifice qui n'est dû qu'à la seule autorité divine, infiniment supérieure à toute notre raison & à toutes nos lumiéres, & qui a droit par conséquent de leur imposer la loi, & de leur parler en souveraine.

Il sortit de l'école de Pythagore un grand nombre d'illustres disciples, qui firent un honneur infini à leur maître : de sages Législateurs, de grands Politiques, des personnes habiles dans toutes les sciences, des hommes capables de gouverner les Etats, & d'être les Ministres des plus grands Princes. [a] Lontems après sa mort, cette partie de l'Italie qu'il avoit cultivée & instruite par ses leçons, étoit encore regardée comme la pépiniére & le séjour des savans en tout genre, & elle se maintint pendant plusieurs siécles dans cette glorieuse possession. Il faloit qu'à Rome on eût une grande idée du mérite & de la vertu de Pythagore, puisque l'oracle de Delphes aiant ordonné aux

Plin. l. 34. cap. 6.

a Pythagoras tenuit magnam illam Græciam cum honore, & disciplina, tum etiam auctoritate; multaque secula postea sic viguit Pythagoreorum nomen, ut nulli alii docti viderentur. *Tuscul. Quæst. l. 1. n.* 38.

Romains pendant la guerre des Samnites d'eriger deux ſtatues dans l'endroit le plus célébre de la ville, l'une au plus ſage, l'autre au plus courageux des Grecs, ils les érigérent dans le lieu des Comices à Pythagore & à Themiſtocle. On ne ſait rien de certain ſur le lieu ni ſur le tems de la mort de Pythagore.

LONGUEMAIN.

2. *Crotone. Sybaris. Thurium.*

Crotone fut fondée par Myſcellus chef des Achéens la troiſiéme année de la XVII. Olympiade. Ce Myſcellus étant allé à Delphes pour conſulter l'oracle d'Apollon ſur le lieu où il bâtiroit ſa ville, y trouva Archias le Corinthien, qu'un ſemblable deſſein y avoit amené. Le Dieu les écouta favorablement, & après les avoir déterminés ſur le lieu le plus convenable à leurs nouveaux établiſſemens, il leur propoſa différens avantages, & leur laiſſa entre autres le choix des richeſſes ou de la ſanté. Les richeſſes touchérent Archias, Myſcellus demanda la ſanté; &, ſi l'on en croit l'hiſtoire, Apollon fut fidéle à tous les deux. Archias fonda Syracuſe, qui devint en peu de tems la plus opulen-

AN. M. 3295. AV. J.C. 709. *Strab. l. 6. pag.* 262. & 269. *Dionyſ. Halicarn. Antiq. Rom. l.* 2. *p.* 121.

ARTAXERXE.

te ville de la Gréce. Myſcellus fonda Crotone, ſi fameuſe par la longue vie & par la force naturelle de ſes habitans, qu'elle étoit paſſée en proverbe pour ſignifier un lieu fort ſain, & où l'air étoit d'une extrême pureté. Elle ſe ſignala par un grand nombre de victoires dans les Jeux de la Gréce, & Strabon dit que dans une même Olympiade ſept Crotoniates furent couronnés aux Jeux Olympiques, & remportérent tous les prix du Stade.

Κρότωνος ὑγιέστερος

Strab. l. 6. pag. 263. Athen. lib. 12. pap. 518-520.

Sybaris étoit ſituée à dix lieues de Crotone, (200 ſtades) & avoit été fondée auſſi par les Achéens, mais avant l'autre. Cette ville dans la ſuite devint fort puiſſante. Elle avoit ſous ſa dépendance quatre peuples voiſins & vingt-cinq villes, de ſorte qu'elle ſeule pouvoit mettre ſur pié trois cens mille hommes. Cette richeſſe & cette opulence furent bientôt ſuivies d'un luxe & d'un déréglement de mœurs qu'on a peine à croire. Les citoiens n'étoient occupés que de feſtins, de jeux, de ſpectacles, de parties de plaiſir & de débauches. Il y avoit des récompenſes publiques & des marques de diſtinction pour ceux qui donnoient de plus magnifiques repas, & même pour les

les cuisiniers qui réussissoient le mieux dans l'art important de faire de nouvelles découvertes pour la bonne chere, & d'inventer de nouveaux rafinemens pour satisfaire le goût. La délicatesse & la mollesse étoient portées si loin, qu'on écartoit sévérement de la ville tous les ouvriers qui faisoient trop de bruit en travaillant, & qu'on n'y souffroit point de cocqs, de peur que leur chant aigu & perçant ne troublât la douceur du sommeil.

A tous ces maux se joignirent la dissension & la discorde, ce qui causa leur ruine. Cinq cens des plus riches de la ville en aiant été chassés par la faction d'un particulier nommé Télys, se réfugiérent à Crotone. Télys les fit redemander, & sur le refus que firent les Crotoniates de les livrer, déterminés à cette généreuse résolution par l'avis de Pythagore qui étoit alors chez eux, la guerre fut déclarée. Les Sybarites se mirent en campagne avec trois cens mille hommes, les Crotoniates avec cent mille seulement, mais ils avoient à leur tête Milon, ce fameux Athléte, dont il sera bientôt parlé, qui étoit couvert

An.M. 3484. Av.J.C. 520. *Diod. lib.* 12. *p.* 76-85.

ARTAXERXE

d'une peau de lion, & armé d'une massue, comme un autre Hercule. Ceux-ci remportérent une victoire complette, & firent mains basses sur tous les fuiards, de sorte qu'il ne s'en sauva qu'un petit nombre, & leur ville demeura déserte. Environ soixante ans après, des Thessaliens vinrent s'y établir: mais ils n'y demeurérent pas lontems en repos, & en furent chassés par les Crotoniates. Réduits à cette facheuse extrémité, ils implorérent le secours de Sparte & d'Athénes. Les Athéniens, touchés de compassion pour le pitoiable état où ils étoient réduits, après avoir fait proclamer dans le Péloponnése que ceux qui voudroient se joindre à cette colonie pouvoient le faire librement, envoiérent aux Sybarites une flote de dix vaisseaux, sous la conduite de Lampon & de Xénocrate.

An. M. 3560. Av. J.C. 444.

ILS BATIRENT une ville près de l'ancienne Sybaris, qu'ils appellérent *Thurium*. Deux Savans illustres, l'un orateur, l'autre historien, se joignirent à cette colonie. Le premier étoit Lysias, âgé pour lors seulement de quinze ans. Il demeura à Thurium jusqu'au malheur arrivé aux Athé-

Dionys. Halicarn. in vit. Lys. pag. 82.

niens dans la Sicile, & paſſa pour lors à Athénes. Le ſecond étoit Hérodote. Quoiqu'il fût natif d'Halicarnaſſe ville de Carie, il fut pourtant censé être de Thurium, parce qu'il s'y établit avec cette colonie. J'en parlerai ailleurs plus au long.

LONGUE-MAIN.

Strab. l. 14. pag. 656.

La diviſion ſe mit bientôt dans la ville, à l'occaſion des nouveaux habitans, que les autres vouloient priver de toutes les charges & de tous les priviléges. Mais comme ils étoient en bien plus grand nombre, ils chaſſérent tous les anciens Sybarites, & demeurérent ſeuls maîtres de la ville. Soutenus par l'alliance qu'ils firent avec les Crotoniates, ils devinrent en peu de tems fort puiſſans; & aiant établi dans leur ville le gouvernement populaire, ils en diſtribuérent les citoiens en dix Tribus, auxquelles ils donnérent le nom des différens peuples d'où ils étoient ſortis.

3. *Charondas Législateur.*

ALORS ils ne ſongérent plus qu'à affermir leur gouvernement par de ſages loix, & pour cet effet choiſirent entr'eux Charondas élevé dans l'école

ARTA-XERXE

de Pythagore, qu'ils chargérent du ſoin de les dreſſer. J'en raporterai ici quelques-unes.

1ment. Il donna excluſion du Sénat & de toute dignité publique à quiconque paſſeroit à de ſecondes noces aprés avoir eu des enfans d'un premier lit: perſuadé qu'un homme ſi peu attentif aux intérêts de ſes enfans, ne le ſeroit pas davantage à ceux de la patrie; & que s'étant montré mauvais pere, il ſeroit mauvais magiſtrat.

2. Il condanna les calomniateurs à être conduits par toute la ville couronnés de bruiére, comme les plus méchans de tous les hommes: ignominie à laquelle le plus ſouvent ils ne pouvoient ſurvivre. La ville, délivrée de cette peſte, recouvra le repos & la tranquillité. Les [a] calomniateurs ſont en effet la ſource la plus ordinaire des troubles publics & particuliers, &, ſelon la remarque de Tacite, trop épargnés dans la plupart des Etats.

3. Il établit une loi toute nouvelle contre une autre ſorte de peſte & de

a Delatores, genus hominum publico exitio repertum, & pœnis quidem nunquam ſatis coercitum. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 30.*

contagion, qui eſt, dans une république, la cauſe ordinaire de la corruption des mœurs; en donnant action contre ceux qui ſe lieroient d'amitié & de commerce avec les méchans, & les condannant à une amende conſidérable.

4. Il voulut que tous les enfans des citoiens fuſſent inſtruits dans les belles lettres, dont l'effet propre eſt de polir & de civiliſer les eſprits, d'inſpirer des mœurs douces, & de porter à la vertu; ce qui fait le bonheur d'un Etat, & eſt également néceſſaire à tous les citoiens. Dans cette vûe, il ſtipendia des maîtres publics, afin que l'inſtruction étant gratuite, pût devenir générale. Il regardoit l'ignorance comme le plus grand des maux, & la ſource de tous les vices.

5. Il fit une loi à l'égard des orphelins, qui paroît aſſez ſenſée: en confiant le ſoin de leur education aux parens du côté maternel, de qui il n'y avoit rien à craindre contre leur vie; & l'adminiſtration de leurs biens aux parens du côté paternel, qui avoient intérêt de les conſerver, pouvant en devenir les héritiers par la mort des pupilles.

ARTAXERXE

6. Au lieu de punir de mort les déserteurs, & ceux qui quittoient leur rang & fuioient dans le combat, il se contenta de les condanner à paroitre pendant trois jours dans la ville revétus d'un habit de femme : espérant que la crainte d'une telle honte ne produiroit pas moins d'effet que celle de la mort, & d'ailleurs voulant donner lieu à ces lâches citoiens de réparer & de couvrir leur faute dans la premiére occasion.

7. Pour empécher que ses loix ne fussent abrogées avec trop de facilité & de témérité, il imposa une condition bien dure & bien hazardeuse à ceux qui proposeroient d'y faire quelque changement. Ils devoient paroitre dans l'assemblée publique avec une corde au cou, & si le changement proposé ne passoit point, être étranglés sur le champ. Dans toute la suite du tems il n'arriva que trois fois de proposer de tels changemens ; & ils furent acceptés.

Charondas ne survécut pas lontems à ses loix. Revenant un jour de poursuivre des voleurs, & trouvant la ville en tumulte, il entra tout armé dans l'assemblée, ce qu'il avoit dé-

fendu par une loi expreſſe. Un particulier lui reprocha qu'il violoit lui-même ſes loix. *Non*, dit-il, *je ne les viole point, mais je les ſcellerai de mon ſang*; & ſur le champ il ſe tua de ſon épée.

Zaleucus, autre Légiſlateur.

DANS le même tems, & dans la même contrée, il y eut un autre Légiſlateur célébre, nommé ZALEUCUS, diſciple de Pythagore auſſi bien que Charondas. Il ne nous reſte preſque qu'une eſpece de préambule qu'il avoit mis à la tête de ſes loix, qui en donne une grande idée. Il demande de ſes citoiens avant tout, qu'ils croient & ſoient fortement perſuadés qu'il y a des dieux; & il ajoute qu'il ne faut que lever les yeux vers le ciel, & en conſidérer l'ordre & la beauté, pour ſe convaincre qu'un ouvrage ſi merveilleux ne peut point être l'effet du hazard ni de l'induſtrie humaine. Par une conſéquence & une ſuite naturelle de cette perſuaſion, il les exhorte à honorer & à reſpecter les dieux, comme auteurs de tout ce qu'il y a de bon, de juſte, & d'honnête parmi les mortels; & de les ho-

ARTA-XERXE

norer, non ſimplement par des ſacrifices & par de magnifiques préſens, mais par une ſage conduite, & par des mœurs pures & chaſtes, qui plaiſent aux dieux infiniment plus que tous les ſacrifices.

Après cet exorde ſi plein de religion & de piété, où il montre la Divinité comme la ſource primitive des loix, comme la principale autorité qui en commande l'obſervation, comme le plus puiſſant motif pour y être fidéle, & comme le parfait modéle auquel on doit ſe conformer, il paſſe au détail des devoirs que les hommes ont les uns à l'égard des autres, & leur donne un précepte fort propre à conſerver dans le commerce de la vie la paix & l'union, en commandant de ne pas rendre éternelles les haines & les diſſenſions, ce qui marqueroit un eſprit féroce & indomtable; mais d'en uſer à l'égard de leurs ennemis, comme devant bientôt les avoir pour amis. Il ne faut pas attendre du paganiſme une plus haute perfection.

Quant à ce qui regarde les Juges & les Magiſtrats, après leur avoir repréſenté qu'en prononçant les jugemens ils ne doivent ſe laiſſer préve-

nir ni par l'amitié, ni par la haine, ni par aucune autre passion ; il se contente de les exhorter à éviter avec soin toute hauteur & toute dureté à l'égard des parties, qui sont assez à plaindre d'avoir à essuier les peines & les fatigues qu'entraîne après elle la poursuite d'un procès. Leur place en effet, quelque laborieuse qu'elle soit, ne leur donne aucun droit de faire sentir leur mauvaise humeur aux parties. Ils leur doivent la justice par état & par la qualité même de Juges ; & lorsqu'ils la leur rendent, même avec douceur & avec humanité, ce n'est qu'une dette dont ils s'acquitent, & non une grace qu'ils leur accordent.

Pour écarter de sa République le luxe, qu'il regardoit comme la ruine certaine d'un Etat, il ne suivit pas la pratique établie parmi quelques nations, où l'on croit qu'il suffit, pour le réprimer, de punir les contraventions à la loi par des amendes pécuniaires. Il s'y prit, dit l'historien, d'une maniére plus adroite & plus ingénieuse, & en même tems plus efficace. Il defendit aux femmes de porter des étofes riches & précieuses, des habits brodés, des pierreries, des pen-

ARTAXERXE

dans d'oreilles, des colliers, des braſſelets, des anneaux d'or, & d'autres ornemens de cette ſorte, n'exceptant de cette loi que les femmes proſtituées. Il fit, à l'égard des hommes, un réglement ſemblable à proportion, n'en exceptant pareillement que ceux qui conſentiroient à paſſer pour débauchés & pour infames. Par cette voie il détourna facilement & ſans violence les citoiens de tout ce qui ſentoit le luxe & la molleſſe. [a] Car il ne ſe trouva perſonne qui eût aſſez renoncé à tout ſentiment d'honneur, pour vouloir porter aux yeux de toute une ville les marques de ſa honte, s'attirer par là le mépris & la riſée publique, & deshonorer pour toujours ſa famille.

5. *Milon l'Athléte.*

NOUS l'avons vû à la tête d'une armée remporter une fort grande victoire. Mais il étoit encore plus célébre par ſa force athlétique, que par ſon courage guerrier. On le ſurnommoit *le Crotoniate*, du nom de Crotone ſa patrie. C'eſt celui dont nous avons

a More inter veteres recepto, qui ſatis pœnarum adversùs impudicas in ipſa profeſſione flagitii credebant. *Tacit. Annal. lib. 2. cap. 85.*

dit que Démocéde, ce fameux médecin, qui étoit son compatriote, avoit épousé la fille, après s'être sauvé de la Cour de Darius pour revenir dans la Gréce.

An. M. 3484 Av. J.C. 520

Pausanias dit que Milon fut sept fois victorieux aux Jeux Pythiens, une fois étant enfant; qu'il remporta six victoires aux Jeux Olympiques, toutes à la lutte, l'une desquelles lui fut ajugée aussi pendant son enfance; & que s'étant présenté une septiéme fois à Olympie pour la lutte, il ne put y combattre faute d'antagoniste. Il empoignoit une grenade de maniére, que, sans l'écraser, il la serroit suffisamment pour la retenir malgré les efforts de ceux qui tâchoient de la lui arracher. Il se tenoit si ferme sur un * disque qu'on avoit huilé pour le rendre plus glissant, qu'il étoit impossible de l'y ébranler. Il ceignoit sa tête d'une corde, comme d'un diadême; après quoi, retenant fortement son haleine, les veines de sa tête s'enfloient jusqu'au point de rompre la corde. Lorsqu'appuiant son coude sur son côté il présentoit la main droite ouverte, les doigts serrés l'un contre l'autre à l'exception du

Lib. 6. pag. 369. 370.

** Le disque étoit une espéce de palet, de forme plate & ronde.*

ARTA-XERXE

pouce qu'il élevoit, il n'y avoit force d'homme qui pût lui écarter le petit doigt des trois autres.

Strab. lib. 6. pag. 263.

Tout cela n'étoit dans Milon qu'une vaine & puérile ostentation de ses forces : le hazard lui fournit une occasion d'en faire un usage bien plus louable. Un jour qu'il écoutoit les leçons de Pythagore, (car il étoit l'un de ses disciples les plus assidus) la colonne qui soutenoit le plafond de la sale où l'auditoire étoit assemblé, aiant été tout d'un coup ébranlée par je ne sai quel accident, il la soutint lui seul, donna le tems aux auditeurs de se retirer, & après avoir mis les autres en sureté, il se sauva lui-même.

Athen. lib. 10. pag 412.

Ce qu'on raconte de la voracité des Athlétes, est presque incroiable. Celle de Milon étoit à peine rassasiée de vingt mines (ou livres) de viande, d'autant de pain, & de trois * conges de vin en un jour. Athénée raporte qu'une fois aiant parcouru toute la longueur du stade portant sur ses épaules un taureau de quatre ans, il l'assomma d'un coup de poing, & le mangea tout entier dans la journée. Je passe volontiers le reste à Milon :

* Trente livres, ou quinze pintes.

mais y a-t-il la moindre vraisemblance qu'un homme puisse manger seul un beuf entier en un jour ?

LONGUE-MAIN.

On dit que Milon, dans son extrême vieillesse, voiant les autres Athlétes s'exercer à la lutte, & considérant ses bras autrefois si robustes, mais que l'âge avoit extrêmement affoiblis, s'écria en pleurant : *Ah ! maintenant ces bras sont morts.*

Cic. de Senect. num. 27.

Cependant il oublia, ou se dissimula à lui-même son affoiblissement ; & la confiance en ses forces, qu'il conserva jusqu'à la fin, lui devint fatale. Aiant trouvé en son chemin un vieux chêne entr'ouvert par quelques coins qu'on y avoit enfoncés à force, il entreprit d'achever de le fendre avec ses mains. Mais comme l'effort qu'il fit pour cela eut dégagé les coins, ses mains se trouvérent prises & serrées par le ressort des deux parties de l'arbre qui se rejoignirent : de maniére que ne pouvant se débarasser, il fut dévoré par les loups.

Pausan. lib. 6. pag. 370.

Un Auteur remarque sensément que cet Athléte si robuste, & si fier des forces de son corps, étoit le plus foible des hommes par raport à une passion qui souvent terrasse & asservit

Ælian. lib. 2. cap. 24.

ARTAXERXE les plus forts, & qu'il fut souverainement maitrisé par une courtisane, qui lui faisoit faire tout ce qu'elle vouloit.

CHAPITRE CINQUIÉME.

Guerre du Péloponnése.

AN.M. 3573. AV.J.C. 431. LA GUERRE du Péloponnése, dont j'entreprends de parler, commença vers la fin de la premiére année de l'Olympiade LXXXVII, & dura 27 ans; Thucydide en a écrit l'histoire jusqu'à la 21e année inclusivement. Il marque avec beaucoup d'exactitude tout ce qui s'est passé chaque année, qu'il divise en campagnes & en quartiers d'hiver. Je n'entrerai pas dans un si grand détail, & je me contenterai d'en extraire ce qui me paroîtra de plus curieux & de plus intéressant. Plutarque & Diodore de Sicile me seront aussi d'un grand secours, & me fourniront beaucoup de lumiéres.



I. §. *Siége de Platée par les Thébains. Ravages mutuels de l'Attique & du Péloponnése. Honneurs rendus aux Athéniens morts dans la premiére campagne.* Premiére année de la guerre.

LE PREMIER acte d'hostilité qui commença la guerre, vint de la part des Thébains, qui attaquérent Platée, ville de Béotie, & alliée d'Athénes. Ils y furent introduits par trahison : mais les citoiens les aiant attaqué de nuit, les tuérent tous, excepté près de deux cens qu'on fit prisonniers, & qui, peu de tems après, furent mis à mort. Les Athéniens, avertis de ce qui s'étoit passé à Platée, y envoiérent aussitôt du secours, y firent porter des vivres, & en firent sortir toutes les bouches inutiles.

Thucyd. lib. 2. p. 99-122. Diod. l. 12. pag. 97-100. Plut. in Pericl. pag. 170.

La tréve étant manifestement rompue, on se prépara de part & d'autre ouvertement à la guerre, & l'on dépécha par tout des ambassadeurs, pour se fortifier de l'alliance des Grecs & des Barbares. Tout étoit en mouvement dans la Gréce, hormis quelques peuples, & quelques villes, qui demeurérent dans la neutralité en attendant l'événement. Le grand nom-

bre inclinoit vers les Lacédémoniens, comme vers les libérateurs de la Gréce, & l'on se portoit avec chaleur pour leur parti, parce que les Athéniens, oubliant que la modération & la douceur du commandement leur avoit d'abord attaché beaucoup d'alliés, les avoient ensuite presque tous aliénés par leur fierté, & par la dureté de leur gouvernement, & s'étoient fait haïr, non seulement de ceux qui étoient déja sous leur puissance, mais de ceux qui appréhendoient d'y tomber. Telle étoit la disposition des esprits. Voici quels étoient les alliés de chacun des deux peuples.

Les Lacédémoniens avoient tout le Péloponnése pour eux, à la réserve d'Argos qui étoit neutre. Les Achéens le furent aussi d'abord, excepté les Pelléniens : mais ils s'embarquérent peu à peu dans cette guerre. Hors du Péloponnése, ils avoient les Mégariens, les Locriens, les Béotiens, les Phociens, les Ambraciotes, les Leucadiens, & les Anactoriens.

Les alliés d'Athénes étoient Chio, Lesbos, Platée, les Messéniens de Naupacte, la plupart des Acarnaniens, les Corcyréens, les Céphaléniens, & les

Zacynthiens ; ſans parler de tous les pays tributaires, comme la Carie maritime, la Dorie qui en eſt proche, l'Ionie, l'Helleſpont, & les villes de la Thrace, excepté Chalcide & Potidée ; toutes les îles qui ſont entre la Créte & le Péloponnéſe en tirant vers l'orient, & les Cyclades, hormis Mélos & Thére.

Auſſitôt après l'entrepriſe formée ſur Platée, les Lacédémoniens avoient ordonné des levées dedans & dehors le Péloponnéſe, & avoient fait préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour entrer dans le pays ennemi. Quand tout fut prêt, les deux tiers des troupes ſe rendirent à l'iſthme de Corinthe, & l'autre demeura pour la garde du pays. Alors Archidamus roi de Lacédemone, qui commandoit l'armée, aſſembla les Généraux & les principaux Officiers, & leur remettant devant les yeux les grandes actions de leurs ancêtres, & celles qu'ils avoient faites eux-mêmes, ou dont ils avoient été les témoins, il les exhorta à ſoutenir courageuſement l'ancienne gloire de leurs villes, auſſi bien que leur propre gloire. Il leur repréſenta que toute

ARTAXERXE

la Gréce avoit les yeux attentifs sur eux, & que dans l'attente du succès d'une guerre qui alloit décider de son sort, elle ne cessoit de faire des vœux au ciel pour un peuple qui lui étoit aussi cher, que les Athéniens lui étoient devenus odieux. Qu'au reste il ne pouvoit leur dissimuler qu'ils marchoient contre un ennemi, beaucoup inférieur à la vérité en nombre & en forces, mais d'ailleurs puissant, aguerri, entreprenant, & dont le courage sans doute s'augmenteroit encore par la vûe du danger, & par le ravage de ses terres. [a] Qu'ainsi il faloit faire des efforts extraordinaires pour jetter d'abord la terreur dans le pays où ils alloient entrer, & pour inspirer aux alliés une grande confiance. Tous répondirent par des cris de joie, & par des assurances réitérées de bien faire leur devoir.

L'assemblée s'étant séparée, Archidamus, toujours plein de zêle pour le salut de la Gréce, & attentif à ne rien négliger pour prévenir une rupture dont il prévoioit les funestes suites, envoia un Spartiate à Athénes,

a Gnarus primis eventibus metum aut fiduciam gigni. *Tacit. Annal. lib.* 12. *cap.* 31.

afin d'eſſaier, avant qu'on paſſât outre, de porter les Athéniens à ſe relâcher par la vûe d'une armée prête à entrer dans l'Attique. Mais bien loin de lui donner audience, & d'écouter ſes raiſons, ils ne lui voulurent pas ſeulement permettre l'entrée dans leur ville. Car Périclès avoit obtenu qu'on ne recevroit ni héraut ni ambaſſadeur de la part des Lacédémoniens, qu'ils n'euſſent mis bas les armes. On lui fit donc commandement de ſe retirer du pays dans le jour même, & on lui donna des gens pour l'accompagner juſques ſur la frontiére, & pour l'empécher de parler à perſonne dans le chemin. En prenant congé d'eux, il leur dit que ce jour-là ſeroit le commencement de grands maux pour toute la Gréce. Archidamus, ne voiant plus aucune eſpérance d'accommodement, ſe mit en marche vers l'Attique avec une armée de ſoixante mille hommes, compoſée de troupes choiſies.

Avant qu'il y entrât, Périclès déclara aux Athéniens que ſi Archidamus, en ravageant leurs terres, épargnoit celles qui lui appartenoient en propre, ſoit à cauſe du droit d'hoſpi-

ARTAXERXE

talité qui étoit entre eux, ou pour donner occaſion à ſes ennemis & à ſes envieux de le calomnier comme s'il étoit d'intelligence avec lui, il donnoit dès ce jour-là à la ville d'Athénes ſes terres & ſes maiſons. Il leur fit entendre que le ſalut de l'Etat conſiſtoit à conſumer les forces des ennemis en traînant la guerre en longueur; & que pour cela il faloit retirer en diligence des champs tous leurs effets, & ſe renfermer dans la ville, ſans jamais en venir à une bataille. En effet, leurs troupes n'étoient pas aſſez nombreuſes pour entrer en campagne, & pour tenir tête à l'ennemi. Ils avoient, ſans les garniſons, treize mille ſoldats peſamment armés, & ſeize mille habitans, jeunes & vieux, bourgeois & autres, deſtinés pour la garde de la place: outre cela, douze cens chevaux en comptant les archers à cheval, & ſeize cens archers à pié. Voila à quoi montoit l'armée des Athéniens. Mais leur principale force conſiſtoit dans une flote de trois cens galéres; dont une partie étoit deſtinée à ravager le pays ennemi, & l'autre à contenir dans le devoir les alliés dont on tiroit des contri-

butions, ſans leſquelles on ne pouvoit pas fournir aux frais de la guerre.

LONGUE-MAIN.

Les Athéniens, encouragés par les vives exhortations de Périclès, emmenérent de la campagne leurs femmes, leurs enfans, leurs meubles, & tous leurs effets, jusqu'à démolir leurs maiſons, & en emporter le bois. Pour le bétail & les bêtes de ſomme, ils les paſſérent dans l'île d'Eubée, & dans les îles voiſines. Cette triſte & précipitée tranſmigration ne laiſſa pas de les affliger ſenſiblement, & leur cauſa bien des larmes. Depuis la retraite des Perſes, c'eſt-à-dire depuis près de cinquante ans, ils avoient joui d'un paiſible repos, uniquement occupés de la culture de leurs terres & de la nourriture de leurs troupeaux. Il faloit maintenant tout abandonner, & renoncer généralement à tout. Ils le firent, & ſe logérent dans la ville du mieux qu'ils purent, ſe retirant chez leurs parens ou chez leurs amis, quelques-uns même dans les temples & dans les autres lieux publics.

Cependant les Lacédémoniens s'étant mis en marche, entrérent dans

ARTAXERXE

le pays, & vinrent camper à Œnoé, qui eſt la premiére place forte du côté de la Béotie. Ils furent lontems à ſe préparer à l'attaque, & à dreſſer des batteries; ce qui faiſoit murmurer contre Archidamus, comme s'il eût fait la guerre négligemment, à cauſe qu'il n'avoit pas été d'avis de l'entreprendre. On lui reprochoit ſa marche trop lente, & ſon ſéjour trop long près de Corinthe. On ſe plaignoit encore de ce qu'il avoit un peu tardé à aſſembler l'armée, comme s'il eût voulu donner le loiſir aux Athéniens d'enlever ce qu'ils avoient à la campagne; au lieu qu'en y entrant bruſquement, tout eût été ſaccagé. Mais ſon deſſein avoit été d'attirer les Athéniens par ces délais à un accommodement, & de prévenir une rupture, dont il prévoioit que les ſuites ſeroient pernicieuſes à toute la Gréce. Voiant qu'après pluſieurs aſſauts il n'avoit pu prendre la place, il leva le ſiége, & entra dans l'Attique au milieu de la moiſſon. Après avoir ravagé toute la contrée, il s'avança juſqu'à Acharnes, l'un des plus grands bourgs d'Athénes, & qui n'étoit qu'à quinze cens pas de la ville.

Il y campa, dans l'espérance que les Athéniens, indignés de le voir si près d'eux, sortiroient pour défendre leur pays, & lui donneroient occasion de les attirer à une bataille.

Ils eurent effectivement beaucoup de peine, fiers & impétueux comme ils étoient, à soutenir cette sorte de bravade & d'insulte de la part d'un ennemi, à qui ils ne se croioient pas inférieurs en courage. Ils voioient de leurs yeux le ravage de leurs terres, & l'incendie de leurs maisons & de leurs fermes. Ils ne pouvoient supporter plus lontems ce triste spectacle, & demandoient, qu'à quelque prix que ce fût, on les fît combattre. Périclès vit bien que c'étoit tout hazarder, & exposer la ville à une perte certaine, que d'aller livrer bataille devant ses murailles à une armée de soixante mille combattans, & composée des meilleures troupes qu'il y eût dans la Béotie & dans le Péloponnése. D'ailleurs sa grande maxime étoit d'épargner le sang des citoiens, dont la perte étoit irréparable. Ainsi, toujours ferme dans son plan, & uniquement attentif à calmer cette impatience & cette fougue des Athé-

ARTAXERXE.

niens, il ſe donna bien de garde d'aſſembler ni le Sénat, ni le peuple, de peur qu'on n'y prît malgré lui quelque fâcheuſe réſolution. Ses amis faiſoient tous leurs efforts pour le fléchir par leurs priéres. D'un autre côté ſes ennemis n'oublioient rien pour l'ébranler par leurs menaces & par leurs mauvais diſcours. Ils tâchoient de le piquer par des chanſons & par des ſatyres, en décriant ſa conduite comme celle d'un homme lâche & inſenſible, qui laiſſoit tout en proie à leurs ennemis. * Cléon fut celui qui montra le plus d'acharnement contre lui, & il ſut ſi bien gagner le peuple par ſes clameurs, qu'il en obtint dans la ſuite le commandement, quelque indigne qu'il en fût. Tous ces mouvemens n'émurent point Périclès. [a] Son caractére propre étoit une force d'ame invincible, qui le mettoit au deſſus des bruits & des clameurs. Comme un bon pilote dans une violente tempête, après avoir donné ſes ordres, & pris tous les ſoins néceſſaires, ne ſonge plus qu'à faire uſage de ſon art, ſans ſe laiſſer attendrir par les priéres ni par les

* *C'eſt le même Cléon qu'Ariſtophane a ſi fort maltraité.*

a Spernendis rumoribus validus. *Tacit.*

les larmes de ceux à qui la crainte du danger ôte ou trouble la raiſon : lui de même, après avoir pourvû à la ſûreté de la ville, & poſé par tout des gardes pour n'être pas ſurpris, ſuivoit les conſeils que lui ſuggéroit ſa prudence, ſe mettant peu en peine des plaintes, des railleries, & des emportemens de ſes citoiens, & perſuadé qu'il ſavoit mieux qu'eux comment il faloit les gouverner. Il parut bien pour lors, dit Plutarque, que Périclès étoit véritablement maître des eſprits, étant venu à bout, dans une telle circonſtance, [a] d'empécher les Athéniens de ſortir de la ville, comme s'il eût tenu dans ſes mains les clés des portes, & qu'il eût apposé ſur leurs armes le ſceau de ſon autorité, pour leur en interdire l'uſage. Ce qu'il avoit prévû, arriva. Les ennemis, voiant que les Athéniens ne ſortoient point de la ville, & apprenant que la flote ennemie ravageoit leurs terres, décampérent ; &, après avoir fait le dégât dans tout le pays qui ſe trouva ſur leur route, ils ren-

LONGUE-MAIN.

Plut. An Seni ger. ſit reſp. pag. 784.

a Διεκώλυσε, μονονὶ τὰ ὅπλα τοῦ δήμου καὶ τὰς κλεῖς τῶν πυλῶν ἀποσφραγισάμενος.

ARTAXERXE

trérent dans le Péloponnése, & se retirérent chacun chez eux.

On peut demander pourquoi Périclès garde ici une conduite entiérement opposée à celle qu'avoit gardé Thémistocle environ cinquante ans auparavant, lorsqu'à l'approche de Xerxès il détermina les Athéniens à quitter leur ville, & à l'abandonner aux ennemis. Il est aisé de voir que les circonstances sont fort différentes. Thémistocle, attaqué par toutes les forces de l'Orient, crut avec raison ne pouvoir soutenir dans une seule ville ce déluge de barbares qui l'auroit inondée, & qui lui auroit fait perdre toute espérance d'être secourue de ses alliés. C'est la raison qu'en apporte Cicéron : *Fluctum enim totius barbariæ ferre urbs una non poterat.* Il étoit donc de la sagesse de céder pour un tems, & de laisser à cette multitude confuse de barbares le loisir de se détruire elle-même, & de se dissiper. Périclès n'avoit pas à soutenir une guerre si accablante. Elle se faisoit à forces presque égales, & il prévoioit qu'elle lui donneroit des intervalles pour respirer. Ainsi, en homme de

tête & en habile politique, il se renferma constamment dans la ville, sans se laisser ébranler ni par les remontrances ni par les plaintes des citoiens. Cicéron, en écrivant à son ami Atticus, condanne absolument le parti qu'avoit pris Pompée d'abandonner Rome à César, au lieu, qu'à l'exemple de Péricles, il auroit dû s'y renfermer avec le Sénat, les Magistrats, & la fleur des citoiens qui étoient pour lui.

Lib. 7. Epist. 11.

Après que les Lacédémoniens se furent retirés, les Athéniens distribuérent des troupes pour garder tous les postes importans sur terre & sur mer, selon le plan qu'ils prétendoient suivre tant que dureroit la guerre. On résolut aussi de garder toujours en réserve mille talens, & cent galéres, pour n'en faire usage qu'au cas que les ennemis attaquassent l'Attique par mer, avec peine de mort contre ceux qui proposeroient de les emploier ailleurs.

Trois millions.

Les galéres qu'on avoit envoiées contre le Péloponnése, y firent de grands ravages, & consolérent un peu les Athéniens des pertes qu'ils avoient souffertes. Un jour qu'on fit

ARTAXERXE

l'embarquement, & que Périclès montoit ſur ſon vaiſſeau, tout d'un coup le ſoleil vint à s'éclipſer entiérement, & la terre fut couverte de ténébres. Ce phénoméne jetta l'épouvante & la conſternation dans l'eſprit des Athéniens, qui étoient accoutumés par ſuperſtition, & par l'ignorance des cauſes naturelles, à regarder ces ſortes d'événemens comme des préſages funeſtes. Périclès voiant donc ſon pilote étonné & incertain de ce qu'il devoit faire, lui jetta ſon manteau ſur le viſage, & lui demanda s'il voioit. Le pilote lui aiant répondu que le manteau l'en empéchoit, Périclès lui fit comprendre qu'une pareille cauſe, c'eſt-à-dire le vaſte corps de la lune interpoſé entre ſes yeux & le ſoleil, l'empéchoit d'en voir la clarté.

Thucyd. lib. 2. p. 122-130.

La premiére année de la guerre du Péloponnéſe étant ainſi révolue, les Athéniens, pendant l'hiver, firent des funérailles publiques, ſelon l'ancienne coutume, ſi conforme à l'humanité & à la reconnoiſſance, à ceux qui avoient été tués dans cette campagne; & ils pratiquérent toujours depuis cette cérémonie, tant que la

guerre dura. Pour cela on dreſſoit, trois jours auparavant, une tente, où l'on expoſoit les oſſemens des morts, & chacun jettoit deſſus des fleurs, de l'encens, des parfums, & autres choſes ſemblables. Puis on les chargeoit ſur des chariots dans des cercueils de cyprès, chaque Tribu aiant ſon cercueil & ſon chariot ſéparé : mais il y en avoit un qui portoit un grand cercueil * vuide pour ceux dont on n'avoit pu trouver les corps. La marche ſe faiſoit avec une pompe grave, majeſtueuſe, & pleine de religion. Un grand nombre d'habitans, ſoit citoiens, ſoit étrangers, aſſiſtoit à cette lugubre cérémonie. Les parentes des défunts ſe trouvoient au ſépulcre pour pleurer. On portoit ces oſſemens dans un monument public au plus beau faux-bourg de la ville, appellé *le Céramique*, où l'on a renfermé de tout tems ceux qui ſont morts à la guerre, excepté ceux de Marathon, qui pour leur rare valeur furent enterrés au champ de bataille. Enſuite on les couvroit de terre, & l'un des citoiens les plus conſidérables de la ville faiſoit leur oraiſon funébre. Ici Périclès fut choiſi pour remplir

* *C'eſt ce qu'on appelle Cénotaphe.*

ARTAXERXE

cette honorable fonction. Quand la cérémonie fut achevée, il paſſa du ſépulcre ſur la Tribune pour être mieux entendu de tout le monde, & prononça ſon diſcours. Thucydide nous l'a conſervé tout entier. Soit qu'il ſoit effectivement de Périclès, ou qu'il faille l'attribuer à ſon hiſtorien, on peut dire qu'il eſt véritablement digne de la réputation de ces deux grands hommes par la noble ſimplicité du ſtile, la ſolide beauté des penſées, & la grandeur des ſentimens qui y régnent par tout. Après qu'on avoit ainſi paié ſolennellement ce double tribut de pleurs & de louanges à la mémoire des braves ſoldats qui avoient ſacrifié leur vie pour la défenſe de la liberté commune, le public, qui ne bornoit pas ſa reconnoiſſance à des cérémonies ni à des larmes ſtériles, prenoit ſoin de la ſubſiſtance de leurs veuves, & des orphelins qui étoient reſtés en bas âge. Puiſſant * éguillon, dit Thucydide, pour exciter le courage parmi les citoiens. Car les grands hommes ſe forment, où le mérite eſt le mieux récompenſé.

Thucyd. pag. 130.

* ἆθλα γὰρ οἷς κεῖται ἀρετῆς μέγιστα, τοῖς δὲ καὶ ἄνδρες ἄριστοι πολιτεύουσι.

Vers la fin de la même campagne, les Athéniens firent alliance avec Sitalcès roi des Odrysiens dans la Thrace, & en conséquence de ce traité reçurent son fils au nombre des citoiens d'Athénes. Ils se réconciliérent aussi avec Perdiccas roi de Macédoine, en lui rendant la ville de Thermes ; après quoi il se joignit à eux pour faire la guerre ensemble dans la Calcide.

§. II. *L'Attique ravagée par la peste. Le commandement ôté à Périclès : son rétablissement : sa mort.*

II. & III. années de la guerre.

An. M. 3574. Av. J.C. 430. *Thucyd. lib.* 2. *pag.* 130-142. *Diod. pag.* 101. 102. *Plut. in Pericl. p.* 171.

AU COMMENCEMENT de la seconde campagne, l'ennemi entra dans le pays comme auparavant, & y fit le dégât. Mais la contagion en fit un bien plus grand dans Athénes : on n'en avoit jamais vû de semblable. On dit qu'elle avoit commencé en Ethiopie, d'où elle descendit en Egypte, & de là gagna la Libye, & une grande partie de la Perse, puis vint fondre tout-à-coup dans Athénes. Thucydide, qui fut lui-même attaqué de cette maladie, en décrit toutes les circonstances & tous les

ARTA-XERXE

symptomes dans un grand détail, afin, dit-il, qu'une relation exacte pût servir d'instruction à la postérité, si un pareil malheur arrivoit une seconde fois. Hippocrate, qui fut emploié à la cure des malades, en a fait aussi la description en Médecin; & Lucréce en Poete. Le mal étoit au dessus de tous les remedes. Les corps les plus robustes n'avoient pas la force d'y résister. Les soins & l'habileté des médecins étoient pour eux une foible ressource. Dès qu'on étoit attaqué, le desespoir saisissoit les malades, & les empéchoit de rien faire pour leur guérison. Le secours qu'on tâchoit de leur donner leur étoit inutile, & devenoit mortel pour ceux de leurs proches ou de leurs amis qui avoient le courage d'en approcher. La quantité de bagage qu'on avoit transporté des champs dans la ville, y causoit une grande incommodité. La plupart, faute de logis, demeuroient sous de petites cabanes, où l'on ne pouvoit respirer pendant l'ardeur de l'été; de sorte qu'on les voioit entassés confusément les uns sur les autres tant les morts que les mourans, ou se traînant dans les

Epidem. lib. 3. §. 3.

Lib. 2. c. 47.

rues, ou couchés autour des fontaines dont ils s'étoient approchés pour ſoulager la ſoif brulante qui les conſumoit. Les temples mêmes étoient remplis de cadavres, & la ville n'offroit par tout qu'une affreuſe image de la mort, ſans remede pour le préſent, & ſans eſpérance pour l'avenir.

Hippocrat in Epiſt.

La peſte, avant que de paſſer en Attique, avoit déja fait de grands ravages dans la Perſe. Dès qu'elle s'y fit ſentir, Artaxerxe, qui avoit entendu parler de la grande réputation d'Hippocrate de Cos, le plus célébre médecin qui fût alors & qui ait été depuis, lui fit écrire par ſes Gouverneurs, pour l'engager à venir dans ſes Etats traiter ceux qui étoient attaqués de cette maladie. Il lui faiſoit les offres les plus avantageuſes, ne mettant du côté de l'intérêt aucunes bornes aux récompenſes dont il prétendoit le combler, & du côté de l'honneur promettant de l'égaler à ce qu'il y avoit de perſonnes plus conſidérables dans ſa Cour. Nous avons déja vû combien en Perſe on faiſoit de cas des médecins de Gréce. Et peut-on paier trop cher des ſervices ſi importans ? Mais tout l'éclat

ARTAXERXE

de l'or & des dignités qu'on fit briller aux yeux d'Hippocrate, ne fut point capable de le tenter, & ne put étouffer dans son esprit le sentiment d'aversion & de haine qui étoit devenu naturel aux Grecs à l'égard des Perses depuis que ceux-ci étoient venus les attaquer. Sa réponse fut donc qu'il étoit sans besoins & sans desirs : qu'il devoit ses soins à ses concitoiens & à ses compatriotes, & qu'il ne devoit rien aux barbares, ennemis déclarés des Grecs. Les Rois ne sont pas accoutumés au refus. Artaxerxe, outré de dépit, envoia sommer la ville de Cos, patrie d'Hippocrate, & où il étoit actuellement, de lui livrer cet insolent pour le punir comme il l'avoit mérité, menaçant, en cas de desobéissance, de détruire tellement la ville & l'île, qu'il n'en resteroit pas de traces. Ceux de Cos ne furent point intimidés. Ils répondirent que les menaces de Darius & de Xerxès n'avoient pu autrefois les porter à leur donner l'eau & la terre, ni à suivre leurs ordres : que celles d'Artaxerxe n'auroient pas plus d'effet : que quoiqu'il pût leur arriver, ils ne livreroient point leur conci-

toien, & qu'ils comptoient ſur la protection des dieux.

Hippocrate avoit écrit qu'il ſe devoit à ſes compatriotes. En effet, dès qu'il fut mandé à Athénes, il s'y rendit, & ne ſortit point de la ville, que la peſte ne fût ceſſée. Il ſe conſacra tout entier au ſervice des malades; &, pour ſe multiplier en quelque ſorte, il envoia pluſieurs de ſes Eleves dans tout le pays, après les avoir inſtruits de la maniére dont ils devoient traiter les peſtiférés. Un zéle ſi généreux pénétra les Athéniens de la reconnoiſſance la plus vive. Ils ordonnérent par un Décret public, qu'Hippocrate ſeroit initié aux grands Myſtéres de la même maniére que l'avoit été Hercule le fils de Jupiter; qu'on lui donneroit une couronne d'or de la valeur de mille * ſtaters, ce qui montoit à cinq cens piſtoles de notre monnoie; & que le Décret qui la lui accordoit ſeroit lu à haute voix par un Héraut dans les Jeux publics à la grande fête des Panathénées: qu'il auroit le droit de bourgeoiſie, & ſeroit nour-

* *Le ſtater Attique étoit une monnoie d'or du poids de deux dragmes. L'original porte χρυσῶν χιλίων.*

ri dans le Prytanée pendant toute sa vie, s'il le vouloit, aux dépens de l'Etat : enfin, que les enfans de ceux de Cos, dont la ville avoit porté un si grand homme, pourroient être nourris & élevés à Athénes, comme s'ils y étoient nés.

Cependant l'armée ennemie étant entrée dans l'Attique, descendit vers la côte, & s'avançant toujours, ravagea tout le pays. Périclès, demeurant ferme dans le plan qu'il s'étoit fait de ne point exposer le salut de l'Etat au hazard d'un combat, ne permit point à ses troupes de sortir de la ville : mais avant que les ennemis quittassent le plat pays, il fit voile contre le Péloponnése avec cent galéres, pour hâter leur retraite par une puissante diversion ; & après avoir fait le dégât comme la premiére année, il revint dans la ville. La contagion y continuoit toujours, aussi bien que dans la flote, & elle se communiqua aux troupes qui assiégeoient Potidée.

La campagne s'étant terminée de la sorte, les Athéniens, qui voioient leur pays ravagé en même tems par deux grands fleaux, la guerre & la

peste, commencérent à perdre courage, & à murmurer contre Périclès, qu'ils regardoient comme l'auteur de tous leurs maux, parce qu'il les avoit engagés dans cette funeste guerre. Ils envoiérent donc à Lacédémone, pour tenter quelque voie d'accommodement, déterminés à céder ce qu'on leur demanderoit : mais les ambassadeurs revinrent sans avoir pu rien obtenir. Alors les plaintes & les murmures recommencérent de nouveau, & toute la ville étoit dans un trouble & dans une confusion qui faisoit tout craindre. Périclès, dans une consternation si générale, ne put s'empécher d'assembler le peuple, & il essaia de l'adoucir & de le rassurer en se justifiant lui-même. » Les raisons, dit-il, « qui vous ont déterminés à entreprendre la guerre, & que vous avez « tous approuvées dans le tems, sont « toujours les mêmes, & n'ont point « changé par le changement des conjonctures, qu'il ne m'étoit pas possible, non plus qu'à vous, de prévoir. S'il vous eût été libre de choisir entre la paix & la guerre, le premier parti certainement eût été préférable : mais ne pouvant conser- «

» ver votre liberté que par la voie
» des armes, pouviez-vous délibé-
» rer ? Si nous ſommes de véritables
» citoiens, nos diſgraces particuliè-
» res doivent-elles nous faire négli-
» ger l'intérêt commun de l'Etat ?
» Chacun ſent ſon mal, parce qu'il
» eſt préſent ; & nul ne ſent le bien
» qui en reviendra, parce qu'il ne pa-
» roit pas encore. Avez-vous oublié
» quelle eſt la force & la grandeur
» de votre empire ? Des deux parties
» du monde, la terre & la mer, vous
» poſſédez celle-ci abſolument, & il
» n'y a ni roi, ni puiſſance, qui puiſſe
» réſiſter à vos armées navales. Il s'a-
» git maintenant de conſerver cette
» gloire & cet empire, ou d'y renon-
» cer pour toujours. Ne vous affligez
» donc point pour être privés de la
» jouiſſance de quelques jardins & de
» quelques lieux de plaiſance, qui
» ne doivent être eſtimés que comme
» la bordure du tableau, quoique
» vous en vouliez faire le principal.
» Conſidérez qu'en conſervant la li-
» berté, vous les recouvrerez aiſé-
» ment ; & qu'en la perdant, vous
» perdrez tout avec elle. Ne vous
» montrez pas moins généreux que

LONGUE-MAIN.

vos peres, qui pour la conserver « abandonnérent même leur ville ; « & qui n'aiant pas reçu cette gran- « deur de leurs ancêtres, ont tout « souffert & tout entrepris pour vous « l'acquérir. J'avoue que les maux « qui vous sont survenus sont extrê- « mes, & j'en suis touché & attendri « comme je le dois. Mais est-il rai- « sonnable de vous emporter de co- « lére contre votre Chef pour un ac- « cident qui surpasse toute prudence « humaine, & de le rendre responsa- « ble d'un événement où il n'a nulle « part ? Il faut souffrir patiemment « les maux que le ciel nous envoie, « & résister vigoureusement à ceux « que nous font les hommes. Quant « à ce qui regarde la haine & la ja- « lousie qui accompagnent votre for- « tune, c'est le partage ordinaire de « tous ceux qui se sont estimé di- « gnes de commander. Mais la hai- « ne & l'envie ne dureront pas tou- « jours, au lieu que la gloire qui suit « les belles actions est immortelle. « Représentez-vous donc sans cesse « combien il est honteux de céder à « ses ennemis, & quel honneur il y « a de l'emporter sur eux ; & animés «

ARTAXERXE

» par cette double vûe, portez-vous
» aux dangers avec joie & courage,
» ſans rechercher lâchement & inutilement les Lacédémoniens comme vous faites ; & ſongez que ceux
» qui témoignent le plus de cœur &
» de réſolution dans les dangers, remportent le plus d'eſtime & de louange.

Les motifs de gloire & d'honneur, le ſouvenir des belles actions de leurs ancêtres, le titre flateur de maîtres de la Gréce, & ſur tout la jalouſie contre Sparte ancienne & perpétuelle rivale d'Athénes, étoient les moiens ordinaires qu'emploioit Périclès pour remuer & animer les Athéniens, & ils lui avoient toujours réuſſi. Mais ici le ſentiment des maux préſens l'emportoit ſur tout le reſte, & étouffoit toute autre penſée. Ils ne ſongérent plus à la vérité à envoier vers les Lacédémoniens pour parler de paix, mais la préſence ſeule & la vûe de Périclès les révoltoit. Ils lui ôtérent ſa charge de Général, & le condannérent à une amende qui montoit ſelon, les uns, à quinze talens, ſelon d'autres à cinquante.

Quinze ou cinquante mille écus.

Cette diſgrace publique de Périclès

ne devoit pas durer lontems. La colére du peuple fut ſatisfaite par ce premier coup, & épuiſée par ce mauvais traitement, comme l'abeille laiſſe ſon éguillon dans la plaie. Il n'en fut pas de même de ſes maux domeſtiques. Car, outre qu'il avoit perdu par la peſte un grand nombre de ſes parens & de ſes amis, la diviſion régnoit depuis lontems dans ſa famille. Xanthippe, ſon fils aîné, qui aimoit naturellement la dépenſe, & qui avoit épouſé une jeune femme qui ne l'aimoit pas moins, ne pouvoit ſupporter l'exacte économie de ſon pere, qui ne fourniſſoit que bien petitement à ſes plaiſirs. Il envoia donc emprunter quelque argent ſous le nom de ſon pere. Quand celui qui l'avoit prété voulut le redemander, non ſeulement Périclès refuſa de le paier, mais il l'appella en Juſtice. Xanthippe, outré de dépit, s'emporta extrêmement contre ſon pere, & il le décrioit par tout, ſe moquant ouvertement des aſſemblées qu'il tenoit dans ſa maiſon, & des converſations qu'il avoit avec les Sophiſtes. Il ne ſavoit pas qu'un fils, quand même il ſeroit maltraité injuſtement,

ARTA-XERXE

ce qui n'étoit point ici, doit souffrir avec patience les injustices de son pere, comme un citoien est obligé de souffrir celles de sa patrie.

Xanthippe mourut de la peste. Périclès perdit en même tems sa sœur, avec plusieurs de ses parens & de ses amis les plus considérables, & qui lui étoient les plus nécessaires pour le gouvernement. Cependant il ne succomba point sous ces malheurs : la fermeté de son ame n'en fut point ébranlée, & on ne le vit ni pleurer, ni donner les marques ordinaires de douleur sur le tombeau d'aucun de ses proches, jusqu'à la mort de Paralus, qui étoit le dernier de ses enfans légitimes. Alors, étonné & ébranlé par un si rude coup, il fit tous ses efforts pour se maintenir dans son assiette naturelle, & pour ne laisser entrevoir aucune marque de trouble. Mais quand il voulut mettre la couronne de fleurs sur la tête du mort, il ne put soutenir cette cruelle vûe, ni être le maître de sa douleur, qui éclata par des cris, par des sanglots, & par un torrent de larmes.

Périclès, séduit par les principes

d'une mauvaise philosophie, s'imaginoit que pleurer la mort de ses proches & de ses enfans, seroit une foiblesse qui répondroit mal à la grandeur d'ame qu'il avoit toujours fait paroitre, & qu'ici la sensibilité de pere terniroit la gloire du conquérant. Erreur grossiére, illusion puérile! qui fait consister l'héroisme dans une dureté féroce & barbare; ou qui, laissant dans le fond du cœur la même douleur & le même trouble, fait parade d'un vain dehors de force & de courage pour se donner en spectacle. Est-ce donc que la vertu guerriére éteint la nature? N'a-t-on plus de sentiment, parce qu'on est un homme important dans la République? L'Empereur Antonin pensoit bien plus sensément, lorsqu'à l'occasion de Marc Auréle, qui pleuroit la mort de celui qui l'avoit élevé, il disoit: [a] *Permettez-lui d'être homme, car ni la philosophie ni la souveraineté ne rend point insensible.*

L'inconstance étoit le caractére dominant du peuple d'Athénes; & com-

a Permitte illi ut homo sit: neque enim vel philosophia vel imperium tollit affectus. *Jul. Capitol. in vit. Antonini Pii.*

ARTAXERXE

me elle le portoit subitement aux plus grands excès, elle le ramenoit aussi bientôt à la modération & à la douceur. Il ne fut pas lontems sans se repentir du mauvais traitement qu'il avoit fait à Périclès, & il désira ardemment de le revoir dans ses assemblées. Les Athéniens, à force de souffrir, commençoient à s'endurcir peu-à-peu aux malheurs particuliers, & à devenir de jour en jour plus sensibles à la gloire de l'Etat; & dans le desir qu'ils avoient d'en retablir les affaires, ils ne voioient personne qui en fût plus capable que lui. Il se tenoit alors renfermé dans sa maison, accablé de douleur pour la perte qu'il venoit de faire. Alcibiade & ses autres amis lui persuadérent de sortir, & de se montrer. Le peuple lui demanda pardon de son ingratitude, & Périclès, touché de ses priéres, & persuadé qu'un bon citoien ne doit jamais conserver de ressentiment contre sa patrie, reprit le gouvernement.

III. année. La premiére chose qu'il fit après avoir été élu de nouveau Général, ce fut de proposer qu'on cassât la loi que lui-même avoit fait donner autrefois contre les bâtards, lorsqu'il se

voioit des fils légitimes. Elle portoit qu'on ne tiendroit pour Athéniens naturels & véritables que ceux qui feroient nés de pere & de mere Athéniens ; & elle avoit été exécutée dans le moment avec beaucoup de rigueur. Car le * Roi d'Egypte aiant envoié à Athénes un présent de quarante mille mesures de blé pour être distribuées au peuple, on fit à tous les bâtards, sur les termes de la nouvelle Ordonnance, mille procès & mille difficultés, qui jusques-là n'avoient point eu lieu, & auxquelles on n'avoit point pensé. On en compta près de cinq mille qui furent condannés, & vendus comme esclaves; il y eut quatorze mille quarante citoiens qui furent confirmés dans leurs priviléges, & reconnus pour véritables Athéniens. Il paroissoit fort étrange que l'auteur même & le promoteur de cette loi en demandât la cassation. Mais les calamités domestiques de Périclès touchérent de compassion les Athéniens, & ils lui permirent de faire inscrire son bâtard des les régîtres des ci-

* *Plutarque ne nomme point ce Roi. Il y a apparence que c'étoit Inarus, à qui les Athéniens, environ trente ans auparavant, avoient envoié du secours contre les Perses.*

ARTA-
XERXE

toiens de ſa Tribu, & de lui faire porter ſon nom.

Peu de tems après il tomba malade de la peſte. Comme il étoit à l'extrémité, & ſur le point de rendre l'ame, les principaux citoiens, & les amis qui lui reſtoient, s'entretenant enſemble dans ſa chambre de ſon rare mérite, parcouroient ſes exploits, & comptoient le nombre de ſes victoires: car, étant Général des Athéniens, il avoit érigé à la gloire de ſa ville neuf trophées, pour autant de batailles qu'il avoit gagnées. Ils ne croioient pas être entendus du malade, qui paroiſſoit n'avoir plus de connoiſſance: mais il ne lui étoit pas échapé une ſeule parole de tout ce qu'ils avoient dit, & rompant tout d'un coup le ſilence. » Je m'étonne, dit-il, que » vous conſerviez ſi bien dans votre » mémoire & que vous releviez ſi » fort des choſes auxquelles la for- » tune a tant de part, & qui me ſont » communes avec tant d'autres Ca- » pitaines, pendant que vous oubliez » ce qui eſt de plus grand dans ma vie, » & de plus glorieux pour moi. C'eſt, » ajouta-t-il, *qu'il n'y a pas un ſeul ci- » toien à qui j'aie fait prendre le deuil.*

Belle parole, & que bien peu de ceux qui ſont dans les premiéres places peuvent dire avec vérité ! Il eſt aiſé de juger combien Athénes regretta un tel citoien.

On a remarqué ſans doute dans ce qui a été dit de Périclès, qu'il réuniſſoit en lui ſeul preſque toutes les ſortes de mérites qui peuvent former les grands hommes : d'Amiral, par ſon habileté dans la marine ; d'excellent Capitaine, par ſes conquêtes & ſes victoires ; de Surintendant des finances, par le bon ordre qu'il y mit ; de grand Politique, par l'étendue & la juſteſſe de ſes vûes, par ſon éloquence dans les délibérations publiques, & par ſa dextérité dans le maniement des affaires ; de Miniſtre d'Etat, par les moiens qu'il ſut emploier pour faire fleurir le commerce & tous les arts ; enfin de Pere de la patrie, par le bonheur dont il fit jouir tous les membres de la République, & qu'il ſe propoſa toujours comme le véritable but de ſon gouvernement.

Mais je ne dois pas omettre ici un autre caractére, qui lui eſt propre uniquement. Il ſe conduiſit avec tant de ſageſſe, de modération, de deſin-

ARTAXERXE

térefſement, de zêle pour le bien public; il montra en tout une ſi grande ſupériorité de talens ; & il donna une ſi haute idée de ſon expérience, de ſa capacité, & de ſa droiture, qu'il gagna généralement la confiance de tous les Athéniens, & fixa en ſa faveur leur inconſtance naturelle pendant un gouvernement de quarante ans. Il déſarma la jalouſie, qu'une délicateſſe exceſſive pour la liberté leur faiſoit concevoir contre tous les citoiens qui ſe diſtinguoient par leur mérite & par l'autorité du commandement. Et, ce qui eſt plus merveilleux, il fit tout cela par perſuaſion, ſans contrainte, ſans bas artifices, & ſans aucun de ces moiens qu'une politique ordinaire ſe pardonne ſous le ſpécieux prétexte de la néceſſité des affaires, & des intérêts de l'Etat.

Plut. in Pericl. pag. 162.

Anaxagore mourut la même année que Périclès. Plutarque raporte de lui un fait, arrivé quelque tems auparavant, qui ne doit pas être omis. On dit que ce Philoſophe, qui s'étoit réduit volontairement à une extrême pauvreté pour mieux s'appliquer à l'étude, ſe voiant dans ſa vieilleſſe négligé par Périclès, lequel, accablé d'affaires,

d'affaires, n'avoit pas toujours le tems de penser à lui, se coucha la tête * couverte de son manteau, dans la résolution de se laisser mourir de faim. Périclès, en aiant été averti par hazard, courut à sa maison avec une extrême diligence tout éperdu & désolé. Il emploia les priéres les plus tendres & les plus touchantes pour le porter à vivre, ajoutant que ce n'étoit pas lui qu'il pleuroit, mais qu'il se pleuroit lui-même, s'il étoit assez malheureux pour perdre un ami si sage, si fidéle, & si capable de lui donner de bons conseils dans les pressans besoins de la République. Alors Anaxagore, se découvrant un peu la tête, lui dit : *Périclès, ceux qui ont affaire de la lumière d'une lampe, ont soin d'y verser de l'huile.* Le reproche étoit doux, mais vif & pénétrant. Périclès auroit dû le prévenir. Bien des lampes s'éteignent ainsi dans un Etat par la faute & la négligence de ceux qui devroient les entretenir.

* *C'étoit la coutume de se couvrir la tete lorsqu'on étoit dans le dernier désespoir, & qu'on renonçoit à la vie.*

ARTA-XERXE

§. III. *Lacédémone a recours aux Perses. Prise de Potidée par les Athéniens. Siége de Platée par les Lacédémoniens. Siége & prise de Mityléne par les Athéniens. Platée se rend. La peste recommence à Athénes.*

IV. & V. années de la guerre.

Thucyd. lib. 2. pag. 144.

VERS LA FIN de la seconde campagne, il étoit parti de Lacédémone des ambassadeurs chargés d'aller rechercher l'alliance du Roi des Perses, & de l'engager à fournir de l'argent pour l'entretien de la flote: démarche honteuse pour des Lacédémoniens, qui se donnoient pour les libérateurs de la Gréce, & qui par là rétractoient ou ternissoient tout ce qu'ils avoient fait de glorieux pour elle contre les Perses! Ils prirent leur chemin par la Thrace, dans le dessein de retirer Sitalcès de l'alliance des Athéniens, & de le porter à secourir Potidée. Ils rencontrérent là des ambassadeurs d'Athénes, qui les firent arréter comme perturbateurs du repos public, & les firent conduire à Athénes, où l'on les fit mourir le même jour sans vouloir leur donner audience, & l'on jetta leurs corps à la voirie,

pour uſer de repréſailles à l'égard des Lacédémoniens, qui faiſoient le même traitement à ceux qui n'étoient pas de leur parti. On a peine à comprendre comment deux villes, unies peu de tems auparavant par une liaiſon ſi étroite, & qui devoient toutes deux ſe piquer de politeſſe & de douceur à l'égard l'une de l'autre, ſont capables d'en venir à des excès ſi cruels d'une haine envenimée, qui viole toutes les loix de la guerre, de l'humanité, & du droit des gens, & qui ſe porte à de plus grands excès entre Grecs, qu'ils n'avoient jamais fait contre les barbares.

LONGUEMAIN.

POTIDÉE étoit aſſiégée depuis près de trois ans. Les habitans, réduits à l'extrémité, & manquant de vivres, juſques-là que quelques-uns vécurent de chair humaine, & n'eſpérant aucun ſecours du Péloponnéſe, dont les efforts dans l'Attique avoient été vains, ſe rendirent & furent reçus à compoſition. Ce qui porta les Athéniens à uſer de douceur à leur égard, fut d'un côté les maux extrêmes que la rigueur de l'hiver faiſoit ſouffrir aux aſſiégeans, & de l'autre la dépenſe exceſſive de ce ſiége qui avoit déja

Pag. 146.

ARTA-XERXE

coûté deux * mille talens. Ils sortirent donc avec leurs femmes & leurs enfans, tant citoiens qu'étrangers, sans avoir chacun plus d'un habit, & les femmes deux, & sans emporter autre chose que quelque peu d'argent pour leur retraite. Les Athéniens blâmérent leurs Généraux d'avoir fait cet accommodement sans leur ordre, parce que la ville, étant réduite à l'extrémité, se seroit rendue à discrétion. On y envoia une colonie.

Six millions.

An.M. 3576. Av. J.C. 428. *Thucyd. l. 2. p. 147-150. Diod. l. 12. p. 102-109.*

CE QU'IL y eut de plus mémorable dans les années suivantes, fut le siége que les Lacédémoniens mirent devant Platée, l'un des plus célébres de l'antiquité par la grandeur des travaux de part & d'autre, mais sur tout par la généreuse résistance des assiégés, & par l'industrieux & hardi stratagéme à la faveur duquel plusieurs d'entre eux sortirent de la ville, & se dérobérent à la fureur des ennemis. Les Lacédémoniens formérent ce siége au commencement de la troi-

* *L'armée qui assiégeoit Potidée étoit de trois mille hommes, sans compter les seize cens qui avoient été envoiés sous la conduite de Phormion. Les soldats recevoient chacun par jour deux dragmes (vingt sols) pour maître & valet; & ceux des galéres etoient paiés de même.* Thucyd. l. 3. p. 182.

siéme campagne. Dès qu'ils se furent campés devant la ville pour faire le dégât aux environs, les Platéens envoiérent représenter à Archidamus qui commandoit, Qu'il ne pouvoit justement les attaquer, parce qu'après la célébre bataille de Platée, Pausanias, Général des Grecs, sacrifiant dans leur ville à Jupiter le Libérateur en présence de tous les alliés, les avoit affranchis pour récompense de leur valeur & de leur zêle, & qu'ainsi l'on devoit les laisser jouir de la liberté qu'un Lacédémonien leur avoit accordée. Archidamus répondit que leur demande seroit raisonnable, s'ils ne s'étoient pas joints aux Athéniens, les ennemis déclarés de la liberté des Grecs: que s'ils vouloient quitter leur parti, ou du moins demeurer neutres, on leur laisseroit la parfaite jouissance de leurs priviléges. Les députés repartirent qu'il leur étoit impossible de rien conclure sans la participation d'Athénes où étoient leurs femmes & leurs enfans. On leur permit d'y envoier. Sur l'assurance que leur donnérent les Athéniens de les secourir de tout leur pouvoir, les Platéens ré-

ſolurent de ſouffrir les derniéres extrémités plutôt que de ſe rendre, & ils firent ſavoir aux Lacédémoniens de deſſus leurs murailles, qu'ils ne pouvoient faire ce qu'on deſiroit.

Alors Archidamus, après avoir pris les dieux à témoin qu'il ne violoit pas le premier l'alliance, & qu'il n'étoit pas coupable de tous les maux qui arriveroient aux Platéens pour avoir refuſé les conditions juſtes & raiſonnables qu'on leur offroit, ſe prépara au ſiége. Il renferma la ville d'une contrevallation d'arbres étendus tout de leur long, & près à près, avec toutes leurs branches entrelaſſées les unes dans les autres, & tournées du côté de la ville, pour empécher que perſonne n'en ſortît. Enſuite il fit élever une plate-forme ou cavalier pour dreſſer les batteries, dans l'eſpérance d'emporter bientôt la place à cauſe du grand nombre des travailleurs. Il fit donc couper des arbres ſur la montagne de Cithéron, & les entrelaſſa de faſcines, pour ſoutenir la terraſſe de part & d'autre : puis il fit jetter dedans du bois, de la terre, & des pierres, en un mot tout ce

qui pouvoit ſervir à la remplir. Toute l'armée y travailla jour & nuit ſans interruption l'eſpace de ſoixante & dix jours, la moitié ſe repoſant tandis que l'autre travailloit.

Comme les aſſiégés virent que l'ouvrage commençoit à s'élever, ils dreſſérent un mur de bois ſur les murailles de la ville vis-à-vis de la plate-forme, afin de ſe conſerver toujours la ſupériorité au deſſus des aſſiégeans, & remplirent le creux de cette muraille de bois de briques priſes des démolitions des maiſons voiſines, en ſorte que les piéces de bois ſervoient comme de liaiſon & de défenſe pour empécher que le mur ne s'éboulât en venant à s'élever. Il étoit garni par dehors de peaux & de cuirs pour mettre à couvert le travail & les travailleurs contre les feux qu'on lançoit. A meſure qu'il s'élevoit, on hauſſoit la plateforme, qui devint ainſi fort haute. Mais les aſſiégés percérent la muraille vis-à-vis, pour enlever la terre qui ſoutenoit la plate-forme : ce que les aſſiégeans aiant aperçu, ils mirent des paniers de jonc remplis

ARTAXERXE

de mortier en la place de la terre que l'on avoit enlevée, parce qu'on ne pouvoit pas les emporter si aisément. Les assiégés donc, voiant leur premiére ruse éventée, minérent sous terre jusqu'à la plate-forme, pour travailler à couvert, & pour en tirer les terres & les autres matériaux dont elle étoit composée, qu'ils se donnoient de main en main jusques dans la ville. Les assiégeans furent lontems sans s'en apercevoir, jusqu'à ce qu'ils virent que leur ouvrage n'avançoit point, & que la terre s'affaissoit à mesure qu'on en mettoit de nouvelle. Mais les assiégés, qui jugeoient que le plus grand nombre l'emporteroit à la fin, sans plus s'amuser à ce travail, ni à élever davantage le mur du côté de la batterie, se contentérent d'en construire un autre en dedans en forme de croissant, qui tenoit des deux côtés à la muraille, pour servir de retraite quand le premier mur seroit forcé, & pour obliger l'ennemi à un second travail.

Cependant les assiégeans aiant dressé leurs machines, sans doute après avoir comblé le fossé, quoi-

que Thucydide n'en parle point, donnérent de violentes ſecouſſes au mur de la ville, ce qui allarma fort les aſſiégés, mais ne les découragea point. Il n'y eut point d'inventions qu'ils ne miſſent en œuvre contre les batteries des ennemis. Ils rompoient l'effort du bélier avec des * cordes qui en détournoient le coup. Ils uſoient encore d'un autre artifice, attachant par les deux bouts une groſſe poutre avec de longues chaines de fer, qui tenoient de part & d'autre à deux grandes piéces de bois, leſquelles s'étendoient de côté & étoient appuiées ſur la muraille : & lorſque la machine des ennemis venoit à jouer, ils levoient cette poutre, & la laiſſoient tomber de travers ſur la pointe du bélier, ce qui en émouſſoit toute la force, & le rendoit ſans effet.

Les aſſiégeans voiant que l'attaque ne leur réuſſiſſoit pas, & qu'on oppoſoit un nouveau mur à leur plate-forme, deſeſpérérent de forcer la place, & ſe réſolurent à la

* *Le bout d'en bas de ces cordes formoit pluſieurs branches en lacs courans, avec leſquels on ſaiſiſſoit la tête du bélier, qu'on élevoit en haut par le moien de la machine.*

bloquer. Mais ils essaiérent auparavant d'y mettre le feu, croiant la pouvoir brûler aisément à cause de sa petitesse, en prenant l'occasion de quelque grand vent : car ils tentoient tous les moiens imaginables pour s'en rendre maîtres promtement & sans dépense. Ils jettérent donc des fascines dans l'espace qui se trouvoit entre les murs de la ville & les retranchemens dont ils les avoient environnés, & remplirent en très peu de tems cet intervalle à cause de la multitude de leurs gens, afin de mettre le feu en même tems dans différens quartiers. Puis ils l'allumérent avec de la poix & du souffre ; ce qui causa tout-à-coup un si grand embrasement, qu'il ne s'en est jamais vû de semblable. Cette invention faillit à perdre la ville, qui avoit résisté à toutes les autres. Car on ne pouvoit aborder en plusieurs quartiers, & si le tems eût été favorable, comme l'espéroient les ennemis, c'étoit fait de la place : mais il survint en un instant, à ce que l'on dit, une grosse pluie qui éteignit le feu.

Ce dernier effort des assiégeans aiant

été rendu inutile, comme tous les précédens, ils convertirent le siége en blocus, & environnérent la ville d'un mur de brique, revêtu en dedans & en dehors d'un fossé profond. Ce travail fut partagé entre toutes les troupes : & lorsqu'il fut fait, ils laissérent des gens pour en garder la moitié : car les Béotiens s'offrirent à garder l'autre ; & ils se retirérent, chacun chez soi, vers le mois d'Octobre. Au reste, il n'y avoit dans la ville que quatre cens habitans, & quatre-vingts Athéniens, avec cent dix femmes, pour leur appréter à manger, sans aucune autre personne soit libre ou esclave, le reste aiant été envoié à Athénes avant le siége.

IL Y EUT pendant la campagne quelques actions entre les deux partis tant par terre que par mer, que je passe sous silence, parce qu'elles ne sont pas importantes.

L'ÉTÉ suivant, qui étoit la quatriéme année de la guerre, les habitans de Lesbos, à la réserve de ceux de Méthymne, résolurent de quitter l'alliance des Athéniens. Ils avoient eu dessein de se soulever avant que la guerre fût déclarée, mais les La-

Thucyd. lib. 3. p. 174 207. Diod. lib. 12. pag. 108, 109.

ARTAXERXE

cédémoniens ne voulurent pas alors les recevoir : ceux de Méthymne en donnérent avis aux Athéniens, & leur firent dire que si l'on ne se hâtoit, l'île étoit perdue. Dans l'abbattement où les maux causés par la peste & la guerre avoient jetté les Athéniens, ce fut pour eux un surcroît d'affliction d'apprendre la revolte d'une île si considérable, dont les forces qui n'avoient point été affoiblies jusques-là alloient passer aux ennemis, & les fortifieroient tout d'un coup d'une puissante armée navale. Ils firent donc partir sur le champ quarante galéres destinées pour le Péloponnése, qui firent voile vers Mityléne. Les habitans, extrêmement surpris parce qu'ils n'avoient encore rien de prêt, ne laissérent pas, pour imposer à l'ennemi par une bonne contenance, de sortir du port avec leurs vaisseaux : mais aiant été repoussés, ils parlérent d'accommodement, & les Athéniens y prétérent l'oreille, dans l'appréhension de n'être pas assez forts pour faire rentrer l'île dans son devoir. On fit donc une suspension d'armes, pendant laquelle les Mitylé-

néens envoiérent des députés a Athénes. La crainte de ne pouvoir obtenir leur demande, leur en fit dépécher en même tems d'autres à Lacédémone pour demander du secours. Leur prévoiance n'avoit pas été vaine. La réponse qu'on raporta d'Athénes fut peu favorable.

Les ambassadeurs de Mityléne étant arrivés à Lacédémone après une dangereuse navigation, on remit à leur donner audience aux Jeux Olympiques, afin que les alliés pussent entendre leurs plaintes. Je raporterai en entier le discours qu'ils y tinrent, qui peut donner en même tems une juste idée & du stile de Thucydide, & de la disposition des peuples à l'égard des Athéniens & des Lacédémoniens. « Messieurs, dirent-ils, nous savons que c'est la coutume de trai- « ter favorablement d'abord les trans- « fuges à cause du service qu'on en ti- « re, mais de les mépriser après com- « me des traitres qui ont abandonné « leur parti. Ce sentiment n'est pas « injuste lorsque rien ne les oblige à « changer, & que de part & d'autre « c'est toujours même union & mê- « mes secours réciproques. Les cho- «

ARTAXERXE

» ses n'en sont pas là entre les Athé» niens & nous, & nous vous prions » de ne point vous prévenir contre » notre démarche, sur ce qu'après » en avoir été traités favorablement » pendant la paix, nous nous retirons » de leur alliance dans le tems de » leur disgrace. Car paroissant ici » pour vous demander de nous rece» voir au nombre de vos alliés & de » vos amis, c'est sur l'équité & la » nécessité de cette démarche que » nous devons commencer à nous » justifier, ne pouvant y avoir ni de » véritable amitié entre les particu» liers, ni de solide alliance entre les » villes, si l'une & l'autre n'est fon» dée sur la vertu, & sur l'uniformi» té de principes & de sentimens.

» Pour entrer donc en matiére, » le traité que nous fimes avec les » Athéniens ne fut pas pour assujettir » la Gréce, mais pour l'affranchir du » joug des barbares : & il fut conclu » après la retraite des Perses, lorsque » vous abandonnâtes le commande» ment. Nous l'avons entretenu de » bon cœur, tandis qu'ils n'ont eu » que de justes desseins : mais quand » nous avons vû qu'ils quittoient les

LONGUE-MAIN.

ennemis pour faire la guerre aux « alliés, nous sommes entrés en dé- « fiance de leur conduite. Et comme « il étoit difficile, dans une si grande « diversité d'intérêts & de sentimens, « de demeurer tous bien unis ensem- « ble ; & encore plus difficile de se « soutenir contre eux étant seuls & « séparés : ils ont assujetti peu à peu « tous les alliés, excepté ceux de « Chio & nous ; & ils se sont servi « pour cela de nos forces. Car nous « laissant la liberté en apparence, ils « nous ont contraints de les suivre, « quoique nous ne pussions plus nous « assurer sur leur parole, & que nous « eussions grand sujet d'appréhen- « der pour nous le même traitement. « En effet quelle apparence y a-t-il « qu'aiant mis tous les autres sous « le joug, nous soyions les seuls qu'ils « respectent, & qu'ils souffrent de « nous voir leurs égaux, pouvant de- « venir nos maîtres ; sur tout leur « puissance croissant tous les jours, « & la nôtre s'affoiblissant à propor- « tion ? La crainte mutuelle que des « alliés ont les uns des autres, est un « puissant lien pour rendre une allian- « ce ferme, & empécher des entre- «

ARTAXERXE

» prises injustes & violentes, en tenant tout dans l'équilibre. S'ils
» nous ont donc laissé la liberté, ce
» n'a été que parce qu'ils ne pouvoient pas encore se rendre maîtres des affaires par la force ouverte, mais seulement par cette
» équité & cette douceur apparente
» qu'ils ont montrée à notre égard.
» Premiérement, ils prétendoient
» prouver par la conduite modérée
» qu'ils tenoient envers nous, que
» libres comme nous l'étions, nous
» n'eussions pas marché avec eux
» contre les autres alliés, s'ils ne
» leur eussent donné un juste sujet
» de plainte. En second lieu, n'attaquant d'abord que les plus foibles,
» & les domtant l'un après l'autre,
» ils se mettoient en état par la ruine
» des premiers de subjuguer sans peine les plus puissans, qui se trouveroient à la fin seuls & sans appui :
» au lieu que s'ils eussent commencé
» par nous dans le tems que les alliés
» avoient encore toutes leurs forces,
» & pouvoient former un parti, ils
» n'eussent pas trouvé tant de facilité
» dans l'exécution de leurs desseins.
» D'ailleurs, notre flote qui étoit

très nombreuse, & capable de fortifier considérablement le parti de ceux à qui nous nous joindrions, les tenoit en bride. Ajoutez à cela, que le soin que nous avons toujours eu de ménager leur République, & de nous concilier ceux qui commandoient, a reculé notre ruine. Mais c'en étoit fait de nous, si cette guerre ne fût survenue; & le sort des autres ne nous laisse pas lieu d'en douter. «

LONGUEMAIN.

Quelle amitié donc & quelle alliance durable peut-il y avoir entre des gens qui ne demeurent amis & alliés que par force? Car s'ils étoient obligés de nous caresser durant la guerre, pour nous empécher de nous joindre à leurs ennemis; nous étions contraints d'en faire autant durant la paix, pour les empécher de nous attaquer. Ce que l'affection fait ailleurs, la crainte le faisoit ici. C'est ce qui a fait durer quelque tems une alliance, qui de part & d'autre, pour être rompue, n'attendoit qu'une occasion favorable. Que personne donc ne nous impute de les avoir prévenus. Nous n'avions pas tou-

ARTAXERXE

» jours le moien de nous ſauver ;
» comme ils avoient celui de nous
» perdre. Il a falu ménager l'occaſion,
» avant que d'éclater ouvertement.

» Voila, Meſſieurs, les raiſons qui
» nous obligent maintenant à recher-
» cher votre alliance : raiſons, dont
» l'équité & la juſtice, à ce qu'il nous
» ſemble, eſt frapante, & qui ont dû
» nous porter à chercher notre ſûre-
» té. Nous nous ſerions mis plutôt
» ſous votre protection, ſi vous aviez
» voulu plutôt nous recevoir : car,
» avant même que la guerre éclatât,
» nous nous offrimes à vous. Mainte-
» nant, nous ſommes venus à la per-
» ſuaſion des Béotiens vos alliés,
» pour nous détacher des oppreſſeurs
» de la Gréce, & préter nos armes à
» ſes défenſeurs ; & afin de pour-
» voir en même tems à notre ſûreté,
» qui eſt dans un péril éminent. S'il y
» a quelque choſe à dire à notre con-
» duite, c'eſt d'avoir éclaté trop tôt,
» avec plus de généroſité que de pru-
» dence, & ſans avoir aucuns prépa-
» ratifs. Mais cela vous doit porter
» auſſi à nous ſecourir plus promte-
» ment, pour ne pas perdre l'occaſion
» de protéger les opprimés, & de

vous venger de vos ennemis. Jamais « elle ne fut plus favorable que dans « la conjoncture présente, où la peste « & la guerre ont consumé leurs for- « ces, & épuisé leurs revenus : ou- « tre que leur armée navale est par- « tagée, & ils ne seront point en état « de vous résister, si vous les attaquez « en même tems par mer & par terre. « Car, ou ils nous quitteront pour « aller à vous, & nous laisseront la « liberté de vous secourir; ou ils nous « entreprendront tous ensemble, & « par ce moien vous n'aurez affaire « qu'à la moitié de leurs forces.

Du reste, que personne ne s'ima- « gine que vous vous mettiez en dan- « ger pour des gens qui ne vous peu- « vent rendre de service. Il est vrai « que notre Etat est reculé, mais no- « tre secours est proche. Car la guerre « sera, non dans l'Attique, comme « on se l'imagine, mais dans le pays « qui fait subsister l'Attique par ses « revenus; & nous n'en sommes pas « loin. Faites aussi réflexion qu'en « nous abandonnant, vous augmen- « terez leur puissance de la nôtre, & « que personne n'osera plus se décla- « rer contre eux. Mais en nous assi- «

ARTAXERXE

» ſtant, vous vous fortifierez d'une
» armée navale qui vous manque;
» vous donnerez lieu à pluſieurs de
» ſe ranger de votre côté à notre
» exemple; & vous éviterez le repro-
» che qu'on vous fait d'abandonner
» ceux qui ont recours à votre pro-
» tection, ce qui ne ſera pas pour
» vous d'un médiocre avantage pour
» le ſuccès de la guerre.

» Nous vous prions donc, Meſ-
» ſieurs, au nom de Jupiter Olym-
» pien, dans le temple duquel nous
» ſommes, de ne pas fruſtrer l'eſpé-
» rance des Grecs, & de ne pas rejet-
» ter des ſuppliants, dont la conſer-
» vation peut vous être fort utile, &
» la ruine infiniment pernicieuſe.
» Montrez-vous ici tels que le de-
» mande, & l'idée qu'on a conçue de
» votre généroſité, & l'extrémité du
» danger où nous nous trouvons,
» c'eſt-à-dire les protecteurs des affli-
» gés, & les libérateurs de la Gréce.

Les alliés, touchés de ces raiſons, les reçurent dans l'alliance du Péloponnéſe. Auſſitôt il fut réſolu qu'on entreroit promtement dans le pays ennemi, & que les alliés ſe trouveroient à Corinthe avec les deux tiers

de leurs forces. Les Lacedemoniens s'y rendirent les premiers, & préparérent là des machines pour transporter les vaisseaux du golphe de Corinthe en la mer d'Athenes, afin d'attaquer l'Attique par terre & par mer. L'ardeur fut grande de leur côté: mais les alliés, occupés à leur moisson, & commençant déja à se lasser de la guerre, furent lontems à s'assembler.

Cependant les Athéniens, qui voioient que tous ces préparatifs se faisoient contr'eux par l'opinion qu'on avoit de leur foiblesse, pour détromper les esprits, & faire voir qu'ils étoient en état d'entretenir une armée navale sans toucher à celle de Lesbos, mirent en mer une flote de cent voiles, qu'ils remplirent tant de citoiens que d'étrangers, sans exemter aucun des citoiens, sinon ceux qui étoient obligés de servir à cheval, ou qui avoient de revenu cinq cens mesures de blé. Aiant paru à la hauteur de l'isthme de Corinthe pour faire parade de leur puissance, ils descendirent où ils voulurent dans le Péloponnése. Jamais ils n'avoient eu une plus belle armée navale. Ils gardoient leur pays,

& les côtes d'Eubée & de Salamine avec une flote de cent voiles : ils voguoient autour du Péloponnéſe avec une autre de pareil nombre, ſans compter les navires qui étoient devant Leſbos, & ailleurs. Le tout montoit à plus de deux cens cinquante galéres. La dépenſe de ce puiſſant armement acheva de conſumer leurs tréſors, qui avoient déja été fort diminués par celle du ſiége de Potidée.

Les Lacédémoniens, fort ſurpris d'un ſi terrible appareil auquel ils ne s'étoient pas attendus, revinrent promptement dans leur pays, & ſe contentérent d'ordonner quarante galéres pour le ſecours de Mityléne. Les Athéniens y avoient envoié un renfort de troupes de mille ſoldats peſamment armés, par le ſecours deſquels on fit une contre-vallation, avec des forts aux endroits les plus commodes; de ſorte qu'elle ſe trouva bloquée par mer & par terre au commencement de l'hiver. Dans le beſoin preſſant où ſe trouvérent les Athéniens d'avoir de l'argent pour pouſſer ce ſiége, ils ſe virent contraints de ſe cottiſer eux-mêmes, ce qu'ils n'avoient point encore fait, & y firent tenir deux cens talens.

Deux cens mille écus.

Les Mityléneens manquant de tout, & aiant inutilement attendu le secours que les Lacédémoniens leur avoient fait espérer, se rendirent à condition qu'on ne feroit mourir ni emprisonner personne jusqu'au retour des Députés qu'on envoieroit à Athénes, & que cependant on laisseroit entrer les troupes dans la ville. Quand les Athéniens en furent maîtres, les factieux, qui d'abord avoient eu recours à la franchise des autels, furent conduits à Ténédos, & quelques tems après menés à Athénes. On y mit en délibération l'affaire des citoiens de Mityléne. Comme leur revolte avoit extrêmement aigri le peuple, parce qu'elle n'avoit été précédée d'aucun mauvais traitement, & qu'elle paroissoit n'avoir été l'effet que de leur haine contre les Athéniens, dans le premier mouvement de colére on conclut à faire mourir sans distinction tous les habitans, & à réduire les femmes & les enfans en servitude ; & l'on fit partir sur le champ une galére pour mettre le Décret à exécution.

La nuit donna lieu aux réflexions. La séverité parut excessive, & pous-

ſée au delà des juſtes bornes. On ſe repréſenta le ſort de cette malheureuſe ville, abandonnée toute entiére au carnage, & l'on ſe repentit d'avoir confondu les innocens & les coupables. Ce changement ſubit des eſprits donna quelque lueur d'eſpérance aux Députés de Mitylène, & ils obtinrent des Magiſtrats qu'on remît de nouveau l'affaire en délibération. Cléon, auteur du premier Décret, homme violent, & d'une grande autorité parmi le peuple, ſoutint ſon ſentiment avec beaucoup de force & de chaleur. Il montra combien il étoit indigne d'un ſage gouvernement de changer ainſi à tout vent, & de caſſer le matin ce qu'on avoit ordonné la veille, & de quelle importance il étoit pour les ſuites d'arrêter par une punition exemplaire les revoltes prêtes à éclater par tout.

Diodote, qui avoit déja contredit Cléon dans la premiére aſſemblée, le fit encore ici plus vivement. Après avoir décrit d'une maniére touchante & pathétique le déplorable état de Mitylène, livrée aux troubles & aux tourmens d'une cruelle inquiétude dans l'attente d'une ſentence qui devoit

voit décider de leur vie ou de leur mort, il fit ressouvenir les Athéniens de la réputation de bonté, de douceur, & de clémence, qui leur avoit fait jusques-là tant d'honneur, & qui les avoit distingués si glorieusement entre tous les autres peuples. Il leur fit remarquer que le peuple de Mityléne n'avoit été entraîné dans la revolte que malgré lui, & la preuve en étoit qu'il leur avoit livré la ville sitôt qu'il en avoit été le maître : c'étoit donc leurs bienfaiteurs qu'ils égorgeoient par leurs suffrages, se montrant ingrats & injustes en même tems, puisqu'ils punissoient également les innocens & les coupables. Il ajoutoit, que quand même ils seroient tous criminels, leur propre intérêt demandoit qu'on dissimulât, pour ne point irriter le reste des alliés par la rigueur du châtiment ; & que le moien d'appaiser le mal étoit de laisser une porte au repentir, & non de jetter les hommes dans le desespoir par un refus absolu & irrévocable du pardon. Son avis fut donc d'examiner avec maturité la cause des factieux qu'on avoit amenés à Athé-

LONGUE-MAIN.

ARTAXERXE

nes, & d'accorder le pardon au reste des habitans.

Les opinions furent partagées, & l'avis de Diodote ne l'emporta que de quelques voix. On fit partir sur l'heure même une seconde galére. Elle fut pourvûe de tout ce qui pouvoit hâter sa course, & les Députés de Mityléne promirent une grande récompense à ceux qui la conduisoient, si elle arrivoit à tems. Les rameurs firent des efforts extraordinaires. Ils ne quittérent point leurs rames pour prendre leur nourriture, mais ils mangeoient & bûvoient en ramant, & dormoient tour à tour; & heureusement le vent leur étoit favorable. La premiére galére avoit eu un jour & une nuit d'avance: mais comme elle portoit une triste nouvelle, elle ne s'étoit pas fort hâtée. Son arrivée dans la ville y avoit répandu la consternation. Elle augmenta infiniment, quand on eut lu en pleine assemblée l'arrêt de mort prononcé contre tous les citoiens. Ce ne furent que cris & hurlemens dans toute la ville. Dans le moment qu'on se préparoit à exécuter l'arrêt, on apprit qu'il étoit arrivé une seconde

galére. Tout fut ſuſpendu. On convoqua de nouveau l'aſſemblée, & la lecture de l'arrêt qui accordoit la grace fut écoutée avec un ſilence & une joie, qu'il eſt plus aiſé de concevoir que d'exprimer.

Pour les factieux que l'on avoit pris, ils furent tous exécutés, quoiqu'ils fuſſent au nombre de plus de mille. La ville enſuite fut démantelée, les vaiſſeaux livrés, & toute l'île, excepté la ville de Méthymne, partagée en trois mille parts, dont on conſacra trois cens au ſervice des dieux; le reſte fut diſtribué au ſort à des habitans d'Athénes qu'on y envoia, à qui ceux du pays donnérent deux * mines de revenu pour chaque part, moiennant quoi ils demeurérent poſſeſſeurs de l'île, quoiqu'ils n'en fuſſent plus les propriétaires. Les villes qui appartenoient aux Mitylénéens ſur la côte l'Aſie, furent réduites à l'obéiſſance d'Athénes.

* *La mine Attique valoit cent dragmes, c'eſt-à-dire cinquante livres.*

PENDANT l'hiver de la campagne précédente, ceux de Platée ſe voiant ſans eſpérance de ſecours, & manquant de vivres, firent deſſein de ſe ſauver à travers les troupes des ennemis: mais la moitié, étonnés de la

Thucyd. lib. 3. p. 185-188.

ARTAXERXE

grandeur du péril & de la hardiesse de l'entreprise, perdirent courage lorsqu'il la falut exécuter ; le reste, qui montoit environ à deux cens vingt soldats, persista dans sa résolution, & se sauva de la maniére que je vais dire.

Avant que d'en commencer la description, je dois avertir en quel sens je prends certaines expressions que j'y emploierai. A proprement parler, la ligne ou fortification qu'on dresse autour d'une ville assiégée pour en empécher les sorties, s'appelle *contre-vallation* ; & celle qu'on dresse pour empécher le secours de dehors, se nomme *circonvallation*. L'une & l'autre se trouvent ici : mais pour abréger, je me servirai du premier terme.

La contre-vallation étoit composée de deux murs, à seize piés de distance. L'espace d'entre les deux murs étant en maniére de plate-forme ou de terrasse, ne paroissoit qu'un seul bâtiment ; & formoit un corps de cazernes, où logeoient les soldats dans les chambres, qui y étoient pratiquées. On y avoit bâti de hautes tours d'espace en espace qui s'éten-

doient d'un mur à l'autre, pour se pouvoir défendre en même tems contre ceux du dedans, & contre ceux du dehors. On ne pouvoit passer d'une chambre à une autre qu'en traversant ces tours, & le haut de la muraille étoit bordé des deux côtés d'un parapet, où l'on faisoit garde ordinairement: mais durant la pluie, les soldats se mettoient à couvert dans les tours, qui servoient comme de corps de garde. Voila l'état de la contrevallation, qui avoit un fossé de part & d'autre, dont la terre avoit servi à faire la brique du mur.

Les assiégés commencérent par prendre la hauteur du mur, en comptant les rangs de brique dont il étoit composé, ce qui se fit à plusieurs fois, & par diverses personnes, pour ne se pas abuser au compte. Il fut d'autant plus facile de s'en assurer, que le mur n'étant pas fort éloigné, on le découvroit tout à plein. On fit donc les échelles à proportion.

Lorsque tout fut prêt pour l'exécution du dessein, les assiégés sortirent pendant une nuit qui étoit sans lune, & où il faisoit une grande pluie & un grand vent. Après avoir passé

ARTAXERXE

le premier fossé, ils s'approchérent de la muraille sans être découverts, à cause de l'obscurité de la nuit; outre que le vent & la pluie empéchoient qu'on ne pût rien entendre. Ils marchoient un peu éloignés, afin de ne point s'entre-choquer avec leurs armes, qui étoient légéres pour les rendre plus agiles; & ils n'avoient des chaussures qu'à un pié, pour ne pas glisser si facilement dans la boue. Ceux qui portoient les échelles les posoient dans l'espace qui étoit entre les tours, où ils savoient qu'il n'y avoit personne en garde à cause de la pluie. A l'instant montérent douze hommes, sans autres armes que la cuirasse & le poignard; & marchérent aussitôt vers les tours, six d'un côté, & six de l'autre. Ils furent suivis par des soldats armés seulement de javelots, pour monter plus aisément; & l'on portoit après eux leurs boucliers, afin qu'ils pussent s'en servir dans la mélée.

Comme la plupart de ceux-ci étoient au haut du mur, ils furent découverts par le moien d'une tuile que l'un d'eux fit tomber en montant pour avoir empoigné le parapet afi

de ſe tenir plus ferme. Incontinent on jette un cri du haut des tours, & tout le camp s'approche du mur ſans ſavoir ce que c'étoit, à cauſe de l'orage & de la nuit. D'ailleurs, ceux qui étoient reſtés dans la ville donnérent l'allarme en même tems d'un autre côté pour faire diverſion ; de ſorte que l'ennemi en ſuſpens n'oſoit quitter ſon poſte. Mais un corps de réſerve de trois cens hommes, deſtiné pour les accidens inopinés, ſortit de la contre-vallation pour courre au bruit, & l'on leva des flambeaux du côté de Thébes, pour montrer que c'étoit de ce côté-là qu'il faloit courir. Ceux de la ville, pour rendre ce ſignal inutile en levérent d'autres en même tems de divers endroits ; car ils les tenoient tout prêts ſur la muraille pour cet effet.

Cependant, les premiers qui étoient montés s'étant ſaiſis des deux tours qui flanquoient l'intervalle où étoient plantées les échelles, & aiant tué ceux qui les gardoient, s'y poſtérent pour en défendre le paſſage, & pour empécher qu'on ne vînt à eux. Alors poſant des échelles du haut de la muraille contre les deux tours, ils y firent

monter un bon nombre de leurs gens, pour en défendre l'approche à coups de trait tant contre ceux qui accouroient au pié du mur, que contre ceux qui venoient des tours prochaines. Pendant ce tems-là ont eut le loisir de planter plusieurs échelles, & d'abbattre le parapet, pour faire monter le reste plus aisement. A mesure qu'ils montoient, ils descendoient de l'autre côté, & se rangeoient sur le bord du fossé qui étoit en dehors, pour tirer contre ceux qui se présentoient. Après qu'ils furent passés, ceux qui étoient dans les tours descendirent les derniers, & coururent au fossé, pour passer comme les autres.

Dans ce moment arriva la garde des trois cens avec des flambeaux. Toutefois, comme on les voioit mieux à la clarté des flambeaux, qu'on n'en étoit vû, on tiroit contr'eux plus juste, de sorte que les derniers passérent le fossé, sans être attaquées au passage: mais ce ne fut pas sans peine, parce que le fossé étoit gelé, & que la glace ne portoit pas à cause du dégel & de la pluie. La violence de l'orage fut pour eux d'un grand secours.

Lorſqu'ils furent tous paſſés, ils prirent le chemin de Thébes, pour couvrir mieux leur retraite, parce qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils ſe duſſent ſauver vers une ville ennemie. Auſſi virent-ils les aſſiégeans avec des flambeaux qui les cherchoient ſur le chemin d'Athénes. Après avoir ſuivi celui de Thébes pendant ſix ou ſept ſtades, ils tournérent tout court vers la montagne, & reprirent la route d'Athénes, où deux cens douze ſe ſauvérent de deux cens vingt qui étoient ſortis, le reſte aiant rebrouſſé chemin faute de cœur, à la réſerve d'un archer qui fut pris ſur le bord du foſſé de la contre-vallation. Les aſſigéans, après les avoir pourſuivis en vain, retournérent à leur camp.

Plus d'un quart de lieue.

Cependant, ceux qui étoient dans la ville croiant que leurs compagnons avoient tous été tués, parce que ceux qui étoient de retour le diſoient pour ſe juſtifier, envoiérent un héraut pour redemander les corps : mais aiant appris la vérité, il ſe retira.

VERS la fin de la campagne ſuivante, qui eſt celle où Mityléne fut priſe, ceux de Platée manquant de

Thucyd. lib. 3. p. 208-210. Diod. lib. 12. pag. 109.

vivres & de tout moien de ſe défendre, ſe rendirent à condition qu'on ne les puniroit qu'avec connoiſſance de cauſe, & par les formes de la juſtice. Il vint pour cet effet cinq Commiſſaires de Lacédémone, qui, ſans les charger d'aucun crime, leur demandérent ſimplement s'ils avoient rendu quelque ſervice dans cette guerre à Lacédémone & aux alliés. Cette demande les ſurprit & les embaraſſa. Ils ſentirent bien qu'elle venoit des Thébains, leurs ennemis déclarés, qui avoient juré leur perte. Ils firent reſſouvenir les Lacédémoniens des ſervices qu'ils avoient rendus à la Gréce en général, tant à la bataille d'Artémiſe, qu'à celle de Platée; & en particulier à Lacédémone lors du tremblement de terre, qui fut ſuivi de la revolte de leurs eſclaves. Que ſi depuis ils avoient embraſſé le parti des Athéniens, ce n'avoit été que pour ſe défendre de la violence des Thébains, contre leſquels ils avoient imploré inutilement le ſecours de Lacédémone. Que ſi on leur faiſoit un crime de ce qui avoit été leur malheur, ce crime au moins ne devoit pas effacer entiére-

ment le ſouvenir de leurs anciens ſervices, « Jettez les yeux, leur dirent-ils, ſur les tombeaux de vos « ancêtres que vous voiez ici, à qui « nous rendons chaque année tous « les honneurs qu'on peut rendre à « la mémoire des morts. Vous avez « voulu que nous fuſſions les dépoſitaires de leurs corps, auſſi bien « que les témoins de leur valeur ? & « vous voudriez maintenant livrer « leurs dépouilles à leurs meurtriers, « en nous abandonnant aux Thébains, qui combattoient contre « eux à la bataille de Platée ? Aſſervirez-vous une province, où la « Gréce a recouvré ſa liberté ? Détruirez-vous les temples des dieux, « à qui vous devez la victoire ? Abolirez-vous la mémoire de leurs fondateurs, qui ont tant contribué à « votre ſalut ? Ici, nous oſons le dire, nos intérêts ſont joints à votre « gloire, & vous ne pouvez livrer « vos anciens amis & vos bienfaiteurs à l'injuſte haine des Thébains, ſans vous couvrir vous-mêmes d'une éternelle infamie. «

LONGUE-MAIN.

De ſi juſtes remontrances paroiſſoient devoir faire quelque impreſ-

ARTAXERXE

sion sur l'esprit des Lacédémoniens: mais ils furent plus sensibles à la réplique que firent les Thébains, qui étoit pleine d'amertume & de fiel contre ceux de Platée; & d'ailleurs ils avoient apporté leurs ordres de Lacédémone. Ils persistérent donc dans leur premiére demande, *Si les Platéens leur avoient rendu quelque service depuis la guerre*; & les faisant passer l'un après l'autre, à mesure qu'ils répondoient, *Non*, on les égorgeoit sans pardonner à pas un. Il en mourut environ deux cens de la sorte, avec vingt-cinq Athéniens, qui se trouvant parmi eux subirent le même sort. Leurs femmes qui avoient été prises, furent réduites en captivité. Ensuite les Thébains peuplérent la ville de quelques bannis de Mégare & de Platée: mais l'année d'après ils la raférent entiérement. C'est ainsi que les Lacédémoniens, dans l'espérance de tirer de grands avantages des Thébains, sacrifiérent Platée à leur animosité, quatre-vingts-treize ans après qu'elle étoit entrée dans l'alliance des Athéniens.

Thucyd. lib. 3. pag. 232.

LA SIXIE'ME année de la guerre

du Péloponnése la peste recommença à Athénes, & y emporta encore bien du monde.

LONGUE-MAIN.

§. IV. *Les Athéniens prennent Pyle, puis y sont assiégés. Lacédémoniens enfermés dans la petite île de Sphactérie. Cléon s'en rend maître. Mort d'Artaxerxe.*

Sixiéme & septiéme année de la guerre.

J'OMETS plusieurs événemens particuliers des campagnes suivantes, qui se passoient toujours de la même sorte, les Lacédémoniens faisant réguliérement chaque année des courses dans l'Attique, & les Athéniens dans le Péloponnése, outre quelques attaques de places de part & d'autre en différens endroits. Celle de Pyle, petite ville de Messénie, éloignée seulement de * quatre cens stades de Lacédémone, fut une des plus considérables. Les Athéniens, sous la conduite de Démosthéne, s'en étoient rendu maîtres, & s'y étoient extrêmement fortifiés : c'étoit la septiéme année de la guerre. Les Lacédémoniens abandonnérent aussitôt l'Attique, pour reprendre cette place, & ils l'atta-

AN.M.3579. AV.J C.425. *Thucyd. lib. 4. pag. 253-280. Diod. l. 12, p. 112-114.*

Vingt lieues.

quérent par terre & par mer. Brasidas, l'un de leurs Chefs, s'y distingua par des actions de bravoure extraordinaires. Il y avoit vis-à-vis de la ville une petite île, nommée Sphactérie, qui pouvoit incommoder extrêmement les assiégés, & fermer l'entrée du port. Ils y jettérent un corps de troupes, qui étoit l'élite des Lacédémoniens : ils étoient au nombre de quatre cens vingt, sans compter les Ilotes. Il se donna un combat sur mer, où les Athéniens eurent l'avantage, & ils dresférent un trophée. Ensuite ils environnérent l'île, & firent garde tout au tour, pour empécher & que ceux qui y étoient n'en sortissent, & qu'on n'y fît entrer des vivres.

La nouvelle de la défaite étant venue à Sparte, le Magistrat crut l'affaire de telle conséquence, qu'il se transporta sur le lieu pour voir de plus près ce qu'il faloit faire ; & jugeant qu'il étoit impossible de sauver ceux qui étoient dans l'île, & qu'on les prendroit à la fin soit par famine ou autrement, il fit proposer un accord. On consentit à une suspension d'armes, pour donner le

tems aux Lacédémoniens d'envoier à Athénes, à la charge qu'ils livreroient cependant toutes leurs galéres, & qu'ils ne pourroient attaquer la place ni par mer ni par terre jusqu'au retour des députés : qu'en satisfaisant à ces conditions, les Athéniens souffriroient qu'on portât des vivres à ceux qui étoient dans l'île à * raison de tant pour le maître, & de moitié pour le valet, le tout publiquement à la vûe des deux armées. Que les Athéniens de leur côté pourroient faire garde autour de l'île, pour empécher que rien n'y entrât ou n'en sortît, sans faire pourtant aucune attaque. Qu'au cas qu'il y eût la moindre contravention à cet accord, la tréve seroit rompue : sinon, qu'elle dureroit jusqu'au retour des députés, que les Athéniens s'obligeoient de mener & de ramener ; & qu'alors on rendroit aux Lacédémoniens leurs navires en l'état qu'ils les auroient donnés. Tels furent les articles du traité. Les Lacédémoniens commencérent à l'exé-

* *Pour les maitres deux Chœnix Attiques de farine, qui montent à peuprès à quatre livres & demie, deux Cotyles de vin, c'est-à-dire une grande chopine ; & un morceau de viande : & la moitié pour les valets.*

cuter, en livrant environ ſoixante vaiſſeaux, & envoiérent à Athénes leurs députés.

Quand ils furent admis à l'audience du peuple, ils avouérent d'abord qu'ils venoient demander aux Athéniens la paix, qu'ils avoient été peu de tems auparavant en état de leur accorder. Qu'il ne tenoit qu'à eux de ſe procurer la gloire d'avoir pacifié toute la Gréce, puiſqu'ils vouloient bien les prendre pour arbitres du traité. Que le danger de leurs citoiens, enfermés dans l'île, les avoit déterminés à une démarche qui devoit ſans doute couter beaucoup à des Lacédémoniens. Qu'il n'y avoit pourtant encore rien de deſeſpéré pour eux, & qu'ainſi c'étoit le tems d'établir entre les deux peuples une amitié ferme & ſolide, parce que de part & d'autre les choſes étoient encore en balance, & que la fortune ne s'étoit point encore abſolument déclarée. Que ſouvent les dieux abandonnent ceux à qui leurs heureux ſuccès ſont un ſujet de fierté, en faiſant ſuccéder à leurs plus grandes faveurs les diſgraces les plus complettes.

Qu'ils se souvinssent que les armes sont journaliéres, & que le moien d'établir une ferme paix, n'est pas de triompher de son ennemi en l'accablant, mais de se réconcilier avec lui à des conditions justes & raisonnables. Car alors, vaincu par la générosité & non par la force, & occupé desormais non du desir de la vengeance, mais des sentimens de gratitude, il se fait un devoir & un plaisir de garder les conventions avec une fidélité inviolable.

LONGUE-MAIN.

Les Athéniens avoient une belle occasion de terminer la guerre par une paix qui n'auroit pas été moins glorieuse pour eux, qu'utile & salutaire à toute la Gréce. Mais Cléon, qui avoit une grande autorité parmi le peuple, empécha un si grand bien. Ils répondirent donc, par son avis, qu'il faloit auparavant que ceux qui étoient dans l'île se rendissent à discrétion, & qu'ils fussent conduits à Athénes, à la charge de les renvoier lorsque les Lacédémoniens auroient rendu les places qu'on avoit été contraint d'abandonner par le dernier traité, & qu'après cela on feroit une

ARTAXERXE

paix ferme & ſtable. Les Lacédémoniens demandérent qu'on nommâ des députés, & que l'on convînt d s'en tenir à ce qu'ils accorderoien enſemble. Mais Cléon s'emport contre cette propoſition, & di qu'on voioit bien qu'ils n'agiſſoien pas de bonne foi, puiſqu'ils ne vouloient pas traiter avec le peuple mais avec des particuliers qu'il pourroient corrompre; & que s'il avoient quelque choſe à dire, ils l fiſſent ſur le champ. Les Lacédémoniens, voiant qu'il ne leur étoit pa poſſible de traiter avec le peuple ſan la participation de leurs alliés, & qu s'ils avoient accordé quelque choſe à leur préjudice ils en ſeroient reſponſables, ſe retirérent ſans rien faire perſuadés qu'on ne pouvoit rien attendre d'équitable de la part des Athéniens dans l'état & la diſpoſition où les avoit mis leur proſpérité.

Sitôt qu'ils furent de retour à Pyle, la ſuſpenſion ceſſa. Mais comme ils redemandérent leurs vaiſſeaux, on refuſa de les rendre ſous prétexte de quelques infractions du traité en des choſes de peu d'importance. Les Lacédémoniens ſe récriérent fort ſur ce

refus, comme ſur une perfidie manifeſte, & l'on ſe prépara à la guerre avec plus de vigueur & d'animoſité qu'auparavant. La fierté dans les ſuccès, & la mauvaiſe foi dans l'obſervation des traités, attirent tôt ou tard ſur un peuple de grands malheurs. La ſuite nous fera connoitre ce qui en ſera.

Les Athéniens faiſoient une garde exacte autour de l'île pur n'y laiſſer rien entrer, & eſpéroient réduire bientôt les ennemis par la famine. Mais ceux de Lacédémone engagérent tout le pays à les ſecourir par l'appas du gain, en taxant fort haut le prix des vivres, & donnant la liberté aux eſclaves qui venoient à bout d'y en porter. On en amenoit donc, au péril de la vie, de tous les endroits du Péloponnéſe. Il y avoit même des plongeurs qui paſſoient de la côte dans l'île vis-à-vis du port, & traînoient après eux des peaux de bouc où il y avoit de la graine de lin pilée, & de celle de pavot détrempée avec du miel.

Ceux qui étoient aſſiégés dans Pyle ne ſouffroient guéres moins de leur côté, manquant & d'eau & de vivres.

ARTAXERXE

Quand on eut appris à Athénes, qu bien loin d'affamer les ennemis, il étoient affamés eux-mêmes, on craignit que la flote ne pouvant subsister pendant l'hiver le long d'une côte deserte & ennemie, ni demeurer à l'anchre dans une rade mal assurée, la garde de l'île ne vînt à se relâcher, & que les prisonniers ne se sauvassent. Mais ce que l'on appréhendoit le plus, c'étoit que les Lacédémoniens, voiant leurs gens hors de danger, ne voulussent plus entendre à la paix; & l'on commença à se repentir de ne l'avoir pas acceptée.

Cléon sentoit bien que toutes ces plaintes retomboient sur lui. Il commença par traiter de faux raports tous les bruits qui couroient sur la disette où étoient les Athéniens tant au dedans de Pyle, qu'au dehors. Ensuite il décria devant le peuple la lenteur & la nonchalance des Chefs qui assiégeoient l'île, prétendant qu'avec un peu de vigueur & de courage on pouvoit aisément s'en rendre maître, & que s'il étoit en leur place il en viendroit bientôt à bout. On le nomma pour Chef de cette expédition, Nicias, qui devoit y commander, lui

iant cédé volontiers cet honneur, oit par foiblesse, car il étoit naturellement timide; soit par politique, pour le décréditer auprès du peuple par le mauvais succès qu'on comptoit qu'il auroit dans cette entreprise. Cléon fut surpris & embarrassé, car il ne s'attendoit pas qu'on dût le prendre au mot, étant plus habile discoureur que brave guerrier, & se servant mieux de la langue que de l'épée. Il se défendit quelque tems, & s'excusa le mieux qu'il put sous divers prétextes. Mais voiant que plus il reculoit, plus il étoit pressé, il changea de ton, & substituant la rodomontade au courage, il déclara en pleine assemblée, avec un air ferme & assuré, qu'il rameneroit dans vingt jours ceux de l'île prisonniers, ou qu'il y périroit. Toute l'assemblée se mit à rire, car on le connoissoit.

Cependant, contre toute apparence, la chose arriva comme il l'avoit promis. Lui & Démosthéne, qui étoit l'autre Chef, entrérent dans l'île, attaquérent vivement l'ennemi, le poussérent de poste en poste, & gagnant toujours du terrain l'acculérent enfin dans le fond de l'île. Les

ARTAXERXE

Lacédémoniens avoient gagné un fort qui paroiſſoit inacceſſible. Là ils ſe rangérent en bataille, firent face du côté ſeul où l'on pouvoit les attaquer, & s'y défendirent avec un courage de lions. Comme le combat avoit duré une grande partie du jour, & qu'ils étoient tous abbattus de chaud, de ſoif, & de laſſitude, le Général des Meſſéniens, s'adreſſant à Cléon & à Démoſthéne, leur dit que tout ce qu'ils faiſoient étoit inutile, ſi l'on ne prenoit l'ennemi en queue, & promit, que ſi on vouloit lui donner quelques gens de trait, il tourneroit tant qu'il trouveroit un paſſage. En effet il grimpa avec ſa troupe par des lieux eſcarpés qu'on ne gardoit point, & ſe coulant dans le fort ſans être aperçu, parut tout-à-coup au dos des Lacédémoniens, ce qui abbattit leur courage, & acheva leur défaite. Ils ne ſe défendoient donc preſque plus, & vaincus par le nombre, attaqués de toutes parts, & abbattus de langueur & de deſeſpoir, ils commencérent à reculer : mais les Athéniens ſe ſaiſirent de tous les paſſages, pour leur empécher la retraite. Alors Cléon & Démoſthéne,

oiant que si on les pressoit davan-ige, il n'en échaperoit pas un, & tant bien aises de les emmener vifs Athénes, arrétérent leurs gens, & rent crier par un Héraut qu'ils mis-ent bas les armes, & qu'ils se rendis-ent à discrétion. A ces mots, la plu-art baissérent leurs boucliers, & frap-érent des mains en signe d'approba-ion. Il se fit une espece de suspen-ion d'armes, & leur Commandant emanda qu'il lui fût permis d'en-oier au camp, pour savoir la résolu-ion des Chefs. On ne le voulut pas ouffrir, mais on appella des Hérauts e dessus la côte, & aprés quelques llées & venues un Lacédémonien int dire tout haut, Qu'on leur per-nettoit de traiter, pourvû qu'ils ne issent rien contre leur honneur. Sur ette parole, aiant délibéré entre ux, ils se rendirent à discrétion; & n les garda jusqu'au lendemain. Alors les Athéniens, aiant dressé un rophée, & rendu aux Lacédémoniens eurs morts, s'embarquérent pour le lépart, après avoir distribué les pri-onniers dans les vaisseaux, & en voir confié la garde aux Capitaines les galéres,

Il mourut dans le combat cen vingt huit Lacédémoniens, de quatre cens vingt qu'ils étoient: ainsi i en resta un peu moins de trois cens dont il y avoit six vingts Spartiates c'est-à-dire habitans de Sparte même Le siége de l'Isle, à compter dès l commencement, y compris le tem de la tréve, avoit duré soixante & douze jours. Chacun se retira de devant Pyle, & la promesse de Cléon toute vaine & téméraire qu'elle étoi se trouva accomplie à la lettre. Mais ce qui surprit le plus, fut l'accord même qui venoit de se faire: car on croioi que les Lacédémoniens, au lieu de rendre les armes, mourroient tous l'épée à la main.

Lorsqu'ils furent arrivés à Athénes, on ordonna qu'ils demeureroient prisonniers jusqu'à la paix, pourvû que les Lacédémoniens n'entrassent point dans le pays: mais que s'ils y entroient, on les feroit tous mourir. On laissa garnison dans Pyle. Les Messéniens de Naupacte, qui l'avoient possédée autrefois, y envoiérent de leur plus brave jeunesse, laquelle incommoda fort par ses courses les Lacédémoniens; & comme ces

ces Messéniens parloient le langage du pays, ils attirérent dans leur parti un grand nombre d'esclaves. Les Lacédémoniens, dans la crainte d'un plus grand mal, députérent plusieurs fois a Athénes, sans pouvoir jamais rien obtenir de la prosperité orgueilleuse des Athéniens, à qui un si grand succès donnoit de plus hautes espérances.

LA SEPTIE'ME année de la guerre du Péloponnése, Artaxerxe envoia aux Lacédémoniens un ambassadeur nommé Artapherne, chargé d'une lettre de sa part écrite en Assyrien, où il leur marquoit qu'il lui étoit venu plusieurs ambassadeurs de leur part, qui lui avoient exposé des choses si differentes, qu'il ne comprenoit point du tout ce qu'ils souhaitoient de lui : que dans cette incertitude il avoit pris le parti de leur envoier ce Persan, pour leur faire savoir que s'ils avoient quelque chose à lui proposer, ils n'avoient qu'à faire partir avec lui un homme de confiance, qui pût l'informer precisément de ce qu'ils désiroient. Cet ambassadeur, en arrivant à Eione sur la riviere de Strymon dans la Thrace, y fut pris vers la fin de

Thucyd. lib. 4. pag. 285. 286.

ARTAXERXE LONGUE-MAIN.

cette année par un des Amiraux de la flote Athénienne, qui l'envoya à Athénes. Il y fut traité avec toutes les honnêtetés & tout le respect possible, parce que les Athéniens cherchoient à se remettre dans les bonnes graces du Roi son maître.

L'année suivante, dès que la saison permit de se mettre en mer, ils le renvoierent dans un vaisseau de l'Etat aux dépens du public, & nomméren quelques-uns de leurs citoiens pour aller avec lui à la Cour de Perse en qualité d'ambassadeurs. En débarquant à Ephese, ils apprirent la mort d'Artaxerxe. Les ambassadeurs ne jugeant pas à propos d'aller plus loin après cette nouvelle, prirent congé d'Artapherne, & s'en retournérent à Athénes.





LIVRE HUITIEME.

Suite de l'Histoire des Perses & des Grecs, & de la guerre du Péloponnése, sous les régnes de Xerxés II. de Sogdien, & de Darius Nothus.

CHAPITRE PREMIER.

CE CHAPITRE renferme l'histoire de treize années de la guerre du Péloponnése, jusqu'à la dix-neuviéme inclusivement.

XERXES II.

. I. *Régnes fort courts de Xerxès & de Sogdien. Darius Nothus leur succede. Il appaise la revolte de l'Egypte, & celle de Médie. Il donne à Cyrus le plus jeune de ses fils, le commandement en chef de toute l'Asie Mineure.*

ARTAXERXE mourut vers le commencement de la quarante-neuviéme année de son régne. Xerxès, qui lui succéda, étoit le seul fils qu'il eût de la Reine sa femme. Mais il en avoit dix-sept autres de ses concubines; & entre'autres Sogdien, que Ctésias appelle Sécondien; Ochus, & Arsite. Sogdien, de concert avec Pharnacias

An.M. 3579. Av. J.C. 425. *Ctes. cap.* 47-51. *Diod. lib.* 12. *pag.* 115.

Cc ij

XERXES II. un des Eunuques de Xerxès, vint un jour surprendre le nouveau Roi, qui, après s'être enivré un jour de fête, s'étoit retiré dans sa chambre pour y cuver son vin. Il le tua aisément dans cet état, au bout d'un régne de quarante-cinq jours, & fut déclaré roi à sa place.

SOGDIEN A peine étoit-il sur le trône, qu'il fit mourir Bagoraze le plus fidéle des Eunuques de son pere. C'étoit cet Eunuque qui avoit été chargé des funérailles d'Artaxerxe, & de la Reine mere de Xerxès, morte le même jour que son mari. Après avoir conduit ces deux corps en Perse dans le tombeau ordinaire des Rois, il trouva à son retour Sogdien sur le trône, qui le reçut assez mal, à cause de quelque différent qu'ils avoient eu du vivant de son pere. Le nouveau Roi ne s'en tint pas à ces premieres marques de mécontentement : il ne fut pas lontems sans lui chercher querelle sur je ne sai quoi qui regardoit les funérailles de son pere, & il le fit lapider.

Par ces deux meurtres, celui de son frere Xerxès, & celui de Bagoraze, il devint l'horreur de l'armée, & de la Noblesse; & il ne se crut pas beaucoup en sûreté sur un trône, dont

l'acquiſition lui avoit couté de ſi grands crimes. Il ſoupçonna ſes freres d'un deſſein pareil au ſien ; & ſes ſoupçons tomberent principalement ſur Ochus, à qui ſon pere avoit laiſſé le gouvernement d'Hyrcanie. Il le manda, pour ſe défaire de lui quand il ſeroit arrivé. Mais Ochus, qui pénétra ſon deſſein, trouva divers prétextes pour ſe diſpenſer de ce voiage ; & différa tant, qu'enfin, quand il vint, ce fut à la tête d'une bonne armée, dont il déclara ouvertement qu'il ſe ſerviroit pour venger la mort de ſon frere Xerxès. Cette déclaration lui attira quantité de gens de qualité, & pluſieurs Gouverneurs de provinces, que la cruauté & la mauvaiſe conduite de Sogdien firent paſſer dans le parti d'Ochus. On lui mit ſur la tête la Tiare, marque de la roiauté, & on le proclama Roi. Sogdien, ſe voiant ainſi abandonné, fit voir autant de lâcheté à défendre ſa couronne, qu'il avoit montré d'injuſtice & de cruauté à l'uſurper. Contre l'avis de ſes meilleurs amis, & des plus ſages de ceux qui demeuroient encore attachés à lui, il entra en traité avec ſon frere, qui s'étant rendu maître de ſa perſon-

SOGDIEN ne, le fit jetter dans la cendre, où il mourut d'une mort cruelle. C'étoit un supplice particulier à la Perse, & dont on ne se servoit que pour de grands criminels. On remplissoit de cendre, jusqu'à une certaine hauteur, une tour des plus hautes. Du haut de cette tour on jettoit le criminel dedans, la tête la premiere: & ensuite encore, avec une roue, on remuoit sans cesse cette cendre autour de lui, jusqu'à ce qu'enfin elle l'étoufât. Ce fut ainsi que ce Prince scélérat perdit la vie avec l'empire, dont il ne jouit que six mois & quinze jours.

Val. Max. lib. 9. cap. 2. II. Machab. cap. 13.

DARIUS NOTHUS.

PAR LA MORT de Sogdien, Ochus se trouva maître de l'empire. Il ne s'y vit pas plutôt bien établi, qu'il changea son nom d'Ochus en celui de Darius. Pour le distinguer, les historiens y ajoutent l'épithéte de *Nothus*, qui en grec veut dire le bâtard. Son régne dura dix-neuf ans.

Arsite, voiant comment Sogdien avoit supplanté Xerxés, & avoit été détrôné lui-même par Ochus, voulut en faire autant à ce dernier. Quoiqu'il fut son frere de mere aussi bien que de pere, il se révolta ouvertement contre lui, & fut soutenu dans sa re-

volte par Artyphius fils de Mégabyſe. Ochus, que nous ne nommerons plus déſormais que Darius, envoia Artaſyras un de ſes Généraux, contre Artyphius, & marcha en perſonne, à la tête d'une autre armée, contre Arſite. Artyphius, avec des troupes grecques qu'il avoit à ſa ſolde, battit deux fois le Général qu'on lui avoit opposé. Mais dans une troiſiéme bataille, on les lui débaucha, & il fut battu lui-même, & ſe vit réduit à la néceſſité de ſe rendre ſur quelques eſpérances de pardon qu'on lui donna. Le Roi vouloit le faire mourir, mais la Reine Paryſatis, ſœur & femme de Darius, l'en détourna. Elle étoit auſſi fille d'Artaxerxe, mais d'une autre mere que Darius. C'étoit une femme habile, intrigante, & ruſée, dont le Roi ſon mari ſuivoit preſque en tout les avis. Celui qu'elle lui donna en cette occaſion, étoit d'une profonde perfidie. Elle lui conſeilla d'uſer de clémence envers Artyphius, & de le bien traiter, afin de faire eſpérer à ſon frere, lorſqu'il verroit ſa généroſité pour un ſerviteur rebelle, de trouver lui-même un traitement pour le moins auſſi favorable, & l'engager

DARIUS NOTHUS

DARIUS par là à se soumettre. Elle ajouta, que quand il seroit une fois maître de la personne de ce Prince, il feroit à l'un & à l'autre ce qu'il jugeroit à propos. Darius suivit son conseil, & il lui réussit. Arsite, informé de la douceur dont on usoit à l'égard d'Artyphius, conclut que lui, qui étoit frere du Roi, seroit traité encore plus favorablement; & sur cette espérance il traita avec son frere, & se rendit. Darius panchoit beaucoup à lui sauver la vie: mais Parysatis, à force de lui représenter que la punition de ce rebelle étoit nécessaire pour sa sûreté, le détermina à s'en défaire, en le faisant périr misérablement dans la cendre avec Artyphius. Ce ne fut pourtant pas sans se faire une grande violence qu'il consentit à ce sacrifice; car il aimoit tendrement ce frere. Il fit encore quelques autres exécutions, qui ne lui procurérent pas la tranquillité qu'il en attendoit: car son régne dans la suite, fut troublé par de violentes agitations, qui ne lui laissérent pas beaucoup de repos.

Ctes cap. 51. UNE DES PLUS dangereuses, fut celle que lui suscita la rébellion de Pisuthne, qui étant Gouverneur de

NOTHUS.

Lydie voulut secouer le joug de l'empire des Perses, & se rendre souverain dans sa province. Ce qui lui fit espérer d'y réussir, fut le corps de troupes Grecques qu'il avoit ramassées & prises à son service, sous le commandement de Lycon Athénien. Darius envoia Tissapherne contre ce rebelle, & lui donna, avec une bonne armée, la commission de Gouverneur de Lydie, dont il falloit déposséder l'autre. Tissapherne, qui étoit un homme plein de ruse, & capable de jouer toutes sortes de personnages, trouva le moien de parler aux Grecs de Pisuthne, & à force de présens & de promesses il gagna & les troupes & le Général, qui se donnérent à lui. Le rebelle, trop affoibli par cette désertion pour soutenir la démarche qu'il avoit faite, se rendit dans l'espérance d'obtenir sa grace, comme on l'en avoit flaté; & dès qu'on l'eut amené devant le Roi, il fut condamné à être étoufé dans la cendre, & eut le même sort que les rebelles qui l'avoient précedé. Sa mort n'appaisa pas entierement tous les troubles. Amorgas son fils, avec le reste de son armée, se maintint encore

Thucyd. lib. 8. pag. 554. 567. 568.

DARIUS contre Tiſſapherne ; & pendant deux ans il ravagea les provinces maritimes de l'Aſie Mineure, juſqu'à ce qu'enfin il fut pris par les Grecs du Péloponnéſe à Jaſe ville d'Ionie, & livré par eux à Tiſſapherne, qui le fit mourir.

Ctes. cap. 52. Un autre grand embarras où ſe trouva Darius, fut celui où le jetta l'un de ſes Eunuques. Ces ſortes d'Officiers s'étoient depuis lontems rendu tout puiſſans dans la Cour des Rois de Perſe, & la ſuite de l'hiſtoire nous fera voir qu'ils y dominérent toujours abſolument. On peut connoître & leur caractére, & le danger dont ils ſont pour les Princes, par le portrait que Dioclétien, après s'être réduit à une condition privée, faiſoit des Affranchis, qui s'étoient de même rendu maîtres des Empereurs Romains. » Il ne faut, diſoit-il, que » quatre ou cinq perſonnes bien » unies entre elles, & bien déterminées à tromper le Prince, pour » y réuſſir. Ils ne lui montrent jamais les choſes que par le ſeul côté qui peut les lui faire approuver. » Ils lui cachent tout ce qui contribueroit à l'éclairer : & comme ils

Vopiſ. in vit. Aurelian. Imper.

l'obſédent ſeuls, il ne peut être in- « NOTHUS.
ſtruit que par leur canal, & il ne fait «
que ce qu'il leur plaît de lui dire. «
Ainſi il accorde les magiſtratures à «
qui il les faudroit réfuſer : il deſti- «
tue au contraire de leurs emplois «
ceux qui en ſont les plus dignes. En «
un mot, le meilleur Prince ſou- "
vent eſt vendu par eux malgré ſa vi- "
gilance, & malgré même ſes défian- "
ces & ſes ſoupçons. *Quid multa? Ut* "
Diocletianus ipſe dicebat, bonus, cautus, optimus venditur Imperator.

Voila comment étoit gouvernée la Cour de Darius. Trois Eunuques s'y étoient emparé de toute la puiſſance : [a] marque certaine d'un mauvais gouvernement, & d'un Prince ſans mérite. Mais parmi ces trois Eunuques, il y en avoit un qui dominoit ſur les autres, & qui en étoit le Chef : il ſe nommoit Artoxare. Il avoit ſu obſerver le foible de Darius, pour gagner ſa confiance. Il avoit étudié toutes ſes paſſions pour les favoriſer, & le gouverner par elles. Il ne l'occupoit que de plaiſirs & d'amuſemens, pour s'attirer toute l'autorité.

a Scis præcipuum eſſe indicium non magni Principis, magnos libertos. *Plin. ad Trajan.*

DARIUS Enfin, ſous le nom & ſous la protection de la reine Pariſatis, des volontés de laquelle il ſe montroit fidéle eſclave, il diſpoſoit de toutes les affaires de l'empire, & tout ſe régloit par ſes ordres. Enivré par l'autorité ſouveraine que lui donnoit la faveur de ſon Maître, il ſe mit en tête de ſe rendre Souverain au lieu de premier Miniſtre qu'il étoit, & forma le deſſein de ſe défaire de Darius, & de monter ſur ſon trône. Mais ſa trame aiant été découverte, il fut arrêté, & mis entre les mains de Pariſatis, qui lui fit ſouffrir les plus cruels & les plus honteux ſupplices.

Euſeb. in Chron.

LE PLUS GRAND des malheurs qui arrivérent à Darius pendant tout le cours de ſon régne, fut la revolte de l'Egypte. Ce coup terrible éclata dans la même année que la revolte de Piſuthne. Darius ne put réduire l'Egypte, comme il réduiſit ce rebelle. Les Egyptiens, las de la domination des Perſes, accoururent de toutes parts auprès d'Amyrtée Saïte, qui étoit enfin ſorti des marais où il s'étoit toujours maintenu, depuis que la révolte d'Inarus avoit été étoufée. Les Perſes furent chaſſés, & Amyr-

Thucyd. lib. 1. pag. 72-73.

tée déclaré roi d'Egypte, & il y régna six ans. NOTHUS.

Après s'être bien affermi sur le trône, & avoir entiérement chassé d'Egypte les Perses, il se préparoit à les poursuivre jusques dans la Phénicie, & avoit déja pris des mesures avec les Arabes pour les y attaquer. L'avis qu'en eut le Roi de Perse lui fit rappeller la flote qu'il avoit promise aux Lacédémoniens, pour l'emploier à garder ses propres Etats.

Pendant que Darius faisoit la guerre en Egypte & en Arabie, les Médes se souleverent : mais ils furent battus, & ramenés à leur devoir par la force. Pour châtier cette rebellion, on appesantit leur joug, qui avoit été assez doux jusques-là. C'est ce qui ne manque jamais d'arriver à des Sujets rebelles, quand la puissance à laquelle ils avoient voulu se soustraire reprend le dessus.

Les armes de Darius semblent avoir eu le même succès contre les Egyptiens. Amyrtée étant mort après avoir régné six ans, (peut-être même fut-il tué dans quelque action) Hérodote remarque que ce fut par la faveur des Perses que son fils Pausiris

Herod. lib. 3. cap. 15.

DARIUS lui ſuccéda. Il faloit donc pour cela qu'ils fuſſent maîtres de l'Egypte, ou du moins que leur parti y fût le plus fort.

AN.M. 3596. AV.J.C. 407. APRE'S être venu à bout des rebelles en Médie, & avoir rétabli les affaires d'Egypte, Darius donna à Cyrus, le plus jeune de ſes fils, le gouvernement en Chef de toutes les provinces de l'Aſie Mineure : commiſſion importante, qui ſoumettoit à ſes ordres tous les Gouverneurs particuliers de cette partie de l'empire.

J'ai cru devoir anticiper les tems, & mettre tout de ſuite ces faits qui regardent les Rois de Perſe, pour n'être point obligé d'interrompre ſi ſouvent l'hiſtoire des Grecs, à laquelle il eſt tems de revenir.

§. II. *Les Athéniens ſe rendent maîtres de l'île de Cythére. Expéditions de Braſidas dans la Thrace. Il prend Amphipolis. Exil de Thucidide l'hiſtorien. Combat près de Délie, où les Athéniens ſont vaincus.*

Huitiéme année de la guerre.

DANS les trois ou quatre campagnes qui ſuivirent la réduction de

la petite île Spactérie, il ne se passa guéres d'évenemens considerables. NOTHUS.

Les Athéniens sous la conduite de Nicias, se rendirent maîtres de l'île de Cythére, qui est sur la côte de Lacédémone près du cap de Malée, & de là ils infestoient tout le pays.

AN. M. 3580. Av. J.C. 424. *Thucyd. lib. 4. pag. 286.*

D'un autre côté, Brasidas marcha vers la Thrace. Les Lacédémoniens étoient portés à cette expédition par plus d'un motif. Ils comptoient faire une diversion des forces d'Athénes qui leur étoient tombées sur les bras dans leur pays. Les peuples de cette contrée les y appelloient, & s'offroient à payer l'armée. Enfin, ils étoient bien aises de profiter de cette occasion pour se défaire des Ilotes, dont ils appréhendoient un soulevement depuis la prise de Pyle. Ils s'étoient déja défait de deux mille d'entre eux, par une voie qui fait horreur. Sous le spécieux prétexte de récompenser le mérite jusques dans les esclaves même, mais en effet pour se délivrer de ceux dont ils redoutoient plus le courage, ils firent proclamer par un Edit public, que ceux des Ilotes qui auroient le mieux servi l'Etat

Thucyd. lib. 4 p 4 311 Diod. lib. 12 p. 117. 118.

DARIUS dans les dernieres campagnes, vinſſen[t] inſcrire leurs noms dans le régîtr[e] public, pour être délivrés de la ſervi[-]tude. Deux mille ſe préſentérent. O[n] les promena par les temples avec de[s] chapeaux de fleurs, comme ſi l'o[n] eût eu envie en effet de leur accorde[r] la liberté. Après cette cérémonie il[s] diſparurent tous, ſans qu'on ait jamai[s] ſu depuis ce qu'ils étoient devenus. On voit ici comment une politiqu[e] ombrageuſe, & une domination ja-louſe & pleine de défiance, porte aux plus noires perfidies, & ne craint point de faire ſervir à l'exécution de ſes deſſeins criminels la ſainteté mê-me de la religion, & l'autorité des dieux.

Ils envoiérent donc encore ſept cens Ilotes avec Braſidas qu'ils avoient choiſi pour cette entrepriſe. Ce Géné-ral engagea pluſieurs villes dans ſon parti, ſoit par force, ſoit par intelli-gence, & encore plus par ſa ſageſſe & ſa modération. Les principales fu-rent Acanthe & Stagyre, qui étoient

Pag. 320. 324. deux colonies d'Andros. Il marcha auſſi dans la ſuite vers Amphipolis, colonie d'Athénes, ſur le fleuve Stry-

NOTHUS.

mon. Les habitans dépéchérent en hâte vers * Thucydide Général des Athéniens, qui étoit alors à Thase, petite île de la mer Egée, à demi-journée d'Amphipolis. Il partit aussi-tôt avec sept navires qui se trouvérent près de lui, pour rassurer la place avant que Brasidas s'en pût saisir, ou en tout cas pour se jetter dans Eione, qui étoit fort près d'Amphipolis. Brasidas qui l'appréhendoit à cause du crédit qu'il avoit dans tout ce pays-là, où il possedoit des mines d'or, se hâta de prévenir son arrivée, & il offrit des conditions si avantageuses aux assiégés qui n'espéroient pas sitôt du secours, qu'ils se rendirent. Thucydide arriva le soir même à Eione; & s'il eût manqué à s'y rendre ce jour-là, Brasidas s'en seroit rendu maître le lendemain dès le point du jour. Quoique Thucydide eût fait toute la diligence possible, cependant les Athéniens lui imputérent la prise d'Amphipolis, & le condannérent à l'exil.

* *C'est celui qui a écrit l'histoire de la guerre du Péloponnése.*

La perte de cette place leur fut fort sensible, tant parce qu'ils en tiroient de grands revenus & du bois à faire les navires, que parce que c'étoit une

DARIUS porte pour entrer dans la Thrace. Ils craignoient une revolte générale des alliés qu'ils avoient dans ce quartier-là, d'autant plus que Brasidas témoignoit beaucoup de modération & d'équité, & ne cessoit de publier qu'il venoit pour affranchir le pays. Il declaroit aux peuples qu'à son départ de Sparte il avoit prêté serment devant les Magistrats de laisser libres tous ceux qui entreroient dans leur alliance, & qu'il mériteroit d'être regardé comme le dernier des hommes, s'il se servoit de la religion du serment pour tendre un piége à leur crédulité. » Car, selon lui, une tromperie pal-» liée d'un prétexte spécieux desho-» nore infiniment plus les personnes » constituées en dignité, qu'une vio-» lence ouverte: parce que l'une est » l'effet de la puissance que la fortune » nous à mise en main, & l'autre » n'est fondée que sur la trahison & » la perfidie, qui sont les pestes de la » societé humaine. Or je rendrois, » disoit-il, un bien mauvais service à » ma patrie, outre que je la deshono-» rerois pour toujours, si en lui pro-» curant d'abord quelques légers » avantages, je lui faisois perdre la

éputation de justice & de fidélité à « garder sa parole, qui la rend beau- « coup plus puissante que toutes ses « forces réunies ensemble, parce « qu'elle lui attire l'estime & la con- « fiance des peuples. « C'est sur ces principes d'honneur & d'équité que Brasidas régla toujours sa conduite, persuadé que le rempart le plus sûr d'un Etat, est la justice, la modération, la bonne foi, & l'assurance où sont les voisins & les alliés qu'on est incapable d'usurper leurs terres, ou de les vouloir dépouiller de leur liberté. Par cette conduite il enleva aux ennemis un grand nombre de leurs alliés.

Les Athéniens, commandés par Démosthéne & Hippocrate, étoient entrés en Beotie, dans l'espérance que plusieurs villes embrasseroient leur parti dès qu'ils se montreroient. Les Thebains marchérent à leur rencontre près de Délie. Il s'y donna un combat assez considerable. Les Athéniens furent défaits, & mis en fuite. Socrate se trouva à cette action, & Lachès qui l'y accompagna, lui rend ce témoignage dans Platon, que si tous les autres avoient fait leur devoir comme lui, Athénes n'auroit pas reçu cet

Thucyd. lib. 4. pag. 318. 319.

Plat. in Lachet. p. 181. In conviv. p. 221. Plut. in Alcib. p. 195.

DARIUS échec à Délie. Il fut entraîné dans

fuite avec les autres : il étoit à pié. A
cibiade l'aiant aperçu de dessus so
cheval, s'approcha de lui, & ne le qui
ta plus, le défendant avec courage co
tre les ennemis qui le poursuivoient.

Après la bataille les vainqueurs a
siégérent la ville. Entre les autres ma
chines qu'ils dressérent pour la battre
ils en emploierent une fort extrao
dinaire. C'étoit une longue piéce d
bois coupée en deux, puis creusée &
rejointe, de sorte qu'elle ressembloi
assez à une flute. A l'un des bouts étoi
attaché un long tuyau de fer où pen
doit une chaudiére, si bien qu'en souf
flant avec de grands soufflets à l'autr
bout de la piece de bois, le vent port
de là dans le tuyau allumoit un gran
brasier qui étoit dans la chaudiér
avec de la poix & du souffre. Cett
machine, apportée sur des chariot
jusqu'au rempart, à l'endroit où i
étoit revêtu de pieux & de fascines
causa un si grand embrasement, que le
rempart étant aussi-tôt abandonné, &
la palissade consumée, il fut aisé de
prendre la ville.

III. *Tréve d'un an entre les deux peuples. Mort de Cléon & de Brasidas. Traité de paix conclu entre les Athéniens & les Lacédémoniens pour cinquante ans.*

IX. & X. années de la guerre.

IL Y AVOIT à peu près égalité de ...rtes & d'avantages de côté & d'au...e, & les deux peuples commençoient ...se lasser d'une guerre qui leur cou...it de grands frais, & ne leur procu...it aucun bien réel. Il se fit donc ...ne tréve d'un an entre les Athéniens ... les Lacédémoniens. Les premiers ...y résolurent pour arrêter les pro...ès de Brasidas, pour donner ordre à ... sûreté de leurs places, & pour pas...r de là à une paix générale si la cho... leur étoit avantageuse. Les autres ...y portérent pour leur en faire naître ...envie par la douceur du repos, & ...our retirer d'entre leurs mains ceux ...e leurs citoiens que les Athéniens ...voient fait prisonniers dans l'île de ...phactérie; ce qu'ils ne pouvoient es...erer absolument, si Brasidas poussoit ...lus loin ses conquêtes. Ce Général ...'apprit qu'avec une extrême dou...eur la nouvelle d'un accommode-

Thucyd. lib. 4. pag. 328-333. Diod. lib. 12. pag. 120.

An. M. 3581. Av. J.C. 423.

DARIUS ment qui l'arrêtoit au milieu de l
courſe, & qui déconcertoit tous ſe
projets. Il ne put même ſe réſoudre
abandonner la ville de Scione, qu'
avoit priſe deux jours après le traité
mais ſans en avoir connoiſſance. Il all
encore plus loin, & ne fit point diffi
culté de recevoir Mende, petite vill
voiſine de Scione, qui ſe rendit à lu
à l'exemple de la premiere, ce qu
étoit contrevenir manifeſtement a
traité : mais il prétendoit avoir d'au
tres contraventions à reprocher au
Athéniens.

On juge bien que ceux-ci ne ſouf
frirent pas tranquillement une tell
conduite. Cléon, dans toutes les aſ
ſemblées animoit les eſprits, & ſouf
floit le feu de la guerre. L'heureu
ſuccès de l'expédition contre Sphac
térie avoit infiniment augmenté ſo
crédit parmi le peuple, & lui avoi
inſpiré une fierté inſupportable, &
une audace que l'on ne pouvoit plu
réprimer. Il avoit une ſorte d'élo-
quence véhémente, impétueuſe, em-
portée, qui entraînoit les eſprits
moins par la force des raiſons, que
par la hardieſſe & la violence de ſo
ſtile & de ſa déclamation. Ce fut lu

Plut. in vit. Nicia. p. 528.

qui le premier donna l'exemple de crier à pleine tête dans les assemblées, où jusques-là on avoit gardé beaucoup de décence & de modération, de rejetter son vétement en arriére pour donner plus de liberté à son geste, de se fraper les cuisses, d'aller & de venir sur la tribune en haranguant. En un mot, il introduisit parmi les Orateurs, & parmi tous ceux qui se méloient du gouvernement, une licence effrénée, & un mépris de toutes les bienséances : licence & mépris qui produisirent bientôt un bouleversement général & une horrible confusion dans les affaires. NOTHUS. ———

Ainsi deux hommes de part & d'autre, s'opposoient à la paix de la Gréce, & y mettoient un obstacle insurmontable, mais par des voies bien différentes : c'étoient Cléon & Brasidas. Le premier, parce que la guerre couvroit ses vices & sa méchanceté ; le second, parce qu'elle donnoit un nouveau lustre à sa vertu. Car, en effet, elle fournissoit à l'un des occasions de commettre de grandes injustices, & à l'autre celles de faire de grandes & de belles actions. Leur mort, qui suivit de près, donna lieu à un nouvel accommodement. *Ibid.*

DARIUS

Thucyd. lib. 5. pag. 342. 351. Diod lib. 12. p. 121, 122.

Les Athéniens avoient mis Cléo à la tête des troupes pour aller contre Brasidas, & pour réduire les ville qui s'étoient révoltées. Amphipoli étoit celle qui leur tenoit le plus a cœur : Brasidas s'y jetta pour la défendre. Cléon avoit mandé à Perdiccas roi de Macédoine, & au Roi de Odomantes de lui amener des troupes le plutôt, & dans le plus gran nombre qu'ils pourroient. Il les a tendoit, & avoit résolu de ne pa marcher d'abord à l'ennemi. Mai comme il vit ses soldats, qui l'avoien suivi à regret & malgré eux, se lasse de demeurer si lontems oisifs, & comparer sa lâcheté & son peu d'expérience avec la valeur & l'habileté de Brasidas, il ne put souffrir ni leur mépris ni leurs plaintes, & s'estimant granc Capitaine par la prise de Spactérie où il avoit si bien réussi, il crut qu'i en arriveroit de même d'Amphipolis. Il s'en approcha donc, simplement, disoit-il, p r reconnoitre la place, en attendant que toutes se forces fussent arrivées ; non qu'i crut en avoir besoin pour la prendre, ou qu'il se défiât de l'événement, car il se tenoit assuré que personn

ſonne n'oſeroit lui tenir tête, mais pour être en état de l'inveſtir de tous côtés, & d'y faire donner l'aſſaut. Il ſe vint donc camper devant la place, conſidérant à loiſir ſa ſituation, & perſuadé qu'il pourroit ſe retirer quand il voudroit ſans combat. Car perſonne ne ſortoit, ni ne paroiſſoit ſur les murailles, & toutes les portes de la ville étoient fermées, de ſorte qu'il commençoit à ſe repentir de n'avoir pas amené les machines, croiant qu'il ne lui manquoit que cela pour s'en rendre maître. Braſidas, qui connoiſſoit parfaitement ſon caractére, affectoit exprès une ſorte de réſerve & de crainte, pour amorcer ſa témérité, & augmenter la bonne opinion qu'il avoit de lui-même : d'ailleurs il ſavoit que Cléon avoit amené avec lui l'élite des troupes d'Athénes, & la fleur de celles de Lemnos & d'Imbros. En effet, Cléon, plein de mépris pour un ennemi qui n'oſoit paroitre devant lui, & ſe tenoit lâchement renfermé dans ſa place, alloit de côté & d'autre la tête levée, ſans prendre aucune précaution, & ſans garder aucune diſcipline parmi ſes troupes. Braſidas, dont la vûe

DARIUS étoit de l'attaquer à l'improviſte avant que toutes ſes forces fuſſent arrivées, crut que le moment en étoit venu. Il avoit pris toutes les meſures & donné tous les ordres néceſſaires. Il fit donc bruſquement une ſortie, qui étonna & déconcerta les Athéniens. L'aîle gauche ſe détacha auſſitôt du gros pour ſe ſauver à la courſe. Braſidas tourna toutes ſes forces contre l'aîle droite, où il trouva beaucoup de réſiſtance. Aiant été bleſſé, & mis hors de combat, ſes gens l'emportérent, ſans que les Athéniens s'en aperçuſſent. Pour Cléon, comme il n'avoit pas réſolu de combattre, il prit la fuite, & fut tué par un ſoldat qui le rencontra. Les troupes qu'il commandoit ſe défendirent pendant quelque tems, & ſoutinrent deux ou trois attaques ſans lâcher le pié, mais enfin elles furent miſes en déroute, & tout plia. Braſidas fut porté dans la ville, où il ne ſurvécut que de quelques momens à ſa victoire.

Toute l'armée de retour de la pourſuite, après avoir dépouillé les morts, dreſſa un trophée. Enſuite tous les alliés en armes firent des funérailles publiques à Braſidas, & les habitan

d'Amphipolis lui rendirent depuis chaque année des honneurs funébres comme à un Héros, avec des jeux, des combats, & des ſacrifices. Ils le conſidéroient comme leur fondateur, & pour lui en mieux aſſurer le titre, ils démolirent tous les monumens de celui qui l'avoit été en effet, pour ne pas paroitre devoir leur établiſſement à un Athénien, & pour faire mieux leur cour à Lacédémone, d'où ils attendoient tout leur ſalut. Les Athéniens, après avoir emporté leurs morts du conſentement du vainqueur, retournérent à Athénes, tandis que les autres donnérent ordre aux affaires d'Amphipolis.

Agnon, Athénien.

On raporte une parole de la mere de Braſidas, qui marque bien le caractére Spartain. Comme on louoit en ſa préſence les grandes qualités & les grandes actions de ſon fils, & qu'on l'élevoit ſans exception & ſans comparaiſon au deſſus de tous les autres : *Vous vous trompez*, dit-elle, *mon fils étoit brave, mais Sparte a pluſieurs citoiens qui le ſont encore plus que lui.* Cette généroſité d'une mere qui préfére la gloire de l'Etat à celle de ſon fils, fut admirée, & ne demeu-

Diod. p. 122.

DARIUS ra point ſans récompenſe. Les Ephores lui rendirent des honneurs publics.

Thucyd. lib. 5. pag. 351-354.

Après cette derniére action, où les deux hommes qui étoient le plus grand obſtacle à la paix moururent, les eſprits ſe trouvérent diſpoſés à un accommodement, & la guerre fut comme ſuſpendue de part & d'autre. Les Athéniens, depuis la perte des deux batailles de Délie & d'Amphipolis, avoient beaucoup rabatu de leur fierté, & étoient détrompés de la haute opinion qu'ils avoient conçue de leurs forces, qui leur avoit fait refuſer les offres avantageuſes de leurs ennemis. D'ailleurs, ils appréhendoient la revolte de leurs alliés, qui découragés par leurs pertes pourroient les abandonner, comme pluſieurs avoient déja fait. Ces réflexions leur inſpirérent un vif repentir de n'avoir pas traité après les avantages de Pyle. Les Lacédémoniens de leur côté ne ſe flatoient plus de l'eſpérance de les pouvoir ruiner en ravageant leur pays, & ils étoient abbattus & effraiés de la perte qu'ils avoient ſoufferte dans l'Ile, la plus grande qu'ils euſſent faite juſqu'a-

lors. Ils considéroient encore, que leur pays étoit ravagé par les garnisons de Pyle & de Cythére; que leurs esclaves désertoient, & qu'ils avoient à appréhender une plus grande revolte; & que la tréve qu'ils avoient faite avec ceux d'Argos étant près d'expirer, ils avoient lieu de craindre d'être abandonnés de quelques alliés du Péloponnése, comme ils le furent en effet. Tous ces motifs, joints au desir de recouvrer leurs prisonniers, dont la plupart étoient des plus considérables citoiens de Lacédémone, leur faisoient souhaiter la paix.

NOTHUS.

Ceux qui s'y portérent avec le plus d'empressement, & qui y avoient le plus d'intérêt, étoient les deux principaux des deux Etats, Plistonax Roi de Lacédémone, & Nicias Général des Athéniens. Le premier étoit revenu depuis peu de son exil, où il avoit été condanné, parce qu'on le soupçonnoit d'avoir reçu de l'argent pour retirer ses troupes du pays d'Athénes; & l'on imputoit à cette retraite précipitée plusieurs malheurs dont elle avoit été suivie. On l'accusoit aussi d'avoir corrompu à force

DARIUS de préſens la Prêtreſſe de Delphes, qui avoit ordonné de la part du Dieu de le rappeller d'exil. Il deſiroit donc la paix pour éviter tous ces reproches, que les maux continuels de la guerre renouvelloient chaque jour. Pour Nicias, le plus heureux Capitaine de ſon tems, il craignoit de ternir ſa gloire par quelque infortune, & il étoit bien aiſe de jouir en repos des fruits de la paix, & d'en faire jouir ſon pays.

Thucyd. lib. 5. pag. 354. Plut. in Nic. pag. 528. 529.

Les deux peuples commencérent d'abord par faire une ſuſpenſion d'armes d'un an, pendant laquelle ſe trouvant tous les jours les uns avec les autres, & goûtant les douceurs de la ſûreté & du repos, & les charmes de pouvoir être en commerce avec leurs amis & avec les étrangers, ils deſiroient avec paſſion de mener une vie douce & tranquille, loin des allarmes de la guerre, & des horreurs du carnage & du ſang. Ils entendoient avec de grandes démonſtrations de joie les Chœurs de leurs Tragédies chanter, *Que les araignées faſſent déſormais leurs toiles ſur nos lances & ſur nos boucliers!* Et ils ſe reſſouvenoient avec plaiſir de celui qui a dit, *Que ceux qui s'en-*

dorment dans le sein de la paix, ne sont point réveillés en sursaut par le son des trompettes, & que leur sommeil n'est dissipé que par le paisible chant du coq.

Tout l'hiver se passa en pourparlers & en entrevûes, dans lesquelles chacun proposoit ses droits, & faisoit valoir ses prétentions. Enfin la paix fut conclue & signée pour cinquante ans, & l'un des principaux articles fut qu'on se rendroit réciproquement les villes & les prisonniers. Ce traité fut fait dix ans entiers & quelques jours depuis la premiére déclaration de la guerre. Les Béotiens & les Corinthiens en furent fort mécontens, & firent tout ce qu'ils purent pour exciter de nouveaux troubles. Mais Nicias persuada aux Athéniens & aux Lacédémoniens d'ajouter comme un dernier sceau & un dernier lien à cette paix, en faisant ensemble une ligue offensive & défensive, qui les rendroit plus redoutables à ceux qui voudroient se séparer d'eux, & plus sûrs les uns des autres. En conséquence de ce traité, les Athéniens rendirent enfin les prisonniers qu'ils avoient fait dans l'île de Sphactérie.

Diod. lib 12. pag. 122.

Thucyd. lib. 5. pag. 358. 359.

§. IV. *Alcibiade commence à paroitre. Son caractère. Opposé en tout à Nicias, il fait rompre le traité que Nicias avoit conclu. L'exil d'Hyperbolus met fin à l'Ostracisme.*

In Alcib. p. 192-194.

ALCIBIADE commençoit alors à se pousser dans le gouvernement, & à paroitre dans les assemblées. Socrate s'étoit attaché à lui depuis plusieurs années, & avoit enrichi son esprit d'une infinité de belles connoissances.

La liaison intime d'Alcibiade avec Socrate, est une des particularités de sa vie les plus remarquables. Ce Philosophe découvrant en lui d'excellentes qualités, que l'éclat de sa beauté rendoit encore plus aimables, s'appliqua avec un soin incroiable à cultiver une plante si précieuse, dans la crainte qu'étant négligée, elle ne se flétrît, & ne dégénérât absolument. En effet, tout étoit danger pour lui : la noblesse de sa naissance, la grandeur de ses richesses, la considération où étoit sa famille, le crédit de ses tuteurs, ses qualités personnelles, sa rare beauté, & plus que tout cela encore les flateries & les complaisan-

ces de tous ceux qui l'approchoient. Nothus.
Il ſemble, dit Plutarque, que la fortune l'avoit environné & inveſti de tous ces prétendus avantages comme d'autant de barriéres & de remparts, pour le rendre inacceſſible & invulnérable aux traits de la philoſophie, à ces traits ſalutaires qui pénétrent juſqu'au vif, & qui laiſſent dans le cœur l'éguillon de la vertu & de la ſolide gloire. Mais ce furent ces obſtacles même qui redoublérent le zêle de Socrate.

Quelques efforts qu'on fît pour détourner le jeune Athénien d'un commerce qui ſeul pouvoit l'arracher à tant de piéges, il s'y livra pleinement. Comme il avoit beaucoup d'eſprit, il ſentit tout le mérite de Socrate, & ne put réſiſter aux attraits & aux charmes de ſon éloquence douce & inſinuante, qui l'emportérent pour lors ſur ceux de la volupté. Diſciple zêlé d'un ſi habile maître, il le ſuivoit par tout, prenoit un ſingulier plaiſir à ſa converſation, goutoit extrêmement ſes principes, recevoit ſes leçons & même ſes réprimandes avec une docilité merveilleuſe, & étoit touché & attendri de ſes diſ-

DARIUS cours jusqu'à verser des larmes, & à ne pouvoir plus se souffrir lui-même, tant la force de la vérité étoit grande dans la bouche de Socrate, & tant elle lui faisoit apercevoir de difformité & de laideur dans les vices auxquels il s'abandonnoit.

Alcibiade, dans ces momens où il écoutoit Socrate, étoit tout autre, & l'on ne l'eût pas reconnu. Mais son caractére vif & fougueux, & son panchant naturel pour le plaisir, irrités encore & enflammés par les discours des jeunes gens, le replongeoient bientôt dans ses premiers desordres, & l'arrachoient à son maître, qui ensuite étoit obligé de courir après lui comme après un esclave fugitif qui lui étoit échapé. Cette alternative de fuites & de retours, de bonnes résolutions & de rechutes dans ses vices, dura fort lontems, Socrate ne se rebutant point de sa légéreté, & se flatant toujours de l'espérance de le ramener à son devoir. Et ce fut là sans doute la source de ce mélange de bien & de mal qui parut toujours dans sa conduite, les instructions qu'il avoit reçues de son maître prenant quelquefois le dessus, & d'autres fois la

fougue de ses passions l'entraînant comme malgré lui dans des partis tout opposés. NOTHUS.

Cette liaison dura autant que leur vie, & ne fut pas exemte de soupçons. D'habiles * gens prétendent que ces soupçons, lorsqu'on les approfondit, disparoissent, & doivent être regardés comme l'effet de la malignité des ennemis de l'un & de l'autre. Nous avons dans un des dialogues de Platon un entretien de Socrate avec Alcibiade, fort propre à faire connoitre le génie & le caractére de ce dernier, qui aura desormais une grande part dans les affaires de la république d'Athénes, & y jouera un grand rôle. J'en donnerai ici un extrait fort abrégé, & j'espére qu'on ne m'en saura pas mauvais gré.

Socrate, dans ce dialogue, s'entretient avec Alcibiade, qui étoit actuellement sous la tutele de Periclès. Il étoit encore tout jeune, & avoit été élevé de la maniére dont l'étoient tous les Athéniens, c'est à dire qu'on l'avoit instruit dans les let- *Plat. In Alcib. 1.*

* *M. l'Abbé Fraguier justifie Socrate dans une de ses dissertations. Mem. de l'Académie des Belles-Lettres*, Tom 4. pag. 372.

tres, qu'on lui avoit appris à jouer des instrumens, & qu'on l'avoit formé à la lute, & aux autres exercices du corps. Il ne paroit pas que Périclès eût pris jusques-là beaucoup de soin de son éducation, (faute assez ordinaire aux plus grands hommes,) puisqu'il lui donna pour Gouverneur Zopyre, Thrace de nation, déja fort vieux, celui de tous les esclaves de Périclès qui étoit le moins en état, & par son âge, & par son caractére, de former ce jeune Athénien. Aussi Socrate dit-il à Alcibiade, que s'il se comparoit avec les jeunes gens de Lacédémone, en qui l'on voioit un courage, une grandeur d'ame, un vif desir de la gloire, un amour du travail, accompagnés de douceur, de modestie, de tempérance, & d'un parfait assujettissement à la discipline de Sparte, il paroitroit comme un enfant à leur égard. Cependant sa naissance, ses grands biens, ses alliances, le crédit de son tuteur, tout cela lui avoit extrêmement enflé l'esprit. Il étoit plein d'estime pour lui-même, & de mépris pour tous les autres. Il se préparoit à entrer dans le maniement des affaires publiques, &, à l'enten-

dre parler, il ne se promettoit rien moins que d'effacer la gloire & la réputation de Periclès même, & d'aller attaquer le Roi des Perses jusques sur son trône. Socrate le voiant donc tout près de monter dans la tribune aux harangues, pour donner conseil au peuple sur les affaires de l'Etat, lui démontre par plusieurs interrogations qu'il lui fait, & par ses propres réponses, qu'il ignore absolument les affaires dont il entreprend de parler, puisqu'il n'a pu les connoitre par lui-même, & qu'il ne s'en est point fait instruire par d'autres. Après cet aveu tiré de sa propre bouche, il lui peint avec de vives couleurs le ridicule de sa conduite, & lui en fait toucher au doit l'absurdité. Que penseroit Amestris, dit Socrate, (c'étoit la mere d'Artaxerxe qui régnoit actuellement en Perse) si on lui disoit qu'il y a à Athénes un homme qui songe à déclarer la guerre à son fils, & même à le détrôner. Elle s'imagineroit sans doute qu'on lui parle de quelque vieux Général, homme d'un courage intrépide, d'une rare sagesse, d'une expérience consommée, qui est maître d'assembler une armée nom-

breuse pour la faire marcher à ses ordres, & qui de loin a pris toutes les mesures nécessaires pour un si grand dessein. Mais si elle apprenoit qu'il n'y a rien de tout cela, & qu'il s'agit d'un jeune homme qui à peine a atteint l'âge de vingt ans, qui est sans aucune connoissance des affaires publiques, sans aucun usage de la guerre, sans aucune autorité dans sa ville, & sans aucun crédit chez les alliés, pourroit-elle s'empécher de rire de la folie & de l'extravagance d'une telle entreprise? Voila pourtant votre état & votre portrait, dit Socrate en s'adressant à Alcibiade; & malheureusement c'est celui de la plupart de ceux qui s'ingérent dans le gouvernement. Il excepte néanmoins de ce nombre Périclès, dont le solide mérite & la grande réputation étoient le fruit de l'étude sérieuse qu'il avoit faite pendant un fort lontems de tout ce qui étoit capable de lui former l'esprit, & de le disposer au maniement des affaires publiques. Alcibiade ne put disconvenir que ce ne fût là son état: il en eut honte, & rougissant de se voir si pauvre & si dépourvû de mérite, il demanda ce qu'il faloit faire

pour en acquerir. Socrate, qui ne vouloit pas le décourager, lui dit, qu'a l'âge où il étoit, le mal n'étoit point ſans reméde, & ne ceſſa dans la ſuite de lui donner de ſages conſeils. Il eut tout le loiſir d'en profiter, puiſqu'entre le tems de cet entretien, & celui où il commença à être emploié dans le gouvernement, il s'étoit paſſé plus de vingt années.

Alcibiade avoit un caractére ſouple & flexible, propre à prendre toutes les impreſſions que demandoit la différente conjoncture des tems, ſe portant avec la même facilité & la même ardeur au bien & au mal, & paſſant d'un excès à un autre tout contraire preſque ſans intervalle, de ſorte qu'on lui appliquoit ce que dit Homére du terroir d'Egypte, *Qu'il portoit beaucoup de drogues médecinales trés excellentes, & auſſi beaucoup de poiſons.* On pourroit dire de lui que ce n'étoit point un homme ſeul, mais, ſi l'on oſoit s'exprimer ainſi, un composé de pluſieurs hommes: ſérieux, enjoué; auſtére, affable; maître impérieux & plein de hauteur, eſclave rampant & plein de baſſeſſe; ami de la vertu & des vertueux, livré au vice

Quemvis hominem ſecum attulit ad nos. Juvenal.

DARIUS & aux méchans ; capable des plus pénibles fatigues & de la vie la plus dure, insatiable de délices & de volupté.

Plut. in Alcib. pag. 195.

On parloit beaucoup de ses desordres & de ses déréglemens dans la ville, & il auroit fort souhaité faire cesser ces bruits, mais sans changer de vie, comme un mot de lui le fait entendre. Il avoit un chien d'une taille extraordinaire & d'une grande beauté, qu'il avoit acheté soixante & dix mines, * c'est-à-dire trois mille cinq cens livres. On voit que le goût pour les chiens est de vieille date. Il lui fit couper la queue, qui étoit justement ce qu'il avoit de plus beau. Ses amis lui en firent de grands reproches, & lui dirent que toute la ville murmuroit contre lui, & le blâmoit extrêmement d'avoir gâté un si beau chien. *Voila ce que je demande*, reprit Alcibiade en riant. *Je veux que les Athéniens s'entretiennent du traitement que j'ai fait à mon chien, afin qu'ils ne parlent pas d'autre chose, & qu'ils ne disent pas pis de moi.*

Τὸ φιλόνεικον, καὶ τὸ φιλόπρωτον.

De toutes les passions qui paroiss-

* *La mine Attique valoit cent dragmes, & la dragme dix sols de notre monnoie.*

ſoient en lui, la plus marquée & la plus vive étoit un eſprit de domination qui vouloit tout emporter de hauteur, & qui ne pouvoit ſouffrir ni ſupérieur ni égal. Quoique ſa naiſſance, & ſes rares talens, lui ouvriſſent une grande porte au gouvernement de la République, cependant il n'y avoit rien à quoi il aimât mieux devoir le crédit & l'autorité qu'il deſiroit d'acquérir ſur le peuple, qu'à la force de ſon éloquence, & à la grace perſuaſive de ſes diſcours. C'eſt en quoi ſon intime liaiſon avec Socrate put lui être d'un grand ſecours.

Plut. in Alcib. pag. 195. 196.

Alcibiade, qui, du caractére dont nous venons de le marquer, n'étoit pas né pour le repos, avoit fait tous ſes efforts pour traverſer le traité qui venoit de ſe conclure entre les deux peuples : mais n'aiant pu y réuſſir, il travailla à en empécher l'effet. Il étoit piqué contre les Lacédémoniens de ce qu'ils ne s'adreſſoient qu'à Nicias dont ils avoient une très grande opinion, & qu'au contraire ils paroiſſoient ne faire aucun cas de lui, quoique ſes ancêtres euſſent eu droit d'hoſpitalité avec eux.

Thucyd. lib. 5. pag. 368-378.

Plut. in Alcib. pag. 197, 198.

La premiére choſe qu'il fit pour

DARIUS rompre la paix, c'eſt qu'aiant ſu que ceux d'Argos ne cherchoient qu'une occaſion de ſe ſéparer des Spartiates, qu'ils craignoient autant qu'ils les haïſſoient, il les flata ſecrettement de l'eſpérance que les Athéniens leur donneroient du ſecours, en leur faiſant entendre qu'ils étoient prêts de rompre une paix qui leur étoit deſavantageuſe.

En effet les Lacédémoniens n'étoient pas fort attentifs à en obſerver religieuſement les conditions, aiant fait alliance avec les peuples de la Béotie contre l'eſprit & la teneur du traité, & n'aiant rendu aux Athéniens le fort de Panacte que démoli, & non pas fortifié & dans l'état où il étoit lors de la concluſion du traité, comme ils s'y étoient engagés. Alcibiade, qui vit les Athéniens extrêmement indignés de cette mauvaiſe foi, n'oublia rien pour les irriter davantage, & profitant de cette conjoncture pour pouſſer à bout Nicias, il ſouleva contre lui le peuple, en le rendant ſuſpect de trop d'attachement aux Lacédémoniens, & formant contre lui des accuſations qui ne manquoient pas tout-à-fait de vraiſemblance,

quoique dans le fond elles fussent destituées de vérité. NOTHUS.

Cette nouvelle attaque déconcerta Nicias. Heureusement il arriva dans le moment même des ambassadeurs de Lacédémone avec plein pouvoir de terminer tous les différens. Aiant été introduits dans le Conseil, c'est-à-dire dans le Sénat, ils déduisirent leurs plaintes, & firent leurs demandes; & il n'y eut personne qui ne les trouvât très justes & très raisonnables. Le peuple devoit leur donner audience le lendemain. Alcibiade, qui craignoit le succès de cette assemblée, mit tout en œuvre pour obliger les ambassadeurs à entrer avec lui en conférence. Il leur représenta que le Conseil traitoit toujours avec beaucoup de modération & d'humanité ceux qui s'adressoient à lui, mais que le peuple étoit hautain & excessif dans ses prétentions. Que s'ils parloient de pleins pouvoirs, il ne manqueroit pas de s'en prévaloir, & les forceroit de lui accorder tout ce qui lui viendroit en tête. Au reste il leur promit de les aider de tout son crédit, pour leur faire rendre Pyle, pour empêcher l'alliance d'Argos, & pour

DARIUS faire renouveller la leur ; & il confirma ces promeſſes par ſerment. Les ambaſſadeurs ſortirent de cette conférence très contents, & pleins d'admiration pour la profonde politique & l'extrême habileté d'Alcibiade, qu'ils regardoient comme un homme extraordinaire. Et en cela ils ne ſe trompoient point.

Le lendemain, le peuple étant aſſemblé, les ambaſſadeurs furent introduits. Alcibiade leur demanda avec beaucoup de douceur le ſujet de leur ambaſſade, & la nature de leurs pouvoirs. Ils répondirent d'abord qu'ils venoient propoſer quelque voie d'accommodement, mais qu'ils n'avoient pas le pouvoir de rien conclure. Sur cela Alcibiade s'éleve & crie contr'eux, les traite de fourbes & de perfides, appelle le Conſeil à témoin du diſcours qu'ils avoient tenu la veille, & exhorte le peuple à ne croire ni écouter des hommes qui mentoient ſi impudemment, & qui ſur le même ſujet diſoient aujourd'hui une choſe, & demain une autre.

On ne ſauroit exprimer la ſurpriſe & le trouble des ambaſſadeurs, qui

ſe regardant l'un l'autre ne pouvoient NOTHUS.
en croire ni leurs yeux ni leurs oreilles ſur ce qu'ils voioient & entendoient. Nicias, qui ignoroit la ruſe & la tromperie d'Alcibiade, ne pouvoit concevoir un changement ſi étrange, & ſe donnoit la torture pour en chercher la raiſon. Le peuple ſur l'heure ſe mettoit en devoir de faire venir les ambaſſadeurs d'Argos, pour conclure avec eux la ligue: mais, dans ce moment, un grand tremblement de terre vint au ſecours de Nicias, & rompit l'aſſemblée. Il obtint avec beaucoup de peine dans celle du lendemain une ſurſéance, juſqu'à ce qu'on eût envoié des députés à Lacédémone. Il fut mis à leur tête: mais il revint ſans avoir rien fait. Les Athéniens ſe repentirent fort alors d'avoir renvoié à ſa perſuaſion les priſonniers de l'Ile qui tenoient aux plus puiſſantes maiſons de Sparte. Cependant, quelque grande que fût leur colére, ils ne ſe portérent à aucun excès contre lui: ils élurent ſeulement Alcibiade pour Général, firent une ligue avec les Mantinéens & les Eléens qui avoient quitté le parti de Lacédémone, y joi-

DARIUS gnirent les Argiens, & envoiérent des troupes à Pyle faire le dégât dans la Laconie. Ainsi ils se replongérent dans la guerre qu'ils avoient voulu éviter.

In Alcib. p. 198. Plutarque, après le récit de l'intrigue d'Alcibiade, ajoute : » Personne ne sauroit approuver le » moien dont il se servit pour arriver à son but ; mais ce fut pour» tant un coup de partie d'avoir dé» suni & ébranlé presque tout le Pé» loponnése, & suscité en un seul » jour tant d'ennemis aux Lacédé» moniens. Il me semble que c'est condanner bien foiblement une fourberie & une perfidie aussi noires que celles-ci, dont le succès le plus heureux ne peut couvrir l'horreur, & qui ne peuvent être assez détestées.

Plut. in Alcib. pag. 196. 197. In Nic. pag. 530. 531. Il y avoit à Athénes un citoien, nommé Hyperbolus, fort méchant homme, & que les poetes comiques prenoient ordinairement pour l'objet de leurs railleries & de leurs invectives. Il s'étoit endurci à la mauvaise réputation, & étoit devenu insensible à l'infamie par une extinction entiére de tout sentiment d'honneur, qui ne peut être que l'effet d'une ame

desespérément livrée au vice. Cet homme ne plaisoit à personne, mais le peuple ne laissoit pas de s'en servir pour humilier ceux qui étoient élevés en dignité, & pour leur susciter des affaires. Deux citoiens partageoient alors à Athénes toute l'autorité, Nicias & Alcibiade. La vie peu réglée de celui-ci blessoit les Athéniens, outre qu'ils redoutoient son audace & sa fierté. D'un autre côté Nicias, en s'opposant toujours sans ménagement à leurs injustes desirs, & en les obligeant toujours de prendre les partis les plus utiles, leur étoit devenu très odieux. Il paroissoit, dans cette aliénation des esprits, que l'Ostracisme auroit lieu à l'égard de l'un ou de l'autre. Des deux partis qui dominoient alors dans la ville, l'un des jeunes gens qui vouloient la guerre, l'autre des vieillards qui souhaitoient la paix, le premier s'efforçoit de faire tomber le ban sur Nicias, & l'autre de le détourner sur Alcibiade. Hyperbolus, dont l'audace faisoit tout le mérite, dans l'espérance de succéder au crédit de celui qui seroit chassé, se déclara contre eux, & il ne cessoit d'irriter le peuple contre l'un & con-

DARIUS

tre l'autre. Mais les deux factions s'étant réunies, il fut lui-même banni, & mit fin par son exil à l'Ostracisme, qui parut avoir été flétri & deshonoré en tombant sur un sujet si indigne: car jusques-là il y avoit eu une sorte d'honneur & de dignité dans cette punition. Hyperbolus fut donc le dernier qui fut condanné à ce ban, comme Hipparque, proche parent du Tyran Pisistrate, l'avoit souffert le premier.

§. V. *Alcibiade engage les Athéniens dans la guerre de Sicile.*

Thucyd. lib. 5. pag. 380-409.

JE PASSE sous silence plusieurs événemens peu considérables, pour venir au plus important de tous, qui est la guerre de Sicile, à laquelle Alcibiade sur tout détermina les Athéniens.

Plut. in Alcib. pag. 198-200. In Nic. pag. 531.

Il avoit pris un ascendant merveilleux sur les esprits, quoique pourtant il fût bien connu pour ce qu'il étoit. Car ses grandes qualités étoient jointes à des vices encore plus grands, qu'il ne se mettoit point en peine de dissimuler. Il vivoit plongé dans un luxe prodigieux & dans une mollesse qui deshonoroit la ville. Ce n'étoient tous les jours que festins, que réjouissances,

jouiſſances, que parties de plaiſirs & de débauches. Il montroit peu de reſpect pour les coutumes du pays, & encore moins pour la religion & pour les dieux. Les gens ſages & ſenſés, outre l'averſion que leur inſpiroient tous ces déréglemens, craignoient extrêmement les ſuites de cette audace, de cette profuſion, & de ce profond mépris des loix, qu'ils regardoient comme autant de moiens & de degrés pour arriver à la tyrannie.

Ariſtophane, dans une de ſes comédies, marque admirablement par un ſeul vers la diſpoſition du peuple à ſon égard : *Il le hait*, dit-il, *& ne ſe peut paſſer de lui.* En effet, les largeſſes dont Alcibiade combloit le peuple, la ſomptuoſité des Jeux & des Spectacles qu'il lui donnoit, la magnificence des préſens qu'il faiſoit à la ville qui paſſe tout ce qu'on peut dire, la grace & la beauté de toute ſa perſonne, ſon éloquence, ſa force de corps, jointe au courage & à l'expérience, en un mot toutes ſes grandes qualités faiſoient que les Athéniens lui pardonnoient ſes défauts, & les ſupportoient patiemment, tâchant toujours de les diminuer & de les couvrir ſous des

Les Grenouilles. Act. 5. Scen. 4.

DARIUS noms doux & favorables : car ils le:
appelloient des jeux, des gentilleſſes & des marques d'humanité & de boı naturel.

Timon le Miſanthrope, tout ſau vage qu'il étoit, en jugea plus ſaine ment. L'aiant rencontré un jou comme il ſortoit de l'aſſemblée, trè content d'avoir obtenu tout ce qu'i avoit demandé, & de ſe voir généra lement honoré par le peuple qui l reconduiſoit en foule ; loin de l'évite comme il évitoit tout le monde, i alla au devant de lui, & lui tendan amiablement la main, *Courage, moı fils*, lui dit-il, *tu fais fort bien de t'ag grandir & de t'élever : car c'eſt pour l. ruine de tout ce peuple.* La guerre de Si cile prouvera que Timon ne ſe trom poit pas.

Dès le tems de Périclès, les Athé niens s'étoient mis en tête de conque rir la Sicile. Ce ſage conducteur fu toujours attentif à réfréner par ſ prudence cette folle ambition. Il leu répétoit ſouvent qu'en ſe tenant e repos, en s'appliquant avec ſoin à l marine, en ſe contentant de conſeı ver leurs conquêtes, & en ne préci pitant point leur ville dans des entre

prises hazardeuses, ils rendroient leur République florissante, & seroient toujours au dessus de leurs ennemis. L'autorité qu'il avoit prise sur les esprits fut bien capable de les empécher pour lors de passer en Sicile, mais elle ne leur en fit pas perdre le desir, & ils tournérent toujours les yeux de ce côté-là. Quelque tems après la mort de Périclès, les Léontins, attaqués par ceux de Syracuse, avoient député à Athénes pour demander du secours. Ils étoient originaires de Calcide, colonie d'Athénes. Les Députés avoient à leur tête Gorgias, célébre Rhéteur, qui passoit pour le plus éloquent homme de son tems. Son discours élégant, fleuri, & plein de figures brillantes qu'il mit le premier en usage, enleva les Athéniens, extrêmemennt sensibles aux beautés & aux charmes de l'éloquence. L'alliance fut conclue, & ils envoiérent des vaisseaux à Rhége pour secourir les Léontins. L'année suivante ils en envoiérent d'autres en plus grand nombre. Deux ans après ils envoiérent une nouvelle flote un peu plus forte : mais les Siciliens aiant renoncé à leurs divisions par les conseils d'Her-

[f] *Diod. l. 12. pag. 99.*

mocrate, la flote fut renvoiée, & les Athéniens ne pouvant pardonner à leurs Généraux de n'avoir pas conquis la Sicile, en exilérent deux, Pythodore & Sophocle, & condannérent le troisiéme, qui étoit Eurymédon, à une grosse amende, tant leur prospérité les avoit aveuglés, en leur persuadant que rien n'étoit capable de leur résister. Ils firent encore depuis plusieurs tentatives, & sous prétexte d'envoier de tems en tems des secours d'armes & de troupes aux villes opprimées ou maltraitées par les Syracusains, ils s'ouvroient un chemin pour les attaquer avec de plus grandes forces.

Mais celui qui alluma le plus cette ardeur, fut Alcibiade, en repaissant le peuple de magnifiques espérances, dont lui-même étoit sans cesse occupé, ou, pour mieux dire, enivré. Toutes les nuits dans ses songes il prenoit Carthage, soumettoit l'Afrique, passoit de là en Italie, & se rendoit maître du Péloponnése entier, regardant la Sicile, non comme le but & la fin de cette guerre, mais comme le commencement & le premier degré des exploits qu'il mé-

disoit. Il avoit pour lui tous les citoiens, qui, sans rien approfondir, étoient enchantés des grandes espérances qu'il leur donnoit. On ne parloit plus par tout que de cette expédition. Les jeunes gens dans les lieux d'exercice, & les vieillards dans leurs boutiques & dans les endroits où ils s'assembloient pour causer, ne s'occupoient qu'à tracer la figure de la Sicile, & qu'à s'entretenir de la nature & de la qualité de la mer dont cette île est environnée, de la bonté de ses ports, & des plages qu'elle a du côté d'Afrique. Car, infatués par les discours d'Alcibiade, ils comptoient, comme lui, ne faire de la Sicile que leur place d'armes & leur arsenal, d'où ils partiroient pour aller conquerir Carthage, & se rendre maîtres de toute l'Afrique & de la mer jusqu'aux colonnes d'Hercule.

On dit que Socrate, & Méthon l'astronome, ne se promettoient rien de bon de cette entreprise : l'un, inspiré, comme il vouloit le faire croire, par son esprit familier, qui ne manquoit jamais de l'avertir des malheurs dont il étoit menacé ; & l'autre, conduit par sa raison & son bon sens, qui lui

Plut. in Alcib. pag. [illegible]. In Nic. p. [illegible] 532.

DARIUS montrant dans l'avenir ce qu'il avoit à craindre, le porta à contrefaire le fou, & à demander que, vû l'état malheureux où il se trouvoit, on lui laissât son fils, & qu'on le dispensât de porter les armes.

§. VI. *Dénombrement des peuples qui ont habité la Sicile*

AVANT que d'entrer dans la description de la guerre de Sicile, il ne sera pas hors de propos de tracer un plan du pays, & des peuples qui l'habitent: c'est par où Thucydide commence.

Thucyd. lib. 6. p. 410-413. Les Lestrygons & les Cyclopes l'ont habitée les premiers, mais on n'en connoit que ce qu'en disent les poetes. Les plus anciens après eux sont les Sicaniens, qui se disoient naturels du pays, mais qu'on croit y être venus d'Espagne, des environs d'un fleuve de même nom, qu'ils donnérent à la Sicile, appellée auparavant Trinacrie: ils furent depuis réduits à l'occident de l'Ile. Quelques Troiens, après l'embrasement de Troie, s'y vinrent établir près d'eux, & bâtirent Eryx, & * Egeste, prenant tous ensemble le nom d'Elymes; & quelques habitans de la Phocide, au retour du

* *Elle est appellée Segeste par les Latins.*

siége de Troie, se joignirent à eux. NOTHUS.
Ceux qu'on nomme proprement Siciliens, vinrent d'Italie en grand nombre, & aiant remporté une grande victoire sur les Sicaniens, les renfermérent en un coin de l'Ile environ trois cens ans avant la venue des Grecs; & du tems de Thucydide ils habitoient encore le milieu des terres & le côté septentrional. C'est d'eux que l'île fut appellée la Sicile. Les Phéniciens se répandirent aussi le long de la côte pour la commodité du commerce, & dans les petites îles qui la bordent : mais depuis que les Grecs commencérent a s'y établir, ils se retirérent dans la contrée des Elymes pour être plus voisins de Carthage, & abandonnérent le reste. C'est ainsi que les barbares se sont établis en Sicile.

Pour les Grecs, les premiers qui y passérent, furent les Calcidiens de l'Eubée, sous la conduite de Théoclès qui fonda Naxe. L'année d'après, qui selon Denys d'Halicarnasse étoit la 3e de la XVIIe Olympiade, Archias Corinthien fonda Syracuse. Au bout de sept ans les Calcidiens établirent Léonte & Catane, après avoir chassé

An. M. 3294. Av. J.C. 710.

Pag. 121.

DARIUS les habitans du pays, qui étoient les Siciliens. D'autres Grecs, partis de Mégare ville d'Achaïe à peu près dans le même tems, fondérent Mégare appellée Hybléenne, ou ſimplement Hybla, du nom d'Hyblon un roi de Sicile, qui leur avoit donné retraite dans ſes terres. On ſait combien le miel d'Hybla étoit renommé chez les anciens. Les habitans de cette ville cent ans après bâtirent Sélinonte. Géle, bâtie ſur un fleuve du même nom quarante cinq ans après la fondation de Syracuſe, fonda elle-même Agrigente environ cent huit ans depuis. Zancle, nommée depuis *Meſſana* ou *Meſſéne* par Anaxilas tyran de Rhége, qui étoit de Meſſéne ville du Péloponnéſe, eut divers fondateurs, & en différens tems. Les Zancliens bâtirent la ville d'Himére; les Syracuſains, Acre, Caſméne, & Camarine. Voila à peu près toutes les nations, tant grecques que barbares, qui ont pris des établiſſemens en Sicile.



§. VII. *Les Egyptiens implorent le secours d'Athénes. Nicias s'oppose en vain à la guerre de Sicile: Alcibiade l'emporte sur lui. Ils sont nommés tous deux Généraux avec Lamachus.*

An. M. 3588. Av. J.C. 416. *Thucyd. lib. 6. pag. 413-415. Diod. lib. 12. pag. 129. 130. Plut. in Alcib. pag. 200. In Nic. pag. 531.*

ATHÉNES étoit dans la disposition que nous avons marquée ci-devant, lorsqu'il y arriva des ambassadeurs des Egestains, lesquels en qualité de leurs alliés, venoient implorer leur secours contre ceux de Sélinonte que Syracuse soutenoit. C'étoit la seiziéme année de la guerre du Péloponnése. Ils représentoient entre autres choses, que, si on les abandonnoit, les Syracusains, après s'être emparé de leur ville, comme ils avoient fait de celle de Léonte, se rendroient maîtres de toute la Sicile, & ne manqueroient pas de secourir les Péloponnésiens qui étoient leurs fondateurs; & afin de leur être moins à charge, ils offroient de paier les troupes qu'on y envoieroit. Les Athéniens, qui depuis lontems n'attendoient qu'une occasion favorable pour se déclarer, dépéchérent à Egeste pour s'informer de l'état des choses, & pour voir s'il y avoit assez d'ar-

gent dans l'épargne pour ſoutenir une ſi grande guerre. Les habitans de cette ville avoient eu l'adreſſe d'emprunter aux peuples voiſins un grand nombre de vaſes d'or & d'argent, qui montoient à des ſommes immenſes, & ils en firent parade quand les Athéniens furent arrivés. Ces députés revinrent avec ceux d'Egeſte, qui apportoient ſoixante talens en lingots, pour le paiement d'un mois de ſoixante galéres qu'ils demandoient, avec aſſurance de plus grandes ſommes, qui étoient toutes prêtes, à ce qu'ils diſoient, tant dans le tréſor public, que dans les temples. Le peuple, touché de ces belles apparences, dont il ne ſe laiſſa point le tems d'approfondir la vérité, & ſéduit par le raport avantageux que lui firent ſes députés dans la vûe de lui plaire, accorda ſur le champ aux Egeſtains leur demande, & nomma Alcibiade, Nicias, & Lamachus pour commander la flote, avec plein pouvoir, non ſeulement de ſecourir Egeſte, & de rétablir Léonte, mais d'ordonner des affaires de la Sicile conformément aux intérêts de la République.

Nicias fut nommé un des Géné-

raux malgré lui : car, sans compter les autres raisons qui lui faisoient craindre cet emploi, il le fuioit à cause d'Alcibiade qu'on lui donnoit pour collégue. Mais les Athéniens se promettoient un plus heureux succès de cette guerre, s'ils n'en abandonnoient pas la conduite à Alcibiade seul, & s'ils tempéroient son ardeur & son audace par la sagesse & le phlegme de Nicias.

NOTHUS.

Cinq jours après, pour hâter l'exécution du Décret, & pourvoir à tout ce qui étoit nécessaire, il se tint une seconde assemblée. Nicias, qui avoit eu tout le loisir de faire de mûres réflexions sur l'affaire proposée, & qui en sentoit de plus en plus les dangers & les inconvéniens, se crut obligé en cette occasion de parler avec quelque force contre un projet, dont il prévoioit que les suites pouvoient être très funestes pour la République. « Il dit qu'il étoit étonnant qu'une affaire de l'importan- « ce dont étoit celle-ci, eût été pres- « que aussitôt décidée, que mise en « délibération. Que sans rien exami- « ner, ni rien approfondir, on en « croioit sur leur parole des étran- «

Thucyd. lib. 6. pag. 415-428.

DARIUS

» gers, à qui les promeſſes les plus
» magnifiques ne coutoient rien, &
» qui avoient intérêt de tout promet-
» tre pour ſe tirer du péril où ils
» étoient. Quelle utilité après tout
» peut-il en revenir à la Républi-
» que ? Eſt-ce que nous n'avons pas
» aſſez d'ennemis près de nous, ſans
» en aller chercher au loin ? Eſt-il de
» votre ſageſſe de hazarder ce que
» vous poſſédez, ſur l'eſpérance d'un
» avantage incertain ? de ſonger à
» faire de nouvelles conquêtes, avant
» que d'avoir aſſuré les anciennes ?
» de ne vous occuper que de votre
» aggrandiſſement, & de négliger ab-
» ſolument le ſoin de votre propre
» ſûreté ? Pouvez-vous compter ſur
» une tréve, que vous ſavez ne tenir
» à rien, à laquelle vous ne pouvez
» vous diſſimuler qu'on a déja donné
» pluſieurs atteintes, & que le moin-
» dre échec reçu de notre part peut
» changer tout d'un coup en une guer-
» re déclarée ? Vous n'ignorez pas
» quelle a toujours été & quelle eſt
» encore la diſpoſition des Lacédé-
» moniens à notre égard. Ils abhor-
» rent notre gouvernement comme
» contraire au leur, ils voient avec

NOTHUS.

douleur & dépit l'empire de la Grèce entre nos mains, ils regardent « notre gloire comme un sujet de « honte & de confusion pour eux, « & il n'y a rien qu'ils ne soient prêts « de faire pour humilier & abaisser « une puissance qui leur fait ombrage, « & les tient toujours dans la « crainte. Voila quels sont nos véritables « ennemis, voila contre qui « nous devons être en garde. Sera-t-il « tems de faire ces réflexions, « lorsqu'après avoir partagé nos « troupes, & pendant que nous serons « occupés ailleurs, & hors d'état « de leur résister, toutes les forces « du Péloponnése viendront fondre « sur nous? A peine commençons-nous « à respirer des maux infinis « que la guerre & la peste nous « ont causés, & voila que sans nécessité « nous nous jettons nous-mêmes « dans un péril encore plus grand. « Si nous voulons porter nos armes « au loin, ne seroit-il pas plus expédient « d'aller réduire les rebelles de « Thrace, & d'autres encore qui sont « chancelans & mal assurés dans leur « devoir, que de courir au secours « des Egestains qui nous doivent être «

DARIUS » assez indifférens ? & nous convient-» il d'entreprendre la vengeance de » leurs injures, tandis que nous ne » témoignons aucun ressentiment des » nôtres ? Laissons les Siciliens dans » leur île vuider entr'eux leurs que-» relles, sans nous y embarrasser. » Que les Egestains se tirent sans » nous d'une guerre, qu'ils ont en-» treprise sans nous. Que si quel-» qu'un de vos Généraux vous con-» seille cette entreprise par ambition » ou par intérêt, pour faire parade » de ses magnifiques équipages, ou » pour trouver dequoi fournir à ses » dépenses, ne soyez pas assez im-» prudens pour sacrifier les intérêts » de la République aux siens, ou » pour souffrir qu'il la ruine en se » ruinant lui-même. Cette entreprise » est trop grande, pour la remettre à » la conduite d'un jeune homme. » Souvenez-vous que c'est la pru-» dence qui fait réussir les affaires, » & non la passion. Enfin il conclut » en déclarant que son avis étoit de » remettre de nouveau l'affaire en » délibération, pour prévenir les » suites funestes d'un conseil préci-» pité.

Il étoit bien clair qu'il en vouloit à Alcibiade, & que c'étoit ſon luxe énorme qu'il avoit attaqué. En effet il le pouſſoit à un excès incroiable, & faiſoit des dépenſes infinies, tant en chevaux qu'en meubles & en équipages, ſans parler de la délicateſſe & de la ſomptuoſité de ſa table. Il diſputa le prix aux Jeux Olympiques avec ſept attelages de chariots, ce qu'aucun particulier n'avoit jamais fait avant lui; & il y fut couronné plus d'une fois. Il avoit beſoin de reſſources extraordinaires pour ſoutenir un tel luxe; & comme l'avarice en eſt ſouvent une pour l'ambition, ce n'étoit point ſans fondement qu'on le ſoupçonnoit de chercher autant, dans la conquête de la Sicile, & dans celle de Carthage qu'il prétendoit lui faire ſuccéder, à enrichir ſa famille, qu'à la couvrir de gloire. On juge bien qu'il ne laiſſa pas le diſcours de Nicias ſans réplique. NOTHUS.

« Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, dit-il, « que le mérite a excité la jalouſie, « & que la gloire a fait des envieux. « On me fait un crime, j'oſe le dire, « de ce qui fait honneur à ma patrie, « & de ce qui devroit m'attirer des

DARIUS » louanges. L'éclat dans lequel je
» vis, les dépenſes que je fais, ſur
» tout dans les aſſemblées publiques,
» outre qu'elles ſont juſtes & légiti-
» mes, relevent la gloire d'Athénes
» dans l'eſprit des étrangers, & font
» voir qu'elle n'eſt point épuiſée d'ar-
» gent, comme nos ennemis ſe l'ima-
» ginent. Mais ce n'eſt point dequoi
» il s'agit maintenant. Qu'on juge de
» moi par mes actions, & non par
» d'injurieux préjugés. Eſt-ce un pe-
» tit ſervice que celui que j'ai rendu
» à la République, en faiſant entrer
» dans ſon alliance en un ſeul jour
» les Eléens, les Mantinéens, les Ar-
» giens, c'eſt-à-dire les principales
» forces du Péloponnéſe ? Servez-
» vous donc de la jeuneſſe & de la fo-
» lie d'Alcibiade, puiſque ſes enne-
» mis la nomment ainſi, auſſi bien
» que de la ſageſſe & de l'expérience
» de Nicias, pour l'aggrandiſſement
» de votre empire, ſans vous repen-
» tir, ſur de vaines craintes, d'une
» entrepriſe publiquement réſolue,
» qui peut vous être d'une gloire &
» d'une utilité infinies. Les villes de
» Sicile, laſſes du gouvernement in-
» juſte & cruel de leurs Princes, &

NOTHUS.

encore plus de l'autorité tyranni- « que que Syracuſe exerce ſur elles, « n'attendent qu'un moment favora- « ble pour éclater, & ſont prêtes « d'ouvrir leurs portes à quiconque « s'offrira pour rompre le joug ſous « lequel elles gémiſſent depuis lon- « tems. Quand les Egeſtains, comme « vos alliés, n'auroient pas droit à « votre protection, la gloire d'Athé- « nes devroit vous engager à les ſou- « tenir. C'eſt en ſecourant les oppri- « més que les Etats s'aggrandiſſent, « & non en demeurant oiſifs. Dans « la conjoncture où vous vous trou- « vez, harceler les uns, arréter les « autres, donner de l'occupation à « tous, & porter au loin vos armes, « c'eſt l'unique moien d'abbattre le « courage de vos ennemis, & de mon- « trer que vous ne les craignez point. « Athénes n'eſt point née pour le re- « pos, & ce n'eſt point par cette voie « que nos ancêtres l'ont portée au « point de grandeur où nous la « voions. Au reſte qu'hazardez-vous « dans l'entrepriſe dont il s'agit? Si « elle réuſſit, elle vous rendra maî- « tres de toute la Gréce: & ſi le ſuc- « cès ne répond pas à vos deſirs, vo- «

DARIUS » tre flote vous laiſſera la liberté de » vous retirer quand il vous plaira. » Il eſt vrai que les Lacédémoniens » peuvent entrer dans notre pays : » mais, outre que nous ne ſaurions » l'empécher quand nous n'irions pas » en Sicile, nous demeurons toujours, » malgré eux, maîtres de la mer ; & » c'eſt ce qui ôte à nos ennemis toute » eſpérance de pouvoir jamais nous » vaincre. Que les raiſons de Nicias » ne vous touchent donc point. Elles » ne tendent qu'à ſemer de la divi- » ſion entre les jeunes gens & les » vieillards, qui ne peuvent rien les » uns ſans les autres : puiſque c'eſt » de la prudence & du courage, du » conſeil & de l'exécution, que dé- » pend le ſuccès de toutes les entre- » priſes. Celle-ci ne peut tourner » qu'à votre gloire & à votre avan- » tage.

Les Athéniens, qui ſe trouvoient agréablement flatés par le diſcours d'Alcibiade, perſiſtérent dans leur premier avis. Nicias, de ſon côté, n'en changea pas non plus, mais il n'oſa point inſiſter davantage. Son caractére étoit naturellement doux & timide. Il n'avoit point, comme

Plut. in præc. de ger. rep. p. 802.

Périclès, cette éloquence vive & véhémente, qui abbat, qui renverſe, qui entraîne tout. Auſſi celui-ci, en pluſieurs occaſions & à différentes repriſes étoit toujours venu à bout d'arréter la fougue du peuple qui avoit dès lors en tête l'expédition de Sicile, parce qu'il tint toujours ferme, & ne relâcha jamais les rénes de cette autorité & de cette eſpece d'empire qu'il avoit ſû prendre ſur les eſprits: au lieu que [a] Nicias, parce qu'il agiſſoit mollement, & parloit de même, loin d'attirer à lui le peuple, ſe laiſſa entraîner lui-même, par force à la vérité & malgré lui, mais enfin il ſe rendit, & accepta le commandement dans une guerre dont il prévoioit toutes les ſuites funeſtes.

C'eſt Plutarque qui fait cette réflexion dans le beau traité où, parlant des qualités que doit avoir un homme d'Etat, & qui eſt appellé au gouvernement, il montre combien le talent de la parole & de la fermeté d'ame lui ſont néceſſaires.

Nicias n'oſant donc plus combattre de front Alcibiade, eſſaia de le

a Καθάπερ ἀμέλει χαλινῷ τῷ λόγῳ πειράμενος ἀποστρέφειν τὸν δῆμον, οὐ κατέσχεν.

DARIUS faire par une voie indirecte, en y oppoſant beaucoup de difficultés, tirées ſur tout de la grandeur des dépenſes néceſſaires pour cette expédition. Il repréſenta, que puiſqu'on étoit déterminé à la guerre, il faloit la faire d'une maniére qui répondît à la haute réputation d'Athénes. Qu'une armée de mer ne ſuffiſoit pas contre une puiſſance auſſi formidable que celle des Syracuſains & de leurs alliés : qu'il en faloit une de terre, compoſée d'une bonne infanterie & d'une bonne cavalerie, ſi l'on vouloit agir d'une maniére digne d'un ſi grand deſſein. Qu'outre la flote, qui devoit les rendre maîtres de la mèr, il faloit avoir un grand nombre de vaiſſeaux, pour porter continuellement des vivres à l'armée, qui ne pouvoit ſubſiſter autrement dans un pays ennemi. Qu'il étoit néceſſaire de porter avec ſoi beaucoup d'argent, ſans s'attendre à celui des Egeſtains, qui peutêtre n'étoit prêt qu'en paroles, & pourroit bien leur manquer. Qu'il faloit faire réflexion ſur la différence qui ſe trouveroit entre eux & leurs ennemis pour les commodités & les beſoins de l'armée, les Syracuſains étant dans

leur pays, au milieu d'alliés puissans, disposés par leur inclination & engagés par leur intérêt a les aider d'hommes, d'armes, de chevaux, de vivres; au lieu que les Athéniens feroient la guerre dans un pays éloigné & ennemi, d'où en hiver ils ne pourroient recevoir des nouvelles qu'au bout de quatre mois, où tout leur seroit contraire, & où ils ne pourroient rien avoir qu'à la pointe de l'épée. Qu'il seroit honteux aux Athéniens d'être obligés de quitter leur entreprise, & de s'exposer au mépris & a la risée des ennemis, faute d'avoir pris d'abord les précautions que demandoit un projet si important. Que pour lui, il étoit déterminé à ne point partir, s'il n'étoit muni de tout ce qui étoit nécessaire, parce que de là dépendoit le salut de toute l'armée, & qu'il ne vouloit point le faire dépendre du caprice ou de la mauvaise foi des alliés.

NOTHUS.

Il avoit prétendu par ce discours rallentir l'ardeur du peuple : il ne fit que l'augmenter. On décerna sur le champ plein pouvoir aux Généraux de lever autant de troupes & d'équiper autant de galéres qu'ils le jugeroient à propos ; & l'on travailla

Diod. lib. 13, pag. 134.

DARIUS aussitôt à l'exécution tant à Athènes qu'ailleurs, avec une activité & un empressement qui ne se peut exprimer.

§. VIII. *On se prépare au départ. Sinistres présages. Mutilation des statues de Mercure. Alcibiade accusé ne peut obtenir qu'on juge l'affaire. Départ triomphant de la flote.*

An.M. 3589. Av.J.C. 415. *Thucyd. lib. 6. pag. 428. Plut. in Alcib. pag. 200. 201.*

QUAND tout fut prêt pour le départ, & qu'on appareilloit déja pour faire voile, il arriva plusieurs signes tristes & de mauvais augure, qui jettérent du trouble & de l'inquiétude dans les esprits. [a] Les femmes célébroient alors les fêtes d'Adonis, pendant lesquelles toute la ville étoit en deuil, pleine d'images de morts & de convois funébres, & retentissoit des cris & des gémissemens des femmes qui les suivoient en se lamentant : ce qui fit craindre que cet armement si brillant & si magnifique ne perdît bientôt tout cet éclat, & ne * se flétrît comme une fleur.

a *Cette superstition avoit pénétré jusqu'au peuple de Dieu.* Et ecce ibi mulieres sedebant, plangentes Adonidem. *Ezech.* 8. 14.

* *L'historien fait allusion aux plantes & aux fleurs qu'on portoit dans cette cérémonie, & que l'on appelloit* les jardins d'Adonis.

L'inquiétude fut encore augmentée par un autre accident. Toutes les ſtatues de Mercure, qu'on voioit de forme quarrée à l'entrée des maiſons & des temples, ſe trouvérent mutilées en une nuit, & particuliérement au viſage, ſans qu'on pût découvrir l'auteur de ce coup hardi, quoiqu'on promît de grandes récompenſes à quiconque le dénonceroit. On ne put s'empécher de prendre un événement ſi extraordinaire, non ſeulement pour un ſiniſtre préſage, mais encore pour un complot de factieux qui avoient de mauvais deſſeins. De jeunes gens furent accuſés d'avoir déja fait quelque choſe de ſemblable dans une partie de débauche, & d'avoir contrefait en particulier les myſtéres de Cérès & de Proſerpine, aiant à leur téte Alcibiade, qui repréſentoit le Grand-Prêtre. Il eſt d'une grande importance pour tous ceux qui ſont en place & en autorité, de s'obſerver en tout, & de ne donner aucune priſe ſur eux à la critique la plus maligne. Ils doivent ſe ſouvenir, dit Plutarque, que tous les yeux ſont ouverts ſur leur conduite, & toujours très clairvoians en ce point:

Plut. in præc. de rep. p. 800.

DARIUS qu'on n'examine pas ſeulement leurs actions extérieures, mais qu'on pénétre juſques dans l'intérieur & dans les réduits les plus reculés de leur maiſon, pour y obſerver leurs converſations, leurs repas, leurs divertiſſemens, & ce qui s'y paſſe de plus ſecret & de plus caché. C'eſt cette crainte des yeux perçans du peuple qui tenoit Thémiſtocle & Péricles dans une circonſpection continuelle, & qui les obligeoit à s'interdire la plupart des plaiſirs que les autres s'accordoient.

Pour Alcibiade, il ne ſavoit ce que c'étoit que de ſe contraindre. Auſſi, comme on le connoiſſoit, on n'eut pas de peine à croire qu'il pouvoit bien avoir eu quelque part à ce qui venoit d'arriver. Son luxe, ſon libertinage, ſon irréligion donnoient beaucoup de vraiſemblance à cette accuſation, & ſon dénonciateur ne craignit point de ſe nommer. La conſtance d'Alcibiade ne laiſſa pas d'être ébranlée par ce coup : mais voiant que les ſoldats & les matelots déclaroient qu'ils n'alloient à cette guerre ſi éloignée & à cette expédition d'outre-mer que pour l'amour d'Alcibiade,

d'Alcibiade, & que si on lui faisoit le moindre tort ils se retireroient sur l'heure même, il reprit courage, & se présenta à jour nommé pour se défendre. Ses ennemis, sous prétexte que le départ de la flote pressoit, firent surseoir le jugement. Il eut beau demander qu'on lui fît son procès s'il étoit coupable, sans attendre qu'il fût absent pour le perdre ; & représenter qu'il y avoit une dureté & une injustice criante à l'obliger de partir pour une guerre si importante sans éclaircir des accusations & des calomnies si atroces, qui le tiendroient dans des inquiétudes & dans des craintes continuelles : il ne put rien obtenir du peuple, & le départ fut ordonné.

NOTHUS.

L'armée se prépara donc à mettre à la voile, après avoir donné le rendez-vous à Corcyre à la plupart des alliés & des vaisseaux qui portoient les vivres & les équipages. Tout ce qu'il y avoit de citoiens ou d'étrangers à Athénes se rendit dès le point du jour au port de Pyrée. Les premiers conduisoient leurs enfans, leurs parens, leurs amis, leurs camarades, avec une joie mélée de quelque tristesse ; voiant partir pour une expé-

Thucid. pag. 430-431. Diod. l. 13. pag. 135.

dition éloignée & pleine de périls ce qu'ils avoient de plus cher au monde, sans savoir si jamais ils les reverroient ; mais cependant pleins d'espérance que cette expédition auroit un succès heureux. Les étrangers étoient accourus pour jouir d'un spectacle bien digne de leur curiosité. Car jamais appareil de guerre d'une seule ville n'avoit approché de celui-ci. Les armées navales qu'on envoia contre Epidaure & contre Potidée, étoient bien aussi grandes pour le nombre des soldats & des navires : mais elles n'étoient pas si magnifiques, ni le voiage si grand, ni l'entreprise si importante. On voioit ici deux armées, l'une de terre & l'autre de mer, équipées avec grand soin, aux dépens des particuliers & du public, de tout ce qui leur étoit nécessaire, à cause de la longueur du chemin, & de la durée de la guerre. Il y avoit cent galéres que la ville fournissoit vuides, savoir soixante légéres, & quarante pour porter les soldats pesamment armés. Chaque homme de mer recevoit par jour une dragme de paye, c'est-àdire dix sols, sans ce que les Capitaines

de navires donnoient en particulier aux * rameurs du premier rang. Ajoutez à cela la pompe & la magnificence de l'appareil, où ils avoient eſſaié à l'envi de ſe ſurpaſſer les uns les autres, & le ſoin que chacun avoit pris de rendre ſon vaiſſeau le plus léger auſſi bien que le plus leſte. Je ne parle point du choix des ſoldats qui étoient l'élite d'Athénes, ni de leur émulation pour ce qui concernoit la beauté des armes & de l'équipage, non plus que de celle des Officiers qui avoient fait une dépenſe conſidérable pour ſe diſtinguer des autres, & ſe faire valoir dans l'eſprit des étrangers : de ſorte que ce ſpectacle reſſembloit plutôt à un tournoi où l'on étale tout ce qu'il y a de plus magnifique, qu'à une expédition de guerre & à un appareil militaire. Mais la hardieſſe & la grandeur du deſſein en ſurpaſſoient encore les frais & la pompe.

NOTHUS.

Quand les vaiſſeaux furent chargés, & les troupes embarquées, la trompette aiant ſonné, on fit des

** On les appelloit θρανῖται. Ils avoient des rames plus longues, & par conſéquent plus de peine à ramer que les autres.*

DARIUS vœux ſolennels pour le départ; on emplit par tout des coupes d'or & d'argent, on fit les effuſions accoutumées, avec les acclamations du peuple qui bordoit le rivage, & qui levoit les mains vers le ciel pour ſouhaiter à leurs concitoiens un voiage heureux & un ſuccès favorable. Après l'hymne chantée, & les cérémonies achevées, les vaiſſeaux défilérent l'un après l'autre du port, puis eſſaiérent à l'envi de ſe dévancer, jusqu'à ce que toute la flote ſe réunit à Egine. De là on tira vers Corcyre, où l'armée des alliés s'aſſembloit avec le reſte des navires.

§. IX. *Allarme de Syracuſe. La flote Athénienne arrive en Sicile.*

Thucyd. lib. 6. pag. 432-445. Diod. lib. 13. pag. 135. 136.

CETTE nouvelle aiant été portée de tous côtés à Syracuſe, on n'en voulut rien croire d'abord, tant la choſe paroiſſoit hors de toute vraiſemblance. Mais comme elle ſe confirmoit de jour à autre, on ſongea ſérieuſement aux préparatifs de la guerre, & l'on dépécha par toute l'île pour demander du ſecours aux uns, & en porter aux autres. On mit auſſi garniſon dans les châteaux &

dans les forts qui étoient à la campagne, on fit la revûe tant des chevaux que des soldats, on examina ce qu'il y avoit d'armes dans les magazins, & l'on donna ordre à tout, comme si l'ennemi eût été présent.

Cependant la flote, partagée en trois escadres chacune sous son Général, mit à la voile. Elle étoit composée de cent trente six vaisseaux, dont cent étoient d'Athénes, & le reste des alliés. Il y avoit sur ces vaisseaux cinq mille soldats pesamment armés, dont deux mille deux cens étoient citoiens d'Athénes, savoir quinze cens du nombre de ceux qui avoient des biens en fonds, & sept cens * qui n'en avoient point, mais qui étoient également citoiens : les alliés composoient le reste. Pour l'infanterie légére, il y avoit quatre-vingts archers de Créte avec quatre cens autres, sept cens frondeurs de Rhode, & six-vingts bannis de Mégare. Il n'y avoit qu'une compagnie de cavalerie de trente maîtres, qui s'étoit embarquée sur un vaisseau propre à porter des chevaux. La flote & les troupes furent beaucoup aumentées dans la suite. Trente vais-

* On les appelloit θῆτες.

ſeaux menoient les vivres & ceux qui avoient le ſoin de les appréter, avec des maçons & des charpentiers, & leurs outils; le tout ſuivi de cent barques pour le ſervice, ſans compter les vaiſſeaux marchands qui étoient en grand nombre. Tout cela partit enſemble de Corcyre. Aiant été aſſez mal reçus par ceux de Tarente & de Locres, ils cinglérent vers Rhége, où ils s'arrétérent quelque tems. Les Athéniens preſſoient ceux de Rhége de ſecourir les Léontins, originaires comme eux de Calcide. Mais ils répondirent qu'ils demeureroient neutres, & n'agiroient que de concert avec le reſte de l'Italie. Là on délibéra ſur la maniére dont il faloit conduire cette guerre, & l'on y attendit les vaiſſeaux qu'on avoit envoiés à la découverte pour ſavoir où l'on pourroit aborder, & ſi l'argent des Egeſtains étoit prêt. Etant de retour, ils raportérent qu'il n'y avoit que trente talens dans l'épargne. Nicias l'avoit bien prévû, mais il avoit trouvé les oreilles fermées à tous les ſalutaires conſeils.

Plut. in Nic. pag. 532.

Il ne manqua pas, ſur cette nouvelle, de faire valoir ſes anciens rai-

sonnemens, de montrer le tort qu'on avoit eu de s'embarquer dans cette guerre, & d'exagérer les suites funestes qu'on en devoit attendre : en quoi il se conduisoit en homme peu sage & peu sensé. Il avoit eu grande raison de s'y opposer d'abord, & de faire tous ses efforts pour rompre ce malheureux projet. Mais la chose aiant été résolue, & lui-même aiant été contraint d'accepter le commandement, il ne convenoit point de tourner toujours la tête en arriére, en répétant sans cesse que cette guerre avoit été entreprise contre toutes les régles de prudence, & de refroidir par là les deux autres Généraux, d'abbattre le courage des troupes, & d'émousser cette pointe de confiance & d'ardeur qui assure le succès des grandes actions. Il faloit marcher avec courage contre l'ennemi, le presser vivement, & jetter par tout l'épouvente par une attaque subite & inopinée.

NOTHUS.

Mais il fit tout le contraire. Son avis, dans le conseil de guerre, fut qu'on devoit tirer vers Sélinonte, qui étoit le premier sujet du voiage ; &, si les Egestains s'acquittoient de leur

promesse, & paioient une montre à l'armée, passer outre ; sinon les obliger à fournir la subsistance de soixante galéres qu'ils avoient demandées, & demeurer là jusqu'à ce qu'on eût fait leur accord avec les Sélinontins, soit par force ou autrement. Il disoit qu'ensuite on retourneroit à Athénes, après avoir fait montre de leurs forces, & de l'assistance qu'on donnoit à ses alliés, si ce n'étoit qu'il se présentât une occasion de faire quelque chose pour les Léontins, ou d'attirer quelque ville à leur parti.

Alcibiade répliqua, qu'il seroit honteux, après un si grand armement, de s'en retourner sans rien faire, & qu'il faloit essaier auparavant de gagner l'alliance des Grecs & des Barbares pour les détacher de Syracuse, & en tirer des troupes & des vivres ; & sur tout députer à Messine, qui étoit comme la clé de la Sicile, & dont le port étoit capable de contenir toute la flote. Il disoit, qu'après avoir reconnu les amis & les ennemis, & s'être fortifié d'un nouveau secours, on attaqueroit Sélinonte ou Syracuse, si l'une ne vouloit s'accommoder avec Egeste, &

l'autre souffrir le rétablissement de Léonte. NOTHUS.

Lamachus ouvrit un troisiéme avis, qui n'étoit peutêtre pas le moins sage : c'étoit d'aller droit à Syracuse, sans lui donner le loisir de revenir de l'étonnement où elle étoit, ni de se préparer à la défense. Il disoit, que le premier abord d'une armée étoit toujours le plus terrible, & qu'en laissant à l'ennemi le tems de se reconnoitre, on lui donnoit aussi celui de se rassurer ; au lieu qu'en l'attaquant brusquement, & pendant qu'il étoit encore déconcerté, on étoit presque sûr de la victoire : Que s'étant rendu maîtres du plat pays, ils ne manqueroient de rien, & contraindroient les Siciliens à prendre parti : Qu'enfin ils s'établiroient à Mégare, qui étoit déserte & voisine de Syracuse, & y mettroient leur flote en sûreté. Mais, son avis n'étant pas suivi, il revint à celui d'Alcibiade. Ainsi l'on fit voile pour la Sicile, où Alcibiade se rendit maître de Catane par surprise.



§. X. *Alcibiade est rappellé. Il se sauve, & est condanné à mort par contumace. Il se retire à Sparte. Souplesse de son génie.*

Thucyd. lib. 5. pag. 446-450.
Plut. in Alcib. pag. 202.

CE FUT LA le premier & le dernier exploit qu'il fit dans cette expédition, aiant été d'abord rappellé par les Athéniens pour être jugé sur l'accusation qu'on avoit intentée contre lui. Car, depuis le départ de l'armée, ses ennemis, qui se soucioient peu du bien & du salut de la patrie, & qui, sous prétexte de zêle de religion, qui couvre souvent les plus noirs attentâts, ne songeoient qu'à satisfaire leur haine & leur vengeance; ses ennemis, dis-je, profitant de son absence, avoient poussé l'affaire plus vivement que jamais. Tous ceux qu'on dénonça, furent mis en prison, sans qu'on daignât seulement les entendre, & sur la déposition des citoiens les plus décriés pour leurs mœurs, comme si, dit Thucydide, il y eût eu moins de mal à punir les innocens, qu'à laisser échaper les coupables. Un des délateurs fut convaincu de faux par ses propres paroles, aiant assuré qu'il avoit reconnu un

des accusés au clair de la lune, lorsqu'il n'y en avoit point. Cette fausseté ne rallentit point la fureur du peuple. Le souvenir de la tyrannie des Pisistratides lui en faisoit appréhender une pareille, & prévenu de cette crainte il n'écoutoit rien.

NOTHUS.

Il envoia donc enfin le * vaisseau de Salamine, avec ordre au Commandant de ne point emmener par force Alcibiade, de peur de quelque tumulte dans l'armée, mais de lui ordonner seulement qu'il se vînt présenter à Athénes pour adoucir le peuple. Alcibiade obéit sur le champ, & partit sur sa galére : mais dès qu'il fut arrivé à Thurium, & qu'il eut mis pié à terre, il disparut, & éluda toutes les poursuites de ceux qui le cherchérent. Comme on lui demandoit s'il ne se fioit pas à sa patrie sur le jugement qu'elle devoit rendre à son sujet: Je « ne me fierois pas à ma mére même, « dit-il, dans la crainte que par mégarde « elle ne prît ** une féve noire « pour une blanche. « La galére de Salamine revint seule, le Commandant

** C'étoit un vaisseau sacré, destiné pour emmener les coupables.*

*** Les Juges se servoient de féves pour donner leur suffrage, & la noire marquoit qu'ils condannoient.*

DARIUS étant tout honteux d'avoir laiſſé ainſi échaper ſa proie. Alcibiade fut condanné à mort par contumace. Tous ſes biens furent confiſqués, & il fut enjoint à tous les Prêtres & à toutes les Prétreſſes de le maudire. Parmi ces derniéres il s'en trouva une, nommée Théano, qui eut ſeule le courage de s'oppoſer à ce Décret, [a] diſant qu'*elle étoit Prétreſſe pour benir, & non pas pour maudire.* Quelque tems après, comme on lui porta la nouvelle que les Athéniens l'avoient condanné à mort; *Je leur ferai bien voir*, dit-il, *que je ſuis en vie.*

Joſeph. contr. Api.

Ce fut à peu près dans ce tems-là qu'arriva à Athénes l'affaire de Diagore le Mélien. Il étoit venu s'établir dans cette ville, & il ſe mit à y enſeigner l'Athéiſme. On lui intenta procès ſur ſa mauvaiſe doctrine. Il ſe ſauva par la fuite, & évita le ſupplice: mais il ne put éviter la flétriſſure de la Sentence qui le condannoit à mort. Les Athéniens eurent tant d'horreur pour les principes impies qu'il débitoit, qu'ils allérent juſqu'à mettre ſa tête à prix, & à promettre un talent de récompenſe pour celui qui le leur livreroit mort ou vif.

Diod. l. 13. pag. 137.

a Εὐχῶν οὐ καταρῶν ἱέρειαν γεγονέναι.

Environ vingt ans auparavant, on avoit déja fait une affaire toute pareille à Protagore, pour avoir simplement traité la matiére de problématique. Il avoit dit au commencement d'un de ses livres : « Si les dieux existent ou n'existent pas, c'est une « question où je ne sai si je dois pren- « dre l'affirmative ou la négative. « Pour éclaircir une question si épi- « neuse, notre entendement est trop « aveugle, & la vie humaine trop « courte. Les Athéniens ne purent « souffrir qu'on mît en doute une chose de cette nature. Ils firent proclamer par le Crieur public, que tous ceux qui avoient des exemplaires de cet ouvrage les apportassent au Magistrat. On les fit brûler comme infames, & l'Auteur fut banni de l'Etat à perpétuité.

NOTHUS.

Diog. Laert. in Protag.

Joseph. contr. App.

Cic. lib. 1. de nat. deor. n. 62.

Diagore & Protagore avoient été disciples de Démocrite, l'inventeur de la philosophie des Atomes. J'en parlerai ailleurs.

Depuis le départ d'Alcibiade, toute l'autorité se trouva entre les mains de Nicias : car Lamachus son collégue, quoiqu'homme de courage & d'expérience, étoit sans crédit à cau-

Thucyd. pag. 452. 453. Plut. in Nic. pag. 533.

DARIUS se de son extrême pauvreté, qui le rendit méprisable aux troupes. Les Athéniens n'avoient pas toujours pensé de la sorte, & nous avons vû qu'Aristide, tout pauvre qu'il étoit, n'en fut ni moins estimé, ni moins respecté : mais dans cette derniére expédition, un goût de luxe & de magnificence avoit saisi tous les esprits, & l'estime des richesses en est une suite naturelle. Comme donc Nicias se trouva seul maître, tout se ressentit de son caractére de timidité & de lenteur, & il laissa tout languir, tantôt en se tenant en repos sans rien entreprendre, tantôt en ne faisant que tourner çà & là le long des côtes, tantôt en perdant le tems à consulter & à délibérer ; ce qui dissipa bientôt, d'un côté l'ardeur & la confiance que ses troupes avoient d'abord témoignées, & de l'autre la crainte & la fraieur dont les ennemis avoient été saisis à la premiére vûe d'un armement si formidable. Il mit le siége devant Hybla qui n'étoit qu'une petite ville, & l'aiant levé peu de jours après, il tomba lui-même dans un très grand mépris. Enfin il se retira à Catane, sans avoir fait d'autre ex-

ploit que de ruiner Hyccara, petit bourg des barbares, d'où l'on dit qu'étoit la courtisane Laïs, qui fort jeune encore alors fut vendue parmi les autres prisonniers, & menée dans le Péloponnése.

NOTHUS.

Cependant Alcibiade, étant parti de Thurium, arriva à Argos; & comme il renonçoit entiérement à l'espérance d'être rappellé dans sa patrie, il envoia demander aux Spartiates la permission de demeurer chez eux en toute sûreté sous leur protection & sauve-garde. Il leur donnoit sa foi & sa parole, que s'ils vouloient le regarder comme leur ami, il leur rendroit plus de services, qu'il ne leur avoit causé de dommage pendant qu'il avoit été leur ennemi. Les Spartiates le reçurent à bras ouverts. Quand il fut arrivé à Sparte, il y eut bientôt gagné l'estime & l'affection de tous les habitans. Il les charma tous & les enchanta, en se conformant en tout à leur maniére de vivre. Ceux qui voioient qu'il se rasoit jusqu'à la peau, qu'il se baignoit dans l'eau froide, qu'il mangeoit d'un gateau fort pesant & fort grossier dont l'usage étoit très-commun parmi eux,

Plut. in Alcib. pag. 230.

DARIUS & qu'il s'accommodoit à merveilles de leur ſauce noire, ne pouvoient s'imaginer que ce même homme eût jamais eu chez lui de cuiſinier, qu'il eût connu de parfumeur, qu'il eût porté des fines étofes de Milet, en un mot qu'il eût vécu juſques-là dans les délices & dans la bonne chére. Cette ſoupleſſe étoit le caractére dominant d'Alcibiade. Véritable caméléon, il ne lui coutoit rien de prendre toutes ſortes de couleurs & de formes, pour ſe concilier ceux avec qui il avoit à vivre. Il ſaiſiſſoit d'abord toutes leurs maniéres; il entroit dans tous leurs goûts, comme s'ils lui euſſent été naturels; & quoique dans le fonds il y ſentit en lui-même une très grande répugnance, il ſavoit la couvrir par un air aiſé, ſimple, & qui paroiſſoit ſans contrainte. Avec les uns il avoit toutes les graces & tout l'enjouement de la jeuneſſe la plus gaie, avec d'autres tout le ſérieux de l'âge le plus grave. A Sparte, il étoit laborieux, frugal, & auſtére: en Ionie, il n'aimoit que la joie, la pareſſe, & la volupté: en Thrace, il étoit toujours à cheval, ou paſſoit les journées à boire: & lorſqu'il étoit avec le Satrape

PLAN DE LA VILLE DE SYRACUSE
Assiegée par les Atheniens.



Ouvrages des Atheniens & des Syracusains.

1. Camp retranché des Atheniens.
2. Mur qui regarde Epipole dans toute son etenduë, construit par les Syracusains pour y renfermer le Temenite
3. Contrevallation que les Atheniens entreprennent de conduire depuis le pied d'Epipole le long de la muraille Septentrionale de Tyque jusqu'à Trogile.
4. Mur de traverse, tiré par les Syracusains pour couper la contrevallation des Atheniens.
5. Contrevallation occidentale des Atheniens depuis les hauteurs d'Epipole en descendant appellé le mur simple.
6. Suite de la contrevallation occidentale des Atheniens depuis la plaine jusqu'au grand Port, appellé le double mur.
7. Fossé revêtu de palissades, tiré par les Syracusains pour couper la contrevallation au travers du marais.
8. Mur conduit par les Syracusains en remontant de la ville vers Epipole contre le mur simple des Atheniens.

Tissapherne, il surpassoit en luxe & en dépense toute la magnificence des Perses.

Il ne se contenta pas de l'estime des Lacédémoniens. Il sut si bien gagner les bonnes graces de Timée, femme du roi Agis, qu'il en eut un fils, qu'on appelloit en public Léotychide, mais que sa mere en particulier, parmi ses femmes & ses amies, ne rougissoit point d'appeller Alcibiade ; tant sa passion pour cet Athénien étoit violente. Agis n'ignora pas ce commerce, & il refusa de reconnoitre Léotychide pour son fils : ce qui fut cause que dans la suite ce fils fut exclus du trône.

§. XI. *Description de Syracuse.*

COMME le siége de Syracuse est un des plus considérables dont il soit parlé dans l'histoire des Grecs, & dont j'ai cru, par cette raison, devoir marquer toutes les circonstances particuliéres, pour donner une idée de la maniére dont les anciens faisoient les siéges ; il m'a paru nécessaire, avant que d'entrer dans ce détail, de présenter ici aux yeux du Lecteur une description & un plan de la ville

DARIUS de Syracuse, où il trouvera aussi les différens travaux dont il est parlé dans ce siége, tant de la part des Athéniens, que de celle des assiégés.

SYRACUSE étoit située sur la côte orientale de Sicile. Sa vaste étendue, sa situation avantageuse, la commodité de son double port, ses fortifications construites avec grand soin, la multitude & la richesse de ses citoiens, la rendirent une des plus grandes, des plus belles, & des plus puissantes villes Grecques. [a] On dit que l'air y étoit si pur & si net, qu'il n'y avoit point de jour dans l'année, quelque nébuleux qu'il fût, où le soleil n'y parût.

Cic. Verr. 6. n. 117-119.

An.M. 3295. Av.J.C. 709. *Strab. l. 6. p. 269.*

Elle fut fondée par Archias le Corinthien, un an après que le furent Naxe & Mégare sur la même côte.

Lorsque les Athéniens en formérent le siége, elle étoit composée de trois parties, qui sont l'Ile, l'Achradine, Tyque. Thucydide ne parle que de ces trois parties. On y en

a Urbem Syracusas elegerat, cujus hic situs atque hæc natura esse loci cœlique dicitur, ut nullus unquam dies tam magna turbulentaque tempestate fuerit, quin aliquo tempore solem ejus diei homines viderent. *Cic. Verr. 7. n. 26.*

ajouta deux autres dans la ſuite : NOTHUS.
ſavoir, Néapolis & Epipole.

L'ILE, ſituée au midi, étoit appellée *Naſos*, qui eſt le mot grec qui ſignifie *Ile*, mais prononcé ſelon le dialecte Dorique; & *Ortygie*. Elle étoit jointe au continent par un pont. C'eſt dans cette Ile qu'on bâtit dans la ſuite le palais des Rois & la citadelle. Cette partie de la ville étoit très importante, parce qu'elle pouvoit rendre ceux qui la poſſédoient maîtres des deux ports qui l'environnent. C'eſt pour cela que les Romains, quand ils eurent pris Syracuſe, ne permirent plus à aucun Syracuſain de demeurer dans l'Ile.

Cic. Verr. 7. n. 97.

Il y avoit dans cette Ile une fontaine fort célébre, qu'on nommoit *Aréthuſe*. Les anciens, ou plutôt les Poetes, fondés ſur des raiſons qui ſont ſans aucune vraiſemblance, ont ſuppoſé que l'Alphée, fleuve d'Elide dans le Péloponnéſe, conduiſoit ſes eaux à travers ou ſous les flots de la mer, ſans jamais s'y méler, juſqu'à la fontaine d'Aréthuſe. C'eſt ce qui a donné lieu à ces vers de Virgile :

Strab. lib. 6. pag. 270. Senec. Nat. Quaeſt. lib. 3. c. 26.

Virg. Eclog. 10.

Extremum hunc, Arethuſa, mihi concede laborem....

Sic tibi, cùm fluctus ſubterlabêre Sicanos,
Doris amara ſuam non intermiſceat undam.

ACHRADINE, ſituée entiérement ſur le bord de la mer, & tournée vers l'orient, étoit de tous les quartiers de la ville le plus ſpacieux, le plus beau, & le plus fortifié.

TYQUE, ainſi appellée du temple de la Fortune (Τύχη) qui ornoit cette partie, s'étendoit le long de l'Achradine au couchant depuis le ſeptentrion vers le midi. Elle étoit fort habitée. Elle avoit une porte célébre nommée *Hexapyle*, qui conduiſoit dans la campagne, & elle étoit ſituée au ſeptentrion de la ville.

EPIPOLE, étoit une hauteur, hors de la ville, & qui la commandoit. Elle étoit ſituée entre Hexapyle & la pointe d'Euryele, vers le ſeptentrion & le couchant. Elle étoit en pluſieurs endroits fort eſcarpée, & par cette raiſon d'un accès fort difficile. Lors du ſiége dont nous parlons, elle n'étoit point fermée de murailles : les Syracuſains la gardoient

avec un corps de troupes contre les attaques des ennemis. *Euryele* étoit l'entrée & le passage qui conduisoit à Epipole. Sur la même hauteur d'Epipole étoit un fort, nommé *Labdale*.

NOTHUS.

Ce ne fut que lontems après, sous Denys le Tyran, qu'EPIPOLE fut environnée de murs, & enfermée dans la ville, dont elle fit une cinquiéme partie, mais qui étoit peu habitée. On y en avoit déja ajouté une quatriéme, appellée NE'APOLIS, c'est-à-dire *Ville-neuve*, qui couvroit Tyque.

La riviére *Anape* couloit à une petite demie lieue de la ville. L'espace qui les séparoit, étoit une belle & grande prairie, terminée par deux marais, l'un appellé *Syraco*, qui avoit donné son nom à la ville; & l'autre, *Lysimélie*. Cette riviére alloit se rendre dans le grand port. Près de l'embouchure vers le midi, étoit une espéce de chateau, appellé *Olympie*, à cause du temple de Jupiter Olympien, qui y étoit, & où il y avoit de grandes richesses. Il étoit à cinq cens pas de la ville.

Plut. in Dionis vit. pag. 970.

Syracuse avoit deux Ports, tout près l'un de l'autre, & qui n'étoient

DARIUS séparés que par l'Ile : le Grand, & le Petit appellé autrement *Laccus.* Selon [a] la description qu'en fait l'Orateur Romain, ils étoient l'un & l'autre environnés des édifices de la ville.

Le Grand avoit de circuit un peu plus de * cinq mille pas, ou de deux lieues. Il avoit un golfe appellé *Dascon.* L'entrée de ce port n'avoit que cinq cens pas de large. Elle étoit formée d'un côté par la pointe de l'île Ortygie, & de l'autre par la petite île & par le cap de *Plemmyrie*, qui étoit commandé par un chateau de même nom.

Au dessus de l'Achradine étoit un troisiéme port, nommé *le Port de Trogile.*

a Portus habet prope in ædificatione aspectuque urbis inclusos. *Cic. Verr. 6. n.* 117.

* *Strabon lui donne de circuit 80 stades, qui feroient le double de ce qu'il a actuellement d'étendue : preuve certaine qu'il y a faute dans le texte de Strabon.* Cluvier. pag. 167.



§. XII. *Nicias, après quelques actions, forme le siége de Syracuse. Lamachus est tué dans un combat. La ville est réduite à l'extrémité.*

SUR LA FIN de l'été Nicias eut nouvelles que les Syracusains, aiant repris courage, se disposoient à venir l'attaquer les premiers. Déja leur cavalerie s'avançoit avec insolence pour l'insulter jusques dans son camp, & lui demandoit avec de grandes risées s'il étoit donc venu en Sicile pour s'établir à Catane. De si piquans reproches le réveillérent un peu: il résolut de faire voile vers Syracuse. L'entreprise étoit hardie & périlleuse. Il ne pouvoit, sans un extrême danger, tenter le débarquement en présence d'un ennemi qui les attendroit de pié ferme, & qui ne manqueroit pas de les attaquer à la descente avec toutes ses forces. Il n'y avoit pas plus de sûreté à faire avancer ses troupes par terre, parce que n'aiant point de cavalerie, celle des Syracusains qui étoit nombreuse, au premier bruit de leur marche leur tomberoit sur les bras, & les accableroit.

Thucyd. lib. 6. pag. 453-461. Plut. in Nic. pag. 533. 534. Diod. lib. 13. p. 137. 138.

Pour se tirer d'embarras, & se met-

DARIUS tre en état de s'emparer ſans obſtacle d'un poſte avantageux qui lui avoit été déſigné par un banni de Syracuſe, Nicias uſa de ſtratagéme. Il fit donner un faux avis aux ennemis, que moiennant un complot qui devoit éclater un certain jour, ils pourroient s'emparer de ſon camp, & ſe rendre maîtres de toutes les armes & de tout le bagage. Les Syracuſains, ſur cette aſſurance, marchérent vers Catane, & ſe vinrent camper ſur les terres de Léonte. Dès que les Athéniens en eurent avis ils s'embarquérent avec toutes leurs munitions & toutes leurs troupes, & tirérent ſur le ſoir vers Syracuſe. Ils arrivérent au point du jour dans le grand port, & prirent terre près d'Olympie, à l'endroit qu'on leur avoit enſeigné, & s'y retranchérent. Les ennemis, ſe voiant honteuſement trompés, s'en retournérent tout court à Syracuſe; & pleins de dépit, ils ſe mirent en bataille quelques jours après devant les murailles de la ville. Nicias ſortit de ſes retranchemens, & l'on en vint aux mains. La victoire fut lontems en balance: mais une grande pluie, accompagnée d'éclairs & de tonnéres,

res, étant ſurvenue, les Syracuſains qui étoient ſans expérience, & dont la plupart faiſoient alors le premier eſſai de leurs armes, furent étonnés & intimidés de cet orage, tandis que les autres s'en moquoient comme d'un effet de la ſaiſon, & ne conſidéroient autre choſe que l'ennemi, qui étoit bien plus à craindre que l'orage. Après une longue & vigoureuſe réſiſtance, les Syracuſains furent obligés de plier. On ne put pas les pourſuivre fort loin, à cauſe que leur cavalerie, qui étoit entiére, & n'avoit point été battue, couvrit leur rètraite. Ils rentrérent en bon ordre dans la ville, après avoit jetté des troupes dans le temple d'Olympie, pour en empêcher le pillage.

Ce temple étoit aſſez près du camp des Athéniens, qui auroient bien voulu s'en rendre maîtres, parce qu'il étoit plein d'offrandes d'or & d'argent, que la religion des rois & des peuples y avoit conſacrées. Nicias, aiant différé d'y envoier des troupes pour s'en ſaiſir, en perdit l'occaſion, & donna le tems aux Syracuſains d'y faire paſſer, comme on vient de le dire, un détachement pour le défen-

DARIUS dre. On croit qu'il le fit à dessein, & par respect pour les dieux, parce que les soldats venant à piller ce temple, le public n'en auroit tiré aucun profit, & le sacrilége seroit retombé sur lui seul.

Après le combat, les Athéniens, qui ne se trouvoient pas encore en état d'attaquer Syracuse, se retirérent sur leur flote à Naxe & à Catane pour y prendre leurs quartiers d'hiver, dans le dessein de revenir au commencement du printems pour former le siége. Ils avoient besoin pour cela d'argent, de vivres, & sur tout de cavalerie qui leur manquoit absolument. Ils comptoient tirer une partie de ces secours des peuples de Sicile, qu'ils espéroient que la nouvelle de leur victoire feroit bientôt passer dans leur parti ; & ils envoiérent en même tems à Athénes pour y solliciter les mêmes secours. Ils recherchérent aussi l'alliance de Carthage, & députérent vers quelques villes d'Italie situées sur les côtes de la mer de Toscane, qui leur avoient promis de les secourir.

A Syracuse, on ne perdit point espérance. Hermocrate, celui de leurs

Chefs qui ſe diſtinguoit le plus par ſa valeur, ſon bon ſens, & ſon expérience, leur repréſenta, pour raſſurer les eſprits, qu'on n'avoit pas manqué de courage, mais de conduite; que l'ennemi, quoique brave, devoit plutôt ſa victoire à ſon bonheur qu'à ſon mérite; que la multitude des Chefs, qui eſt toujours ſuivie de peu d'ordre & d'obéiſſance, leur avoit nui, (ils étoient au nombre de quinze;) qu'il faloit choiſir des Généraux expérimentés pour contenir le reſte dans la diſcipline, & bien exercer les troupes pendant tout l'hiver. Cet avis aiant été ſuivi, il fut élu Général avec deux autres: après quoi l'on dépécha à Corinthe & à Lacédémone, tant pour renouveller l'alliance, que pour les engager à faire diverſion, afin d'obliger les Athéniens, s'il ſe pouvoit, de rappeller leurs troupes de Sicile, ou de les empécher au moins d'y envoier du renfort. Leur principale application fut de fortifier Syracuſe. Ils enfermérent dans la ville par un mur tout le terrain qui regarde Epipole, depuis l'extrémité Septentrionale de Tyque en deſcendant du côté de l'Occident vers

NOTHUS.

la partie appellée depuis Néapolis, afin d'éloigner davantage l'ennemi, & de lui rendre la contre-vallation plus difficile, en l'obligeant de lui donner plus d'étendue. Cet endroit avoit apparemment été négligé, parce qu'il paroissoit se défendre soi-même par sa situation inégale & escarpée. Ils mirent aussi garnison dans Mégare & dans l'Olympie, & plantérent des pieux sur le bord de la mer par tout où la descente paroissoit facile. Ensuite aiant sû que les Athéniens étoient à Naxe, ils allérent bruler le camp de Catane, & se retirérent après avoir fait le dégât aux environs.

Thucyd. lib. pag. 471-2. Plut. in Al. pag. 203. In Nic. pag. 4. 535. Diod. lib. 13. pag. 138.

Les ambassadeurs de Syracuse étant arrivés chez les Corinthiens, leur demandérent du secours comme à leurs fondateurs, qui leur fut aussitôt accordé, avec une ambassade vers les Lacédémoniens, pour les faire déclarer en leur faveur. Alcibiade appuia leur demande de tout son crédit & de toute son éloquence, à laquelle son ressentiment contre Athénes ajoutoit une nouvelle force. Il conseilla & persuada aux Lacédémoniens d'envoier Gylippe pour Général en Sicile,

& d'attaquer de leur côté les Athéniens, pour faire une puissante diversion. En troisiéme lieu il les porta à fortifier Décélie dans l'Attique, ce qui acheva de perdre & de ruiner la ville d'Athénes, qui ne put jamais s'en relever. Car ce fort rendit les Lacédémoniens maîtres de la campagne, de sorte que les Athéniens ne pouvoient plus jouir de leurs mines d'argent de Laurium, ni des revenus de leurs terres, ni être secourus par leurs voisins, Décélie étant devenue l'asyle de tous les mécontens, & de tous les partisans de Sparte.

Nicias avoit reçu quelque secours d'Athénes. Il consistoit en deux cens cinquante cavaliers, à qui l'on avoit supposé que la Sicile fourniroit des chevaux : ils en avoient simplement apporté l'équipage ; & en trente archers à cheval, avec trois cens talens, c'est-à-dire trois cens mille écus. Il commença donc à se mettre en mouvement. On l'accusoit de manquer souvent l'occasion d'agir en perdant le tems à force de raisonner, de différer, & de se précautionner : mais quand il entroit en action, il étoit aussi vif & aussi ardent à exécuter

An. M. 359[…]
Av. J.C. 41[…]

qu'il avoit été timide & lent à entreprendre, comme il le fit voir ici.

Ceux de Syracuse aiant appris qu'il étoit arrivé de la cavalerie aux Athéniens, & qu'ils viendroient bientôt assiéger leur ville ; & sachant qu'ils n'en pouvoient approcher, ni faire de contre-vallation, s'ils ne se rendoient maîtres de la hauteur d'Epipole qui commandoit Syracuse, ils résolurent d'en garder l'avenue, qui étoit le seul passage par où l'on pût y arriver, tout le reste étant escarpé & inaccessible. Etant donc descendus dans la prairie qui borde la riviére d'Anape, & y aiant fait la revûe de leurs troupes, ils choisirent sept cens hommes d'infanterie sous le commandement de Diomile pour garder ce poste important, avec ordre de s'y rendre au premier signal qu'on leur en donneroit. Nicias ne leur en laissa pas le loisir, tant il conduisit son dessein avec prudence, promtitude, & secret. Il partit de Catane avec toute sa flote, sans que les ennemis en eussent le moindre soupçon. Etant arrivé au port de Trogile près de Léonte, qui n'est éloigné d'Epipole que d'un bon quart de lieue,

(six ou sept stades,) il fit mettre à terre ses troupes de débarquement, puis se retira avec sa flote à Thapse, petite péninsule près de Syracuse, dont il ferma l'entrée avec une estacade.

Les troupes de terre coururent se saisir d'Epipole en montant par Euryéle, avant que les ennemis qui étoient dans la prairie d'Anape, éloignée de plus d'une lieue, eussent rien appris de leur arrivée. Au premier bruit, les sept cens hommes de Diomile accoururent en desordre, & furent aisément battus : il en demeura trois cens sur la place avec leur Chef. Les Athéniens, après avoir érigé un trophée, bâtirent un fort à Labdale sur le sommet d'Epipole, pour y renfermer & y mettre en sûreté leur bagage & ce qu'ils avoient de plus précieux, lorsqu'il faudroit en venir aux mains, ou travailler à la contrevallation.

Peu de tems après les habitans d'Egeste envoiérent aux Athéniens trois cens cavaliers, & quelques alliés de Sicile y en ajoutérent cent autres : ce qui, avec les deux cens cinquante qu'Athénes avoit envoiés auparavant,

& qui s'étoient fournis de chevaux dans le pays, faisoit six cens cinquante hommes de cavalerie.

Le plan de Nicias, pour prendre Syracuse, étoit d'environner toute la ville du côté de la terre d'une bonne contre-vallation, qui couperoit aux assiégés toute communication avec les troupes de dehors, espérant sans doute être ensuite en état d'empécher par le moien de sa flote qu'on ne pût y faire entrer par mer ni secours ni vivres.

Aiant laissé une garnison à Labdale, il descendit de la hauteur, s'avança vers l'extrémité Septentrionale de Tyque, & s'y étant arrêté, il emploia toute l'armée à construire un mur de contre-vallation pour enfermer la ville du côté du Nord depuis Tyque jusqu'à Trogile, situé sur le bord de la mer. L'ouvrage avança avec une rapidité qui effraia les Syracusains. Ils crurent devoir s'y opposer, & firent quelques sorties & quelques attaques, qui leur réussirent toujours mal: leur cavalerie même fut mise en déroute. Le lendemain de l'action, la contre-vallation du côté du Nord fut continuée par une partie de

l'armée, pendant que l'autre portoit des pierres & des matériaux vers Trogile pour l'achever.

Les assiégés, sur l'avis d'Hermocrate, jugérent à propos de ne plus hazarder de combat contre les Athéniens, & ne songérent qu'à empécher, ou du moins à rendre inutiles leurs ouvrages, en construisant eux-mêmes de leur côté un mur qui coupât le terrain par où les Athéniens devoient conduire le leur. Ils jugeoient que si on ne troubloit point leur travail, & qu'on leur laissât achever le mur, les Athéniens ne pourroient pas passer outre: ou que s'ils venoient pour les empécher, il suffiroit aux Syracusains de leur opposer une partie de leurs troupes, après avoir pris la précaution de fermer les avenues les plus accessibles par de bonnes palissades; & que les Athéniens au contraire seroient obligés de faire venir toutes leurs forces, & d'abandonner absolument le travail.

Ils sortirent donc, & travaillant avec toute l'ardeur possible, ils commencérent à construire un mur; & pour en faciliter le travail, ils le

 couvrirent par une bonne palissade, & le flanquérent de tours de bois d'espace en espace afin de le pouvoir défendre. Les Athéniens les laissérent travailler tranquillement sans les troubler, parce que s'ils n'avoient mené contre eux qu'une partie de leurs troupes, ils auroient été trop foibles; & que pour les y mener toutes, il auroit falu interrompre leurs travaux, ce qu'ils ne vouloient pas faire. L'ouvrage étant achevé, les Syracusains y laissérent un corps de troupes pour défendre la palissade, & garder le mur, après quoi ils rentrérent dans la ville.

Cependant les Athéniens coupérent les canaux qui conduisoient de l'eau dans la ville, & voiant que les soldats Syracusains qui avoient été laissés pour garder le mur s'acquittoient assez mal de leur devoir, les uns rentrant sur le midi dans la place ou dans leurs tentes, & les autres faisant très mauvaise garde; ils détachérent pour l'attaque de ce poste trois cens soldats choisis, & quelque infanterie légére, pendant que le reste de l'armée marcha vers la ville pour empécher le secours. Les trois cens soldats aiant

forcé la palissade, poursuivirent ceux qui la gardoient jusques à la porte du mur de la ville, qui couvroit le Téménite; où étant entrés péle-mêle avec eux, ils furent repoussés par les habitans avec perte. Toute l'armée ensuite démolit le mur, arracha les palissades du retranchement, & les emporta.

Après cet heureux succès qui laissoit les Athéniens maîtres du côté du Nord, ils entreprirent dès le lendemain un nouveau travail encore plus important, & qui devoit achever la cloture de la ville: c'étoit de conduire du côté du couchant un mur depuis les hauteurs d'Epipole à travers la plaine & le marais jusqu'au grand port. Pour l'empécher, les assiégés recommençant la même manœuvre qu'ils venoient de faire de l'autre côté, tirérent de la ville au travers du marais un fossé revétu de palissades, pour empécher les Athéniens de pousser leur contre-vallation jusqu'à la mer. Mais ceux-ci, après avoir achevé la premiére partie du mur sur la hauteur d'Epipole, prirent la résolution de faire l'attaque du fossé revétu. Pour cet effet ils donnent ordre à leur

flote de se rendre de Thapse au grand port de Syracuse : car jusques-là elle étoit toujours restée dans cette petite rade, & les assiégés avoient toujours la mer libre, ce qui obligeoit les assiégeans à faire venir leurs convois de Thapse par terre. Les Athéniens descendirent donc d'Epipole dans la plaine avant la pointe du jour, & jettant des ais & des portes à l'endroit où le marais étoit simplement boueux & plus ferme qu'ailleurs, ils emportérent incontinent après la plus grande partie du fossé revêtu de palissades, & le reste ensuite, après avoir eu l'avantage du combat. Car les ennemis lâchérent le pié, & se retirérent, ceux de la droite vers la ville, & les autres du côté de la riviére. Trois cens Athéniens d'élite voulant couper à ceux-ci le passage, coururent vers le pont : mais la cavalerie ennemie qui y étoit en bataille pour la plus grande partie les repoussa, & vint fondre ensuite sur l'aîle droite des Athéniens, & mit les premiers bataillons en desordre. Ce que Lamachus aiant aperçu de l'aîle gauche où il commandoit, il y accourut avec les Argiens & quelques archers : mais

aiant franchi un fossé, & se trouvant abandonné de ses troupes, il fut tué avec cinq ou six qui l'avoient suivi. Les ennemis transportérent aussitôt leurs corps au dela de la riviére, & voiant venir le reste de l'armée se retirérent. NOTHUS.

Dans le même tems leur aîle droite, qui étoit retournée vers la ville, reprit courage par ce succès, & se vint mettre en bataille devant les Athéniens, après avoir détaché quelques troupes pour attaquer le fort bâti sur la hauteur d'Epipole, qui servoit de dépôt aux ennemis, & qu'on croioit sans défense. Elles forcérent un retranchement qui couvroit le fort: mais Nicias le sauva. Il étoit resté malade dans ce fort, & étoit actuellement dans son lit, sans avoir auprès de lui que ses domestiques. Animé par le danger même & par la présence de l'ennemi, il fait un effort, il se leve, & ordonne à ses gens de mettre promtement le feu à tout le bois qui étoit entre le retranchement & le fort pour les machines, & aux machines mêmes. Cet incendie inopiné arréta les Syracusains, sauva Nicias, le fort, & toutes les richesses des Athéniens,

DARIUS Car ceux-ci accoururent d'en bas au secours. Dans le même tems on vit entrer la flote dans le grand port, comme l'ordre en avoit été donné. Ce que les Syracusains aiant aperçu d'en haut, & craignant d'être pris par derriére, & accablés par les troupes de débarquement, ils se retirérent, & rentrérent dans la place avec toutes leurs forces, desespérant, après la perte qu'ils venoient de faire de leur fossé revétu de palissades, de pouvoir empécher que la contre-vallation ne fût poussée jusqu'à la mer.

Cependant les Athéniens, qui s'étoient contentés de construire un simple mur dans les hauteurs d'Epipole, & au travers des endroits escarpés & de difficile accès, étant descendus dans la plaine, commencérent à élever au pié des hauteurs un double mur, qui devoit être prolongé jusqu'à la mer : savoir un mur de contre-vallation contre les assiégés, & un autre mur de circonvallation contre les troupes Syracusaines du dehors, & contre celles des alliés qui pouvoient venir au secours de la ville.

Depuis ce jour Nicias, qui étoit resté seul Général, conçut de grandes

espérances. Car plusieurs peuples de Sicile, qui jusques-là n'avoient point encore pris de parti, vinrent se joindre à lui, & de tous côtés il lui arrivoit des vaisseaux chargés de provisions pour son armée, chacun s'empressant de se déclarer en sa faveur, parce que ses affaires avoient pris le dessus, & qu'il avoit eu en tout un bonheur extraordinaire. Déja même les Syracusains, se trouvant bloqués par terre & par mer, & n'espérant plus de pouvoir défendre leur ville, lui faisoient des propositions d'accommodement. Gylippe, qui venoit de Lacédémone à leur secours, aiant appris en chemin l'extrémité où ils étoient réduits, & croiant toute l'île perdue, continua sa route, non plus dans le dessein de défendre la Sicile, mais pour conserver aux peuples d'Italie les villes qu'ils y avoient s'il en étoit encore tems, & si cela étoit possible. Car la renommée avoit répandu de tous côtés que les Athéniens étoient déja maîtres de tout, & qu'ils avoient à leur tête un Capitaine, que sa prudence & son bonheur rendoient invincible. Nicias lui-même, devenu,

contre son naturel, plein de confiance en ses forces, & enflé par ses heureux succès; persuadé d'ailleurs par les nouvelles secrettes qu'il avoit tous les jours de Syracuse, & par les gens qu'on lui envoioit, qu'incessamment il alloit avoir la ville par composition, ne fit aucun compte de l'approche de Gylippe, & ne prit aucunes précautions pour l'empécher d'aborder, sur tout depuis qu'il eut appris qu'il avoit fort peu de vaisseaux avec lui; & il le traitoit de corsaire & de pirate, qui ne méritoit pas qu'on s'en mît en peine. Un bon Général doit bien se donner de garde de relâcher ses soins & sa vigilance dans les bons succès, la moindre négligence étant capable de tout ruiner. Que Nicias eût envoié le plus petit détachement pour s'opposer à l'approche de Gylippe, il étoit maître de Syracuse, & tout étoit fini.



§. XIII. *Syracuse songe à capituler. L'arrivée de Gylippe change la face des choses. Nicias, forcé par ses Collégues, donne un combat sur mer, & est vaincu. Ses troupes de terre sont aussi battues.*

An. M. 3591. Av. J.C. 413. Thucyd. lib. 7. pag. 485-489. Plut. in Nic. p. 535. 536. Diod. l. 13. p. 138. 139.

LES OUVRAGES des Athéniens étoient presque entiérement achevés, & ils avoient tiré un double mur de la longueur de près d'une demie lieue le long de la plaine & du marais vers le grand port, & il s'en faloit peu qu'ils n'y fussent arrivés. Il ne restoit plus aussi du côté de Trogile qu'une petite partie du mur à achever. Syracuse étoit donc près de sa ruine, & se voioit sans ressource, n'étant point en état de résister par elle-même aux ennemis, & n'espérant plus de secours. Ainsi l'on résolut de se rendre. On convoqua l'assemblée pour régler les articles de la capitulation qu'on devoit présenter à Nicias; & plusieurs étoient d'avis qu'on hâtât la conclusion de cette affaire, avant que la ville fût entiérement enfermée.

C'est dans ce moment-là même, & dans l'extrémité la plus pressante,

DARIUS qu'un Officier, nommé Gongyle, arrive de Corinthe sur une galére à trois rangs de rames. A son arrivée toute la ville s'assemble en foule autour de lui. Il déclare à haute voix que Gylippe arrive incessamment, & qu'il est suivi de plusieurs autres galéres qui viennent à leur secours. Les Syracusains étonnés ou plutôt étourdis de cette nouvelle, n'osent y ajouter foi. Pendant qu'ils étoient ainsi flotans & incertains, survient un courier de Gylippe, qui leur annonce sa venue, & leur ordonne de sortir avec toutes leurs troupes au devant de lui. Lui-même, après avoir pris en passant un * fort, marcha en bataille droit à Epipole, & étant monté par Euryéle, comme avoient fait les Athéniens, il se mit en état de les attaquer par dehors, pendant que les Syracusains les attaqueroient de leur côté avec les forces de Syracuse & les siennes. Les Athéniens, surpris de sa venue plus qu'on ne le peut dire, se rangérent en bataille sous leurs murs à la hâte & avec peu d'ordre. Pour lui, mettant bas les armes quand il fut proche, il leur

* Jéges.

envoia dire par un héraut, Qu'il leur donnoit cinq jours pour sortir de la Sicile. Nicias ne daigna pas faire la moindre réponse à une telle proposition. Quelques-uns des soldats, se mettant à rire, demandérent au héraut, *si la présence d'une cappe Lacédémonienne & d'un méchant bâton pouvoit apporter quelque changement à l'état présent de la ville.* On se prépara donc au combat de part & d'autre.

Gylippe emporta d'assaut le fort de Labdale, où il fit main basse sur tout ce qui y étoit. Le même jour une galére Athénienne fut prise en entrant dans le port. Ensuite les assiégés tirérent un mur en montant de la ville vers Epipole, pour couper le mur simple des Athéniens vers l'extrêmité, & leur ôter toute communication avec les troupes postées dans les retranchemens qui environnoient la ville du côté du Nord vers Tyque & vers Trogile. Les Athéniens, après avoir achevé le mur qui alloit jusqu'à la mer vers le grand port, étoient remontés sur les hauteurs. Gylippe, aiant remarqué que dans le mur simple bâti par les Athéniens sur les hau-

teurs d'Epipole, il y avoit un endroit plus foible & plus bas que les autres, y marcha de nuit avec ſes troupes : mais aiant été découvert par les Athéniens qui campoient dehors, il fut contraint de ſe retirer, les voiant venir droit à lui. Ils rehauſſérent le mur, & ſe chargérent de le garder eux-mêmes, après avoir diſtribué leurs alliés dans les poſtes du reſte du retranchement.

Nicias, de ſon côté, trouva à propos de fortifier le cap de Plemmyre, qui s'avançant dans la mer, étréciſſoit l'embouchure du grand port; & ſon deſſein étoit de faciliter les convois de vivres & des autres choſes néceſſaires; parce que les Athéniens, en occupant ce poſte, s'approchoient du petit port où étoient les principales forces navales des Syracuſains, & ſe mettoient en état d'en mieux obſerver tous les mouvemens; & que d'ailleurs aiant toute la liberté de la mer, ils ne ſeroient pas réduits à tirer toute leur ſubſiſtance du fond du grand port, comme cela arriveroit néceſſairement, ſi les ennemis ſe rendant maîtres de l'entrée les forçoient à ſe tenir renfermés dans le

NOTHUS.

port, de la même maniére qu'ils l'étoient actuellement. Car, depuis l'arrivée de Gylippe, Nicias n'avoit plus d'eſpérance que du côté de la mer. Faiſant donc paſſer la ſa flote & une partie de ſes troupes, il y bâtit trois forts, à la faveur deſquels les batimens demeuroient à l'ancre: de ſorte qu'il y renferma une grande partie du bagage & des munitions. Ce fut alors que les gens de mer ſouffrirent beaucoup. Car, comme il faloit aller loin au bois & à l'eau, ils étoient inveſtis par la cavalerie des ennemis, dont le tiers étoit poſté à Olympie pour empécher la garniſon de Plemmyre de ſortir, & étoit maître de la campagne. Nicias, aiant appris que la flote de Corinthe arrivoit, envoia contre elle vingt galéres, avec ordre d'obſerver les ennemis du côté de Locres & de Rhége, & des autres avenues de la Sicile.

Cependant Gylippe, ſe ſervant des pierres mêmes que les Athéniens avoient amaſſées pour leur uſage, continuoit de bâtir le mur que les Syracuſains avoient commencé de conduire au travers d'Epipole, & ſe

mettoit tous les jours devant en bataille, comme les Athéniens le faisoient aussi de leur côté. Lorsqu'il vit le tems propre pour donner, il commença le combat dans l'espace qui étoit entre les deux murailles. La situation étroite du lieu, aiant rendu sa cavalerie & ses gens de trait inutiles, il eut du desavantage. Les Athéniens dressérent un trophée. Gylippe, pour ranimer ses troupes en leur rendant justice, eut le courage de prendre sur lui le reproche du mauvais succès, & de leur déclarer hautement que sa défaite n'étoit pas arrivée par leur faute, mais par la sienne; parce qu'il les avoit fait combattre dans un lieu trop serré. Il leur promit de leur donner bientôt occasion de rétablir leur honneur & le sien; & en effet le lendemain, après les avoir exhortés à bien soutenir leur ancienne réputation, il les mena contre l'ennemi. Nicias, voiant que quand il n'auroit pas envie de donner bataille, il faudroit nécessairement empécher les ennemis de continuer leur mur au dela de la contrevallation, dont ils étoient déja fort proches, parce qu'autrement c'étoit leur accorder une vi-

ctoire certaine, il marcha contre les Syracusains. Gylippe fit avancer ses troupes au dela de l'endroit où de part & d'autre finissoient les murs, afin d'avoir plus d'espace pour s'étendre : & chargeant l'aîle gauche des ennemis avec sa cavalerie, il la mit en fuite, & bientôt après renversa l'aîle droite. On voit ici ce que peut l'expérience & l'habileté d'un grand Capitaine. Car Gylippe, avec les mêmes hommes, les mêmes armes, les mêmes chevaux, les mêmes lieux, en changeant seulement son ordonnance de bataille, défit les Athéniens, & les mena battant jusques dans leur camp. La nuit suivante, les vainqueurs poussérent leur mur au dela de la contrevallation des Athéniens, & par là leur ôtérent toute espérance de pouvoir les enfermer.

Après cet heureux succès, les Syracusains, à qui la flote de Corinthe étoit arrivée sans avoir été aperçue de celle d'Athénes, reprirent courage, armérent plusieurs galéres, & sortant en campagne avec leur cavalerie & d'autres troupes, firent beaucoup de prisonniers. Ils député-

Thucyd. lib. 7. pag. 490-494. Plut in Nic. pag. 536. Diod. l. 13. pag. 139.

DARIUS rent à Lacédémone & à Corinthe, pour faire venir du renfort. Gylippe alla lui-même par toutes les villes de Sicile pour les solliciter de se joindre à lui, & il en gagna la plus grande partie, qui lui donnérent de puissans secours. Nicias, voiant que ses forces diminuoient tous les jours, & que celles des ennemis augmentoient, recommença à perdre courage; & non content d'envoier aux Athéniens des gens pour leur représenter l'état des choses, il leur écrivit lui-même très fortement. Je raporterai ici sa lettre en entier, parce qu'elle expose très nettement l'état où étoient les affaires à Syracuse, & que d'ailleurs elle peut servir de modéle pour ces sortes de relations.

» Messieurs, je vous ai déja informés par plusieurs dépêches de ce » qui se passoit ici : mais il est né» cessaire que vous sachiez l'état pré» sent des affaires, pour y donner or» dre. Après que nous avons rempor» té l'avantage dans plusieurs com» bats, & que nous avons presque » achevé notre contrevallation, Gy» lippe est entré dans Syracuse avec » des troupes de Lacédémone & de

Sicile,

Sicile, & aiant été battu la premiere fois, a eté victorieux la seconde par le moien de sa cavalerie & de ses gens de trait. Nous demeurons donc renfermés dans nos retranchemens, sans oser rien entreprendre, ni pouvoir achever notre contrevallation, à cause des forces supérieures des ennemis : car une partie de nos soldats sont occupés a garder nos forts ; de sorte que nous ne pouvons pas nous servir de toutes nos troupes dans un combat. D'ailleurs, comme les Syracusains ont coupé nos lignes par un mur à l'endroit où elles n'étoient pas achevées, nous ne pouvons plus enveloper la place, à moins que nous ne forcions leurs retranchemens, & d'assiégeans nous sommes devenus assiégés, sans oser nous écarter dans la crainte de leur cavalerie. «

Non contens de ces avantages, « ils font venir de nouveaux secours « du Peloponnése, & ont envoié Gylippe pour obliger les villes neutres « de la Sicile à se déclarer, & les autres à leur envoier des hommes & « des vaisseaux, pour nous attaquer «

» par mer & par terre. Je dis par mer, » ce qui peut paroitre étonnant, mais » qui n'eſt que trop vrai. Car notre » flote, conſidérable auparavant par » le bon état des galéres, & par celui » des équipages, manque maintenant » par ces deux endroits-là même, & » eſt infiniment affoiblie.

» Les galéres font eau de tous cô- » tés, parce qu'on ne peut les retirer » à ſec pour les radouber, à cauſe de » la crainte où nous ſommes que cel- » les des ennemis, qui ſont en plus » grand nombre & en meilleur état » que les nôtres, ne viennent tout » d'un coup nous attaquer, comme » elles paroiſſent à chaque moment » diſpoſées à le faire. D'ailleurs nous » nous trouvons dans une indiſpenſa- » ble néceſſité d'en envoier pluſieurs » de côté & d'autre pour eſcorter les » convois, qu'il faut faire venir de » bien loin, & faire paſſer à la vûe » des ennemis, de ſorte que pour peu » qu'on ſe relâchât de ces ſoins, nous » affamerions notre armée.

» Pour l'équipage, il dépérit tous » les jours à vûe d'œil, parce que plu- » ſieurs s'écartant pour la maraude, » ou pour aller chercher du bois & de

l'eau, ſont ſurpris & tués par la ca- « NOTHUS.
valerie. Les eſclaves, tentés par le « voiſinage du camp des ennemis, « déſertent, & s'y rendent en grand « nombre. Les étrangers qu'on a le- « vés par force ſe diſſipent, & ceux « qu'on a enrôlés pour de l'argent, « qui penſoient venir au pillage plu- « tôt qu'au combat, trouvant tout le « contraire, vont ſe rendre aux enne- « mis qui ſont proches, ou ſe cachent « dans la Sicile, ce qu'ils peuvent « faire aiſément parce que l'île eſt « fort grande. Beaucoup de citoiens, « exercés depuis lontems & habiles « dans la manœuvre, aiant gagné les « Capitaines des galéres, ont ſubſti- « tué à leur place des hommes qui « ſont ſans expérience, & incapables « de ſervir; & par là ont ruiné toute « la diſcipline. J'écris à des perſon- « nes qui connoiſſent la marine, & « qui ſavent que quand le bon ordre « eſt ainſi négligé, tout va en dépé- « riſſant, & que la flote ſe ruine. «

Mais ce qu'il y a de plus fâcheux, « c'eſt qu'avec toute mon autorité de « Général je ne puis empécher ce dé- « ſordre. Car vous ſavez, Meſſieurs, « que vous êtes d'un caractére à ne «

» vous pas laiſſer aiſément gouver-
» ner ; & d'ailleurs je ne ſai où pren-
» dre des matelots, au lieu qu'il en
» vient de tous côtés à nos ennemis.
» Nos alliés de Sicile ſont hors d'état
» de nous aider ; & ſi les villes d'Ita-
» lie, d'où nous tirons notre ſubſi-
» ſtance, apprenant l'extrémité où
» nous ſommes réduits, & que vous
» ne ſongez point à nous envoier de
» ſecours, ſe joignent aux Syracu-
» ſains, nous ſommes abſolument
» perdus, ſans que l'ennemi ait be-
» ſoin de nous livrer aucun com-
» bat.

» Je pourrois vous mander des cho-
» ſes plus agréables, mais non plus
» utiles, ni plus propres à vous met-
» tre au fait des affaires préſentes ſur
» leſquelles vous avez à délibérer.
» Je ſai que vous aimez à n'entendre
» que des nouvelles qui vous faſſent
» plaiſir : mais je ſai auſſi que lorſ-
» que les affaires tournent autrement
» que vous ne l'avez eſpéré, vous
» vous en prenez à ceux qui vous
» ont trompés ; & c'eſt ce qui m'a dé-
» terminé à vous écrire avec la der-
» niére ſincérité, & ſans vous rien
» diſſimuler. Du reſte, vous n'avez

jusqu'ici aucun sujet de vous plain- « dre ni des Officiers ni des troupes, « qui se sont fort bien acquités de « leur devoir. «

Mais maintenant que la Sicile « réunit toutes ses forces contre « nous, & qu'elle attend du Pélo- « ponnése une nouvelle armée, po- « sez pour fondement de vos déli- « bérations que les troupes que nous « avons ne sont point suffisantes ; & « qu'ainsi il faut, ou nous rappeller, « ou envoier ici une armée de terre « & de mer aussi nombreuse que la « premiére, & de l'argent à propor- « tion. Il faut se disposer aussi à m'en- « voier un successeur, ne pouvant « plus porter le poids du comman- « dement à cause de ma néphrétique. « Je croi avoir mérité cette grace « par les bons services que je vous « ai souvent rendus, tant que la santé « me l'a permis, dans tous les com- « mandemens que j'ai eus. «

Au reste, quelque résolution que « vous preniez, ce que je vous de- « mande, Messieurs, c'est que vous « l'exécutiez promtement, sans dé- « lai, & dès le commencement du « printems. Les ressources que nos «

DARIUS » ennemis trouvent dans la Sicile, » ſont toutes prêtes : celles qu'ils attendent du Péloponnéſe, peuvent » tarder d'avantage. Mais ſongez » que, ſi vous ne vous évertuez, les » Lacédémoniens ne manqueront » pas, comme cela eſt déja arrivé, » de vous ſurprendre, & de vous » prévenir.

La lecture de cette lettre toucha extrémement les Athéniens, & fit ſur eux toute l'impreſſion que Nicias en pouvoit attendre. On ne jugea pas à propos de lui nommer un ſucceſſeur : on lui donna ſeulement deux des Officiers qui étoient avec lui, ſavoir Ménandre & Euthydéme, pour le ſoulager en attendant qu'on envoiât d'autres Généraux. Eurymédon & Démoſthéne furent choiſis pour remplacer Lamachus & Alcibiade. Le premier partit ſur le champ avec dix galéres & quelque argent, environ le ſolſtice d'hiver, pour aſſurer Nicias d'un promt ſecours, tandis que l'autre levoit des troupes & des contributions pour faire voile au commencement du printems.

120 talens.

Thucyd. lib. 7. pag. 494-496. & 502-504. Diod. lib. 13, pag. 140.

D'un autre côté, les Lacédémoniens, ſoutenus par ceux de Corin-

the, faifoient de grands préparatifs pour envoier des renforts en Sicile, & pour entrer dans l'Attique, afin d'empécher la flote d'Athénes de faire voile vers cette île. Ils entrérent donc de bonne heure dans l'Attique fous le commandement du roi Agis, & après avoir ravagé la campagne, ils fortifiérent Décélie, aiant partagé l'ouvrage entre toutes les troupes pour l'achever plus promtement. Ce pofte eft environ à fix-vingts ftades d'Athénes, c'eft-à-dire près de fix lieues, & à même diftance de la Béotie. Alcibiade ne s'étoit point donné de repos, jufqu'à ce qu'enfin il eût obtenu qu'on y travaillât. C'eft ce qui nuifit le plus aux Athéniens. Car, au lieu qu'auparavant l'ennemi fe retirant après avoir fait le dégât, on étoit libre le refte de l'année; depuis que Décélie eut été fortifiée, la garnifon qu'on y laiffoit ne ceffoit de faire des courfes, & de tenir toujours les Athéniens en inquiétude, Athénes étant devenue comme une place de guerre. Car de jour on faifoit garde tout au tour aux portes, & de nuit toute la ville étoit fur les murailles ou fous les armes. Les vaiffeaux qui

NOTHUS.

DARIUS apportoient de l'île d'Eubée des vivres, & dont auparavant la route par Décélie étoit beaucoup plus courte, étoient contraints de prendre un grand tour pour doubler le cap de Sunium, ce qui rendoit les vivres plus chers. Il en étoit de même de toutes les marchandises qui venoient de dehors. Pour surcroît de malheur, plus de vingt mille esclaves, dont la plupart étoient artisans, passérent chez les ennemis, pour se dérober à l'extrême misére qui désoloit la ville. Tout le bétail périt avec les bêtes de voiture. La plupart des chevaux demeurérent estropiés, parce qu'ils étoient toujours en garde ou en course. Tout étant ainsi ravagé, & les Athéniens se trouvant privés des revenus de la campagne, la disette d'argent devint fort grande, & ils furent obligés de prendre le vingtiéme de tout ce qui venoit par mer, pour remplacer la perte des revenus ordinaires.

Thucyd. lib. 7. pag. 497-500. Plut. in Nic. pag. 536. Diod. p. 140.

Cependant Gylippe, qui avoit fait le tour de la Sicile, amena le plus de gens qu'il avoit pu rassembler dans toute l'île, & porta ceux de Syracuse à équiper une flote la plus

nombreuſe qu'ils pourroient, & à hazarder un combat naval, ſur l'eſpérance d'un ſuccès digne d'une ſi grande entrepriſe. Cet avis fut fortement appuié par Hermocrate, qui exhorta les Syracuſains à ne pas céder à leurs ennemis la gloire de la marine. Il leur repréſenta que les Athéniens eux-mêmes ne l'avoient pas reçûe de leurs ancêtres, & ne l'avoient pas toujours poſſédée. Que c'étoit la guerre des Perſes qui les avoit comme forcés à ſe rendre habiles ſur mer, malgré l'oppoſition qu'ils y avoient & par leur inclination naturelle, & par la ſituation même de leur ville, aſſez éloignée de la mer. Qu'ils s'étoient rendu terribles aux autres peuples, moins par leurs forces, que par leur courage & leur hardieſſe. Qu'il faloit profiter de leur exemple, & contre des ennemis toujours prêts à tout entreprendre, devenir auſſi entreprenant qu'eux.

Cet avis fût goûté & ſuivi. On équipa une flote nombreuſe. Gylippe fit ſortir de nuit toutes ſes troupes de terre pour attaquer les forts de Plemmyre. Trente-cinq galéres des Syracuſains qui étoient dans le grand

port, & quarante-cinq dans le petit où il y avoit un arſenal pour les navires, eurent ordre de s'avancer vers Plemmyre, pour étonner les Athéniens qui ſe verroient attaqués en même tems & par terre & par mer. Sur ces nouvelles les Athéniens s'embarquérent auſſi, & avec vingt-cinq voiles voguérent contre les trente-cinq de Syracuſe qui venoient contre eux du grand port, & en oppoſérent trente-cinq autres aux quarante-cinq des ennemis qui étoient parties du petit port. Le combat fut vif à l'embouchure du grand port, les uns s'efforçant d'entrer, & les autres de leur défendre l'entrée.

Ceux qui gardoient les forts de Plemmyre étant accourus au rivage pour voir le combat, Gylippe attaqua les forts à l'improviſte dès le point du jour, & aiant emporté d'aſſaut le plus grand, donna une telle épouvante aux deux autres, qu'ils furent en un inſtant abandonnés. Cet avantage fut ſuivi auſſitôt après d'une perte conſidérable du côté des Syracuſains. Car les vaiſſeaux de Syracuſe qui combattoient à l'entrée du port après avoir forcé les Athéniens,

s'entrechoquérent rudement en y entrant en desordre, & livrérent par ce moien la victoire à leurs ennemis ; qui ne se contentérent pas de les poursuivre, mais donnérent encore la chasse à ceux qui étoient victorieux dans le grand port. Onze galéres de Syracuse furent coulées à fond, & plusieurs de ceux qui étoient dessus tués. On en prit trois : mais les Athéniens en perdirent aussi trois de leur côté, & après avoir remorqué celles des ennemis, ils dressérent un trophée dans une petite île qui étoit devant Plemmyre, & se retirérent dans l'enceinte de leur camp.

Les Syracusains dressérent aussi trois trophées pour la prise des trois forts, & aiant rasé l'un des petits, rétablirent les fortifications des deux autres, & y mirent garnison. Plusieurs Athéniens y avoient été tués, ou faits prisonniers, & l'on prit quantité d'argent qui y étoit, tant du public, que des marchands, & des Capitaines de galéres, outre une grande quantité de munitions, parce que c'étoit comme le magazin de toute l'armée. On y perdit aussi l'équipement & les agrêts de quarante galéres, avec trois vais-

DARIUS seaux qui étoient retirés à sec. Mais, ce qui est plus considérable encore, Gylippe ôta par là à Nicias la facilité des convois. Car, pendant que celui-ci tenoit Plemmyre, le transport des vivres étoit sûr & promt ; au lieu qu'aprés l'avoir perdu, il étoit difficile & hazardeux, parce qu'il ne pouvoit se faire sans combat, les ennemis étant à l'ancre devant ce Fort. Ainsi les Athéniens ne pouvoient plus avoir de vivres qu'à la pointe de l'épée ; ce qui abbatit le courage des soldats, & mit l'armée dans une grande consternation.

Thucyd. lib. 7. pag. 500. 501.

Il y eut ensuite quelque escarmouche pour la défense d'une estacade que les habitans avoient faite dans la mer à l'entrée du vieux havre pour mettre en sureté leurs navires. Les Athéniens aiant dressé des tours & des parapêts sur un gros bâtiment, l'avancérent le plus près qu'ils purent de l'estacade, pour servir comme de rempart à des barques qui portoient des machines, avec lesquelles on arrachoit les pieux à l'aide des poulies & des cordages, outre ceux que l'on scioit par le moien des plongeurs ; les assiégés se défendant de leur havre,

& les autres de leur tour. Les pieux qu'on avoit enfoncés à fleur d'eau, pour faire échouer les vaisseaux qui en approchoient, donnérent le plus de peine. Les plongeurs en vinrent encore à bout pour de l'argent, & la plupart furent arrachés : mais on en remit d'autres aussitôt en leur place. Il n'y eut point de tentatives ni d'efforts qu'on ne fît de part & d'autre pour l'attaque & pour la défense.

Ce qui paroissoit de capital aux assiégés, fut de tenter un second combat tant sur terre que sur mer avant l'arrivée du secours & de la flote des Athéniens. Ils avoient pris de nouvelles mesures pour le combat naval, en profitant de ce qu'ils avoient reconnu avoir manqué au dernier. Le changement qu'ils firent dans leurs galéres, consistoit en ce qu'ils rendirent les proues plus courtes qu'auparavant, & en même tems plus fermes & plus solides. Pour cela, ils y mirent de grosses piéces de bois en saillie de chaque côté des proues ; & à ces piéces de bois ils joignirent encore des solives en forme d'étais. Ces solives s'étendoient jusqu'à six coudées sur les deux côtés du vaisseau en de-

Thucyd. lib. 7. pag. 507-513. Plut. in Nic. pag. 536. Diod. pag. 140. 141.

dans & en dehors. Ils efpéroient par là remporter l'avantage fur les galéres Athéniennes, qui n'ofoient pas, à caufe de la foibleffe de leurs proues, prendre l'ennemi de front, mais feulement en flanc : outre que le combat fe faifant dans le port, elles n'auroient pas la liberté de s'étendre, ni de couler entre deux galéres, en quoi confiftoit leur adreffe, ni de revirer de bord, après qu'elles auroient été repouffées, pour revenir à la charge, au lieu que les Syracufains étant maîtres de toute l'étendue du port, auroient tous ces avantages, & pourroient s'entrefecourir les uns les autres. Voila fur quoi ces derniers fondoient l'efpérance de la victoire.

Gylippe fit donc fortir du camp premiérement toute l'infanterie, & s'avança vers la contrevallation des Athéniens du côté qui regardoit la ville, pendant que les troupes de l'Olympie s'approchoient de l'autre, & que leurs galéres mettoient à la voile.

Nicias ne vouloit point tenter la fortune d'un fecond combat, difant que dans le tems qu'ils attendoient à toute heure une nouvelle flote & un grand renfort que Démofthéne leur

amenoit en diligence, c'étoit une fo- NOTHUS.
lie, avec des troupes inférieures en nombre, & déja fatiguées, de hazarder un combat sans nécessité. Au contraire, Ménandre & Euthydéme, qui venoient d'être nommés pour partager le commandement de l'armée avec Nicias jusqu'à l'arrivée de Démosthéne, piqués d'ambition & de jalousie contre ces deux Généraux, se hâtoient de faire quelque exploit éclatant, pour en dérober la gloire à l'un, & surpasser s'il se pouvoit celle de l'autre. Le prétexte qu'ils prenoient étoit la réputation d'Athénes; & ils soutinrent avec tant d'ardeur qu'elle seroit entiérement perdue & ruinée si l'on évitoit le combat que présentoient les Syracusains, qu'enfin ils forcérent Nicias à donner la bataille. Les Athéniens avoient soixante & quinze galéres, & les Syracusains quatre-vingts.

Le premier jour les flotes demeurérent en présence l'une de l'autre, dans le grand port sans en venir à un combat, & se contentant de quelques légéres escarmouches, après quoi elles se retirérent de part & d'autre. Et il en fut de même des troupes

de terre. Le ſecond jour les Syracuſains ne firent aucun mouvement. Nicias, profitant de ce repos, fit mettre les bâtimens de charge ſur une même ligne à quelque diſtance les uns des autres, pour former une enceinte qui pût ſervir de retraite à ſes galéres en cas de diſgrace. Le lendemain les Syracuſains ſe préſentérent plutôt même qu'à l'ordinaire : une bonne partie du jour ſe paſſa encore en eſcarmouches, & ils ſe retirérent. On ne comptoit pas qu'ils duſſent revenir, & on attribuoit leur retraite à crainte & à lâcheté. Mais aiant pris promtement de la nourriture, & étant remontés dans leurs galéres, ils allérent fondre ſur les Athéniens qui ne s'attendoient à rien moins. Contraints de ſe rembarquer à la hâte, ils remontérent en deſordre ſur leurs vaiſſeaux, ſans avoir le tems de ſe ranger en bataille, & étant la plupart à jeun. La victoire ne balança pas. Les Athéniens, après une courte & légére réſiſtance, ſe ſauvérent derriére l'enceinte des bâtimens de charge. Les ennemis les pourſuivirent juſques-là, & furent arrétés par les antennes de ces bâtimens, auxquelles

NOTHUS.

on avoit attaché des * dauphins de plomb d'un très grand poids, qui venant à tomber rudement ſur les galéres des ennemis les auroient coulées à fond. Les Athéniens perdirent dans ce combat ſept galéres, & grand nombre de ſoldats, qui furent tués ou pris.

Cette perte jetta Nicias dans la derniére conſternation. Tous les malheurs qui lui ſont arrivés pendant qu'il a été ſeul Capitaine en chef, lui reviennent dans l'eſprit; & en voici un plus grand qu'il s'eſt attiré par la faute que lui ont fait commettre ſes Collégues. Pendant qu'il s'occupoit de ces triſtes penſées, on voit arriver la flote de Démoſthéne dans un appareil magnifique, & qui devoit jetter la terreur parmi les ennemis: c'étoit le lendemain du combat. Elle étoit compoſée de ſoixante & treize galéres, qui portoient cinq mille combattans, & environ trois mille tant archers que frondeurs & gens de trait. Toutes ces galéres étoient richement parées, ornées aux proues d'éclatantes banderoles, équipées de

Thucyd. lib. 7. pag. 513-518. Plut. in Nic. pag. 537. Diod. pag. 141. 142.

* *Cette machine perçoit une galére depuis le pont jusqu'au fond de cale, tant elle tomboit avec roideur.*

bons rameurs, commandées par de bons Officiers, & retentiſſoient du bruit des clairons & des trompettes, Démoſthéne aiant affecté de s'avancer ainſi fierément comme en pompe & en triomphe pour effraier les ennemis.

Cet appareil en effet les allarma au dela de ce qu'on peut dire. Ils ne voioient ni fin ni tréve à leurs maux. Tout ce qu'ils avoient fait & ſouffert juſques-là devenoit inutile, & il faloit recommencer ſur nouveaux frais. Quelle eſpérance de laſſer la patience des Athéniens, après qu'un camp ennemi, retranché au milieu de l'Attique, n'avoit pu les empécher d'envoier en Sicile une armée auſſi grande que la premiére, & que leur puiſſance, auſſi bien que leur courage, ſembloit, malgré toutes leurs pertes, s'accroitre de jour en jour, loin de diminuer?

Démoſthéne, s'étant bien informé de l'état des choſes, crut qu'il ne faloit pas perdre le tems comme avoit fait Nicias, qui aiant d'abord répandu par tout la terreur à ſon arrivée, étoit enſuite tombé dans le mépris pour avoir paſſé l'hiver à Catane au

lieu d'aller droit à Syracuſe, & dans la ſuite avoit donné lieu à Gylippe d'y jetter des troupes. Il ſe flatoit d'emporter la place d'emblée en profitant de l'allarme que ſa venue y avoit jettée, & de terminer ainſi promtement la guerre : ſinon, ſon deſſein étoit de lever le ſiége, ſans fatiguer davantage les troupes par tant de combats qui ne décidoient de rien, & pour ne point épuiſer la ville d'Athénes par des dépenſes inutiles.

NOTHUS.

Nicias, effraié d'une réſolution ſi bruſque & ſi hardie, le conjuroit de ne rien précipiter, & de prendre du tems pour peſer toutes choſes mûrement, & pour ne laiſſer aucun lieu au repentir. Il lui repréſentoit que les délais étoient tous contre les ennemis : qu'ils n'avoient plus ni vivres, ni argent : que leurs alliés étoient prêts à les abandonner : que bientôt, preſſés par la diſette, ils prendroient le parti de ſe rendre, comme ils l'avoient voulu faire auparavant. Car il y avoit dans la place des gens qui entretenoient avec lui une ſecrette intelligence, & qui l'exhortoient à demeurer & à ne pas s'impatienter,

parce que les Syracusains étoient fatigués de la guerre, & las de Gylippe; & que pour peu que la nécessité où ils étoient réduits vînt à augmenter, ils se remettroient à sa discrétion.

Comme Nicias ne s'expliquoit pas clairement, & ne vouloit pas déclarer en termes formels qu'il étoit instruit par des voies sûres de tout ce qui se passoit dans la ville, on regarda ses remontrances comme un effet de la timidité & de la lenteur qu'on lui avoit toujours reprochées. » Voila, » disoient-ils, ses longueurs ordinai» res, ses remises, ses défiances, ses » craintives précautions, par lesquel» les il a émoussé toute la vivacité & » éteint toute l'ardeur de ses troupes, » en ne les menant pas d'abord con» tre l'ennemi, & en attendant pour » les attaquer que ses forces fussent » affoiblies & méprisées. Cela fit que les autres Généraux & tous les Officiers se rangérent à l'avis de Démosthéne, & Nicias lui-même fut enfin forcé de s'y rendre.

Démosthéne, après avoir fait une tentative inutile contre le mur qui coupoit la contre-vallation des assié-

geans, se restraignit a l'attaque d'Epipole, dans la créance qu'en étant le maître, personne n'oseroit plus demeurer à la défense du mur. Il prend donc pour cinq jours de vivres, avec les ouvriers, les outils, & tout l'équipage nécessaire pour fortifier & défendre ce poste quand il s'en seroit emparé. Comme on n'y pouvoit monter de jour sans être découvert, il s'y rend de nuit avec toutes les troupes, suivi d'Eurymédon & de Ménandre : car Nicias étoit demeuré à la garde du camp. Ils montent par Euryéle, comme on avoit fait la première fois, sans être aperçus des sentinelles, attaquent le premier retranchement & le forcent, après avoir tué une partie de ceux qui le défendoient. Non content de cet avantage, Démosthéne passe outre, pour ne point laisser refroidir l'ardeur des soldats, ni retarder l'accomplissement de son dessein. Sur ces entrefaites, les troupes de la ville, soutenues par Gylippe, sortent en armes hors des retranchemens. Dans l'étonnement & la surprise où elles étoient, que l'obscurité de la nuit augmentoit encore beaucoup, elles sont d'abord repous-

DARIUS sées, & mises en fuite. Mais comme les Athéniens s'avançoient en desordre pour forcer tout ce qui résistoit, de peur que l'ennemi ne se ralliât si on lui donnoit le loisir de se reconnoitre & de respirer, ils sont arrétés tout court par les Béotiens, qui font ferme, & marchant contre les Athéniens les piques baissées, les chassent avec de grands cris, & en font un carnage horrible. Le trouble & l'effroi se répandent dans le reste de l'armée. Les fuiards entraînent avec eux ceux qui venoient à leur secours, ou même tournent leurs armes contre eux, les prenant pour des ennemis. Tout est pêle-mêle, dans le desordre & la confusion, n'étant pas possible de discerner les objets dans l'horreur d'une nuit, qui n'étoit ni si obscure qu'on ne pût rien voir, ni assez claire pour distinguer ce que l'on voioit. Les Athéniens s'entrecherchoient, sans se pouvoir rencontrer ; & a force de demander le mot, qui étoit la seule voie de se pouvoir reconnoitre, il se faisoit une confusion de voix qui ne causoit pas peu de trouble, outre qu'on le divulguoit par ce moien aux ennemis, sans qu'on

pût ſavoir le leur, parce qu'étant enſemble & vainqueurs, ils n'avoient pas beſoin de le dire. Cependant ceux qu'on pourſuivoit ſe précipitoient du haut des rochers, & pluſieurs furent écraſés de la chute: & de ceux qui ſe ſauvérent, la plupart égarés dans la campagne, & écartés les uns des autres, furent maſſacrés le lendemain par la cavalerie ennemie qui ſortit après eux. Il y eut deux mille morts du côté des Athéniens, & l'on prit un grand nombre d'armes, parce que les fuiards les jettoient pour ſe ſauver plus facilement par les précipices. NOTHUS.

§. XIV. *Conſternation des Athéniens. Ils hazardent un nouveau combat naval, & le perdent. Ils prennent le parti de ſe retirer par terre. Pourſuivis vivement par les Syracuſains, ils ſe rendent. Nicias & Démoſthéne ſont condannés à mort, & exécutés.*

APRE'S un échec ſi conſidérable, les Généraux Athéniens étoient bien embarraſſés à réſoudre ce qu'ils devoient faire dans le découragement & le deſeſpoir de l'armée, qui dépériſſoit tous les jours par les maladies de l'autonne, & par le mauvais air du

Thucyd. lib. 7. p. 518-520. Plut. in Nic. pag. 538-542. Diod. p. 142.

marais où l'on campoit. Démosthéne étoit d'avis de partir sans plus tarder, après avoir manqué une entreprise de la plus grande importance ; d'autant plus que le tems étoit encore propre à la navigation, & qu'on avoit assez de vaisseaux pour forcer le passage en cas que les ennemis voulussent le disputer. Il disoit qu'il étoit bien plus avantageux de faire lever le blocus d'Athénes, que de continuer celui de Syracuse, en se consumant en frais inutiles : qu'il ne leur viendroit pas certainement une nouvelle armée, & qu'avec celle qui leur restoit ils ne pouvoient pas espérer de venir à bout des ennemis.

Nicias sentoit bien que son Collégue, dans ce qu'il venoit de dire, raisonnoit fort sensément, & il étoit de son avis : mais il craignoit qu'un aveu si public de leur foiblesse, & la résolution qu'ils prendroient de se retirer, dont le bruit ne manqueroit pas d'arriver jusqu'aux ennemis, n'achevassent de ruiner leurs affaires, & ne les missent peutêtre hors d'état d'exécuter cette résolution quand ils le voudroient. D'ailleurs, il n'étoit point sans espérance que les assiégés, réduits

duits eux-mêmes à une grande extrémité par le manque de vivres & d'argent, ne ſongeaſſent enfin à faire une compoſition honorable. Ainſi, quoique dans le fond il fût encore incertain & flotant, il faiſoit entendre dans ſes diſcours qu'il ne partiroit point ſans l'ordre des Athéniens, parce qu'il ſavoit bien qu'ils ne le trouveroient pas bon. Que leurs Juges, n'aiant pas vû l'état des choſes, n'opineroient pas comme eux, & ne manqueroient pas de les condanner à la perſuaſion de quelque Orateur. Que la plupart de ceux qui crioient maintenant le plus haut à cauſe des incommodités qu'ils ſouffroient, parleroient alors d'une maniére toute différente, & les accuſeroient d'avoir pris de l'argent pour lever le ſiége. Que connoiſſant, comme il faiſoit, le caractére & le naturel des Athéniens, il aimoit mieux périr glorieuſement par la main des ennemis s'il le faloit, que de ſubir une honteuſe condannation de la part de ſes citoiens.

Ces raiſons, quelque fortes qu'elles paruſſent, ne convainquirent point Démoſthéne, & il demeura toujours perſuadé que l'unique bon

DARIUS parti qui restoit à prendre, étoit celui de la retraite. Mais, comme il ne s'étoit pas bien trouvé de son premier avis, il n'osa pas insister davantage sur celui-ci, & il eut d'autant moins de peine à donner les mains à celui de Nicias, qu'il crut, comme beaucoup d'autres, que ce Général pouvoit avoir quelque ressource secrette, puisqu'il s'opiniatroit si fort à demeurer.

Thucyd. lib. 7. pag. 521-548. Plut. in Nic. pag. 538. Diod. l. 13. pag. 142-161.

Gylippe, après avoir fait le tour de la Sicile, avoit ramené avec lui un grand nombre de troupes. Ce nouveau renfort arrivé aux ennemis effraia extrémement les Athéniens, dont l'armée dépérissoit tous les jours par les maladies; & ils commencérent à se repentir de n'avoir pas levé le siége, d'autant plus que les assiégeans se préparoient à les attaquer par terre & par mer. D'ailleurs, Nicias ne s'opposoit plus à cette résolution : il vouloit seulement qu'elle ne fût pas rendue publique. On donna donc ordre au départ le plus secrettement qu'il fut possible, afin que la flote pût faire voile au premier jour.

Quand tout fut en état, au mo-

ment qu'on alloit mettre à la voile sans que les ennemis se doutassent de rien, parce qu'ils ne s'attendoient pas à un départ si précipité, la lune tout-à-coup vint à s'éclipser au milieu de la nuit, & à perdre entiérement sa lumiére, ce qui remplit de fraieur Nicias & tous les autres, qui par ignorance & par superstition étoient étonnés d'un changement si subit, dont ils ne connoissoient point la cause, & dont ils redoutoient les suites. On consulte les devins, qui n'étant pas plus habiles que les autres, ne servirent qu'à augmenter la crainte. La coutume étoit, après ces sortes d'accidens, de ne suspendre ses entreprises que pendant trois jours. Les devins prononcérent qu'on ne devoit partir qu'après trois fois neuf jours, ce sont les termes de Thucydide; nombre mystérieux sans doute dans l'esprit des peuples. Nicias, scrupuleux jusqu'à l'excès, & plein d'un respect mal entendu pour ces interprétes aveugles de la volonté des dieux, déclara qu'il vouloit attendre la révolution entiére de la lune, & son retour à pareil jour du mois suivant, comme s'il ne l'avoit pas

vûe bien claire & bien nette dès le moment qu'elle fut ſortie de l'eſpace ombragé & obſcurci par l'interpoſition du corps de la terre.

On ne lui en laiſſa pas le tems. La nouvelle du départ projetté s'étant bientôt répandue dans la ville, on réſolut d'attaquer les aſſiégeans par terre & par mer. Les Syracuſains commencérent le premier jour par l'attaque des retranchemens, & remportérent contre les ennemis un léger avantage. Le lendemain ils y firent une ſeconde attaque, pendant qu'avec ſoixante & ſeize galéres ils voguoient contre quatre-vingts-ſix des Athéniens. Eurymédon, qui commandoit la droite de la flote d'Athénes, s'étant étendu le long du rivage pour les enveloper, ce mouvement fut la cauſe de ſa perte. Car, comme il s'étoit détaché du corps de la flote, les Syracuſains, après avoir enfoncé le corps de bataille qui étoit au milieu, tournérent contre lui, le pouſſérent vivement dans le fond du golfe appellé Daſcon, & l'y défirent entiérement. Il fut tué dans le combat. Ils pourſuivirent enſuite le reſte des galéres, & les pouſſérent contre

le rivage. Gylippe, qui commandoit l'armée de terre, voiant que les vaisseaux des Athéniens étoient poussés contre terre sans pouvoir rentrer dans leur estacade, descendit avec une partie de ses troupes sur le rivage, pour combattre les soldats à la descente s'ils étoient contraints d'échouer, & pour donner plus de moien à ceux de son parti de remorquer les galéres qu'ils auroient prises. Mais il fut repoussé par les Tyrhéniens qui étoient en garde de ce côté-là, & obligé par les Athéniens qui accoururent pour les soutenir de se retirer avec quelque perte jusqu'au marais Lysimélie qui étoit tout proche. Ceux-ci sauvérent la plupart de leurs vaisseaux, excepté dix-huit que les Syracusains prirent, dont ils tuérent tout l'équipage. Ensuite, voulant bruler les autres, ils remplirent un vieux vaisseau de matiéres combustibles, & y aiant mis le feu, ils le poussérent à l'aide du vent contre les Athéniens, qui trouvérent le moien d'éteindre le feu, & d'éloigner ce vaisseau.

Chacun dressa de son côté des trophées : ceux de Syracuse pour la dé-

faite d'Eurymédon, & pour l'avantage remporté le jour précédent; & les Athéniens, pour avoir pouſſé une partie des ennemis dans le marais, & fait prendre la fuite à l'autre. Mais les diſpoſitions des deux peuples étoient bien différentes. Les Syracuſains, que l'arrivée de Démoſthéne avec ſa flote avoit jettés dans la conſternation, ſe voiant vainqueurs dans un combat naval, conçurent de nouvelles eſpérances, & ſe promirent une pleine victoire de leurs ennemis. Les Athéniens au contraire, fruſtrés de l'unique reſſource qui leur reſtât, & vaincus ſur mer contre leur attente, perdirent abſolument courage, & ne ſongérent plus qu'à la retraite.

Les ennemis, pour leur en ôter tout moien, & pour empécher qu'ils ne leur échapaſſent, fermérent l'embouchure du grand port, qui avoit environ cinq cens pas de largeur, avec des galéres en travers, & d'autres vaiſſeaux arrétés avec des ancres & des chaînes de fer; & en même tems préparérent tout pour le combat, en cas qu'ils euſſent encore le courage de le tenter. Quand les Athéniens ſe virent ainſi enfermés,

les Généraux & les Colonels s'aſſemblérent pour délibérer ſur l'état préſent des affaires. Ils manquoient abſolument de vivres, parce qu'ils avoient défendu à ceux de Catane d'en apporter, ſur l'eſpérance de la retraite ; & ils ne pouvoient en faire venir d'ailleurs, s'ils ne ſe rendoient maîtres de la mer. Ils prirent donc le parti de hazarder une bataille navale. Dans cette vûe, ils réſolurent d'abandonner leur ancien camp, & leurs murailles, qui alloient juſqu'au temple d'Hercule, & de ſe retrancher ſur le bord près de leurs navires dans le moindre eſpace qu'ils pourroient. Leur deſſein étoit de laiſſer là quelques troupes pour garder leur bagage & les malades, & de combattre avec le reſte ſur tout ce qui leur reſtoit de vaiſſeaux. Ils faiſoient état de ſe retirer à Catane, s'ils étoient victorieux ; ſinon, de mettre le feu à leurs navires, & de gagner par terre la plus prochaine ville de leurs alliés.

Cette réſolution priſe, Nicias fit embarquer promtement ſa meilleure infanterie, & en remplit cent dix galéres, les autres n'aiant plus de ra-

DARIUS
mes, & mit le reſte des troupes en bataille ſur le rivage, & ſur tout les gens de trait. Parce qu'on craignoit extrémement les éperons des galéres de Syracuſe, Nicias s'étoit muni de harpons de fer pour les accrocher, afin d'en rompre le coup, & d'en venir d'abord aux mains comme ſur terre. Mais les ennemis, qui s'en étoient aperçus, couvrirent de cuir la proue & le haut des galéres, pour ne pas donner tant de priſe. De part & d'autre les Chefs avoient exhorté leurs troupes, & jamais les motifs n'avoient été plus preſſans, le combat qui alloit ſe donner devant décider, non ſeulement de leur liberté & de leur vie, mais du ſort de leur patrie.

Le combat fut des plus rudes & des plus ſanglans. Les Athéniens étant arrivés à l'embouchure du port, ſe rendirent aiſément maîtres des vaiſſeaux qui en défendoient l'ouverture : mais quand ils voulurent rompre la chaîne des autres pour rendre le paſſage plus libre, les ennemis accoururent de toutes parts. Comme près de deux cens galéres venoient de part & d'autre fondre toutes en un

même endroit qui étoit assez étroit, la confusion ne pouvoit être que très grande, & l'on ne pouvoit pas facilement ni avancer, ni reculer, ni tourner pour revenir à la charge. Les éperons des galéres, par cette raison, ne firent pas beaucoup d'effet : mais les décharges étoient rudes & fréquentes. Les Athéniens furent accablés d'une grêle de pierres, qui portent toujours leur coup de quelque endroit qu'on les jette, au lieu qu'ils ne se défendoient qu'en jettant des dards & des traits, dont l'agitation de la mer par le mouvement du vaisseau rendoit le coup incertain, & faisoit que la plupart se perdoient inutilement, ne portant point où l'on visoit. C'étoit un conseil que le pilote Ariston avoit donné aux Syracusains. Après ces décharges, les soldats pesamment armés essaioient d'entrer dans le vaisseau ennemi pour en venir aux mains : & il arrivoit assez souvent, que tandis qu'ils montoient d'un côté, on entroit de l'autre dans le leur, & que deux ou trois navires se trouvoient accrochés à un seul, ce qui causoit une grande confusion & un grand

embarras. D'ailleurs, le bruit des vaiſſeaux qui s'entrechoquoient, joint aux différens cris des vainqueurs & des vaincus, ne permettoit point d'entendre ni l'ordre des Officiers, ni celui du Comite. Les Athéniens vouloient qu'on forçât le paſſage à quelque prix que ce fût, pour s'aſſurer le retour en leur patrie; & les ennemis faiſoient tous leurs efforts pour l'empécher, afin de remporter une victoire plus entiére & plus glorieuſe. Les deux armées de terre rangées ſur le haut du rivage, & les habitans de la ville qui étoient accourus ſur les murs, pendant que les autres proſternés dans les temples prioient pour leurs concitoiens, diſtinguoient clairement, à cauſe du peu de diſtance, tout ce qui ſe paſſoit dans cette action, & contemploient la bataille comme de deſſus un amphithéatre, non ſans inquiétude & ſans fraieur. Attentifs & tremblans à tous les mouvemens & à toutes les viciſſitudes qui arrivoient, ils marquoient la part qu'ils prenoient au combat, leur crainte ou leur eſpérance, leur douleur ou leur joie, par différens cris & différens

geſtes, étendant leurs mains, tantôt vers les combattans pour les animer, tantôt vers le ciel pour implorer le ſecours & la protection des dieux. Enfin, après un long combat & une vigoureuſe réſiſtance, la flote des Athéniens prit la fuite, & fut pouſſée par les ennemis contre le rivage. Un cri univerſel de joie de la part des Syracuſains ſpectateurs, annonça à toute la ville l'heureuſe nouvelle de la victoire. Le vainqueur demeura maître de la mer, & cinglant vers Syracuſe dreſſa un trophée, tandis que les Athéniens abbatus & accablés ne ſongeoïent pas ſeulement à redemander leurs morts pour leur rendre les derniers devoirs.

Il ne leur reſtoit pour reſſource que deux partis : ou de tenter une ſeconde fois le paſſage, & ils avoient encore aſſez de vaiſſeaux & de troupes pour le faire ; ou de ſe retirer par terre, en abandonnant leur flote aux ennemis. Démoſthéne propoſa le premier : mais les matelots tout éperdus refuſérent d'obéir, ne ſe croiant point en état de ſoutenir un nouveau choc. On s'en tint donc au ſecond parti, & l'on ſe prépara à

partir de nuit, pour dérober aux ennemis la marche de l'armée.

Gylippe, qui s'en douta, ſentit de quelle importance il étoit de ne pas laiſſer échaper de ſi nombreuſes troupes, qui pourroient ſe cantonner dans quelque coin de la Sicile, & de là recommencer de nouveau la guerre. Les Syracuſains étoient actuellement dans la joie & dans les feſtins, & ne ſongeoient qu'à ſe délaſſer des fatigues du combat ; outre que ce jour-là même ils célébroient la fête d'Hercule. Leur propoſer en cet état de reprendre les armes pour courir ſus aux ennemis, & vouloir les arracher par perſuaſion ou par force à leur divertiſſement, c'eût été choſe fort inutile. On s'y prit autrement. Hermocrate envoia des gens à cheval crier, comme s'ils euſſent été amis, qu'on dît à Nicias qu'il attendît le jour pour ſe retirer, parce que les Syracuſains lui avoient dreſſé des embuches, & s'étoient ſaiſis des paſſages. Ce faux avis l'arréta tout court, & l'on ne partit pas même le lendemain, afin que le ſoldat eût plus de loiſir de ſe préparer au départ, & d'emporter ce qui étoit néceſſaire pour ſa ſubſiſtance, en abandonnant le reſte.

Les ennemis eurent tout le tems de s'emparer des avenues. Le lendemain dès le matin ils occupérent les passages les plus difficiles, fortifiérent les gués des riviéres, rompirent les ponts, & répandirent des détachemens de cavalerie çà & là dans la plaine, de sorte qu'il ne resta pas un seul lieu par où les Athéniens pussent passer sans combat. Ils se mirent en marche le troisiéme jour d'après le combat dans le dessein de se retirer à Catane. Toute l'armée étoit dans une consternation qui ne se peut exprimer, à la vûe des morts & des mourans, dont on laissoit les uns exposés aux bêtes, & les autres à la cruauté des ennemis. Les malades & les blessés les conjuroient avec larmes de les emmener avec eux, & les retenoient quand ils vouloient partir; ou, se traînant après eux, ils les suivoient le plus loin qu'il leur étoit possible: & quand les forces venoient à leur manquer, ils avoient recours aux pleurs, aux plaintes, aux imprécations, & poussant vers le ciel d'une voix plaintive & mourante des cris douloureux, ils invoquoient contre eux & les dieux & les hommes;

DARIUS & tout retentissoit de gémissemens.

L'état de l'armée n'étoit pas moins déplorable. Une morne tristesse avoit saisi tous les esprits. Ils se sentoient intérieurement déchirés de dépit & de rage, quand ils venoient à se représenter la grandeur d'où ils étoient déchus, l'extrémité de la misére où ils se trouvoient, & les maux encore plus grands auxquels ils prévoioient ne pouvoir échaper. Ils ne pouvoient soutenir la comparaison qui s'offroit sans cesse à leur esprit, de l'état triomphant dans lequel ils étoient partis d'Athénes au milieu des vœux & des acclamations de tout le peuple, avec la honte de leur retraite ignominieuse, accompagnée des cris & des imprécations de leurs parens & de leurs concitoiens.

Mais le spectacle le plus triste & le plus digne de compassion, c'étoit Nicias. Abbattu & exténué par une longue maladie, manquant des choses les plus nécessaires dans un tems où son âge & ses infirmités en avoient le plus de besoin, pénétré non seulement de sa douleur particuliére, mais encore plus de celle des autres qu'il portoit tous dans son cœur; ce

grand homme, ſupérieur à tous ſes maux, ne ſongeoit qu'à conſoler les troupes, & à ranimer leur courage & leur eſpérance. Il alloit criant par tout, qu'il n'y avoit encore rien de deſeſpéré, & que d'autres armées avoient échapé à de plus grands dangers; qu'il ne faloit point s'accuſer, ni s'affliger ſans meſure, des maux dont l'on n'étoit point coupable; que s'ils avoient offenſé quelque dieu, ſa vengeance devoit être maintenant ſatisfaite; que la fortune ſe laſſeroit de les pourſuivre & de les maltraiter, après s'être montrée ſi lontems favorable a leurs ennemis. Qu'au reſte, ils étoient encore formidables par leur nombre & par leur valeur: (les reſtes de l'armée montoient à près de quarante mille hommes.) Qu'aucune ville de Sicile ne pourroit ſoutenir leur effort, ni les empécher de s'établir où ils voudroient. Que chacun ſeulement prît ſoin de ſa ſûreté, & marchât en bon ordre. Que par une retraite prudente & courageuſe, qui étoit devenue leur unique reſſource, non ſeulement ils ſe ſauvoient eux-mêmes, mais conſervoient leur patrie, & la mettoient

DARIUS en état de recouvrer ſon ancienne grandeur.

L'armée marchoit en deux corps de bataille, rangés l'un & l'autre en quarré en forme de phalange; le premier commandé par Nicias, & l'autre par Démoſthéne; avec le bagage au milieu. Lorſqu'ils furent arrivés à la riviére d'Anape, ils forcérent le paſſage, & eurent enſuite ſur les bras toute la cavalerie ennemie, & les gens de trait qui tiroient ſans ceſſe contre eux. Ils furent ainſi harcelés pendant pluſieurs jours de marche, ne trouvant point de débouché libre, & ne pouvant gagner pays qu'à la pointe de l'épée. Les ennemis ne vouloient point hazarder de combat contre des troupes que le deſeſpoir ſeul pouvoit rendre invincibles; & dès que les Athéniens ſe préſentoient pour combattre, ils lâchoient le pié: puis, lorſqu'ils ſe mettoient en marche, ils venoient fondre ſur eux dans leur retraite.

Démoſthéne & Nicias, voiant le mauvais état des troupes qui étoient ſans vivres avec quantité de bleſſés, furent d'avis de ſe retirer vers la mer par un chemin tout contraire à celui

qu'ils tenoient, & de tirer droit vers Camarine & Géle, au lieu d'aller à Catane, ce qui avoit été leur premier dessein. Ils partirent de nuit, après avoir allumé quantité de feux. Il y eut beaucoup de confusion & de desordre dans la retraite, comme il arrive pour l'ordinaire aux grandes armées dans l'horreur des ténébres, sur tout lorsque l'ennemi est près. L'avant-garde, qui étoit commandée par Nicias, ne laissa pas de s'avancer en bon ordre : mais plus de la moitié de l'arriére-garde se détacha du gros, & s'égara avec Démosthéne. Le lendemain les Syracusains, qui sur le bruitde leur retraite avoient fait une diligence extraordinaire, lui tombérent sur les bras vers le midi, & l'aiant investi avec leur cavalerie, le poussérent dans un lieu étroit & fermé d'un petit mur, où ses soldats se défendirent comme des lions. Comme ils les virent sur la fin du jour accablés de fatigues & percés de coups, ils permirent aux Insulaires de se retirer, ce qui fut accepté de quelques-uns ; & ensuite ils accordérent la vie aux autres, qui se rendirent à discrétion avec Démosthéne, après avoir

ſtipulé qu'en leur laiſſant la vie ſauve, on ne pourroit les retenir dans une priſon perpétuelle. Environ ſix mille ſoldats ſe rendirent à ces conditions.

Le ſoir même Nicias arriva à la riviére d'Erinée, & l'aiant paſſée ſe campa ſur une montagne, où les ennemis l'atteignirent le lendemain, & le ſommérent de ſe rendre comme avoit fait Démoſthéne. Il ne voulut point croire d'abord que ce qu'on lui diſoit de Démoſthéne fût vrai, & demanda la permiſſion d'envoier quelques cavaliers s'en informer. Sur leur raport, il offrit de rembourſer les frais de la guerre, pourvû qu'on le laiſſât aller avec ſes troupes, & de donner autant d'Athéniens pour otages, qu'il y auroit de talens à paier. Les ennemis rejettérent cette propoſition avec mépris & inſulte, & recommencérent à le charger. Quoique Nicias manquât abſolument de tout, il ne laiſſa pas de ſoutenir leurs attaques toute la nuit, & marcha vers le fleuve Aſinare. Quand ils furent ſur le bord, les Syracuſains les aiant joints, en précipitérent la plus grande partie dans le courant, les autres s'y étant déja jettés dans l'impatience

de se desaltérer. Là se fit le plus grand & le plus cruel carnage, ces pauvres malheureux étant massacrés sans miséricorde pendant qu'ils bûvoient. Nicias, ne voiant plus de ressource, & ne pouvant soutenir un tel spectacle, se rendit à discrétion, à condition que Gylippe feroit cesser le combat, & épargneroit le reste de son armée. Le nombre des morts fut grand, & celui des prisonniers encore plus, de sorte que toute la Sicile en fut remplie. Il paroit que les Athéniens furent mécontens que leur Chef se fût ainsi rendu à discrétion; & c'est pour cela que dans un monument public où l'on avoit inscrit les noms des Chefs qui étoient morts pour la République, le sien fut omis.

Pausan. lib. 1. pag. 56.

Les vainqueurs décorérent des armes captives les plus beaux & les plus grands arbres qui fussent sur les bords de la riviére, dont ils firent comme des trophées, & se couronnant de chapeaux de fleurs, ornant magnifiquement leurs chevaux, & aiant coupé les crins de ceux des ennemis, ils entrérent en triomphe dans Syracuse, après avoir terminé heureusement la plus grande guerre que les Grecs eus-

DARIUS fent jamais eue entre eux, & remporté par leur force & leur valeur une victoire très ſignalée & très complette. Le lendemain on convoqua l'aſſemblée, pour délibérer ſur ce qu'il faloit faire des priſonniers. Dioclès, l'un des Chefs les plus accrédités parmi le peuple, propoſa cet avis : Que tous les Athéniens de condition libre, & les Siciliens qui avoient embraſſé leur parti, ſeroient mis en priſon dans les carriéres, où on leur donneroit ſeulement par jour deux meſures de farine & une d'eau ; que les eſclaves, & tous les alliés, ſeroient vendus publiquement ; que les deux Généraux des Athéniens, après avoir été battus de verges, ſeroient mis à mort.

Diod. l. 13. pag. 149-161. Ce dernier article révolta extrêmement tout ce qu'il y avoit de gens ſages & modérés à Syracuſe. Hermocrate, qui avoit une grande réputation de probité & de juſtice, voulut faire des remontrances au peuple : il ne fut point écouté, & les cris qu'on jetta de tous côtés ne lui permirent pas de continuer ſon diſcours. Alors un * vieillard, reſpectable par ſon âge & par ſa gravité, qui avoit perdu

* *Nicolaus.*

dans cette guerre deux enfans, ſeuls héritiers de ſon nom & de ſes biens, ſe fit conduire par ſes domeſtiques ſur la Tribune aux harangues. Dès qu'il y parut, on fit un profond ſilence. « Vous voiez, dit-il, un pere infortuné, qui a ſenti, plus qu'au- « cun autre Syracuſain, les funeſtes « effets de cette guerre par la mort « de deux fils, qui faiſoient toute la « conſolation & toute la reſſource de « ma vieilleſſe. Je ne puis point, à « la vérité, ne pas admirer leur cou- « rage & leur bonheur, d'avoir ſacri- « fié au ſalut de la République une « vie que la loi commune de la na- « ture leur auroit tôt ou tard enle- « vée : mais je ne puis auſſi ne pas « ſentir la plaie cruelle que leur mort « a faite à mon cœur, & ne point « haïr & déteſter les Athéniens, au- « teurs de cette malheureuſe guerre, « comme les homicides & les meur- « triers de mes enfans. Cependant, je « ne puis le diſſimuler, je ſuis moins « ſenſible à ma douleur, qu'à l'hon- « neur de ma patrie : & je la voi prê- « te à ſe deshonorer pour toujours « par le cruel avis qu'on vous pro- « poſe. Les Athéniens, il eſt vrai, «

DARIUS » méritent toutes ſortes de ſupplices
» & de mauvais traitemens pour l'in-
» juſte guerre qu'ils nous ont décla-
» rée : mais les dieux, juſtes vengeurs
» du crime, ne les ont-ils pas aſſez
» punis, & ne nous ont-ils pas aſſez
» vengés ? Quand leurs Chefs ont
» mis bas les armes, & ſe ſont ren-
» dus à nous, n'a-ce pas été dans l'eſ-
» pérance de conſerver leur vie ? &
» pouvons-nous la leur ôter, ſans en-
» courir le juſte reproche d'avoir vio-
» lé le droit des gens, & d'avoir des-
» honoré notre victoire par une barba-
» re cruauté ? Quoi ! vous ſouffrirez
» que votre gloire ſoit ainſi flétrie
» dans tout l'univers, & qu'on diſe
» qu'un peuple, qui le premier a éri-
» gé un temple dans ſa ville à la Mi-
» ſéricorde, n'en a point trouvé dans
» la vôtre ? Sont-ce les victoires &
» les triomphes qui rendent à jamais
» illuſtre une ville, & non pas la clé-
» mence pour des ennemis vaincus,
» la modération dans la plus grande
» proſpérité, & la crainte d'irriter
» les dieux par un orgueil fier & in-
» ſolent ? Vous n'avez point ſans
» doute oublié que ce même Nicias,
» ſur le ſort duquel vous êtes près de

prononcer, eſt celui qui plaida vo- « tre cauſe dans l'aſſemblée des Athé- « niens, & qui emploia tout ſon cré- « dit & toute ſon éloquence pour les « détourner de vous faire la guerre. « Une ſentence de mort prononcée « contre ce digne Chef, eſt-elle donc « une juſte récompenſe du zêle qu'il « a témoigné pour vos intérêts. Pour « moi, la mort me ſera moins triſte, « que la vûe d'une telle injuſtice com- « miſe par ma patrie & par mes con- « citoiens. «

Le peuple parut touché par ce diſcours, d'autant plus que voiant paroitre ce Vieillard dans la Tribune, il s'étoit attendu qu'il alloit demander vengeance contre les auteurs de tous ſes maux, & non pas implorer ſa clémence en leur faveur. Mais les ennemis d'Athénes aiant exagéré avec force & véhémence les cruautés inouies que cette République avoit exercées contre pluſieurs villes de leurs ennemis & même de leurs anciens alliés ; l'acharnement de ſes Chefs contre Syracuſe, & les maux qu'ils lui auroient fait ſouffrir s'ils avoient été vainqueurs ; la douleur & les gémiſſemens d'une infinité de

Syracuſains, qui pleuroient la mort de leurs enfans & de leurs proches, dont les mânes ne pouvoient être appaiſées que par le ſang de leurs meurtriers : le peuple rentra dans ſes premiers ſentimens, & ſuivit en tout l'avis de Dioclès. Gylippe fit de vains efforts pour obtenir que Nicias & Démoſthéne fuſſent conduits à Lacédémone,d'autant plus qu'ils étoient ſes priſonniers. Sa demande fut rejettée avec hauteur & inſulte, & les deux Généraux furent mis à mort.

Les perſonnes ſages & modérées ne purent refuſer des larmes à la fin tragique de ces deux grands hommes, & ſur tout à celle de Nicias, qui de tous ceux de ſon tems paroiſſoit le moins digne de cette infortune. Quand on ſe rappelloit dans l'eſprit les diſcours qu'il avoit tenus & les remontrances qu'il avoit faites pour empécher cette guerre, & que d'un autre côté l'on conſidéroit l'attachement inviolable qu'il avoit toujours eu pour tout ce qui regarde la religion,la plupart étoient tentés d'accuſer hautement la Providence, en voiant qu'un homme qui avoit toujours témoigné un reſpect infini pour

les dieux, & qui n'avoit jamais rien épargné quand il s'agissoit de leur honneur & de leur culte, en étoit si mal récompensé, & n'éprouvoit point une fortune plus heureuse que les plus méchans & les plus scélérats des hommes. Il n'est pas étonnant que les malheurs des gens de bien inspirassent de telles pensées aux payens, & les jettassent dans le murmure & le découragement, vû qu'ils ne connoissoient ni la sainteté de Dieu, ni la corruption de la nature humaine. NOTHUS.

Les prisonniers furent enfermés dans des carriéres, où ils souffrirent des maux incroiables pendant l'espace de huit mois, entassés les uns sur les autres dans ces lieux étroits; exposés aux injures de l'air & du tems; brûlés pendant le jour par l'ardeur du soleil, puis glacés pendant la nuit par les froids de l'autonne; empoisonnés par la puanteur & de leur propre ordure, & des cadavres de ceux qui mouroient de leurs blessures ou de la maladie; enfin consumés par la faim & par la soif, car on ne leur donnoit à chacun par jour qu'une petite mesure d'eau, & deux de farine. Ceux qu'on tira de là, deux mois

DARIUS après, pour les vendre comme esclaves, parmi lesquels se trouvérent plusieurs citoiens qui avoient déguisé leur état, éprouvérent un sort moins fâcheux. Leur sagesse, leur patience, & un certain air de probité & de retenue, leur furent d'un grand secours. Car ou ils furent bientôt mis en liberté, ou ils demeurérent auprès de leurs maîtres qui les traitérent avec toute sorte d'estime & de considération. Il y en eut même plusieurs qui dûrent leur salut à Euripide, des piéces duquel ils avoient récité les plus beaux endroits aux Siciliens qui en étoient fort curieux ; & à leur retour dans leur patrie, ils allérent le saluer comme leur libérateur, en lui racontant ce qui leur étoit arrivé à l'occasion de ses vers.

§. XV. *Effet que produit à Athénes la nouvelle de la défaite de l'armée.*

Thucyd. l. 8. pag. 551-553. Plut. de Garrulit. p. 509.

LA NOUVELLE de la défaite aiant été portée à Athénes, on n'en voulut rien croire d'abord ; & l'on étoit si éloigné d'y ajouter foi, qu'on condanna au supplice celui qui le premier l'avoit répandue. Mais quand on l'eut avérée, la consternation fut

générale parmi les Athéniens ; & NOTHUS.
comme si ce n'avoit pas été eux qui eussent décerné la guerre, leur dépit & leur colére éclata & contre les orateurs qui avoient favorisé l'entreprise, & contre les devins qui par des oracles ou des prodiges supposés leur en avoient fait espérer un heureux succès. Jamais ils ne s'étoient vûs dans un pareil état. On se trouvoit sans cavalerie, sans infanterie, sans argent, sans galéres, sans matelots, en un mot dans le dernier desespoir ; de sorte qu'on s'attendoit à toute heure que les ennemis, enflés d'une si grande victoire, & fortifiés par la révolte des alliés, viendroient fondre sur Athénes par mer & par terre avec toutes les forces du Péloponnése. Ils ne se laissérent pourtant point abbattre, & ne perdirent point courage. On résolut d'amasser de l'argent de tous côtés, & de faire venir du bois pour construire des vaisseaux, afin de retenir les alliés dans leur devoir, & particuliérement l'île d'Eubée. On retrancha toutes les dépenses superflues, & l'on établit un nouveau Conseil de vieillards, pour agiter les affaires avant que de les proposer au

DARIUS NOTHUS.

peuple. Enfin l'on n'omit rien de tout ce qui pouvoit être utile dans la conjoncture présente, l'allarme où l'on étoit & le danger commun rendant les esprits attentifs à tous les besoins de l'Etat, & dociles à tous les bons avis.

Je ne puis pas achever dans ce volume le récit de la guerre du Péloponnése, & je me trouve obligé, contre mon intention, d'en renvoier la fin au volume suivant. La déroute de l'armée de Nicias fut suivie de la prise d'Athénes, où Lysandre changea toute la forme de l'ancien gouvernement. Cicéron [a] a raison de dire, en parlant du combat naval donné dans le port de Syracuse, que c'est là que les forces d'Athénes, aussibien que ses galéres, furent ruinées & coulées à fond; & que c'est dans ce port que la gloire & la puissance des Athéniens firent un funeste naufrage.

a Hic primùm opes illius civitatis victæ, comminutæ, depressæque sunt: in hoc portu Atheniensium nobilitatis, imperii, gloriæ naufragium factum existimatur. *Cic. Verrin.* 7. *n.* 97.

FIN.

De l'Imprimerie de G. F. QUILLAU.



TABLE

DU TROISIE'ME VOLUME.

HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

LIVRE SIXIE'ME.

HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

CHAPITRE PREMIER.

FIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, Roy de France & de Navarre: A nos amez & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Notre trés-cher & bien amé le ſieur CHARLES ROLIN, ancien Recteur de l'Univerſité de Paris, & Profeſſeur d'Eloquence en notre Collége Roial, Nous ayant repréſenté qu'il déſireroit donner au Public un Ouvrage qui a pour titre *Hiſtoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Aſſyriens, des Medes & des Perſes, des Macédoniens & des Grecs*, de ſa compoſition, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires: A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Sieur Expoſant, & lui donner des marques de la ſatisfaction que Nous avons des ſervices qu'il Nous a ci-devant rendus, & de ceux qu'il nous rend encore actuellement, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-deſſus ſpécifié en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modele ſous notredit contreſcel, & de le faire vendre, & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de

quelque qualité ou condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangére dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci-deſſus expoſé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Sieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Expoſant, & de tous dépens, dommages, & interêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impreſſion de cet Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie ; & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de

France le Sieur CHAUVELIN ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le trentiéme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cent vingt-neuf, & de notre Regne le quinziéme. Par le Roy en son Conseil.

Signé, SAINSON.

J'ai cédé mon droit au présent Privilége au Sieur JACQUES ESTIENNE, Libraire à Paris, pour en jouir suivant nos conventions. A Paris ce 5 Octobre 1729.

C. ROLLIN.

Registré, ensemble la Cession, ci-dessus, sur le Registre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 448. fol. 390. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris le trois Octobre mil sept cent vingt-neuf.*

P. A. LE M[illegible]IER. *Syndic.*

